This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

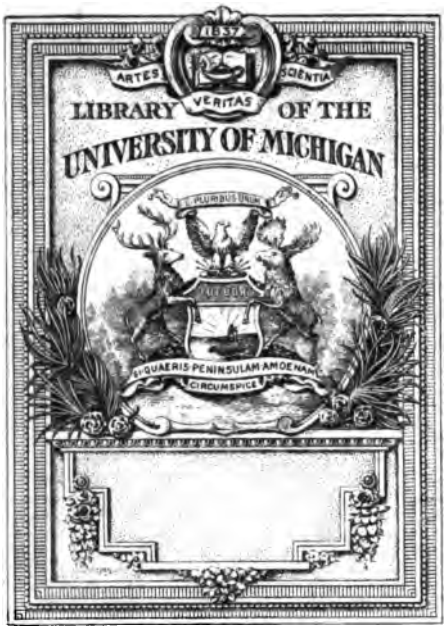
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,179,782



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

Sem 805
R4

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1903

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Angers — Imprimerie orientale A. Burdin et Cie.

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME II

JUILLET-DÉCEMBRE 1903

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1903

GRAD
805
R454
Ser. 4
V. 2

INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES DU SINAÏ

I — LES DOSSIERS DE LONDRES

Ayant eu l'occasion, vers le début de la présente année, d'étudier quelques-unes des inscriptions égyptiennes de la péninsule sinaïtique, et ces documents m'ayant mis sur la voie de beaucoup d'observations intéressantes, je fus conduit à en examiner un certain nombre d'autres, et la nécessité m'apparut bientôt de réunir la totalité des textes égyptiens du Sinaï en un recueil qui permît de les étudier complètement et de faire l'histoire des établissements dont ils gardent le souvenir.

Les mines d'où les Pharaons égyptiens tiraient le cuivre et la turquoise étaient principalement groupées dans deux localités, peu distantes de la côte occidentale de la presqu'île et à une trentaine de kilomètres l'une de l'autre, le Ouady Magharah et le Sarbout-el-Khadim. A Magharah, les ruines de la forteresse égyptienne couronnent encore une sorte de promontoire escarpé, séparé du plateau par une profonde coupure, au point de concours de deux ouadys voisins; sur la gauche, les grands bas-reliefs triomphaux des rois de l'Ancien Empire attirent le regard, à mi-hauteur de la pente de la vallée. Le coup d'œil est tout différent au Sarbout, dont les ruines se cachent loin de tout sentier, au point culminant d'un plateau étroit et déchiqueté qu'une sorte d'isthme, d'un seul côté, rattache à la montagne; on y accède après plusieurs heures d'ascension pénible. Les colons égyptiens de la XIIe dynastie avaient choisi cet endroit sauvage pour y consacrer une chapelle à Hâthor, la déesse protectrice des mines; les générations suivantes agrandirent le monument et, pendant des siècles, ne cessèrent d'y élever les hautes stèles

126777

dont les groupes étranges et vraiment fantastiques, au milieu de cette solitude, ont si vivement frappé tous les voyageurs.

Les monuments du Sarbout et ceux de Magharah, depuis leur découverte par les Européens vers le début du XIXe siècle, ont également attiré l'attention des nombreux explorateurs de la péninsule, et l'on comprend que la bibliographie complète en soit longue et difficile à établir. Il n'y a jamais eu de tentative de publication intégrale. Le premier recueil de quelque importance est dû à Lottin de Laval, dont le *Voyage dans la Péninsule Arabique*, publié en 1859, renferme douze planches d'inscriptions hiéroglyphiques reproduites d'après les empreintes « lottinoplastiques » de l'auteur. En 1845, cependant, Lepsius avait pris au Sinaï de nombreux estampages et copies, dont les plus intéressants trouvèrent place dans ses *Denkmäler*. Mais c'est seulement en 1869 que l'on voit paraître le document principal relatif à la péninsule, la première et la seule tentative d'encyclopédie sinaïtique qui ait jamais été faite, l'*Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï*.

Cet ouvrage essentiel, publié par les membres de la grande expédition anglaise de 1868, comprend trois volumes de photographies, un volume de texte (*Account of the Survey*), et un portefeuille de cartes. Au point de vue de l'épigraphie, le vol. III des photographies est seul intéressant. Il donne un assez grand nombre d'inscriptions hiéroglyphiques, dont certaines déjà connues par les *Denkmäler* ou par Lottin de Laval, et d'autres nouvelles pour le lecteur; en combinant les renseignements fournis par ces trois ouvrages, on arrive à constituer une collection d'environ soixante textes. Est-elle à peu près complète? On ne peut garder la moindre illusion à ce sujet après avoir constaté que les inscriptions hâtivement copiées par Brugsch à Magharah et insérées dans son *Thesaurus*[1], — au nombre de vingt-six, — nous fournissent à elles seules une dizaine de textes nouveaux, et qu'une des inscriptions les plus intéressantes du Sar-

1. Publié en 1884.

bout nous serait complètement inconnue si Champollion ne lui avait donné place dans ses *Notices,* d'après une copie d'ailleurs mauvaise d'Alessandro Ricci. D'autres inscriptions ont été publiées isolément un peu partout. W. Spiegelberg, en 1899, en donna deux, d'après des estampages pris quelques années auparavant par Euringer[1]; Borchardt, ayant fait une rapide excursion au Sarbout-el-Khadim, publia en 1897 des textes intéressants et complètement nouveaux[2]. En 1869, déjà, Birch étudiait[3] une inscription des plus curieuses de Magharah d'après un estampage de major Macdonald, dont la copie négligée, faite par Birch, est encore aujourd'hui la seule que possèdent les égyptologues.

Lorsque l'ébauche du *Corpus* égyptien du Sinaï a été menée jusqu'à ce point, on a par bonheur un moyen de connaître la nature et l'étendue des lacunes de la documentation. C'est le *Survey* qui nous le fournit. Parmi les nombreux mémoires qui forment l'*Account of the Survey*, figure, en effet, un travail de Birch, qui n'a point pris part à la mission de 1868, mais s'est chargé d'étudier les antiquités égyptiennes, d'après les publications antérieures et les documents nouvellement rapportés. Il a constitué une sorte de catalogue général des textes, où la mention de chaque inscription est accompagnée, le plus souvent, d'une traduction plus ou moins complète et quelquefois d'une brève indication bibliographique. C'est un travail un peu sommaire et assez désordonné, mais qui possède l'inappréciable mérite de nous mettre sur la voie des documents que Birch a eus à sa disposition.

La liste de Birch, en effet, est numériquement très supérieure à celle que l'on peut établir au moyen de Lepsius, de Lottin, des photographies du *Survey* et des publications secondaires. Lorsqu'on pointe, dans Birch, les inscriptions que nous possédons déjà, il reste, non pointés, de quarante à cinquante numéros qui

1. *Rec. de travaux*, XXI, p. 51-52.
2. *Ein ägyptisches Grab auf der Sinaïhalbinsel*, dans *Zeitschrift*, 1897, p. 112-115.
3. *Zeitschrift*, 1869, p. 26.

sont accompagnés de l'une des indications suivantes : « E. H. Palmer, *Notebook* », ou bien : « Pap. Imp. Br. Mus. » ; dans nombre de cas, il est question de « Pap. Imp. Br. Mus., Holland. » E. H. Palmer et le rév. F. W. Holland ont fait partie de la mission de 1868 ; nous apprenons ainsi que Birch a travaillé sur des carnets de Palmer et sur des estampages qui se trouvent au British Museum et sont dus, en partie du moins, à Holland. Lorsqu'on se donne la peine de reconstituer l'histoire des voyages de Holland, on apprend, en outre, que cet explorateur est allé au Sinaï plusieurs fois, avant et après 1868 [1] ; au retour de chacun de ses voyages, il rapportait des estampages qu'il déposait aussitôt au British Museum [2].

C'est ainsi qu'on a trace des nombreuses inscriptions inédites du Sinaï. Les traductions sommaires de Birch, qui en révèlent l'existence, laissent entrevoir l'importance d'un certain nombre d'entre elles, et font vivement désirer de connaître les estampages où elles se trouvent. Aucune de ces inscriptions, cependant, n'est aussi intéressante que les bas-reliefs découverts par Palmer dans un recoin des gorges de Magharah et reproduits, d'après ses dessins, à la pl. III de l'*Account*. Les figures qu'on trouve à cette place révèlent l'existence de grands tableaux de l'époque qu'on appelle aujourd'hui *archaïque* ou *thinite* ; c'est celle des trois premières dynasties classiques, dont les monuments ont été trouvés, depuis quelques années, sur beaucoup de points du sol de l'Égypte.

Il semble, au premier coup d'œil, que Palmer ait dessiné deux bas-reliefs ; mais on est immédiatement frappé de la grande analogie qu'ils présentent dans l'ensemble de la composition et dans les détails. En réalité, comme nous le verrons, les deux dessins de Palmer sont relatifs à un même tableau, que nous reproduirons plus loin. Il porte, deux fois répété, un cartouche d'Horus,

1. En 1861, 1865, 1867 et 1878. V. *Proc. of the Royal geogr. Society*, X (1866), p. 158-160 ; XII (1868), p. 190-195 ; XIII (1869), p. 204-219, et XXII (1878), p. 455-456. Cf. *London geographical Journal*, XXXVIII (1868), p. 237-257.

2. Je dois ce renseignement aux souvenirs du général Sir Ch. Wilson, président du Palestine Exploration Fund, qui a pris part à l'expédition de 1868.

illisible sur l'un des dessins, mais très net sur l'autre, bien que Palmer, qui d'ailleurs ne connaissait pas les hiéroglyphes, fût privé de tous moyens de savoir quel nom royal il venait de trouver. Il s'agit, en effet, du cartouche de *Mersekha*, l'un des rois dont les noms reviennent le plus souvent sur les objets tirés des tombeaux archaïques d'Abydos et dont on devait entendre parler pour la première fois en 1897. Aujourd'hui, on semble avoir des raisons sérieuses de penser que *Mersekha* est le nom d'Horus du roi *Samsou-Semempsès*, que les listes traditionnelles placent vers la fin de la Ire dynastie. Birch ne pouvait savoir cela; dans son mémoire, il consacre quelques lignes au bas-relief et à ce nom inconnu, qu'il transcrit *S-khem-khut* : cette lecture s'explique d'elle-même au premier coup d'œil jeté sur le cartouche (v. plus loin, fig. 1).

La présence de Mersekha au Ouady Magharah nous rappelle immédiatement que G. Bénédite, en 1894[1], a signalé l'existence, dans la même localité, d'un cartouche presqu'aussi ancien, celui de l'Horus *Noutirkha*, qui est le roi Zosiri de la IIIe dynastie ; et tout de suite se posent des questions auxquelles il est difficile de répondre. Pourquoi n'est-il pas question de Noutirkha dans le *Survey*? Le bas-relief de Noutirkha ne serait-il pas représenté par l'un des dessins de Palmer, celui précisément dont le cartouche est illisible? Cette dernière idée aurait le mérite d'être d'accord avec une identification déjà proposée. Le dessin au cartouche illisible a été reproduit, en effet, peu d'années après la découverte, par Palmer lui-même (*The desert of the Exodus*, p. 202) et par Ebers (*Durch Gozen zum Sinaï*, p. 551); c'est dans ce dernier ouvrage que l'a trouvé Jéquier qui, ayant été conduit à s'occuper, en 1896, du bas-relief de Zosiri signalé par Bénédite, n'hésita pas à le considérer comme identique au monument donné par Ebers[2]. Il semble que Jéquier n'ait point connu l'*Account* et le second dessin de Palmer, qui lui auraient montré la complexité du sujet et l'auraient empêché

1. *Rec. de travaux*, XVI, 1894, p. 104.
2. Dans Morgan, *Recherches*, I, p. 230, n. 1.

de conclure aussi vite. De fait, la question des rapports du monument de Zosiri avec les dessins de Palmer est tout à fait insoluble dans l'état des renseignements qui précèdent, et le témoignage de Birch, obscur et contradictoire [1], ne contribue pas à l'éclaircir.

Il ne reste donc plus que les estampages qui soient en mesure de nous tirer d'embarras. Pour retrouver les bas-reliefs de Mersekha et de Noutirkha, il eût valu, même sans l'espoir d'une abondante moisson d'autres inscriptions nouvelles, qu'on se mît à la recherche de ces documents; c'est ce que je me proposai de faire. Avant de partir, cependant, sur la foi du dessin de Palmer et de la lecture de Birch, je me crus assez certain de la présence d'un monument de Mersekha au Sinaï pour signaler le fait à l'Académie des Inscriptions [2].

*
* *

Un premier voyage ne donna pas tous les résultats désirés. Les estampages si souvent cités par Birch étaient inconnus dans les départements du British Museum. J'eus la consolation de noter un certain nombre d'objets provenant du Sarbout-el-Khadim, que M. E. W. Budge, conservateur du département des antiquités orientales, mit à ma disposition avec la plus grande amabilité; d'autre part, je pus tirer tout ce qu'ils contenaient des carnets de E. H. Palmer, conservés dans la bibliothèque du Palestine Exploration Fund, grâce à l'obligeance infinie du général Sir Ch. Wilson, président du *Fund*, le même qui exécuta tous les levers topographiques de la mission de 1868, alors qu'il n'était encore que le capitaine Wilson, du génie de l'armée anglaise. Les conseils et les souvenirs du général Wilson m'ont été d'une grande utilité; je suis heureux de lui exprimer ici toute ma reconnaissance.

Les copies hiéroglyphiques de Palmer, qui ne savait pas l'égyptien, sont déplorables, et ses carnets, fort riches, sou-

1. *Account of the Survey*, p. 170, 171.
2. *Comptes-rendus*, séance du 3 avril 1903.

mettent fréquemment le lecteur à un supplice d'un genre particulier, consistant à lui présenter plusieurs lignes de caractères méconnaissables sous lesquels on est averti qu'il y a des hiéroglyphes. D'autres fois, l'on est contraint à des exercices étranges, tels que l'établissement d'un texte assez long à l'aide d'une mauvaise copie d'A. Ricci et d'une mauvaise copie de Palmer, corrigeant réciproquement leurs fautes. Ces carnets me réservaient cependant le plaisir d'y découvrir un brouillon sommaire, de la main de Birch, de son catalogue des inscriptions égyptiennes du Sinaï, et ma surprise fut grande de constater qu'il avait eu connaissance du bas-relief de Noutirkha ; il lui consacre une mention de deux lignes, accompagnée de la copie du cartouche, et le considère visiblement comme apparenté à celui de Mersekha. On se demande avec étonnement pourquoi Birch n'a point parlé de Noutirkha dans son mémoire, et pourquoi, par la suite, il n'a jamais fait connaître un monument d'un aussi grand intérêt.

*
* *

Très peu de temps après, je recevais avis de M. E. W. Budge que les estampages venaient d'être retrouvés. M. Budge s'était donné la peine de retourner de fond en comble les locaux de son département, dirigé par Birch de son vivant, et avait fini par découvrir les documents en question dans un lot de papiers personnels de Birch, dont ils étaient la propriété. Ils n'étaient jamais entrés administrativement au Musée, et dormaient dans l'oubli depuis le jour de sa mort. M. Budge les en a tirés. Je ne saurais trop vivement remercier le savant conservateur du British Museum des recherches auxquelles il a bien voulu se livrer, ainsi que de l'extrême libéralité qu'il a témoignée à mon égard en cette circonstance.

Ces estampages forment un énorme dossier de près de 200 feuilles; non pas de 200 inscriptions, car il y a de nombreux doubles. Une grande partie d'entre eux sont certainement dus à Holland, bien qu'aucun ne soit signé et qu'un petit nombre seulement portent l'annotation « Holland » au crayon. D'autres ne peuvent

pas avoir été pris par ce voyageur, car ils sont datés de 1859 et accompagnés de notes datées de la même année, alors qu'en 1859 Holland n'avait pas encore été au Sinaï. Il paraît certain que l'auteur de ces derniers estampages est le major Macdonald. On connaît l'histoire de ce brave officier de l'armée anglaise, qui fut séduit par la beauté du site de Magharah jusqu'à s'y installer à demeure avec sa femme, dans une maison bâtie par lui, pour se livrer aux investigations archéologiques et à l'exploitation des turquoises à la manière des Égyptiens. Il en trouva beaucoup ; mais sa turquoise était de qualité inférieure et sans valeur marchande, et, après des années d'un exil volontaire et enthousiaste, il revint mourir en Égypte, ruiné et toutes illusions perdues [1].

Le dossier du British Museum, malgré son importance, ne renferme pas toutes les inscriptions égyptiennes du Sinaï. Dans Lepsius, dans les photographies du *Survey*, dans les carnets de Palmer surtout, dans une foule d'autres endroits et jusque dans les vieux manuscrits de Burton, on trouve des textes qui ont échappé à l'estampage, ou dont les estampages ont été perdus. Il y a des chances, cependant, pour qu'en joignant aux estampagnes toutes les autres sources, il ne nous manque plus grand'-chose : les faits suivants donnent à cet égard des indications caractéristiques :

1° Les deux inscriptions nouvelles publiées par Spiegelberg en 1899, d'après les estampages d'Euringer, se trouvent dans les estampages de Londres ;

2° Les inscriptions de la chambre souterraine du Sarbout-el-Khadim, copiées et publiées par Borchardt en 1897, comprennent : *a*) l'inscription du pilier central, très connue et figurant dans tous les recueils ; *b*) des inscriptions figurant dans les estampages de Londres ; *c*) des tableaux figurant dans les carnets de Palmer ; *d*) très peu d'inscriptions tout à fait nouvelles ;

3° Dans le *Thesaurus* de Brugsch, sur vingt-six inscriptions

1. V. à ce sujet Brugsch, *Wanderung nach den Türkisminen*, p. 66, et E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, p. 201.

copiées à Magharah, il y en a *une seule* que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs.

Il ne faudrait donc pas nous étonner si d'autres sources nous apportaient encore une dizaine de textes supplémentaires ; mais il est certain que, dans l'état actuel de notre documentation, nous possédons un recueil presque complet. Nous devons rendre un juste hommage de reconnaissance au pauvre Macdonald, à Holland et à tous les infatigables travailleurs de 1868, dont les matériaux vont nous permettre de prendre une idée exacte des établissements miniers des Égyptiens et des inscriptions qu'ils y laissèrent.

En ce qui concerne particulièrement les estampages du British Museum, ils sont doublement précieux, par les nombreuses vérifications et corrections qu'ils permettent de faire sur les inscriptions déjà connues et par les textes nouveaux qu'ils nous fournissent. Parmi ces derniers, il faut signaler, au Sarbout, plusieurs stèles inédites de Thoutmès IV ; à Magharah, d'importantes inscriptions de la Ve dynastie, au nom de Dadkerî Assi ou contemporaines de ce souverain ; de nombreuses inscriptions de la XIIe dynastie, à Magharah et au Sarbout : certaines ne portent pas de nom royal, d'autres prennent place dans la collection déjà si riche des textes datés d'Amenemhâît III ; deux d'entre elles enfin appartiennent à Amenemhâît II et sont maintenant les plus anciennes inscriptions connues du Sarbout el-Khadim. Il faut mentionner, surtout, les beaux monuments que les rois des dynasties archaïques ont laissés à Magharah, le bas-relief de Mersekha, dessiné par Palmer, celui de Noutirkha-Zosiri, précédemment signalé par G. Bénédite, et plusieurs autres tableaux d'un grand intérêt. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux du lecteur ces remarquables souvenirs de la période thinite.

(*A suivre.*) Raymond Weill.

L'APHRODITE D'ARENBERG

(Pl. X, XI)

Fig. 1. — Aphrodite de la collection L. de Hirsch.

Il y a peu de temps, M. Salomon Reinach publiait ici même deux charmantes statuettes d'Aphrodite, du type de l'Anadyomène, et y reconnaissait des produits de l'art alexandrin[1].

Grâce à la libéralité de S. A. S. Mgr le duc d'Arenberg, il nous est permis de publier des photographies d'une importante statue venant également d'Égypte, qui, bien que de quelque renommée, n'était connue que par des moulages et une abondante littérature[2] : c'est un torse de femme reproduisant le motif si répandu de l'Aphrodite dénouant sa sandale. Mais, parmi la masse de répliques souvent médiocres, de bibelots de pacotille, l'Aphrodite d'Arenberg, avec quelques autres exemplaires seulement, se signale comme une œuvre choisie, destinée au cabinet de quelque amateur raffiné.

Dans ce petit musée de chefs-d'œuvre des maîtres néerlandais

1. *L'Aphrodite Stuart Welles* (*Rev. arch.*, 1903, I, p. 233, 234); *Statuette de marbre d'Aphrodite de la collection Spink* (*ibid.*, p. 388-391).

2. Stark, *Staedteleben, Kunst und Alterthum in Frankreich*, Iéna, 1855, p. 595; Bernoulli, *Aphrodite*, p. 330; Friedrichs-Wolters, *Gibsabgüsse*, n° 1475 (renseignements sur l'état de l'original fournis par G. Körte); Lenormant, *Gaz. arch.*, 1877, p. 149, 2; S. Reinach, *in Nécropole de Myrina*, p. 285; *Chron. d'Orient*, I, p. 394; *Répertoire de la Statuaire*,. t. II, p. 348, 8 (d'après un moulage), etc.

et d'objets précieux qu'est la galerie d'Arenberg à Bruxelles, ce marbre grec est, malgré sa mutilation, en tout point digne de l'entourage où il figure, après être longtemps resté dans les appartements privés du Palais.

La statuette[1] a été trouvée dans un canal près d'Alexandrie au début du siècle dernier. La vase dans laquelle elle a séjourné durant des siècles l'a mouchetée de taches brunes, adhérentes comme de la poix, qui n'ont été que partiellement enlevées. Stark la vit, il y a une cinquantaine d'années, à Nîmes, dans la collection de M. de Roussel (ou Rousselle?), ancien consul général de France à Alexandrie[2], et lui consacra des lignes élogieuses qui furent reproduites par Bernoulli[3]. Celui-ci ignorait ce qu'était devenue la statue. Après avoir été offerte pour 16.000 francs à M. de Nieuwerkerke, intendant général des musées impériaux[4], elle avait passé, vers 1855, en la possession du duc Prosper d'Arenberg[5], grand-père du duc actuel, qui la transporta dans son palais de Bruxelles.

Le motif de l'Aphrodite dénouant sa sandale est trop connu pour que nous nous attardions à le décrire. Bien que la statue soit très mutilée (il manque la tête, le bras gauche dès sa naissance, le bras droit à partir du haut du biceps, la jambe gauche à mi-cuisse), l'épiderme en est assez bien conservé, à part une éraflure sur l'épaule gauche. Si la vase qui y adhère encore n'est pas d'un aspect très agréable, elle nous est garant que l'on a scrupuleusement respecté la surface du marbre, qu'une patine rougeâtre, tournant au rouge-orange vif (sur le haut du sein gauche par exemple), désigne comme étant du Pentélique[6].

1. Hauteur $0^m,65$. Elle devait avoir environ $0^m,75$, avec la tête.
2. Stark, *op. laud.*, p. 195; Michaelis, *Parthenon*, p. 202.
3. « ... *der Körper zart behandelt, der Rücken ein wahres Meisterwerk... ein Werk der besten griechischen Kunst.* »
4. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, I, p. 394.
5. D'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir Mlle Louis, conservatrice des collections d'Arenberg, l'acquisition a dû se faire pendant l'hiver 1855-1856 par le duc Prosper, qui passait la mauvaise saison dans le midi.
6. L'un des bas-reliefs funéraires du Musée d'Alexandrie est en marbre pen-

La plinthe semble avoir été taillée pour donner une assiette ferme à la statue.

Celle-ci peut être facilement reconstituée dans son ensemble : la tête était légèrement inclinée sur l'épaule droite, la main droite tendue pour dénouer la sandale, dernier obstacle qui retarde la déesse prête à se baigner, le bras gauche étendu pour maintenir le corps en équilibre. Nous verrons plus bas si cette reconstitution est complète.

La cuisse gauche, étendue horizontalement, est soutenue par un support assez informe ; mais rendu indispensable par la matière employée, il n'était pas destiné à disparaître.

Le soin scrupuleux avec lequel sont poussés les points de contact entre la chair et le bloc montre bien que celui-ci, en cette région tout au moins, ne devait plus changer beaucoup de forme. Sur sa face extérieure, cependant, l'on constate un certain nombre de trous forés, disposés en deux rangées verticales assez irrégulières (j'ai compté neuf trous). Ils ressemblent beaucoup aux cavités dans lesquelles on fixait les tenons des accessoires de bronze, si fréquents dans les statues antiques. Dans tant d'exemplaires du type, un gouvernail et un dauphin remplissent le rôle de support, que l'on y songe aussitôt, sans que je me hasarde à émettre une hypothèse à ce sujet. La forme classique du support est le tronc d'arbre, parfois recouvert d'une draperie. Peut-être celui qui nous occupe, une fois entièrement dégrossi, aurait-il pris cette apparence.

J'ai insisté, à propos d'un détail, sur le soin qui avait présidé à l'exécution de la statue : l'on y reconnaît un faire individuel et raffiné qui n'a rien de la fabrication commerciale et de l'insipide métier des marbriers de l'époque impériale. Le corps est en tout point charmant ; la vie circule abondamment dans cette chair pulpeuse et souple. La délicatesse avec laquelle sont rendus les détails du pied et la nervosité de la jambe nous fait amèrement regretter les extrémités manquantes :

télique et aurait été soit importé, soit exécuté dans un atelier attique à Alexandrie même (Pfuhl, *Ath. Mittheil.*, 1901, p. 265).

« *Ces bras longs et ces mains trétisses* »

qui devaient s'harmoniser à ravir avec

« *Ces gentes espaulles menues.....*
« *Petitz tetins, hanches charnues.....* »

Tout, dans cette sculpture, est si profane que l'on m'excusera d'avoir évoqué les charmes de la belle Heaulmière à propos d'une Immortelle. D'ailleurs, depuis Praxitèle, les représentations multiples et variées de l'Aphrodite au bain n'étaient, le plus souvent, qu'un prétexte à de gracieuses nudités.

Le motif de l'Aphrodite dénouant sa sandale a joui d'une popularité extraordinaire, si l'on en croit les nombreuses répliques en marbre, en bronze, les pierres gravées et les monnaies le reproduisant qui ont été trouvées dans tout le monde grec [1].

Bernoulli [2] en a le premier dressé le catalogue, que M. S. Reinach a considérablement allongé [3]. M. Klein (*Praxiteles*, p. 266, note 3) y a ajouté quelques numéros et M. S. Reinach, dans le second volume de son *Répertoire de la statuaire antique*, a donné un certain nombre d'exemplaires inédits. Il est probable que cette liste pourrait être encore étendue. Pour ma part, je puis y ajouter trois pièces : 1° une statuette sur base ronde du type Reinach, *Répert.*, II, 347, 7 (moins les bracelets), vue dans le commerce des antiquités en 1902 ; 2° un beau bronze de la collection L. de Hirsch, qui a passé au cabinet numismatique de Bruxelles (fig. 1 et pl. XI). Il provient de la collection Castellani [4]. Il est du type avec boucles (voir Reinach,

1. Furtwaengler (*Sammlung Sabouroff*, texte de la pl. 37) et après lui Klein (*Praxiteles*, p. 267, note) énumèrent comme lieux où le type s'est rencontré : Athènes, Aegion, Olympie (?), l'Épire, Cyrène, la Basse-Égypte et spécialement Alexandrie, Milo, Rhodes, Kalymnos, Kos, la Crète, Erythrée, Smyrne, Myrina, Antarados, la Syrie — puis les monnaies d'Apollonie en Mysie et d'Aprodisias en Carie. Ce motif est donc surtout fréquent dans le domaine de l'art hellénistique.
2. *Aphrodite*, p. 329 et s.
3. *Nécropole de Myrina*, p. 285 et s. (1887).
4. *Coll. Castellani*, 2e partie, catalogue de vente (Paris, mai 1884) n° 455 ; h. 0m,195. Surface très attaquée par endroits. Manquent : le pied droit, le pouce et la 3e phalange du petit doigt de la main gauche, le medius de la main droite.

Répert., II, 347, 6); 3° une terre cuite alexandrine (*Coll. Hoffmann, Antiquités égyptiennes*, Paris, 1894, n° 497, pl. XI).

La vogue du type se retrouva même à la Renaissance et ce motif de devait, indépendamment de simples pastiches [1], inspirer à Jean de Bologne sa charmante statuette de Vénus s'essuyant au sortir du bain, qui elle-même eut une singulière fortune [2].

En s'en tenant aux exemplaires antiques, l'on constate de nombreuses variantes. Celles-ci montrent une fois de plus que les *statuettes* ne peuvent généralement pas être considérées comme des répliques fidèles de l'original, dont elles ne dépendent pas toutes directement [3].

Il est même inutile de s'arrêter aux divers attributs, que des fantaisies individuelles ont mis aux mains de la déesse : ténie, pomme, colombe, draperie que le vent gonfle en arc..... Ils apparaissent d'une façon si intermittente que l'on ne peut tirer aucune conclusion au sujet de leur présence ou de leur absence dans l'original. Il semble plutôt que la solution négative soit la bonne.

Considérons la coiffure des différentes petites Aphrodites, qui, en marbre ou en bronze, gravées dans la pierre ou dans le métal, se débarrassent de leur sandale : tous les types, à la mode dès le ve siècle, y sont représentés, depuis les bandeaux ondulés et la simple torsade de la Cnidienne jusqu'à l'échafaudage, com-

Pas de traces de support. Je dois à l'amabilité de MM. Fétis, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, et Alvin, conservateur des médailles, d'avoir pu faire photographier ce bronze. Les photographies, ainsi que celles de la statue d'Arenberg ont été exécutées par M. Verstraeten, photographe des Musées royaux.

1. Petit bronze au Bargello à Florence (du type Clarac-Reinach, 327, 6), à Berlin (Bode, *Italien. Plastik*, p. 125). Il n'est pas impossible que quelques-uns des bronzes, considérés comme antiques, datent en réalité de la Renaissance.

2. Au Bargello, 2e salle des bronzes, *Catal.*, p. 392; Hirt, *Formenschatz*, 1902, pl. 69, etc. La statue de Montfaucon (*Répert.*, II, 349, 9) et celle de Wilde (*ibid.*), 375, 3) se rattachent évidemment à l'art de Jean de Bologne.

3. Furtwaengler, *Ueber Statuencopien*, I, p. 580. Voir à ce sujet mon article sur « Une Athéna portant le costume ionien » (*Ann. de la Soc. d'Arch. de Bruxelles*, 1903).

pliqué et pompeux, qui a conservé les boucles et le catogan archaïques, dans un but d'évidente coquetterie. En ce cas les boucles tombent parfois assez bas sur les épaules, auxquelles elles adhèrent. Le torse d'Arenberg n'en ayant conservé aucune trace, pas plus que celle de cheveux descendant dans le cou, la tête devait évidemment avoir été coiffée plus simplement.

D'ailleurs, le plus beau et le plus important des bronzes de la série, celui du British Museum (*Gaz. Arch.*, 1875, pl. 13 ; *Répert.*, II, 347, 2), est coiffé de bandeaux sévères. Nous aurions donc cette même coiffure appliquée aux deux plus belles répliques, ce qui est au moins une présomption pour l'original. Il ne faut cependant pas se dissimuler qu'étant données l'extrême abondance et la variété des statues d'Aphrodite au bain depuis Praxitèle, le copiste se laissait volontiers aller aux sollicitations de son goût personnel et fabriquait parfois des statuettes *éclectiques*. Aphrodite était toujours suffisamment caractérisée; c'est tout ce que demandait le public.

Certaines variations, qui ne sont plus confinées dans des détails accessoires, semblent avoir des causes plus profondes ; M. Klein (*Praxiteles*, p. 267) a eu raison de distinguer deux types différents. L'un, celui de notre torse, est représenté par la grande majorité des exemplaires; l'autre, par sept seulement (le plus caractéristique est le bronze Oppermann au Cabinet des Médailles, *Répert.*, II, 347, 9) : la déesse, en *équilibre* sur la jambe gauche, la droite pliée au genou et portée en arrière, se penche pour atteindre de la main droite le pied qu'elle veut déchausser, tandis que le bras gauche, jouant balancier, replié, se rapproche du sein. Selon M. Klein, ce type-ci ne serait qu'un premier essai, peut-être du même auteur que l'autre. Je pense, au contraire, que sans trancher la question de priorité, l'on reconnaîtra que le sujet choisi est le seul lien entre les deux types, du moment où l'on admet que l'original du type le plus répandu comportait un *point d'appui* pour la main gauche.

Dans ce cas, Aphrodite cesse de sautiller sur un pied dans un équilibre instable, ce qui, charmant pour un bibelot, serait

moins supportable pour une statue de grandes proportions [1].

Laissons parler les répliques :

Une première catégorie, composée exclusivement de statuettes de bronze, paraît, il est vrai, avoir pour sujet un véritable *instantané* : le bras gauche bat l'air, semble-t-il [2]. Mais il m'est difficile de juger, d'après les publications, si ces figurines sont bien complètes. D'autre part, je crois pouvoir expliquer l'absence du point d'appui.

Un *second groupe* comprend les statuettes ayant un support sous la jambe gauche et qui ne semblent pas avoir eu d'autre point d'appui [3].

Enfin, le *groupe de beaucoup le plus nombreux* nous montre Aphrodite s'appuyant commodément de la main gauche [4] soit sur un hermès, soit sur un vase, soit sur une colonne ou un trophée, soit sur un gouvernail. Les intentions qui ont guidé le choix de ces différents symboles sont faciles à saisir.

Le vase, qui est l'accessoire de la Cnidienne, rappelait que la déesse était au bain. L'hermès de Priape et le gouvernail désignaient plus spécialement la déesse de l'amour ou la protectrice des navigateurs.

Parfois, dans la même statuette, se trouvent côte à côte le point d'appui pour la main et, sous la jambe, le support que nécessitait la technique du marbre [5] lorsque la figure atteignait une

1. Un amusant exemple de bibelot de fantaisie (un Silène debout appuyant un cratère sur sa jambe droite levée à demi, et tenant de la main gauche une coupe) a été récemment vendu à la salle Drouot (*Vente Sambon*, 1903, n° 321). Cf. *Mus. Borbonico*, XIII, pl. 28, 2.

2. Je cite d'après les numéros du Catalogue de Reinach (*Myrina*, p. 285 et s.). Bronzes : 9, 17, 21, 24, 29. Le bronze de Hirsch n'a pas actuellement de point d'appui, mais il semble qu'il en ait eu un.

3. Dauphin entourant un aviron : Bronzes, 3, 19. — Bronze vu par moi (voir plus haut 1°) Dauphin seul, *Répert.*, II, 349, 1. — Genou appuyé sur une colonne : monnaie d'Aphrodisias en Karie. — Eros : terre cuite, 2.

4. *Hermès*, argent 12, bronze 37, marbre 1, 4, 17. — *Vase* (avec draperie), br. 2, 6. — *Répert.*, II, 349, 6 (?). — *Colonne* ou *hélice*, br. 16, 18, 30, 35, 36, marbre 2 ; terre cuite 3. — Gemmes 1 (fontaine), 3. — *Gouvernail* ou *aviron*. gemmes 2, 6, 8, etc.

5. Dauphin sous le pied : marbre 2. — Erôs : marbre, 17...

certaine dimension. Ou bien, le point d'appui est si rapproché de la cuisse levée qu'il sert en même temps de support.

En regardant de face la statuette d'Arenberg, l'on se rend compte que la composition n'est complète que si l'on supplée un point d'appui pour le bras gauche. Le support sous la cuisse, étant une nécessité technique, n'entre pas en ligne de compte. Or, le centre de gravité tombant à l'intérieur du pied droit, la figure devait se soutenir de la main gauche, soit sur un vase, soit sur un hermès, soit sur un cippe quelconque.

Si, dans les petits bronzes, on a pu omettre le point d'appui sans compromettre la solidité de l'objet, l'équilibre n'est pas toujours heureusement réalisé pour l'œil du spectateur. On avait été guidé en cette occurrence par le désir d'alléger la silhouette et de faire reposer la figurine sur une petite base ronde.

En tout cas, si l'original était en bronze, ce qu'il y a tout lieu de croire, il ne comportait pas de tuteur sous la jambe gauche [1]. La présence de ce tuteur dans quelques figurines de bronze s'expliquera par l'influence de quelqu'une des répliques de marbre, que l'on aura transposée en bronze en supprimant comme d'habitude le point d'appui.

La meilleure preuve de l'existence originaire, ou tout au moins très générale, du point d'appui, me semble fournie par deux pierres gravées où le motif de statue réapparaît dans des compositions d'un caractère pictural : la première est le beau camée du Cabinet des Médailles (gemmes 1, Babelon, n° 43, Furtwængler, *Gemmen*, 331), qui nous montre Aphrodite debout dans une baignoire, s'appuyant d'une main sur une fontaine et se lavant le pied de l'autre, tandis qu'Éros lui tend un bassin. La deuxième pierre se trouve à Berlin (Toelken, I, 104) : la déesse s'appuie de la main gauche sur un Éros qui décoche une flèche, tandis qu'un second Éros lui tend un miroir, où elle se regarde. Voilà un charmant tableau alexandrin, dont on ne serait

1. On a pu quelquefois l'éviter également dans des statuettes de marbre en rapprochant du corps le bras droit, et par suite le point d'appui ; par ex. la statuette d'Ægion (*Répert.*, 348, 1).

pas étonné de trouver un jour un souvenir sur une muraille pompéienne. Il semble évident que ces deux compositions s'inspirent du motif sculptural[1]; dans ce cas, il faut bien admettre que le point d'appui en formait partie intégrante, puisque c'est lui qui a servi de prétexte aux tableaux supposés.

Nous voilà donc remontés, avec quelque vraisemblance, à un original de bronze, qui, vu les petites dimensions de toutes les répliques, ne dépassait sans doute pas la demi-nature. Il est évidemment postérieur à Praxitèle, qui avait donné l'impulsion aux baignades de Cypris ; mais je ne pense pas qu'on doive en reporter l'origine à son entourage où à ses continuateurs directs.

M. S. Reinach a très justement fait remarquer l'analogie de la composition avec celle du soi-disant Jason[2], dont l'original, qui devait être célèbre, vu le nombre des répliques, a été attribué par Brunn à Lysippe[3].

C'est d'ailleurs bien plus à l'esthétique de Lysippe qu'à celle de Praxitèle que se rattache le motif de l'Aphrodite à la sandale. Au point de vue de la composition, toutes les œuvres certaines de Praxitèle sont encore conçues comme un haut relief[4], c'est-à-dire que tous les mouvements caractéristiques s'accomplissent dans un même plan vertical. La statue est faite pour un point de vue unique, bien de face. Les formes sont complaisamment *étalées*, tandis que chez Lysippe (songeons à l'Apoxyomène et au Jason et non à l'Agias, œuvre de jeunesse qui semble encore sous l'influence de Scopas), le mouvement se concentre et converge vers un point central. Il faut *tourner* autour de la statue,

1. Je ne pense pas que l'hypothèse de M. Froehner (la statue serait une interprétation plastique d'une Aphrodite d'Apelles) trouve encore des défenseurs.

2. *Nécrop. de Myrina*, p. 290. — Jason (plus justement Hermès), *Répert.*, I, 157 (1 à 4) 487, (5 à 8); II, 153, 10.

3. *Beschr. der Glypt.*, n° 151 ; Friedrichs-Wolters, 1533.

4. Voir Loewy, *Die Naturwiedergabe in der aelt. Griech. Kunst*, p. 50. Voir aussi le très intéressant opuscule du sculpteur Hildebrand, *Das Problem der Form in der bildenden Kunst*, récemment traduit en français.

pour bien saisir le mouvement et la composition que des raccourcis déforment.

Les formes du corps elles-mêmes sont plus ramassées et sacrifient le fondu pictural, la grâce nonchalante des lignes sinueuses à la précision, au réalisme et à l'expression du mouvement.

Il semble que nous retrouvions ces tendances dans notre statuette ; la concentration du mouvement recevra une expression plus complète encore dans une statue qui se rattache au même ordre d'idées : c'est l'Aphrodite accroupie, œuvre de Daidalsès, suivant une conjecture fort plausible de M. Th. Reinach[1], sculpteur bithynien de la fin du IIIe siècle.

Notre statuette semble antérieure à cette dernière statue, qui a joui d'une grande célébrité, vu le nombre des répliques, et qui est postérieure à Lysippe, sous l'influence directe ou indirecte duquel nous la croyons créée. Le sujet seul est praxitélien. Cela nous place donc à la fin du IVe ou au début du IIIe siècle, en pleine éclosion de l'art hellénistique : c'est l'âge florissant de la sculpture de genre, qui, destinée aux habitations particulières, se confinait souvent en des dimensions modestes[2] et qui avait donné l'essor à une masse innombrable de terres cuites.

A partir du IIIe siècle, c'est l'Asie Mineure qui se place au premier rang, à ce dernier point de vue.

Bien volontiers je rattacherais à l'art d'Asie Mineure notre statuette, d'autant plus qu'il semble que c'est là que l'influence de Lysippe se soit le plus fait sentir[3]. Nous avons vu plus haut que l'Aphrodite accroupie a été créée en Asie Mineure.

D'ailleurs, les lieux de trouvailles des répliques s'accorderaient parfaitement avec un rayonnement initial partant d'Asie Mineure. La figure se trouve reproduite sur une monnaie d'Aphrodisias en Carie[4]. Je dirai en passant que je ne pense pas qu'il faille y

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1897, I, 314, réimprimé dans l'*Histoire par les monnaies* du même auteur.
2. Voir Joubin, *Mélanges Perrot*, p. 204.
3. Amelung, *Bull. commun. di Roma*, t. XXV (1897), p. 140.
4. Friedlaender, *Arch. Zeit.*, 1869, p. 97, pl. 23, 5. Époque impériale.

voir autre chose qu'une représentation emblématique, l'Éros qui accourt vers la déesse prouvant qu'on a utilisé l'un des types les plus populaires de la déesse, et non la statue de culte placée dans le temple fameux de la ville. Cette monnaie ne prouve donc rien pour la localisation précise de la statue [1].

Bien que plusieurs exemplaires du type, et parmi eux le chef-d'œuvre de la série, le torse d'Arenberg, aient été trouvés en Égypte, et que rien ne s'oppose à ce qu'ils y aient été fabriqués, nous ne pouvons pas, à proprement parler, le considérer comme un produit de l'art alexandrin.

Celui-ci semble avoir surtout suivi le sillon de Praxitèle et de Scopas [2]. Cependant le présent exemple nous oblige à admettre des rapports artistiques, dont on pourrait donner des preuves nombreuses, entre l'Asie Mineure et l'Égypte, ce qui n'a rien d'étonnant, vu l'éclectisme et le cosmopolitisme de l'époque.

D'ailleurs, sans qu'il soit nécessaire d'en tirer des conclusions précises, la prédilection dont ont joui en Égypte les différents types d'Aphrodite [3] explique suffisamment la fortune qui y attendait l'un des plus piquants que l'art grec ait créés [4].

Jean De Mot.

1. Il me semble infiniment plus probable qu'il y ait eu dans le temple une idole d'un type archaïque analogue à celle que l'on retrouve sur d'autres monnaies; voir Gardner, *Types of Greek coins*, pl. XV, 10.

2. Amelung, *art. cité.*

3. Voir à ce sujet la charmante fantaisie que Lenormant avait échafaudée sur l'Aphrodite de l'Esquilin, *Gaz. Archéol.*, 1877, p. 148; cf. les articles de S. Reinach cités en tête.

4. P. S. — Un récent séjour à Londres m'a permis de constater, en présence des originaux, que les deux beaux bronzes du British Museum (celui de Patras, Reinach 13, et celui de Paramythia, Reinach 14) comportaient évidemment un point d'appui pour la main gauche. — De plus, à l'Exposition d'antiquités grecques du *Burlington Fine Arts Club* (juillet 1903), j'ai vu deux exemplaires du type, qui ne se trouvaient pas dans les listes antérieures : une statuette de marbre (très restaurée), d'époque romaine, appartenant à Sir Frederic Cook (*Catal. de l'Expos.*, n° 17), et un petit bronze (une pomme dans la main gauche, très élevée) trouvé à Memphis, appartenant à M. Henry Oppenheim (*Catal. de l'Expos.*, bronze n° 10).

Une jolie terre cuite de Tarente, du type distingué par M. Klein, se trouve à 'Ashmolean Museum à Oxford (voir plus haut, p. 14).

A HOLY FAMILY BY GRANACCI

IN DUBLIN

(Pl. IX)

In the *Catalogue of Pictures of the National Gallery of Ireland* (Dublin, 1898, p. 70), there is mentioned a « Holy Family » ascribed to Mainardi (No. 70). This interesting picture is in tempera, on panel, 3 feet, 3 1/2 inches high, and 2 feet, 4 inches broad. It was purchased in Paris in 1886 at the sale of the Count de Choiseul.

Without being a masterpiece, this picture strikes one at the first glance as extremely fine in composition. Indeed the motive of the central group, with both children contained within the outlines of the Madonna's own figure, is so extremely sculptural that we are led to look for its prototype in marble rather than on canvas, for in sculpture care must always be taken to make a group as compact as possible. The memory runs back at once to Michelangelo's « Madonna of Bruges » and kindred works, and it is quite clear that without this inspiration the grouping we see would never have occurred. But there is something else of which this panel is at first glance reminiscent : it recalls such early pictures of Raphael's Florentine period as the « Madonna del Prato », « del Cardellino », and so on. The large sweep of curving drapery from the Virgin's left arm is, on the other hand, of precisely that quasi-Leonardesque kind which Fra Bartolommeo was the first to introduce into Florentine art. Leonardesque also is the play of hands, à motive which

could scarcely be improved upon, the two children, enfolded by the Madonna's arms, joining their own chubby little fists, while the Christ Child, to make the pattern more complete, hooks His left arm over the Virgin's protecting hand. That her hands do not really grasp, that they are laid on merely as a feature in the composition, is not the fault of the originator of the theme, but of the imitator, whose capacity to understand a great motive ended with the mere pattern.

Now these elements of the grouping, so apparent to the most cursory survey, absolutely exclude the author to whom the picture is ascribed. Mainardi was the slavish follower of Ghirlandaio. Although he lived on into the second decade of the XVI century, in his art he never passed the limit of the Quattrocento, while this Florentine imitator of Michelangelo, of Raphael, of Leonardo, belongs in spirit entirely to the Cinquecento. Mainardi is therefore from the first put out of court. His matter-of-fact imitations of Ghirlandaio are never transfigured by Michelangelo's sculptural inspiration, Raphael's suavity, or Leonardo's subtlety.

What claimants in Florence remain? The great masters of the early Cinquencento cannot be considered, for the work is not at all on their level. Only three possible authors stand out : Franciabigio, pupil of Albertinelli and Piero di Cosimo, and admiring imitator of Andrea; Bugiardini, Ghirlandaio's and Piero di Cosimo's pupil, influenced by most of the other artists of his time; and the little known Francesco Granacci, pupil of Ghirlandaio and willing adherent of Fra Bartolommeo and of the Michelangelesque Pontormo. Franciabigio, although he might well have picked up from Albertinelli most of what Fra Bartolommeo had to give, is shut out because he is never Ghirlandaiesque, and the Dublin picture, in the types especially, is strongly reminiscent of Ghirlandaio. Bugiardini's the Madonna's type might well be, but the landscape is not his, and motives taken from Michelangelo, Raphael and Leonardo are in him always mingled with a certain Umbrian softness, due to his imitation of

Perugino, that is quite foreign to this picture. Granacci remains, and his origins and training offer nothing to contradict the elements we have already noted in the panel. Let us see if a further examination will add evidence of a confirming nature.

The clearest indication of his being the painter of this « Holy Family » is the landscape, with its daintily feathered trees, its pretty detail, and its background of jagged hills; for it is a landscape which, with only slight changes, Granacci already has in his earliest works, such as the Berlin « Madonna with the Baptist and St. Michael », and which he retains all through his career, as, for instance, in the Uffizi panels containing the « Story of Joseph », and in one of his latest works, the « *Pietà* » of the Jarves Collection in New Haven, U. S. A[1]. Returning to the types, we find our Madonna's face in Granacci's « Visitation » on a cassone formerly belonging to Lord Ashburnham, and she also closely resembles the Virgin in the Uffizi « Madonna giving the Girdle to St. Thomas ». The Infant Christ's head is taller than in Ghirlandaio or Mainardi, and recalls the one in the Berlin altarpiece already alluded to. The St. Joseph resembles the St. Joseph in the Pitti « Holy Family », ascribed to Peruzzi, but revindicated for Granacci by Morelli. The draperies as well are certainly Granacci's, but the points to be adduced in proof are too minute to admit of adequate discussion in a short notice such as this. The modelling accords with Granacci's, being softer and more fluid than in Mainardi, although more plastic than is usual in Bugiardini. The right hand of the Virgin is not at all of Ghirlandaio's pattern, but strikingly Filippinesque, a trait not uncommon in Granacci, though not met with in Mainardi or Bugiardini.

It would thus seem entirely safe to ascribe this panel to Granacci, and I do so without hesitation.

As to its date, the general aspect of composition and the

1. This background, by the way, is derived not so much from Ghirlandaio as from his assistant. Alunno di Domenico, whose career has been discussed at length by M. Berenson in the *Burlington Magazine* in March, 1903.

sources of its inspiration would preclude its being any earlier than 1506. It is more advanced than the Berlin altar-piece, and even than the Ashburnham cassone, than which is is much less Ghirlandaiesque.

MARY LOGAN.

Florence.

NOTE SUR LE SYSTÈME MÉTROLOGIQUE DE PHEIDON

Un texte épigraphique de Delphes[1], daté de l'archontat d'Æschylos (très probablement 361-0 av. J.-C.), porte la mention d'une offrande considérable, destinée à marquer la part que prenaient les Apolloniates d'Épire à la reconstruction du temple. Ils envoyèrent 3.000 médimnes d'orge, μεδίμνους φειδωνείους. On peut reconnaître dans ce présent les « moissons d'or » dont Plutarque fait honneur aux habitants d'Apollonie. Mais surtout nous apprenons, et — à ce qu'il me paraît — d'une manière sûre, la valeur du médimne dans le système pheidonien.

Ces 3.000 médimnes ont été en effet convertis en médimnes *delphiques*; on n'en compte plus alors que 1.875, d'où le rapport 8 : 5 entre ces deux mesures de capacité.

Il est impossible de retrouver ici le rapport qui unit le système éginétique au système attique, 11 1/2 ou 12 : 8, d'après Hultsch, *Metrologie*[2], p. 500. D'autre part, il est improbable que nous ayons affaire ici à deux systèmes entièrement nouveaux. Si l'on a pris la peine de noter l'équivalence 3.000 méd. pheid. = 1.875 méd. delph., c'est que l'on voulait, dans ces comptes de recettes tenus par l'administration internationale du sanctuaire, rendre le contrôle possible et plus aisé. L'un des deux systèmes, le pheidonien ou le delphique, doit donc être assimilé à l'un ou à l'autre des deux systèmes connus.

Or, il semble bien que, des quatre solutions qui peuvent alors intervenir, on en ait à écarter deux avant d'aller plus loin, celles

1. Ce texte sera très prochainement publié dans le *Bull. de Corr. hell.* M. Homolle en a donné un résumé sommaire, *BCH.*, XX, p. 695. C'est lui qui a renvoyé au texte de Plutarque, *de Pyth. orac.*, 16.

où l'on aboutirait en fondant avec le système *attique* celui de Pheidon ou celui de Delphes. Ce n'est pas que le chiffre obtenu pour la contenance du médimne nouveau ait rien d'étrange : 83l,2 dans le premier cas, 32l,5 dans le second. Mais les vraisemblances historiques que l'on peut invoquer semblent assez fortes. Pour désigner des monnaies ou des mesures conformes à l'étalon éginétique, les Grecs ont pu se servir, au IVe siècle et sûrement aussi à des époques antérieures, d'autres noms. On n'est arrivé à fixer cet étalon pour les mesures de capacité que par les renseignements que l'on avait sur le médimne lacédémonien. A Delphes même, les monnaies que l'on appellera après 346 παλαιόν et καινόν, — dans la suite celle-ci portera le nom d'ἀμφικτυονικόν, — ne sont autre chose que deux frappes de la même monnaie éginétique. Pour l'attique au contraire, avant l'adoption du système par Alexandre, c'est toujours son nom d'origine qu'il garde, à ce qu'il semble.

Nous devons donc essayer de retrouver le système éginétique ou dans le delphique ou dans le pheidonien. Le rapprochement des deux noms d'Égine et de Pheidon paraît tout naturel : le marbre de Paros et l'*Etymologicum Magnum* les réunissent ; c'est à Égine que Pheidon a fait frapper sa monnaie d'argent. Mais alors, si le médimne pheidonien équivaut à l'éginétique, c'est-à-dire à 72l,74, le médimne delphique en contiendra 116,38. Le résultat, cette fois, est franchement inacceptable.

Il ne reste qu'une identification possible, et elle a pour elle toutes les vraisemblances historiques auxquelles il était fait appel tout à l'heure. On admettra sans peine, en effet, que le système éginétique ait été en vigueur à Delphes pour les mesures de capacité comme pour les monnaies, et si la contenance du médimne delphique ou éginétique est de 72l,74, on en conclura que le médimne pheidonien équivaut à 45l,46.

Ce fait dûment établi, il me paraît possible d'en tirer quelques conséquences. Hultsch qui ne possédait pas — ou plutôt qui ne pouvait pas savoir qu'il possédait un élément sûr de comparaison — en est arrivé (*l. l.*, p. 522, n. 2, 523-4) à discuter un texte aussi

net que celui d'Éphore, καὶ μέτρα ἐξεῦρε τὰ Φειδωνεῖα καλούμενα. Il s'est efforcé d'établir que Pheidon avait simplement régularisé le système qui existait avant lui dans le Péloponnèse et n'en avait pas inventé un nouveau. Il est prouvé maintenant que le changement, peu important pour le poids de la monnaie, a été beaucoup plus considérable pour les mesures de capacité.

Le fait que les habitants d'Apollonie se servent, encore au IVe siècle av. J.-C., du système de Pheidon, vaut sans doute la peine d'être noté. C'est une preuve de ce que les anciens laissent entrevoir sur la survivance de ces mesures. Mais il y a plus. Le résultat obtenu concorde d'une manière trop saisissante avec une donnée fournie d'ailleurs pour qu'il y ait là une coïncidence de hasard. Je veux parler du σήκωμα découvert à Gytheion (Le Bas-Foucart, 241 *b*) et étudié par Alb. Dumont, *Rev. archéol.* 1872, II, p. 297 et par Hultsch, *l. l.*, p. 537-9.

L'un des récipients que porte cette table à mesures s'appelle ἡμίεκτον et contient environ 3l,8. L'hémiecte, c'est la moitié de l'ἑκτεύς, qui est toujours et partout le sixième du médimne. Donc, en multipliant 3l,8 par 12, nous obtiendrons la contenance du médimne dans le système de Gytheion : c'est 45l,6. Mais Alb. Dumont avait pris soin de mettre en garde contre une confiance trop absolue dans le jaugeage de ces mesures : les bords en ont été endommagés, disait-il, et il faut admettre une erreur de quelques centilitres. D'autre part, Hultsch a remarqué que la mesure entière, celle qui est l'unité de ce système (et quel que soit d'ailleurs son nom), correspondait exactement à une fois et demie le *maris* babylonien, c'est-à-dire 45l,46. On se souvient que c'est précisément la contenance du médimne pheidonien.

Je crois donc que le σήκωμα de Gytheion, consacré au second siècle de notre ère [Θεοῖς σε]βαστοῖς καὶ τῇ πόλει, est conforme au système de Pheidon et qu'il nous donne même sur ce système une indication précieuse qui complète le renseignement tiré de l'inscription delphique. Est-on autorisé à conclure que le système était en vigueur encore à une époque si récente? C'est douteux. Tandis qu'il est certain que les Apolloniates s'en servaient

au IVe siècle avant J.-C., la table de mesures peut n'avoir été qu'une pièce de musée, une curiosité d'agoranome archéologue. Elle nous apprend à connaître le vieux système de Pheidon beaucoup moins, à mon sens, dans son extension géographique que dans sa constitution même.

Ce qui rendait, en effet, l'explication de ce σήκωμα assez difficile, ce qui fait, en particulier, que l'interprétation de Hultsch diffère de celle d'Alb. Dumont, c'est qu'il s'y trouve, à côté l'une de l'autre, un χοῦς, c'est-à-dire une mesure pour les liquides, et un ἡμίεκτον, c'est-à-dire une mesure pour les solides. Or, c'est un rapport rigoureux qui unit ces deux mesures : si l'hémiecte est le douzième du médimne ($3^l,8$), le χοῦς en est exactement le tiers ($15^l,2$). Donc, la mesure entière, l'unité de ce système, celle dont nous avons deux sous-multiples, Hultsch avait raison d'en fixer la contenance à $45^l,46$; mais Alb. Dumont n'avait pas tort, malgré Hultsch, en l'appelant médimne.

Une hypothèse, qui me paraît quasi sûre, permet de réunir les deux interprétations. Le système de Pheidon fut sans doute une tentative, qui n'eut pas du reste en Grèce un succès total, pour réunir dans une même échelle les mesures de capacité, qu'elles fussent destinées aux liquides ou aux solides, indistinctement. Le système attique revint à la distinction plus ancienne, et le médimne pheidonien se trouva, à très peu près, exactement l'intermédiaire entre le nouveau médimne et le nouveau métrète.

Émile Bourguet.

INSCRIPTION BILINGUE DE DEIR EL-QALA'A

DANS LE LIBAN, PRÈS DE BÉRYTE

De toutes les inscriptions mises au jour dans les fouilles que j'ai exécutées à Deir el Qala'a, pendant l'été de 1900, la plus importante est, sans contredit, la suivante, que j'extrais du *Rapport général* communiqué en 1902 à l'Académie des inscriptions; elle avait été annoncée dans les *Comptes rendus*, 1901, p. 453.

Elle provient d'un amas de ruines situées vers la base du mamelon qui domine la vallée du *Nahr-Beyrouth*, au point où ce fleuve se détourne de la direction N.-E. pour aller se jeter dans la mer, près de Beyrouth, à petite distance du temple de Ba'al-Marqod que j'ai fouillé aussi et qui est étudié dans mon *Rapport général*. Elle était sous un grand mur en pierres sèches qui, à cet endroit, forme la limite du taillis dans lequel ces ruines sont disséminées, et faisait partie d'un monument dont les restes étaient encore visibles et dont j'ai tenté la reconstitution dans la

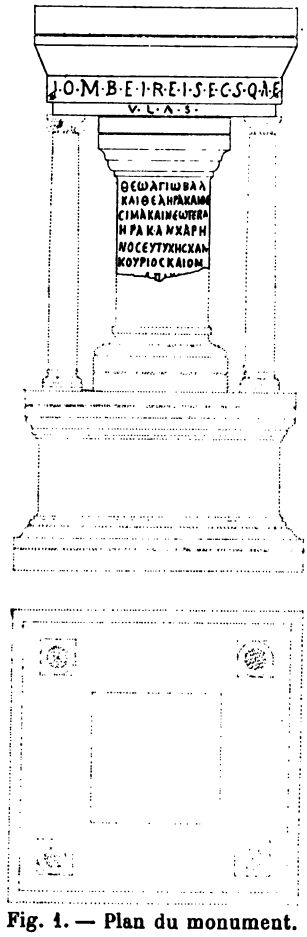


Fig. 1. — Plan du monument.

figure ci-jointe (fig. 1). La reconstitution que je propose s'appuie : 1° sur les parties du monument encore subsistantes; 2° sur les fragments de fûts et de chapiteaux découverts alentour; 3° sur la découverte faite au même point d'un monument tout à fait semblable, mais sans inscription. Seule la grande base reste conjecturale : il m'a été impossible de discerner si les bases exhumées au même endroit et présentant cette forme appartenaient à des édicules de ce genre. Il est surtout intéressant de constater que toutes les parties de notre monument, dans l'état actuel, ont été taillées *dans un seul et même bloc.*

Au dessus de l'entablement, faudrait-il restituer un couronnement consistant, pour les quatre faces, en frontons triangulaires avec acrotères? La chose n'est pas invraisemblable, si l'on en juge par les nombreux restes de petits frontons que les fouilles ont livrés dans d'autres parties du bois. Pourtant, en l'absence de tout indice sûr à cet égard, j'ai renoncé à faire figurer cette restauration dans mon dessin.

Voici la lecture de l'inscription d'après mes copies et estampages :

I · O · M · B · E · I · R · E · I · S · E · C · S · Q · A · E
V · L · A · S ·
ΘЄ ΩΑΓΙΩΒΑΛ
ΚΑΙΘЄΑΗΡΑΚΑΙΘЄ
CIMA·ΚΑΙΝЄΩΤЄΡΑ
ΗΡΑΚ · ΑΝΧΑΡΗ
NOC ЄΥΤΥΧΗCΧΑΝ
ΚΟΥΡΙΟC ΚΑΙΟΜ▨
Ι▨▨▨▨ΗC ΠΑΥ▨▨▨▨

Je lis et restitue :

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) B(almarcodi) e(t) I(unoni) R(eginæ) e(t) I(unoni) S(imæ) e(t) C(ælesti) S(ohemiæ), Q(uintus) A(ncharenos) E(utyches) v. l. a. s.

Θεῷ ἁγίῳ Βὰλ καὶ θεᾷ Ἥρᾳ καὶ θε[ᾷ] Σίμᾳ καὶ νεωτέρᾳ Ἥρᾳ Κ(ούντος) Ἀνχαρηνὸς Εὐτυχὴς Χανκούριος καὶ Ομ . . . . . ης Παυ . . . . .[1]

1. Je n'ai aucune le cture plausible à proposer pour les noms qui suivent

Il n'y a pas à hésiter sur l'identification des deux premières divinités. Les sigles I. R. pour *Juno Regina* se présentent fréquemment à Deir el-Qala'a; partant, la lecture *Balmarcodi* s'impose également, ces deux grandes divinités parèdres étant ordinairement associées sur les monuments épigraphiques locaux.

Mais qu'est-ce que la déesse *Sima*, et pouvons-nous justifier notre équation Νεωτέρα Ἥρα = *Cælestis Sohemia*? Deux questions intéressantes, auxquelles je me propose de répondre sommairement et exclusivement de toute autre.

1. — *La déesse Sima.*

Ce n'est pas la première fois que la mention de cette divinité apparaît à Deir el-Qala'a. Son nom nous est déjà connu par une inscription que Mariti a été malheureusement le seul à relever au XVIIIe siècle (*C. I. L.*, III, 159; 6669); toutes mes recherches pour retrouver ce texte important sont restées infructueuses.

La même déesse est mentionnée dans une inscription découverte à Burdj el-Qâ'ê, dans l'Emésène, par MM. Fossey et Perdrizet[1], et interprétée par ce dernier dans la *Revue archéologique*, 1898, I, p. 39. La forme du nom divin s'y présente avec une légère variante, Σημέα, qui n'étonnera aucun orientaliste, et dont je ne parlerai pas davantage.

Enfin, un très intéressant monument, découvert à Emèse par mon confrère, le R. P. Lammens, nous offre une quatrième mention de la déesse, sous une forme très approchée de celle qu'affecte son nom dans l'inscription précédente : CEM[εα, ou α, ou ι, etc.][2].

L'inscription bilingue du sanctuaire libanais de Béryte apporte au judicieux rapprochement de M. Perdrizet (*loc. cit.*) une confirmation définitive, tout en écartant l'identité *Juno Regina* = *Simea* que le savant secrétaire oriental de l'École d'Athènes avait

Χανκούριος : après les lettres OM, il y aurait encore place pour un ou deux caractères à l'avant-dernière ligne restante; mais la pierre a malheureusement beaucoup souffert à cet endroit.

1. *Bulletin de corresp. hellén.*, 1897, p. 70.
2. *Rev. archéol.*, I, p. 387; *Comptes rendus de l'Acad.*, 1902, p. 235.

cru pouvoir soutenir[1], d'ailleurs après M. Clermont-Ganneau[2].

*
* *

Possédons-nous maintenant, sur la déesse Sima, quelques informations de nature à préciser sa nature et l'étendue de son culte? — Oui.

Et d'abord, comme l'a très bien fait ressortir M. Th. Nöldeke, dans son commentaire à l'inscription 6669 du *C. I. L.*, la déesse *Sime* de l'inscription copiée par Mariti doit être identifiée, d'une part, avec le σημήιον du *De dea Syria*, § 33; d'autre part avec la déesse ܣܝܡܝ, *Sîmî* ou *Sîmê* ou *Sêmê*, dont parle l'*Apologie* du pseudo-Méliton[3].

L'identité de *Sîmî* et du σημήιον avait été d'ailleurs déjà reconnue par F. Lenormant[4] bien avant M. Nöldeke, et ne peut plus être révoquée en doute. C'est précisément sur ce fait que se fonde un nouvel argument contre l'identification de l'auteur du *De dea Syria* avec Lucien de Samosate, sujet que je ne saurais aborder dans cette courte note.

*
* *

Tout nous porte déjà à conclure que *Sima* ne fut pas, du moins à l'époque romaine, une déesse tout à fait obscure en terre syrienne. Nous trouvons à cette première conclusion de précieuses confirmations dans l'onomastique locale.

D'abord, nous relevons, dans les noms de personnes, des théophores formés par le nom de la déesse :

1° Ἀϐεδσίμιος (*C. I. G.*, 9892), patronymique d'un Syrien ἀπὸ [κ]ώμης ΑΔΔΑΝΩΝ. Comme le fait justement remarquer M. J. Mordtmann[5], cette localité est identique à *Dâna*, village proche

1. *Loc. cit.*, et *Compt. rend.*, 1901, p. 220.
2. *Recueil d'Archéol. Orient.*, I, p. 109; V, p. 81.
3. Cureton, *Spicileg.*, ܣܝ, l. 10; *Spicileg. Solesm.*, II, p. XLII; Renan, *Mém. de l'Acad.*, XXIII, 2e part., p. 324; *Patrol. Grecq.* de Migne, V, col. 1228, — Cf. encore *Zeitschrift d. deutsch. Morgenländ-Gesellsch.*, 1888, p. 473.
4. *Lettres assyriolog.*, II, p. 217; *Gazette archéol.*, 1878, p. 77.
5. *Z. D. M. G.*, 1887, p. 304. Sur Ἀϐεδσίμιος, cf. une double conjecture de M. Clermont-Ganneau, *Rev. arch.* 1888, I, p. 118, note.

d'Apamée. 'Αβεδσίμιος = עבדשימי et signifie *serviteur de Sîmî.*

2° 'Αμασσημία. Le monument qui porte ce nom de femme a été découvert par M. Brünnow à *Der'ât* dans le Ḥaurân[1]. Transcription : אמתשימי. C'est le pendant féminin exact du nom propre précédent et il signifie : *servante de Sîmi.*

3° Συμ[α]ῖος, nom d'homme, dans une inscription de la Nabatée (Waddington, n° 2070 *c*). C'est l'hypocoristique d'un théophore composé du nom de notre déesse syrienne, et la transcription grecque du suivant :

4° ܫܡܝܐ *Sîmai,* que l'on relève au moins deux fois dans l'onomastique syriaque[2].

5° Il conviendrait de voir encore un « *serviteur de Simi* » dans le nom propre composé connu sous la transcription latine moderne *Absamias.* On a conjecturé, non sans répugnance, que ce vocable, ainsi que ܒܪ ܫܡܝܐ *Barsamya,* supposerait l'existence d'un dieu *Samya* « *l'Aveugle*[3] ». Dans *Barsamya,* la vocalisation étant certaine[4], le sens de « fils de l'aveugle » est très naturel et il n'est pas nécessaire de recourir à la mythologie pour en reconnaître la formation. Mais dans *Absamias,* la vocalisation syriaque me paraît hypothétique. Le texte de Bar Hebræus qui, entre autres, fournit ce composé, porte nettement ܐܒܫܡܝܐ et non ܐܒܫܡܝܐ, comme on l'écrit ordinairement[5]. Il est donc à présumer que, dans les rares passages d'auteurs syriaques où l'on relève le prétendu nom d'Absamias, la vraie lecture doit être

1. *Mitth. u. Nachr. d. deutsch. Pal.-Ver.,* 1899, p. 56, n° 19. M. Clermont-Ganneau, dans son *Recueil d'Archéol. Orient.,* IV, p. 115, hésitait à reconnaître dans le second élément du théophore, σημία, le nom de *Séméa,* qu'il tenait *alors* pour problématique. M. Lidzbarski (*Ephem. f. semit. Epigr.,* I, p. 218) pensait qu''Αμασσημία était un nom *grécisé* pour אמתשמש, *servante du « Soleil ».*

2. Land, *Anecdota Syr.,* II, p. 285, lig. 4; Wright, *Catal.,* n°s 522 *b* et 828 *b,* où il s'agit du même personnage.

3. R. Duval, *Journ. Asiat.,* 1891, I, p. 232. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil,* IV, p. 115, note 2.

4. Cf. *Thesaur. Syr.* de Payne Smith, s. v. Il est étonnant que la transcription *Bar Simæus* ait été adoptée à côté de celle de *Barsamya* = *filius cæci.*

5. *Chronic. Eccl.,* 133, lig. 4, édition Lamy.

Absîmiya, pour * *Abdsîmiya* = עבדשימי, soit, en d'autres termes, identiquement la même forme sémitique que le nom d''Αβεδσίμιος signalé sous le n° 1.

En second lieu, nous constatons que le nom divin apparaît dans celui de plusieurs localités de la Syrie. Je me borne aujourd'hui à en citer trois, la discussion de leur liste complète appelant de trop longs développements.

1° كفرشيما, *K(a)far Šîma* (= ܟܦܪ ܫܡܝܐ ou *ܫܡܝܐ), signifiant *vicus Simæ*, est un gros village du Liban, situé à mi-chemin entre Béryte et Heldua, c'est-à-dire à environ une lieue et demie, à vol d'oiseau, de Deir el-Qala'a[1]. Il est difficile de trouver un témoignage plus probant du culte de *Sîma* en terre phénicienne. L'on n'avait pas, ce semble, songé jusqu'ici à ce rapprochement, qui confirme singulièrement la rectitude de la forme du nom divin, telle qu'elle est conservée par l'inscription bilingue[2].

Le village en question a déjà fourni quelques monnaies anciennes et des sarcophages en terre-cuite ou en plomb : preuve évidente qu'il existait, au moins à l'époque romaine. Le couvent melchite de *Karkafé* (encore un mot syriaque), qui couronne la colline boisée où s'étagent ses blanches maisons, est peut-être bâti sur l'emplacement du temple de la déesse *Sîma*. La légende locale faisant remonter la construction du couvent à une date très reculée, il est à croire que des fouilles pratiquées sur ce point donneraient des résultats intéressants.

2° بيت شاما *Bêt Šœma* et شامات *Šämât*. La première localité est située non loin de *Nîḥâ*, sur la route de Zahlé à Baalbeck, dans la Cœlésyrie, c'est-à-dire en terre araméenne, dans une

1. Cf. Ritter, *Erdkund. Syr.*, p. 675-6; 706; la *Carte du Liban* dressée par l'Etat-major français; les *Guides*, etc. On sait que le mot كَفْر *Kafr* est un emprunt à l'araméen. Son origine syriaque se trahit ici dans la prononciation usuelle *Kfarštma*.

2. Inutile de rappeler combien sont nombreuses, en Syrie et en Palestine, les localités portant des noms composés, d'une part, d'un mot préfixe, tel que *Kafr*, *Deir*, *Beit*, etc., et, d'autre part, d'un nom divin, comme *Ba'al*, *Lâha*, *Aštar*, etc.

région où l'on a récemment signalé le culte d'un dieu éminemment araméen, *Hadaranes*. La seconde appartient au pays gyblite, partant à une région assez voisine de *Kfar Śîma* et où les cultes orientaux fleurirent dans tout leur épanouissement hybride. Ces deux noms sont prononcés avec une *imâla* si forte que les voyageurs, dont Ritter a recueilli les transcriptions, fournissent, par exemple, non seulement *Beit Schaeme*, mais même *Schemi*[1].

Śämât, forme plurielle de *Śäma*, est à rapprocher, sans contredit, des noms de villes bibliques telles que עַשְׁתָּרוֹת, עֲנָתוֹת, etc., *'Aštarôth*, *'Anathôth*, offrant également le pluriel de noms de divinités. Cette forme plurielle est d'ailleurs fréquente dans la toponymie des environs de Byblos, et, d'une manière générale, dans tout le Liban.

*
* *

Tous les rapprochements précédents nous permettent de tirer, au sujet de notre déesse, deux conclusions précises :

1° Au IIe et au IIIe siècle de notre ère, la forme du nom divin étudié a dû être, du moins au Liban, non pas *Simê* ou *Sêmê* (= ܣܝܡܝܐ), mais bien *Sîmâ* (= ܣܝܡܐ ou * ܣܝܡܐ);

2° Le culte de la déesse ainsi nommée dut avoir, à la même époque, une assez grande extension géographique : l'ensemble des témoignages fournis par le pseudo-Lucien, le pseudo-Méliton et les divers documents épigraphiques ou onomastiques utilisés ci-dessus, prouve que Σίμα eut des adorateurs depuis la Syrie centrale jusqu'à Hiérapolis.

*
* *

Mais nous pouvons faire un pas de plus.

On lit, aux chapitres XVII et XVIII du second livre des *Rois*, qu'après la chute de Samarie (722 avant J.-C.), le roi d'Assyrie [Sargon] fit déporter les habitants de cette ville et leur substitua

1. *Op. cit.*, p. 152, 202. — L'*imâla* qui affecte ces deux noms ne doit nullement être considérée comme la déformation d'un *â* primitif : c'est le contraire qui est arrivé. Comparez le nom propre ساسين *Säsîn*, dérivé de *Sîsîn* = Σισίννης, par la forme intermédiaire *Sêsîn*.

des populations étrangères[1] tirées de Babylone, de Cûtha, de 'Awah, de Ḥamath et de Sepharwaïm. Ces nouveaux habitants de Samarie, dit l'historien biblique, adorèrent les divinités de leurs pays respectifs : « Chaque nation, ajoute-t-il, fabriqua ses dieux...., les gens de Babylone firent Succôth-benôth, les gens de Cûtha firent Nergal, les gens de Ḥamath firent *'Aŝîmâ*, etc., etc. »

Du premier coup l'on voit combien le nom de l'idole des Hamathéens se rapproche de celui de notre déesse syrienne. Ce rapprochement, qu'on n'avait pas encore fait à ma connaissance, s'impose ici avec force et entraîne une conséquence aussi importante que facile à prévoir, je veux dire l'identité des deux divinités en question.

Philologiquement, l'identité est on ne peut mieux justifiée. L'aphérèse du א d'*'Aŝîmâ* (אֲשִׁימָא), non seulement n'a rien d'insolite, mais se trouvait facilitée par le voisinage de la longue *î*, si heureusement conservée dans le nom du village libanais *Kfar Ŝîmâ* : la vocalisation massorétique elle-même trahit la tendance à la chute de cette syllabe prosthétique[2]. L'on peut très utilement comparer, à cet égard, les doublets *tout à fait semblables*, sous lesquels nous sont parvenus les noms de quelques divinités orientales restées jusqu'ici plus ou moins énigmatiques : רצא = ארצא, רשף = ארשף, et סכן = אסכן[3].

L'égalité Σίμα = אֲשִׁימָא est donc hors de contestation, et nous pouvons formuler deux nouvelles conclusions :

1° La divinité principale de Ḥamath, au temps de Sargon, était une *déesse*, détail sur lequel le texte biblique restait muet, mais

1. Les documents cunéiformes, on le sait, confirment cette donnée biblique, sans toutefois entrer dans le détail de toutes les populations transplantées.

2. Une seule variante du texte massorétique porte la vocalisation אֶשִׁימָא.

3. Quant à la concordance des sifflantes, dans les trois transcriptions, hébraïque, syriaque et arabe, du nom de Sima, il est fort possible que le texte massorétique ait changé un שׂ primitif en שׁ. Néanmoins, dans la supposition ܫ = שׂ, le ش de la forme arabe, s'explique par un emprunt *tardif* au parler araméen de la Syrie. La permutation irrégulière de שׂ et de ס est d'ailleurs un fait connu aux épigraphistes qui se sont occupés des monuments de Palmyre.

que confirmait cependant, jusqu'à un certain point, la transcription des Septante, 'Ασιμάθ.

2° Le culte de la déesse *'Ašimâ* — Σίμα — شيما en terre syrienne remonte *au moins* jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, et dut avoir, dans la Syrie centrale ainsi qu'en Samarie, où il fut introduit, une certaine célébrité.

*
* *

Nous sommes maintenant en mesure de faire un nouveau pas, et, si nous ne nous abusons, plus important que ceux qui ont précédé. Nous ne songeons à rien moins qu'à soulever un coin du voile épais qui cache encore la nature de cette mystérieuse déesse ḥamathéenne, dont se sont occupés tour à tour, avec un égal insuccès, les commentateurs rabbiniques et leurs continuateurs, depuis Vatable et Cornelius a Lapide jusqu'à Brunengo et Jensen, en passant par Lenormant.

Il n'appartenait malheureusement pas à la Bible de nous renseigner sur cette personnalité divine. Nous ne nous étonnerons pas davantage de ne trouver aucune information sur *'Aśîmâ* dans la littérature cunéiforme. Mais comment se fait-il que les documents syriens ne fournissent aucune donnée sur la grande déesse de Ḥamath? Nous ne possédons pas, il est vrai, toutes les sources anciennes, où ces renseignements pourraient être contenus; mais si *'Ašimâ* fut réellement célèbre comme nous le soutenons, et cela jusqu'au IIIe siècle de notre ère, il est difficile de croire que les écrits antérieurs à notre ère puissent être *totalement* muets à son endroit.

Cette anomalie apparente ne doit-elle pas résider en ce fait qu'*'Aśîmâ* fut vraisemblablement une des formes si nombreuses de la grande déesse orientale? A ce compte, *'Ašîmâ* rentrait dans le domaine commun, et si son culte et jusqu'à son nom eurent des destinées particulières, son origine et sa lignée le rattachaient sans doute trop intimement au groupe des religions syrophéniciennes, pour avoir provoqué une mention spéciale dans les maigres sources qu'aurait pu nous léguer à son sujet la mytho-

logie de l'Orient. Nous allons constater qu'il n'en fut pas tout à fait ainsi.

'Aŝîmâ-Sîma, en effet, doit être, selon nous, identifiée avec la personnalité mythique connue sous le nom de *Sémiramis*. Cette identification, qu'on n'acceptera pas sans difficulté, qu'on a même déjà expressément repoussée[1], nous semble cependant découler logiquement des prémisses posées.

Au témoignage déjà invoqué du pseudo-Lucien, le sanctuaire d'Hiérapolis possédait un ξόανον d'or fort curieux, que tout le monde pouvait voir dans l'adyton, où il était placé entre Zeus (*Hadad*) et Héra (*Atargartis*). « Cette idole, dit-il, n'a pas de forme propre, mais porte en lui les formes des autres divinités : les Syriens eux-mêmes l'appellent σημήιον et ne lui connaissent pas d'autre nom. Ils ne disent rien non plus de son origine ni de sa forme; cependant quelques-uns la rapportent à Bacchus, d'autres à Deucalion, d'autres enfin à Sémiramis. Effectivement, une co-

1. Cf. *Annuaire du Collège de France*, IIe année (1902), p. 40, cours de M. Clermont-Ganneau : « La prétendue déesse Sémiramis et la déesse Séméa ». J'ignore au juste dans quels termes le savant académicien a exprimé sa pensée à cet égard; je ne sais même si le mot « prétendu » s'applique à Sémiramis comme déesse, ou comme nom de déesse lu (à tort) sur une inscription, ou enfin à son identification (erronée) avec Séméa. Quoi qu'il en soit, M. Clermont-Ganneau a bien voulu me faire savoir, au cours d'un trop rapide entretien, qu'il n'admettait pas ma restitution de l'inscription de Zébed (*Revue Bibl.*, 1902, p. 272) : d'après lui, les huit dernières lettres de la 2e ligne doivent se lire : ΕΚ ΤΩΝ ΤΟΥ, mots qui, mis en rapport avec le mot ΘΕΟΥ par lequel débute la 3e ligne, changent le sexe de la divinité mentionnée et en font un *dieu*. — D'autres savants, comme M. Cagnat, estiment que ΜΗϹ pour Μεγάλης est inadmissible épigraphiquement, — sans doute parce que l'inscription est antérieure à l'époque byzantine.

Quoi qu'il en soit, de ces difficultés et d'autres même qu'on pourrait, à bon droit, opposer à ma lecture, j'estime que le complexe ΘΗΜΙΡΩΜΟϹ est à peu près *inattaquable* matériellement, et qu'il faut chercher à l'expliquer avant de proposer des restitutions.

Je ne pouvais m'empêcher de reparler ici de ce curieux monument, ne fût-ce que pour le placer dans le cadre dont j'ai été forcé de le dépouiller lorsque j'en ai parlé la première fois. Il est bien évident que la rectitude de la thèse défendue dans cette note est indépendante de l'interprétation à donner à l'inscription de Zebed, quoiqu'on doive vivement souhaiter qu'un voyageur puisse bientôt la recopier suivant toutes les exigences de la science.

lombe d'or est placée sur son sommet[1] : c'est la raison pour laquelle on dit que ce ξόανον représente Sémiramis. On le porte tous les ans à la mer, pour le transfert de l'eau dont j'ai parlé. » (*De dea Syria*, § 33).

Rapproché du passage par lequel le pseudo-Méliton nous apprend que *Sîmî* ܣܝܡܝ, *la fille de Hadad,* avait été chargée par les mages *Hadaran* et *Nébo* de transporter l'eau de la mer au puits de *Mabbogh-Hiérapolis*, le témoignage du pseudo-Lucien démontre : 1° que le σημήιον d'Hiérapolis est identique à la déesse *Sîmî* de l'auteur syriaque, ce que Lenormant et Nöldeke avaient déjà prouvé, comme nous l'avons dit plus haut; 2° que *Sîmî* étant une *déesse*, le ξόανον d'Hiérapolis ne pouvait représenter que *Sémiramis*, comme le soutenaient les indigènes contemporains du pseudo-Lucien et comme on peut s'en convaincre en relisant sans parti pris le *De dea Syria*, dont le souvenir de Sémiramis remplit pour ainsi dire toutes les pages[2].

Dès lors, nous pouvons, avec une rigueur presque algébrique, poser l'équation suivante :

Si le σημήιον que nous avons démontré être identique à la déesse *Sîmî-Sîmâ*, etc., doit être identifié avec Sémiramis, *'Aśîmâ* dont nous avons également démontré l'identité avec *Sîmâ-Sîmî*, etc., doit être pareillement identifiée avec Sémiramis.

Ce seul argument, auquel je me borne sommairement parce qu'il est capital, a une force qui doit, ce semble, gagner les plus incrédules à l'identité de la déesse *'Aśîmâ-Sîmâ-Siméa* etc., avec la mythique *Sémiramis*.

Diverses considérations tirées de l'étymologie du nom de Sémiramis, de l'origine et de l'évolution de son culte d'abord en terre syro-palestinienne, ensuite par rayonnement dans les con-

1. L'exactitude matérielle de cette précieuse information est, comme on le sait, confirmée par les monuments numismatiques d'Hiérapolis.

2. C'est avec raison que Movers (*Die Phönizier*, I, p. 634), bien avant Lenormant et les savants qui l'ont suivi, et sans disposer de toutes leurs ressources, avait attaché une haute importance au symbole de la colombe surmontant l'idole décrite par le pseudo-Lucien, et proposé sans hésitation d'identifier cette divinité avec la fameuse Sémiramis.

trées environnantes, conduisent au même résultat, ou plutôt apportent à l'argumentation précédente des confirmations que j'ose croire décisives, sans pouvoir entreprendre de les faire connaître, même succinctement, dans ce rapide commentaire.

En gros, mon avis est que le nom de Sémiramis est un composé de שימא et du thème √רום impliquant l'idée de hauteur, et que le culte de cette déesse, sous la forme spéciale que nous ont conservée les auteurs grecs, en particulier Ctésias, a pris naissance dans la Syrie méridionale.

*
* *

Qu'il me soit toutefois permis de terminer cette première partie en signalant deux moyens de faire la preuve de notre opération mathématique.

Nous puiserons le premier dans l'histoire des Samaritains.

On sait que les Juifs reprochaient aux Samaritains d'offrir leurs hommages à une *colombe* placée au sommet du Garizim. On sait, d'autre part, que la colombe joue un rôle très considérable dans l'histoire fabuleuse de Sémiramis : la déesse, réchauffée et nourrie par les colombes dès sa naissance, aurait fini sa vie mortelle en se changeant en colombe. Cela posé, n'est-il pas vraisemblable que le culte de la colombe samaritaine est un reste du culte de Sémiramis, et, partant, que nous avions bien raisonné en identifiant avec cette déesse, l'idole du nom d'*''Aśîmâ* que les Ḥamathéens introduisirent à Samarie huit siècles avant notre ère?

L'on a soutenu et l'on soutient encore à peu près unanimement, au nom de la science, que le reproche jadis adressé aux Samaritains est une pure fiction ou une grossière accusation. De leur côté, les Samaritains ont résolument nié et nient toujours ce qu'ils estiment la plus sanglante injure infligée à leur monothéisme farouche. N'y aurait-il pas lieu de reprendre aujourd'hui sur de nouvelles bases l'examen d'une question qui n'est pas dénuée d'intérêt? Il semble que le vieux Selden, ce fin débrouilleur de la mythologie syro-phénicienne, avait vu bien clair lorsqu'il disait naïvement à propos de la colombe du mont Garizim :

« Aliam quam Semiramidis figuram heic non intelligo, cujus etiam nomen Syris seu Babyloniis *columbam montanam* denotare volunt nonnulli. Ita Hesychius : Σεμίραμις, περιστερὰ ὄρειος ἑλληνιστί. » (*De diis Syris*, 3e édit., p. 275.)

*
* *

Le second moyen que je propose sera tiré du texte déjà invoqué de Mariti. On me permettra de le reproduire à cause de son importance :

TAB*ella* OB*lig*ATO*r*VM I · O · M · B ·
ET · IVNONIS · FIL · IOVIS · SIM[*æ*] .....[1]

L'identification de *Juno Sima* avec la *Juno Regina* locale, pour matériellement et mythologiquement insoutenable qu'elle soit aujourd'hui, n'en était pas moins naturelle. M. Clermont-Ganneau, qui ne l'avait d'abord proposée que sous forme hypothétique et presque dubitative[2], avait même dû se demander, en rigueur de logique, si cette *Junon Sima*, qui lui apparaissait, comme à M. Perdrizet, la parèdre de Jupiter Ba'al Marqod, n'aurait pas été la *fille* de ce dernier plutôt que son épouse ou sa sœur. Nous sommes heureusement à même de rétablir les faits.

Nous ne pourrions encore, à la vérité, affirmer catégoriquement que le sanctuaire de Deir el-Qala'a possédât un temple dédié à la déesse *Sima*; mais que son culte y existât, c'est ce que prouvent les deux textes locaux qui la mentionnent. Celui de Mariti surtout, lorsqu'on le rapproche de l'intéressant monument de *Ḥoṣn Nîḥa* découvert et publié par les membres de la mission allemande de Ba'albeck[3], démontre que *Sima* devait posséder un domaine propre dans les terres relevant du sanctuaire. Notre

1. *C. I. L.*, III, 159; 6669, avec les restitutions et corrections qui s'imposent aujourd'hui. Cf. les notes suivantes.

2. *Recueil*, I, p. 109. Le savant orientaliste a été, depuis, beaucoup plus affirmatif : V, p. 81. C'est ici que le même savant propose la correction de TABERNA, lecture de Mariti, en *Tabella*, correction paléographiquement plus plausible que *Tabula*, proposée par M. Perdrizet.

3. *Jahrbuch d. deutsch. arch. Inst.*, XVI (1901) *Erster Jahresbericht über die Ausgrabungen zu Baalbek*, p. 26 du tirage à part.

déesse eut donc des adorateurs à Deir el-Qala'a, bien qu'elle n'y fût pas la déesse principale.

Mais quels rapports reconnaissait-on entre elle et les deux grandes divinités locales, *Jupiter-Ba'al-Marqod* et la *Juno Regina*, dont l'épigraphie ne nous a pas encore livré le nom sémitique propre? C'est encore le texte de Mariti que fournit la solution désirée. La qualité de *fille de Jupiter*, que ce document attribue à *Sima*, est confirmée par les témoignages si précieux du pseudo-Méliton et du pseudo-Lucien. Le premier, nous le savons, fait *explicitement* de *Sima* la fille de *Jupiter-Hadad*; le second contient *implicitement* la même affirmation, puisque, d'une part, le σημήιον d'Hiérapolis, placé entre *Jupiter-Hadad* et son *épouse Héra-Atargatis*, n'est autre que *Sima-Sémiramis*, et que, d'autre part, Sémiramis, d'après la légende, était *fille* d'Atargatis.

Cela posé, nous estimons que la qualité de fille de Jupiter Ba'al Marqod, attribuée à Sima dans l'inscription de Mariti, repose, en réalité, sur les étranges *assimilations* suivantes :

Ba'al Marqod = Hadad.
Juno Regina = Atargatis.

Il a dû se produire, dans notre sanctuaire libanais, ce qui s'est produit indubitablement à Héliopolis-Ba'albeck, aux basses époques du syncrétisme syro-phénicien : *Jupiter Heliopolitanus*, originairement distinct de Hadad, lui a été certainement assimilé à l'époque romaine. Le même fait pourrait être signalé pour d'autres divinités syriennes de la même période, en particulier pour le *Jupiter Dolichenus*, qui, quoique différent du Jupiter Héliopolitain, a été très curieusement identifié avec lui dans les monuments épigraphiques[1], et cela, sans doute, à cause de l'assimilation commune de ces deux dieux à Jupiter-Hadad.

Les rapports religieux et politiques qui unirent étroitement Béryte à Héliopolis, sous le haut empire romain, expliqueraient

1. *C. I. L.*, III, 3462. I · O · M · DVLCENO HELIOPOLITANO et probablement encore VII, 753. — *C. I. L.*, III, 3908, les deux divinités sont associées, mais bien distinctes.

à eux seuls cette assimilation de Ba'al Marqod à Hadad et de Juno Regina à Atargatis. On touche du doigt, par contre, combien il est délicat et même hasardé, de faire fond sur ces manifestations de syncrétisme des bas temps pour soutenir, comme on l'a fait et comme d'aucuns continuent à le faire, l'identité réelle et originelle du Jupiter Héliopolitain et de Hadad.

Parmi les autres raisons à faire valoir pour démontrer avec quelle facilité Ba'al Marqod a pu être assimilé à Hadad, je n'en donnerai qu'une, de nature à jeter quelque lumière sur les fils embrouillés du syncrétisme syro-phénicien d'époque romaine. Quelle qu'ait été la vraie nature du Ba'al Marqod-Mégrin de Deir el-Qala'a, sujet que j'ai traité ailleurs, nous savons que son sanctuaire dépendait de Béryte et devait naturellement ressentir les influences religieuses de cette ville. Partant, une assimilation des divinités de Deir el-Qala'a à celles de Béryte est bien acceptable pour l'époque romaine : cette conclusion est même si fondée que M. Mommsen n'a pas hésité à reconnaître dans les deux grandes divinités du haut-lieu libanais celles de Béryte même[1]. Or, quelles furent les divinités principales de cette ville? L'examen comparé de ses séries monétaires et des renseignements fournis par Philon de Byblos, démontre que, comme Ascalon et autres ports de la côte syro-palestinienne, Béryte, *à un moment donné*, devait reconnaître comme divinités principales *Dagon* et sa parèdre *Atargatis*. Atargatis, assimilée tantôt à Junon, tantôt à Vénus, s'est donc trouvée le trait d'union qui a établi la parenté et finalement l'identification de Ba'al Marqod avec le Hadad d'Héliopolis et d'Hiérapolis.

C'est ainsi qu'on s'explique logiquement comment Philon de Byblos, dans ses théogonies phéniciennes, en est arrivé à reconnaître dans le Hadad de son époque « le roi des dieux » (Ἄδωδος, βασιλεὺς θεῶν)[2]. Cette qualification, dont on trouve un écho très

1. *Römische Geschichte*, V[4], p. 452.
2. L'origine, étrangère à la Phénicie, de ce *roi des dieux*, est encore soulignée dans le texte de Philon par ce fait étrange qu'il nous y est présenté comme régnant *avec* Astarté la grande et Zeus Dêmaroûs !

distinct dans les *Saturnales* de Macrobe, n'est, en définitive, que la résultante de l'invasion progressive de la culture araméenne en pays phénicien, et je ne serais nullement étonné qu'une étude approfondie des mythes syro-palestiniens d'*époque romaine* amenât à surprendre en plus d'une localité l'existence plus ou moins voilée, mais positive, de la triade d'Hiérapolis : Hadad, Atargatis et Sémiramis.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, qui, pour être traité convenablement, exigerait la mise en œuvre judicieuse de matériaux numismatiques, épigraphiques et mythologiques assez considérables, il n'en reste pas moins vrai que nous pouvons modestement réitérer notre question : « Si la déesse Sima de Deir el-Qala'a est bien *fille* de Ba'al Marqod-Hadad, n'avions-nous pas raison de l'identifier avec Sémiramis? »

2. — *L'impératrice Sohémie divinisée.*

Nous serons le plus bref possible dans cette seconde partie de notre commentaire, que nous n'oserions d'ailleurs présenter comme une démonstration rigoureuse.

La principale raison qui nous induit à rendre les sigles C. S. par *Cælesti Sohemiæ*, c'est que leur mise en regard avec Νεωτέρᾳ Ἥρᾳ indique clairement qu'il s'agit bien d'une impératrice divinisée, et que cette impératrice nous paraît être la mère d'Elagabal, plutôt que toute autre princesse.

Nous ignorons, il est vrai, la date exacte de notre monument; mais il y a neuf chances sur dix qu'il appartient au IIIe siècle de notre ère plutôt qu'au IIe. Inutile d'invoquer sur ce point le témoignage inutilisable de la paléographie.

Entre toutes les impératrices du IIIe siècle, ce sont celles de la famille syrienne qui doivent surtout fixer notre attention, et, parmi ces dernières, *Julia Sohemia* qui, sur les monnaies, prend les titres de *Venus Cælestis*, de *Juno Regina* et de *Mater Deûm*, et qui, de plus, s'était fait représenter sous les traits de Vénus[1].

1. S. Reinach, *Répert. de la statuaire*, I, p. 326.

Rapprochée de ce dernier fait, la fréquence relative du titre *officiel* de Vénus Céleste sur les monnaies, explique même à souhait pourquoi le monument d'Ancharenos emploie l'épithète de *Cælestis*, alors que le dédicant assimile la princesse à *Héra*.

A cette discordance des deux textes, en apparence si étrange, il est d'ailleurs une seconde explication très plausible, que je ne puis passer sous silence, parce qu'elle éclaire d'un nouveau jour l'ensemble de la dédidace. Q. Ancharenos est *très probablement* étranger à la Phénicie propre; le mot même de Χανκούριος, qui suit son surnom, Eutychès, est évidemment un ethnique, ou plus précisément un *topique*, se ramenant philologiquement à une forme araméenne *Qaṭlûl*, analogue à celle de *Kerkûk*, ܟܪܟܘܟ, etc. Mais ce qui confirme surtout son caractère d'étranger, du moins à la région bérytienne, région romanisée s'il en fut, c'est la façon dont les deux épigraphes qui ornent son monument ont été rédigées. Pour désigner *Ba'al Marqod* ou *Mégrin*, titres officiels et courants du grand dieu local, pourquoi Ancharenos se contente-t-il du terme générique de Ba'al? Ἁγίῳ n'était pas nécessaire et aurait pu être remplacé par le déterminatif local du dieu. Ne parlons pas, si l'on veut, de la mention grecque de *Juno Regina*. Mais pourquoi ne pas appeler Sima : Ἥρα Σίμα, à l'instar du texte latin parallèle : *Juno Sima*? Cette divergence n'autorise-t-elle pas suffisamment à admettre qu'Ancharenos était de culture hellénique et qu'il appartenait plutôt à la Syrie propre qu'à la Phénicie, et spécialement à un pays où la déesse Sima, connue et honorée, était assimilée à une tout autre personnalité divine qu'à Héra? Il semble bien que oui : autrement, l'on ne s'expliquerait guère l'absence de ce nom divin pour Sima, alors qu'on n'a pas hésité à l'employer pour la grande déesse locale.

Or, de toutes les régions syriennes où le culte de Sima a dû exister, je n'en vois point qui convienne mieux comme patrie à notre dédicant que celle de Ḥamath-Emèse. C'est à Ḥamath que nous avons recueilli la trace la plus ancienne du culte d''Ašîmâ-Sima, et tout porte à croire que ce culte s'y était conservé jus-

qu'à l'époque romaine. L'inscription de Burdj-el-Qâ'ê, localité située entre Ḥamath et Emèse, nous en est un premier garant. Le monument recueilli par le R. P. Lammens dans la ville même d'Emèse, nous en est un second garant, qu'on veuille y voir une dédicace d'Emésiens ou de Palmyréniens[1]. Enfin, l'assimilation *certaine* de *Sima* à 'Αθηνᾶ dans ce précieux document et l'importance du culte de cette dernière déesse à Emèse, en sont une nouvelle preuve, sur laquelle on ne saurait assez insister[2]. Il nous paraît donc tout à fait probable que si Ancharenos n'a pas identifié Sima à Héra, c'est que, chez lui, cette déesse devait avoir 'Αθηνᾶ pour correspondant hellénique, et que, venu en pèlerinage à Deir el-Qala'a, il abandonna aux représentants officiels

1. Je n'ignore pas qu'une troisième hypothèse, beaucoup plus précise, est possible, et c'est celle qu'admettent généralement ceux qui ont eu à s'occuper de ce bas-relief ; à savoir que le monument a été apporté de Palmyre à Émèse *dès l'antiquité*. Mais qui nous garantit la certitude du fait, et où place-t-on au juste les limites de la *Palmyrène*? Il est bien plus rationnel, si l'on veut absolument voir des Palmyréniens dans les dédicants (ce qui reste à démontrer), de supposer que des Palmyréniens, en résidence à Émèse, ont élevé un monument à leurs dieux nationaux et à la déesse Sima, également connue à Palmyre et à Émèse, ainsi que j'espère pouvoir le prouver dans un autre travail.

2. Je ne puis parler ici, même sommairement, des raisons mythologiques qui confirment cette assimilation, en apparence bien étrange, quoique matériellement inattaquable pour ce monument. Cf. quelques indications dans le *Bull. de corr. hellén.*, 1897, p. 70; *Revue arch.*, 1902, I, p. 389.

Je serais également porté à voir Sémiramis-Athéna dans l'intaille publiée par Lajard, *Culte de Vénus*, pl. XIV, G. n° 15, et représentant le Jupiter Héliopolitain entre Vénus et Minerve. Cette Minerve forme ici *triade* avec les deux autres grandes divinités, et sa présence peut y être interprétée en conformité avec ce que nous avons dit plus haut de l'assimilation tardive du Jupiter Héliopolitain avec Hadad. Nous avons donc, en réalité, sur cette cornaline, Hadad, Atargatis et Sémiramis-Sima-Athéna. — Un indice de l'existence du culte de Sima à Héliopolis nous est fourni par le passage déjà utilisé du pseudo-Méliton : à côté de *Sîmi*, la fille de Hadad, nous relevons les noms divins *Hadaran* et *Nébo*, dont le premier, nous le savons, n'est autre que le *Hadaranes* de Niḥa et de Deir el-Aḥmar, et le second, probablement, le *Mercure* héliopolitain qui entre dans la composition d'une triade d'époque romaine, bien connue de nos jours.

Si l'on accepte cette interprétation de l'intaille de Lajard, on aura une nouvelle raison d'admettre que l'empereur représenté par une statue mutilée de Carnuntum est bien Elagabal, fils de notre princesse syrienne, ainsi que le conjecturait M. Studniczka (*Arch.-ep. Mitth.*, VIII, p. 61, pl. II ; cf. Roscher, *Ausf. Lexicon d. Mythol.*, s. v. *Heliopolitanus*).

du sacerdoce local le soin de rédiger sur son monument la contrepartie latine de sa dédicace grecque.

La recherche de l'étymologie sémitique des deux mots Ἀνχαρηνός et Χανχούριος, recherche qu'il serait trop long de faire ici, conduit également à placer la patrie de notre pèlerin dans la région indiquée, et non, comme on pourrait le croire de prime abord, sur la côte phénicienne et en particulier à *Kfar Šîmâ*. Le nom d'Ancharenos est positivement d'origine arabe et l'on sait combien l'élément arabe était considérable dans l'Emésène. Sohémie elle-même, originaire de cette région, portait un nom franchement arabe. Tout nous invite donc à conclure qu'Ancharenos et l'impératrice, qu'il qualifie de Νεωτέρα Ἥρα, étaient compatriotes et que, dans la pensée du premier, un hommage rendu à celle qui, originaire de son pays, était si habilement parvenue au gouvernement du monde, l'était beaucoup mieux par une assimilation à l'épouse du grand Zeus qu'à l'Aphrodite céleste mentionnée dans la partie officielle de sa dédicace.

En résumé — alors même que les dernières considérations ne paraîtraient pas absolument fondées — nous ne voyons pas à quelle autre impératrice qu'à Sohémie les sigles C. S. pourraient s'appliquer[1].

*
* *

Je dois terminer par un rapprochement qui s'impose.

Le nom de la déesse *Siméa* a conduit M. Perdrizet à rappeler la liste étrangement longue des formes sous lesquelles nous apparaît le nom de Sohémie dans les textes des chroniqueurs et à voir dans celle, assez fréquente de *Symiamira*, un second nom de la princesse, signifiant « Siméa est maîtresse » (*loc. cit.*).

1. Peut-être objectera-t-on encore que la succession de ces deux mots, *Cælestis Sohemia*, n'est pas recevable. Je réponds que l'identification proposée n'en souffre aucunement. Les lettres C. S. pourraient se lire *Cælesti Syrorum* par opposition à la *Cælestis Afrorum*, à la fameuse *Junon Céleste* de Carthage, que, précisément, Elagabal, fils de notre princesse, maria un jour à son dieu-pierre! *Cælestis Syrorum*, si l'on admettait cette interprétation, pourrait même, par le fait, représenter Sohémie d'une façon encore plus précise. Mais je n'insiste pas, laissant aux savants compétents le soin de résoudre totalement le problème dont j'ai présenté la solution qui m'a paru la plus plausible.

Je m'étais moi-même posé cette question, bien avant de connaître le travail de M. Perdrizet, en parcourant l'article que M. J. Mordtmann avait consacré à ce sujet dans la *Z.D.M.G.*, 1877, p. 99. Un sérieux examen de ce curieux problème, dont l'intérêt se trouve aujourd'hui accru par le monument bilingue de Deir el-Qala'a, m'amène à une solution sensiblement différente de celle du savant helléniste.

Le vrai nom de Sohémie fut, comme nous l'avons dit, un vocable arabe, *Sohaima*[1]. Toutes les autres formes conservées par les auteurs (*Semia*, *Symia*, *Simia* et même *Simea*) sont des déformations plus ou moins conscientes, plus ou moins populaires du prototype précédent. La forme composée *Simiamyra* n'est donc nullement un théophore, mais tout simplement la transcription plus ou moins fidèle d'un complexe *arabe* signifiant *Sohémie princesse* ou *impératrice* (أميرة). Sohémie n'eut donc qu'un seul nom, celui sous lequel elle est ordinairement connue.

Toutefois, et c'est par là que cette digression finale appartient à notre sujet, des formes telles que *Semiasura*, *Semia Syra*, et surtout *Symia Surias*, etc., pour populaires et factices qu'on les tienne, donnent à penser :

1° Que la déesse *Sima* était bien connue des auteurs qui parlèrent de Sohémie;

2° Que ces auteurs tentèrent un jeu de mots entre le nom de la déesse et celui de l'impératrice, jeu de mots que le rapprochement avec *Deasura* ou *Diasura* (= *Dea Syria* = *Atargatis* ou *Aphrodite Céleste*) avait sans doute favorisé. Cette conclusion paraît d'autant plus fondée que, comme il a été dit, Sohémie avait fait frapper sur ses monnaies des légendes qui l'assimilaient principalement à *Vénus Céleste*.

Nous relevons ainsi, à mon sens, une dernière confirmation

1. Ou *Sohaima*. La forme masculine سُحَيْم = *Soheimus* est fréquente; la seconde سُهَيْم (cf. le biblique שׁוּחַם), plus rare, est cependant connue (v. les tables du *Kitâb al-Aghani*.)

très plausible de notre lecture *C(ælesti) S(ohemiæ)*. Elle serait très précieuse, si l'on pouvait affirmer sans hésitation que la colossale statue féminine de Ba'albeck, publiée par M. S. Reinach dans la *Revue archéologique* (1902, I, p. 19), représente bien, comme pencherait à le croire M. Clermont-Ganneau[1], la mère d'Elagabal divinisée. J'ignore si le jugement du savant orientaliste se fonde sur la découverte de la tête de cette belle statue, ou seulement sur les représentations monétaires qui figurent Sohémie sous les traits de la *Mater Deûm*, dans un cadre qui offre précisément les plus grandes analogies avec le monument de Ba'albeck (déesse richement drapée, assise sur un trône à dossier, accosté de deux lions, etc.). En tout cas, le monument de Deir el-Qala'a, dont l'interprétation, rapidement proposée par nous, pourrait recevoir une confirmation inattendue du morceau de sculpture de Ba'albeck, serait, en revanche, de nature à offrir un point de comparaison utile pour la solution du problème posé par l'intéressant article de M. S. Reinach.

Séb. Ronzevalle S. J.

Beyrouth, le 28 février 1903.

1. Communication orale.

P. S. Au moment d'envoyer le bon à tirer de ces pages, je reçois le *Bullet. de Corresp. hellén.*, pour 1902, I-VI. Dans l'article, intéressant à bien des égards, qu'y a inséré M. V. Chapot sur quelques *Antiquités du Nord de la Syrie*, je relève une inscription relatant la consécration d'un moulin à huile aux trois divinités *Seimios*, Symbétylos et Léon (p. 182). L'importance de ce texte n'échappera à personne : il élargit singulièrement le champ des questions touchées dans cette note. Il est surtout intéressant de noter que *Kfar-Nébo*, où le monument a été découvert, se trouve dans une région très voisine d'Hiérapolis, un des centres, s'il en fut, du culte de Sémiramis-Sima.

Quant à l'interprétation du bas-relief de Ḥomṣ, sujet que j'ai abordé une première fois dans cette Revue *avant d'avoir vu le monument*, j'en ai fait l'objet d'une seconde note, annoncée dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions, 1902, p. 236. Dès le mois de juin de la même année, M. le marquis de Vogüé avait bien voulu accepter de présenter à l'Académie les principales conclusions de ce travail ; mais des empêchements, indépendants de sa volonté, ont obligé l'illustre savant à en renvoyer la communication jusqu'à ces derniers jours. — Beyrouth, 19 juillet 1903.

UNE INSCRIPTION GRECQUE D'ÉGYPTE

COMMUNIQUÉE PAR M. DATTARI

M. Dattari, dont j'ai eu récemment l'occasion d'analyser, dans cette *Revue*, les beaux travaux sur la numismatique alexandrine, vient de me communiquer le texte d'une fort belle inscription grecque récemment découverte en Égypte. La *Revue archéologique* remerciera M. Dattari de lui avoir si aimablement donné la primeur de cet important document.

L'inscription complète en haut, mutilée en bas et sur les côtés, est gravée en petites lettres sur un bloc de pierre calcaire, haut de $1^{m},20$ et large de $0^{m},50$; voici ce qu'on y lit d'après la copie que m'a envoyée M. Dattari, copie qui n'est peut-être pas absolument définitive :

	ΑΓΑΘΗΙΤΥΧΗ	ι
υ	ΠΕΡΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣΒΕΡΕΝΙΚΗΣΘ	εας φιλαδελφου.
ε	δοξ]ΕΝΤΟΙΣΕΚΤΟΥΕΝΑΦΡΟΔΙΤΗΣΤΙ	
	ΥΕΠΕΙΔΗΕΠΙΤΩΝΑΙΕΙΣΥΝΙ|ΣΤΑΜΕΝ	
5	ΟΝΕΚΠΛΕΙΟΝΩΝΣΥΝΕΟΡΩΜΕΝΣ	
ιπ|π	ΑΡΧΗΝΕΠΑΝΔΡΩΝΚΑΤΟΙΘΩΝΙΙΝ	l. κατοι[κ]ων ι[ππεων].
	ΕΤΟ..ΙΣΚΑΙΕΝΤΟΙΣΚΑΤΑΓΗΝ	lire κατα την [χωραν].
	Δ....ΚΑΙΜΕΓΑΛΟΥΙΕΡΕΩΣΚ	
	ΘΑ...ΑΝΕΣΤΡΑΜΜΕΝΩΝΚ	
10	.....ΑΝΙΕΡΩΜΕΝΩΝΠΡΟΣ	
	ΠΟΛΕΩΣΜΕΤΑΤΗΣΜΕΓΙΣΤΗΣ	
	ΕΝΚΑΛΟΓΑΘΙΑΝΑΥΤΟΥΚΑΙΕΝΕΡΓ	ειαν
	ΤΥΝΧΑΝΕΙΤΙΜΙΩΝ ΚΑΙ	
	...ΛΛΕΙΠΤΩΣΚΑΤΑΤΕΘΕΙΝΑΙΕΙΣΤΟ	
15	ΙΣΤΟΣΑΥΤΟΥΠΑΤΗΡΔΙΟΝΥΣΙΟΣ	

	ΙΓ . . . ΤΟΥΤΩΝΔΟΓΜΑΤΩΝΔΕΔ	
	ΕΜΑΜΟΝΗΡΩ · ϽΣΔΗΜΗΤ	lire μαλλον Ηρω[ιδα]ς Δημητ[ριου].
	· ΠΠΕΩΝΑΥΘΕΡΑΙΤΩΣΕΠΙΔΕΞ . . .	lire αυθαιρετως.
	Σ · ΑΡΧΙΑΝΤΗΝΕΑΥΤΟΥΠΡΟΣΤΑΤΗ	lire [την γυμνα]σ[ι]αρχιαν?
20	ΟΝΑΙΡΕΣΙΝΣ · ΜΑΝΗΙΚ · ΘΕΣ . . .	
	ΗΔΙΑΝΡΕΔΕΙΛΩΣΑ	
	Ν · ΟΥΚΑΙΗΜΕΡΑΝΕΛΑΙΟΥΔΑ ·	
	ΣΗΣΠΡΟΘΥΜΙΑΣΤΟΥΣΑΝΔ	
	ΝΟΣΔΕΚΑΙΤΗΝΜΕΓΑΛΗΝΕΞΕ	
25	ΚΗΣΙΝΚΑΙΤΗΝΠΡΟ . . . ΟΣΒΑΣΙΝΤΟΥΠΡ	
	ΡΑΙΤΟΝΠΟΛΕΜΟΝΞ · ΣΤΟΝΕΤΙΔΕ	
	ΤΟΥΤ . . . ΙΚΟΣΜΙΑΝΚΑΙΤΗΝΠΡ	
	ΕΝΠΟΟΝΠ · ΩΝΘΕΙΤΟΥΑΝΩΠΕ	
	ΝΣΤΑΣΙΝΝΑΟΠΟΝΤΑΣΚΑΙΠΛΕΙΣΤ/	
30	. . ΝΑΣ . . . . . ΤΟΥΤΩΝΟΝΙΚΗΦΟΡΙΟ	ς.
θ	ε]ΟΥΜΕΓΑΛΟΥΚΑΙ . . ΒΟΛΙΝΠΟΙΗΣΑΜ	ενου.
	. . . ΠΟΔΡΞΑΜΕΝΟΥΤΟΥΣΑΝΔΡΑΣΜΕΤ	lire [και α]ποδεξαμενου.
	· ΥΠΕΡΤΗΣΚΥΡΙΑΣΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣΚΑΙΤΩΝ	τεχνων.
	· ΟΝ · ΣΣΤΡΑΤΗΓΟΝΚΑΙΤΟΥΣΑΛΛΟΥΣΠ	ανταις.
35	. . . ΕΠΙΔΗΜΟΥΝΤΑΣΤΩΝΑΠΑΛΕΞΑΝ	δρειας.
	. . ΑΣΕΩΝΤΩΝΑΚΣΟΣΣΤΡΑΤΙΩΤΩΝΕΚ	lire συσστρατιωτων.
	ΣΤΗΠΕΡΙΕΑΥΤΟΝΔΟΞΗΣ	
	ΑΡΙΣΤΟΥΑΓΙΑΝΤΗΣΕΩΣ · Τ	lire απαντησεως.
	ΜΕΝΟΥΗΡΩ·Ι·ΔΟΥΚΑΘΑΡΙΕ	lire Ηρωιδου.
40	ΝΟΥΑΚΑΤΑΓΟΡΗΤΟΝ	
	ΗΓΟΥΜΕΝΟΥ . . ΜΕΙΨΙΝ	
	au moins deux lignes illisibles.	

A la deuxième ligne est nommée une reine d'Égypte, une Bérénice, *régnant seule*, comme me le fait très justement remarquer M. Dattari ; il ne saurait être question ici que de Bérénice III ou de Bérénice IV. Bérénice III était femme et nièce de Ptolémée Alexandre I et fille de Ptolémée Soter II ; un papyrus de Tebtunis (I, n° 106) la montre associée à Alexandre dès l'automne de l'année 101 (an 14, mois d'Apellaios = Phaôphi). Dans l'été 88, à la suite d'événements mal définis, Soter II revint

d'exil, remplaça Alexandre et régna, avec sa fille Bérénice, au moins jusqu'au 2 décembre 81, date approximative de sa mort. Nous trouvons ensuite (décembre 81-été 80) *Bérénice régnant seule pendant six mois :* c'est à cette période qu'il faudrait rapporter notre inscription. Puis nous voyons apparaître Ptolémée Alexandre II, fils d'Alexandre I, qui épouse la veuve de son père, l'assassine et meurt lui-même, au bout d'un règne de 19 jours, sous les poignards de ses propres soldats. Il faut lire dans Strack et dans Mahaffy l'histoire inextricable de ces vingt années [1].

Quant à Bérénice IV, fille de Ptolémée XIII Neos-Dionysos, elle régna seule sur l'Égypte depuis le mois de septembre (?) 58 jusque vers novembre 56; la restitution θεᾶς φιλαδελφοῦ proposée ci-dessus ne convient qu'à Bérénice III.

L'inscription est un décret, apparemment honorifique; il manque dans chaque ligne une lettre à gauche et environ treize lettres à droite, à en juger par les premières lignes dont les suppléments sont certains. La formule initiale ἀγαθῇ τύχη[ι] se retrouve dans les décrets de Rosette et de Canope, mais à une place différente [2]; dans ces deux textes nous avons comme schéma : βασιλεύοντος... (la date) — ψήφισμα · οἱ αρχιερεῖς ... εἶπαν (les délibérants — ἐπειδὴ... (les considérants) — ἀγαθῇ τύχῃ · δεδόχθαι ou ἔδοξεν... (la décision). Tandis que dans notre inscription, moins solennelle, nous avons : ἀγαθῇ τύχη[ι] · ὑπὲρ ... (l'invocation à la Reine) — ἔδοξεν τοῖς... (les délibérants) — ἐπειδὴ... (les considérants).

Un décret thébain de l'an 42 de notre ère (*CIG.*, 4717) comporte une troisième variante de la formule : Βασιλευόντων... (la date) — [ἔδο]ξε τοῖς... (les délibérants) — ἐπειδὴ... (les considérants) — δεδόχθαι ἀ]γαθῇ τύχῃ... (la décision).

Il sera peut-être intéressant de donner une liste sommaire des

1. Strack, *Die Dynastie der Ptolemäer* (Berlin, 1897, 8°), p. 63-64 et p. 186; Mahaffy, *A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty* (London, 1898, 16°), p. 223-224.

2. On la retrouve en Égypte à l'époque romaine au commencement ou à la fin d'inscriptions diverses (Alexandrie, Memphis, Hermoupolis, Karanis).

décrets ptolémaïques découverts en Égypte : elle n'est malheureusement pas longue.

1. Alexandrie? (Botti, *Rivista quindicinale*, III, 1891, p. 376 ; *Notice mus. Alex.*, p. 136 ; *Catal. mus. Alex.*, p. 261, n. 32). Début d'un décret, peut-être de provenance étrangère.

2. Alexandrie (Botti, *Rivista egiziana*, VI, 1894, pp. 387-388 ; *Catal.*, p. 272, n. 75). Fin d'un décret, peut-être juif.

3. Alexandrie (Botti, *Catal.*, p. 272, n. 76 ; S. de Ricci, *Archiv*, II, 1903, p. 430, n. 5). Fragment d'un décret de l'an 30 d'Auguste, peut-être juif.

4. Pierre de Rosette (Strack, n. 69 ; *CIG.*, 4697).

5. Décret de Canope (trois exemplaires) (Strack, n. 38).

6. Héliopolis (Willrich, *Archiv*, I, 1900, p. 48 ; Th. Reinach, *Rev. ét. juives*, XL, 1900, p. 50 ; S. de Ricci, *Revue arch.*, XXXVIII, 1901, p. 304 ; Strack, *Archiv.*, II, 1903, p. 552, n. 36). Décret juif relatif au fils de Chelkias (env. 100 av. J.-C.).

7. Memphis (Maspero, *Annales du service des antiquités*, II, 1901, p. 285-286). Décret de l'an 6 d'un des premiers Ptolémées, par lequel les Iduméens de Memphis honorent un certain Doriôn.

8. Memphis (Miller, *Revue arch.*, XXI, 1870, p. 109 ; Mariette, *Monuments divers*, pl. XXXIII ; Milne, *Catal. mus. Caire*, n. 9283). Grand fragment d'un décret avec parties d'une liste de 270 noms (IIe s. av. J.-C.).

9. Ptolémaïs (Miller, *BCH.*, IX, 1885, p. 131 ; Strack, n. 36 ; Milne, *Catal.*, n. 9284). Décret des τεχνῖται honorant Lysimaque fils de Ptolémée (règne de Philadelphe).

10. Ptolémaïs (Miller, p. 140 ; Strack, n. 35 ; Milne, n. 9270). Décret des τεχνῖται honorant Dionysios fils de Mousaios (époque de Philadelphe).

11. Ptolémaïs (Milne, *Carnets mss.*, n. 119 : musée d'Alexandrie, n. 71, inédite)[1] : εδοξεν τηι βουληι και τωι δημωι [πρυτανεων] | γνωμη · επειδη Λυσιμαχος Πτολε[μαιου] | Σωστρατευς ο τηι βουληι γραμ[ματευων] |

1. Je viens de publier cette inscription *apud* Strack, *Archiv*, t. II, 1903, p. 539, n. 8.

το δεκατον ετος προεστη των (sic) κα[λως και] | αξιως της πολεως και ιδιαι δε εκα[στωι των] | πολιτων και κοινηι εν τοις καθα[.....] | διετε[λει παρε]χομενος εν αγο[.....] | ηνεν[... L'an 10 est de Ptolémée Philadelphe (cf. n. 9) c'est-à-dire 295. L'inscription est mentionnée par Botti *Catal.*, p. 269, n. 71.

12. Ptolémaïs (Jouguet *BCH.*, XXI, 1897, p. 187; Strack, *Archiv*, I, 1900, p. 203, n. 11). Décret de la ville de Ptolémaïs honorant Antiphilos fils d'Agathanor (entre 245 et 221).

13. Ptolémaïs (Jouguet, p. 188). Décret du sénat et du peuple honorant Nicomède fils de Ctésiclès (IIIe s.).

14. Ptolémaïs (Jouguet, p. 189 ; Strack, *Archiv*, I, 1900, p. 202, n. 4). Décret du Sénat et du peuple honorant Dionysios fils de Mousaios (cf. n. 10) et les cinq autres prytanes (époque de Philadelphe).

15. Karnak (H. Weil, *C. R. Acad. Inscr.*, 1900, p. 173). Fin d'un décret honorifique (IIe s. ?).

16. Thèbes (*CIG.*, 4717 ; Peyron, *Saggio di studj sopra Papiri* etc., Turin, 1824, 4°; Peyron, *Untersuchungen über Papyrusrollen*, etc., Bonn, 1825, 8° ; Champollion-Figeac, *Journal Asiatique*, V, 1824, pp. 21-34 ; Barbié du Bocage, *Notice sur les travaux de M. Rifaud*, pp. 8 et 17 et dans *Rapports faits... sur les ouvrages et collections rapportés de l'Égypte et de la Nubie par M. Rifaud*, Paris, 1829, 8°, pp. 10, 19 et 42). Décret par lequel les prêtres du dieu Amonrasonther honorent un certain Callimaque (42 av. J.-C.).

17. Erment (Milne, *JHS.*, XXI, 1901, p. 281 ; Strack, *Archiv*, II, 1903, pp. 555-556, n. 39). Décret honorifique mutilé, du règne de Neos-Dionysos.

18. L'inscription qui fait l'objet de la présente note.

Je regrette de ne pouvoir restituer, au moins dans ses grandes lignes, cette longue inscription : les points de comparaison manquent et l'on en est réduit à de très vagues conjectures. Il semble cependant clair que le décret émane d'une communauté établie à *Aphroditêspolis* (l. 2 Αφροδίτης π[όλει]). Il s'agit bien de

celle de Thébaïde, car on reconnaît à la l. 28 le nom d'Hermonthis (ἐν πό[λει Ἑρμ]ώνθει τοῦ ἄνω Πα[θυρίτου??]).

Le personnage honoré était [ἱππ]άρχην ἐπ' ἀνδρων κατοίκων ἱπ[πέων] (cf. Tebtunis I, n. 54); son père s'appelait Διονύσιος (l. 15) et il est question vers la fin de l'inscription (l. 39) d'un certain Herodas : Ἡρώιδου, aussi nommé l. 17, où l'on pourrait lire μᾶλλον Ηρώ[ιδ]ος Δημητ[ρίου τῶν κατοίκων | ἱ]ππέων.

Rappelons, pour terminer, une inscription de Chypre (Le Bas-Waddington, p. 642, n. 2784 ; Strack, *Ptolemäer*, p. 264, n. 139) élevée en honneur de Bérénice III, à une date que l'on ne saurait préciser :

[Βασίλισσ]αν Βερενίκην τὴ[ν]
[Βασιλέ]ως Πτολεμαίου κα[ὶ]
[Βα]σιλίσσης Κλεοπάτρας θ[εῶν]
[Φιλ]ομητόρων

SEYMOUR DE RICCI.

DEUX ÉPÉES HALLSTATTIENNES

EN POITOU

Au mois d'août 1902, j'avais profité d'un passage à Poitiers pour étudier, au Musée des Antiquaires de l'Ouest, les deux cachettes de l'âge du bronze qui y sont conservées ; grâce à l'aimable accueil du R. P. de la Croix, je pus en prendre de nombreux dessins et je me jugeais satisfait, lorsque le hasard me fit remarquer, au milieu de beaucoup de fragments d'armes de fer très détériorées, une épée à antennes et une autre épée à poignée plate se rapportant toutes deux aux types du premier âge du fer. Elles portaient l'une et l'autre une étiquette devenue illisible et un numéro d'ordre grâce auquel le P. de la Croix put m'en indiquer la provenance.

Malheureusement ces renseignements eux-mêmes sont extrêmement succincts; ils se trouvent consignés dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, fascicule du 1er mai au 1er août 1836; — on y trouve ce qui suit : « M. Savatte fait don au Musée des Antiquaires de fragments de deux épées et de deux boulets de fer trouvés par M. Gaillard (Nicias) dans les *Champs de Carthage*, commune de *Mignaloux-Beauvoir* ».

C'est tout ce que j'ai pu savoir sur la provenance de ces deux objets, qui ont donc été découverts avant 1836, date de leur entrée au Musée de Poitiers, à Mignaloux-Beauvoir, à 7 kilomètres au S.-O. de Poitiers. Aucun renseignement sur les circonstances qui ont accompagné cette découverte. Je ne sache pas qu'aucune autre mention en ait jamais été faite nulle part.

L'épée à poignée plate est extrêmement détériorée ; elle s'est

divisée en de nombreux morceaux de rouille qui n'adhèrent plus ensemble; la poignée est un peu mieux conservée; on y distingue bien l'échancrure de la garde, un renflement longitudinal

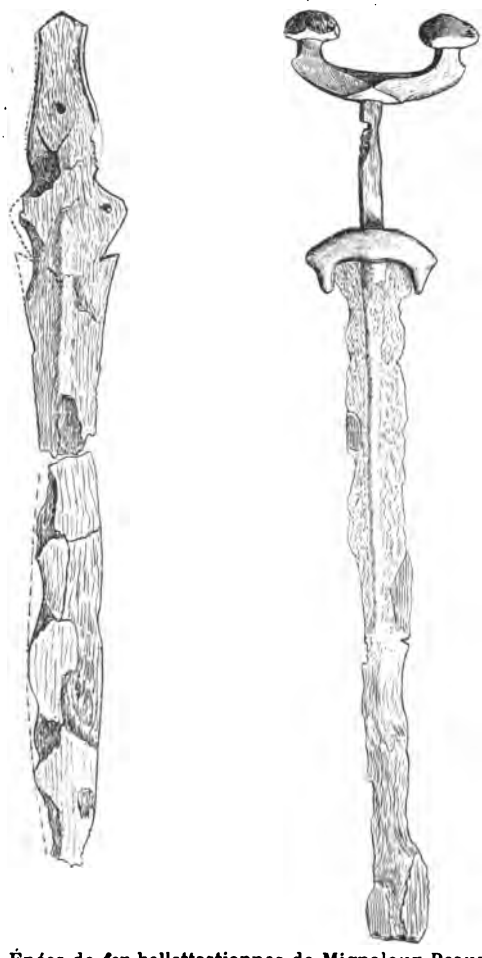


Fig. 1 et 2. — Épées de fer hallsttastiennes de Mignaloux-Beauvoir (Vienne). Musée de Poitiers. Tiers de grandeur réelle.

médian de la lame et les formes sinueuses de la soie légèrement rebordée; deux rivets de bronze y sont encore attachés. En mesurant bout à bout les deux portions de cette épée qui subsistent, on obtient une longueur de $0^{m},45$; quoique ce chiffre soit évi-

demment inférieur aux dimensions primitives de l'objet, il semble plus probable qu'elles aient été plutôt assez faibles.

L'épée à antennes est mieux conservée, mais la pointe manque. Dans l'état actuel, l'arme mesure 0m,49; sa lame était droite, probablement très allongée ; elle était protégée par un *fourreau de bois*, dont quelques portions ont adhéré à la surface du fer; en son milieu se trouve une nervure plus accentuée vers la base; la soie, étroite, à section rectangulaire, traverse la garde et vient finir dans le pommeau. La garde est en fer forgé, ainsi que le pommeau, qui supporte deux très courtes antennes terminées par un gros bouton discoïdal; il est inutile de donner plus de détails sur la forme de cet objet, puisque le dessin qui accompagne cette note la fixe suffisamment.

Il est étrange que ces objets aient échappé si longtemps à l'attention des archéologues ; ils auraient suffi à battre en brèche la vieille théorie des dolmens et des tumulus. Leur présence en Poitou est digne de remarque et montre que les « Hallstatiens » à épée de fer ont poussé plus à l'Ouest qu'on n'avait l'habitude de l'admettre.

Les épées à poignée plate sont nombreuses dans les tumulus du Berry et de la Bourgogne ; il y en a également dans le Lot, mais je ne pense pas qu'on en connaisse encore d'aussi avancées vers l'Ouest.

Quant à l'épée à antennes, elle rappelle beaucoup celle du Musée de Nantes, découverte dans les tourbières de Donges (Loire-Inférieure) [1], qui est entière et mesure 0m,95 de longueur; la principale différence réside dans la présence, dans l'épée nantaise, de quatre rondelles de bronze enfilées sur la soie de la poignée.

L'épée d'Alaise (Doubs) [2] est aussi très voisine de celle de Mignaloux, mais ne présente pas de garde distincte de la base de la lame qui s'épanouit en s'épaississant.

L'Abbé H. Breuil.

1. Parenteau, *Inventaire archéologique*, p. 14, pl. VI, fig. 1.
2. Chantre, *Études Paléoethnologiques dans le Bassin du Rhône*, pl. XXXIX, fig. 2.

ENQUÊTE

SUR

L'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE D'AFRIQUE

L'Afrique du Nord, du moins la Tunisie et l'Algérie, sont très riches en antiquités chrétiennes, notamment en inscriptions. Ces inscriptions, sauf pour les épitaphes de certaines régions, sont très variées quant à l'exécution matérielle, à la destination, au contenu. Beaucoup d'entre elles présentent un véritable intérêt historique et mériteraient d'être mieux connues des savants qui étudient l'histoire du christianisme entre le IVe siècle et le VIIe. De Rossi donnait à l'épigraphie chrétienne d'Afrique une attention particulière, comme le prouvent de nombreux mémoires. Le Blant, qui pourtant y touchait à peine, en avait bien saisi l'importance : « L'Afrique du Nord, dit-il, nous présente une particularité qui ne se rencontre dans aucun autre pays : l'histoire locale du christianisme y est pour ainsi dire jalonnée par une série de marbres[1] ». — Rien n'est plus vrai, et Le Blant aurait pu citer vingt fois plus d'exemples. M. Schwarze, dans ses mémoires sur le développement matériel de l'Église africaine, cite et transcrit à chaque page des inscriptions[2]. Tout récemment, M. Gsell, dans son livre si neuf sur les monuments

1. Le Blant, *L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine*, Paris, 1890, p. 108.
2. Schwarze, *Untersuchungen ueber die aeussere Entwicklung der afrikanischen Kirche*, Gœttingen, 1892.

chrétiens d'Algérie, a tiré un grand parti des documents épigraphiques[1]. Enfin, c'est en rassemblant les matériaux de nos études sur l'Église d'Afrique que nous avons été amené peu à peu à préparer ce recueil d'inscriptions.

Si l'intérêt des documents est incontestable, l'accès n'en est pas toujours facile. Des savants éminents ont souvent exprimé le vœu qu'on les réunît; mais la tâche était malaisée, d'autant mieux que la masse des documents s'accroît très vite, d'année en année[2]. Une partie seulement figurent au tome VIII du *Corpus* ou dans les deux *Suppléments* parus; et ces inscriptions chrétiennes y sont publiées ordinairement sans commentaire, perdues dans le flot des épitaphes païennes. Plusieurs centaines de documents, quelques-uns très importants, sont épars dans une foule de revues ou publications diverses, africaines ou non, qu'on a souvent peine à se procurer. De tous, on ne pourra tirer tout ce qu'ils contiennent, tant qu'ils n'auront pas été réunis, méthodiquement étudiés, revisés, rapprochés et comparés. Tel est précisément le travail que nous entreprenons. En laissant de côté, surtout pour Carthage, les innombrables débris tout à fait insignifiants ou dont l'origine chrétienne n'est pas démontrée, nous avons rassemblé près de 2.000 inscriptions, dont environ 300 sont datées. Si l'on devait se borner à les republier telles quelles, on n'aurait à affronter qu'une lourde besogne matérielle ; mais si l'on veut faire vraiment œuvre utile, on doit se préoccuper en outre de préparer l'interprétation des documents, afin d'en tirer de l'histoire. Pour cela, il importe de s'orienter, de bien fixer les principes de la méthode à suivre.

D'abord, pour éviter les malentendus, il n'est pas inutile de

1. Gsell, *Les Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901 ; t. II, p. 113 et suiv.

2. La seule tentative en ce genre est le mémoire de Kuenstle, *Die altchristl. Inschriften Afrikas*, dans la *Theol. Quartalschrift*, LXVII, 1885, p. 58 et 415. Ce travail, antérieur à la publication des *Suppléments* du *Corpus*, a été utile en son temps; mais il était bien sommaire, il est maintenant bien incomplet et bien vieilli. On en jugera par ces chiffres : Kuenstle connaissait 408 inscriptions, dont 32 datées; nous en avons réuni près de 2000, dont 300 datées.

définir les termes. Qu'est-ce qu'une inscription *chrétienne*? Avec De Rossi, Le Blant et d'autres, nous croyons que le mot doit prendre un sens un peu différent selon les temps. Jusqu'à la fin du IVe siècle, c'est-à-dire jusqu'à la mise hors la loi du paganisme, une inscription chrétienne est une inscription qui porte en elle-même une preuve évidente de christianisme. Depuis le début du Ve siècle, et surtout, en Afrique, depuis l'invasion vandale, on doit considérer comme chrétienne toute inscription qui ne contient pas un indice certain de paganisme. En conséquence, depuis le Ve siècle, l'épigraphie chrétienne agrandit beaucoup son domaine, ce qui s'accorde pleinement avec le rôle prépondérant du christianisme dans la vie sociale. Par exemple, toutes les inscriptions byzantines ou d'époque byzantine, jusqu'au VIIIe siècle, relèvent de l'épigraphie chrétienne. Tel est le principe admis par Le Blant. Quant à la limite extrême, elle est fixée en Afrique par la nature des choses : un grand fait historique, l'invasion arabe, dans la seconde moitié du VIIe siècle.

Arrivons à la méthode. Nous croyons qu'un recueil de ce genre doit être précédé d'une enquête systématique. Il ne suffit pas de réunir les matériaux. On ne peut déterminer le sens et la valeur relative de documents si variés, si l'on n'a pris soin d'abord de rapprocher et de comparer les pièces similaires. Après ce travail préliminaire, il suffira, pour chaque inscription, d'un commentaire de détail, précis et sobre. Si l'on entreprenait immédiatement le recueil suivant l'ordre géographique et traditionnel d'un *Corpus*, on se trouverait fatalement entraîné, par telle ou telle anomalie, à de longs développements; et le commentaire de bien des textes tournerait à la dissertation. Ni Le Blant, ni De Rossi, n'ont toujours évité cet écueil. En outre, étant donné ici le nombre des inscriptions, on risquerait de ne jamais aboutir. Enfin, le lecteur désire évidemment, non point admirer l'érudition d'un auteur, mais avoir sous la main un recueil pratique, où chaque texte soit accompagné des renseignements indispensables. Ainsi sont compris les recueils

d'inscriptions chrétiennes de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, des bords du Rhin. C'est assurément la meilleure méthode; mais, pour l'Afrique tout au moins, elle ne semble pas applicable immédiatement, sans une enquête préalable.

On se trouve donc amené à étudier d'abord les inscriptions par séries. De Rossi et Le Blant l'ont fait eux-mêmes à diverses reprises, entraînés par la logique des choses. Une fois qu'on a déterminé les caractères d'une série, rien n'est plus facile que d'y rattacher tel ou tel document. Mais l'étude de ces séries n'est pratique et féconde que si l'on met en même temps les textes eux-mêmes sous les yeux du lecteur. D'où le recueil provisoire dont nous commençons la publication. Ce recueil provisoire peut garder d'ailleurs son utilité, même après l'apparition d'un vrai *Corpus* donnant les textes dans l'ordre géographique; car les inscriptions importantes n'y sont pas submergées par la marée montante des épitaphes; elles restent, au contraire, en pleine lumière, et s'éclairent encore l'une l'autre.

Il y a pourtant un inconvénient, sans doute inévitable, dans la méthode dont nous parlons. Si la plupart des documents se classent d'eux-mêmes dans telle ou telle série, quelques-uns pourraient se rattacher à l'une ou l'autre. Inconvénient réel, mais dont il ne faut pas s'exagérer l'importance. On établit le classement d'après le caractère dominant : quelques renvois permettent de rétablir le groupe dans son entier.

Nous étudierons donc successivement, avec textes à l'appui, les principaux groupes de documents : inscriptions grecques, juives, métriques; inscriptions relatives aux martyrs ou aux reliques; dédicaces et ex-voto; versets bibliques; acclamations et autres inscriptions monumentales; inscriptions sur objets divers, vases, lampes, ustensiles, sceaux, poids, bijoux, amulettes, etc.

Quant aux épitaphes, nous les écarterons provisoirement du recueil, surtout en raison de leur nombre, qui dépasse de beaucoup un millier. Nous donnerons seulement quelques séries, d'un intérêt particulier : d'abord, naturellement, les épitaphes

grecques et juives, qui trouveront place dans leurs groupes respectifs; puis, les épitaphes d'évêques et de clercs. Nous remplacerons avantageusement, croyons-nous, l'interminable défilé des autres épitaphes, par une étude sur la répartition géographique des formules et sur la chronologie de ces formules d'après les documents datés. — Quant à la paléographie, nous la laisserons presque entièrement de côté pour le moment. Elle ne pourrait conduire, actuellement, qu'à des résultats illusoires; car les inscriptions chrétiennes du pays relèvent presque toutes de l'épigraphie populaire, et elles changent de physionomie suivant les régions. La paléographie des inscriptions chrétiennes d'Afrique ne pourra commencer à se constituer que du jour où l'on aura publié en *fac-similé* tous les documents datés.

Chaque série d'inscriptions sera précédée d'une Introduction, aussi précise et aussi courte que possible, où nous essaierons de marquer les traits généraux du groupe. Puis viendront les documents, classés pour chaque groupe d'après l'ordre géographique du *Corpus*, sauf pour Carthage, que nous placerons toujours en tête, à cause de sa richesse épigraphique, de l'importance de son Église, et de l'influence exercée sur le reste du pays. Les explications données dans l'Introduction de chaque groupe nous permettront ordinairement de réduire le commentaire à quelques lignes. Nous supprimerons le texte épigraphique partout où la transcription est possible. A vrai dire, ce texte épigraphique, presque toujours de convention, n'aurait guère d'utilité ici, surtout pour des documents déjà publiés; nous donnerons en revanche quelques *fac-similé*. D'une façon générale, nous reproduirons les dispositions matérielles adoptées par l'Académie des Inscriptions dans son recueil des inscriptions grecques relatives aux choses romaines.

Quant à la bibliographie, nous tâcherons de donner tout l'essentiel, mais rien que l'essentiel. Pour les documents qui figurent déjà au *Corpus*, nous partons naturellement du *Corpus*, en le complétant, à l'occasion, par des renvois aux articles qui contiennent des corrections. Pour les nombreux documents qui

ont été découverts en ces dernières années, et qui souvent ont été publiés plusieurs fois, mais de façon très inégale, nous nous en tenons aux indications vraiment utiles[1]. En matière de bibliographie, il n'est pire danger que l'encombrement.

Nous commencerons par trois groupes de documents qui, pour des raisons diverses, forment des catégories bien à part : inscriptions grecques, inscriptions juives, inscriptions métriques. Puis nous arriverons aux documents les plus originaux et les plus précieux, les inscriptions relatives aux martyrs, et les divers groupes d'inscriptions monumentales.

I. — Inscriptions grecques chrétiennes.

Nous avons réuni près de cent vingt inscriptions grecques chrétiennes. C'est peu, en face des inscriptions latines de la contrée; c'est beaucoup, si l'on songe à la rareté des documents épigraphiques grecs dans d'autres pays d'Occident comme la Gaule, si l'on songe aussi à ce qui s'écrivait couramment naguère sur la pauvreté de l'Afrique en monuments de ce genre. On arriverait à plus de deux cents, si l'on y joignait les documents païens.

1. Grâce à l'obligeance de M. Cagnat, à qui nous adressons tous nos remerciements, nous avons eu communication des bonnes feuilles du troisième *Supplément* du *Corpus*, consacré aux Maurétanies. Nous pouvons donc donner le renvoi à ce futur *Supplément*; mais nous y joignons les sources antérieures, pour faciliter le contrôle. D'ailleurs, ce *Supplément* n'a pas encore paru qu'il est déjà fort incomplet; les découvertes vont plus vite que les éditeurs.

Outre M. Cagnat, qui a beaucoup facilité notre tâche en nous transmettant des renseignements et documents de tout genre, nous tenons à remercier ici plusieurs savants en qui nous avons trouvé, pour ce travail, un concours empressé : les directeurs de la *Revue archéologique*, qui n'ont reculé ni devant le nombre des inscriptions, ni devant le nombre des *fac-similé*; M. Héron de Villefosse, qui a bien voulu faire estamper pour nous les inscriptions du Louvre; M. Babelon, qui nous a aidé à déchiffrer la série des poids à symboles chrétiens; M. Gauckler et M. Gsell, qui, avec la plus amicale abnégation, nous ont communiqué des estampages, des photographies, des lectures nouvelles de nombreux documents conservés dans les musées de Tunisie et d'Algérie; enfin, le R. P. Delattre, qui nous a généreusement autorisé à reproduire ses *fac-similé* des monuments de Carthage. Nous n'aurions pu mener à bien ce gros travail sans la collaboration de ces actives sympathies.

Les inscriptions chrétiennes se répartissent très inégalement entre les diverses provinces de l'Afrique romaine ou byzantine. Plus de la moitié ont été découvertes à Carthage. On en trouve une seule en Tripolitaine, une douzaine en Byzacène et en Proconsulaire, une vingtaine en Numidie, deux en Sitifienne, six ou sept en Césarienne. Presque toutes ces inscriptions datent de l'époque byzantine; il n'en est peut-être pas une seule dont on puisse affirmer qu'elle soit antérieure à l'invasion vandale. Aucun de ces monuments n'est expressément daté; mais beaucoup, comme les dédicaces et les sceaux, portent en eux-mêmes leur date.

Ces documents grecs présentent une assez grande variété. D'abord, pour la matière employée. Presque toutes les épitaphes et les dédicaces sont gravées sur pierre ou sur marbre; on trouve pourtant deux mosaïques tombales, l'une à Carthage (n. 73), l'autre à Constantine (n. 94). Voici les autres matières où se lisent des inscriptions : ardoise (Constantine, n. 95); terre-cuite (Carthage, n. 4); ivoire (Carthage, n. 6); argent (entre Tipasa et Caesarea, n. 115); cuivre (Caesarea, n. 117); bronze (Carthage, n. 35-40, et 44; Hadrumète, n. 83; Theveste, n. 89); plomb (Carthage, n. 1; 7-34; Hadrumète, n. 80-82; région de Constantine, n. 96-110; Rusicade, n. 111); pierres gravées (Carthage, n. 5; 41-43; 45; Thysdrus, n. 77; Mehedia, n. 78).

La variété du contenu n'est pas moins grande : quelques débris d'inscriptions monumentales, deux à Carthage (n. 2-3), dont une sur un fragment de chancel; une inscription sur un coussinet qui surmontait un chapiteau (Kherbet-bou-Addoufen, n. 113); plusieurs dédicaces byzantines, deux en place (Madaura, n. 91; Bordj-Halâl, n. 87), deux sur des architraves (Sufes, n. 85; Thagura, n. 90), une autre sur une table de marbre (Macomades, n. 76), une dédicace et une marque de chantier sur un des Djedar (n. 118-119); un verset biblique sur un seau de plomb qui paraît avoir servi de bénitier (Carthage, n. 1); une inscription sur des fragments d'applique en terre cuite (Carthage, n. 4); une série de plombs byzantins, portant

un nom au génitif ou au nominatif, des titres ou des acclamations, des monogrammes (Carthage, n. 7-34; Hadrumète, n. 80-82; région de Constantine, n. 96-110; Rusicade, n. 111); des poids marqués d'une croix et d'une inscription indiquant la valeur (Carthage, n. 35-40; Hadrumète, n. 83; Hippo Diarrhytus, n. 86; Theveste, n. 89); des amulettes avec des inscriptions cabalistiques, ordinairement inintelligibles (Carthage, n. 41-45; Thysdrus, n. 77; Mehedia, n. 78); des contremarques byzantines sur une patère d'argent trouvée en Maurétanie (n. 115); enfin, plus de trente épitaphes (Carthage, n. 46-73; Oea, n. 75; Leptiminus, n. 79; Sicca, n. 88; Thabraca, n. 93; Constantine, n. 94; Sitifis, n. 112; Caesarea, n. 116).

La plupart de ces inscriptions ne donnent pas lieu à des observations d'ordre général; elles appartiennent à des séries bien connues, comme les dédicaces byzantines, les sceaux, les poids, les amulettes. Nous relèverons donc seulement les formules et les traits caractéristiques.

Quelques documents méritent une mention particulière : par exemple, le Κύριε ἐλέησον sur un chancel (Carthage, n. 3), le verset d'Isaïe sur un seau-bénitier (Carthage, n. 1), les contremarques byzantines avec des effigies et des noms de saints sur une patère d'argent (n. 115), la dédicace métrique avec le nom de l'empereur Justin II (Macomades, n. 76). Une dizaine d'inscriptions sont bilingues. Le plus souvent, alors, le document se compose de deux parties, l'une grecque, l'autre latine : tels sont des épitaphes et des sceaux de Carthage (n. 20-21; 52; 70; 72), les dédicaces de Macomades (n. 76), de Bordj-Halâl (n. 87), de Madaura (n. 91), et d'un Djedar (n. 119). A Sicca (n. 88), c'est une inscription grecque en lettres latines; à Constantine (n. 95), une formule latine en caractères grecs; sur des sceaux de Carthage (n. 15-16), un mélange de lettres grecques et de lettres latines. Ces curieux documents peignent sur le vif cette Afrique byzantine, où le latin traditionnel tenait tête au grec officiel.

Très peu de monuments portent une décoration. En dehors des deux mosaïques tombales, on ne trouve à signaler que les

intéressants reliefs du seau-bénitier de Carthage, où des sujets païens se mêlent aux sujets chrétiens (n. 1) ; les fragments d'applique en terre-cuite, où figurent des anges (n. 4); les sceaux qui portent des effigies d'empereurs, des bustes du Christ, de la Vierge, des saints, des représentations du Phénix, ou de Daniel entre les lions ; enfin, des amulettes, avec une Sirène (n. 41), un génie à tête de coq (n. 42), un scorpion (n. 45), un ange ou le roi Salomon terrassant un démon (n. 44). Des monogrammes du Christ ou la croix se voient sur quelques épitaphes (Carthage, n. 62 ; 64; 74 ; Thabraca, n. 93; Constantine, n. 94; Sitifis, n. 112); sur des dédicaces byzantines (Macomades, n. 76; Madaura, n. 91). Ces symboles sont très fréquents sur les poids et les sceaux.

Quant aux épitaphes, voici la liste des formules qu'on y relève :

αἰνιαυτῶν = *annorum N* (Sitifis).
ἄκακος = *innocens* (Carthage).
Βυζαντία γειναμένη (Constantine).
γυνὴ τοῦ δεῖνα (Thabraca).
ἐν εἰρήνῃ = *in pace* (Carthage, Sicca).
ἐνθάδε ἐκείθη = *Hic jacet* (Carthage).
ἐνθάδε κατάκειται (Carthage, Sitifis).
ἐνθάδε κατάκειτε (Constantine).
ἐνθάδε κατάκιτε (Carthage).
ἐνθάδε κεῖται (Carthage).
ἐνθάδε κῖτε (Carthage).
ἔνθα κατάκιτε (Leptiminus).
ἔνθα κατακίτη (Carthage).
ἔνθα κεῖτε (Carthage).
ἐτελεύτισεν μινὶ Παυνὶ κατὰ τοὺς Ἄφρους (Œa).
εὐμοιρῖτο (Œa).
ἔζησεν ἔτη = *vixit annos* (Carthage, Œa).
ζήσας ἐν εἰρήνῃ ἔτη = *vixit in pace annos* (Constantine).
ζήσας ἐτῶν = *vixit annis* (Carthage, Thabraca).

ἡ καὶ = *quae et* (Constantine).
ἤνθα κατακίτη (Carthage).
θυγάτηρ τοῦ δεῖνα (Constantine).
κατεκοιμήθη (Carthage).
κατετέθη (Carthage).
μακαρίας μνήμης = *beatae memoriae* (Constantin e).
ὁ Χριστὸς μετὰ τοῦ πνεύματός σου (Œa).
πιστὸς ἐν εἰρήνῃ = *fidelis in pace* (Carthage).
πλέον ἔλαττον = *plus minus* (Œa).

Cette liste donne lieu à quelques observations. Une partie des formules ne sont que des variantes orthographiques du grec Ἐνθάδε κεῖται ou κατάκειται, équivalent du latin *Hic jacet*. La plupart des autres expressions correspondent de même à des expressions latines qui étaient d'un usage courant sur les tombes chrétiennes d'Afrique. Le fait est surtout frappant pour Carthage, où le ἐν εἰρήνῃ est une simple traduction de *in pace*, πιστὸς ἐν εἰρήνῃ de *fidelis in pace*, ἄκακος de *innocens*. Dans l'épitaphe d'Œa, où l'on relève la mention imprévue d'un mois égyptien, deux acclamations particulières se mêlent à des formules bien connues en Afrique. Sur les autres tombes, on ne trouve guère que la traduction des épitaphes latines du pays. Signalons seulement un nom vandale à Sitifis (n. 112); le rappel des liens de parenté, à Thabraca (n. 93) et à Constantine (n. 94); l'épitaphe composée d'un seul nom, à Caesarea (n. 116), comme dans bien des épitaphes latines de Carthage; enfin, à Constantine et à Œa, des tombes d'étrangers, indiquant l'ethnique (n. 94) ou le pays du décès (n. 75).

Nous donnons maintenant le relevé des formules diverses contenues dans les documents autres que les épitaphes :

ἀδρασάξ (Carthage).
ἀντλήσατε ὕδωρ (Carthage).
Θεοτόκε ou Κύριε, βοήθει (Carthage, Hadrumète, Constantine, Caesarea).
ἰχθύς (Carthage).

κηπυριστής (Carthage).
Κύριε, ἐλέησον (Carthage).
μητρόπολις (Carthage).
προνοίᾳ (Madaura, Thagura).
προσκύνημα (Mehedia).
σφραγὶς Σολομοῦνος (Carthage).
Χριστὸς... νεῦσεν ἀναστῆσαι (Macomades)[1].

Nous avons déjà signalé plusieurs de ces formules. On connaît assez le sens symbolique de ἰχθύς, l'ἀβρασάξ et le σφραγὶς Σολομοῦνος des amulettes, les acclamations Κύριε ou Θεοτόκε, βοήθει des monnaies ou des sceaux byzantins. Remarquons seulement l'emploi de προσκύνημα sur une amulette, de προνοίᾳ (= *providentia*) sur des dédicaces, et le rôle du Christ dans l'inscription métrique de Macomades.

Voici, en dernier lieu, le relevé des titres sur les monuments grecs d'Afrique :

ἀπὸ ἐπάρχων (Carthage).
ἀπὸ ὑπάτων (Carthage).
ἄρχων (Carthage).
δούλου τῆς Θεοτόκου (Carthage).
δρουγγάριος (Carthage).
ἔπαρχος (Carthage).
ἐπίσκοπος τῆς Ἀφρικῆς (Carthage).
κομμερκιάριος (Carthage).
κουβικουλάριος (Carthage).
σέρβους Χριστοῦ (Constantine).
σπαθάριος (Carthage).
στρατηγός (Madaura).
στρατηλάτης (Carthage, Rusicade).
σχολαστικός (Carthage).
ὑπατικός (Madaura).

1. Nous laissons de côté les sigles qui figurent sur les plombs et les poids à symboles chrétiens. Nous en donnerons l'explication, là où c'est possible, à mesure que nous les rencontrerons.

La plupart de ces titres se lisent sur des sceaux et sont bien connus. Trois seulement méritent quelque attention : le σέρβους Χριστοῦ, transcription du latin *servus Christi*, titre que prenaient volontiers les moines; le σχολαστικός, sans doute un avocat, titre exceptionnel dans la sigillographie byzantine; surtout, le mystérieux ἐπίσκοπος τῆς Ἀφρικῆς, titre porté peut-être par l'évêque de Carthage sous la domination arabe.

Après ces explications, nous donnons le recueil des inscriptions grecques chrétiennes.

— 1. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 10484, 7.

Ἀντλήσατε ὕδωρ μετ' εὐφροσύνης.

Seau de plomb, qui a peut-être servi de bénitier, et qui paraît dater du ve ou du vi^e^ siècle. Caractères d'assez basse époque : E lunaire, Σ lunaire. Riche décoration en relief, où se mêlent les sujets chrétiens et les sujets païens : en haut, deux paons buvant dans un vase, une Néréïde sur un hippocampe, et un dauphin; au-dessous, deux palmiers, une Orante, une Victoire tenant une couronne et une palme, quatre animaux, un gladiateur prenant une couronne sur un cippe, le Bon Pasteur portant une brebis; en bas, sur chacun des côtés, une montagne surmontée de la croix, d'où coule un ruisseau où boivent une brebis et un cerf. Plusieurs de ces scènes présentent de curieux rapports avec des épisodes de la *Passio Perpetuae* (cf. De Rossi, *Bull. crist.*, 1867, p. 77 et suiv.; pl. I). L'inscription se lit en haut du seau, entre les paons et la Néréïde; c'est la reproduction d'un verset d'Isaïe (xii, 3).

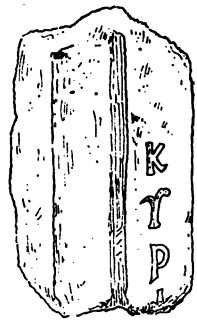
— 2. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14258.

Μητρόπολ[ις].

Pierre trouvée à la Malga. Débris d'inscription en beaux caractères. Le mot conservé se rapporte sans doute au titre de *métropole* de l'Afrique, donné à Carthage dans divers documents.

— 3. Carthage. — Delattre, *Archéologie chrétienne de Carthage,* Paris, 1892, p. 5, fig. 6.

Κύρι[ε, ἐλέησον].



3

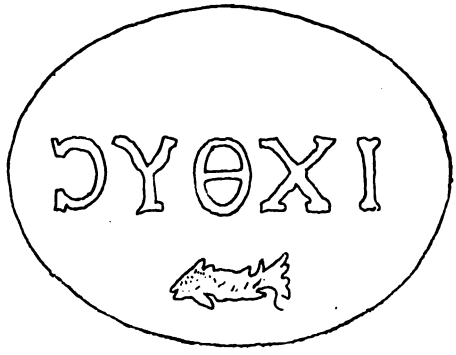
Fragment d'un montant de chancel, en marbre blanc, trouvé sur la colline de Saint-Louis; largeur, $0^{m},13$; lettres de $0^{m},025$. L'inscription est gravée, lettre sous lettre, sur l'un des rebords d'une rainure verticale où s'engageait un des panneaux ajourés du chancel; l'autre rebord, qui est complètement mutilé, paraît avoir porté aussi une inscription. On a proposé de lire Κύρι[λλος], nom de saint, ou Κυρι[ακόν] = *dominicum* ou *domus Dei*. Mais le P. Delattre et De Rossi paraissent avoir eu raison de restituer ici la formule liturgique Κύρι[ε ἐλέησον], qui se chantait à la messe et qui convient très bien à un chancel d'église. Le *Kyrie eleison* est, en Afrique comme à Rome, d'importation grecque (cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 156 et suiv.).

— 4. Carthage. — Gauckler, *Mémoires des Antiquaires de France,* t. LVI, 1897, p. 123 = *Catalogue du Musée Alaoui*, p. 249; M, 376.

Κηπυριστής.

Fragments d'applique, ou d'un vase cylindrique, en terre cuite rouge; trouvés dans le cimetière des *Officiales*. Décoration en relief, où figurent des anges potelés, au milieu de guirlandes. L'un des anges est représenté nu et de face. L'autre, vu de profil, est vêtu d'une tunique relevée à la taille par une ceinture; sur l'épaule gauche, il porte un panier carré, sur lequel est gravée l'inscription. Le mot Κηπυριστής nous est inconnu; il se rattache sans doute à la même racine que Κηπουρός, gardien ou défenseur d'un jardin. Serait-ce une allusion aux anges chargés de défendre le Paradis, après l'expulsion d'Adam? Mais l'inscription est-elle vraiment chrétienne, et est-il sûr que les personnages soient des anges?

— 5. Carthage. — Delattre, *Cosmos*, n. 259 (11 janvier 1890), p. 160, n. 50 = *Mélanges de l'École de Rome*, t. XI, 1891, p. 79, n. 4.

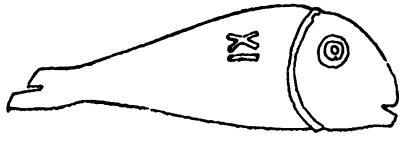


5

'Ιχθύς.

Pierre noire elliptique, longue de 0m,015, large de 0m,011 ; au Musée Lavigerie. Elle a probablement servi de sceau. L'empreinte donnait en relief l'image du poisson et le mot symbolique ἰχθύς = 'Ι(ησοῦς) Χ(ριστὸς) Θ(εοῦ) Υ(ιός) Σ(ωτήρ).

— 6. Carthage. — Delattre, *Cosmos*, n. 157 (28 janvier 1888), p. 244, n. 13.



6

'Ιχ(θύς).

Tessère d'ivoire, en forme de poisson; long., 0m,055; au Musée Lavigerie. La lecture ἰχ(θύς) ne paraît pas douteuse. Beaucoup de tessères analogues ont été trouvées aux Catacombes de Rome.

— 7. Carthage. — Delattre, *C. R. de l'Acad. d'Hippone*, 1893, p. XXVII.

+ Γε[ο]|ργίω ἀ|ποεπάρ|[χ]ω.

Sceau byzantin, plomb de bulle; Musée Lavigerie. Au droit, effigie d'un empereur; au revers, l'inscription, précédée d'une croix grecque. Les *apoéparques* étaient d'anciens *éparques*, d'anciens préfets. Un préfet du prétoire d'Afrique, du nom de Georgios, est mentionné en 641 (cf. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 597).

Sur le sceau de Georgios, comme sur ceux qui suivent, il faut lire sans doute : ἀπὸ ἐπάρ[χ]ω[ν].

— 8. Carthage. — Delattre, *Bull. du Comité*, 1902, p. LXIV.

Θεοδώρου | ἀπὸ ἐπάρχων.

Sceau byzantin en plomb; Musée Lavigerie. Sur la face, le nom; au revers, le titre. On connaît plusieurs préfets du prétoire d'Afrique, qui s'appelaient Theodoros : en 569, en 570, en 582 (cf. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 597).

— 9. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens trouvés à Carthage*, Lyon, 1887, p. 7.

+ | Παύλο(υ) | ἀπὸ ἐπ|άρ[χ]ων.

Sceau byzantin en plomb. Sur la face, l'inscription, en trois lignes, au-dessous d'une croix grecque; au revers, un monogramme. Un Paulos fut préfet du prétoire d'Afrique en 552 (cf. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 597).

— 10. Carthage. — Delattre, *Bull. du Comité*, 1902, p. LXIV.

Φωτεινοῦ | ἀπὸ ἐπάρχων.

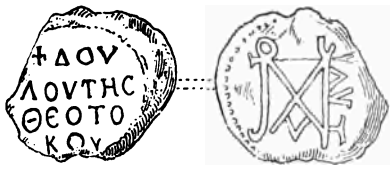
Sceau byzantin en plomb; Musée Lavigerie. Sur la face, le nom; au revers, le titre. Un Photeinos figure sur un plomb grec de Philippeville (n. 111).

— 11. Carthage. — Delattre, *C. R. de l'Acad. d'Hippone*, 1893, p. XXVI.

+ 'Αν..|[ἀ]πὸ ὑπά | των 8 Κομ|μερκια|[ρ]ίου.

Sceau byzantin en plomb. Sur la face, buste d'un personnage et une petite croix; au revers, l'inscription. Sceau d'un commerciaire, ancien consul, dont le nom est mutilé. Les commerciaires étaient des fonctionnaires de l'administration des finances, chargés de percevoir les droits de douane et divers impôts; c'étaient souvent d'anciens préfets ou d'anciens consuls (cf. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 470 et suiv.; Diehl, *Afrique byzantine*, p. 500-501). — Ligne 3 : au lieu de 8, il faut lire sans doute ϛ (= καί).

— 12. Carthage. — Delattre, *Missions catholiques*, n. 886 (28 mai 1886), p. 257.



12

+ Δού|λου τῆς | Θεοτό|κου.

Sceau byzantin en plomb; Musée Lavigerie. Sur la face, dans une couronne, un monogramme; au revers, l'inscription, précédée d'une croix grecque. Rien de plus fréquent, sur les sceaux byzantins, que ce titre de « serviteur de la Mère de Dieu. »

— 13. Carthage (?). — Schlumberger, *Revue des études grecques*, t. XIII, 1900, p. 492, n. 203.

Θεοτόκε βοήθει (en monogramme cruciforme) τῷ σῷ δούλῳ.

— + Νικήτα δρουγγ(αρίῳ) ς (= καὶ) ἄρχοντ(ι) Μελέτ(ης).

Plomb byzantin : VIIe-VIIIe siècle. Sceau de Nicétas, drongaire et archôn de Malte. Sur la face, l'invocation à la Vierge; au revers, le nom et les titres, précédés d'une croix grecque. Ce sceau a été acquis à Tunis, et provient sans doute de Carthage; mais il a pu y être apporté de l'île de Malte.

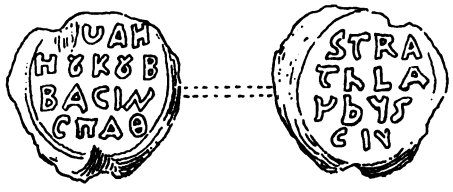
— 14. Carthage (?). — Schlumberger et Monceaux, *Bull. des Antiquaires de France*, séances du 18 février et du 4 mars 1903.

Ἰω(άννης) ἐπίσκοπος τῆς Ἀφρικῆς.

Sceau byzantin en plomb : X^e-XIe siècle. Au droit, l'effigie de saint Nicolas; au revers, l'inscription, dont la lecture est certaine (collection Schlumberger). Ce titre d'*évêque de l'Afrique* est tout à fait anormal, et difficile à expliquer. On songe tout d'abord à un évêque titulaire; mais les évêques titulaires de Carthage n'apparaissent pas avant le XVe siècle, et leur titre différait de celui qui figure sur le sceau. Peut-être est-il question ici d'un véritable évêque de Carthage, métropolitain de l'Afrique. Carthage avait encore un évêque au XIe siècle : Thomas, en 1054; Cyriaque, en 1076. A cette dernière date, il n'y avait plus, dans toute l'Afrique, que deux évêques. Un peu plus tard, tous les autres évêchés ayant disparu, l'évêque de Carthage, devenu le

chef de toutes les chrétientés locales, a pu prendre le titre d'*évêque de l'Afrique*. D'ailleurs, sous la domination arabe, au XIIe siècle, paraît avoir existé un évêché d'*Africa*, qui était probablement l'évêché de Carthage (Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 30; Gelzer, *Byzantinische Zeitschrift*, II, 1893, p. 30).

— 15. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens trouvés à Carthage*, Lyon, 1887, p. 8.

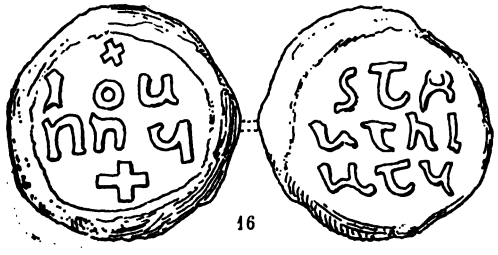


15

'Ιοάν|νου Κουβ(ικουλαρίου) | βασιλ(ικοῦ) | σπαθ(αρίου).
— Στρα|τηλά(του) | (suivent deux lignes illisibles).

Sceau byzantin en plomb, VIe siècle; Musée Lavigerie. Sceau de Joannès, cubiculaire ou chambellan impérial, spathaire, stratilate... Au droit, le nom et les deux premiers titres; au revers, le titre de stratilate et une autre mention illisible. Emploi simultané de caractères grecs et de caractères latins. Ce sceau se rapporte peut-être à Jean Troglita, qui fut *magister militum Africae*, en 546-552 (cf. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 597 et 600).

— 16. Carthage. — La Blanchère et Gauckler, *Catalogue du Musée Alaoui*, p. 126; H, 24.



16

+ | 'Ιοά|ννου | +.
— Στρ|ατηλ|άτου.

Sceau byzantin en plomb, VIe siècle; Musée Alaoui. Sceau de Joannès, stratilate. Au droit, le nom, en deux lignes, entre deux croix grecques; au revers, le titre, en trois lignes. Mélange de

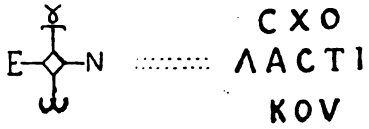
lettres grecques et de lettres latines. Ce sceau présente les mêmes caractères que le précédent; il a peut-être appartenu aussi à Jean Troglita.

— 17. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens trouvés à Carthage*, Lyon, 1887, p. 6.

+ | Στρα|τηλά|του.

Sceau byzantin en plomb. Sur la face, un monogramme disposé en croix; au revers, le titre, en trois lignes, au-dessous d'une croix grecque.

— 18. Carthage. — Delattre et Schlumberger, *Bull. des Antiquaires de France*, séance du 18 février 1903.



18

Σχο|λαστι|κοῦ.

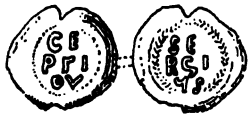
Sceau byzantin en plomb, VIe siècle ; Musée Lavigerie. Au droit, un monogramme donnant le nom du personnage; au revers, le titre. Ce *scholasticos* était sans doute un avocat.

— 19. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens de Carthage*, Lyon, 1887, p. 11.

Μάρκου (monogramme cruciforme).

Plomb byzantin. Sur la face, buste d'un personnage nimbé, entre deux croix; au revers, un monogramme cruciforme donnant le nom.

— 20. Carthage. — Delattre, *C. R. de l'Acad. d'Hippone*, 1893, p. XXVI.



20

Σε|ργί|ου.
— *Se|rgi|us.*

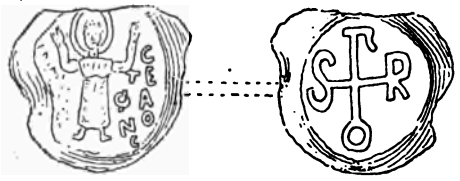
Plomb byzantin. D'un côté, le nom en grec, au génitif; de l'autre, le nom en latin, au nominatif; en trois lignes, sur chacune des faces.

Un plomb analogue vient d'être trouvé à Carthage, par le

P. Delattre. On y lit également, d'un côté, Σεργίου; de l'autre, *Sergius* (*Bull. du Comité*, 1902, p. LXIV).

— 21. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens trouvés à Carthage*, Lyon, 1887, p. 10.

Σ|τέ|φα|νο|ς.
— *S(e)rg(ius)* ? (monogramme cruciforme).



21

Plomb byzantin; Musée Lavigerie. Sur la face, un saint debout, nimbé, vêtu d'une dalmatique, les bras levés, peut-être saint Étienne; à droite du personnage, Στέφανος, en cinq lignes. Au revers, le monogramme cruciforme, où le P. Delattre a cru reconnaître le nom de *S(e)rg(ius)*.

— 22. Carthage. — Delattre et Pallu de Lessert, *Bull. des Antiquaires de France*, séance du 22 avril 1903.

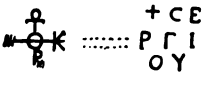
Θεοτ|όκε, [β]|οήθη| +
— Κων|σταν|τίνω| *+*

22

Plomb byzantin ; Musée Lavigerie. D'un côté, dans une couronne, et en trois lignes, l'invocation à la Vierge, suivie d'une croix grecque. Sur l'autre face, en trois lignes également et dans une couronne, le nom du personnage, suivi d'une croix grecque entre deux étoiles. La formule Θεοτόκε, βοήθει est, on le sait, très fréquente sur les sceaux byzantins. Nous l'avons trouvée déjà, en monogramme, sur des plombs africains ; mais, à notre connaissance, c'est la première fois qu'elle s'y présente en toutes lettres.

— 23. Carthage. — Delattre et Pallu de Lessert, *Bull. des Antiquaires de France*, séance du 22 avril 1903.

Θεοτόκε, βοήθει (en monogramme cruciforme).
— + Σε|ργί|ου.



23

Plomb byzantin ; Musée Lavigerie. D'un côté, le monogramme

cruciforme, qui est mutilé, mais qui donnait très probablement la formule Θεοτόκε, βοήθει; d'après la comparaison avec des plombs analogues de la collection Farges, il devait y avoir ici un B en bas, et HE à gauche. Sur l'autre face, en trois lignes, et précédé d'une croix, le nom du personnage, au génitif. Ce nom de *Sergios* ou *Sergius* figure sur plusieurs sceaux de Carthage. Cf. n. 20 et des sceaux à légende latine.

24

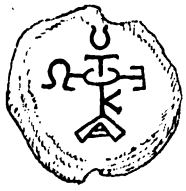
— 24. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens trouvés à Carthage*, Lyon, 1887, p. 11.

Plomb byzantin; Musée Lavigerie. Sur la face, le tabernacle, surmonté de la croix, entre deux anges nimbés. Au revers, le monogramme cruciforme.

— 25. Carthage. — Delattre, *Missions catholiques*, n. 886 (28 mai 1886), p. 257.

Plomb byzantin. Sur la face, dans une couronne, entre deux croix grecques, la Vierge, nimbée, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Au revers, dans une couronne, le monogramme cruciforme. On a voulu y reconnaître une ancre et l'acclamation *A(djuva) N(os)*; mais cette interprétation ne tient pas compte du signe ȣ, qui paraît se rapporter plutôt à une légende grecque. Nous lisons Ἰωάννου, comme sur des plombs du Cabinet des Médailles (Rostovtsew et Prou, *Catalogue des Plombs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1900, n. 832-833; 839-840; 845; etc.).

25

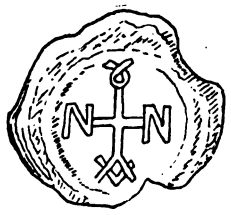

26

— 26. Carthage. — Delattre, *Missions catholiques*, n. 886 (28 mai 1886), p. 257.

Plomb byzantin; Musée Lavigerie. Sur la face, la Vierge, nimbée, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, nimbé. Au revers, dans une couronne, le monogramme.

— 27. Carthage. — Delattre, *Bull. du Comité*, 1898, p. 170 et pl. II.

Plomb byzantin; musée Lavigerie. Sur la face, entre deux croix grecques, buste de la Vierge, nimbée, tenant l'Enfant Jésus. Au revers, dans une couronne, le monogramme.



27

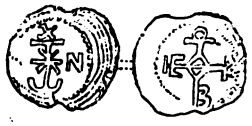
— 28. Carthage. — Delattre, *Plombs chrétiens trouvés à Carthage*, Lyon, 1887, p. 9.

Plomb byzantin. Sur la face, buste d'Orante, nimbée, sans doute la Vierge. Au revers, le monogramme cruciforme.

28

— 29. Carthage. — Delattre, *Carthage, Notes archéologiques*, Paris, 1894, p. 27.

Plomb byzantin. Sur chaque face, dans une couronne, un monogramme cruciforme. Celui de droite se résout en Θεοτόκε, βοήθει; la lettre à demi-effacée était un K.



29

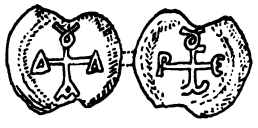
— 30. Carthage. — Delattre, *Carthage, Notes archéologiques*, Paris, 1894, p. 27.

Plomb byzantin. Sur chaque face, dans une couronne, un monogramme cruciforme.

30

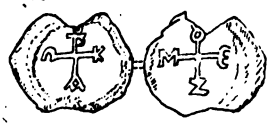
— 31. Carthage. — Delattre, *Carthage, Notes archéologiques*, Paris, 1894, p. 27.

Plomb byzantin. De chaque côté, dans une couronne, un monogramme cruciforme. Celui de droite donne Γεωργίου.



31

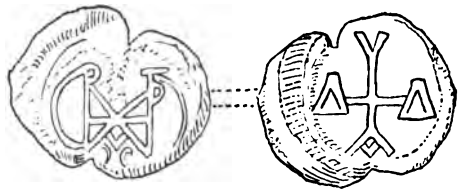
— 32. Carthage. — Delattre, *Carthage, Notes archéologiques*, Paris, 1894, p. 27.



32

Plomb byzantin. Sur chaque face, dans une couronne, un monogramme cruciforme.

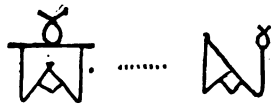
— 33. Carthage. — Delattre, *Bull. du Comité*, 1898, p. 170, et pl. II.



33

Plomb byzantin. Sur chaque face, un monogramme.

— 34. Carthage. — Delattre et Pallu de Lessert, *Bull. des Antiquaires de France*, séance du 22 avril 1903.



34

Plomb byzantin. Sur chaque face, un monogramme. Le premier, à gauche, donne sans doute Παύλου. Le second, suivant le P. Delattre, se rapporterait à un *notaire*; mais cette lecture est douteuse.

— 35. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 415, n. 11 = *Musée Lavigerie*, III, pl. XIII, 7.

35

ΓΟ†Λ

Poids de bronze; Musée Lavigerie. Tablette de $0^m,022$ de côté, épaisse de $0^m,005$; elle pèse $27^{gr},30$. Sur la face, dans une couronne, une croix latine, accostée des lettres grecques. ΓΟ est une des marques de l'once, et paraît signifier ὀγ(κία) = οὐγκία, latin *uncia*. La dernière lettre doit être, non un Λ, mais un Α = 1. En effet, la tablette pèse presque exactement une once.

— 36. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 418, n. 22.

Poids de bronze. Tablette longue de $0^m,013$, large de $0^m,012$,

épaisse de $0^{m},003$; elle pèse $4^{gr},8$. D'un côté, une petite croix incrustée d'argent et cernée d'un trait. Sur l'autre face, deux ou trois lettres liées, également incrustées d'argent. Le P. Delattre hésite entre les lectures EN, ou EAN, ou ENA, ou NEA. Nous pensons avec M. Babelon que la tablette portait réellement NO A = 1 Νό(μισμα) ou *Solidus*. C'était probablement un poids monétaire correspondant au *nomisma* ou sou d'or de $4^{gr},55$.

— 37. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 420, n. 30 = *Musée Lavigerie*, III, pl. XIII, 9.

37

Poids monétaire en bronze; Musée Lavigerie. Tablette carrée, de $0^{m},014$ de côté, épaisse de $0^{m},002$, pesant $4^{gr},2$. Sur la face, deux petites croix superposées, et les lettres K B, qui donnent probablement K(εράτια) δύο. Le κεράτιον était l'équivalent de la *siliqua* d'argent de $2^{gr},15$. Cf. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, Paris, 1901, p. 578.

— 38. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 415, n. 9 = *Musée Lavigerie*, III, pl. XIII, 4-5.

38

Poids monétaire en bronze; Musée Lavigerie. Tablette octogonale, large de $0^{m},027$, épaisse de $0^{m},007$; elle pèse $34^{gr},5$. Le revers présente une entaille assez profonde. La face est ornée de ciselures et d'incrustations d'argent. Elle porte une croix grecque, et, au-dessous, la légende N̊ H, qu'avec M. Babelon nous interprétons :

No(μίσματα) ὀκτώ.

La tablette est donc un poids monétaire de 8 *nomismata* ou *solidi*, sous d'or, dont chacun pesait $4^{gr},55$.

— 39. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 415, n. 8.

N†I

Poids monétaire en bronze. Tablette carrée, de $0^{m},027$ de

côté, épaisse de $0^{m},006$; elle pèse $39^{gr},8$. La face présente une croix latine sous une arcade, entre deux colonnes. Cette croix est accostée des lettres N et I. Nous lisons avec M. Babelon :

N(ομίσματα) δέκα.

La tablette est un poids monétaire de 10 *nomismata* ou 10 sous d'or. Mais, chose curieuse, elle paraît se rapporter, non au sou d'or usuel de $4^{gr},55$ (c'est-à-dire 72 à la livre), mais au sou d'or de $3^{gr},89$ (c'est-à-dire 84 à la livre), qu'on trouve en Gaule (cf. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 539). En effet, dix sous d'or de $4^{gr},55$ donneraient un total de $45^{gr},5$, qui est ici trop fort; au contraire, dix sous d'or gallo-romains donnent $38^{gr},9$, poids sensiblement égal à celui de notre tablette ($39^{gr},8$).

— 40. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 415, n. 10 = *Musée Lavigerie*, III, pl. XIII, 6.

Poids monétaire en bronze. Tablette carrée, de $0^{m},022$ de côté, épaisse de $0^{m},005$; elle pèse 27 grammes. La face porte, dans une couronne, une petite croix, et la légende Ñ G. Nous croyons, comme M. Babelon, que la dernière lettre est, non point un S, comme on l'a dit, mais le signe numéral G = VI. Dès lors, on devra lire :

40

No(μισματα) ἕξ.

Ce poids monétaire était donc l'équivalent de 6 *nomismata* ou sous d'or de $4^{gr},55$. Il pesait exactement une once.

— 41. Carthage. — Delattre et Cagnat, *Bull. des Antiquaires de France*, 1898, p. 337, n. 10.

IAIAW (= Ἰαῶ?).

— ANOV | CONKPON | ΓHWPAPX□ | XPINAΓW | PEHC.

Amulette gnostique; Musée Lavigerie. Pierre jaune transparente, elliptique, à double face convexe. D'un côté, une Sirène debout, tournée à droite; au-dessous, la première inscription.

Sur l'autre face, la seconde inscription, en cinq lignes. Il nous paraît superflu de chercher un sens à ce grimoire, ou même d'en tenter la transcription.

— 42. Carthage. — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 292, n. 74.

Ἰαῶ.

Amulette gnostique, du genre dit *Abraxas* ou *Abrasax*; Musée Lavigerie. Pierre dure elliptique, longue de 0m,018, large de 0m,013; le bord est taillé en biseau. Sur la grande face, un génie à tête de coq, comme on en voit souvent sur les abraxas; il tient d'une main un bouclier, de l'autre, un fouet; les jambes se terminent en serpents. Sur la petite face, le nom du dieu Iaô, qui figure fréquemment sur les amulettes de cette catégorie comme sur les tablettes magiques, et qui paraît être Jéhovah, le dieu des Juifs.

— 43. Carthage. — Delattre, *Mélanges de l'École de Rome*, t. XI, 1891, p. 79, n. 1.

ΑΒΙ | ΑΒΡΑϹ (= [Σ]αϐ[άω]? ἀϐρασ[άξ].).
— ΙΑϢϹΑΒΑΖ | ΑΒΡΑϹΑΖ (= Ἰαῶ Σαϐά[ω] ἀϐρασάξ).

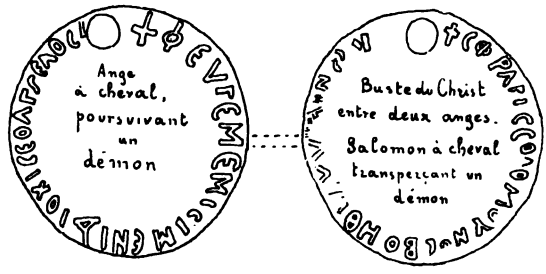
Amulette gnostique, abrasax, trouvée entre la Malga et Sidi-Daoud. Cornaline à double face, dont chacune porte une inscription. Le mot *abrasax*, et les noms *Iaô Sabaô*, apparaissent fréquemment sur les amulettes de ce genre.

— 44. Carthage. — Babelon et Delattre, *Bull. des Antiquaires de France*, 1897, p. 190 et 394.

+ ΦΕΥΓΕ ΜΕΜΙϹΙΜΕΝΙ·ΔΙΟΚΙ ϹΕ Ο ΑΓΓΕΛΟϹ ΑΡ[χαφ]·
— + ϹΦΡΑΓΙϹ ϹΟΛΟΜΟΥΝΟϹ, ΒΟΗΘΙ ΙϢΑΝΝΟΥ·

Amulette en bronze, du type dit *Sceau de Salomon*. Médaille, percée d'un trou de suspension, et destinée sans doute à être portée au cou. Sur l'une des faces, un ange à cheval, vu de profil, nimbé, tenant une croix de la main droite; devant lui, le démon qu'il poursuit, démon à forme humaine, les bras pendants, la tête surmontée de quatre pointes; en exergue, l'ins-

cription : « Φεύγε, μεμισημένη · διώκ(ε)ι σὲ ὁ ἄγγελος Ἀρ[χαφ] » ; ce qui peut se traduire ainsi : « Fuis, la détestée ! l'ange Archaf te poursuit ! » Sur l'autre face, le buste du Christ, nimbé, entre



44

deux anges ; au-dessous, Salomon sur un cheval au galop ; le roi est nimbé, armé d'une lance, dont il transperce le démon étendu à terre ; en exergue : « Σφραγὶς Σολομοῦνος, βοήθ(ε)ι Ἰωάννου » ; = « Sceau de Salomon, protège Joannès. »

— 45. Carthage. — Delattre, *Carthage, Notes archéologiques*, Paris, 1894, p. 26.

45

UIΓΘMEN | XI NI | ΛMb · ΩN·

Amulette ; Musée Lavigerie. Pierre jaune rectangulaire, longue de $0^m,0085$, large de $0^m,007$; les bords sont taillés en biseau. Sur la grande face, en trois lignes, l'inscription cabalistique, grimoire inintelligible, où des lettres latines se mêlent aux caractères grecs. Sur la petite face, un scorpion, gravé en creux.

— 46. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, t. XXVII, 1892, p. 12, n. 775.

Βάσσος πισ[τὸς ἐν εἰρήνη]..... | ς ζ[ή]σ[ας?]....

Plaque de marbre blanc, à revers brut, trouvée à Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, $0^m,095$. Fragment de l'épitaphe d'un certain Bassos. La formule πιστὸς ἐν εἰρήνη est la traduction du latin *fidelis in pace*.

— 47. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVII, 1892, p. 53, n. 932.

Ἔνθα κεῖτε Βάσ[σος?] | ..... παμε...

Pierre à revers lisse, longue d'environ 2 mètres, trouvée à Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0m,075. Fragment de l'épitaphe d'un personnage qui s'appelait peut-être Bassos. La formule Ἔνθα κεῖτε est l'équivalent de *Hic jacet.*

— 48. Carthage. — Gauckler, *Bull. du Comité*, 1897, p. 440, n. 222.

Ἰωάννης πιστ[ὸς ἐν εἰρήνῃ] ... | ἄκακ[ος].
— Βονιφατία π[ιστὴ ἐν εἰρήνῃ].

Dalle de calcaire, haute de 0m,30, large de 0m,50, épaisse de 0m,03; trouvée au Sud et tout près de Damous-el-Karita. Lettres variant de 0m,10 à 0m,07. La dalle, ornée primitivement de guirlandes et de palmes, a été utilisée plus tard pour la double épitaphe grecque de Joannès et de Bonifatia.

Ἄκακος est l'équivalent du latin *innocens.*

— 49. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 13601.

[Ἐνθάδ]ε κῖτε Κυπρ[ιανός]...

Κῖτε = κεῖται, latin *jacet.* — Débris d'épitaphe trouvé à Damous-el-Karita.

— 50. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXV, 1888-1889, p. 350, n. 456.

Μαρία π[ιστὴ ἐν εἰρήνῃ].. | αν.....

Plaque de marbre, trouvée à Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0m,06.

— 51. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 202, n. 739.

[Ἐνθάδε κατάκ]ειται Ὑγεία πισ[τὴ ἐν εἰρήνῃ].

Plaque de saouân, trouvée à Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0m,07.

— 52. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 13885.

Rec..... | [ἐ]νθά[δε....

Plaque de saouân. Lettres de 0m,07. Débris d'une épitaphe bilingue : latin à la première ligne, grec à la seconde.

— 53. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14088.

a. — ....ἐν εἰρ[ήνη]... *b.* — ...ζο[σα = ζῶσα?].

— 54. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14089.

...[ἐν ε]ἰρήν[η]... | ..... | [κατεκ]οιμήθη.

— 55. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14090.

['Εν]θάδε... | ..... | πιστὴ... | ἔτη ϛ μ[ῆνας...] | ἡμέρα[ς...].

Débris d'épitaphe sur la face d'un sarcophage.

— 56. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14092.

'Ενθάδ(ε) ἐκεί(θη... | ...[κατ]ετέθη πρ[ο?...].

— 57. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14093.

['Ενθάδε] κῖτε Κ..... | ....ἔζη[σεν....].

— 58. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14094.

....άνιος πι[στός...].

— 59. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14095.

.....νος ἐπ[ίσκοπος?].

La dernière lettre n'est pas certaine; peut-être faut-il lire simplement :

...νος ἐ[ν εἰρήνη].

Les n. 52-59, comme les précédents, proviennent de Damous-el-Karita. Nous avons laissé de côté divers fragments encore plus insignifiants, qui ont été trouvés dans la même ruine ou dans d'autres régions de Carthage, et qui présentent seulement quelques lettres (*C. I. L.*, VIII, 14087; 14091; 14096; 14268-14269; Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVII, 1892, p. 52-53).

— 60. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14259.

....λις...|[κατά]κιτε Κ.....

Tablette de marbre, trouvée près de Sidi-bou-Saïd.

— 61. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14260 = Delattre, *Cosmos*, n. 157 (28 janvier 1888), p. 242, n. 1.

'Εν[θάδε] | κα[τάκι] | τε.... | Μη.... | ο....

Marbre, trouvé sur la colline de Saint-Louis.

61

— 62. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14261.

....ΟΠΗΗΚΑΙ | ..... ☧ HNA | .....PΩNOC.

Fragment trouvé à Sidi-bou-Saïd. Inscription inintelligible, en trois lignes. Nous la donnons à cause du monogramme qui l'accompagne : monogramme constantinien, accosté de l'α et de l'ω. Les chrismes sont très rares sur les épitaphes grecques découvertes jusqu'ici à Carthage. Cf. n. 64 et 74.

— 63. Carthage. — *C. I. L.*, VIII, 14262.

....CON ΔΕ KAI A..... | .....IEC MOCAC.....

Marbre trouvé à Dermèche.

— 64. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 200, n. 732.

☧ Ἤνθ[α] κ[α]τ[α]κίτη (= Ἔνθα κατάκειται).

Plaque de Kadel, rectangulaire, épaisse de 0^{m},03, trouvée à Damous-el-Karita. A la partie supérieure, une moulure large de 0^{m},085, composée d'oves et de pointes de lance alternées. Au-dessous de la moulure, la croix monogrammatique et la formule d'épitaphe; hauteur des lettres, 0^{m},017 à 0^{m},027. Rien n'a été gravé plus bas : la pierre tombale, préparée d'avance, n'a pas été utilisée.

Au revers de cette plaque, quelques restes d'une épitaphe latine plus ancienne : [.... *fi*]*delis in* [*pace*....]. Hauteur des lettres, 0^{m},08. Cf. Delattre, *l. c.*, p. 201, n° 733.

— 65. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 201, n. 734.

.....ΑΠΙCΤΗ ΕΝ ΙΡΗΝΗ ΕΤ·Ν.....ΗΖ | ....ΗΡΕΤ.....ΗΘ..... |
.....CΕΝΙΡΗΝΗ..... | .....ΠΡ·S·ΙΔ·CΕ..... |

Plaque de saouân noir, à revers lisse, épaisse de 0^m,033, trouvée à Damous-el-Karita. Inscription en quatre lignes, contenant une double épitaphe. Hauteur des lettres, 0^m,065. La dernière ligne donnait peut-être la date de la *depositio*.

L. 1. — ...α πιστὴ ἐν (ε)ἰρήνῃ ἐτ[ῶ]ν...
L. 3. — ...πιστὸ]ς ἐν (ε)ἰρήνῃ...
L. 4. — ...πρ(ὸ) (ε)ἰδ(ῶν) σε[πτεμβριῶν]?

— 66. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 201, n. 735.

ΕΝΘΑΔΕΚΕ..... | ΙΙΝ · ΕΔΑ..... |
ΗΕΙΙΝ·Ε..... | ΠΙCΤΗΖΙΗΙΗΘΕΚ.... |

Plaque de saouân, trouvée à Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0^m,07. Inscription de quatre lignes, qui contenait au moins deux épitaphes.

L. 1. — ἐνθάδε κε[ῖται...].
L. 4. — πιστὴ [ἐν εἰρήνῃ?].

— 67. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 201, n. 736.

Ανηδ...[ζή]σας ἐτ[ῶν....].

Plaque de saouân, trouvée à Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0^m,09.

— 68. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 202, n. 738.

....πισ]τὴ ἐν εἰρήνῃ πρ[ὸ εἰδῶν] ἰανο[υαριῶν]?

Plaque de saouân noir, trouvée au baptistère de Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0^m,08.

— 69. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVI, 1890-1891, p. 202, n. 740.

....πισ]τὴ ἐν εἰρ[ήνῃ].

Plaque de saouân, épaisse de 0m,05, trouvée au baptistère de Damous-el-Karita. Hauteur des lettres, 0m,08.

— 70. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVII, 1892, p. 52, n. 928.

.....νις πισ[τὴ ἐν εἰρήνῃ] | ...[*vixit*] *an(n)os LXV*.... | . ....

Plaque de saouân, à revers lisse, épaisse de 0m,04, trouvée à Damous-el-Karita. Lettres de 0m,075 et 0m,06. Les deux lignes dont il reste des débris paraissent se rapporter à une même épitaphe, où se mêlaient le grec et le latin.

— 71. Carthage. — Delattre, *Recueil de Constantine*, XXVII, 1892, p. 53, n. 934.

....ζήσας ἐτ[ῶν...].

Plaque de saouân blanc, à revers lisse, épaisse de 0m,035. Lettres de 0m,08. Trouvée à Damous-el-Karita.

— 72. Carthage. — Delattre, *Carthage, Notes archéologiques*, Paris, 1894, p. 26.

.....*in p*[*ace*.....] | .....[πισ]τὸς ἐ[ν εἰρήνῃ].

Fragment d'une dalle de saouân, à revers lisse, épais de 0m,045, trouvé à Gamart. Hauteur des lettres, 0m,06 et 0m,07. Débris de deux épitaphes superposées, l'une latine, l'autre grecque.

— 73. Carthage. — Delattre, *Cosmos*, n. 544 (29 juin 1895), p. 406, n. 35.

.....ασα | .....[π]ιστὴ | [ἐν εἰρήν]ῃ...

Mosaïque tombale, découverte à Damous-el-Karita, entre le baptistère et l'abside de la basilique. La tombe était orientée du N.-N.-O. au S.-S.-E. L'épitaphe était enfermée dans un double cadre; il ne subsiste que la fin des trois lignes.

— 74. Carthage. — Gauckler, *Bull. du Comité*, 1901, p. 127, n. 21.

✠ ΑΛΛΟC 74 ✠ ΥΠΑ

Fragment d'une plaque en marbre blanc, opisthographe, trouvé dans le baptistère de la basilique byzantine de Dermech. Les deux inscriptions datent de l'époque byzantine. D'un côté, la croix monogrammatique, accostée de l'α et de l'ω, puis le mot ἄλλος. De l'autre côté, la croix grecque, et les trois lettres ὑ π α. Ce dernier débris appartenait peut-être à l'épitaphe du personnage qui était enterré sous l'autel de la chapelle attenante à la basilique.

(*A suivre.*) Paul Monceaux.

NOTES DE MYTHOLOGIE SYRIENNE

II. — UNE RÉPLIQUE PERDUE DE JUPITER HÉLIOPOLITAIN

M. Salomon Reinach a reproduit, dans son précieux *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* [1], d'après le recueil de Cavalleriis, une statue dont l'aspect insolite justifiait tous les doutes. Cavalleriis [2] a noté que cette statue, une Diane d'Éphèse d'après lui, faisait partie de la collection Garimberto : *Terra vel Natura in Museo Garimberti.* De cette collection on ne sait guère qu'une chose, c'est qu'elle a existé [3]. La disparition du monument que nous reproduisons ci-dessous (fig. 19) est des plus fâcheuses, car il constituait au XVIe siècle une réplique très complète du Jupiter Héliopolitain [4]. La planche qui nous en a conservé les détails est malheureusement d'une exécution déplorable.

Les mains et les avant-bras sont certainement restaurés. A

1. Tome II, 322, 1.

2. J.-B. de Cavalleriis, *Antiquarum statuarum urbis Romae primus et secundus* (*tertius et quartus*) *liber*, 1570 puis 1578, 1585 et 1595 ; cf. S. Reinach, *L'Album de Pierre Jacques*, p. 18. M. S. Reinach signalait dans son *Répertoire*, t. II, p. XV, que le second volume du recueil de Cavalleriis n'existait à Paris que sous forme de feuilles détachées au Cabinet des Estampes. Le savant conservateur du Musée de Saint-Germain s'est assuré depuis que la bibliothèque du Louvre possédait ce second volume en meilleur état et c'est d'après la planche 8 de cet exemplaire que nous donnons le dessin ci-après.

3. Mention dans le catalogue d'Aldroandi ; cf. S. Reinach, *L'Album de Pierre Jacques*, p. 46.

4. Nous renvoyons à notre étude du type de Jupiter Héliopolitain dans *Rev. arch.*, 1903, I, p. 347 et s. Il faut ajouter Nicopolis-Emmaüs aux villes dont les monnaies portent une représentation du Jupiter Héliopolitain, comme l'a montré M. Imhoof-Blumer, *Zur syrischen Münzkunde, in Wiener numism. Zeitschr.*, 1901, p. 13 et s. Quant aux intailles, M. Perdrizet, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 425, signale comme récemment entrée « au musée de Constantinople une pierre gravée représentant le Baal d'Héliopolis ».

première vue, la tête aux joues flasques ne paraît pas antique; mais il est peu admissible qu'on ait restauré une tête d'aussi mauvais style. Il est plus probable que le dessin a dénaturé, en l'exagérant, la mollesse de l'original. Dans ce cas, l'absence de calathos ferait supposer que la statue ou la statuette était de bronze[1]. Certains détails s'expliquent par une fausse interpréta-

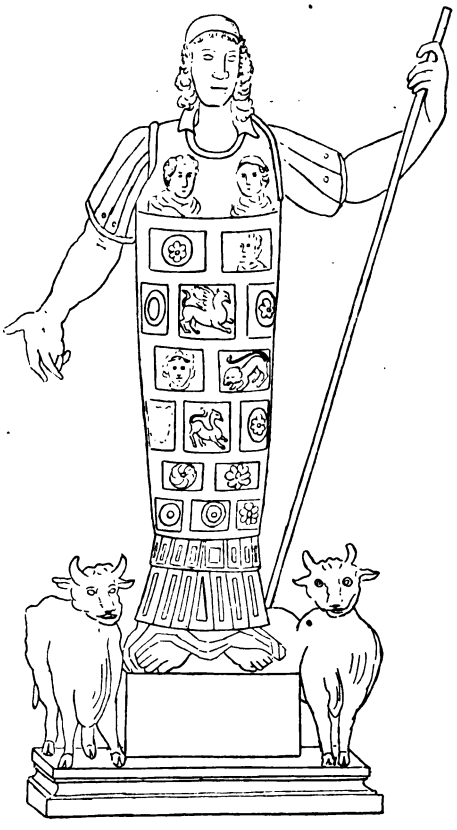


Fig. 19. — D'après J.-B. de Cavalleriis.

tion du graveur. La coiffe dérive du lien qui serrait la chevelure; les cheveux encadrent la figure, mais ils devaient tomber en mèches calamistrées; le visage est imberbe. Cavalleriis a certainement retourné la gravure. Dans l'original, le bras droit devait

1. D'après la remarque, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 358, n. 1.

être levé et la main brandir le fouet; la main gauche tenait les épis.

La caractéristique la plus nette est la cuirasse en forme de gaine cloisonnée et parsemée d'ornements symboliques. Dans le haut on voit les bustes de trois divinités qu'il serait aventuré d'identifier d'après un dessin aussi fantaisiste. On peut toutefois conjecturer, grâce aux répliques connues, que les figures représentées sont celles de Hélios, Séléné et Kronos. Dans une autre série de répliques (relief du musée Calvet et bronze Loeytved), on a substitué à ce dernier un dieu à calathos, quelque dieu solaire local comme Ba'al-Marqod[1]. Il reste acquis que l'idole type devait être décorée des bustes d'Hélios, de Séléné et de Kronos.

La statue Garimberto est ornée de rosaces comme tous les autres exemplaires. Deux de ces rosaces, à l'avant-dernier rang, ne semblent pas avoir été réunies sans intention. L'une est le symbole solaire bien connu, mais l'autre, en forme d'hélice, est employée en Syrie comme symbole lunaire[2].

Dans deux cases médianes on remarque des griffons qui se retrouvent avec la même allure sur le bronze Loeytved récemment publié par M. Clermont-Ganneau[3]. Ce détail nouveau est important, car il confirme une légende orientale entrevue par Stephani, à savoir que le char solaire passait pour être traîné par des griffons. Stephani rectifiait un passage de Philostrate[4] et le rapprochait du monument palmyrénien, étudié plus haut[5], dont une des faces nous montre Malakbel, le dieu solaire de Palmyre, couronné par la Victoire au moment où il est enlevé dans son char par des griffons. Le savant archéologue de Saint-

1. Cf. *Rev. arch.*, 1903, I, p. 351 et 361.
2. Cf. au Louvre le bas-relief de Douwair sur lequel nous reviendrons pour démontrer qu'il y eut une rosace lunaire.
3. Clermont-Ganneau, *C. R. Acad. des Inscript.*, 1903, p. 89 et s.
4. Philostrate, *Vita Apollonii*, III, 48, dit que dans l'Inde le char du dieu solaire était traîné par des griffons. Stephani, *Comptes rendus pour l'année 1864*, p. 101, pense que Philostrate a dû substituer l'Inde à la Syrie.
5. *Rev. arch.*, 1903, I, p. 376 et s.

Pétersbourg publiait en même temps une intéressante intaille du cabinet de Vienne qu'il rapportait justement aux cultes syriens. Le dieu solaire y est représenté muni du calathos et tenant de la main droite une patère, de la gauche une corne d'abondance[1]. Vers lui s'avancent un griffon et une Victoire[2] qui lui tend une couronne. Au-dessus du groupe, les bustes d'Hélios et de Séléné.

Au type du dieu solaire traîné par des griffons il faut rattacher la divinité d'Orthosia, qualifiée à tort de Dionysos Pogon. Les monnaies de cette ville, voisine de Tripoli de Syrie, portent au revers un dieu « la tête surmontée d'un calathos, vêtu d'une tunique talaire, debout dans un char traîné par deux panthères ailées et cornues à droite; le dieu tient d'une main les rênes et de l'autre une harpé[3] ». Le calathos nous fait souvenir des dieux solaires syriens, mais plus encore la harpé qui caractérise le Kronos solaire syrien[4]. Les deux animaux sont des griffons à tête de lion cornu si fréquents dans l'art perse d'où ils ont pénétré dans l'art grec. Donc, les monnaies d'Orthosia nous conservent l'image du Ba'al local, dieu du soleil déclinant, traîné dans son char par des griffons.

Cette légende orientale apparaît dès lors comme très populaire en Syrie; peut-être donna-t-elle naissance à la croyance, si

1. On peut comparer le Jupiter de Raphanée et celui de Gabala, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 365.

2. Nous avons vu le rôle constant que la Victoire joue auprès du dieu solaire (*Rev. arch.*, 1903, I, p. 140 et n. 1, p. 360, 379, 382), rôle qui répond au titre ἀνίκητος, *invictus*, du dieu. Aussi, quand on rencontre deux motifs importants comme ceux d'Ascalon (Th. Reinach, *Sculptures d'Ascalon*, extr. de *Rev. des Ét. juives*, janv.-mars 1888) : Victoire sur un globe porté par Atlas (cf. les Victoires peintes dans un tombeau de Palmyre, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 382 et n. 3), il ne faut pas hésiter à les attribuer à la décoration d'un temple du dieu solaire. Des Victoires plus petites décorent les grandes baies de l'enceinte du temple à Baetocécé, *Rev. arch.*, 1897, I, p. 321, fig. 8 et p. 323, fig. 10.

3. E. Babelon, *Les Perses Achém.*, p. 215, pl. XXVIII, 16 et 19. Les dates, à compter d'après l'ère d'Actium (J. Rouvier, *Numismatique des villes de la Phénicie*, p. 148), sont du début de notre ère.

4. *Rev. arch.*, 1903, I, p. 138 (El-Kronos à Beyrouth), p. 380 (Palmyre).

répandue au moyen-âge, qu'Alexandre avait tenté de monter au ciel sur un char attelé de griffons[1].

Nous avons constaté qu'en général les représentations du Jupiter Héliopolitain portaient, plaquée vers le bas de la gaine, une tête de lion, symbole solaire et emblème particulier du dieu Gennaios[2]. Le bronze Loeytved s'ajoute aux exemples fournis par le relief du Musée Calvet et par le marbre du Collège américain de Beyrouth. La statue Garimberto ne porte pas la tête de lion, mais le lion lui-même.

La gaine se termine comme sur tous les exemplaires connus par des lanières de cuir qui suffiraient à prouver, s'il était besoin, que la gaine du Jupiter Héliopolitain était une cuirasse. Sur le bronze Loeytved, ces lanières sont particulièrement distinctes.

La statue Garimberto devait reposer sur un socle, comme en témoignent le dessin et les répliques congénères, tandis que les taureaux accostés étaient placés en contre-bas. En somme, la planche de Cavalleriis nous conserve un authentique Jupiter Héliopolitain et, malgré la fantaisie du trait, elle permet quelques rapprochements intéressants. La réputation du plus vieux recueil de statues antiques ne peut qu'y gagner et l'utilité du moderne *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* est une fois de plus démontrée.

René Dussaud.

1. Julien Durand, *Légende d'Alexandre le Grand* dans *Annales archéol.* de Didron, t. XXV, 1865, p. 141-158 ; cf. Bayet, *L'Art byzantin*, p. 189-190.
2. *Rev. arch.*, 1903, I, p. 351 et 359.

STATUES GALLO-ROMAINES

DÉCOUVERTES A SIREUIL (CHARENTE)

Dans le courant du mois de février dernier, M. Truffy, chargé de la reconstruction de l'église de Sireuil (*de Cyroilhio*), trouva sous un gros mur d'une reconstruction précédente deux statues mutilées, noyées dans le mortier et faisant corps avec la maçonnerie. Aidé des conseils de M. Moro, directeur de l'école de dessin d'Angoulême, il jugea qu'il y avait là mieux que du moellon et les mit soigneusement de côté. Quelques jours après, j'en faisais l'acquisition.

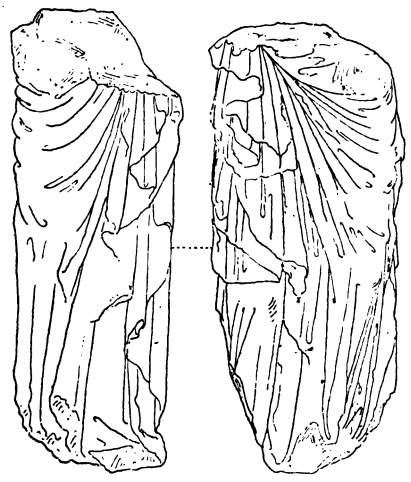


Fig. 1. — Statue de Sireuil.

En examinant attentivement ces deux statues (fig. 1 et 2), il est facile de s'apercevoir qu'elles ont été mutilées à dessein : toutes les parties pouvant servir à les identifier ont été soigneusement enlevées ; les têtes, les bras, les épaules, les emblèmes ont disparu, tandis que des draperies entières n'ont nullement souffert. L'intention est manifeste ; on avait intérêt à opérer la destruction.

La statue la plus importante par ses dimensions mesure encore 1^{m},15 de hauteur (fig. 1). La tête, le cou, les bras et les pieds ont été détruits, mais la draperie rouge qui la recouvre n'a presque

pas souffert et n'a pas été mutilée intentionnellement; on voit clairement que c'est en remuant le bloc de pierre pour l'ensevelir que certaines parties ont été quelque peu endommagées, mais sans lui rien ôter de son beau caractère antique.

La seconde statue, beaucoup plus mutilée que la première, n'a plus que 0m,56 de hauteur; elle a été brisée à la hauteur des cuisses; il ne nous reste plus que la partie inférieure et encore ce fragment a beaucoup souffert. Elle aussi est peinte en rouge. La tunique est drapée jusqu'au bas de la statue; autour s'enroule un dragon ailé. Si la statue a été cruellement mutilée, le serpent n'a pas été épargné; la tête a reçu plusieurs coups de marteau qui ont enlevé de nombreux éclats de pierre, une des ailes et les pattes ont pareillement été meurtries; enfin, vers le milieu du corps, à l'endroit d'un repli en anneau et où peut-être une main de la statue se posait, un large éclat a tout fait disparaître. Quel que soit l'état lamentable de ce fragment, on distingue encore sûrement qu'il avait une tête très volumineuse et bombée, une sorte de crête ou crinière, des oreilles, deux ailes, peut-être des pattes et une queue fourchue comme celle d'un poisson. La tête et la queue se relèvent gracieusement, la gueule entr'ouverte mord la draperie et la soulève légèrement ; un œil existe encore sur la partie droite du monstre et l'aile droite subsiste en entier.

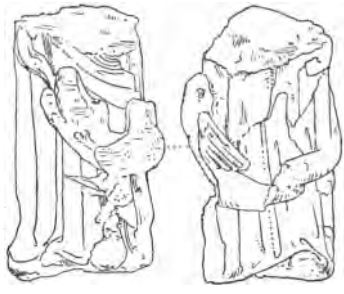


Fig. 2. — Statue de Sireuil.

Sans rien affirmer quant à l'attribution, on remarque que la tête ressemble à celle d'un bélier; l'œil est placé de façon à corroborer cette interprétation.

A quelle époque remontent ces deux statues ?

Si l'on considère le beau style des draperies, leur savant agencement, l'indication des détails anatomiques, l'aspect artistique du monument, on ne peut les attribuer qu'à l'époque romaine ou à la Renaissance : les statues des XIIIe et XIVe siècles ne portent

pas de draperies traitées aussi largement, les plis y sont plus tourmentés et l'anatomie y est moins apparente et moins exacte; il ne faut pas songer aux époques mérovingienne et carlovingienne. Sireuil a toujours été une modeste église de campagne, bâtie simplement et sans luxe au XIIe siècle, restaurée pauvrement après la guerre de Cent Ans et qui n'a jamais dû être ornée de statues; on ne voit pas, du reste, dans quelle partie du monument elles auraient bien pu être placées.

Elles ne sont point de la Renaissance, puisqu'elles ont été découvertes sous un mur du XVe ou du XVIe siècle.

Tout se réunit donc pour les faire attribuer à l'époque romaine.

A environ un kilomètre de Sireuil se trouve le château du *Fa*, ancienne demeure des Sainte-Hermine, *fondateurs* et restaurateurs de l'église, dont les armes sont sculptées sur les contreforts à l'extérieur du monument et peintes sur une litre funèbre à l'intérieur. La grosse tour du château reposait sur un monument romain d'une belle construction, détruit il y a une trentaine d'années, mais dont il nous reste une description; c'était une tour massive recouverte extérieurement en grand appareil, de 10^m,10 de long sur 7 mètres de large, ornée de dix contreforts peu saillants. N'y a-t-il pas lieu de croire que dans le voisinage de ce *fa* ou *fanum* se trouvait un temple? On a vu longtemps, à la porte de l'église de Sireuil, un chapiteau en marbre noir, disparu depuis quelques années seulement, qui pourrait bien en provenir.

S'il y a eu un temple païen à Sireuil, les deux statues qui font l'objet de cette étude n'en proviendraient-elles pas?

On sait qu'après la donation de Constantin des églises chrétiennes remplacèrent, presque partout, les temples des idoles, et il est facile de deviner le traitement qu'eurent à subir les symboles provenant du culte déchu.

Il y a donc tout lieu de croire que les statues de Sireuil sont romaines, ou plutôt gallo-romaines, car il faut attribuer le culte du serpent aux Gaulois et non aux Romains, desquels, du reste, nous connaissons à peu près toutes les divinités.

D'où les Gaulois avaient-ils tiré l'emblème du serpent? Il est bien difficile de se prononcer à ce sujet, car autant nous avons des renseignements précis sur la mythologie grecque et romaine, autant nous sommes ignorants sur celle des Gaulois et ce n'est que par analogie qu'il est possible de se faire une opinion à ce sujet.

M. Salomon Reinach a analysé une légende sacrée, originaire de Thrace, relatant la naissance, le meurtre et la résurrection de *Zagreus*, le serpent cornu. Serait-ce de là que nous sont venues mutilées, comme les pauvres statues de Sireuil, une foule de légendes (le dragon gardien de trésors, le *cocatrix*, la Mélusine, etc.)? Questions insolubles dans l'état de notre savoir sur la migration des mythes et des symboles à travers le vieux monde.

On a trouvé en France beaucoup de monuments sur lesquels le serpent est figuré, mais on n'en connaît aucun qui le représente avec des ailes. Serait-ce une autre divinité que le serpent cornu? ou la même divinité avec des attributs différents? Aucune représentation de statue au serpent n'avait été jusqu'ici découverte dans l'ouest de la France ; les peuples de cette région avaient-ils, du serpent, une conception différente de celle des autres peuples de la Gaule?

Des fouilles conduites avec méthode, des observations exactes, des statistiques monumentales aussi minutieuses et complètes que possible, voilà ce qu'il faut à la science afin qu'elle puisse répondre à ces problèmes, sans s'égarer dans des hypothèses indémontrables.

A. Favraud.

Angoulême, 11 mars 1903.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 20 MARS 1903.

M. Clermont-Ganneau présente de nouvelles photographies du tombeau des sectateurs de Mithra récemment découvert par M. Weber à Tripoli de Barbarie. On y distingue, cette fois, l'inscription et la décoration du couvercle représentant la lionne mithriaque et constituant le principal intérêt du monument.

M. Clermont-Ganneau propose ensuite une série de rectifications à la lecture de diverses inscriptions grecques récemment publiées et provenant de la province du Pont et de Gerasa.

M. Louis Havet fait une communication sur deux passages des *Captifs* de Plaute. — M. Bréal présente quelques observations.

MM. le Dr Capitan et l'abbé Breuil présentent des reproductions de quelques-unes des peintures d'animaux qu'ils ont découvertes avec M. Peyrony dans la grotte de Font-de-Gaume, près des Eyzies (Dordogne) et qui paraissent bien remonter à l'époque quaternaire magdalénienne. Il est vraisemblable que ces peintures ont été exécutées dans un but religieux ou fétichique; ce seraient les analogues des *totems* des sauvages actuels. — MM. le Dr Hamy et S. Reinach présentent quelques observations.

SÉANCE DU 27 MARS 1903.

M. Théodore Reinach fait une communication sur le poème récemment découvert de Timothée : les *Perses*. C'est un *nome* citharodique célèbre de l'an 400 a. C. Le papyrus qui le contient, trouvé en Égypte et publié à Berlin, est le plus ancien manuscrit littéraire qui soit connu; il paraît être contemporain d'Alexandre-le-Grand. M. Reinach traduit et analyse les principaux épisodes de ce poème et en fait ressortir le style prodigieusement imagé qui annonce déjà Lycophron.

M. Émile Rivière fait une communication sur une découverte faite dans une sablière de Paris. Dans plusieurs fosses on a trouvé des ossements humains brûlés et pour ainsi dire broyés, mais réunis soit dans un vase en terre noire et mêlés à des matières charbonneuses, soit en un seul et même amas ; mais vases ou amas sont dans chacune de ces fosses recouverts par une pierre plate. Outre des fragments de poteries et de tuiles romaines, on y a recueilli des ossements d'animaux portant gravés des chiffres romains, presque toujours les mêmes, V. X. I., ou des lettres, comme la lettre A. Ces derniers faits n'avaient pas encore été observés.

M. Daniel Serruys communique le résultat de ses observations sur l'élément

verbal dans la composition lyrique des Grecs. La méthode statistique appliquée à l'étude des vers lyriques permet d'y reconnaître un système de coupes qui éclaire à la fois la division strophique, l'équivalence des mesures et la nature du rythme fondamental. Alors que la rythmique abstraite assimilait la strophe lyrique à une prose rythmée, où la phrase musicale seule créait une périodologie, la métrique verbale y découvre une poésie susceptible de formes variées, mais régulières, dont M. Serruys détermine le caractère et les lois.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1903.

M. Philippe Berger communique, de la part de M. Schrœder, consul général d'Allemagne à Beyrouth, une nouvelle inscription provenant du temple d'Eshmoun à Sidon. Cette inscription, dont le contexte diffère sensiblement des autres (toutes semblables), présente un intérêt capital, parce qu'on y trouve le titre de Roi des Rois, qu'on chercherait vainement jusqu'ici dans l'épigraphie sémitique. Elle comble, en outre, la lacune qui existait entre le roi Bodastoret et son grand-père Eschmounazar, et fournit le nom d'un nouveau prince de la famille royale de Sidon, Sydykjaton.

M. Daniel Serruys continue la lecture de son mémoire sur l'élément verbal dans la composition lyrique des Grecs. Il détermine la méthode et les résultats de son système par l'examen de diverses périodes empruntées à Pindare et à Bacchylide. — M. Henri Weil présente quelques observations.

M. le capitaine Weill signale l'existence de deux bas-reliefs du Sinaï, publiés en 1869, et sur lesquels on reconnaît le cartouche de Mersekha, roi des dynasties thinites, c'est-à-dire antérieures à l'ancien empire memphite, dont le nom se rencontre souvent sur les monuments archaïques d'Abydos (vers 4000 a. C.). Ce fait prouve que l'exploitation des mines de turquoises du Sinaï avait commencé à cette époque, et que les rois d'Abydos, qui envoyaient les expéditions au delà de l'isthme, réunissaient déjà sous leur autorité les deux Égyptes traditionnelles du Nord et du Sud. — MM. S. Reinach et Viollet présentent quelques observations.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1903.

M. Delisle communique la photographie d'une grande peinture exécutée par Jean Fouquet et qui appartient à la même série que neuf peintures contenues dans le célèbre ms. de la traduction française des Antiquités juives de Josèphe conservé à la Bibliothèque nationale.

M. Clermont-Ganneau écrit qu'il attache une importance toute particulière à l'apparition, dans la nouvelle inscription du temple d'Echmoun, du titre de Melek Melakim « roi des rois ». Selon lui, le titre protocolaire *adon melakim* « seigneur des rois », ou « des royautés » était d'origine égyptienne; il n'a jamais dû être appliqué par les Phéniciens au roi de Perse, et si jamais on trouvait dans un texte phénicien le titre protocolaire d'un roi de Perse, ce titre serait *melek melakim*, justement celui que porte la nouvelle inscription. Ce n'est d'ailleurs pas à dire que le personnage jusqu'ici inconnu, Sidikyaton, qui semble porter ce titre, soit un roi perse, et M. Clermont-Ganneau se propose de revenir sur cette question.

M. Salomon Reinach étudie le sculpteur Strongylion, qui florissait à Athènes vers 410 a. C. et dont une Artémis courant, sculptée pour un temple de Mégare, a été imitée par Praxitèle. Strongylion était aussi l'auteur d'une statuette d'amazone que l'on transportait dans les bagages de Néron. M. S. Reinach pense qu'une belle statue d'Artémis court-vêtue, découverte vers 1865 dans l'île de Lesbos et conservée au Musée de Constantinople, dérive d'un original de Strongylion; elle offre, en effet, des analogies avec les motifs favoris de Praxitèle; mais elle est d'un style plus archaïque, qui atteste encore l'influence de la grande école du ve siècle, en particulier de Polyclète et de Phidias. — MM. Perrot et Heuzey présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique le texte d'un certain nombre de graffites tracés sur des poteries découvertes, il y a plus de vingt-cinq ans, au sommet du Puy-de-Dôme, sur l'emplacement du temple de Mercure. Ces inscriptions contiennent en abrégé une formule votive de quatre lettres, où l'on peut retrouver le nom gaulois du dieu adoré dans ce temple. *Vasso Kalete*. Ces poteries inscrites sont les débris d'ex-voto offerts par des gens de modeste condition, par des paysans qui, à l'époque romaine, désignaient encore le dieu sous son nom primitif et vulgaire, comme au temps de l'indépendance. M. Héron de Villefosse rapproche ces poteries d'un groupe d'inscriptions, malheureusement perdues, qui fut trouvé à la fin du XVIIe siècle à l'embouchure du Rhin. — MM. Salomon Reinach et d'Arbois de Jubainville présentent quelques obsertions.

SÉANCE DU 17 AVRIL 1903.

M. Philippe Berger communique un rapport du Dr Rouvier relatif à la nouvelle inscription du temple d'Echmoun dont il a entretenu l'Académie dans son avant-dernière séance. Ce rapport est accompagné d'une photographie qui donne pleinement raison à la lecture du Dr Schrœder.

M. Héron de Villefosse signale une mosaïque découverte à Villelaure (Vaucluse). Le tableau central, environné de scènes de chasse, offre une représentation fort rare, celle de la nymphe Callisto dont l'aventure a été racontée par Ovide dans ses *Métamorphoses*. Le mosaïste a choisi le moment où Diane, ayant constaté la faute de sa compagne favorite, la chasse de son cortège et lui ordonne de s'éloigner. Un vase d'argent, trouvé en Espagne près de Valence et conservé au Petit Palais des Champs Élysées (collection Dutuit), présente le commencement de cette histoire amoureuse. On y voit Callisto avec Jupiter costumé en Diane; c'est la scène première de l'aventure, la chute. La mosaïque de Villelaure offre la seconde scène, le châtiment. Callisto y apparaît entièrement nue; son déshonneur éclate aux yeux de tous; Diane irritée est debout devant elle et l'interpelle avec un geste menaçant.

M. Émile Chatelain fait une communication sur le manuscrit d'Hygin écrit en notes tironiennes, offert au pape Jules II et célébré par P. Bembo dans une lettre du 20 janvier 1513. Ce manuscrit, vainement cherché à la Vaticane, semblait perdu. Un volume exposé dans les vitrines de l'Ambrosienne de Milan contient, entre divers traités de Bède, une partie du traité d'Hygin *de sideribus*,

qui peut répondre à la description de Bembo. Aucun éditeur ne s'en est servi pour établir son texte et il semble avoir échappé jusqu'ici aux recherches des paléographes.

M. Salomon Reinach montre les photographies d'une figurine en ivoire représentant un danseur, qui a été découverte à Cnossos (Crète) par M. Arthur Evans. Cette statuette témoigne d'un goût imprévu non seulement pour les mouvements très vifs, mais pour les formes élancées et élégantes jusqu'à la gracilité. Elle ne marque pas le début, mais la pleine maturité d'une belle période de l'histoire de l'art, hier encore complètement inconnue.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 25 MARS 1903.

M. Chapot communique les photographies de deux statues représentant des divinités fluviales qui se trouvent dans la Commagène, sur les bords de l'Euphrate, près de Séleucie.

M. de Mély lit une notice sur le verrou de Sainte-Sophie à Constantinople. Il devait représenter un serpent.

M. Blanchet communique une note de M. Morel, associé correspondant national à Reims, sur un anneau en bronze portant une tête de Satyre.

M. Vitry présente la photographie d'un portrait de Dunois peint au xve siècle et conservé à Amboise chez M. Galtau.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1903.

M. Chapot fait une communication sur une inscription grecque chrétienne provenant de Harbiè, l'ancienne Daphné.

M. Vitry communique la photographie d'un médaillon de terre cuite émaillée du xvie siècle représentant saint Jacques le Mineur, provenant du château de Cognac et faisant partie d'une collection privée d'Angoulême.

M. Marquet de Vasselot présente un pot de pharmacie décoré d'une tête d'homme, œuvre italienne de la fin du xve siècle qui vient d'être acquise par le Louvre.

SÉANCE DU 15 AVRIL

M. Mowat communique des moulages et des photographies de 13 médaillons grecs en or de la trouvaille d'Aboukir et les rapproche de certaines monnaies macédoniennes.

M. Blanchet parle d'une découverte de vases, urnes, cuillers etc., récemment faite aux environs d'Orpierre (Hautes-Alpes).

M. de Villefosse communique la photographie d'une jambe de bronze de grandes dimensions, chaussée du *calceus senatorius*, qui a été récemment trouvée au Bourguet (Basses-Alpes) par M. l'abbé Sauvert.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1903.

M. P. Vitry annonce que le Musée du Louvre vient d'entrer en possession d'un bas-relief représentant une madone, œuvre de Duccio ; il a été apporté d'Italie au commencement du XIXe siècle par le général de Bonnières dans l'église d'Auvillers (Oise).

M. de Mély présente un tétradrachme de Thasos qui faisait partie de la toilette d'une femme perse à qui il l'a acheté au Caucase.

M. Pallu de Lessert communique, au nom du Père Delattre, des copies d'inscriptions sur plomb trouvées à Carthage.

SÉANCE DU 29 AVRIL 1903.

M. Delaborde attire l'attention de la Société sur une interversion de feuillets qui s'est produite dans le cartulaire de Philippe-Auguste conservé au Vatican.

M. Monceaux fait une communication sur des plombs byzantins avec invocation à la Vierge trouvés en Afrique.

M. Chenon lit une note sur le peintre verrier Guillaume de Marcillat, né à La Châtre en Berry vers 1473, mort vers 1535.

M. Enlart présente la photographie d'un fragment de stalle en pierre de Tournai sculpté en 1205, que l'on conserve au Musée de Douai.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

La tiare dite de Saïtapharnès.

J'ai publié dans *L'Anthropologie* (1903, p. 238, 361) deux articles détaillés sur l'histoire de cette tiare et les controverses, non encore closes, auxquelles elle a donné lieu. Il fallait que cet historique fût établi, mais il est inutile de l'imprimer deux fois. Je me contente donc de réunir ici des faits et des dates, avant d'aborder la discussion du fond :

1893. La *Revue archéologique* (1893, II, p. p. 378) signale de faux bijoux en or et de fausses inscriptions sur marbre au Musée d'Odessa et chez des amateurs de cette ville.

1894. Le comte Tyskiewicz achète à Rome un plat d'argent, une couronne d'or avec inscription et d'autres objets précieux donnés comme découverts à Olbia; Geffroy annonce cette trouvaille (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1894, p. 30), mais déclare bientôt après (*ibid.*, p. 126) que des doutes graves se sont élevés sur l'authenticité. Tyskiewicz, éclairé par le comte Stroganoff, avait rendu ces objets au vendeur (*Revue archéol.*, 1897, II, p. 169).

1895. Ernest Curtius présente à la Société archéologique de Berlin une couronne en or avec inscription et reliefs, offerte au Musée comme provenant d'Olbia (*Anzeiger*, 1895, p. 164). Le Musée de Berlin, mis en garde par M. Dressel, refuse d'acquérir la couronne.

1896, janvier. Hochmann, négociant à Otchakoff en Russie, se rend à Lemberg et de là à Vienne, porteur de la tiare de Saïtapharnès, de bijoux, de verreries et de vases, qu'il dit provenir de tombeaux d'Olbia. A Vienne, il déclare à M. Szombathy, conservateur-adjoint du Musée préhistorique, que la tiare a été découverte écrasée et cabossée et qu'il l'a fait *restaurer* par un orfèvre d'Odessa. M. Benndorf examine les objets et écrit un mémoire où il en affirme l'authenticité[1]. Tous les archéologues et amateurs de Vienne partagent son opinion ou s'y rangent; mais on ne trouve pas la somme demandée (70.000 florins) et les négociations traînent en longueur. Enfin, Hochmann prétend qu'il doit revenir à Otchakoff et cède ses objets pour 30.000 francs à deux courtiers, Vogel et Szymansky, à la condition qu'ils partageront avec lui leur bénéfice éventuel.

1896, mars. Vogel et Szymansky arrivent à Paris et vont trouver M. Laferrière, président du Conseil d'État, qui les met en relation avec M. Kaempfen, directeur des Musées Nationaux. M. de Villefosse propose l'acquisition, qui est votée à l'unanimité par le Comité consultatif et par le Conseil des Musés. La somme totale (150.000 francs pour la tiare, 50.000 francs pour les bijoux) est empruntée à MM. Corroyer et Th. Reinach, les vendeurs déclarant qu'ils ne peuvent accorder de délai pour le règlement.

1896, 31 mars. M. Wesselowsky, dans un article d'un journal russe, affirme que la tiare est fausse.

1896, 1er avril. La tiare et les bijoux sont présentés à l'Académie des Inscrip-

1. Ce mémoire a été traduit et publié (sans l'aveu de M. Benndorf) dans le *Figaro* du 2 avril 1903.

tions (*Comptes rendus*, 1896, p. 133) et M. de Villefosse en publie une description détaillée (*ibid.*, p. 136-142).

1896, 1er mai. M. Michon publie la tiare, avec une planche d'héliogravure, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (p. 413).

1896, mai-juillet. MM. Furtwaengler, de Kieseritzky (conservateur de l'Ermitage) et le comte Stroganoff examinent la tiare au Louvre. M. Furtwaengler la déclare fausse; MM. de Kieseritzky et Stroganoff, venus dans l'idée que le Louvre a été dupé, soutiennent l'authenticité de l'objet. Cependant l'article de M. Wesselowsky (31 mars), traduit en français, donne lieu à une première polémique de presse (juillet).

On fait circuler à Paris et l'on apporte au Louvre divers objets en or, provenant, au dire des marchands, de la Russie méridionale. C'étaient des faux évidents, dont la grossièreté sembla porter témoignage de l'authenticité de la tiare, très supérieure par la conception, le travail et la correction des détails archéologiques (cf. Collignon, *Monuments Piot*, t. VI, p. 24). D'autres faux de la même fabrique circulèrent en 1897; ils étaient alors en dépôt chez un fourreur de la rue de la Paix. Une partie de cette collection fut acquise plus tard par M. Pierpont Morgan et donnée par lui au Musée métropolitain de New-York. M. Read, du British Museum, avait vu et refusé ces objets à Paris au printemps de 1897.

1896, août. M. Furtwaengler, dans *Cosmopolis* (p. 572), attaque vivement la tiare: M. de Stern, conservateur du Musée d'Odessa, en fait autant, indépendamment de M. Furtwaengler, au Congrès archéologique de Riga, où il traite, dans son ensemble, le sujet de la falsification des objets antiques en Russie. Le mémoire de M. de Stern ne fut connu qu'en 1897, mais l'article de M. Furtwaengler fit grand bruit. M. de Villefosse et Th. Reinach lui répondirent (*Cosmopolis* et *Gazette des Beaux-Arts*, septembre 1896). MM. Foucart et Holleaux démontrèrent que la dédicace à Saïtapharnès, incriminée par M. Furtwaengler, était d'une rédaction irréprochable (*Comptes rendus de l'Acad.*, 7 août 1896 et *Revue archéol.*, 1896, II, p. 158).

1896, septembre. M. Furtwaengler renouvelle ses attaques dans le volume intitulé *Intermezzi*. Je lui fais observer, dans la *Revue critique* (1897, I, p. 51), que ses arguments sont très faibles; en effet, le seul qui fût excellent était encore indémontrable. Guidé par un instinct très sûr, M. Furtwaengler reconnaissait, dans la tiare, un *Sammelsurium* de motifs; mais, comme tout le monde alors, il ignorait le *Bilderatlas* de Weisser, où tous les motifs de la zone centrale sont réunis[1]. Il était donc obligé d'attribuer au faussaire la possession et l'usage intelligent d'une grande bibliothèque archéologique. Une objection subsidiaire, relative au type des Vents dans la scène du bûcher de Patrocle, fut écartée par M. Th. Reinach dans la *Revue archéologique* (1896, II, p. 145 et 1899, I, p. 337).

1897, janvier-mars. Vogel et Szymansky refusent de partager leur bénéfice avec Hochmann, alléguant que ce dernier leur a vendu des faux; un procès s'engage à Vienne, mais est arrêté par une transaction (Hochmann touche 86.000 fr.). M. Souroutchan, amateur de Kichineff, fait un procès aux frères Hochmann qui lui ont vendu des objets en or reconnus apocryphes par M. de Stern; M. Sou-

1. Si cet ouvrage, plusieurs fois publié, n'est pas connu des archéologues, cela tient au caractère peu scientifique de la composition, où figurent pêle-mêle des sujets anciens et modernes. Mais c'est une véritable mine d'informations graphiques et l'exécution des gravures est très convenable.

routchan est débouté, le tribunal estimant qu'au prix où il a payé ces objets il ne pouvait espérer qu'ils fussent antiques (c'est du moins ce que Rouchoumowsky a raconté à Paris).

1897, juin. M. de Stern publie dans la *Philologische Wochenschrift* un résumé de sa communication d'avril 1896 au Congrès de Riga et ajoute que le faussaire est un ciseleur d'Odessa nommé Rachumowsky (*sic*, p. 768). Ce dernier ne lui a pas fait d'aveux, mais il est constant qu'il a fabriqué, pour le compte de Hochmann frères, une Niké et un Éros en or, que ces derniers ont vendus à M. Souroutchan de Kichineff. Un joaillier d'Odessa, M. De Morier, reconnaissait avoir fourni des plaques d'or à Rachoumowsky, chez lequel M. de Stern vit un squelette en or d'un très beau travail (celui même qui a été exposé au Salon de 1903).

1897, 3 octobre. Les *Débats* traduisent une lettre de *Rachoumowsky* protestant contre l'honneur que veut lui faire M. de Stern; cette lettre avait paru d'abord dans un journal d'Odessa (Rouchoumowsky a nié depuis en être l'auteur).

1898. Des marchands ou courtiers offrent au Louvre un rhyton en or, un gorgerin et un groupe représentant Achille et Athéna, de composition plus ou moins fautive, mais du même travail que la tiare. Le Louvre reconnaît la fausseté de ces objets; il n'en est pas moins évident qu'ils constituent, dans l'affaire, un « fait nouveau ». Je traite la question dans *L'Anthropologie* (1898, p. 715-717) et je déclare que « à l'heure actuelle, aucun archéologue n'a le droit d'être absolument affirmatif au sujet de la tiare ». M. Collignon reproduit mes observations dans le post-scriptum gros d'inquiétudes qu'il ajoute à son mémoire sur la tiare (*Monuments Piot*, 1899, t. VI, p. 1-59; imprimé en 1898). Les objets refusés par le Louvre sont achetés par un amateur parisien, qui les possède encore.

L'Ermitage acquiert, vers cette époque, deux pendeloques du même style, dont on indique avec précision la provenance (près d'Olbia). M. de Kieseritzky fait procéder à une enquête de police qui confirme les assertions du vendeur. Il y voit un motif nouveau de croire à l'authenticité de la tiare et en fait part au comte Stroganoff, qui me communique la lettre de M. de Kieseritzky.

1899. M. de Stern et moi échangeons des lettres au sujet de la tiare dans *L'Anthropologie* (p. 112, 116); je déclare que l'authenticité de la tiare doit être présumée jusqu'à preuve du contraire et prie M. de Stern de s'enquérir des faits allégués en dernier lieu par M. de Kieseritzky.

1901, mars-avril. Étant à Saint-Pétersbourg, je m'assure que M. de Kieseritzky admet toujours sans réserves l'authenticité de la tiare, mais que tous les autres archéologues russes la croient fausse. M. de Kieseritzky me montre les deux objets dont il avait entretenu par lettre le comte Stroganoff; il paraissent avoir servi de pendeloques ou de couvre-joues. Malgré mes instances, il ne m'en donne pas de photographies et me les promet seulement « pour plus tard ».

1901, septembre. M. de Kieseritzky se rend à Odessa, va voir Rouchoumowsky et, après trois longues conversations, reconnaît que le ciseleur russe est bien l'auteur d'une grande partie de la tiare. La sincérité absolue du savant russe était hors de doute; quand il dut se rendre aux preuves de Rouchoumowsky, qui lui montra sa série de calques faits sur le *Bilderatlas* de Weisser, « il s'arracha les cheveux » (déclaration de Rouchoumowsky). M. de Kieseritzky fit part de ses constatations au Louvre; mais il ne m'en avisa point et je n'en fus avisé par personne. L'authenticité partielle, maintenue par M. de Kierseritzky d'après les dires du ciseleur, parut sans doute un motif suffisant de conserver la tiare au Musée.

1903, mars. Un artiste montmartrois, M. Mayence dit Élina, poursuivi pour avoir

falsifié des dessins de Pille, déclare qu'il est l'auteur de la tiare, qui lui avait été commandée pour le compte du célèbre collectionneur Spitzer. Consulté par un journaliste, je rappelle que la tiare a été déjà attribuée à *Razoumowsky* (*sic*), mais que j'ai vainement demandé à Odessa des renseignements sur un artiste de ce nom (il s'appelle *Rouchoumowsky* et vit très retiré). Là-dessus, un orfèvre russe d'Odessa, établi à Paris, et une dame d'origine danoise écrivent au *Matin* (23 mars) que Rouchoumowsky leur est bien connu, que c'est un artiste de grand talent et qu'il se dit l'auteur de la tiare. Un correspondant du *Figaro* télégraphie d'Odessa que Rouchoumowsky est prêt à venir à Paris et à prouver que la tiare est son œuvre (25 mars). L'objet est retiré de la vitrine du Louvre et M. de Villefosse demande qu'il soit soumis à une enquête. M. Élina se rétracte (26 mars); M. Clermont-Ganneau est chargé d'expertiser la tiare et d'entendre Rouchoumowsky, qui est appelé à Paris.

1903, avril. Avant d'entendre le ciseleur, M. Clermont-Ganneau remet une note au ministre; l'examen de la tiare lui a fait reconnaître qu'elle porte la trace de coups donnés avec intention pour en dissimuler l'aspect moderne (*Temps* du 13 avril).

1903, mai. Rouchoumowsky expose au Salon le squelette d'or avec un cercueil d'argent auquel il travaillait déjà en 1897; il y ajoute les objets qui avaient été présentés au Louvre en 1898 (rhyton, gorgerin, groupe d'Achille et Athéna), une Niké en or et un portrait. Il obtient une troisième médaille et tout le monde rend hommage à son habileté technique, tout en reconnaissant qu'il est incapable de composer ou d'imaginer des motifs.

*
* *

Des aveux faits par M. Rouchoumowsky à M. Clermont-Ganneau, il ressort que la tiare (il n'a pas été question des bijoux) lui a été commandée en 1895 par Hochmann, comme devant être offerte en cadeau, pour son jubilé, à un professeur de Kharkoff. Hochmann lui a apporté quatre fragments en or, qui, rapprochés, donnaient la forme générale de l'objet. Le fragment n° 1 fournissait les motifs de la partie supérieure; toutefois, Rouchoumowsky trouva les ornements grossiers et, tout en les copiant, s'aida, pour mieux faire, d'une gravure publiée par Kondakoff et Tolstoï dans les *Antiquités de la Russie méridionale*. Le fragment n° 2 comprenait la zone moyenne, ornée d'un simple zigzag de dents de loup, l'inscription et les tours. A la place du zigzag, Rouchoumowsky repoussa les scènes iliaques, en calquant chaque figure ou chaque élément de figure dans le *Bilderatlas* de Weisser, qui lui avait été prêté par Hochmann. Au-dessus, il grava un ruban de palmettes ou de feuilles de lys qui, avec la seconde tête de serpent surmontant la tiare, serait son unique part d'invention dans cet ensemble. L'inscription, qui était gravée au creux, fut repoussée, et la ligne de tours légèrement retouchée. Les fragments 3 et 4 comprenaient, en partie, trois motifs de la zone scythique (Scythe adorant, sacrifice du cheval[1], cavalier couronné par une Victoire). Ces fragments ne furent pas

1. Cette scène de sacrifice du cheval (d'après Hérodote, VI, 60) n'a été expliquée que par moi en avril 1903; on y avait reconnu jusque-là une scène de dressage. Il n'existe pas de représentation antique de la scène du sacrifice; mais il est singulier que celle-ci suive de si près le texte d'Hérodote.

insérés dans la zone en question, mais copiés et complétés par des motifs empruntés aux *Antiquités de la Russie méridionale*. C'est seulement après être sortie des mains de Rouchoumowsky que la tiare a été cabossée et a reçu, *sur les parties les moins importantes*, les coups qui ont éveillé l'attention de M. Clermont-Ganneau.

Non seulement Rouchoumowsky présenta des séries de calques et montra sans hésiter, dans les livres de Weisser et de Kondakoff, les motifs qu'il avait copiés ou compilés, mais il refit, d'après un simple dessin, un *fuseau* de la tiare et prouva que le travail de ciselure était bien de lui. Interrogé sur la manière dont les scènes iliaques avaient été composées, il répondit qu'il avait suivi les conseils de son client; or, il est plus que probable que Hochmann a lui-même été guidé par un archéologue. M. de Stern dit tenir de Hochmann en personne que le nom de cet archéologue sera connu en 1905, à l'expiration de la prescription décennale pour faux.

L'important serait de savoir si les fragments *antérieurs*, livrés ou prêtés par Hochmann à Rouchoumowsky, sont vraiment *antiques*, ou si, suivant une hypothèse qu'a énoncée (sans l'adopter) M. Clermont-Ganneau, ils proviendraient *d'une première tiare mal venue*, œuvre d'un autre ciseleur que Hochmann aurait fait travailler d'abord. La question est très complexe. Rouchoumowsky avait déclaré qu'en analysant la partie centrale de la tiare, on reconnaîtrait qu'elle n'est pas repoussée dans un or de même composition que le reste; l'analyse, faite à la Monnaie sur de trop petits morceaux, n'a pas donné de résultats. Mais la différence des ors est visible à l'œil nu et ne prouverait rien pour l'antiquité de la partie centrale, dans l'hypothèse où celle-ci proviendrait d'un autre faux « massacré ». Actuellement, les éléments de la question sont les suivants :

1° Rouchoumowsky atteste que les quatre fragments étaient en mauvais état, remplis de terre, et qu'ils lui ont été remis comme antiques par son client;

2° Les fragments en question portaient des traces de rivets, non de soudure; l'assemblage au moyen de rivets n'est pas usité dans l'orfèvrerie moderne;

3° On se demande pourquoi Hochmann, jugeant le premier essai mal venu, l'aurait brisé pour en remettre les fragments à Rouchoumowsky, au lieu d'envoyer la tiare manquée au creuset après avoir pris des empreintes des parties qu'il jugeait bonnes;

4° Dans l'hypothèse où la tiare n° 1 n'aurait jamais été complète, mais où les fragments, fabriqués comme tels, eussent été destinés à tromper les archéologues, on ne s'explique pas pourquoi le faussaire eût surmonté la zone avec dédicace d'un grand morceau de calotte sans autre ornement qu'un zigzag;

5° Est-ce que Hochmann aurait présenté les fragments comme antiques pour ménager la conscience du ciseleur? Mais Rouchoumowsky avait déjà travaillé pour Hochmann et savait certainement à quoi s'en tenir;

6° La dédicace à Saïtapharnès est d'une correction inattaquable, alors que toutes les autres inscriptions grecques sur objets d'or faux sont, ou mal rédigées, ou d'une paléographie incorrecte;

7° Voici maintenant des arguments en sens contraire. La paléographie de la

dédicace à Saïtapharnès est, avec de légères différences, celle de la célèbre inscription conservée à l'Ermitage et relative au citoyen Protogène, qui vint en aide à la ville d'Olbia menacée par Saïtapharnès[1]. Évidemment, un faussaire devait être tenté de prendre modèle sur cette inscription et de graver la sienne en creux, à l'imitation de l'original en marbre. Si Hochmann possédait un document antique aussi précieux qu'une dédicace à Saïtapharnès gravée sur or, pourquoi l'a-t-il fait insérer dans un ensemble apocryphe après avoir fait repousser les lettres, au risque d'enlever toute valeur marchande au fragment ainsi dénaturé? On peut répondre, il est vrai, que Hochmann n'eut pas tort d'agir de la sorte, car il tira plus de 100.000 francs de la tiare et n'en eût guère trouvé plus de 20.000 pour la dédicace isolée;

8° Hochmann a repris les trois autres fragments copiés par Rouchoumowsky et l'on ne sait ce qu'ils sont devenus. A plusieurs reprises, le bruit a couru qu'il existait une seconde tiare — la bonne! — dans une collection de la Russie méridionale. Est-ce dans cet objet qu'il aurait fait insérer les trois fragments, tirant ainsi deux tiares de quatre débris de tiare, comme certains ébénistes font deux commodes Louis XV avec deux tiroirs?

Dans son rapport au ministre, en date du 2 juin, que le *Temps* du 11 juin a publié, M. Clermont-Ganneau s'est abstenu de conclure. Voici les passages essentiels relatifs aux fragments litigieux :

« Que devons-nous penser de ces quatre fragments d'or remis à M. Rouchoumowsky et dont l'un — ne l'oublions pas — a été utilisé par celui-ci en nature et incorporé dans la tiare?... La première idée qui vient à l'esprit, est que ces fragments déchiquetés, écrasés, encore souillés de terre, pouvaient être les débris d'une tiare antique et authentique, provenant de quelque fouille clandestine. L'état pitoyable dans lequel ils se trouvaient... semble être tout d'abord un argument favorable... De même, le système d'assemblage à rivets, au lieu de l'emploi de la soudure, est encore un bon signe. Bon signe également le premier état de l'inscription avec des caractères en creux et non en relief... On aimerait mieux toutefois qu'ils eussent été exécutés au pointillé plutôt qu'au trait continu. D'autre part, au dire de M. R , l'exécution de l'ornementation était « très grossière »; il a insisté à plusieurs reprises sur ce jugement avec un dédain marqué... Ce reproche de grossièreté ne serait pas une objection, bien au contraire; on pourrait l'attribuer, en effet, à l'impression produite sur un artiste moderne, amoureux de « fignolage », par la sévérité du style archaïque. Enfin, il est certain qu'à l'œil même il y a entre les ors des trois zones une certaine différence de ton impliquant leur hétérogénéité...

« Il ne faudrait pas, toutefois, se faire encore là-dessus trop d'illusions : je ne puis m'empêcher de me demander si ces fragments sont des fragments véritablement antiques. Le fait seul d'avoir passé par les mains si suspectes de X...[2] est

1. Grâce à l'obligeance de M. le comte Bobrinsky, j'ai reçu d'excellents estampages de ce texte célèbre, dont le moulage est actuellement exposé au Musée de Saint-Germain.

2. M. Clermont-Ganneau désigne ainsi Hochmann, par un scrupule qui a des motifs honorables, mais qui a égaré le public, en laissant croire qu'il s'agit de quelque savant archéologue que l'enquêteur ne voulait pas nommer. Un de mes amis m'affirme avoir entendu dire que c'était moi. Je ne crois pas que ce soupçon soit fondé.

déjà bien inquiétant. Ce personnage, qui n'en était pas à son coup d'essai, a — nous le savons — fait travailler d'autres orfèvres ciseleurs que M. Rouchoumowsky. N'aurait-il pas pu remettre à celui-ci, pour les utiliser dans la mesure du possible, les produits plus ou moins complets, dûment dénaturés, d'une première commande confiée par lui à quelque autre artiste qui serait demeuré au-dessous de sa tâche? On avouera que cette hypothèse expliquerait aussi bien que l'autre, plus consolante, la grossièreté du travail constatée par M. Rouchoumowsky; il a, en outre, remarqué que quelques détails de l'ornementation — notamment les fleurettes dans la bande ajourée du fragment de la calotte — étaient *inachevés*. J'ajouterai d'ailleurs que M. R. paraît douter lui-même de l'antiquité réelle de ces fragments — il inclinerait même aujourd'hui à y voir les restes d'un travail manqué par un confrère. *Pour se prononcer, il faudrait avoir sous les yeux les trois fragments aujourd'hui disparus*; celui qui nous reste a subi trop de transformations pour permettre de trancher la question. »

Là où M. Clermont-Ganneau reste dans le doute, d'autres ont affirmé. Dès le 2 mai, dans un article anonyme, la *Chronique des arts* résumait avec détail le témoignage de Rouchoumowsky et réduisait à un *minimum* négligeable les éléments de la tiare *antérieure* : « Trois petits fragments devant servir d'indication ». Le 9 mai, le *Gaulois* publiait ce qui suit :

« Nous apprenons, d'une source autorisée, que l'histoire de la tiare de Saïtapharnès nous réservera peut-être une véritable surprise. On sait, et M. Clermont-Ganneau l'a déclaré lui-même, qu'il n'est plus possible aujourd'hui de soutenir l'authenticité de cette œuvre artistique. Mais, comme il importe de sauvegarder... l'amour-propre de certaines personnalités scientifiques, on aurait imaginé une petite fable qui aura le mérite de ne pas démentir trop catégoriquement les allégations de Rouchomowsky en ce qui concerne la paternité de son œuvre.

Voici donc le conte à dormir debout que l'on se proposerait d'éditer à grand fracas :

Au moment des fouilles d'Olbia, on découvrit la tiare de Saïtapharnès, littéralement aplatie et pliée en deux. On lui restitua sa forme primitive; puis comme certaines parties de la précieuse coiffure, surtout à la base, étaient complètement détruites, en tant que ciselure et travail d'orfèvrerie, quelqu'un eut l'idée de s'adresser à Rouchomowsky pour les remettre en état. Le ciseleur d'Odessa consentit volontiers à se charger de cette besogne. Il grava et burina tant et si bien, durant plusieurs mois, qu'il parvint à refaire de la feuille d'or trouvée à Olbia la pièce d'orfèvrerie que le musée du Louvre s'est empressé d'accueillir. Et voilà !

De cette façon, il serait démontré : 1° que la tiare de Saïtapharnès est authentique, puisqu'elle a été retrouvée dans les fouilles d'Olbia; 2° que Rouchomowsky est bien l'auteur des motifs d'ornementation qui en décorent les trois zones superposées. »

La thèse que l'archéologue masqué du *Gaulois* annonçait, pour la discréditer à l'avance, fut développée par M. Th. Reinach dans le *Figaro* du 31 mai. Voici un extrait de la fin de cet article :

« De cette lutte de sept ans, de cette enquête de deux mois, la tiare du Louvre sort, sans doute, éclopée, déchue de son piédestal, mais nullement anéantie. Ce n'est plus le bibelot incomparable, le chef-d'œuvre de l'orfèvrerie gréco-scythique : c'est encore un document historique d'une importance considérable et d'une réelle valeur artistique.

« Il reste vrai que les paysans d'Olbia ont retrouvé la sépulture du roi scythe mentionnée dans le fameux décret de Protogène ; il reste vrai que nous connaissons la tiare d'or de ce puissant chef barbare, avec son ordonnance harmonieuse, son décor sobre et élégant, son mélange caractéristique d'ornements grecs et de motifs scythiques, par dessus tout avec son inscription si curieuse, si humiliante pour l'orgueil de la vieille cité milésienne qui, sur l'image de ses remparts insultés, gravait ces mots : « Le Sénat et le peuple d'Olbia au grand roi invaincu Saïtapharnès. »

Le même archéologue s'est occupé, dans le *Figaro* du 10 juin, de l'hypothèse du faussaire copiant ou mettant en œuvre les débris d'un faux :

« Vous apportez à un habile ébéniste une porte et un pied de bahut, vermoulus, endommagés, mais fouillés de rinceaux excellents et robustes, d'un beau style XIVe siècle, pourvus encore de leurs clous oxydés et ornés d'une devise gothique parfaitement correcte ; ornements et dessins sont d'ailleurs originaux et non point copiés sur un modèle connu. Vous chargez l'ébéniste d'utiliser ces morceaux pour constituer un bahut complet, qui, après avoir été convenablement « piqué » et passé au brou de noix, sera vendu comme ancien... mettons en Amérique. Cela fait, vous lui enlevez les modèles. — Maintenant, les fragments fournis comme modèles par les truqueurs sont-ils vraiment anciens, ou ont-ils été eux-mêmes fabriqués sur leurs ordres, il y a deux ou trois ans, par un autre ébéniste « qui n'a point dit son nom et qu'on n'a pas revu » et auquel, chose singulière, on n'aurait pas commandé le meuble entier, quoiqu'il fût capable de le faire ? De ces deux hypothèses, laquelle est la plus vraisemblable ? »

On voit que dans la controverse sur la tiare, comme en certaines questions de théologie, il y a des *maximistes* et des *minimistes*. De l'authenticité intégrale, telle qu'elle fut admise par M. de Kieseritzky, M. Benndorf, M. Franks, les conservateurs du Louvre et bien d'autres, il ne saurait plus être question ; mais on peut se demander, et l'on se demandera longtemps encore, si la tiare est à la fois une restauration et une copie interpolée d'un original disparu, ou si c'est le produit astucieux d'un faussaire travaillant sur les débris « massacrés » d'un faux antérieur. J'incline vers la première hypothèse, mais je ne suis sûr de rien ; l'histoire de la tiare est une leçon de réserve qui ne doit être perdue pour personne.

L'objet litigieux a été attribué au Musée des Arts Décoratifs, installé dans l'aile du pavillon Marsan. On pourra l'y étudier encore, en discuter les qualités et les défauts. Il est fâcheux qu'on n'y puisse joindre les autres pièces exposées au Salon de 1903 par Rouchoumowsky. Pour composer celles-là, le ciseleur russe n'a pas eu à sa disposition de fragments *antérieurs*, mais seulement des recueils d'images. Si elles sont très inférieures à la tiare, c'est sans doute que les fragments *antérieurs* avaient des qualités suggestives, à quelque époque que l'on veuille les attribuer. Sur ce point capital — c'est l'avis de l'auteur de l'enquête comme le nôtre — la controverse n'a pas dit son dernier mot.

Salomon Reinach.

Bronzes syriens.

Monsieur le Directeur,

La publication dans la *Revue archéologique*, 1903, I, p. 397-400, d'un bronze provenant de Damas et, depuis 1882, au Musée de Constantinople, soulève des questions très délicates d'authenticité, de date et d'usage. Pour aider à leur solution, je me permets de vous communiquer un bronze en ma possession depuis 1897 et que j'ai acquis à Tripoli de Syrie (fig. 1). Sa hauteur totale est de 0m,105, sensiblement inférieure à celle du bronze de Constantinople. L'analogie est frappante. Il y a tout lieu d'admettre avec M. Perdrizet l'authenticité de ces objets, bien que les dates probables ne semblent pas concorder. Le bronze de Constantinople, caractérisé par la tête radiée de sept rayons, serait des

Fig. 1. — Bronze de Tripoli (Syrie).

IIIe ou IVe siècles de notre ère, tandis que le bronze en ma possession, dont la coiffure rappelle le turban de l'Asie centrale, pourrait être d'époque musulmane. Toutefois, le caractère indubitablement païen du bronze de Constantinople n'interdit pas une date plus basse que le IVe siècle. Il ne faut pas perdre de vue qu'en Syrie et en Mésopotamie de nombreuses sectes païennes ont subsisté en plein Islâm. Ceux qu'à partir du IXe siècle de notre ère on a improprement appelés les Sabiens, c'est-à-dire les habitants de Ḥarrân en Mésopotamie, adoraient le Soleil comme « le plus grand dieu » et vouaient un culte spécial aux sept planètes. Les croyances sabiennes n'étaient pas limitées à la ville de Ḥarrân; elles se maintinrent longtemps dans une grande partie de la Syrie. Ba'albeck était un de leurs principaux centres et il me paraît établi que toute la montagne des Noṣairîs pratiquait les mêmes cultes[1]. Mais avant de se pro-

1. Cf. notre *Histoire et Religion des Noṣairîs*, p. 82 et s. Les figurines à l'usage des sectes syriennes contemporaines de l'Islâm sont des plus rares. M. P. Casanova a publié une curieuse *Figurine en terre cuite avec inscription arabe*, in *Rev.*

noncer il faudrait être fixé sur la provenance exacte de ces objets trop facilement transportables et il serait à désirer que la publication de M. Perdrizet amenât au jour des bronzes similaires.

Quant à l'usage, ces figures me semblent avoir été appliquées en guise d'ornement sur la panse d'un vase de même métal. Mon exemplaire porte deux trous dans lesquels s'engageaient de forts rivets dont l'un a été conservé et s'aperçoit sur la gravure de profil. L'anneau réservé sur la tête correspond à un système de suspension par chaînettes. Bien que le bronze de Constantinople ne présente pas d'anneau, on peut tenir pour moderne son support en forme de chevalet : base à trois pieds et tige inclinée. La difficulté qu'a eu à résoudre l'ouvrier moderne pour maintenir debout cet élément décoratif est la meilleure preuve de son authenticité.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

René Dussaud.

Encore la Bible et Babel[1].

Un ami m'adresse le *Times Literary Supplement* du 19 juin, qui contient un bien joli article anonyme (je crois savoir qu'il est de M. Chad Boscawen) sur la traduction anglaise des deux célèbres conférences de M. Delitzsch. Quoi ! c'est dans le pays qui a toujours passé pour la patrie même de la *haute critique* qu'une dilution de *haute critique* au centième fait pousser des cris de paon à tout le « Parti Évangélique » et motive l'intervention césaropapiste que l'on sait ! Les Universités allemandes sont-elles donc entourées d'une muraille de Chine pour que l'Allemagne *in genere* ignore ce qui s'y dit et ce qui s'y pense ? La plupart des critiques de la nouvelle école s'étonneront moins de ce qu'a dit M. Delitzsch que de ce qu'il a tu, de son audace que de sa réserve...

Selon M. Boscawen, la partie la plus faible du livre est celle qui concerne la prétendue découverte de noms jahvéistes dans des tablettes babyloniennes du temps de Hammurabi. Il n'y avait pas de Iahveh dans le panthéon babylonien. Le dieu qui lui ressemblait le plus était Ea ; aussi la plus grande partie de la mythologie jahvéiste est empruntée à l'école d'Eridu. En revanche, la partie la plus importante du travail de M. Delitzsch est la réfutation de la vieille thèse du monothéisme primitif des Sémites. Une tablette qu'il a publiée prouve que les Babyloniens n'ont nullement été monothéistes jusqu'au jour où, par un *processus* de syncrétisme, tous leurs dieux furent absorbés dans le dieu national Marduk. Il faudra d'autres arguments que ceux de Jensen ou de Kittel pour prouver que le monothéisme hébraïque n'a pas traversé les mêmes phases. Les tablettes de la

arch., 1891, I, p. 298-303, pl. IX, qu'il rapporte au « culte rendu à el-Hâkim, sous la forme d'un bouquetin ». J'y verrais plutôt une offrande ou un ex-voto à l'adresse de ce dieu des Druzes. Les figurines au même type du bouquetin, dont une de bronze (ancienne collection Schefer), que signale le savant directeur-adjoint de l'Institut français du Caire, seraient des offrandes ou des ex-voto à l'adresse d'Allah.

1. Cf. *Revue archéol.*, 1903, I, p. 419.

1re dynastie babylonienne offrent des noms en *-ilu* ou *-el*, qui ne sont pas *monothéistes*, mais *hénothéistes*, en ce sens qu'ils se rapportent au dieu ou à la déesse qui était, pour chaque Babylonien, *loco parentis*. Des noms comme *Ilu-Abi* (Dieu est mon père) ou *Ilu-su-ibni* (son dieu m'a fait) sont relatifs à la divinité ancestrale, comme aussi le serment « devant dieu » dans le code d'Hammurabi.

M. Delitzsch a montré que le sabbat était essentiellement une fonction sacerdotale en Babylonie et que c'est ainsi qu'il a trouvé place dans le code hébraïque. Les restrictions qui caractérisent le sabbat juif sont essentiellement celles du code babylonien[1].

S. R.

Fouilles de Gezer.

L'exploration de ce *tell* par M. Alex. Macalister, aux frais du *Palestine Exploration fund*, a donné d'intéressants résultats stratigraphiques. On y constate les traces de six bourgades superposées, séparées par des couches stériles, qui témoignent d'un abandon plus ou moins prolongé du site. La plus ancienne bourgade est antérieure à la connaissance des métaux; la seconde offre des instruments en silex et en os, avec quelques objets de cuivre et de bronze; on construisait alors de petites maisons rectangulaires, en pierres non taillées. Dans la troisième couche, on observe des points de contact avec l'Égypte du Moyen Empire. Le fer paraît dans la quatrième; la poterie y témoigne d'influences égéennes(?). Les deux niveaux supérieurs n'ont pas encore été complètement explorés[2].

S. R.

Cretica[3].

Dans le tome XII des *Monumenti Antichi* de 1902 a paru le premier rapport de M. L. Pernier sur les fouilles exécutées à Phaestos par la mission archéologique italienne, si habilement dirigée par M. Halbherr[4]. Qui a lu cet excellent rapport? Quel périodique à fort tirage en a fait connaître le contenu ou même l'existence? Ce silence, que j'ai cru constater, serait profondément injuste s'il ne s'expliquait trop bien par le prix absurde (68 francs) auquel la maison Hœpli vend le t. XII des *Monumenti*. Il contient, il est vrai, un second mémoire admirablement illustré de M. R. Menrelli sur la riche nécropole barbare de Castel Trosino près d'Ascoli; mais celui qui s'intéresse à la Crète préhistorique doit-il aussi s'occuper d'orfèvrerie lombarde? L'Académie des *Lincei* ferait bien d'intervenir pour que chaque mémoire publié dans ses *Monumenti* fût broché et vendu à part; elle devrait aussi subventionner ce beau recueil de telle sorte que le prix n'en fût pas supérieur à celui de nos *Monuments Piot*.

1. Voir, sur le sabbat, le compte-rendu que j'ai donné du travail de M. Jastrow, *L'Anthropologie*, 1900, p. 472.
2. *The Nation*, 1903, I, p. 475.
3. Cf. *Rev. archéol.*, 1903, I, p. 286; *L'Anthropologie*, 1900, p. 497; 1902, p. 1-39; 1903, p. 110-113, p. 193-194, p. 238.
4. J'ai donné un premier exposé de ces fouilles, avec gravures, dans *L'Anthropologie*, 1901, p. 678-682. Ma source unique était un journal illustré italien.

La mission italienne a déjà consacré deux campagnes (depuis le mois de juin 1900) à l'exploration de Phaestos et a rendu à la lumière une grande partie du palais mycénien qui occupait la plus vaste des trois acropoles de la ville antique. La troisième campagne devait avoir pour but d'achever le déblaiement du palais; mais l'exploration des couches pré-mycéniennes et de la nécropole paraît devoir réclamer encore un long labeur.

Le grand palais de Phaestos[1] présente des analogies frappantes avec celui de Cnossos, mais il est plus vaste et, à certains égards, mieux conservé. Comme celui de Cnossos, il a remplacé un édifice plus ancien et repose sur une couche néolithique épaisse qui témoigne de la longue durée de l'occupation de ce site.

Les vues photographiques publiées par M. Pernier permettent, bien mieux que des descriptions toujours difficiles à suivre, de se faire une idée exacte de ces ruines grandioses (fig. 10, le palais vu de l'ouest; fig. 11, le corridor central vu de l'ouest; fig. 14, le *megaron* des hommes vu du sud-est; fig. 15, un magasin avec vases à provisions; fig. 17, le portique à l'est de la grande cour; fig. 19, le *megaron* des femmes; fig. 20, grand escalier conduisant à l'*hyperoon*; pl. II, plan général du palais; pl. III, entrée ouest du palais; pl. IV, l'autel devant le *megaron*; pl. VI, le corridor intérieur; pl. VII, salle avec bancs décorés de triglyphes horizontaux). D'autres figures, plus nombreuses encore, reproduisent des objets découverts au cours des fouilles : fig. 18, banc en gypse au-dessous du portique oriental; fig. 21, niche décorée de peintures à fresque (géométriques); fig. 24, tableau des signes incisés sur les blocs (comme à Cnossos, il y a de nombreuses doubles haches, mais aussi d'autres signes alphabétiformes présentant l'aspect de l'E, de l'H, de l'V, du M, du Ϙ, du Ψ, du Σ, du Π, de l'Ω etc.); fig. 28 *a* et 28 *b*, pâtes décoratives de forme ovale avec signes au revers; fig. 31, 32, inscriptions gravées sur des *pithoi* (caractères linéaires de Cnosse); fig. 33, 34, lampes et vases de pierre; fig. 36-38, objets de bronze, parmi lesquels des faucilles, des couteaux et une fibule à arc serpentiforme trouvée tout en haut de la couche mycénienne; fig. 39 et suiv., vases pré-mycéniens de la classe dite de *Kamarès*, dont la mission a recueilli plus de 40 exemplaires entiers et que M. Pernier, d'après la matière et la technique, divise en quatre groupes; fig. 45, vases mycéniens; fig. 47, vase en forme de cheval; fig. 49, petite idole en calcaire (type *violon*); fig. 53, statuette de femme en terre cuite peinte, analogue au bronze mycénien de Berlin; pl. VIII (d'un intérêt capital), où sont figurés les objets suivants : une coquille décorée d'un bas-relief (trois démons à tête de bovidé, d'équidé et de suidé, suivis d'un démon à tête d'oiseau); une tablette en terre cuite couverte de caractères linéaires; un vase de transition entre le style de Kamarès et celui de Mycènes; un grand cratère; une table de libation; un vase de Kamarès. M. Pernier fait observer avec raison que le motif du bas-relief sur coquille se trouve presque identique sur le chaton d'une bague d'or de Mycènes (Furtwaengler, *Antike*

1. Un palais de même époque, mais plus petit, sur le bord de la mer, a également été déblayé en partie par M. Halbherr. Il y a de nombreuses chambres et des escaliers qui conduisaient à des étages supérieurs; les murs sont décorés de stuc et de fresques.

Gemmen, t. III, p. 44, fig. 21); on connaît encore d'autres représentations analogues de la même époque, qui figurent sans doute des processions de personnages masqués, comme on en voit encore aujourd'hui chez les Australiens, les Peaux-Rouges et d'autres primitifs. Les archéologues paresseux qui n'ont pas voulu s'initier à l'ethnographie vont y être contraints par les découvertes crétoises; si cela les ennuie, ils s'occuperont d'autre chose.

M. Rufus Richardson, qui a visité successivement Phaestos et Cnossos, conclut ainsi[1] : « Le site du palais de Phaestos est superbe, le palais lui-même est grandiose; le plan en est clair et concorde sur tant de points avec celui du palais de Cnossos qu'il jette sur ce dernier une vive lumière. C'est une grande bonne fortune que les deux fouilles ont eu lieu presque en même temps; mais c'est Cnossos qui est la ruine la plus importante. » D'autres pensent le contraire, mais cela est fort égal : l'essentiel, c'est que nous avons là toute une série de révélations extraordinaires, que la science mettra du temps à digérer.

La chronologie de Phaestos et de Cnossos soulève des questions intéressantes. Les anciens nous ont déjà appris et les synchronismes égyptiens ont confirmé que l'éclat de la civilisation mycénienne se place vers 1400 av. J.-C.; mais quand a-t-elle commencé? M. Evans a remarqué qu'en arrière du palais actuel de Cnossos il y en avait un autre, dont plusieurs blocs ont servi à la construction du nouvel édifice. Le premier palais, appartenant à l'époque de la poterie dite de Kamarès, doit remonter aux environs de l'an 2000. Mais il a succédé lui-même à un ou plusieurs établissements beaucoup plus anciens. Des puits ont été creusés à la profondeur de 7 mètres et ont rencontré des poteries néolithiques. Pourquoi cet emplacement, qui ne domine pas la campagne voisine, a-t-il été choisi? Mystère et religion. Il n'y a de traces de fortifications autour d'aucun des palais. M. Evans a expliqué cela en rappelant que Paris est une forteresse de premier ordre, tandis que Londres n'est pas fortifiée. C'est que Paris, ville continentale, est exposée aux invasions par la voie de terre, tandis que Londres, comme les villes de Minos, est défendue par ses murs en bois, ses vaisseaux. La vraie forteresse de la monarchie crétoise, c'était sa flotte; les Doriens ont dû la détruire avant de prendre pied dans la grande île et d'y étouffer la civilisation pour plusieurs siècles. Ainsi se trouve confirmé, par un argument *à côté*, ce que les anciens, par exemple Thucydide, nous ont dit de la thalassocratie de Minos.

M. Rufus Richardson raconte qu'il est allé à Cnossos avec M. Flinders Petrie, lequel avait apporté un morceau de poterie noire trouvée en Égypte. Au cours d'une recherche dans les tas de tessons exhumés par M. Evans, il rencontra un fragment tout semblable au sien. — A quelle date attribuez-vous cela? demanda-t-il. M. Evans répondit sans hésiter : « C'est néolithique, vers 4000 av. J.-C. — Parfait! répliqua M. Flinders Petrie; j'ai trouvé mon tesson dans un tombeau de la Ire dynastie. »

On a contesté l'explication admise par M. Evans pour le nom du Labyrinthe « palais de la double hache » (*labrys*) et l'on a insisté sur le fait que le même

1. *The Nation*, 1903, I, p. 492.

signe se trouve souvent à Phaestos, avec beaucoup d'autres. Ces objections ne me touchent guère, car Minos pouvait avoir plusieurs *labyrinthes*, mot qui aurait signifié « palais » dans son langage, et la présence de la hache double sur des objets aussi évidemment sacrés que la grande bague en or de Mycènes oblige absolument d'y reconnaître un symbole. A côté de ce symbole, il y en avait d'autres, qui sont peut-être à l'origine des écritures. Avant de recevoir une destination utilitaire et *civile*, un signe graphique a dû nécessairement passer par la phase religieuse, signifier un *totem* ou une marque de propriété mystique, c'est-à-dire conférer un *tabou* à l'objet sur lequel on le gravait. Avec les notions si simples du *tabou* et du *totem*, il y a, dans le mobilier archéologique, bien des serrures réfractaires qui peuvent s'ouvrir.

M. Evans croit, et avec raison, que son travail d'explorateur ne serait pas complet s'il ne s'occupait de préserver et même de restaurer avec discrétion les vestiges qu'il rend à la lumière. D'autres le lui reprocheront peut-être; mais pas moi. Voici ce que dit à ce sujet M. Richardson : « Quand on voit combien d'ouvrage, dans les chantiers d'Evans, est fait par des maçons et des charpentiers, on ne doit pas l'accuser de rebâtir le palais qu'il a exhumé. Quelques grandes lignes de murs sont absolument indispensables pour maintenir des parties du palais qui, sans ce secours, deviendraient bientôt une masse informe. Assurément, de grands étais de bois qui supportent des seuils et des escaliers sont fort laids ; mais que faire? Et après tout ce que l'on a fait, la question se pose : Combien de temps cela durera-t-il ? Il est certain qu'exposé à la pluie ce palais ne tardera pas beaucoup à se réduire en poussière. J'ai souvent entendu dire en Grèce qu'excavation est synonyme de destruction : ἀνασκαφή καταστροφή.... Déjà, à Cnossos, les magnifiques blocs de gypse ont été attaqués par les intempéries. Il faut se hâter d'y aller si l'on veut jouir entièrement de ce qui est peut-être la plus belle des fouilles. »

Il est question de construire une tour en bois d'environ 30 mètres de haut non loin du centre du palais afin que les visiteurs puissent embrasser d'un coup d'œil le champ des recherches. « Ce sera laid, écrit M. Richardson, mais les considérations esthétiques peuvent céder cette fois à l'utilité. » Pourquoi cela doit-il être laid? On peut faire de jolies choses, même à Cnossos, avec de la brique et du fer[1].

Salomon Reinach.

1. On annonce que M. Bosanquet, directeur de l'École anglaise d'Athènes, a découvert à Palaeokastro, à l'est de l'île, un vrai trésor de vases mycéniens, supérieurs à tous ceux que MM. Furtwaengler et Loeschcke ont publiés. Une Américaine, miss Boyd, travaille à déblayer un petit palais mycénien à Gournia (*The Nation*, 1903, I, p. 471). — Parmi les objets récemment déposés au Musée d'Héraclée, M. Richardson signale onze plaques en bronze qu'on croit être des talents ; un petit vase noir sur lequel est figuré un homme debout, tenant un sceptre, devant lequel s'incline un personnage dans l'attitude du respect, suivi de trois guerriers que protège un seul énorme bouclier.

Le Congrès de Rome[1].

Le second Congrès international des sciences historiques a siégé à Rome pendant la première semaine d'avril. Près de 2.500 personnes, dont 300 étrangers, avaient souscrit; 1.800 congressistes assistèrent aux séances. Ce résultat est dû surtout à l'attraction que Rome exerce sur les « intellectuels » de tous pays et aux facilités accordées par les diverses entreprises de transports. Les Français étaient les plus nombreux, après les Italiens; il y avait peu d'Allemands *di primo cartello*, mais Harnack et Wilamowitz comptaient à juste titre pour plusieurs. Parmi les Italiens, Ettore Pais et Lombroso étaient absents et d'autant plus remarqués.

Le 2 avril, le président, M. Pasquale Villari, fit un discours très intéressant sur les progrès des sciences historiques. Le XIXe siècle, dit-il, a établi le principe des nationalités et affranchi politiquement les classes laborieuses; ce sera la tâche du XXe siècle de fixer des relations équitables entre les affranchis d'hier et ceux d'avant-hier. Le même jour fut exhibé au Palais des Conservateurs la *Forma Urbis*, plan antique de Rome au temps de Sévère, restitué, par M. Lanciani, à l'aide de 1.059 fragments.

Les congressistes se divisèrent en quatre sections et en un grand nombre de sous-sections; il faudra des volumes pour reproduire les travaux de toute espèce qui furent lus et discutés au cours des séances. M. Harnack résuma en moins d'une heure ses opinions sur la formation du Nouveau-Testament. M. Sabatier devait parler du Frère Elias; mais, dans sa section, les Italiens se prirent de querelle au sujet d'un *Corpus chartarum Italiae* et consumèrent ainsi tout le temps réservé aux lectures. M. Boni raconta les fouilles si fécondes qu'il a dirigées au Forum; mais il paraît qu'il lit très mal et qu'on ne l'écouta guère. Une autre communication importante du même savant avait trait aux matériaux romains trouvés parmi les débris du campanile de Saint-Marc à Venise, comprenant une collection de briques estampées romaines du Ier au IVe siècle. Il a constaté que les fondations du Campanile étaient en parfait état, de sorte que les travaux de reconstruction pourront commencer sans retard et ne dureront que trois ans au lieu de six.

La section d'histoire médiévale et moderne émit le vœu que l'on établît à Venise un musée central des pays adriatiques. La section géographique demanda la publication d'un grand atlas historique de l'Italie et d'un dictionnaire toponymique de la péninsule. Les philologues classiques votèrent la préparation d'un *Corpus* des papyrus grecs (c'est bien prématuré). Les historiens modernes furent d'avis que les documents d'archives devaient être rendus accessibles jusqu'en 1847 (en France, passé 1830, on ne communique rien). Les historiens de l'art prônèrent la publication d'un *Corpus* des médailles de la Renaissance et d'un *Corpus* de miniatures. Les physiciens proposèrent une édition des œuvres complètes de Torriccelli. Les philosophes firent appel au Gouvernement italien pour l'édition d'un *Corpus* des écrivains grecs de la Renaissance.

1. Cf. *The Nation*, 7 mai 1903; G. Radet, *Revue des lettres anciennes*, 1903, p. 192; G. Pinza, *Rivista di storia antica*, 1903, p. 584.

Les bibliographes recommandèrent la composition d'une bibliographie historique internationale (à quoi bon, quand neuf travaux sur dix sont sans valeur?)

La proposition de publier un *Corpus chartarum Italiae* fut écartée, après un vif débat, comme prématurée. On se disputa encore plus chaudement quand il fut question d'obtenir l'appui officiel du Congrès pour la réédition de Muratori par M. Fiorini. Le président, M. Villari, dit que la motion avait été introduite tardivement et que, d'ailleurs, la question était purement italienne, objection qui causa quelque surprise. Quelques Allemands réclamèrent : ils travaillaient avec Muratori autant que les Italiens ! A la fin, la proposition fut rejetée, mais on vota des encouragements aux éditeurs de Muratori ; cela parut maigre.

Le correspondant de la *Nation* assure qu'il y avait, dans ce Congrès, beaucoup de rivalités personnelles en jeu et que la situation des étrangers était parfois embarrassante, comme celle des gens invités à la table d'un ménage en bisbille. On aurait évité bien des discussions trop vives si l'on avait su se conformer aux règles du parlementarisme anglais ; mais « les peuples latins montrent peu de respect pour le président et n'en montrent aucun pour celui qui parle. Ils commencent par réclamer tout haut le silence quand le président le réclame lui-même, et leurs réclamations sont aussi fatales au silence qu'au bon ordre. Dès qu'un orateur se lève, ils se précipitent tous pour être le plus près possible de la tribune ; ils se tiennent là debout, gesticulant, faisant des commentaires à haute voix, envoyant des répliques jusqu'à l'entrée en scène de la victime suivante ». Le tableau est un peu outré, mais bien amusant. Ceci encore : « Le spectacle du président Villari, un tout petit homme pâle, à la peau ivorine, barbe et cheveux blancs, maître d'un torrent inépuisable d'éloquence, hurlant et montrant le poing à un autre illustre historien italien, qui essayait de hurler et de gesticuler plus fort que lui, fut une surprise pour bien des Septentrionaux flegmatiques, peu habitués à de telles manières entre savants. Mais il est bien possible que les adversaires, une fois les débats terminés, aient été manger amicalement du macaroni ensemble. Un étranger qui juge trop vite, là où les mœurs sont si différentes de celles de son pays, risque fort de juger mal. » C'est bien vrai.

Parlant de l'enseignement historique en Angleterre, M. Bryce dit qu'il y existait si peu que c'est à peine s'il en pouvait être question. Il cita le cas d'un professeur d'histoire, dans une université anglaise, qui naguère était également chargé du cours d'histoire naturelle. Il déclara que l'Angleterre, à la différence de l'Allemagne et de la France, n'a ni séminaires, ni laboratoires comme l'École des Chartes, mais il ajouta qu'un progrès s'était dessiné, à cet égard, depuis 1894. Tous les grands historiens anglais, de Gibbon à Greene, ont dû apprendre l'histoire tout seuls. Ce qui est vrai des historiens l'est aussi des orientalistes, des archéologues, à l'exception de ceux qui ont fréquenté des Universités allemandes; et, malgré cela, dans toutes les branches du savoir humain, il y a toujours eu des Anglais de premier ordre. C'est sans doute qu'un homme d'une réelle valeur personnelle peut toujours se former par la lecture; l'efficacité de l'enseignement se fait surtout sentir au profit des esprits de second rang.

M. Orsi a présenté un rapport d'ensemble sur les fouilles qu'il dirige depuis quatorze ans en Sicile; M. Patroni a exposé ce qui s'est fait en Campanie et en Lucanie; M. Savignoni a relaté les travaux de la mission italienne en Crète; M. Montélius a étudié les relations de l'Italie avec le nord de l'Europe (route de l'ambre); M. Ghirardini a signalé les influences égéennes dans la zone vénitiennne de l'Adriatique; M. Collignon a fait l'histoire du type des Pleureuses; M. Petersen a parlé de la Colonne Trajane; M. Strzygowski, des basiliques d'Asie Mineure à voûtes hémisphériques; M. Conway a communiqué l'inscription inintelligible, en caractères grecs, découverte par M. Bosanquet dans l'est de la Crète (ve siècle) et l'a déclarée (avec raison) indo-européenne (ce dont on ne peut conclure que Minos, *dix siècles avant*, parlât une langue indo-européenne); M. de Petra s'est occupé des origines de la crémation; M. Radet a distingué les satrapies des nomes, etc. etc.

Parmi les expositions temporaires qui ont eu lieu à l'occasion du Congrès, il faut citer celle des anciennes vues et des anciens plans de Rome à la bibliothèque Victor-Emmanuel. Le prince Torlonia a permis aux congressistes — faveur devenue bien rare — de visiter la villa Albani et une excursion intéressante a eu lieu à Norba. Faute de pouvoir réunir trois cents amateurs, il a fallu renoncer à visiter Naples et la Sicile.

Le prochain Congrès se tiendra à Berlin en 1906. Si Maulde de la Clavière, qui fut l'initiateur de ces réunions, vivait encore, il pourrait se déclarer très satisfait; les Congrès historiques ont décidément réussi. C'est l'opinion qui semble se dégager des comptes-rendus que j'ai lus et j'ai l'impression que le Congrès de Rome aura beaucoup contribué à ce résultat. Mais cette opinion n'est pas partagée de tous les Italiens, témoin les critiques que l'on va lire (on m'a envoyé cet article je ne sais pourquoi).

Suivant le journal de Milan, *L'Italia del Popolo* (24-25 avril 1903), l'initiateur du Congrès (en Italie) fut M. Ettore Pais, qui, en 1901 et pendant les premiers mois de 1902, avait obtenu, à cet effet, de nombreuses adhésions, depuis Th. Mommsen jusqu'à Gabr. d'Annunzio. M. Pais voulait que le Congrès fût comme une exposition de tout ce que l'Italie avait accompli, depuis son unification, dans le champ de la pensée. Des influences malfaisantes, mais puissantes, firent échouer son projet. Ici, je cite textuellement :

Sono storia di ieri gli attacchi di un tal Ceci (messo in sacco dal Pais a proposito della famosa *stele* del Foro) contro l'ordinamento del museo di Napoli prima, poi contro l'ideato Congresso storico; e il pubblico sa come il Ceci non fosse altro che lo Sparafucile della pomposa scuola baccelliana, avversa all'iconoclasta Pais e pronta domani a scoprire tra i ruderi dell'antica Roma... la coda del ratto delle Sabine o i capelli della Ninfa Egeria.

E si voleva l'esclusione del Pais, non solo per il costume austero della sua indagine scientifica, nemica di ogni preoccupazione nazionalista e patriottarda, ma anche perchè il Pais è tutt'altro che beneviso alla scuola gesuitica che mette capo alla *Civiltà Cattolica* e in Roma domina più che non si creda, e perchè si temevano le sue rivelazioni a proposito del Museo di Villa Giulia, messo insieme anni addietro con assai poca sincerità da gente che di tutto si preoccupava fuorchè

della verità storica, e stato già argomento di aspre polemiche in Italia e all'estero.

Così si ottenne dal ministro il differimento del Congresso e, per conseguenza, l'abbandono per parte del Pais dell'organamento del medesimo.

Bref, le Congrès de 1902 n'eut pas lieu. Celui de 1903, malgré les efforts des organisateurs, a manqué d'éclat. « A peu d'exceptions près, les congressistes lurent leurs communications byzantines au milieu de l'inattention générale et au lieu d'une exposition organique du travail accompli par la collectivité des travailleurs, il y eut une série de monographies éparses sans grand intérêt; la séance la plus importante fut celle où Villari s'éleva contre la nouvelle édition de la collection muratorienne des *Scriptores*, que Fiorini procure pour l'imprimeur Lapi sous la direction de Giosuè Carducci. Bel exemple d'amour de la patrie et joli spectacle de concorde donnés par l'Italie à ses visiteurs étrangers! »

L'auteur anonyme de l'article ajoute que, pour faire pièce à M. Pais, on ne fit point figurer, dans le programme du Congrès, une visite au Musée de Naples et aux fouilles de Pompéi. Le député Socci posa, à ce sujet, une question au ministre, qui répondit que cela regardait le comité organisateur. C'eût été évidemment une excellente occasion de faire décider, par des juges informés et impartiaux, si la réorganisation du musée de Naples est ou n'est pas en de bonnes mains. Je crois que si.

S. R.

Papier chinois.

On sait que le papier, invention chinoise, a été introduit en Europe par les Croisés et paraît dès 1190 en Allemagne. L'explorateur suédois Sven Hedin, qui a « couvert » 6.500 milles dans l'Asie Centrale, a trouvé, dans les sables du désert de Gobi, du papier chinois datant des environs de 250 ap. J.-C. Sur la rive septentrionale du lac Lop Nor, il a découvert les ruines d'une ville et y a recueilli bon nombre de manuscrits chinois vieux de dix-sept siècles. D'après les sources chinoises, toujours suspectes quand il s'agit de chronologie, la fabrication du papier en Chine remonterait au second millénaire av. J.-C.[1].

S. R.

Un poids de tisserand.

Dans les *Mélanges Perrot* (p. 264, fig. 4), M. G. Perdrizet vient de publier un petit monument qu'il a trouvé dans une vitrine de l'*Ashmolean Museum*. Cette terre cuite, provenant de Tarente, me rappelle un autre monument tout à fait semblable que j'ai vu il y a trente-deux ans à Brindisi, si je m'en souviens bien, dans la bibliothèque qui était alors confiée aux soins de M. Tarantini. A l'aide du calque que j'en ai pris (avec une feuille d'étain renforcée de cire), j'ai tiré un plâtre dont la photographie (fig. 1) peut servir à comparer cet objet avec la terre cuite de Tarente. Il est haut de 70 millimètres et a autant de largeur en bas. Une des deux faces est lisse, l'autre porte en relief l'image d'une

1. *The Nation*, 1903, I, p. 375.

« chouette merveilleuse » ; elle a des bras, en outre de ses ailes, comme l'autre, mais elle ne file pas; elle paraît plutôt embrasser une statuette d'Athéna placée sur une colonnette. Il semble que la déesse serre son bouclier contre sa poitrine. La forme du petit monument est identique à celle du monument de Tarente, tous les deux étant demi-elliptiques; chacun est également percé de deux trous. M. Perdrizet pense que ces terres cuites ont servi d'ex-voto; c'est à tort, suivant moi. Je crois que ce sont les tisserands qui en ont fait usage pour tendre leurs fils, comme sur la fameuse peinture de vase, Pénélope avec son fils Télémaque (S. Reinach, *Rép. des vases*, I, p. 191). Les reliefs qu'on trouve sur ces petits monuments ne sont pas en désaccord avec leur usage présumé, car ce sont toujours des sujets relatifs à Athéna, déesse tutélaire des travaux féminins.

Fig. 1.
Poids de tisserand.

Berlin, R. ENGELMANN.

Encrier en terre cuite.

M. A. Nicolaï, de Bordeaux, veut bien nous communiquer le dessin ci-joint d'un encrier en terre cuite, découvert à Saint-Martin (Mas d'Agenais). Les dimensions sont : hauteur, 0m,05; diamètre de la base du pied, 0m,05; diamètre sur la partie convexe supérieure, 0m,06; circonférence de la panse, 0m,21. La destination assignée à cet objet par M. Nicolaï paraît vraisemblable.

Fig. 2. — Encrier (?) en terre cuite.

S. R.

Les voyages de Cockerell.

Tous les archéologues et épigraphistes respectent le nom de l'Anglais Cockerell, qui, de 1810 à 1817, entreprit de longs voyages en Grèce et en Asie Mineure. Le fils de cet homme énergique, Samuel Pepys Cockerell, vient de publier les lettres écrites d'Orient par son père[1]; malheureusement, il n'y a pas joint la reproduction des albums qui contiennent, assure-t-on, beaucoup de documents précieux sur l'architecture antique, car Cockerell était un excellent dessinateur. C'était aussi un enthousiaste; quand il arriva dans la plaine de Troie, il éprouva une joie si intense qu'il se mit tout nu (la nudité extatique!) et courut trois fois autour de la tombe de Patrocle. A Athènes, il rencontra Byron, qui s'embarquait sur un des vaisseaux chargés des marbres d'Elgin. Le même navire emportait deux petites statues de Vénus que Hobhouse (plus tard Lord Broughton), ami de Byron, avait achetées à Athènes. D'Athènes, Cockerell se rendit à Égine, où il découvrit, avec ses amis, les frontons du temple d'Aphaia.

1. *Travels in Southern Europe and the Levant*, 1810-1817, *edited by his son*. Londres, Longmans, 1903. Cf. *The Times*, *Literary supplement*, 19 juin 1903.

Il alla ensuite à Bassae (Phigalie). Là, en déjeûnant auprès du temple, ses compagnons et lui furent amusés à la vue d'un renard qui sortait d'un trou à quelques pas d'eux. Cockerell pénétra dans le trou et y trouva une plaque de la frise du temple; tout le reste fut exhumé en quelques jours et expédié au Musée Britannique. Du Péloponnèse, il passa en Crète et en Asie Mineure, non sans affronter des périls dont les voyageurs de nos jours ne se doutent plus. C'était l'époque où un voyage en Orient entraînait ou des misères indicibles, ou de ruineuses dépenses. Dans un journal de voyage encore inédit, écrit en 1803, lord Aberdeen raconte comment il fut reçu dans un village grec; c'était comme l'arrivée d'un Européen parmi les sauvages d'une île du Pacifique. « Quand ils virent ce que j'avais apporté pour dormir et pour les soins de ma toilette, un homme me demanda si les gens de mon pays mouraient; tout au moins, dit-il, quand on a tant de luxe et de confort, on doit vivre deux cents ans. » Ce sont les *dilettanti* de cette génération qui ont appris aux Grecs le mot *milordos*; ils ne l'ont pas encore oublié.

S. R.

Observations sur l'Album de Pierre Jacques[1].

« Prague, 10 juin 1903.

« Monsieur le Directeur,

« En feuilletant de nouveau votre édition de l'*Album* de Pierre Jacques, j'ai fait quelques observations et quelques hypothèses que je crois devoir vous communiquer.

« Pl. 32. Le torse viril est celui du Satyre de Florence, *Rép.*, I, 608, 1 R.

« Pl. 64 *bis*. Le « torse viril sous deux aspects » est probablement identique à celui que reproduit la pl. 71 *bis* (Harmodios des jardins Boboli).

« Pl. 66 *bis*. C'est le torse du Belvédère dessiné de dos; même mouvement, même conservation du col. Le dessin permet de reconnaître que l'original est une figure assisse.

« Pl. 67. J'ai comparé ce torse au Discobole Valentini, dont on possède ici un moulage. Le mouvement du pied droit est différent; le traitement des muscles paraît indiquer une époque postérieure. J'ai pensé d'abord à l'Apoxyomène, puis j'y ai renoncé. En réalité, c'est le dessin d'une réplique de l'Alexandre Rondanini à Munich. Le pied droit était certainement élevé. Cette réplique perdue me semble importante, parce qu'elle fournit la véritable restitution des bras. Les deux bras étaient posés sur la cuisse supérieure droite et s'y croisaient, comme cela est d'ailleurs admis par M. Furtwaengler (*Beschr. der Glyptotek*, p. 305).

« Pl. 72. La figure archaïque fait partie d'un autel qui a été récemment acquis par le Musée de Berlin (Kekulé, *Sitzungsber.* de Berlin, 28 mars 1901). Cf., sur le relief avec l'inscription, *C. I. L.*, VI, 426.

« Agréez, etc.

« Arthur Mahler. »

1. *L'Album de Pierre Jacques*, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit et commenté par S. Reinach. Paris, Leroux, 1902, avec 193 pl. de phototypie.

Un nouveau sarcophage chrétien.

Les *Notizie degli Scavi* ont publié (1901, p. 273) un très important sarcophage chrétien découvert dans l'église de S. Maria Antiqua sur le Forum (emplacement occupé plus tard par l'église de S. Maria Liberatrice). M. Marucchi en a parlé avec détail dans le *Bullettino di archeol. cristiana* (1900, p. 285) et dans les *Notizie*; vu l'intérêt de ce monument, il nous a paru utile d'en offrir à nos lecteurs une reproduction, bien meilleure que celle du recueil italien, parce qu'elle dérive d'une photographie habilement « éclaircie » par M. Champion. Il est singulier, soit dit en passant, que dans le pays de ces maîtres photographes qui s'appellent Alinari, Anderson et *tutti quanti*, les périodiques d'art et d'archéologie publient si souvent des *similis* dont la laideur sale ne laisse rien à désirer.

Le sarcophage est en marbre; la partie postérieure est entièrement lisse. Sur l'une des petites faces sont figurés deux pêcheurs, sur l'autre le navire de Jonas et un dieu marin (invisible sur la vignette). La face principale comprend,

Fig. 1. — Sarcophage chrétien découvert à Rome.

de droite à gauche, les scènes suivantes : 1° Saint Jean-Baptiste, sous l'aspect d'un vieillard, baptise dans le Jourdain J.-C. enfant; le Saint-Esprit descend du ciel sous la forme d'une colombe; 2° Un vieillard, lisant un volume qu'il déroule (un livre saint?), est assis entre le Bon Pasteur et une Orante[1]; 3° Jonas endormi au pied de la courge; à gauche, le monstre marin qui l'a rejeté et le navire d'où on l'a précipité; au-dessus, comme sur la pente d'une colline, deux béliers et une brebis.

Ainsi nous avons maintenant, à Rome même, un second exemple (cf. *Bull. archeol. crist.*, 1882, pl. IX) de cette scène, en contradiction formelle avec le texte de saint Luc : Jésus enfant est baptisé par saint Jean, de trente ou quarante ans au moins plus âgé que lui (cf. Cecil Torr, *Rev. archéol.*, 1902, p. 14). M. Marucchi ne connaît qu'un troisième exemple de ce motif sur les sarcophages; pour ma part, j'en connais deux en Gaule, deux en Italie, un en Espagne, ce qui, avec le nouvel exemple romain, en fait six, sans compter les

1. Ce vieillard est peut-être le défunt.

ivoires et une mosaïque. Évidemment, la tradition qui met six mois d'intervalle entre la naissance de saint Jean-Baptiste et celle de J.-C. ne régnait pas encore sans conteste au IVe siècle et devait être contredite par une autre tradition autorisée que nous n'avons plus.

Salomon REINACH.

Vase de la collection Colson.

MM. Colson frères, en pratiquant des fouilles au Châtelet (Haute-Vienne), localité célèbre par les découvertes archéologiques qui y furent faites au XVIIIe siècle, ont eu la bonne fortune de trouver un grand vase rouge à reliefs presque intacts, mesurant 0m,25 de diamètre et 0m,125 de haut. Sur la panse de ce vase est répétée deux fois la scène que nous reproduisons ici d'après un moulage développé (fig. 1). Les possesseurs de ce bel objet ont bien voulu

Fig. 1. — Vase du Châtelet.

en confier la restauration — ou, pour mieux dire, le recollage — au Musée de Saint-Germain, qu'ils ont autorisé à en exécuter un moulage (no 49371 de l'Inventaire manuscrit).

Le sujet, Orphée jouant de la lyre au milieu des animaux, ne s'est pas encore, à ma connaissance, rencontré sur la poterie romaine à reliefs; mais il se trouve fréquemment à l'époque impériale, *exclusivement dans l'Occident de l'Empire* (pourquoi?). Comme autre exemple du même motif signalé en Gaule, on peut citer la mosaïque d'Yvonans (Vaud), publiée par Bonstetten, *Supplém.*, II, pl. 14; celles de Rouen, de Blanzy (à Laon), de Vienne, de Lyon (*Bull. Soc. Antiq.*, 1883, p. 321, avec renvois); d'Aix (*Congrès archéol.* de 1855, p. 376), de Rottweil (*Bonner Jahrbücher*, t. LXXI, p. 27), etc.

On connaît aussi des mosaïques représentant Orphée en Angleterre (Gruppe *ap.* Roscher, p. 1193), à Pérouse (*Bull. de la Soc. des Antiq.*, 1878, p. 50), à S. Marinella et à Palerme (*ibid.*, 1883, p. 322), à Cagliari (Gruppe, p. 1190), à Tanger (*Bull.*, 1881, p. 97), à Cherchell (*ibid.*, 1883, p. 320), provenant de Tunisie (*ibid.*, p. 321), à Uthina (*Arch. Anz.*, 1896, p. 90), etc.

Une liste de ces monuments a été récemment dressée par M. O. Gruppe, dans son bel article *Orpheus* du *Lexikon* de Roscher, p. 1190 et suiv.

S. R.

Inauguration de salles nouvelles au Musée du Bardo[1].

Au nom du Président de la République française, M. Delcassé, Ministre des Affaires Étrangères, accompagné de M. Pichon, Résident général, a inauguré, le mardi 28 avril, les nouveaux agrandissements du Musée du Bardo.

Il faut avoir vu sur place l'aspect que présentait encore, au commencement de cette année, le palais du Bardo, pour apprécier à sa juste valeur l'œuvre accomplie en quelques semaines par la Direction générale des Travaux Publics, agissant d'un commun accord avec le Service des Antiquités et Arts.

Aux abords du palais beylical s'étendait une sorte de terrain vague, coupé de fossés et de fondrières, où le touriste aventureux risquait à chaque pas de disparaître dans l'orifice béant d'une citerne ou d'un égout. De ci, de là, se dressaient quelques pans de murs croulants, misérables débris d'édifices somptueux ; puis, en plein centre du Bardo, un énorme entassement de constructions éventrées aux tons fauves et roux, dont la masse chaotique semblait défier à la fois la pioche du démolisseur et les efforts de l'architecte.

Grâce au talent et à l'activité de MM. de Fages de Latour, adjoint au directeur général des Travaux Publics, Guy architecte, et Lepage, conducteur des Ponts et Chaussées, ce paysage dévasté s'est transformé comme par enchantement : de cet amas de ruines désertiques a surgi une oasis de verdure, et partout, sur les murailles blanches, couronnées de tuiles vertes, qui forment le fond du tableau, des bosquets fleuris détachent aujourd'hui leurs gracieuses silhouettes.

L'on a restauré, avec une sobriété de bon goût, la façade du Musée Alaoui, dont le délabrement contrastait étrangement avec l'éclat et la richesse des salles intérieures. Plus de prétentieuses corniches lézardées; plus de plâtras lépreux ; plus de volets vermoulus, égrenant une à une leurs palettes en loques sur la tête du visiteur; mais de grandes surfaces tout unies, simplement blanchies à la chaux, encadrant des balcons et des moucharabiés mauresques en forte saillie, et percées de grandes baies que soulignent discrètement quelques vieilles faïences tunisiennes, aux teintes éclatantes apaisées par le temps.

La porte a été déplacée; elle occupe maintenant le centre de la façade. S'ouvrant sous une arcade mauresque en marbre blanc, incrustée de ce précieux marbre vert antique, aux veines délicates, qui décorait l'Odéon romain de Carthage, elle donne accès aux salles du rez-de-chaussée du Musée.

Celles-ci ont été remaniées et considérablement agrandies. Elles sont désormais affectées aux collections lapidaires, classées par époques. Le vestibule central est réservé aux inscriptions latines. A droite s'ouvre la salle des Antiquités préromaines, avec la riche série des ex-voto à Baal Hâman et à Tanit,

1. Extrait de la *Dépêche tunisienne*, 5 mai 1903 (avec quelques corrections).

face de Baal; les inscriptions bilingues, voire même trilingues, libyques, puniques et grecques; les morceaux d'architecture présentant la volute ornée de fleurs de lotus et la gorge à profil accusé qui caractérisent l'art phénicien d'Afrique.

A gauche, la salle chrétienne offre un aspect pittoresque. Au milieu, se creuse dans le dallage le baptistère cruciforme d'El-Kantara, jadis rapporté de l'île de Djerba par un aviso. Les murs disparaissent sous une riche série de mosaïques de basse époque, notamment celle qui recouvrait, dans une chapelle byzantine de Carthage, les reliques de saint Étienne, le protomartyr, et de six martyrs de l'Église d'Afrique; ou ce tableau, d'un si curieux réalisme, qui a été découvert dans les ruines d'une basilique de l'Oued Ramel, et qui figure le chantier de construction de l'édifice dont il couvrait le sol.

Le sarcophage des Muses, de Porto-Farina, et divers bas-reliefs païens de l'époque romaine, s'étagent le long des degrés de l'escalier; sur le palier supérieur se dresse, entre deux belles têtes d'Isis et de Sérapis, l'édicule gréco-romain qui abritait la statue colossale de la Concorde, dans le Panthéon du Forum de *Gigthi* (Bougrara, au sud de Djerba).

A droite de l'escalier, l'on pénètre dans le musée arabe, récemment installé dans l'ancien palais de la veuve d'Adel-Bey, et dont la création, fort appréciée des touristes, a été accueillie avec tant de faveur par l'élite du monde indigène de Tunis. C'est une charmante habitation mauresque; les appartements, très variés de plan et de décoration, sont meublés à la mode du pays et regorgent de bibelots précieux et d'objets d'art de fabrication tunisienne. Ils se groupent autour d'une cour à ciel ouvert, que rafraîchit un mince jet d'eau jaillissant d'un massif de papyrus pour retomber ensuite en cascades dans les vasques étagées d'une fontaine de marbre.

En face du musée arabe, s'ouvrent les salles de l'ancien Harem, où se firent, il y a quinze ans à peine, les très humbles débuts du musée archéologique.

Les savants délégués du ministère de l'Instruction publique et de l'Institut de France qui l'inaugurèrent solennellement à cette époque, auraient quelque peine à reconnaître aujourd'hui les locaux transformés et les nouvelles collections qu'ils abritent.

Il serait trop long d'énumérer ici tout le détail des progrès accomplis; nous nous contenterons d'indiquer les principaux perfectionnements apportés depuis peu au musée des antiques.

L'on vient de dégager, pour le consacrer exclusivement à la statuaire romaine, le grand patio central qu'encombraient, jusqu'à l'année dernière, des amas de cippes, d'inscriptions, de chapiteaux d'inégal intérêt, empilés au hasard. Sous les élégantes arcades du portique de pourtour, se dressent aujourd'hui des statues colossales, découvertes pour la plupart à Carthage par M. Gauckler : l'Isis protectrice de la cité, diadémée du croissant et du disque et accompagnée de deux prêtresses, Bacchus et la panthère, Hermès, Déméter voilée, Vénus surprise, l'impératrice Faustine en orante, l'empereur Hadrien en costume héroïque. Dans une niche en retrait faisant face à l'entrée, trône le Jupiter Tonnant, qui jadis brandissait ses foudres au-dessus de la scène de l'Odéon romain; enfin,

le long des murs du patio, alternant avec des panneaux verticaux garnis d'ex-voto à Saturne, sont rangées sur des étagères une trentaine de têtes en marbres : images divines ou portraits réalistes d'empereurs, de hauts fonctionnaires ou de simples particuliers.

Le grand salon des fêtes attenant au patio, à gauche de l'entrée, a été doté de nouvelles vitrines contenant la collection des lampes d'argile, qui est peut-être la plus riche actuellement exposée dans un musée; c'est, en tout cas, la première qui soit classée méthodiquement, de manière à permettre d'embrasser d'un coup d'œil l'évolution des formes successives et les transitions des types, depuis la soucoupe rudimentaire de la Carthage primitive jusqu'aux pesants produits de l'industrie byzantine, en passant par les chefs-d'œuvre d'élégance et de grâce de l'art gréco-romain le plus délicat.

Au delà du salon des fêtes, dans l'angle nord-est du palais, s'étend une pièce spacieuse, qui n'avait pu être utilisée jusqu'ici, étant insuffisamment éclairée par une seule fenêtre. Trois mois d'un travail acharné ont suffi à M. Gauckler, directeur des Antiquités et Arts, et à ses dévoués collaborateurs, MM. Sadoux et Pradère, pour faire de ce réduit obscur la salle la plus brillante et la plus riche du Musée d'Alaoui.

Deux grandes baies percées dans la façade nord y répandent des flots de umière, qui font étinceler les ors et fondent les nuances un peu crues du plafond, sculpté et peint à l'ancienne mode tunisienne. Les laides faïences italiennes des murs disparaissent aujourd'hui sous les admirables mosaïques, découvertes depuis moins d'un an sur divers points de la Tunisie, dans les fouilles de la Direction des Antiquités ; la volière du palais romain de Carthage, que le musée doit à la bienveillante générosité de S. A. le Bey, propriétaire du terrain où M. Gauckler poursuit actuellement ses recherches archéologiques; le groupe colossal des Thermes de Dougga, Vulcain forgeant les foudres dans l'antre des Cyclopes, et les deux tableaux d'une extraordinaire finesse et d'une conservation parfaite trouvés à Chebba par MM. D. Novak et Ch. Epinat, un paysage marin accosté d'Arion chevauchant le Dauphin et Orphée charmant les animaux ; puis, à la place d'honneur, le triomphe de Neptune au milieu des quatre Saisons.

Aux figures peintes de ces déesses symboliques s'opposent leurs représentations en bas-relief, groupées, de part et d'autre des trois Grâces, sur le sarcophage sculpté de l'Oued Ramel. Celui-ci est placé entre les deux fenêtres, en face de la mosaïque de Chebba. Dans les angles de la pièce, des colonnes de marbres précieux et des consoles antiques soutiennent quelques sculptures de choix ; la tête d'Hercule de Gigthi; le portrait colossal de Lucius Verus, du théâtre de Dougga; le Vespasien de Bulla Regia et celui du Kef; Faustine l'Ancienne et une admirable réplique du pseudo-Sénèque retirées, l'une de l'Odéon, l'autre du théâtre de Carthage ; enfin, un excellent portrait romain du Ier siècle, de même provenance.

Les armoires droites appliquées contre les parois contiennent les amphores en verre irisé provenant des tombeaux du cimetière des *officiales*, à Carthage; quelques objets de bronze, remarquables à des titres divers, et les charmantes

et curieuses figurines de terre cuite sorties pour la plupart tout récemment de la nécropole punico-romaine d'Hadrumète.

Les vitrines plates qui remplissent l'enfoncement des fenêtres, ont reçu le médaillier du service des Antiquités, avec les sept cents pièces d'or et d'argent qui composaient les deux trésors de Monastier et du lazaret de Carthage.

Enfin, au milieu de la salle, de part et d'autre de la célèbre patère de Bizerte, deux meubles octogonaux présentent au regard les joyaux les plus précieux du Musée, une amphorisque d'albâtre, une coupe en cristal de roche, une couronne byzantine à cabochons, et l'inestimable série des bijoux d'or retirés depuis quatre ans des sépultures puniques les plus anciennes de Carthage.

L'intérêt et la richesse de cette nouvelle salle lui assignent dès à présent dans le musée Alaoui, le rang d'honneur qu'occupe au Louvre la galerie d'Apollon. Elle a semblé digne d'être placée sous le haut patronage du ministre éminent qui, depuis cinq ans, veille avec tant de bonheur aux destinées de la Tunisie.

M. le ministre des Affaires Etrangères a bien voulu accepter d'être le parrain de la salle Delcassé; et, en se retirant, il a chaudement félicité M. Gauckler et ses collaborateurs d'avoir su donner en si peu de temps, avec un personnel restreint et des ressources plus que modiques, de tels développements à une œuvre à la fois scientifique et pratique, qui fait honneur à la France et sert à rehausser son prestige moral aux yeux des indigènes et des étrangers que le musée Alaoui attire et retient à Tunis.

Prétendues verreries fausses au Musée de Saint-Germain.

On lit dans le *Journal* du 23 mars 1903, parmi d'autres erreurs :

« Le Musée de Saint-Germain renferme des spécimens de verres antiques, que l'on sait fabriqués à Cologne, et dont l'irisation est savamment obtenue, grâce aux écailles d'ablette. »

Il n'y a là rien de vrai. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'on puisse imiter des verres irisés avec des « écailles d'ablettes », lesquelles servent exclusivement, m'assure-t-on, à la fabrication des fausses perles.

S. R.

L'exposition d'art antique au Burlington Club à Londres (1903).

Nous empruntons à l'*Observer* du 31 mai un compte rendu sommaire de cette belle exposition, dont un catalogue illustré, dû à Mme Strong (Eugénie Sellers), doit perpétuer le souvenir.

The collection of marbles and bronzes, heads and busts and statuettes is probably the choicest of its kind that was ever collected in one small room. But it includes much else besides. There are terra-cottas from Tanagra, from Attica, and the other side of the Ægean. There are gems, intaglios, and cameos, and a few excellently-painted vases and coins. The small bronzes are of the utmost interest, and include at one end Signor Canessa's « Mounted warrior » of the early sixth century B.C., in which the treatment is rather that of the marble than of bronze, and at the other end a particularly characteristic series of the Ptolemaic period. Not the least interesting of the later bronzes is the Athena in

case A, a tiny copy of a cultus image of very early date, which may well be as late as the time of Hadrian, in whose reign there was a « boom » in such things. Lastly there is the Hamilton vase, the famous agate cup with the goats' heads for handles, the preservation of which through twenty centuries is a marvel of « fate's fortunate perversity. »

The cake being, in fact, all plums, it is impossible to go through it and pick them out one by one, as we should like, and to discuss the quite admirable critical comments contained in the club's catalogue. A noticeable circumstance is the quantity of fine Greek work of early date—anterior, that is, to the time of the Parthenon sculptures. Let us mention a few such examples. There is the Duke of Devonshire's bronze head of Apollo, attributed to Pythagoras of Rhegium, and Lord Lansdowne's heavy-eyed lady with the hair rolled in a massive knot, who might be—notwithstanding marked difference in the shape of the head—if not sister, at least cousin to the Choiseul-Gouffier Apollo. Of the Parthenon period we have one indubitable example, nothing less than an authentic fragment of the frieze itself, which must be able, if it could speak, to relate a romantic tale of travel, while the ripest summer time of Greek sculpture is represented by the Petworth Aphrodite unearthed some years since by Professor Furtwängler, and thought to be from the actual chisel of Praxiteles. Under a canopy, we hardly understand why it is thus arranged, is a beautiful marble, with a sort of troubling resemblance to the tinted wax bust in the Lille Museum. We hardly think the likeness, though unmistakable, would be so strong if the mutilated portions were restored. But it is quite exquisite. Mr. Marshall promises us a monograph on these busts, which certainly we await with impatience. Another work of great interest is Mrs. Ward's « Aphrodite », with its archaic note. In treatment it is partly conventional, partly realistic, a divergence which suggests a work of the transition from the old stiffness to the new freedom, of which Pheidias is the morning star. But it is not impossible that it may be archaistic rather than archaic, and should be closely compared with the Talleyrand « Head of Zeus », which betrays a similar union of conventional stiffness and scientific simplicity of execution [1]. Products of Greek hands, the work of Greek artists working in Greece or Greek lands, as distinguished from that of the Graeculi esurientes of Cæsarian Rome, have always a peculiar charm. Among these there is a statuette, a delicious torso of Venus, the type that of Praxiteles, and the smooth workmanship suggesting an Alexandrian craftsman. Among the bronzes the statuette of an Eros deserves an essay in itself. It is a little Eros lampadephoros, with the socket in his hand. There is a distinct note of modern playfulness in the perfectly balanced, lightly tripping figure—conceivably it is a work of the Sicyonian revival—but the great tradition of Lysippus and his followers has not been lost. Though it betrays its period as that in which, though worshipful statues of the gods were made, the gods had ceased to be worshipped, it still breathes the Greek not the Roman air.

No more individual sculpture of any period can have existed than the Meleager, attributed to Scopas. No one can fail to recognise this Meleager, a copy, like the rest, of the lost original, finer than the better-known example at the Vatican, though inferior to the grand head at the Villa Medici, which surmounts the elegant body of a Praxitelean Apollo. The fine head supposed to be that of Olympias, the mother of Alexander, certainly shows great likeness to the nume-

1. Hypothèse inadmissible. — S. R.

rous portraits of the handsome conqueror, the work of the author of the Apoxyomenos. The replica of the « Homer, » though damaged, is of more finished and elaborate workmanship than the famous bust in the Louvre, and the « Seneca, » falsely so-called, with the Marat-like countenance, that mysteriously hideous Greek work of the decadence, makes a worthy pair with its better known fellow in Florence. Actual Greek portraits are comparatively rare. There is a very interesting « Menander, » the head of which seems original. Menander was drowned in 299 B. C., which would suggest an original of the fourth century. Anyhow, this portrait is so haunting in individuality that one hardly cares whether it be Menander or not, or whether it dates from the third or the first pre-Christian century. A few words must be said about the beautiful mask of a Gorgon lent by Count Biadelli. Its relation to the Rondanini Medusa is obvious; but the differences are marked, and we do not regard either as the replica of the other. Both must spring from an older original, the Count's mask showing a much truer descent than that at Munich[1]. Few small works of ancient Greek art have attracted so much attention as the Rondanini Medusa. It impresses everybody, this face of the fury, with the eyes that no man could look into and live. It filled Goethe with awe and amazement, and he has left on record the impression made on him by « The agonising stare of the dying eyes » The present mask is distinctly more antique in type, the Gorgon is a less beautiful, less attractive woman, but much more godlike, and in the lips and mouth, and, in fact, generally, the treatment is larger than in the Rondanini parallel. It removes the slight doubt, that one, not without trembling, felt as to Professor Furtwängler's ascription of the type to Kresilas, the contemporary, perhaps the rival, of Pheidias. No doubt he is right in denying that this is the stare of death, though the dying woman type came later. Still, it is remarkable that, notwithstanding this beautiful conception of the *Gorgoneie kephale*, the aegis, from the time of the Pheidian Athene down to the third century, if not later, should have continued to represent the fury, almost with the old face conventional, even vulgar, hideousness.

— *Mittheilungen des K. d. arch. Instituts. Athenische Abteilung*, t. XXVII, 3e cahier : H. von Prott, *Dionysios Kathegemon*. I. *Dionysos Kathegemon considéré comme l'ancêtre de la famille des Attalides*. II. *Les artistes dionysiaques de Téos*. III. *Le culte des Attalides*. IV. *L'Attaleion et le temple ionique à Pergame*. V. *Le culte des rois et des empereurs*. VI. *Pergame et Alexandrie*. — Rubensohn, *Paros*. III. *Le Pythion et l'Asclepieion* (pl. IX-XI. R. a été le premier à reconnaître l'emplacement du Pythion, enceinte sacré que mentionnait une inscription. Celui de l'Asklepieion était connu; les fouilles entreprises par R. ont prouvé qu'il n'y avait aucun doute à avoir sur le nom de l'édifice; mais celui-ci a subi une destruction si complète que ces fouilles, tout en dégageant sur plusieurs points les fondations des murs, n'ont pas permis de restituer tout le plan du temple et de ses dépendances. On a constaté que deux bâtiments s'étaient succédé en ce lieu. Du premier, on n'a aucun fragment qui permette d'en apprécier l'âge. Le second paraît avoir été bâti au IVe siècle. A la suite de cette étude viennent les inscriptions et les sculptures mises au jour

1. La *Méduse Biadelli* sera publiée dans la *Revue*. — S. R.

par les fouilles. 24 figures insérées dans le texte ajoutent à l'intérêt du mémoire). — Fr. Calvert et H. Thiersch, *Contributions à la topographie de la Troade*. I. *Le Port d'Ilion*. II. *Le Rhoiteion*. III. *L'Ophrynion*. *Supplément*, par Thiersch. — L. Deubner, *Phobos*. — H. von Prott, *Supplément au mémoire sur Dionysos Kathégémon*.

— *Jahreshefte des œsterreichischen archæologischen Institutes in Wien*, t. V, 2e cahier, 3 planches et 51 figures dans le texte : Kubitschek, *Les monnaies où est figurée l'Ara Pacis* (pl. III et figures dans le texte. Renseignements que l'on peut tirer, pour la restitution de cet ensemble, de l'étude des monnaies; c'est fort peu de chose). — P. Hartwig, *Statue de bronze d'un hoplitodrome* (pl. IV. Statuette trouvée à Capoue, de la fin du ve siècle. Comparaison avec le bronze de Tubingue). — W. Reichel, *Sur l'arche de Jahveh* (ç'aurait été un trône vide. Réimpression d'un article, le dernier que Reichel a écrit avant sa mort prématurée, qui avait paru dans une revue de théologie). — O. Benndorf, *Modèles antiques d'édifices* (article important et curieux, où B. étudie l'emploi que les architectes et les décorateurs ont fait, dans l'antiquité, de modèles en relief qui représentaient ou les édifices à exécuter, ou ceux dont on voulait conserver et répandre l'image. Figures dans le texte). — Maas, *Table de bronze trouvée à Salzbourg avec figures représentant des constellatians* (pl. V. Débris d'un zodiaque de l'époque romaine). — Hula, *Dékaprotie et eikosaprotrie* (l'auteur est mort jeune depuis que cet article a été imprimé). — Hadaczek, *Sur l'art décoratif du moyen âge de l'antiquité grecque* (figures dans le texte. Il s'agit de monuments compris entre le xie et le viie siècle avant notre ère). — E. Maas, *Métrodore le périégète*. — Hauser, *Une conjecture sur la statue de bronze trouvée à Éphèse* (serait une des deux statues que Pline mentionne comme l'œuvre de Dædalos, fils de Patrocle). — Le *Beiblatt*, supplément imprimé en caractères plus fins, contient beaucoup de notes intéressantes, particulièrement sur les antiquités locales.

— *American Journal of archæology*, 2e série, t. VI, no 4, octobre-décembre. Partie administrative : Fr. W. Kelsey. *Les entrées de la scène au petit théâtre à Pompéi* (figures dans le texte). — W. Nickerson Bates, *Fers à cheval étrusques provenant de Corneto* (pl. XIV). — G. Olcott, *Notes numismatiques*. I. *Une trouvaille de monnaies romaines à Corneto*. — A. Fairbanks, *Sur le bas-relief connu sous le nom de l'Athéna mélancolique* (figures dans le texte). — *L'Héræum d'Argos* (annonce de l'ouvrage publié par M. Waldstein). — Ecole américaine d'Athènes. J. Tucker, *Diverses statues de Corinthe* (pl. XV, XVI). — Joshua M. Sears, *La route du Léchæum et les propylées de Corinthe* (pl. XVII-XVIII). — H. N. Fowler, *Nouvelles des fouilles et analyses des publications archéologiques*. — Un cahier complémentaire contient les rapports présentés sur les travaux de l'*Institut archéologique d'Amérique*, des *Écoles américaines d'Athènes, de Rome et de Palestine*.

— Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1902, 1er et 2e cahiers : Tsoundas, *Tête provenant de Mycènes* (pl. I et II. Trouvée sur l'Acropole, en 1896, cette tête méritait

d'être publiée plus tôt. Elle l'est enfin, bien décrite par T., et figurée en deux planches, dont l'une en phototypie et l'autre en couleurs. Elle est en chaux agglomérée, avec un décor en trois tons, le rouge le noir et le bleu. Elle est à peu près de grandeur naturelle (0m,18) et paraît être une tête de femme; il est possible qu'avec son bandeau et le diadème qui le surmonte, cette tête, comme le croit T., ait fait partie d'un sphinx. On y sent un réalisme un peu gauche encore, mais sincère. Il y a lieu de comparer ce morceau aux ouvrages de sculpture qui ont été découverts par M. Evans à Cnossos). — Paribeni, *Fragment de l'édit de Dioclétien trouvé en Attique.* — Malatézos, *La clepsydre chez les anciens.* — Pappabasileios, *Inscriptions de Chalcis.* — Cavvadias, *Statue archaïque trouvée en Attique* (pl. 3 et 4. Il s'agit d'une figure virile nue, découverte en Attique, sur l'emplacement d'un ancien cimetière, ce qui prouve que, comme on l'avait déjà soupçonné, beaucoup de ces prétendus Apollons archaïques ne sont que des statues funéraires. K. attribue celui-ci, avec toute raison, ce me semble, au milieu du VIe siècle; il trouve la sculpture supérieure à celle de l'Apollon de Ténée. Ce n'est vrai que dans un certain sens. L'Apollon de Ténée paraît plns ancien; mais la nature y est mieux étudiée et rendue avec plus de précision. Les formes du nouvel Apollon sont rondes et molles). — Strygowski, *Kaisariani* (photographies bien prises et jolis dessins).

— *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, 30e année, 3e fascicule, 1902 : R. Lanciani, *Les fouilles du Forum*, IX. *L'autel de Vulcain* (pl. IV). — E. Wuescher-Becchi, *D'un monument isiaque qui se trouve au palais Corsetti* (pl. V. Intéressant pour l'histoire du costume; mais le caractère isiaque du monument reste très douteux). — G. Gatti, *La casa Celimontana des Valerius et le monastère de Saint-Erasme* (pl. V à IX. Figures dans le texte). — Gio. Battista De Rossi, *Inscription grecque du monastère de Saint-Erasme* (note inédite, commentée par Gatti). — L. Borsari, *L'inscription honoraire d'Avilius Térès, cocher du cirque.* — D. Vaglieri, *Nouvelles recherches dans le forum romain.* — G. Gatti, *Notices sur les découvertes récentes d'Antiquités à Rome et dans le Latium* (figures dans le texte). — L. Cantarelli, *Découvertes archéologiques en Italie et dans les provinces romaines.* — L. Cantarelli, *Bibliographie.*

— *Archæological institute of America. American journal of archæology*, 2e série, t. VII, 1903, cahier 1. École américaine de Rome : F. W. Shipley, *Certaines sources de corruption dans les manuscrits latins, étude fondée sur deux manuscrits de Tite Live, le Codex Puteanus et sa copie le Codex reginensis.* — École américaine à Athènes : B. Powell, *Inscriptions grecques de Corinthe* (sur une soixantaine d'inscriptions découvertes dans les fouilles américaines, il n'y en a que neuf qui paraissent antérieures à la destruction de la ville par Mummius). — Institut archéologique d'Amérique : *Actes de l'assemblée générale* (elle a été tenue à Princeton, le 31 décembre, le 1er et le 2 janvier. Liste des communications qui ont été faites sur les sujets les plus variés). — *Nouvelles archéologiques* (janvier-décembre 1902).

— *La Revue de l'Art ancien et moderne.* — Sommaire du numéro du 10 avril 1903. — Texte : *L'Antiquaire de l'île Saint-Louis,* par M. Émile Dacier. — *A propos de l'Exposition des Primitifs français : Un Portrait de Dunois,* par M. Paul Vitry. — *Une Collection de portraits français* (fin), par M. le baron Roger Portalis et M. Henri Beraldi. — *L'Art de Versailles : la Galerie des Glaces* (fin), par M. Pierre de Nolhac. — *Galeries et Collections : la Collection Pacully,* par M. Raymond Bouyer. — *Les Bijoux nord-africains,* par M. Henri Clouzot. — Bibliographie. — Gravures hors texte : *Femme au manchon,* héliogravure Georges Petit, d'après un tableau de l'École anglaise (XVIIIe siècle). — *L'Été,* panneau décoratif, héliogravure Georges Petit, d'après Christophe Huet. — *Marie-Antoinette,* d'après la gravure de Ruotte. — *Mirabeau,* d'après la gravure de Bréa. — *Alexandre Dumas,* d'après la lithographie de Devéria. — *Une Française de* 1889 *: Mme Jeanne Granier,* d'après l'eau-forte de Piguet. — *L'Infante Isabelle-Claire-Eugénie,* héliogravure Georges Petit, d'après B. Gonzalès. — *Thétis plongeant Achille dans le Styx,* héliogravure Georges Petit, d'après Rubens. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er avril 1903 : *Un manuscrit de Philippe le Bon à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg* (1er *article*), par M. Salomon Reinach. — *Le Salon de* 1761, d'après le catalogue illustré par Gabriel de Saint-Aubin (1er *article*), par M. Casimir Stryienski. — *Les Acquisitions du département de la sculpture du Moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes au musée du Louvre* (1er *article*), par M. André Michel. — *Deux sarcophages anthropomorphes découverts à Carthage,* par M. F. de Mély : *La villa Madama, près Rome,* par M. Pierre Gusman. — *Pierre Julien, sculpteur* (1er *article*), par M. André Pascal. — Bibliographie : *Un Livre d'artiste* (*Adolphe,* de Benjamin Constant, ill. par G. Jeanniot), par M. Clément-Janin. — *L'Histoire par les monnaies, essais de numismatique ancienne* (Théodore Reinach), par M. E. Pottier. — Six gravures hors texte : *G. Fillastre, abbé de Saint-Bertin, offre le manuscrit des Chroniques à Philippe le Bon,* frontispice du manuscrit des *Grandes Chroniques de Saint-Denys* (Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg) : héliogravure. — *Saint Louis à Mansourah,* grande miniature du manuscrit des *Grandes Chroniques de Saint-Denys* (Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg) : héliogravure. — *Les Génies de la Poésie, de l'Histoire, de la Physique et de l'Astronomie,* par Noël Hallé : gravure à l'eau-forte, par M. E.-J. Pennequin. — *Sarcophages d'un prêtre et d'une prêtresse, découverts à Carthage* (Musée Saint-Louis, Carthage) : photogravure. — *La Vierge et l'Enfant,* bas-relief en terre cuite attribué à Rossellino (coll. Bonnat, musée de Bayonne) : photogravure. — *Illustration pour « Adolphe »* : eau-forte originale par M. Georges Jeanniot. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts du* 1er mai 1903 : *L'Exposition des Arts musulmans à l'Union centrale des Arts décoratifs,* par M. Gaston Migeon. — *Les Acquisitions du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre* (2e et dernier ar-

ticle), par M. André Michel. — « *Du* Ier *au* XXe », *les Arrondissements de Paris, vingt eaux-fortes originales de M. Eugène Béjot*, par M. Jules Claretie. — *La Collection Dutuit : Les Estampes*, par M. Henri Bouchot. — *Pierre Julien sculpteur* (2e et dernier article), par M. André Pascal. — *Correspondance de Belgique*, par M. Henri Hymans. — Bibliographie : *L'imprimerie en France* au XVe et au XVIe siècles (A. Claudin), par M. Clément-Janin; *Die Glæsersammlung des nord-bœhmischen Gewerbemuseums in Reichenberg* (G.-E. Pazaurek), par M. J.-J. Marquet de Vasselot. — Sept gravures hors texte : *Nabab Chodja el Molk*, miniature, Inde, XVe siècle; miniature sur fond noir, Inde, XVIe siècle (coll. de M. Bing) : photogravure. — *Ève*, statue en bois polychromé, école de Franconie, commencement du XVIe siècle (musée du Louvre) : héliogravure Chauvet. — *Louise Brongniart*, buste en terre cuite, par Houdon (musée du Louvre) : photogravure. — *Jésus guérissant les malades*, eau-forte par Rembrandt, dite *La Pièce aux cents florins*, fac-similé en photogravure. — *Saint Georges*, fac-similé d'une gravure au burin, par Lucas de Leyde. — *David jouant de la harpe devant Saül*, photogravure d'après une gravure au burin de Lucas de Leyde. — *Saint-Nicolas-des-Champs*, eau-forte originale de M. Eugène Béjot. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palaestina-Vereins*, 1901, nos 4-6 : Lucas, *Répertoire des inscriptions grecques de Gerasa* (reproduit en transcription tous les textes découverts jusqu'à ce jour — 93 numéros, quelques-uns inédits, communiqués par Puchstein; brefs commentaires et index.) [1]

— *Id.* 1902, no 2 : Sellin, *Rapport sommaire sur les fouilles de Ta'annek.* — Schumacher, *Exploration de la Transjordane.*

(1) Je me permettrai de rappeler (à propos de la p. 50, no 2) que c'est moi qui ai, le premier, démontré que l'ère de Pompée était employée à Gerasa (*Études d'Arch. Or.*, I, p. 142 et *Rec. d'Arch. Or.*, II, p. 16). — L'apparition du Μαειουμᾶς au no 22 est très intéressante; la question est encore indécise de savoir s'il s'agit ici de la fête fameuse sous ce nom, avec représentations scéniques, et en particulier naumachiques, ou bien de l'édifice même du théâtre. A l'appui de cette dernière conjecture, je ferai remarquer que le mot a survécu dans le toponyme arabe *Miâmâs*, localité voisine de Césarée, avec les ruines d'un théâtre. Toutefois on peut se demander, vu la teneur même de l'inscription, s'il ne vaut pas mieux entendre la célébration même du Maioumas, suspendue depuis des années (διὰ ἐνιαυτῶν.... [τ](ος)?); on sait, en effet que les empereurs chrétiens interdirent à plusieurs reprises cette fête à cause de son caractère licencieux. Je serais tenté de lire ensuite : (τ)οῦ λαμπρ(οτάτου) κόμ(ητος) Αὐτο[νόμ]ου?; le nom du comte ne saurait être omis. — No 81, M. Lucas et, un peu plus loin (p. 83), M. Nœldeke proposent, à leur tour, de nouvelles lectures de ce texte métrique dont je me suis occupé (*Rec. d'Arch. Or.*, V, p. 308). Je crois qu'ils ont tort de considérer ἡδίστη comme une simple épithète : c'est un nom de femme bien connu, et ce nom propre est indispensable dans la phrase. Au premier vers en tenant compte de la nouvelle copie de M. Puchstein, j'incline à lire décidément : κλημοφόρους στρατίας καὶ ἀέθλια μακρὰ τελέσσας; c'est bien, comme je le supposais, d'un ancien gradé qu'il s'agit, et non, comme le supposait le P. Pargoire, d'un ancien athlète; les observations philologiques de M. Keil sur la formation anormale de κλημοφόρος pour κληματοφόρος, sont tout à fait en situation, et M. Lucas rapproche fort à propos le κλῆμα de la baguette de *vitis*, signe distinctif des centurions. — Cl.-G.

BIBLIOGRAPHIE

Meisterwerke der niederländischen Malerei des XV und XVI. Jahrhunderts auf der Ausstellung zü Brügge, 1902. Herausgegeben von Max. J. Friedlaender. Munich, Bruckmann, 1903. In-fol., 35 p. et 90 pl. Prix : 100 francs.

Ce beau volume n'est pas seulement destiné à conserver le souvenir de l'exposition rétrospective de Bruges en 1902, mais à fixer l'état actuel de nos connaissances sur l'école flamande du XVe et du XVIe siècle, dans la mesure où cette exposition a permis de la préciser et de la compléter. Le texte de M. Friedlaender est court, mais digne, à tous égards, de ce connaisseur qui a déjà publié, dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, un excellent travail critique sur le même sujet.

Voici l'indication des planches, avec celle des sujets des tableaux et des désignations adoptées.

Jan van Eyck. — Adam et Ève (Bruxelles); la Vierge avec le chanoine de Paele (Bruges); la Madone à la source (Anvers); portrait de la femme de l'artiste (Bruges); les Saintes Femmes au tombeau (coll. Cook à Richemond; M. F. y voit une œuvre de la jeunesse de Jan, non de Hubert); portrait d'homme (Hermannstadt).

Petrus Cristus. — Saint Éloi et sainte Godeberte (coll. Oppenheim à Cologne); la montagne du Calvaire (Woerlitz); portrait de jeune homme (coll. Salting); le Christ pleuré (Bruxelles; attribution de Bode).

Rogier van der Weyden. — Le Christ pleuré (Bruxelles); portrait de jeune femme (Woerlitz); Madone à mi-corps (coll. Matthys à Bruxelles).

Le maître de Flémalle (Jacques Daret?) — Madone à la cheminée (coll. Somzée, puis Agnew à Londres); descente de la croix (Liverpool, ancienne copie).

Dierick Bouts. — La Cène (Saint-Pierre à Louvain); martyre de saint Érasme (Saint-Pierre à Louvain); le Christ chez Simon (coll. Thiem à San Remo); portrait d'homme (coll. Oppenheim à Cologne); Christ en croix (coll. Thiem à San Remo, tableau originaire de Malte); la Madone et saint Luc (Penrhyn Castle, inspiré du tableau de Rogier à Munich, travail de jeunesse). — M. de Tschudi a reconnu que, dans le triptyque du martyre de saint Hippolyte (Saint-Sauveur à Bruges), les volets sont de Van der Goes.

Maître de l'Ascension de Marie (Albrecht Bouts?) — Le buisson ardent (coll. Crews à Londres).

Hugo van der Goes. — La mort de Marie (Bruges); l'Adoration des Rois (coll. Liechtenstein à Vienne).

Hans Memling. — Madone avec saints (coll. Devonshire à Chatsworth, de 1467-8); portrait de vieille femme (coll. Nardus à Paris, autrefois Meazza à Milan); Naissance de Jésus (coll. Wilh. Clemens à Munich, venant d'Espagne); triptyque de Jean Floreins (hôpital de Bruges, 1479); l'Annonciation (coll. Radziwill à Berlin, 1482); les saints Egidius, Christophe et Maur, tableau dédié par Will. Moreel (Bruges, 1484); portrait de Martin van Nieuwenhoven (hôpital de Bruges, 1487); portrait d'homme (La Haye).

Maître brugeois de 1473. — Madone avec donateurs, triptyque (Sigmaringen).

Maître brugeois de la légende de sainte Ursule. — Volets avec épisodes de la lé-

gende de sainte Ursule (couvent des Sœurs noires à Bruges); Madone avec deux anges (Aix-la-Chapelle, musée Suermondt). M. Friedlaender énumère plusieurs œuvres du même anonyme, attribuées à tort à Memling.

Maitre brugeois de la légende de sainte Lucie. — Trois scènes de la légende de sainte Lucie (Saint-Jacques à Bruges, 1480). Artiste influencé par Memling.

Gérard David. — Jugement de Cambyse (Bruges); Saint Jérôme (coll. Somzée, puis Agnew à Londres); baptême de J.-C., triptyque (Bruges); Annonciation (Sigmaringen); l'Éternel entre deux anges (coll. Schickler à Paris); Madone avec saintes (Rouen, 1509); Sainte Famille (coll. Martin Le Roy, à Paris).

Le Pseudo-Mostaert de Waagen (Adriaen Isenbrant?) — Sainte Madeleine (coll. Somzée, puis Agnew); Madone avec saintes (coll. Arco-Valley à Munich); les Sept Douleurs de la Vierge (N.-D. de Bruges).

Maitre brugeois de 1500. — La Passion (Saint-Sauveur de Bruges, attribuée à tort à Gérard David).

Albert Cornelis. — Couronnement de la Vierge (Saint-Jacques à Bruges, 1517-1522).

Jan Provost. — Jugement dernier (Bruges, 1525); l'Avare et la Mort (Bruges).

Maitre brugeois vers 1500. — Madone à mi-corps (coll. André à Paris, peut être œuvre de jeunesse de Provost; c'est invraisemblable)).

Maitre flamand vers 1510. — Saint François (coll. Sutton-Nelthorpe à Londres, autrefois attribué à Gossaert).

Maitre brugeois du Saint-Sang. — La Vierge avec prophètes et sibylles (Saint-Jacques à Bruges; le peintre, voisin de Metsys, a été ainsi désigné par M. Herlin d'après un tableau de lui que possède, à Bruges, la confrérie du Saint-Sang).

Quentin Metsys. — Portrait d'un ecclésiastique (coll. Wilson, Secrétan, Liechtenstein à Vienne); le Christ en croix entre Marie et Jean (coll. Liechtenstein à Vienne, attribué par d'autres à Patinir); couple amoureux (coll. Pourtalès à Paris); portrait d'homme (coll. André à Paris, 1513); Sainte Agnès et Saint Jean l'Evangéliste (coll. von Carstanjen, à Berlin).

Cornelis Matsys (fils de Quentin). — Paysage avec saint Jérôme (coll. E. de Brabandere à Thourout, signé et daté de 1547).

Jan Matsys (fils de Quentin). — Judith (coll. Dannat à Paris, signé). Une réplique signée a paru dans la vente Otlet à Bruxelles (1902).

Joachim Patinir. — Madone à mi-corps (coll. Heseltine à Londres).

Maitre de la mort de Marie (Joos van Clève d'Anvers?) — Annonciation (coll. J. Porgès à Paris).

Jan de Mabuse (Gossaert). — Saint Donatien (musée de Tournai).

Bernaert van Orley. — Madone à mi-corps (coll. Northbrook à Londres, autrefois attribué à Gossaert).

Maitre de la légende de sainte Madeleine (actif vers 1525, élève d'Orley). — Sainte Madeleine à la chasse, en écuyère (autrefois dans la coll. Meazza à Milan, puis chez Ruston et chez Colnaghi à Londres).

Maitre sud-hollandais vers 1510. — Sainte Catherine avec des philosophes (coll. Cook à Richmond; peut être une œuvre de jeunesse de Herri met de Bles).

Maitre sud-hollandais vers 1520. — Saint Joseph fiancé, naissance de Jésus (coll. Cook à Richmond; attribué à Herri met de Bles).

Maitre bruxellois vers 1520. — Madone avec saint Louis et un évêque (coll. Somzée, puis Agnew; attribué à tort à Coninxloo).

Maitre des demi-figures féminines (Janet Clouet suivant M. Wickhoff). — Sainte Famille pendant la fuite en Egypte (coll. Colnaghi à Londres); Madone assise (coll. d'Ursel à Bruges).

JAN BELLEGAMBE. — Conversion de saint Paul (coll. Verhaegen à Meirelbecke; attribué à tort à Jacques Cornelis).

PIERRE POMBUS. — Portrait d'Adrienne de Buuck (Bruges).

GEERTGEN TOT S. JANS. — Saint Jean-Baptiste (coll. Macquoid, acquis par le musée de Berlin).

MAITRE HOLLANDAIS VERS 1500. — Le Calvaire (coll. Glitza à Hambourg; voisin de Geertgen).

HIERONYMUS BOSCH. — Le Christ portant la croix (Gand).

JAN MOSTAERT. — Descente de la croix et Jésus portant la croix (coll. d'Oultremont, puis au musée de Bruxelles).

CORNELIS ENGELBRECHTSEN. — Un saint chrétien à cheval (coll. Northbrook à Londres; attribué autrefois à Orley).

LUCAS VAN LEYDEN. — Portrait d'homme (coll. Zeiss à Berlin).

PIERRE BRUEGEL LE VIEUX. — Adoration des Mages (coll. G. Roth à Vienne, signé et daté 1563); le pays de Cocagne (coll. R. von Kaufmann à Berlin).

S. R.

C. JULLIAN. **Sur le mode de formation des cités gauloises** (extrait des *Mélanges Hirschfeld*. Berlin, Weidmann, 1903, p. 214-220.)

Plusieurs observations à retenir : 1° les rivières ne servaient pas de limites aux cités, mais généralement les montagnes, les forêts, les marécages (dans Strab., IV, 6, 3, conserver Λουερίωνος, le Lubéron, au lieu d'écrire Δρουεντίας ou Ἀουενίωνος); le texte de César (VII, 5), lu avec soin, prouve que la Loire ne séparait pas les Bituriges des Éduens; « c'est plutôt une direction qu'une nature de frontière. » Sauf de rares exceptions, les rivières navigables avaient les mêmes maîtres sur les deux rives, seul moyen pour un peuple de s'assurer les droits de péage; 2° les cités gauloises semblent s'être constituées de manière à renfermer à la fois des hauteurs et des plaines, des terrains de défense et des terrains d'exploitations (cf. Strab., IV, 1, 11). — M. Jullian n'écrit jamais sans enseigner quelque chose.

S. R.

R. LEONHARD. **Paphlagonische Denkmäler** (*Tumuli, Felsengräber, Befestigungen*). Breslau, Aderholz, 1903. In-8, 40 p. avec 13 gravures.

Résultats d'un voyage entrepris dans l'automne de 1900 par un observateur bien préparé. M. Belck a remarqué, en 1901, que le domaine des sculptures et inscriptions hittites cesse brusquement au nord de Boghazköi et d'Œjük, comme si la capitale, Pteria, avait été située à l'extrême nord de l'Empire. Il y a là un problème à résoudre. M. Leonhard répond que les tombes rupestres de la Paphlagonie font suite aux monuments hittites du nord et s'en inspirent, comme l'art phrygien s'en est inspiré à l'ouest. Les lions et les taureaux de la tombe paphlagonienne de Kalekapu (reproduits par M. Leonhard en phototypie) présentent une ressemblance étonnante avec ceux de l'art mycénien. Il existe aussi des analogies entre les types des édifices paphlagoniens et mycéniens. M. Leonhard estime que ces deux civilisations sont étroitement apparentées et que les tombes paphlagoniennes sont contemporaines de l'apogée de

Mycènes ; OEjük (2000-1500) et Boghazköi (1500) seraient à l'origine de ce double développement, interrompu en Grèce par l'invasion des Doriens, en Asie par l'invasion cimmérienne.

S. R.

G. Carrière. **Les cimetières de l'époque du Bas-Empire de Pouzilhac, Arpaillargues et autres lieux du département du Gard.** (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1902.)

Il s'agit de tombes datées (par les monnaies) de 248 à 353 av. J.-C. Elles sont à inhumation, tantôt en briques à rebords, tantôt en dalles calcaires ; le mobilier est pauvre, mais comprend, entre autres objets, des agrafes en bronze à crochets (Barrière-Flavy, *Sépultures barbares du Midi*, pl. XXXII, fig. 6), qui, par conséquent, sont antérieures aux invasions. Les squelettes d'enfant sont souvent inhumés dans des amphores allongées de terre rougeâtre (haut. 1m,20; diam., 0m,35). Une tombe d'Arpaillargues contenait un crâne avec deux clous enfoncés dans les oreilles et un autre clou vers le milieu du crâne. M. Carrière rappelle qu'un fait analogue a été signalé dans *La Nature* du 5 mars 1898 : « Un cultivateur de Dieulouard, M. Petit, a découvert, près de l'ancienne ville romaine de Scarpone, sur la Moselle, parmi des tombes dont une faite de larges tuiles, un crâne dans lequel étaient enfoncés sept clous d'une longueur de 10 centimètres. »

Cette question de l'emploi symbolique des clous dans les tombes d'époque romaine aurait besoin d'être traitée dans son ensemble (cf. Marggraff, dans la *Correspondenzblatt der anthrop. Gesellschaft*, 1874, p. 1 sq. ; Pottier et Reinach, *Nécropole de Myrina*, p. 205).

S. R.

M. Rostowzew. **Tesserarum urbis romanae et suburbi plumbearum Sylloge.** Saint-Pétersbourg, Glasounof, 1993 (Voss à Leipzig). In-4° de 440 pages, avec un atlas de 12 planches. Prix : 22 francs.

Depuis plusieurs années, un jeune archéologue russe, M. Rostowzew, élève de M. Th. Zielinski à Saint-Pétersbourg, s'est fait une réputation dans l'Europe savante par sa connaissance d'une série de petits monuments très négligés, les tessères romaines en plomb[1]. Après avoir publié à ce sujet plusieurs mémoires et, en 1893, une monographie en langue russe, il nous donne — avec un texte latin — la première partie d'un *Corpus* ou plutôt d'un *Delectus* des plombs, où sont décrits 3.600 exemplaires découverts à Rome ou aux environs de Rome, avec un atlas photographique qui en reproduit un millier. Tous ceux qui ont eu l'occasion de manier des plombs romains ou byzantins savent combien l'étude de ces documents est difficile à cause de l'usure inévitable de la surface ; M. Rostowzew s'y est employé avec un zèle qui inspire le respect et a exploré, à cet effet, un grand nombre de collections publiques et privées, à Paris, à Londres, à Vienne, à Rome, etc. Mme Sophie Rostowzew lui a prêté son con-

1. *Haec abjecta et contempta, eadem tamen summa attentione digna monumenta* (*Praef.*, p. VIII).

cours; c'est à elle que sont dues les figures insérées dans le texte, les laborieux index et les tables de concordance. On peut dire que le savant russe a fait pour les plombs romains ce que M. Gust. Schlumberger a fait pour les plombs byzantins et qu'il a considérablement accru notre savoir par cette masse nouvelle de types mis, pour ainsi dire, en circulation. L'auteur distingue trois grandes classes de tessères, *publiques, privées* et *incertaines*. Les premières comprennent celles qui portent des noms ou des images d'empereurs, des types militaires, frumentaires, relatifs aux spectacles ou aux exercices de la jeunesse. Dans la seconde classe figurent les tessères des collèges, des artisans, des bains, des lupanars (?), des hôtelleries, des marchands de toute sorte, et celles qui portent les noms ou les images de particuliers. Parmi les incertaines, M. Rostowzew décrit les tessères portant des images de divinités, des feuillages, des couronnes, des lettres isolées. La section la plus intéressante est certainemeut la seconde, qui apporte des informations nouvelles et importantes aux historiens des arts et métiers chez les Romains.

Je regrette que le format des planches soit plus grand que celui du texte; ces deux fascicules, qui s'éclairent l'un l'autre, devraient pouvoir être reliés ensemble. L'exécution des planches de phototypie est très satisfaisante et l'impression du texte claire et correcte.

S. R.

P. C. Sense. **A critical and historical enquiry into the origin of the Third Gospel**, Londres, William and Norgate, 1901.

Ayant lu de très près, et avec un intérêt soutenu, le livre de M. Sense, je n'ai pas été médiocrement surpris et peiné d'en trouver, dans la *Revue biblique* (1er octobre 1902, p. 632), un compte rendu non seulement sévère, mais dédaigneux. L'auteur de ce compte rendu n'a évidemment pas lu le livre dont il parle, mais s'est contenté d'en feuilleter les cinquante premières pages. Que M. Sense, qui est évidemment un autodidacte, ait commis quelques fautes de goût et de raisonnement, qu'il ne sache pas assez se défendre contre la tendance si naturelle de juger les choses du passé d'après les idées du présent, j'en conviens et le regrette pour lui ; mais tous ceux qui, comme moi, prendront la peine de le suivre, reconnaîtront qu'il a travaillé avec honnêteté, avec zèle, toujours de première main[1] et qu'il y a une singulière injustice à le traiter comme un fantaisiste ou un « mauvais plaisant ». Cela est plus qu'injuste, j'ose le dire, car le manque de justice se double ici d'un défaut de charité.

La thèse soutenue par M. Sense n'est pas neuve, mais elle avait été abandonnée depuis longtemps et il l'a reprise avec des arguments nouveaux. Tertullien (vers 200) accusait Marcion (vers 150) d'avoir mutilé l'Évangile de Luc ; il a écrit un gros ouvrage pour l'en blâmer avec sa violence habituelle. D'autre part, au IVe siècle, Épiphane a repris la question et a dénoncé, à son tour, les suppressions opérées par Marcion ; Épiphane est indépendant de Tertullien.

1. Il cite les auteurs d'après les traductions (d'ailleurs généralement très bonnes) de la collection dite *Ante-Nicene Library* ; mais pour tous les passages difficiles, il a eu recours aux textes originaux.

Or, il se trouve que, dans nombre de cas, le texte soi-disant écourté de Marcion, tel qu'il ressort de la critique de Tertullien, paraît, examiné de près, plus vraisemblable ou plus « primitif » que celui de Luc ; d'où la conclusion que Marcion n'a pas amputé l'Évangile de Luc, mais qu'il possédait un Évangile moins interpolé que celui dont s'est servi Tertullien. En second lieu, Épiphane reproche parfois à Marcion des suppressions que Tertullien, pourtant très minutieux, ne signale pas ; M. Sense en conclut que, dans l'intervalle entre Tertullien et Épiphane, de nouvelles additions avaient grossi l'Évangile de Luc.

Ces deux thèses doivent être discutées avec détail avant de trouver crédit ; mais il convient de les discuter et non d'envoyer en pénitence l'auteur qui les a soutenues de bonne foi.

Les thèses accessoires de M. Sense sont moins importantes, mais méritent aussi un examen attentif, en particulier celle qui prête à Irénée un rôle prépondérant dans la formation du Canon évangélique.

M. Sense a publié précédemment un ouvrage sur le quatrième Évangile, où il soutient que le fond de cet Évangile dérive de Cérinthe, comme celui du troisième Évangile dérive de Marcion. Cette opinion n'est pas nouvelle non plus et remonte même à l'antiquité chrétienne, où certains *aloges* prétendaient que Cérinthe était l'auteur non seulement du quatrième Évangile, mais de l'Apocalypse. Le fait qu'une opinion n'est pas nouvelle et a été abandonnée ne suffit pas à faire présumer qu'elle soit fausse ; le champ de la science est jonché d'opinions laissées pour mortes qui sont destinées à se relever un jour[1].

S. R.

A. Sauvaget. **Les monuments mégalithiques de la région de Graçay (Cher).** Bourges, 1902. In-8, 10 p., avec une pl. contenant une carte de la région et des photographies des monuments. Extrait des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher.*

Graçay est une petite ville au confluent de deux cours d'eau, le Po et le Fouzon. La rive droite du Fouzon est bordée d'un coteau abrupt dont le sous-sol est composé d'épais gisements calcaires et qui présente à sa surface de nombreux blocs de grès. Ce sont les blocs de cette provenance qui ont servi à la construction des dolmens de la région de Graçay (dolmens de Bué, du Village-aux-Pois, du Creuset, de Liniez), auxquels il faut ajouter les menhirs de Boissy et de Pont-Bordat (ce dernier est douteux). Il a déjà été question de ces monuments dans le livre de M. Ludovic Martinet, *Le Berry préhistorique* (Bourges, 1878), qui dit avoir découvert sous un des dolmens de Liniez des débris de tuiles *romaines*, de poteries, d'ossements humains et autres, de monnaies gauloises de bronze, etc. Il est vrai que « la *cella* avait déjà été bouleversée et comblée de terre et de détritus jusqu'à une profondeur de 1 mètre environ » ; il s'agissait donc d'un terrain profondément remanié.

S. R.

1. Depuis que cet article est écrit, j'ai eu la tristesse d'apprendre la mort subite de l'auteur, décédé à Cambridge au printemps de 1903. *Sense* est un pseudonyme.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES
RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Mars-Juin

1° PÉRIODIQUES

O ARCHEOLOGO PORTUGUÊS, 1902.

P. 241 et suiv. Inscriptions funéraires.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1902.

P. 506 et suiv. St. Gsell. Bornes milliaires de la région de N'gaous. Inscriptions diverses.

P. 522. A Chanzy.

95) IMP · CAES · M
IVLIVS · PHILIP
PVS · INVICTVS
PIVS FELIX ИG
P M TRIB · P · P · P ·
POSVIT · CVRAN
TE · L · CATELLIO
LIVIANO · PROC
SVO · A · TECT · M · P ·
XII
ALTAA · M · P · XVIII

l. 5. *p(ontifex) m(aximus), trib(uniciae) p(otestatis), p(ater) p(atriae);* l. 8. *a Tect... m(ilia) p(assuum) XII, Altava m(ilia p)assuum XVIII.*

P. 527. Dans une chapelle, à N'gaous.

96) + INNOMINE PATRI ET FIL ET SP SCI POSITE SVN MEMO
RIE SCI IVLIANI ET LИREN̄I CVM SOCIIS SVIS
PER MANVS BEATI COLVMBI EPSI SC ECLSE NICI
VENSI ISTIVS PLEBI PER ISTAN̄IA DONAI PRB
INPR TIBERIO ANNO V INΔ XIIII SB Δ PRΔ
NNS OCTOBRES

In nomine Patri(s) et Fil(ii) et Sp(iritus) s(an)c(t)i posit(a)e sunt memori(a)e s(an)c(t)i Iuliani et Laurenti(i) cum sociis suis, per manus beati Columbi ep(i)s(cop)i s(an)c(tae) ec(c)l(e)s(ia)e Niciven-

si(s) istius plebi(s), per i(n)stantia(m) Donati pr(es)b(yteri), inp(e)r(ante) Tiberio anno V, ind(ictione) XIIII, s(ub) d(ie) pr(i)d(ie) n(o)n(a)s octobres (581 ou 582).

P. 531. A Khamissa.

97) BEATISSIMO SA
CONSTANTINI MA
SEMPER AVG·ET C
ET CONSTANTI NC
PLATEAM VEREM S
LAPID SPOLIATAM I
NONIVS MARCELL
HERCVLIVS QV
CNSTRAVIT P
MAS ET CEL
IA DILAP

Beatissimo sa[eculo d(omini) n(ostri)] Constantini Ma[ximi victoris?] semper Aug(usti) et C[onstantini] et Constanti(i) no[bb. Caess.], plateam v(e)terem s... lapide spoliatam... Nonius Marcellu[s]... Herculius, qui[nquennalis?]... constravit p... [ther?] mas et cel[las?]... [ruin?]a dilap[sas]...

Ce texte se rapporte au célèbre lexicographe Nonius Marcellus.

ID. COMPTES-RENDUS DES SÉANCES.

P. CLXXVII. Près de la route de Medjez-el-Bab au Bou-Arada.

98) CERERVM AVG · SAC
GARGILIVS · Q ILB
GATHEMER · S · P
RESTITVT

...[C]ererum Aug. sac(rum)... Gargilius Q. [li]b(ertus) [A]gathemer(us) s(ua) p(ecunia) restituit.

P. CLXXVIII. A Henchir-Chouggui.

99)
P · CLVVIO · FELICI · TERTVLLIno
FL · P · COL · IVL · AELIAe *thubbae?*
SPLENDIDISSIMVS [illegible] *ordo*
PETITV ET [illegible] *po*
PVLII [illegible] C [illegible] V [illegible]
SI [illegible] *inco*M
PARABILI IVSTITIA *Integrita*
TE · BONITATE · CLEMENTIA [illegible] S
ADMINISTRATA · STATV*am*
AERE · COLLATO · POSVER*unt*

L. 1. *Tertullino fl(amini) p(erpetuo) col(oniae) Iul(iae) Aelia[e? Thubbae?]*

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1902.

P. 213. Pallu de Lessert. Observations sur l'inscription dédiée *divo Augusto Mogeti* (*Ann. épigr.*, 1902, n° 253).

P. 215. Mowat et Royer. A Langres.

100) DIS MANI*bus*
MADDACATVS
SEDATI FIL
MARTIA DO
OHMS

L. 2 : *Massacatus*, nom celtique. — L. 4 et 5 : sens obscur.

P. 216. Même provenance.

101)

D M
SATTA▨GEN
† MAIOR
VXORI

l. 2 et 3 : *Satta.. genti* (*filia*).

P. 217. Même provenance.

102)

D M
CAMEII
ANEXTLO
MARIFII

l. 2 : *Cameii* l. 4 : *fil*(*ii*).

P. 218. Même provenance.

103)

D I M
GIPPA
CINT
VSMI

l. 1 : *D*(*is*) *I*(*nferis*) *M*(*anibus*).

P. 224-226. P. Monceaux. Commentaire d'une inscription chrétienne d'Auzia (Aumale) déjà connue (*Bull. archéol. du Comité*, 1887, p. 148, n° 642) : la formule païenne DMS transcrite par *donis memoriae spiritantium*.

P. 230. P. Perdrizet. Nouvelle lecture d'une inscription de Boïran (Macédoine) déjà connue (*Bull. des Antiq.*, 1897, p. 352) :

104)

MAGIA · L · F · SEcV
NDA · SIBI · ET C Ae
LIO · C · L · HILARGIO
VIRO · SVO · ET · L · MAGio
5 L·F·VET·LEG·XIII·PATRI
SVO · ET · M · VESONIO
M · F · REPENTINO · FRA
TRI · SVO · ET · ANINIAE
ELPIDI · VIVA · SIBI · ET
10 *suis fecit*

P. 236. A Baume-les-Messieurs (Jura), cachet d'oculiste :

105) CROCODE

P. 239-244. P. Gauckler. Inscriptions d'Utique, la plupart funéraires et mutilées.

P. 240. Même provenance. Au dessus d'un bas-relief représentant une truie parée pour le sacrifice.

106)

▨IVS · L · F · QVIR · VENVSTVS · AVG · CERERIBVS *v. s. l. a.*

Venustus Aug(*ustalis*). — Date du texte : IIe siècle.

P. 242. Même provenance.

107)

o d M S T
t ▨IN I A · V I C T O R I A T
*b obst*ETRIX · P · V · A · XLVIIII L
q m VI · D · XIIII S
H · S · E

l. 3. [*obst*]*etrix?* — A gauche : [*o*(*ssa*) *t*(*ibi*) *b*(*ene*) *q*(*uiescant*)] ; à droite : *t*(*erra*) *t*(*ibi*) *l*(*evis*) *s*(*it*).

P. 245-247. P. Monceaux. Sur la formule *de donis Dei* et les formules analogues que renferment les inscriptions chrétiennes d'Afrique.

P. 247-251. P. Arnauldet. Sur une inscription fausse de Rome

relative à Papinien (*C. I. L.*, VI, 11*).

P. 257-261. P. Gauckler. Inscriptions de l'Henchir-Douamis (près de Fernana, Tunisie).

P. 258. Même provenance.

108)

DIVO · SEPTIMIO *seve*
ro · PIO · ARAB · A*diab. part.*
*ma*X · BRITT · MAX · *patri*
imp. CAES · M · AVRELI · *antonini*
5 *pii* FELIC · AVG · PART · *britt.*
*ma*X · GERM · MAX · P*ont. max.*
*tr*IB · POT · XVI · IMP · II · *cos.* IIII *p.p.*
*di*VI · M · ANTONINI · *pii germ. sar*
*m*AT · NEP · DIVI · ANTO*nini pii*
10 *pro*NEP · DIVI · HADRIANI · A*bnepot*
*di*VI · TRAIANI · PART · ET DIVI N*er*
VAE · ADNEPOTIS · SAIENS*es*
MAIOR · DEVOTI · NVMINI
ANTONINI · AVG · FILI · EIVS
15 D · D · P · P ·

Date : 213 ap. J.-C.-L. 12 et 13 : *Saienses maior(es)*. L'*ecclesia Saiensis* était connue par la liste des évêques de 411.

P. 260. Même provenance.

109)

LIBERO · PATRI
AVG
SACRVM

P. 269. P. Monceaux. A Ksar-Melloul (près de Sétif).

110)

MESA
MANIILL
A

Me(n)sa Mantilla(e).

Ibid. Au Koudiat-el-Hadjela (près de Sétif).

111)

*m*ESA PAVLI VIXIT ANNIS [redacted] *re*
*qui*EVIT DIE ϹII KAL DECEMBR*es*
*a.p.*CCCV VIVENTE OPTATA CO*niuge*

l. 2 : *die VIII*; l. 3 : [*a(nno) p(rovinciae)*] CCCV, 344 ap. J.-C.

P. 270. Observations sur l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1899, n° 5 ; lire : *Me(n)sa Quinta(i)s.*

P. 282. R. Mowat. Inscription en contremarque sur un lingot d'or d'Aboukir (Égypte).

112)

BENIGNV
S COXIT

Ibid. Même provenance. Sur un

autre lingot, deux contremarques se suivant :

113) ACVEPPSIG PROBAVIT — ЄPMOY ERMV

P. 286. P. Gaukler. Sur une mosaïque de Ferryville près de Bizerte (Tunisie).

114) *Bassianus fundus*

Nom d'une propriété que sa situation au bord de la mer avait fait surnommer Baïes.

P. 287. P. Monceaux. A Ksar Melloul près de Sétif.

115)
MESA MARTV
RV DONATVS F
ELIX NOVICI B
ARIC QVI PASS
I SVNT GVRVZIS

l. 1 et 2 : *Me(n)sa Marturu(m)* ; l. 2 et 3 : *Felix Novici(i filius)* ; l. 5 : peut-être s'agit-il de *Gurza* en Byzacène (*Kalaa-Kebira* près de Sousse), peut-être d'une ville de *Gurusa*, *Guruzi* ou *Guruzae*, inconnue jusqu'ici.

P. 299. Héron de Villefosse. Sur un cachet d'oculiste de Boulogne (*Ann. épigr.*, 1902, n° 256).

P. 341. Héron de Villefosse. Plomb romain de Beyrouth (Syrie).

116)
AEMILIO
*i*VNCO
*p*ROC AVG

Aemilius Iuncus, sans doute *procurator provinciae Syriae*, est peut-être le père de L. Aemilius Iuncus, consul *suffectus* de l'année 127 ap. J.-C.

Ibid. Héron de Villefosse propose une lecture nouvelle d'un autre plomb de Syrie déjà publié au *Bull. de corresp. hellén.*, III, 1879, p. 271, et par Rostowsew, *Étude sur les plombs antiques*, p. 19, n° 3.

117)
ꝔRASIDIS AVG
LIB PROC
REG PAPHLAG

l. 1. *Phrasidis* ; l. 3 : *reg(ionis) Paphlag(oniae)*.

P. 345. R. Cagnat. A Hadrumète (Sousse) :

118)
D M S
VENERIKA VIXIT
ANOS qXX II OC NEP
OTES FECERVNT

l. 2 : la 2e lettre du 1er mot est barrée en haut comme un T, en bas comme un L : *Utnerika* ou *Ulnerika* ? l. 3 : le signe q est peut-être emprunté à l'épigraphie grecque, où il signifie 90 ; peut être est ce un Q de forme cursive, signifiant *quinquaginta*; on peut lire qXXII *oc* ou qXX *hoc*.

P. 353. P. Monceaux : sur la chronologie des inscriptions chrétiennes de Carthage.

P. 357-360. Héron de Villefosse. Inscription grecque de Karnak : liste de noms de gens du pays, tous de basse condition, ayant pris part à des exercices athlétiques ;

mélange de noms égyptiens, grecs et romains.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, 1902.

P. 177-185. L. Borsari. Sur l'inscription d'Avilius Teres (cf. ci dessous, n° 161).

P. 192-213. G. Gatti. Inscriptions nouvelles de Rome et du Latium (*Ann. épigr.*, 1902, n°s 198 et 199; ci-dessus n° 83, ci-dessous n°s 155, 156, 160).

P. 195. A Rome, *piazza Colonna*. Fragment d'inscription funéraire :

119)
*p*ONTICVS
*e*GNATIAE
*l*IBRARIVS

P. 213. Conduite d'eau en plomb provenant d'Antium.

120)
C·CAESAR·AVG·GERMANICI

P. 214-218. L. Cantarelli. Sur quelques inscriptions récentes d'Italie et des provinces déjà publiées.

P. 256-263. D. Vaglieri. Sur une inscription en l'honneur de la mère de Théodore le Grand trouvée à Rome au pied du Palatin

121) *thermantia* E
sanctissimae AC NOBILISSIMAE
*et venerabili femi*NAE CONIVGI DIVI
*theodosi inlust*RIS COMITIS VTRIVS
*que militiae m*ATRI · D · N · THEODOSI
perpetui augusti AVIAE DD · N · N ·
*arcadi invictiss*IMI PRINCIPIS
*et honori nobilis*SIMI IVVENIS
*nobilitate indo*LIS SVAE
*augenti divinam*PROSAPIAM
*ceionius ruf*IVS ALBINVS · VC ·
praefectus urbi IVDEX ITERVM
*sacrarum cog*NITIONVM · D · C ·

Ceionius Rufius Albinus fut *praefectus urbi* de 389 à 391. l. 12 : *d(i)c(avit)*.

P. 265-280. G. Cozza-Luzi. Sur l'inscription de Petronia Musa (*C. I. L.*, VI, 24042 et Kaibel, *Inscr. graec. Ital.*, n° 1942).

P. 281-284. G. Gatti. Reconstitution d'une inscription en l'honneur d'Hélène, mère de Constantin, d'après des fragments retrouvés aux environs de l'église Sainte-Croix de Jérusalem à Rome.

122)
D · N · PIISSI*mae ac venerabili*
AVG · FL · *iul. helenae genetrici*
d. n. constantini maximi victo
*ris et triumph*ATORIS · SEM*per*

augusti aviae d D·NN·CONST*an*
*tini et const*ANTI·BE*atissi*
morum ac florentissimorum
caesaru M ꝑ
.....IVS·M..... *v.c*
*com*ES·DICA*tissimus excellen*
*tiae pietatique eius*ꝑ

P. 285-299. G. Gatti. Inscriptions récentes de Rome et des environs.

P. 286. Sur une conduite de plomb trouvée à Rome, *piazza Venezia* :

123)

LAVRENTI V C · REGIONE VII

P. 288. Même provenance.

124)

C·IVLI·VERI·MIL·
COH·VIII·PR·P·V·7
QVIETI·ORIVNDI·
EX·CIVITATE·CELE
5 IAE·QVI·MILITAV·AN
XIIII·MENSIBVS.....
C·REGINIVS·P.....
.....S COMM.....

L. 1-3 : *mil(es) coh(ortis) VIII pr(aetoriae) p(iae) v(indicis), centuria Quieti* ; l. 8 : *comm(anipularis)*.

P. 292. Nouvelle lecture de l'inscription sur conduite de plomb trouvée sur le Quirinal et reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 190 :

125)

FVLVI PLAVTIANI PR *pr. c. v. s*VC C CORN*eli*
*vi*CTORIS PROC OFF TERENTIVS C*assand*ER

Ibid. Autre conduite de plomb. Même provenance.

126)

FVLVI PLAVTIANI PR PR C V SVC C ANNI
PROCVLI PROC OFF TERENTIVS CASSANDER
X

Fulvi Plautiani pr(aefecti) pr(aetorio) c(larissimi) v(iri), succ(ura) Anni|Proculi proc(uratoris), off(icinator) Terentius Cassander.

P. 293. A Rome, *piazza Piscinula* au Transtévère.

127)

ACINIVS · FAVSTVS · PRAEBITOR · VI.....
AEDEM·LIBERO·PATRI·ET·DIANAE·CVM.....
DEDICATA·XV.....

P. 296. A Rome, villa Torlonia (*via Nomentana*).

128)

POBLICIAE
CALE
BONAE · DEAE
SACRVM
MARTIALIS
SERVOS

P. 298. A Rome, au couvent de Sébastien (*via Appia*).

129)

D · M
M · AVR · AVG · LIB · FORTVNATIANVS
SCRIBA · CVRSORVM · FECIT · SE · VIVO ·
SIBI · ET · EVTYCHETI · FILIO · SVO ·
5 ET · CYRENE · ET · EVTYCHETI ·
A LACTE · ET AVGENDO ·
LIB · LIB · Q · P · E ·
H · M · D · M · ABE[illegible]

l. 6 : *a lacte*, peut-être pour *collactaneus ;* l. 7 et 8 : *lib(ertis) lib(ertatus)q(ue) p(osterisque) e(orum), h(uic) m(onumento) d(olus) m(alus) abe[sto]*.

P. 316-328. F. Grossi-Gondi. Inscriptions des environs de Tusculum et de Labicum.

P. 317. A Grotta Piatella près de Frascati, conduite de plomb.

130)

SPENDOPHORI · AVG LIB · ACV[illegible]

Lire : *a cu(ris)* ou *a cu(biculo)* ou *a cu(stodiis)*.

P. 329-336. L. Cantarelli. Sur quelques inscriptions récentes d'Italie et des provinces, déjà publiées.

ID., 1903.

P. 3-239. D. Vaglieri. Étude sur les fouilles du Forum romain de 1899 à 1902 ; utilise les inscriptions déjà connues.

HERMES, 1903.

P. 116. Th. Mommsen. Observations sur le fragment des Fastes capitolins reproduit dans l'*Ann. épigr.*, 1900, n° 83.

P. 125. Th. Mommsen. Observations sur les fragments des Fastes des prêtres Saliens reproduits dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 199 et ci-dessous, n° 154.

P. 157. Ch. Hülsen. Reconstitution d'une inscription de Rome provenant du podium du Colisée. Les trois fragments dont elle se compose avaient déjà été publiés séparément (*C.I.L.*, VI, 1796, add. p. 858, n. 19 et 22 ; Lanciani, *Bullett. comun.*, 1880, p. 254, n° 116, p. 255, n° 126, p. 264, n° 195).

131)

*mem*MI AEMIL*ii* TRYGETI $\overline{\text{VI}}$ EX P $\overline{\text{V}}$
MEMMI AEMILII PROBI VI EX *p. u.*

Lire : *vi(ri) i(nlustris) ex p(raefecti) u(rbis)*. — Memmius Aemilius Trygetius et Memmius Aemilius Probus furent préfets de la ville vers le milieu du ve siècle ap. J.-C. Le premier est identique au *Trygetius vir praefectorius* qui accompagna le pape Léon en 452 dans la démarche qu'il fit auprès d'Attila (Prosper, apud Mommsen,

Chron. Min., 1, 482). Le second est cet Aemilius Probus qui dédia à Théodose II ses extraits des *Vitae* de Cornelius Nepos.

P. 312. P. Leo. Sur un fragment d'inscription métrique trouvé à Rome (*C. I. L.*, VI, t. IV, 33674). Compléments proposés :

132) *tull* IVS · VT · MERITAE · *Securus sit locus optat*
*con*IVGIS · ET TELLV*s sit super ossa levis.*
quod NISI · PARVA FORE*t mora quam natura relinquit,*
*qua*M · CVPEREM · FATI *rumpere fila manu!*

JOURNAL DES SAVANTS, 1903. P. 261 et suiv. R. Cagnat. Nouvelles tablettes magiques de Sousse. P. 260, n° 1.

133)

nec adversario[s] [ven]eli et russei . . . . . *agitantes veniti et russei vertant nec* . . . . . *girent*

SIGNES MAGIQUES.

Privatianu cadat vertat, Salutare cadat vertat,
[Su]pestianu russei qui et Naucelliu cadat vertat, Castore
[Su]pestite russei servu Reguli cadat vertat, Eliu vertat,
5 *[Ro]manu cadat vertat, Repentinu cadat vertat.*

SIGNES MAGIQUES.

[Arg]utu Croceu cadant, Tyriu Hel[iu cad]ant, Lupercu Faru cadant,
[Can]dore cadat, Crisaspis Tigride cadant, Alumnu cadat,
[C]entauru Ideu cadant, Virgineu Bracatu cadant, Lydeu cadat,
10 *[Au]ri[co]mu Adamatu cadant, Epafu cadat, Victore cadat,*
[Pancrati]u Oclopecta Verbosu Crinitu cadant frangant,
[Securu M]antineu Prevalente cadant, Elegante cadat.

SIGNES MAGIQUES.

Latrone Vagulu Improbu Vagarfita cadant,
15 *Hellenicu cadat, Delusore cadat, Garulu cadat,*
Lydeu cadat, Danubiu Inumanu cadant, Lyceu
Iuvene Capria Mirandu cadant, Cesareu Divite
Vagu Agricola cadant, Ganimede Cursore cadat.

SIGNES MAGIQUES.

20 . . . . . *[Na]uc[elliu ve]rtat, Salutare vertat,*
. . . . . *[v]ertat.*

male disfrangantur [fran]gant

La suite manque.

P. 261, n° 2.

134)

Alligate et obligate equos nec agitare possint nec

SIGNES MAGIQUES.

Privatianu cadat vertat, Salutare cadat vertat,
Supestianu russei qui et Naucelliu cadat vertat,
Supestite russei servu Reguli [ca]d[a]t vertat,
5 *Romanu cadat vertat, Repentinu c[adat] ver[tat],*
Eliu cadat vertat, Ca[store cad]at vertat.

SIGNES MAGIQUES.

Argutu Cro[ceu cadant], Tyriu Luper[cu. . . . ca]dant,
10 *Italu cad[at], ... [cad]at, Cen[tauru]. . . . .*
Crisas[pis]. . . . . .

et agitantes veneti et russei qui et cadant vertant nec lora tenenant.

Le reste de la plaque n'existe plus.

Ibid., n° 3.

La partie supérieure est détériorée.

135)

veneti et russei ne currere possint nec [a]nte se nec adversarios suos videant

. . . . cadat, Alumnu cadat, A[d]amat[u] cadat
Danubiu Ideu cadant, Virgineu Bracatu cad[ant],
Epafu Victore cadant, Lydeu cadat, Elegante cadant,
Pancratiu Oclopecta Verbosu Crinitu cadant vertant,
5 *Securu Mantineu Prevalente cadant, Lydeu.*

SIGNES MAGIQUES.

Latrone Vagulu cadant, Helve. . . . . cada[t] Lydeu
Hellenicu Inumanu cadant, Mul[tivol[u] cadant,
Delusore cadant, Impr[ob]u Vagarfita cadant,
10 *Iuvene Capria Mirandu cadant, Cesareu*
Divite Garulu Ganimede Cursore Agricola cadant.

SIGNES MAGIQUES

Privatianu cadat vertat, Salutare cadat vertat,
Supestianu russei qui et Naucelliu cadat v[ertat],
15 *Supestite russei servu Reguli cadat vertat,*
Romanu [cadat vertat] Repenti[nu cadat vertat],
Eliu cadat [vertat, Ca]store cadat vertat.

SIGNES MAGIQUES

audiant nec pedes . . . . . .
nec vincant

disjungantur a . . . . . .

P. 262, n. 4.

136)

Alligate et obligate et gra[v]ate equos veneti et russ[ei]

agitantes veneti et russ[ei] . . . . . *qui* . . . . . *[qui6]un[gant] qui[ppo] cadant frangant*

SIGNES MAGIQUES.

Supestianu qui et Naucelliu cadat vertat frangat,
Zitrie cadat vertat frangat, Romanu
Niofitianu cadat vertat frangat, Lydeu
5 *Supestite cadat vertat frangat, Repenti[nu]*
Eupropete cadat fragat vertat.

SIGNES MAGIQUES.

Verbosu cadat, Mantineu Prevalente, cadant.
Vagarfita cadat, Paratu cadat, Elegantu
10 *Puerina cadat, Iperesiu?* . . . . . .
Diamante cadat, S[ec]undin[u . . . . *]ervu cadat,*
. . . . . *a cadat frangat, disfran[ga]tur*

SIGNES MAGIQUES.

Cassidatu cadat, Vagulu Oceanu cadant,
15 *Iscintilla cadat, Car?* . . . *lu cadat,*
Gentile cadat, Equi. . . . . . .
Bracciatu cadat, Germanu. . . . . . .
Amandu [Cel]estin]u. . . . . . .

SIGNES MAGIQUES.

[n]ec prendant. . . . . . *[fr]enis* . . . . . .
nec vincant. . . . . . .

La partie inférieure manque. — L. 3 et 4, *sic.*

Ibid., n° 5.

137)

palma vincere non [po]ss[int]

nec frenis audiant cadant

SIGNES MAGIQUES

Naucelliu Supestianu Heliu
Privatianu Zenore Castore

cadant

SIGNES MAGIQUES.

5 *D.* . . . . . *aratore cadant,*
Macedone Atquesitore cadant,
Hellenicu Virgineu cadant,
Comatu Indu cadant,
Fariu Ama[t]u cadant,
10 *Ideu Centauru cadant,*

frangant

SIGNES MAGIQUES.

dis frangantur ma[le] girent

COMPTES RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1902.

P. 562. P. Gauckler. Inscription de Hencher-Douamis (cf. plus haut, nos 108 et 109).

138)

I V N O N I · R E G · M I N E R V A E · A *l*
VI COMMODI · FRAT · DIVI · PII NEP · DIVI · HADR · PRO
NICI · PONTIFICIS · MAXIMI · TRIB · POT · IIII · IMP · VIII
II · VIR · Q · II · AEDEM · CAPITOLI · CVM · PORTICIBVS · ET ARCV · ET · STATVIS · N · XII · SO

[*Iovi Optimo Maximo,*] *Iunoni Reg(inae), Minervae Au[g(ustae) sacrum. Pro salute Imp(eratoris) Caes(aris) Divi M(arci) Antonini f(ilii), Di]vi Commodi f(ratris), Divi Pii nep(otis), Divi Hadr(iani) pro [nep(otis), Divi Traiani abnep(otis), L(ucii) Septimi(i) Severi Pii Pertinacis Aug(usti) Arabici Adiabe]nici, pontificis maximi, trib(unicia) potes(tate) IIII, imp(eratoris) VIII, [co(n)s(ulis) II, pro co(n)s(ulis) p(atris) p(atriae)....] duovir q(uinquennalis) iterum, aedem Capitoli(i) cum porticibus et arcu et statuis n(umero) XII so . . . . . .*

KORRESPONDENZBLATT DER WESTDEUTSCHEN ZEITSCHRIFT, 1902.

P. 167. A Remagen :

139)

imp . caes . m . opellio
severo macrino p . f .
aug . et m . opellio
antonino diadumeniano
NOBIL*issimo caesari*
SVB · C . . . . . .
LEG · AV*g* . *p*R · PR · *p*R · AGENS PE
TRONVS ATHENODORVS · PRÆ*f*
5 COH · I · FL · HOROLEGIVM AB · HO
RIS · INTERMISSVM · E · ETVS
TATE · COLABSVM · SVS · IMPENDIS
RESTITVIT · *i*MP · D · N · MCRNO AVG II COS

Date : 218 ap. J.-C. — L. 2 : le nom du légat de la Germanie inférieure à cette date est inconnu; l. 3 : *leg(ato) Au[g(usti) p]r(o) pr(aetore) [p]r(ovinciae)*; l. 5 : *coh(ortis) I Fl(aviae) horol[o]gium*; l. 8 : *[I]mp(eratore) d(omino) n(ostro) Macrino Aug(usto) II co(n)s(ule).*

ID., 1903.

P. 2. A Mayence, *graffito* sur un carreau de chauffage :

140) *Ammius Saturninus rusticus de suo peculio histud scribsit.*

P. 4. Même provenance. Fragment :

141)
.....ROMANIS
....*a*RESACIBVS
.....NTVR

L. 2 : mention des *vicani Aresaces* (Klein, *Katalog*, n° 29).

P. 9. A Maestricht (inscription trouvée en 1900).

142)
AMMACAE
SIVE
GAMALEDAE
.....VNDI

Lire peut-être à la fin : [*Sec*]*undi*[*nus faciendum curavit*].

P. 25. A. Riese. Observations sur une estampille de Bordeaux déjà connue (*C.I.L.*, XIII, 10010, 1071).

143) IVL·NICRE

Iul(*ii*) *Nicre*(*tis*) ou *Iul*(*ii*) *Nicre*(*s*). *Nicres* est un nom propre, tiré sans doute du nom d'une cité des *Suebi Nicretes*.

P. 25. Ritterling. Sur le nom du légat de Rétie *Spicius Cerialis* (*C. I. L.*, III, *Suppl.*, 14370[a]); il n'y a pas lieu de restituer *S*(*ul*)*picius* au lieu de *Spicius*.

P. 44. A Niederberg, près de Ehrenbreitstein :

144)
I O M ET IV
NONI·REGI
NAE·TITIO
NIVS PRIM
5 VS 7 COH VIII
R A E T E Q
V M S

L. 1 : *I*(*ovi*) *O*(*ptimo*) *M*(*aximo*); l. 5 et 6 : (*centurio*) *coh*(*ortis*) *VII Raet*(*orum eq*(*uitatae*); l. 7 : *v*(*otum*) *m*(*erito*) *s*(*olvit*).

P. 45. A Cologne.

145)
MRONS
LVBICIS
TERTVS
V·S·L

Les *Matronae Lubicae* (inconnues jusqu'à présent) sont peut-être les *Matronae Libycae*, qui rappellent les *Matres Afrae* (*C. I. L.*, VII, 238). — L. 3 : *v*(*otum*) *s*(*olvit*) *l*(*ibens*).

P. 47. Même provenance. Base d'une statuette de terre cuite.

146)
V K MART
MACRIN//
ET CELSO
COS

(*Ante diem*) *V K*(*alendas*) *Mart*(*ias*) *Macrin*[*o*] *et Celso co*(*n*)*s*(*ulibus*). Date : 25 février 164 ap. J.-C. — Il semble résulter de ce texte qu'il faut dater de la fin du IIe siècle et non pas du IIIe les terres cuites de Cologne provenant des ateliers connus de Vindex et de Servandus, tout à fait analogues

d'aspect et de facture à cette base de statuette.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 1902.

P. 347. E. Maynial. Les salutations impériales de Vespasien, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, t. LXI, année 1900.

P. 52-78. C. Pallu de Lessert. De quelques titres donnés aux empereurs sous le Haut-Empire, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

P. 242. Dr Carton. Fragments d'inscriptions funéraires recueillis dans la nécropole d'Hadrumète.

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ATHENISCHE ABTHEILUNG, 1901.

P. 419-421. A. Wilhelm. Sur une inscription récente d'Epidaure en langue grecque, concernant un M. Antonius (*C. I. Gr. Pel.*, I, 932).

ID., 1902.

P. 44-141. H. v. Prott et W. Kolbe. Inscriptions de Pergame trouvées en 1900-1901.

P. 46. A Pergame.

147) [Σέξτος Ἀππ]ολήιος ἀνθύπα-
[τος λ]έγει.
. . . . . ου Περγαμηνὸν
. . . . . ομένους ανευε-
. . . . . μην ἐπυ-
. . . . . .

Sextus Appuleius fut consul en 29 av. J.C. et proconsul d'Asie.

P. 47-77. Texte et commentaire d'une loi réglant l'organisation municipale de Pergame; copie faite au IIe siècle après J.-C. d'un texte émanant d'un roi de Pergame du IIe siècle avant J.-C.

P. 79-81. Décret romain concernant la banque publique de Pergame.

148)

. . . . . λουμεν τω . . . . . .
. . . . . ψαμην βουληθεὶς μὲ[ν] φαί-
νεσθαι δίκαιος κατὰ τὴν ἐμαυτοῦ συν?]ήθειαν, μόνα δὲ ταῦτα ἐξετάσαι
. . . . . ι τῆς πόλεως ἡμῶν ἀνδρῶν, περὶ ὧν
5 . . . . . Κ]αλουίσιος Γλύκων ἐδίδαξεν ἡμᾶς, πα
. . . . . ονην εἴ τι λέγειν ἐβούλοντο. Οἱ οὖν τῆς ἀ-

[μειπτικῆς ..... οὐ ..... ἀ]λ(λ)ὰ παρὰ τὸ δίκαιον καὶ παρὰ τὴν συναλλαγὴν
[πράττειν αὐτοῖς ἐ]πέτρεπον· παρὰ γὰρ τῶν ἐργαστῶν καὶ καπήλων καὶ τῶν ὀ-
[ψαριοπωλῶν ε]ἰς τὸν λεπτὸν ἐμπολᾶν εἰωθότων χαλκὸν δέκα ὀκτὼ ἀσσάρια
10 [τὸ δη]νάρ[ιον] λαμβάνειν ὀφείλοντες καὶ τοῖς τὸ δηνάριον διαλλάσσειν βου-
[λ]ομένοι[ς πρὸ]ς [δ]έ[κα] ἑπτὰ διδόναι οὐκ ἠρκοῦντο τὴν τῶν ἀσσαρίων ἄμει-
ψιν, ἀλλ[ὰ κ]αὶ ἐὰν δηναρίων ἀργυρῶν τις ἀγοράσῃ τὸ ὀψάριον, καθ' ἕκα-
στον δηνάριον εἰσέπρασσον ἀσσάριον ἕν. Ἔδοξεν οὖν ἡμεῖν καλῶς ἔχειν
εἰς τ[ὸ] λοιπὸν τοῦτο διορθῶσθαι, ἵνα μὴ συμβαίνῃ τοῖς ὠνηταῖς ὑπ' αὐτῶν
15 τελωνεῖσθαι, καθ' ὧν οὐδεμίαν αὐτοῖς ἐξουσίαν δεδόσθαι συμβέβηκεν.
Ὅσα μέντοι τῶν λεπτῶν ὀψαρίων σταθμῶι πιπρασκόμενα τιμᾶται ὑπὸ
τῶν ἀγορανόμων, τούτων, κἂν πλείονας μνᾶς, ὠνήσωνταί τινες, ἤρε-
σεν ἡμεῖν τὴν τιμὴν αὐτοὺς διδόναι πρὸς κέρμα, ὥστε ἀπ' αὐτῶν σώσ-
ζεσθαι τῆι πόλει τὴν ἐκ τοῦ κολλύβου πρόσοδον. Ὁμοίως καὶ ἐὰν πλείο-
20 νες συνθέμενοι ἀργυρῶν δηναρίων δόξωσιν ἠγορακέναι εἶτα διαι-
ρῶνται, καὶ τούτους λεπτὸν διδόναι χάλκον τῶι ὀψαριοπώληι, ἵνα ἀνα-
φέρηται ἐπὶ τὴν τράπεζαν · διδόναι δὲ πρὸς δέκα ἑπτὰ ἀσσάρια, ἐπει-
δὴ ἡ τῆς ἀμειπτικῆς ἐργασία[ς] δοκεῖ μόνοις τοῖς ἐργασταῖς διαλέγεσ-
θαι. Ἠ(λ)έ(γ)χθησαν μετὰ τοῦτο καὶ ἕτερά τινα συνκεχωρηκότες ἑαυ-
25 τοῖς κερδῶν ὀνόματα ἀσπρατούραν τε καὶ τὸ καλούμενον παρ' αὐτοῖς
προσφάγιον, δι' ὧν ἐπηρέαζον μάλιστα τοὺς τὸν ἰχθὺν πιπράσκοντας.
καὶ ταῦτα οὖν ἐδοκιμάσαμεν διορθῶσθαι · πλεονεκτεῖσθαι γὰρ καὶ τοὺς
ὀλίγους ὑπ' αὐτῶν ἀνθρώπους [δῆλ]ον ἦν, συνέβαινεν δὲ πᾶσιν αἰσθη-
τὴν γείνεσθαι τοῖς ὠνουμένοις τὴν ἄδικον τῶν πιπρασκόντων ζη-
30 μίαν. Ἠτιάθησαν καὶ ὡς ἐνεορτάδια παρὰ τῶν ἐργαστῶν εἰσπρασσοντ-
τες, ἅπερ ἀρνουμένων αὐτῶν ἡδεώς ἐπίστευον, τοῦ μὴ ὀφείλειν
γείνεσθαι τὸ τοιοῦτο λαμβάνων καὶ τὴν παρ' αὐτῶν συνκατάθεσιν.
Μόνον μέντοι ὡμολόγουν τῶι Ὑπερβερεταίωι μηνὶ δίδοσθαι ἑαυ-
τοῖς τὸ εἰς τὸν Ἑρμῆ λεγόμενον ἐκ τοιαύτης ἀφορμῆς · ὅρκον ἑαυτοῖς
35 ἀπαιτεῖν συνκεχωρῆσθαι παρὰ τῶν ἐνπόλων τῶν τὸ λεπτὸν καὶ
πρὸς αὐτοὺς ἀναφερόντων περὶ τοῦ μηδὲν αὐτοὺς παρὰ τὴν διά-
ταξιν πεποιηκέναι · τοὺς οὖν διὰ τὸ συνειδὸς ὀμνύναι μὴ δυναμέ-
νους διδόναι τι αὐτοῖς, ὥστε μὴ τὴν τοῦ ὀμνύναι ἀνάγκην ὑπομε-
νειν, ὃ οὐκ ἔδοξεν ἄλογον. Ἀντομνύναι μέντοι καὶ αὐτοὺς τοῖς ἐργ[ασ-
40 ταῖς περὶ τοῦ μηδὲν αὐτοὺς ἠδικηκέναι ἐν τῆι τοῦ ἀργυροῦ νομίσ[μα]-
τος δόσει καὶ αὐτὸ δίκαιον ἡγησάμην. Ἐλέγοντο καὶ ἐνεχυρα[σί-
ας ἑαυτοῖς ποιεῖσθαι[ν] ἐπιτρέπειν ὅλας τε τῶν ἐργαστῶν εσ ....
κρατεῖν τὰς ἐμπολάς, τῆς συναλλαγ[ῆ]ς οὐ τοῦτο συνχωρού[σης]
ἀλλὰ ἐπὶ τοὺς ταμίας αὐτοὺς παραγείνεσθαι κελευούση[ς, ἐὰν]

45 αἰτιάσωνταί τινα, καὶ παρ' ἐκείνων δημόσιον λαμβάν[ειν δοῦ-]
λον, ἵνα νομίμως ποιῶνται τὴν ἐνεχυρασίαν, ὥστε [τὸ πρὸ]
κρίσεως τούτωι τῶι τρόπωι ληφθὲν μένειν τοῖ[ς ὀφείλουσ]ι.
Καὶ τοῦτο οὖν ἔδοξεν ἡμεῖν οὕτως ὀφείλειν γείν[εσθαι, ὅπ]ως περιεῖχεν ἡ ἔκδοσις, καὶ διὰ τοῦ δημοσίου μέντοι [δούλου μὴ σύ]μμε-
50 τρον εἶναι τὴν ἐνεχυρασίαν, ἀλλὰ ἢ τὸ ἱκαν[ὸν πρὸ κρίσ]εως λ[α]μβάνεσθαι, ἢ ἐὰν δοῦναι τις μὴ δύνηται τὸ σ[υμβόλα]ιον, εἶνα[ι τ]ὸ ἐνέχυρον ὅσου ἂν τὸ πρᾶγμα καὶ τὸ ἐπ' αὐτῷ [προσ]τιμον ᾖ. [Τὰς μέντ]οι κρίσείς γείνεσθαι μὴ ἐπὶ τῶν ταμιῶ[ν ἀλλ]ὰ ἐπὶ τῶν ἐστρατη[γηκ]ότων ἀνδρῶν ἐξ ἀπολογῆς εὔλο[γον εἶ]ναι νομίζω, ἔτι δὲ το[ὺ]ς μὲν τα-
55 μίας μετέχειν τῆς χρε[ίας κ]αθῆκον, το[ὺς] δὲ ἐσ[τρα]τη[γηκ]ότας καὶ ἐμπείρους εἶνα[ι καὶ αὐτο?]ὺς τῶν πραγμάτ[ω]ν [κα]ὶ με . . . . . μον τας τὸ τῆς περ . . . . . οὐσίας αὐτοὺς ἀπο[στ]ε[ρε]ῖν δυνάμενον, τὸν δὲ . . . . . ε. κεν καὶ οἷς ἂν ἄλλ[οις?] τελῶναις ἐφε[δρ . . . . . ποιε]ῖσθαι αὐτοὺς τὴν ἐνεχυρασίαν κα[ὶ]
60 . . . . . ταῖς ἀγοραίοις πιπρασκομένων ι . . . .
. . . . . ως δίδοσθαι τέλος, ἀλλ' ἐὰν λ . . . .
. . . . . να . ερεινε . . . ιτη . . . . . .

Date probable de ce document : règne d'Hadrien.

P. 96. A Pergame :

149)

. . . . . .
. . . . β. . . . . .
Ἡ μητρόπολις τῆς [Ἀσ]ίας καὶ δὶς νεωκόρος πρώτη τῶν σεβδ. Περγαμηνῶν πολις.
Ἐπὶ στρατηγῶν
τῶν περὶ Αὐρηλιανὸν Μηνογένους.

P. 98. Même provenance.

150)

IVLIAE · AVG · MATRI · AVG ·
ET CASTRORVM·ET·SENATVI
ET · PATRIAE · DOMINA
SVAE
5 ROMANIVS MONTAN.....
PROC·AVG·FAMIL·GLAD.....
. . . . . .

P. 99. Même provenance.

151)

Ὁ δῆμος ὁ Περ[γαμηνῶν
ἐτίμη]σεν Πομπηίαν Μ[ακρείναν . . . . . ου
Πομπ]ηίου Μάκρου θυγα[τέρα.]

Pompea Macrina, arrière petite-fille de l'historien Cn. Pompeius Theophanes de Mitylène, exilée en 33 ap. J.-C. (Tacite, *Ann.*, VI, 18).

P. 100. Même provenance.

152) [Ἡ βουλὴ καὶ] ὁ δῆμος
[ὁ Περγαμη]νῶν
[ἐτίμη]σε
[Γάιον Ἄντιον] Αὖλον
. . . . . .

C. Aulus Julius Quadratus déjà mentionné sur d'autres inscriptions de Pergame.

P. 101. Même provenance.

153)

Λ · ΚΟΥΣΠΙΟΝ · ΠΑ
ΚΤΟΥΜΗΝΙΟΝ · ΡΟΥ
ΦΕΙΝΟΝ · ΥΠΑΤΟΝ
ΤΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΚΑΙ ΚΤΙΣΤΗΝ ΤΗΣ
5 ΠΑΤΡΙΔΟΣ
ΟΙ ΚΑΤΟΙΚΟΥΝΤΕΣ
ΤΗΝ ΠΑΣΠΑΡΙΤΩΝ
ΠΛΑΤΕΙΑΝ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΩΝ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ · Β · ΒΑΦΕΟΣ
10 ΚΑΙ · Γ · ΙΟΥΛΙΟΥ · ΕΥΤΑΚΤΟΥ
ΔΟΝΤΩΝ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ
ϡ ΕΚΑΤΟΝ ΚΑΙ ΤΗΝ ΒΑΣΙΝ

L. Cuspius Rufinus déjà mentionné sur une autre inscription de Pergame.

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ROEMISCHE ABTHEILUNG, 1902.

P. 127. H. Lucas. A propos de la mosaïque du musée de Berlin signée *Aristo* (*C. I. L.*, VI, 29825), liste de tous les noms d'auteurs de mosaïques, connus par les inscriptions grecques ou latines qui accompagnent leurs œuvres.

P. 158-165. Ch. Hülsen. Sur les fragments des *Fasti Saliorum Palatinorum* récemment découverts (*C. I. L.*, VI, 32319; *Ann. épigr.*, 1902, n° 199; compléments nouveaux). Fragment inédit trouvé en 1887 dans les fondations du *ponte Palatino* :

154)

*m. petron*IO·SVRA·MAM*ertino*
*q. tinei*O·RVFO *cos*
S · CERVONI*us*
loco INI·TΓ

An 184.

P. 165-171. Ch. Hülsen. Sur une inscription déjà connue portant le nom du *divus Decius* (*C. I. L.*, VI, 3743 et 31130); nouvelle lecture.

MITTHEILUNGEN DES VEREINS FÜR NASSAUISCHE ALTERTUMSKUNDE, 1902-1903.

P. 16 et suiv. Inscriptions venant du *Mithraeum* de Wiesbaden (*Ann. épigr.*, 1902, n°s 66-68).

P. 18; cf. p. 70 et p. 105, marques de poteries.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1902.

P. 464. A Rome, *piazza Co-*

lonna, sur une conduite d'eau en plomb :

155)

▨I PHOEBIANI TRIB CHO PR VIG

trib(uni) cho(ortis) pr(imae) vig(ilum).

P. 465. Même provenance. Fragments d'inscriptions funéraires.

P. 468. A Rome, *via Nomentana*.

156)
DIIS · MANIBVS
CLAVDIAE · PELAGIAE
TI · CLAVDIVS · AVG · L
MOSCHVS · LANIP
FILIAE · PIISSIMAE

Ti. Claudius Aug(usti) l(ibertus) lanip(endus).

P. 470. A Pentima (*Corfinium*, en Abruzze).

157)
HILARVS · ATANI
RVFIO · CAPELLAE
PHILARGVRVS
HORTENSI
DAMA · TETTI
MINISTREI
ARAM · DE · SVO
FECERVNT
FONTI · DONVM · LIBEN
TES · MERITO · DEDERE

P. 471. A Paganica (*Pagus Ficulanus*, en Abruzze) :

158)
T·CALPIVS
T·L·STABILIO
HERCVLI
D·D·L·M

P. 473. A S. Agata di Militello (Sicile), inscription funéraire.

P. 509. A Rome, près de Saint-Étienne le Rond.

159)
CAESAR·C·
AESAR·C·
CAESAR·C
VS

P. 510. A Rome, *piazza Montecitorio*.

160)
d · M
ENVS·AVG LIB·A
ANDA·LIBERTA E
ATO · DELICATO
OVEM · M
VIO

Ibid. A Rome, dans un mur au nord du château de Saint-Ange, cinq fragments qui se font suite et se rapportent, comme les fragments déjà publiés au *C. I. L.*, VI, 10053, 10054 et 33943, à l'éloge de l'aurige Avilius Teres. Liste de ses victoires.

161)

NIPPO · CINIS	X HILARO ·
AEGYPT · PE▨	I MACVL ·
I PEGASO · AF ·	I AQVILIN ·
I EVTONO · AF ·	I G A SO · AF
I ADVOLA · AF ·	I COTYNO · AF
I DROMO · HISP ·	I SICA · AF ·
AF · I PASSER · AF ·	I CIRRATO · AF · I

AF · I LVPO · AF · I MEL▒SS · AF · I
PAL · I LVCIN · AF · I DELICAT · MAV · I
AF · I SILVAN · AF · I PARATO AF · I ·
AF · III EVTONO · AF · IV BALLIST · AF ·
AF · III PYRALL · AF · IV ANDREM · AF ·
AF · III PARDO · AF · IV SPICVLO · GAL · V
AF · III ROMVLO · LAC · V ROMVLO · AF · VI
F · IV RAPACE · AF · V LVPO · AF · VII
F · IV BAETIC · AF · VI PALVMB · AF · VIII
· IV CAMM · AF · VI ROMVLO · AF · VIIII
· IV DAEDAL · AF · VI GLAPHY . SPH · X
· IV GAETVL · AF · VI BALLIST · AF · XIII
· IV ALCIMO VI MEMNO · LAC · XIIII

ALMAS · SIBI · COMPLEVIT QVOS · ES ◡
C̄ · C▒D AF · ∞̄ · HILARO · AF · AQVILA · AF · DAI
▒ ▒ ▒T AF · PANHORM · AF · ACCE
BALLISTA · AF · VER

NIA EIVS

TIONIS · SVAE · VICIT · ∞̄) SOLVS · ET · PRIMVS · OMNIVM · AGIT
G · DOMITIANO · XVII · COS · INTERPOSITIS · EQ · PARIB · IN ERI
EIVS · VIC · I · SIMILITER · ET · CVM · REMISSVS · ESSET · VIII · VICI
TATOREM · FACT · VEN · QVI · ORFITO · ET · PRISCINO · COS · CVM · TRA
II ·) TERES · EODEM · COS · TRANSL · IN · FACT · PRAS · NATAL DIVI · CLAV
VIT · CLAVDIVM · OLYPVM · FACT · PRAS · QVI · IN · GLAPHYRO · CO
ONIS · EIVSDEM · QVI · IN PVRPVRIONE ROM D
VICT · CAES · ET · CLAVDI · IN · DIES · V · IN · ARACINTHO VIII ·) IDEM
E · VICT VICT) TERES · QVO · ANN · QVADR · PRIM · VI · VICTOR
OENIO ∧CITAT·FACT·VEN L//// QVI·I·ANN·ERIP·ET·VIC·LI) TERES·PRAEC·ET·V
AVD·OLYMPO·FACT·PRAS·AGIT·QVI IDIB·DEC·TEMPORIBVS·NERONIS·CIRC·
OCORONA·OLYMP·CVM·TITVLO·IN SCRIPT·FVIT·GREX·PRASIN·VICT·∞ CLV
RINC·GREG·SVI·CONSEC·EST·HIC·ALIEN·PRINC·VINC·GREGE·SVO·ÐC
C·∞∞ CVII·AD·HON·VEN ∞∞ ÐCXLV) TERES IN PALMIS SVIS ∞ AD
RE · COMMVN · AGIT · FACT · VENET · QVI · DVOBVS · INTROIVG · AFR
XVIII) TERES · AQVILA · M̄ · LXXXIX · IND IIII ET CALLIDR · EX
EM · QVI . ADIECT · INTROIVGO · CIRRATO · LXV IN QVO PRAEC
VILA · M̄ · LXXI · INDE · INTRA · FVNIS · I · VICIT CCXXX
O · COS · TRANSLATVS · IN · FACT · PRAS · NATALE · DIV CLAVDI · VS
HOC · EXEMPLO · QVOD · NICADIVS · TOTO · ANNO · VIC
XIII) TERES · EX · NATALE · DIVI · CLAVDI · MENSI
NENTISSIMOS · FACT · VENT · EPAPHRODIT
IN · EO · VICT · LXVII · ERIPVIT · ET · VICI
M · QVI · IN PASSER · HISTR · VI
M · INSIGNEM · CON
· VICT · CXI
II

Voici la transcription qu'en donne L. Borsari, dans le *Bullett. comun.*, 1902, p. 178.

[his] introj [ugis vicit]

[I Sa]nippo Cinis X Hilaro
[I Aegypt(o) Pe[redacted] I Macu(loso)
I Pegaso Af(ro) I Aquilin(o)
5 I Eutono Af(ro) I [Pe]gaso Af(ro)
I Advola(nte) Af(ro) I Cotyno Af(ro)
I Dromo(ne) Hisp(ano) I Sica Af(ro)
Af(ro) I Passer(e) Af(ro) I Cirrato Af(ro) I
Af(ro) I Lupo Af(ro) I Mel[i]ssa Af(ro) I
10 ...al.. I Lucin(o) Af(ro) I Delicat(o) Mau(ro) I
Af(ro) I Silvan(o) Af(ro) I Parato Af(ro) I
Af(ro) III Eutono Af(ro) IV Ballist(a) Af(ro)
Af(ro) III Pyrall(ide) Af(ro) IV Andr(a)em(one) Af(ro)
Af(ro) III Pardo Af(ro) IV Spiculo Gal(lo) V
15 Af(ro) III Romulo Lac(one) V Romulo Af(ro) VI
[A]f(ro) IV Rapace Af(ro) V Lupo Af(ro) VII
[A]f(ro) IV Baetic(o) Af(ro) VI Palumb(o) Af(ro) VIII
IV Camm..... Af(ro) VI Romulo Af(ro) VIIII
IV Daedal(o) Af(ro) VI Glaphy(ro) Sph... X
20 IV Gaetul(o) Af(ro) VI Ballist(a) Af(ro) XIII
IV Alcimo VI Memno(ne) Lac(one) XIIII

[p]almas sibi complevit quos c[quo]s c[entenarios fecit numero]
centesimam C[alli]d(romo) Af(ro) millesimam Hilaro Af(ro) Aquila Af(ro) Dan[ao]
Af(ro) Panhorm. Af(ro) Acce[ptore]
25 Ballista Af(ro) Ver...

[insig]nia *eius*
...[fac]tionis suae vicit ∞. Solus et primus omnium agit[atorum]...
...[Au]g. Domitiano XVII co(n)s(ule) interpositis eq(uis) parib(us) in Eri[dano ?] ..
...eius vic(it) I. Similiter et cum remissus esset VIII vici[t]...
30 *[agi]tatorem fact(ionis) ven(etae) qui Orfito et Priscino co(n)s(ulibus) cum tra[nslatus esset in factionem]...*
II. Teres eodem co(n)s(ule) transl(atus) in fact(ionem) pras(inam) natal(e) divi Claud(i) [mense Augusto]
[superav]it Claudium Oly(m)pum fact(ionis) pras(inae) qui in Glaphyro co...
[facti]onis eiusdem qui in Purpurione rom[ano]...
[in ludis?] vict(oriae) Caesaris) et Claudi in dies V in Aracintho VIII. Idem...
35 *...e...vic(i)t... vic(i)t. Teres quo ann(o) quadr(iga) prim(um) victor [extitit]...*
...oenio ag(i)tat(ore) fact(ionis) vene(tae) qui primo ann(o) erip(uit) et vic(it) LI. Teres praec(essit) et vicit...
[Cl]aud(io) Olympo fact(ionis) pras(inae) agit(atore) qui idib. dec. temporibus Neronis circ...
...o corona olymp(ica) cum titulo in(quo) script(am) fuit : grex prasin(os) vic(it) ∞CLV...
[et nomen] (p)rinc(ipis) greg(is) sui consec(utus) est. Hic alien(o) princ(ipio) vinc(endo) grege suo ↀC...
40 *...C ∞ ∞XII ad hon(orem) ven(it) ∞ ∞ ↀCXLV. Teres in palmis suis (miliariam) ad[secutus]...*
...re Commun(e) agit(atore) fact(ionis) venet(ae) qui duobus introiug(is) afr(is).....
...XVIII. Teres Aquila m(issus) LXXXIX ind(e)... IIII et Callidr(omo) ex.....
... em qui adiect(o) introiugo Cirrato LXV... in quo praec[essit].....
[Aq]uila m(issus) LXXI. Inde intra funes (primum) vicit CCXXX...
45 *[Orfito et Priscin]o (?) co(n)s(ulibus) translatus in fact(ionem) pras(inam) natale div(i) Claudi [mense Augusto]...*
...hoc exemplo : quod Nicadius toto anno vic...
...XIII. Teres ex natale divi Claudi mense [Augusto]...
[inter agitatores] (emi)nentissimos fact(ionis) ven(e)t(ae) Epaphrodit[us]...
...in eo vic(i)t LXVII eripuit et vici[t]...
...m qui in Passer(e) histr(o) vi....
[victoria]m insignem con(secutus) [est]....
....vic(i)t CXI ....

L. 28, date : 95 ap. J.-C. ; l. 30, date : 110 ap. J.-C.

P. 511. Même provenance. Au revers de la même pierre, utilisée à l'époque constantinienne pour fermer une tombe; inscription chrétienne.

P. 532-541. Inscriptions de Bologne, la plupart funéraires.

P. 534. Même provenance.

162) L·CLVVIO·L·L
INGENVO·VI VI▨
L·CLVVIO·TVEND▨
CLVVIAE·MARITÆ
FILIS
CLVVIA·STACT▨
T·F·I

L. 2. *Sevi*[*ro*].

P. 535. Même provenance.

163) P·VMBRIO
LICINO
HILARVS·L
VI·VIR

P. 539. Même provenance. Colonne milliaire.

164)

IMP·CAESAR AVGVSTVS
PONTIFEX·MAXIMVS COS
XIII·TRIBVNICIA POTESTATE XXII
VIAM·AEMILIAM·AB ARIMINO
AD FLVMEN TREBIAM
MVNIENDAM CVRAVIT
LXXIX

P. 554. Fragments d'inscriptions recueillis près de Sainte-Croix de Jérusalem à Rome (voir ci-dessus n° 122).

P. 555. Inscriptions de Rome reproduites plus haut n°s 127-129.

P. 592. A Cesi (Ombrie), marque de brique.

165) VTILIS·L·AQVIL LVGA

Ibid. Même provenance. Autre marque.

MANILIORVM

P. 627. Inscription de Rome sur conduite de plomb, reproduite plus haut, n° 123.

P. 637. A Pouzzoles, sur une conduite de plomb.

166) L·ACILI·STRABONIS

Cf. *C. I. L.*, X, 1486 et III, 429.

Ibid. Même provenance, autre conduite.

167) SAECLARIS·AVG·L

ID., 1903.

P. 3-4. Inscriptions funéraires de Ventimiglia (Ligurie).

P. 20-21. Inscriptions de Rome reproduites plus haut, n°s 121, 124-126.

P. 31. A Pompéi, affiche électorale.

168)

GAVIVM·RVFVM▨
HOLCONIVM·PRISCVM▨

Ibid. Même provenance.

169) CN·HELVIVM·SABINVM
AED·D·R·P·O·V·F·

Ibid. Même provenance.

170) L·ALBVCIVM

NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, 1902.

P. 55-71. Ch. R. Morey. Suppléments au tome I des *Inscriptiones sacrae urbis Romae* de de Rossi. Inscriptions chrétiennes consulaires d'Italie déjà publiées dans les *Notizie degli Scavi* et la *Römische Quartalschrift*. Nouvelles lectures.

P. 105-106. O. Marucchi. Inscriptions chrétiennes des catacombes d'Albano.

P. 106. Même provenance. Marque de brique.

171) M·VALERI·PAEPLI

Ibid. Même provenance. Marque de brique.

172) EX·PRAED.AVG·N·FIG
SOCIANAS MAIOR M

P. 115-122. O. Marucchi. Inscriptions nouvelles du cimetière de Priscille. (Cf. *Ann. épigr.*, 1902, n° 200).

P. 125. Sur l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 204.

P. 126. Sur un collier de bronze d'un esclave fugitif, trouvé au fond du Tibre :

173) TENE ME FVGIO REBOCA ME IN GRAECOSTADIO EVSEBIO MANCIPE

P. 127 et suiv. Inscriptions du cimetière de Sainte-Agnès à Rome (cf. *Ann. épigr.*, 1902, n°s 201 et 202).

P. 128. Même provenance. Fragment d'inscription contenant une date consulaire incomplète.

174) *vi*XIT·ANN·P·M·XXX
CONSS·ARCH*adio*

Arcadius fut consul en 385 et en 406.

P. 134. A Madaba (Palestine). Sur le pavé d'une mosaïque :

175)

ΥΕΠΡ ΤΟΥ ΟϹΙΩυ Καὶ
ΑΓΙΩυ ϹΕΡΓΙΟΥ ΕΠΙ
ϹΚΟπου ΕΤΕΛΙΩΘΗ
Ο ΑΓΙΟϹ ΤΟΠΟϹ ΤΩΝ
ΑΠΟ ϹΤΟΛΩΝ ΕΝ ΧΡ
ΕΤΗ ΥΟΓ Υ

L. 1, lire ὑπὲρ. — L. 6, date : en 473, d'après l'ère de Bosra, soit 579 ap. J.-C.

P. 197. O. Marucchi. Sur un fragment de conduite d'eau en plomb portant une inscription avec le nom d'un pape appelé Jean (VIe siècle) ; des tubes portant la même inscription ont été trouvés en 1707 (Bianchini, *Notae ad Anastasium*, III, 299).

P. 205-210. Toulotte. Sur l'inscription d'Henchir-Fellous (*Ann. épigr.*, 1902, n° 45), rapprochée d'autres textes analogues de l'Afrique chrétienne, déjà connus.

P. 223 et suiv. O. Marucchi. Inscriptions du cimetière de Priscille à Rome.

P. 227. Même provenance.

176) AVR · SOZON · AVGG · LIB · COGNATVS · BENE MERENTI · POSVERVNT

P. 233. A Salona :

177)

NOVA POST VETERA
COEPIT SYNFERIVS
ESYCHIVS EIVS NEPOS
CVM CLERO ET POPVLO FECIT
HAEC MVNERA
DOMVS XPE GRATA
rogat uT IN E*a habites* (?)

Date : fin du IVe siècle ou début du Ve.

P. 249. Au cimetière de Domitille à Rome.

178) MAMETINO E
EBETA CON ΓE
NDIANES IIX K
DECE DEPOΓITAINAC

Lire : *Mame(r)tino e(t N)e[vit]ta con(sulibus) Se(co)ndianes VIII k(alendas) Dece(mbres) deposita in [p]ac(e)*. Date : 362 ap. J.-C.

P. 259. Inscriptions d'une catacombe de la voie Nomentane.

PHILOLOGUS, SUPPLEMENTBAND IX, 1903.

P. 329. Rostowzew. Histoire de la ferme d'État dans l'Empire romain, d'après les inscriptions et les papyrus (traduction d'un travail paru en russe à Saint-Pétersbourg, 1899).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1903, I.

P. 26. Vassits. Sur une patère d'argent trouvée à Nisch (*Naissus*) en 1901 et maintenant au musée de Belgrade, inscription circulaire :

179)

LICINI AVGVSTE SEMPER VINCAS

Entre l'S de *Vincas* et l'L de *Licini* inscription circulaire estampée sur deux lignes :

180) NA
ISS

Naiss(us).

Au milieu du fond de la patère, dans une couronne d'olivier :

SIC X
SIC XX

Date : début du IVe siècle ap. J.-C. (307-323).

P. 62. Inscription de Sagonne (Cher) (*Ann. épigr.*, 1902, n° 255).

REVUE CELTIQUE, 1903.

P. 119. A Thionville :

181)

COINNAGI TITALVIS F
ET DVBNAE VIREDONIS F
VXORI VIVS SIBI *f*
H M H N S

Coinnagi Titaluis f(ilii) et Dubnae Viredonis f(iliae), uxori, viv(u)s sibi [f(ecit)]. H(oc) m(onumentum) h(eredem) n(on) s(equetur).

Ibid. A Ventabren (Bouches-du-Rhône).

182) OYENI TOOYTA
KOYAΔPOYNIA
Quadrunia = *Petronia.*

Ibid. Même provenance.

183) VECTIT
BIRACI

184) *b*ESSO *abi* LOC*um* BELCILE*sis* *a*RTIFEX A FVDAME*ntis*

Lire : *fu(n)dame[ntis]*.

P. 251. Même provenance. Sur un autel.

185) *L(aribus) Via(libus) Amanca pro Elv[i]a Marce[ll]a v(otum) s(olvit).*

P. 255. Même provenance.

186) *b a r b*ARAE REI
*p u b l i*CAE SEGOB

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 1902.

P. 247. A Cabeza del Griego (Espagne), ancienne *Segobriga.* Inscription en petites pierres blanches sur un pavage en mosaïque :

*r i g e*N S I V M
*servae f*AMIL*ia*
p u b L I C A
*f*E C I T

P. 258-266. A Fontrier. Inscriptions de la plaine du Caystre (Lydie), la plupart funéraires.

P. 258-260. A Bélévi (près d'Éphèse).

Face antérieure.

187) ΣΩΤΗΡΙΧΟΣ ΦΙΛΟ.....
ΛΟΥΚΙΩ Ω ΑΝΕΘΡΕΨΑΜΗν ΑΝΠΕΛΩΝ ΔΕ
ΚΑΝΙΑΝ ἣν ΕΚΠΛΗΡΩΣΑΜΗΝ ΚΑΙ ΚΑΛΑΜΟΥ
ΠΛΕΘΡΟΝ ΕΝ ΑΠΟ ΔΕΚΑΝΙΑΣ ΚΟΛΠΗΝΗΣ
5 ΑΤΙΝΑ ΑΠΟΚΑΤΑΣΤΗΣΕΙ ΤΗ ΓΛΥΚΥΤΑΤΗ
ΜΟΥΒΩΝΕΙΤΩΝ ΚΑΤΟΙΚΙΑ ΩΣ ΤΟΝ
ΓΕΩΡΓΟΥΜΕΝΟΝ ΟΙΝΟΝ ΚΑΘ Εκαστον
ἐνιαυτόν . . . .

Mention d'une bourgade nouvelle, κατοικία des Μουβωνεῖται. — (Dans la même revue, 1903, p. 10 et suiv., Haussoullier, approuvé par Radet, propose de lire · μου Βωνειτῶν, bourgade des Βωνεῖται).

P. 260. A Kutchuk-Katefkhès (près d'Éphèse).

188) [*imp. c*]*aesar*
[*a u g u*]*s t u s*
[*fines*] *Dianae*
[*r e s t i*] *t u i t.*

[αὐτο]κράτωρ
[καῖσαρ Σ]εβασ-
[τὸς ὅρους Αρτέμι-]
[δι ἀποκατέστησεν].

Une borne semblable est publiée au *Bull. de Corr. hellén.*, t. XX, 1896, p. 393.

P. 261. A Mashat (près de la voie ferrée de Smyrne à Éphèse).

189)

Πόπλιος Αἴλιος Τρόφιμος καὶ
Κύντος Βαίβιος Μαρτι-
άλης κατεσκεύασαν τὸ [μνη]-
μεῖον ἑαυτοῖς καὶ τέκνοις [ἰδί]-
5 οις, καὶ Ποπλίῳ Αἰλίῳ Γλύκω[νι],
ἀδελφῷ Αἰλίου Τροφίμου, καὶ
Φλαβίᾳ Τρυφώσῃ, γυναικὶ [Κύν]-
του Βαιβίου Μαρτιάλου, ἐξέ[σται]
δὲ μηδενὶ ἑτέρῳ ἐξω-
10 τικῷ τεθῆναι εἰς τοῦτο τὸ [μνη]-
μεῖον, ἐπεὶ ἀποδώσει εἰς τὸ[ν τοῦ]
Καίσαρος φίσκον δηνά[ρια]
ἑπτακόσια πε[ντήκοντα].

P. 262. A Alsanar, au nord de Mashat.

190)

. . . . . .
ΠΡΟΦΟΡΩ ΑΕκλ
ΗΠΙΑΔΟΥ ΜΗτρο
ΠΟΛΕΙΤΗ ΔΕδωκε
Ν ΤΟΓΕ ΓΗΡΟΒΟΣκεῖ
5 ΕΘΑΙ ΜΕ ΥΠΟ τοῦ
ΤΟΥ ΕΧΕΑΝΕ Επιμέλ
ΕΙΑΝ ΑΥΤΟΝ Θάψαι

L. 2-3 : Métropolis d'Ionie est à 6 km. de Mashat. — L. 6 : ι, ν et τ liés.

Ibid. Même provenance.

191)

ΑΥΡ · ΟΝΗΕΙΦό
ΡΟΥ ΦΙΝΟΥΕΚΙ
ΟΕ ΕΥΝΑΙΧΩΡΕΙ
ΑΥΡ ΓΛΥΚΩΝΙ ΜΗΛ
5 ΛΤΤΗΤΟΥ ΤΟ ΗΡΩον
ΚΑΙ ΟΥΔΕΝΙ ΕΤΕΡΩ Εξὸν
ΘΙΝΑΙ Ε ΜΙΗ ΤΟΙΕ ΤΕΚΝΟΙς αὐ-
ΤΟΥ ΚΑΙ ΕΓΟΝΟΙΕ ΕΙ ΔΕ Ε
ΤΕΡΟΣ ΒΟΥΛΗΘΗ ΘΙΝΑΙ Δώσει
10 ΤΩ ΙΕΡΩΤΑΤΩ ΤΑΜΙΩ ΧΑ

L. 2-3 : l'ethnique Φινούσκιος nous révèle le nom de Phinousca, localité inconnue jusqu'ici ; l. 3 : συναιχώρει pour συνεχώρει ; l. 7 : ΕΜΙΗ par transposition pour ΕΙ ΜΗ ; l. 8 lire : ἐγ(γ)όνοις ; l. 10 : Ϫα.

P. 263. A Elifli.

192)

VAM VINDEREN!
NVSVNAPLVRESVBIVMEAPARSREID
HISIAEVINICARMONVMENTIMEIOVO
CRIBLILOKO···NIERTISIDAPPASVSO···SO
····ERAMSEAOVISEICIRINSDAREDEBETOADORO
ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΑΠΕΛΕΥΘ
Η ΓΥΝΑΙΚΙ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ·····
ΘΙ -ΙΚΗΙ···· ΥΤΟΥ ΕΠΙΜΕ
··ΣΕΡΑΓ···· ΚΑΙ ΚΗΡΙΝΟΣ

Lecture défectueuse.

Ibid. A Falanga, l'ancienne Thyaira.

193)

. . . . . καὶ τέ-
ΚΝΑ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΚΛΗΡΟΝΟμους καὶ
ΕΚΓΟΝΟΥΣ ΑΥΤΩΝ ΕΣΩ ΤΕΘΗσεται
ΚΑΙ Η ΓΥΝΗ ΑΥΤΟΥ ΙΣ ΤΗΝ ΣΟΡΟν
5 ΕΝ ΤΗ ΚΛΕΙΝΗ ΕΝ Η ΟΥΚ ΕΞΟΝ ΒΛΗθῆ-
ΝΑΙ ΕΤΕΡΟΣ ΟΜΟΙΩΣ ΟΥΔΕ ΣΥΝχω-
ΡΗΣΙ ΙΣΕΝΕΝΚΕΙΝ ΤΙΝΑ ΕΙ ΜΗ ΤΙΝΙ Ε
ΓΩ ΔΙΑΤΑΣΩ ΟΥΚ ΕΞΕΣΤΑΙ ΔΕ ΟΥΔΕΝι
ΠΩΛΗΣΑΙ ΤΟΥΤΟ ΤΟ ΗΡΩΟΝ ΟΥΔΕ
10 ΤΟ ΠΡΟ ΑΥΤΟΥ ΠΕΡΙΒΟΛΙΟΝ ΕΝ Ω
ΕΣΤΙΝ Η ΚΑΥΣΤΡΑ ΕΙ ΔΕ ΤΙΣ ΠΑΡΑ ΤΑ
ΠΡΟΓΕΓΡΑΜΜΕΝΑ ΤΙ ΠΟΙΗΣΕΙ ΔΩ
ΣΕΙ ΤΩ ΦΙΣΚΩ ✱ ΒΦ ΚΑΙ ΤΗ Θ
ΥΑΙΡΗΝΩΝ ΚΩΜΗ ✱ ΑΦ

L. 8 : διατά[ξ]ω.

P. 264. A Birghé (*Dioshiéron*).

194)

. . . . . .
[Α]ὐρ. Μοσχίω[να]
τοῦ Ἀττάλου
Ἀσίαρχου υἱοῦ
Ἀρτεμεισιάδος·
5 Αὐρ. Διαδο(ύ)μενο[ν]
δίς, Ὑπαιπηνόν,
νεικήσαντα
παιδικῶν δίαυλον
δ' κατὰ τὸ ἑξῆς
10 ἐνδόξως τ[ὸ]ν
ἀγῶνα τῶν
Ἀρτεμεισίων

L. 4. Peut-être y avait-il dans la cité à laquelle appartenait le personnage une tribu Artémisias. — Ce texte paraît être une liste de vainqueurs aux jeux d'Artémis.

Ibid. A Kélès (*Coloé*).

195)

Ἔτους τμ'. Αὐρ. Ἡρωδι-
ανὸς Ἡρώδου κατασκεύ-
ασα τὸ ἡρῶον καὶ γυ-
ναικί μου Ἑρ. Μενεκρα-
5 τίᾳ καὶ τέκνοις ἡμῶν καὶ ἐγ-
γόνοις καὶ νύμφαις μου γεναμέ-
ναις β'· ἑτέρῳ οὐδενί· εἰ δέ
μή, ἀποτίσει τῷ Σεβαστῷ
γυμνασίῳ Κολοηνῶν ✱ ,βφ'

P. 265. A Adigumé (près de Thirèh).

196)

Ἔτους σξϛ', μη(νὸς) Λῴου.
Αὐρήλιος Μενεκράτης καὶ
Μητρόδωρος καὶ Ἀπολλώ-
νιος οἱ Μητροδώρου ΣΑΤΤΥ
5 κατασκεύασαν ἡρῶον αὐ-
τοῖς καὶ γυναικὶ καὶ τέκνοις
καὶ γυναιξὶ αὐτῶν καὶ ἐκγό-

νοις καὶ δούλοις · εἰ δέ τις [ἕτερον
θεῖναι τολμή]σει τινὰ ἀποτείσει
10 τῇ Διοσιερειτῶν πόλει ϡ ,α

L. 4 : ΣΑΤΤΥ commencement d'un ethnique ou nom propre indigène ;— l. 10 : Dioshiéron, aujourd'hui Birghé.

Ibid. A Thirèh, sur un sarcophage.

197) *Cusinia* [*Evemeria*]
Cusini
Messalini [*liberta*]

Κουσινία Εὐημερία
Κουσινίου Μεσσαλείν[ου]
ἀπελευθέρα

Cusinius Messalinus déjà connu (*Annali dell' Instit.*, 1877, p. 340, en note).

P. 267. W. M. Ramsay. Remarques sur les textes d'Akmonia (*Ann. épigr.*, 1902, n°s 96 et 97).

ID., 1903.

P. 10 : G. Radet. Dioshiéron et Bonita (à propos des inscriptions de la plaine du Caystre, reproduites ci-dessus, n°s 187-197).

P. 37. J. Déchelette. La fabrique de la Graufesenque (Aveyron). Remarques sur le commerce des vases sigillés provenant de cet atelier, d'après les marques de fabrique.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, 1902.

P. 311-335. F. Cumont. Nouvelles inscriptions du Pont. La plupart en langue grecque et funéraires.

P. 312. A Comane, milliaire de Septime Sévère (route de Néocésarée).

P. 318. A Zéla.

198)

ΙΟΥΛΛΟΝ ΙΟΥΛΛΟΥ
ΑΝΔΡΑ ΤΩΝ ΠΡΩΤΩΝ
ΕΝ ΑΔΙΑΛΕΙΠΤΟΙϹ ΓΕ
ΝΟΜΕΝΟΝ ΛΙΤΟΥΡΠ
ΛΙϹ ΖΗϹΑΝΤΑ ϹΕΜΝΩϹ
ΑΡΟΙΝΤΑ Γ ΑΓΟΡΑΝ Ι
ΑΓΝΛΙΕΠΛ Ι

L. 4 et 5 : λιτουρ[γί]|α]ις ; l. 6 et 7 : ἄρ[ξ]αντα γ' ἀγορανν[ομήσαντ]α γ'...

P. 321. A Tchêkérêkjê.

199)

+ΟΤΟΠΟϹ ΑΓΙΟΥ ΚΕ
ΕΝΔΟϹΟΥ ΜΑΡΤΥΡΟϹ
ΔΙΟΥ ΠΑΡΑϹΧΕΘΕΝΤΕϹ
ΠΑΡΑ ΤΟΥ ΕΥϹΕΒΕϹΤΑ
ΤΟΥ ΗΜΩΝ ΒΑϹΙΛΕΩΝ
ΒΑϹ ΙΟΥϹΤΙΝΙΑΝΟΥ +

L. 1 : ὅ[ρ]ο[ι τ]οῦ ἁγίου ; l. 5 : βασιλέω[ς] ; l. 6 lire : ΦΛϹ Φλ(αβίου) au lieu de ΒΑϹ. — Justinien par sa Novelle VII de l'année 535 défendait l'aliénation des biens ecclésiastiques.

P. 326. A la fontaine d'Alkat-Hadji-Keuï. Fragment de la lettre apocryphe du Christ au roi Abgar d'Edesse (cf. Anderson, *Journ. of hellen. Studies*, XV, 1900, p. 156).

P. 333. A Deunéxé, milliaire de Gordien III (route de Néocésarée à Comane).

P. 334. A Zillèh ;

200)

D M
EGIDE LIB VLP CARIVS
OL XX BENEMERENTI FC
X
ΟΥΛΠΙΟC ΧΑΡΙCΤOC Ρ ΛΕΓ Λ
ΗΓΙΔΑ ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΑΝ ΙΔΙ
ΑΝ ΤΕΙΜΗC ΧΑΡΙΝ

D(is) m(anibus) Egide lib(ertae) Ulp(ius) Cari[n]us c(enturio) l[eg(ionis) X]XX benemerenti f(aciendum) c(uravit).

Οὔλπιος Χάριστος (ἑκατοντάρχης) λεγιῶνος λ' Ἤγιδα(ν) ἀπελευθέραν ἰδίαν τειμῆς χάριν.

REVUE ÉPIGRAPHIQUE, 1902.

P. 264. Dédicace des Mocetes (*Ann. épigr.*, 1901, n° 253).

P. 265. Dédicace à la déesse Soucona (*Ann. épigr.*, 1902, n° 255).

P. 266. Cachet d'oculiste de Boulogne-sur-Mer (*Ann. épigr.*, 1902, n° 256.

P. 267. Estampilles sur poterie rouge de la collection E. Kuhn à Marcillat (Allier). Quelques noms gaulois qui ne figurent pas au *Corpus* (t. XIII).

STUDI E DOCUMENTI DI STORIA E DIRITTO, t. XXIII, 1902.

P. 49 et p. 259. L. Cantarelli. Suite de son étude sur le diocèse d'Italie depuis Dioclétien jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident.

P. 285. G. Cozza Luzi. Sur l'inscription reproduite ci-dessus, n° 82.

ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-STIFTUNG FÜR RECHTSGESCHICHTE, 1902.

P. 46. Th. Mommsen. Sur le *latium maius*, à propos de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 164.

P. 54. Th. Mommsen. Salvius Julianus, à propos de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1899, n° 125.

2° TRAVAUX RELATIFS A L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

A. CARNOY, LE LATIN D'ESPAGNE D'APRÈS LES INSCRIPTIONS, Louvain, 1902 (1re partie. Vocalisme).

CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, vol. VI, pars. IV, fasc. II.

Supplément au tome VI contenant les inscriptions religieuses, les inscriptions impériales, les *cursus* sénatoriaux et équestres, les inscriptions militaires et aussi les inscriptions funéraires. Très important pour l'étude des antiquités romaines.

FESTCHRIFT ZU OTTO HIRSCHFELDS SECHZIGSTEM GEBURTSTAGE (*Beiträge zur alten Geschichte und griechisch-römischen Alterthumskunde*), Berlin, 1903, 8°.

Recueil dédié à O. Hirschfeld par ses élèves et ses amis.

P. 1-7. Th. Mommsen. L'hérédité du décurionat, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

P. 34-44. P. Münzer. Sur le *ius honorum* des Gaulois en 48 ap. J.-C. d'après Tacite et la table Claudienne.

P. 131-161. Paul M. Meyer. Διοίκησις et Ἴδιος λόγος dans l'Égypte grecque et romaine, d'après les papyrus et les inscriptions.

P. 168. R. Cagnat. Inscription de Gigthis (Bou-Ghara en Tunisie) :

201)

i\P · CAESARE · M · AVRELI*o* *an*TONINO *aug.* PONTIF MAX · *trib.* POTEST XVI *cos* · III ET IMP · CAESARE · L · AVRELIO VERO . A*u*G · TRIB · P*ote*ST · II · COS · II · AEDEM · APOLLINIS PECVNIA · PVB · FACTA Q · VOCONIO · S*axa* *fid*O PR*ocos* M · VMMID*ius* ANNI*a*NVS QVADR*atianus* *fec* *idemque* DEDICAVIT

Date : 161-162.

P. 169-170. R. Cagnat. Borne milliaire de Soungourlou (Asie Mineure) donnant parmi les noms des deux premiers Gordiens le surnom *Sempronianus*, dont la forme indiquée en abrégé sur les monnaies avait été discutée.

P. 171-191. A. Schulten. Restitution d'un rescrit impérial *de pastu pecoris* trouvé à Henchir-Snobbeur en Tunisie. Texte déjà publié dans l'*Ann. épigr.*, 1894 n° 61. Nouvelle lecture complétée :

202)

[*Imp. Caes. M. Aur. Commodo Antonino Aug. V et M'.*] *Acilio Glabrione II cos... pr(idie)... Ian*[*u*]*ari*[*as*] *?... [in civitate... in curia cum conventus haberetur decurionum] et possessorum civium ibi Victor Gallitios(i) f. et Honor*[*atus*|*... f(ilius) sufetes verba fecerunt : cum audivissemus L. Titium et C. Sei*]*um questos quod agri suorum pecoribus ovium devas*|[*tarentur et in re praesenti constitisset et agros vastatos et arbores magnam par*]*tem conrosas esse quod ipsum initium honoris nostri*| [*instabat dominis pecorum ut servos iniuria prohibeant denuntiavimus...*]*i...sit facta etiam mentione sacrarum litterarum*|*... [illi responderunt servos sua sponte iniuriam fecisse...*]*on... [n*]*ostramque den*[*u*]*ntiationem initium honoris*| [*nostri antecessisse... cum...*]*t ne... eat eis contu...rum prodesse et aliter ea res*|*... [et contra talem iniuriam iam pri*]*...ss...undum sacras co... ones actum fuerit quae*|*..... [rem vestro decr*]*eto [s*]*ubiciendam exis-*

timavi[m]us|. [Exemplum epistulae datae ab imp... ad...] cum mihi desiderium vestrum videtur et exemplo adiuva|[ri anteriorum legum:.. et per se iustum esse. Itaque veto quemquam in agru]m vestrum invitis vobis pecora pascendi gratia indu|[cere.....]re quod si ignorante domino servus induxe[ri]t pecora|... [in ip]sum servum procos. severe constituet si iusso domini|..... [induxerit non solum servum ipsum sed e]tiam praetium servi ex form[a] censoria ✱ d. dominus|... [praestare debebit. Servi si sciente quidem domino sed s]ua sponte id admiserint a procos. flectentur ita ut in| [posterum nemo audeat.....] elegentur... quit fieri placeret de ea re universi cen|[suere...] passim in territorio uniuscuiu[scum]que pecora pascendi|..... iniu et [c]um etiam post ea [cons]tit[uti]one... nu....

P. 192-197. Héron de Villefosse. Observations sur les nouveaux fragments des allocutions d'Hadrien à l'armée de Numidie (*Ann. épigr.*, 1900, n°s 33 et 34).

P. 221-233. E. Kornemann. Sur la création de la province de Lusitanie, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

P. 234-242. A von Premerstein. Les *quinqueviri* à Rome et dans les municipes italiens, d'après les inscriptions.

P. 270-279. F. Cumont. Gladiateurs et acteurs dans le Pont à l'époque romaine, d'après des inscriptions funéraires en langue grecque.

P. 360-368. E. Maionica. Inscriptions d'Aquileia, déjà publiées, avec représentations de *codices* et de *volumina*.

P. 362. Même provenance. Inédite :

203) L · ATILIO · L · L
SATVRNINO
ANNOR · XL · DOMO
FL · SCARBANTA · NERFEC
5 A · LATRONIBVS · INRTVSIS (*sic*)
ATILIVS · TERTIVS · FRATER
ET · STATIVS · ONESIMVS
A M I C O
LOC · GRATVIT · DAT · AB
10 CLODIA · TERTIA

L. 4 : *Fl(avia) Scarbantia.*
L. 5 : *in[tr]usis.*

P. 369-379. Fr. Bulic. Inscription funéraire de Salona.

P. 373-390. A Schiff. Inscriptions de Schedia (Basse Égypte).

P. 375. Même provenance. Facsimile de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 160 :

204) ЄΤΟΥϹ ΤΡΙΤΟΥ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟϹ ΤΙΤΟΥ
ΚΑΙϹΑΡΟϹ ΟΥЄϹΠΑϹΙΑΝΟΥ
ϹЄΒΑϹΤΟΥ ЄΠΙ ΓΑΙΟΥ

5 ΤΕΤΤΙΟΥ ΑΦΡΙΚΑΝΟΥ
ΚΑCCIANOΥ ΠΡΙCΚΟΥ ΗΓΕΜΟΝΟC
ΩΡΥΓΗ ΑΓΑΘΟC ΔΑΙΜΩΝ
ΠΟΤΑΜΟC ΕΠΙ ΤΑ ΤΡΙΑ CΤΕΡΕΑ
ΚΑΙ ΕΠΙ ΤΟ ΑΡΧΑΙΟΝ ΑΠΕΚΑΤΕ
10 CΤΑΘΗ ΕΩC ΤΗC ΠΕΤΡΑC ΚΑΙ
ΕΤΕΘΗCΑΝ ΠΑΡ ΕΚΑΤΕΡΑ ΤΩΝ ΤΟΙ
ΧΩΝ ΠΛΑΚΕC ΕΠΙΓΕΓΡΑΜΜΕ
ΝΑΙ ΔΕΚΑΤΕCCΑΡΕC

P. 391-407. C. F. Lehmann. Inscriptions grecques d'époque romaine de Petite Arménie et de Commagène.

P. 403. A Semsidia.

205) ΑΥΙΔΙΟΝ ΑΝ
ΤΙΟΧΟΝ ΙΕ
ΡΩΝΥΜΟΥ ΚΕ
ΛΑΟΔΙΚΗC ΦΙ
5 ΛΟΜΗΤΟΡΑ ΚΕ
ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΑ
ΖΗCΑΝΤΑ ΕΤΗ
ΚΓ ΟΙ ΓΟΝΕΙC
ΜΝΗΜΗC Χά
10 ΡΙΝ

Il s'agit d'un descendant des rois de Commagène.

P. 408-411. M. Krascheninnikov. Observations sur quelques inscriptions de Pompéi (*C. I. L.*, IV, 575, 576, 581, 229).

P. 412. P. Orsi. Fragments d'inscriptions provenant de Pompéi.

P. 413-416. F. Studniczka. Sur une inscription ligorienne (*C. I. L.*, VI, 5, 2135*), qui pourrait être authentique.

P. 431-439. E. Bormann. Sur quelques inscriptions de l'époque républicaine (sénatusconsulte *de Oropiis, lex repetundarum* et *lex agraria* publiées au *C. I. L.*, I, 198 et 200, *lex Antonia de Termessibus*).

P. 440-443. S. Frankfurter. A Carnuntum.

206) T · POMPONIVS *t. f.*
PROTOMACHVS
LEG · AVGG PR · PR
AEQVITATI

ΠΡΗΞΕως εἵνεκε ΤΗCΔΕ
ΠΡΟΤΕΙΜΗθεὶς ἀνέΘΗΚεν
ΠΡΩΤΟΜΑΧΟC ΒΩΜΟΝ
ΕΥΔΙΚΙΗ CΘΕΝΑΡΗ

Date : IIIe siècle.

P. 444-446. R. Heberdey. A Éphèse.

207) ἀγαθΗΙ ΤΥΧΗΙ
κορνήΛΙΟΝ
κεθΗΓΟΝ
πρεΣΒΕΥΤΗΝ
ἀσΙΑΣ ΥΙΟΝ Σχυ
ίλΛΑ ΓΑΛΛΙΚΑνοῦ
τοῦ ΑΝΘΥΠΑΤΟυ
[β]ΟΥΛΗΣ ΔΗΜΟΥ
ΨΗφΙΣματι

M. Gavius Squilla Gallicanus fut consul en 127 ap. J.-C.

GAUCKLER, GOUVET ET HANNEZO, MUSÉES DE SOUSSE, Paris, 1902, in-4°.

P. 84 et suiv. Tablettes magiques (lectures de M. Audollent).

P. 85, n° 1.

208)

Face extérieure : *Feiub.*

Face intérieure : *Sarbasmisarab* (huit signes cabalistiques). *Delicatianus Capria Volucer Nervicus comes cadat, Dextroiugus No(v)us cum Amando Germanicus Celestinus comes cadat, Hilarinus Polidromus Delicatus Maurusius Salutaris cadat, Blandus Profugus Pretiosus Germanicus Amor Pelops Zefurus Alcastrus Clarus Clarus cadat cadat, Funarius No(v)us cum Dario Superbus Tetrapla cadant, Blandus Gemmatus Attonitus prasini Roseus Salutaris cadat, Basilius Nilus Scintilla Clarus cadat, comes Salutaris Clarus; cadan(t), frangan(t); disjungantur, male guren(t), palma(m) vincere [n]on possin[t]. Sarbasmisarab* (mêmes signes cabalistiques).

Ibid., n. 2.

209)

Face extérieure : *Feiub*, à l'envers.

Face intérieure : *Sarbasmisarab* (signes cabalistiques), *Delicaltanus, Capria Volu[cer N]ervicus Basilius Nilus Scintilla Hilarinus Poli[d]romus Delicatus Marrusius Blandus Profugus Pretiosus Gemmatus Amor Pelops [Z]efurus Alcastrus Attonitus Roseus Germanicus Celes(ti)nus Clarus Salutaris Socrates Comes. Haec nomina hominum et equorum qu(a)e dedi vobis cadan(t), precor bos. Sarbasmisarab* (signes magiques).

Ibid., n. 3. Texte à peu près pareil.

Ibid., n. 4 :

210)

... ηναρο ..... ρζο ... αχ ... ε ... ρωταρξο ..... [κ]ειδεροσανδαλε
[ερ]εσχειγαλ. [δα]μναμενευς σεριροχε [σε]μεσειλαμ σατραπερκμηφ.
· εθμομαω μαρχαχον χθαμαρζαξ ζαρακ[α]θαρα θωδαρραδαυ θαρναχαχα
παραιθερε ακραμμαχαμαρει λαμψουρη λαμψουχνι σεσεργεοδαρφαραγγης ·
κωγιτε Βονωσα κουαμ [π]επεριτ Παππη αμαρε . ιη Οππιομ
κονεμ πεπεριτ Ουενεριαα αμωρε σακρω σινε ιντερμισσιωνε ·
νον ποσσιτ δορμειρε Βονωσα νεκουε ησσε ... Β[ονωσα] νεκους
αλιουτ ... σεδ αβρομπατουρ ετ μη σωαδ ... ο[υ]ιδερετ ομνιδους
διηδους αδξ ... ουσκουε αδ διεμ μορτις σουε ...

B. HAUSSOULLIER. ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE MILET ET DU DIDYMEION, 1902, in-8°.

Inscriptions relatives à l'histoire de Milet sous l'Empire. La plupart ont été publiées ailleurs par M. Haussoullier. Inédites :

P. 260. Théâtre de Milet.

211) Καίσαρι Σεβαστῶ[ι]
[Ἀπόλλ]ωνι Διδυμεῖ καὶ τῶι δήμ[ωι τῶι Μιλησίων]

P. 261.

212)
Ὁ δῆμος ὁ Μιλησίων
Πόπλιον Οὐήδιον Πωλ
λίωνα τὸν αὐτοῦ
εὐεργέτην

Vedius Pollio, ami d'Auguste.

INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES. T. Ier, fasc. 2 (édité par MM. Cagnat et Toutain) ; t. III, fasc. 2 (édité par MM. Cagnat et Lafaye). — Suite de la publication.

E. DE RUGGIERO. DIZIONARIO EPIGRAFICO DI ANTICHITÀ ROMANE, fasc. 66 à 72. Continuation de cet excellent dictionnaire d'épigraphie latine. Avec le fascicule 66 commence l'article *Consules* qui se continue aux fasc. 67, 68, 69, 71 ; on y trouve les fastes consulaires, les noms des consuls étant rangés par ordre alphabétique. Le fasc. 70 contient entre autres les mots *Fiscus*, *Flamen*, *Flaminia* (*via*, *regio*, *provincia*) *Flavia* (*ala*, *classis*, *cohors*, *gens*, *legio*) ; le fasc. 72, les mots *Flora*, *Foedus*, *Fons*, *Fortuna*.

J. WILLEMS. LE SÉNAT ROMAIN EN L'AN 65 APRÈS J.-C., Louvain, 1902 (Extrait du *Musée belge*, t. IV-VI).

Liste des sénateurs qui composaient le Sénat à cette date, avec l'énumération de leurs différentes fonctions publiques antérieurement et postérieurement à l'année 65.

R. CAGNAT et M. BESNIER.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

Angers, imprimerie Burdin et Cie, 4, rue Garnier.

SAINTE FAMILLE, par GRANACCI

(Musée de Dublin.)

STATUE EN MARBRE D'APHRODITE

(Collection du Palais d'Arenberg, à Bruxelles)

STATUETTE EN BRONZE D'APHRODITE

(Collection Lucien de Hirsch, à Bruxelles)

LE SARAPIS DE BRYAXIS

(Pl. XIV)

Vers la fin du quatrième siècle de notre ère, sous le règne de l'empereur Théodose, le christianisme triompha définitivement du paganisme à Alexandrie, après de longues et sanglantes luttes entre les défenseurs de l'ancienne religion et les partisans de la foi nouvelle.

Depuis 385, le siège archiépiscopal d'Alexandrie était occupé par le patriarche Théophile, homme fort intelligent, mais aussi fanatique qu'ambitieux et qui souffrait de voir, dans sa capitale, les temples païens demeurer intacts et respectés. L'empereur lui avait accordé la permission de transformer en église un temple de Dionysos, mais le patriarche ne se contenta pas à si peu de frais : il livra aux outrages de la foule les statues des dieux et tous les objets sacrés, notamment les phallus que renfermaient les sanctuaires. Les païens indignés se soulevèrent en masse et la guerre des rues commença, menée de part et d'autre avec un égal acharnement. Enfin, les païens eurent le dessous et allèrent se retrancher dans le Sarapéum.

Cet édifice célèbre ne le cédait en grandeur et en magnificence qu'au Capitole de Rome. Bâti sur une hauteur, dans la partie occidentale de la ville, il n'était pas difficile à défendre. On n'y accédait que sur deux points, par un escalier des plus raides et par une route carrossable assez escarpée; l'un et l'autre étant faciles à barrer, on y assiégea les païens comme dans une véritable forteresse. Consulté par les magistrats de la ville, l'Empereur décida que les païens révoltés obtiendraient leur pardon, mais qu'on détruirait les temples, cause des désordres. Les païens

acceptèrent le pardon impérial et livrèrent aux chrétiens le Sarapéum.

Le patriarche gravit en personne les degrés du temple et s'avança vers l'image du dieu, dont l'approche était tenue pour mortelle ; en présence d'une foule anxieuse, il la fit briser à coups de hache par un de ses serviteurs : aux premiers coups, des souris sortirent de l'intérieur. Les morceaux furent brûlés sur place, à l'exception de la tête qui, promenée solennellement à travers la ville, fut portée à l'amphithéâtre où elle devint à son tour la proie des flammes. « Ce fut la fin d'une superstition insensée et de toutes les impostures du culte de Sarapis[1]. »

Ce fut la fin d'une des créations les plus remarquables du génie artistique et religieux de la Grèce. Malgré la date tardive de son apparition, le culte de Sarapis s'était répandu dans tout le monde antique et les sculpteurs grecs avaient réussi à exprimer dans ce visage, d'une incomparable majesté, toute la puissance du dieu dont le royaume comprenait à la fois la terre fertile en moissons et les sombres régions où toute chose humaine vient aboutir.

Un faisceau de légendes s'était groupé autour de l'origine de ce culte ; on les trouvera exposées et discutées, avec une copieuse bibliographie, dans un récent article publié ici même par M. Salomon Reinach[2]. Selon l'une d'elles, le dieu serait apparu en songe au premier des Ptolémées et lui aurait donné l'ordre d'aller chercher son image (d'après une autre version, le dieu lui-même) et de le transporter par mer à Alexandrie. Les deux versions sont équivalentes. L'homme primitif a cru à la présence réelle du dieu dans les images et il l'a adoré, sans pour cela adorer les images elles-mêmes. Je reconnais dans ces croyances la marque d'un peuple imaginatif, tout ému de la vie mystérieuse qui semblait animer les images divines. Un certain Olympius encourageait et réconfortait les païens assiégés dans la citadelle ;

1. V. Schultze, *Geschichte des Untergangs des griech.-röm. Heidentums*, t. I, p. 261 sq.
2. S. Reinach, *Revue arch.*, 1902, t. II, p. 5 sq.

ils ne devaient pas perdre courage en voyant renverser les images des dieux, car elles étaient choses terrestres et passagères et la puissance qui les avait animées était montée au ciel[1].

Pour en revenir à l'origine de Sarapis, le roi, après de longues hésitations et une nouvelle apparition du dieu, fit partir un vaisseau. Selon Tacite, le dieu lui-même aurait indiqué au roi le Pont, comme l'emplacement de sa statue, et ce serait un Eumolpide, Timothée, qui aurait précisé cette indication, en nommant la ville de Sinope; le roi aurait cru néanmoins devoir faire passer ses envoyés par Delphes, où tout fut confirmé par l'oracle. Selon une autre version, ce ne fut qu'à Delphes que les envoyés connurent le but de leur voyage et, selon une troisième tradition, après être partis pour aller directement à Sinope, ils furent surpris par une tempête et guidés par un dauphin qui les conduisit à Cirrha, le port de Delphes. A travers ces variantes apparaît clairement le désir de faire intervenir en la circonstance la haute autorité de l'oracle de Delphes qui consacrait le nouveau culte[2]. Quant à la légende du dauphin, nous la connaissons par les hymnes homériques : c'est le dieu qui se manifeste sous la forme de cet animal.

Quoi qu'il en soit, les envoyés menèrent à bonne fin leur voyage, au milieu de prodiges narrés par Tacite, et triomphèrent de la résistance du roi de Sinope, Skydrothémis. Mais tout ce récit n'est-il pas aussi légendaire que celui du voyage, volontaire ou involontaire, que firent à Delphes les envoyés? Qu'est-ce que ce roi Skydrothémis, dont aucun autre texte ne fait mention[3]? Pouvait-il seulement à cette époque y avoir un roi à Sinope? On se convaincra du contraire en lisant les textes relatifs à cette ville et que M. Théodore Reinach a réunis[4]. Mais

1. Cf. Schultze, *l. c.* et Radermacher, *Festschrift für Theodor Gomperz*, p. 197 sq.
2. Sur l'autorité suprême de l'oracle de Delphes dans les moindres détails du droit spirituel, cf. Rohde, *Psyche* p. 166 et 342 ; Pomtow, *apud* Pauly-Wissowa, *Real-Encyklopädie*, t. IV, 2 col. 2535, l. 39.
3. S. Reinach, *l. c.*, p. 15, note.
4. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, chap. I-III.

pourquoi alors croire que Sarapis fût originaire de Sinope? On l'explique par l'analogie du nom de Sinope avec les mots égyptiens *Sen-hapi* « résidence d'Apis » qui désignaient une montagne voisine de Memphis[1] et dont les Grecs avaient fait Σινώπιον. Mais cette explication n'est que superficielle : si l'on a volontairement oublié la véritable étymologie du surnom Σινωπίτης, c'est qu'on a *voulu* donner comme patrie au nouveau dieu ces bords mystérieux du Pont-Euxin, illustrés par la Toison d'Or et les exploits de Médée, la magicienne toute puissante, la petite-fille du dieu du soleil, ce pays riche en or et en moissons qui, depuis la fondation des colonies milésiennes, était l'inépuisable grenier du monde antique[2]. Sinope était la ville la plus riche de ces contrées et le centre de tout ce commerce d'exportation. Une version remarquable de notre légende, conservée par Clément d'Alexandrie, nous montre que nous ne faisons pas fausse route en attribuant à ces motifs la préoccupation de faire venir Sarapis de Sinope : « Quelques-uns racontent que ce Sarapis fut envoyé en présent par ceux de Sinope à Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui se concilia leur faveur en leur envoyant du blé d'Égypte, alors qu'ils risquaient de périr de famine. » Quelle gloire pour les Égyptiens de sauver de la famine, avec leurs céréales, les habitants du pays même du blé, de ce grenier traditionnel de la Grèce, et quel fait significatif que de voir les habitants de Sinope envoyer en Égypte, de gré ou de force, leur dieu national, le maître des moissons, de voir ce dieu demander lui-même à faire ce voyage et faire appuyer sa demande par toute l'autorité de l'oracle de Delphes! L'Égypte, en la circonstance, prenait nettement la succession des pays avoisinant le Pont-Euxin. Enfin, il ne faut pas oublier que, depuis Hérodote, on croyait en Grèce que Sésostris avait porté ses armes jusqu'au Phase, qu'il avait soumis les Scythes et les Thraces et que les habitants de la

1. S. Reinach, *l. c.*, p. 14.
2. Démosth., *Adv. Leptin.*, 31 ; Curtius, *Griechische Geschichte*, I[6], p. 402 sq. ; Mommsen, *Römische Geschichte*, t. II, p. 270 sq.

Colchide étaient les descendants de ses soldats[1]. M. S. Reinach a eu raison de dire[2] : « En allant chercher cette vieille image à Sinope, les Égyptiens du temps de Ptolémée n'avaient fait, disait-on sans doute, que reprendre leur bien. » Nous ne dirons pas qu'ils y soient effectivement allés, mais nous tiendrons compte du rôle que cette antique tradition a sans doute joué en aidant à accréditer la légende.

Une ingénieuse observation de M. Bouché-Leclercq, dans son excellent article sur l'origine du culte de Sarapis[3], semble écarter absolument l'hypothèse de la provenance sinopique de la statue : « Strabon, dit M. Bouché-Leclercq, parle assez longuement de Sinope et de l'oracle d'Autolycos, d'une part, du Sérapis alexandrin et de l'oracle sérapique de Canope d'autre part, sans soupçonner un lien quelconque entre ces deux thèmes du roman reproduit par Plutarque et Tacite. »

M. Dieterich, dans un mémoire encore inédit lu à la *Philologenversammlung* de Dresde[4], a examiné toutes les variantes de la légende, ainsi que les explications que nous venons d'en fournir; il les a comparées avec des récits analogues relatifs à d'autres images divines, notamment avec la relation à peu près contemporaine du transport à Rome de l'Asklépios d'Épidaure, et il a tiré de cette comparaison la seule conclusion possible : le caractère apocryphe de tous ces récits. Il admet, en outre, que dans les relations à peu près identiques de Tacite et de Plutarque nous sommes en droit de retrouver la version officielle, le ἱερὸς λόγος qu'on lisait gravé sur pierre dans l'enceinte même du temple et dont on peut attribuer sans invraisemblance la rédaction à l'Eumolpide, Timothée d'Athènes. Que l'on adopte cette hypothèse ou celle de M. Bouché-Leclercq, d'après lequel l'auteur de la légende serait le grammairien Apion d'Alexandrie, « un char-

1. Hérodote, II, 103.
2. S. Reinach, *l. c.*, p. 19.
3. *Revue de l'histoire des Religions*, 1902, p. 1 et suiv.
4. On en trouvera un extrait dans les *Verhandlungen der 44 Vers. Deutsch. Philol. und Schulm.*, p. 31 sq.

latan d'érudition qui avait des solutions originales pour tous les problèmes et avait écrit cinq livres d'Αἰγυπτιακά » (Apion vivait précisément entre le temps de Strabon et celui de Plutarque) — dans l'un et l'autre cas, aucun détail de ces récits ne peut être considéré comme ayant un caractère strictement historique et si nous lisons dans Plutarque[1] que l'oracle de Delphes ordonna aux envoyés d'enlever et de rapporter en Égypte la statue de Pluton, mais de mouler et de laisser en place celle de Korè, tout ce que nous pouvons en déduire c'est qu'on voyait dans le Sarapéum d'Alexandrie, une statue de Korè en plâtre[2]. Était-elle, comme l'admet M. Reinach, du même artiste? Était-elle à côté de la statue de Sarapis? On ne pourrait alléguer à cet effet que la douteuse autorité du Pseudo-Callisthènes (I, 33, 10-11), d'après lequel Alexandre-le-Grand, fondant Alexandrie, trouva un très ancien sanctuaire de Sarapis : εἶδε σηκὸν καὶ ξόανον ἔνδον προκαθεζόμενον, καὶ τῇ δεξιᾷ χειρὶ κομίζον θηρίον πολύμορφον, τῇ δὲ εὐωνύμῳ σκῆπτρον κατέχον, καὶ παρεστήκει τῷ ξοάνῳ κόρης ἄγαλμα μέγιστον. Évidemment, le ξόανον est la statue principale du Sarapeion alexandrin. Mais ce qui parle contre l'existence d'une Korè à cet endroit, est le fait, dont il sera question plus loin, que l'image de Sarapis touchait des deux mains les murs de la *cella*; en second lieu, il faut remarquer que dans la relation de la destruction de la statue de Sarapis, il n'est nulle part question d'une statue de Korè.

A côté de ce récit dont nous avons démontré le caractère légendaire, existait une autre tradition, exposée par Clément d'Alexandrie, d'après un certain Isidôros, en qui M. Dieterich propose de reconnaître Isidôros de Charax : « Isidore seul raconte que [la statue du dieu] fut apportée de Séleucie près d'Antioche, ville qui avait été également éprouvée par la famine et secourue par

1. Plutarque, *de Sollert. Anim.*, 36; S. Reinach, *l. c.*

2. Peut-être était-elle en calcaire et recouverte d'un enduit coloré. Cf. des sculptures de ce genre publiées par Bissing, *Archäol. Anzeiger*, 1901, p. 205 sq. Rubensohn (*ibid.*, 1902, p. 47) décrit deux têtes de femmes d'époque ptolémaïque actuellement dans le commerce à Alexandrie : elles sont en calcaire, mais la chevelure est rapportée et en plâtre peint.

Ptolémée [Philadelphe] ». Tacite mentionne aussi cette version, mais parle de Ptolémée Evergète.

Le peu de faveur dont elle a joui dans l'antiquité (Clément ne la connaît que par le seul Isidôros) n'est pas pour nous le seul argument sérieux contre son authenticité. Qui croira, en ces temps de luttes acharnées entre l'Égypte et la Syrie, à ces secours envoyés à Séleucie par Ptolémée et à cette vive reconnaissance qu'aurait manifestée la ville secourue? D'autre part, nous avons vu toute la portée symbolique de ce mot de *famine*, quand on songe à la nature et aux attributs de Sarapis : pleine de signification à Sinope, pays du blé, cette circonstance perd tout intérêt et devient incompréhensible si nous transportons la scène à Séleucie. Nous ne croyons pas nous exagérer l'importance de cette conception du rôle de Sarapis : voici, en effet, ce qu'on lit dans Ruffin (II, 23), qui se fait évidemment l'écho des traditions populaires sur l'essence du dieu : « *Quidam in honorem nostri Ioseph formatum perhibent simulacrum ob dimensionem frumenti, qua famis tempore subvenit Aegyptiis. Alii repertum in historiis Graecorum veteribus ferunt Apim quemdam patrem familias seu regem in Aegypto Memphis positum, cum famis tempore frumenta apud Alexandriam defecissent, ex proprio affatim civibus alimenta praebuisse...* » Si, d'autre part, nous admettions la version d'Isidôros comme la seule bonne, il nous resterait à expliquer pourquoi et comment les auteurs qui ont rapporté l'autre tradition ont transformé Séleucie en Sinope et Ptolémée Évergète en Ptolémée Soter. On ne parviendrait pas sans peine à donner de ces modifications une raison plausible, tandis que l'on comprend aisément qu'en substituant Séleucie à Sinope, il fallût nécessairement reporter les événements au règne d'Évergète ou que, si l'on désirait attribuer à Évergète l'introduction du culte de Sarapis, l'on fût amené à parler de Séleucie et non pas de Sinope. Pour quelque temps au moins, le royaume des Séleucides avait été soumis par Évergète victorieux, qui avait rapporté en Égypte d'innombrables images divines, notamment celles que Cambyse avait emportées en Perse

trois siècles auparavant[1]. Nous discuterons plus loin une dernière raison qui pourrait faire croire que c'est de Séleucie que vint l'image de Sarapis; mais il semble, en attendant, infiniment probable que cette deuxième légende n'est qu'une déformation de celle que nous avons exposée plus haut.

M. Bouché-Leclerq, qui admet que la statue du dieu provenait d'une ville grecque, conteste cependant que ce pût être Séleucie; il écrit avec raison (p. 26) : « Séleucie était une ville toute neuve, plus neuve qu'Alexandrie, et une petite ville; ce n'est pas elle évidemment qui avait commandé un colosse à un sculpteur quelconque. »

Nous arrivons maintenant à une troisième version rapportée par Clément d'Alexandrie sur la foi d'Athénodore fils de Sandon : « ...Sésostris, roi d'Égypte, ayant subjugué la plupart des peuples helléniques, ramena en Égypte, à son retour, un grand nombre d'artisans. Il commanda alors d'exécuter une statue d'Osiris son ancêtre, avec un luxe extraordinaire; le travail fut accompli par l'artiste Bryaxis, non pas l'Athénien, mais un autre du même nom, qui employa à cet effet une mixture de diverses substances, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain, des pierres égyptiennes, des fragments de saphir, d'hématite, d'émeraude, de topaze. Ayant pilé et mêlé tous ces éléments, il donna à la composition une couleur bleue, d'où l'éclat sombre de l'image; puis, après avoir mêlé l'ensemble avec la matière colorante qui restait des funérailles d'Osiris et d'Apis, il modela le Sarapis (διέπλασεν τὸν Σάραπιν). » Il s'agit bien ici du colosse adoré à Alexandrie, car Ruffin (II, 23), en racontant la destruction de cette statue, nous dit que « *ex omnibus generibus metallorum lignorumque compositum ferebatur* ». Nous savons par le même Ruffin que cette statue était coiffée du *modius* : « ... *posthaec revulsum cervicibus et depresso modio trahitur*

1. Diodore, I, 46 [et *Monumentum Adulitanum*, *C. I. G.* 5127. C'est ce qui explique que M. de Morgan n'ait pas trouvé à Suse un seul fragment des statues égyptiennes volées par Cambyse dans les sanctuaires de Thèbes et de Memphis. — S. de Ricci.]

caput »; ce détail, Ruffin le doit évidemment à des témoignages oculaires; mais jamais statue égyptienne d'Osiris ne fut coiffée du modius : cet attribut est essentiellement grec; la statue était donc *une œuvre grecque* et Athénodore est parfaitement logique en disant : διέπλασεν τὸν Σάραπιν. Mais si Athénodore raconte que Sésostris ramena Bryaxis en Égypte et que ce dernier travailla sur des pierres précieuses égyptiennes, c'est qu'il croyait l'image exécutée sur place et non apportée d'un pays étranger. M. Reinach n'est donc pas en droit de rattacher cette mention de Sésostris à la première légende relative à Sinope (ville fondée, dit-on, par ce prince) et encore moins peut-il invoquer le témoignage d'Athénodore, pour prouver qu'il existait deux statues de Sarapis, l'une provenant de Sinope et attribuée à Sesostris, l'autre une œuvre grecque et provenant de Séleucie. « Nous n'avons pas le droit, écrit M. Bouché-Leclercq, de conclure à l'existence de deux statues de Sérapis dans le temple alexandrin ». Dans tous nos textes il n'est question que d'une seule image et nous venons de voir que celle que désigne le récit d'Athénodore était certainement une œuvre grecque. Enfin, nous pouvons conclure de ce récit qu'on attribuait cette image de Sarapis au célèbre sculpteur athénien Bryaxis, le contemporain de Scopas; car comment expliquer sans cela la remarque naïve d'Athénodore qu'un Bryaxis contemporain de Sésostris n'était pas le même que l'artiste du IVe siècle? Dans tout ce récit d'Athénodore, nous voyons transparaître le désir de remplacer la légende officielle, la tradition miraculeuse, par une histoire simple et vraisemblable, ramenant le culte de Sarapis au sol égyptien et aux dynasties pharaoniques : c'est ce que Clément d'Alexandrie appelle fort justement ἀρχαΐζειν τὸν Σάραπιν.

Sans nous laisser égarer par ce « *Schwindler* » d'Athénodore, comme l'appelle M. Robert[1], faisons notre profit des données précieuses que nous pouvons retirer de son récit. Non seulement il nous apprend le nom de l'artiste auquel nous devons la statue

1. Pauly-Wissowa, *Real-Encyklopädie*, article *Bryaxis*.

de Sarapis, mais encore il nous permet de comprendre pourquoi l'on a cru que cette statue était originaire de Séleucie : Bryaxis était l'auteur d'une statue en bronze du roi Séleucus, fondateur de cette ville, et Bryaxis était également l'auteur de l'Apollon de Daphnae près d'Antioche, statue dont la technique devait rappeler de fort près celle du Sarapis d'Alexandrie[1].

Revenons aux indications données par Athénodore sur les matières dont était composée la statue de Sarapis. L'invraisemblance du récit saute aux yeux et Kroker a fort justement remarqué que ces matières étaient au nombre de *sept*[2]. A quoi bon prodiguer ainsi les métaux les plus précieux et les pierres les plus rares, si tout devait être recouvert ensuite d'un enduit bleu foncé? Ruffin confirme en quelque sorte le témoignage d'Athénodore (*ex omnibus generibus metallorum lignorumque compositum ferebatur*) et Origène[3] nous fournit la solution du problème :

Περὶ δὲ Σαράπιδος πολλὴ καὶ διάφωνος ἱστορία, χθὲς καὶ πρώην εἰς μέσον ἐλθόντος κατά τινας μαγγανείας τοῦ βουληθέντος Πτολεμαίου οἱονεὶ ἐπιφανῆ δεῖξαι τοῖς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ θεόν. Ἀνέγνωμεν δὲ παρὰ Νουμηνίῳ τῷ Πυθαγορείῳ περὶ τῆς κατασκευῆς αὐτοῦ, ὡς ἄρα πάντων τῶν ὑπὸ φύσεως διοικουμένων μετέχει οὐσίας ζῴων καὶ φυτῶν · ἵνα δόξῃ μετὰ τῶν ἀτελέστων τελετῶν καὶ τῶν καλουσῶν δαίμονας μαγγανειῶν οὐχ ὑπὸ ἀγαλματοποιῶν μόνων κατασκευάζεσθαι θεος, ἀλλὰ καὶ ὑπὸ μάγων καὶ φαρμακῶν καὶ τῶν ἐπωδαῖς αὐτῶν κηλουμένων δαιμόνων[4].

Les récits de la destruction de l'image sont particulièrement explicites : elle était creuse, on pouvait la briser à coups de

1. Cette version paraît également avoir été suivie par le Ps. Callisthènes (*ubi suprà*, cod. A, et dans la traduction de Valerius); il attribue la fondation de l'ancien sanctuaire de Sarapis à Σεσόγχωσις qui, d'après Théopompe (*Schol. Apoll. Rhod.*, IV, 272), est identique à Sesostris et il décrit dans ce sanctuaire la statue du Sarapeion postérieur.

2. E. Kroker, *Gleichnamige griechische Künstler* (Leipzig, 1883, 8°), p. 20. [Ce sont les métaux planétaires de l'alchimie. — S. DE RICCI.]

3. *Contra Celsum*, V, 38.

4. On voit par un passage d'Eustathe (*ad Dion. Perieget.*, 254 : Steph. Byz., p. 571 Meineke) combien il était tentant de forger des hypothèses sur la composition de la statue : Σάραπις, οὗ φασι τὸ ἄγαλμα τοῖς ὁρῶσιν ἄδηλον εἶναι οἵας φύσεως ἦν. »

hache[1]. Théodoret appelle le dieu ξυλινόν. Ruffin, comme nous venons de le rappeler, dit que l'image était en bois et en métal et ajoute : *putris ligni fumosum genium caedit; quoquo deiecto, igni adhibito, tam facile quam lignum aridum conflagravit.* L'image tout entière devint la proie des flammes : elle était donc en très grande partie de bois; le métal ne devait guère être qu'un revêtement sur un noyau de bois. Or, nous savons que l'Apollon de Bryaxis était en bois de vigne doré : seules les parties nues n'avaient pas été dorées; « sa chevelure et sa couronne de laurier qui se mêlaient ensemble étaient tout en or brillant, d'une grâce étincelante à voir. Deux pierres violettes (ὑάκινθοι) énormes remplissaient l'orbite de ses yeux[2] ». Les yeux du Sarapis étaient sans doute aussi en pierres précieuses et ce sera là la source de l'affirmation d'Athénodore sur l'emploi de pierres égyptiennes dans la confection de la statue. Ce récit nous fournira encore un dernier détail à ne pas négliger : cette coloration bleue-noire, qui est particulièrement caractéristique des divinités infernales et dont nous trouvons un souvenir dans le choix d'une pierre noire pour plusieurs des répliques de l'image. Osiris, dieu des morts, avait la face noire; Thanatos, endormi dans les bras de sa mère la Nuit, était représenté en noir sur le coffret de Kypselos; de même, les Kères, déesses de la Mort, sur le bouclier d'Héraklès; Polygnote avait donné à Eurynomos, démon de la putréfaction, la couleur bleu-noirâtre des mouches à viande. Grecs et Égyptiens comprenaient donc sans peine pourquoi l'on avait choisi cette couleur pour l'image du maître de l'empire des morts. La statue du Sarapéum était colossale, nous le savons par Plutarque[3]; Ruffin (*l. c.*) est plus précis : *simulacrum Sarapis ita erat vastum ut dextra unum parietem, alterum laeva perstringeret.* La statue remplissait donc toute la *cella* de ce temple, l'un des plus grands du monde antique.

1. Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 22; Ruffin, *Hist. eccl.*, II, 23.
2. M. Egger, *Revue des études grecques*, t. II (1889), p. 104: S. Reinach, *l. c.*, p. 18.
3. Plutarque, *de Iside et Osiride*, XXVII, 28.

Après avoir épuisé les renseignements que nous fournissent les textes, arrivons à l'étude des monuments qui se sont conservés et voyons s'il nous permettent une reconstitution plus exacte de cette œuvre d'une importance capitale, la dernière création idéale du génie grec. On n'a pas encore étudié avec cette préoccupation la longue série des représentations de Sarapis qui nous sont parvenues et cependant on peut affirmer hardiment qu'aucune image ne dut être plus souvent reproduite que cette statue, la plus ancienne de toutes, le centre du culte le plus important et, pardessus le marché, l'œuvre d'un sculpteur célèbre. Nous ne pouvons guère nous attendre à trouver des copies reproduisant exactement jusqu'aux moindres détails de l'œuvre originale. Ses dimensions et sa technique empêchaient qu'on n'en prît des moulages ; le peuple croyait que tout homme qui s'approcherait de la statue causerait la chute du ciel et le bouleversement de la terre; si, malgré cette superstition, les prêtres pouvaient permettre par hasard à un sculpteur d'examiner en secret et à loisir l'image divine, ils ne pouvaient guère tolérer qu'il prolongeât assez son séjour dans le sanctuaire pour parfaire une copie. Les copistes étaient donc obligés de travailler d'après des copies, car la maquette même de Bryaxis, si on ne l'avait pas détruite, devait être cachée à tous les regards avec un soin jaloux, pour ne pas démentir l'origine lointaine du dieu. Nous ne pourrons donc qu'étudier le type le plus répandu dans le monde antique et examiner s'il peut être sans invraisemblance attribué à un contemporain de Skopas.

Voici d'abord la liste de toutes les répliques que je connais du type le plus répandu et le plus célèbre de Sarapis; car, nous le verrons ensuite, les autres types ne sont représentés que par quelques œuvres isolées. Nous sommes assez riches en documents pour pouvoir dès maintenant affirmer que des découvertes ultérieures ne modifieront guère nos conclusions.

1. Statue de Sarapis assis (1m,88), trouvée à Alexandrie et conservée dans le musée de cette ville[1]. Nous devons à l'obligeance de M. Botti une grande et belle photographie de la tête de cette statue (pl. XIV) et nous sommes heureux de pouvoir remercier ici le distingué conservateur du musée d'Alexandrie pour l'assistance qu'il nous a si aimablement donnée au cours de notre travail.

Fig. 1. — Tête de Sarapis à Alexandrie.

Fig. 2. — Tête de Sarapis à Alexandrie.

2. 3. Deux têtes, également au musée d'Alexandrie et dont M. Botti m'a aussi communiqué d'excellentes photographies (fig. 1 et 2). Quoiqu'on retrouve dans ces deux œuvres les mêmes traits caractéristiques du type de Sarapis, il y a dans l'aspect général une étonnante différence, qui n'est pas seulement due à la plus ou moins bonne conservation du marbre. La première est très bien conservée, mais un peu faible d'exécution et d'expression. L'autre est plus vivante, plus énergique et exécutée avec une réelle habileté technique. Que l'on compare, par exemple, dans les deux têtes le traitement des cinq mèches

1. Gravures dans Schmidt, *Arch. Anzeiger*, 1893, p. 93, fig. 2; S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, t. II, p. 18, n. 11; Botti, *Catal. mus. Alex.* (1902), p. 156.

de cheveux retombant sur le front ; dans la première, elles sont régulièrement espacées et plaquées sur le front; dans la deuxième, elles se détachaient hardiment en avant; le sculpteur les avait creusées en dessous et avait sculpté jusqu'aux racines des cheveux, quoiqu'il fût impossible de les voir sous les boucles retombantes. Le traitement des yeux nous force à reporter cette tête jusqu'à l'époque des Antonins ; l'autre est des débuts de l'Empire.

4. 5. C'est encore à l'amabilité de M. Botti que je dois de connaître deux autres petites têtes du musée d'Alexandrie; l'une d'elles (fig. 3) surmonte un buste dont la draperie rappelle par la disposition de ses plis celle de la statue (n° 1). Sur

Fig. 3. — Buste de Sarapis à Alexandrie.

Fig. 4. — Tête de Sarapis à Alexandrie.

l'autre tête (fig. 4), nous rencontrons pour la première fois un détail que nous retrouverons souvent et qui figurait sans doute sur l'original : la moustache de droite se termine par un enroulement en dedans et en dessous, tandis que l'extrémité de la moustache de gauche s'enroule au-dessus et en dehors. A en juger d'après les photographies, le travail de cette tête est meilleur que celui du buste.

6. M. Salomon Reinach m'a communiqué la photographie d'une tête de Sarapis appartenant au musée d'Alexandrie et qu'il a publiée dans son *Répertoire de la statuaire*[1]. Cette tête, ou plutôt ce buste, a pour base un

1. T. II, p. 20, n. 4. [Cf. encore Botti, *Catal.*, p. 217, n. 184 et surtout

pied humain de grande dimension chaussé d'une sandale. Derrière le pied s'enroulent deux *uraeus*. Citons ici un Osiris-Dionysos en calcaire recouvert de stuc peint, publié par Bissing (*Archäol. Anzeiger*, 1901, p. 205, sq., n° 23, fig. 8), et qui offre absolument le type de notre Sarapis. Des têtes de Sarapis que signale Bissing (*l. c.*), je ne connais que la dernière par une photographie; elle est conforme à notre type.

Fig. 5. — Tête de Sarapis au Caire.

7. Une tête analogue se trouve au musée du Caire (*Catalogue général*, n° 27432). M. Edgar a eu l'amabilité de m'en envoyer une photographie (fig. 5) et une description. Elle a 0m,90 de haut et provient d'Arsinoe (*Kom-Fares*). Le *modius*, la calotte cranienne et l'épaule gauche étaient rapportées; la tête elle-même était également rapportée. La moustache présente la même particularité que celle du n° 4. A en juger par l'ensemble du travail et notamment par les yeux, cette tête doit être de l'époque des Antonins.
8. 9. 10. Le musée du Louvre possède trois répliques de la tête de notre Sarapis.

Néroutsos, *Bull. de l'Institut égyptien*, t. XII (1873), p. 166 et Ἀθήναιον, t. III (1874), p. 86, n. 4 = Ἐπιγραφαι τῆς ἀρχαίας πόλεως Ἀλεξανδρείας, p. 35, n. 4; Schmidt, *Arch. Anzeiger*, 1896, p. 93 sq. L'inscription se lit : Σαραπίωνι επ' ἀγα|θῷ) | Π(ούβλιος Ἀκείλι(ο)ς Ζώσιμος | σὺν Αἰλίῳ Δορυφόρῳ ἐποίει. Selon Néroutsos, la tête manquerait. La tête actuelle serait-elle rapportée? — S. de Ricci.]

Ce sont les numéros 2590[1], 2591[2] et 2592[3] du catalogue sommaire de MM. Héron de Villefosse et Michon. J'en dois des photographies à l'obligeante entremise de M. Salomon Reinach. Les nos 2590 et 2592 sont de petits bustes en pierre dure verte dont la draperie est celle de la statue d'Alexandrie. La barbe du n° 2590 s'écarte du type habituel, mais le reste du buste y est conforme et le *modius* orné de trois petits oliviers est intact. Le n° 2591 est en marbre blanc. Je ne connais pas le n° 2728[4], mais M. Reinach m'écrit qu'il ne présente d'autre intérêt que sa provenance égyptienne et sa matière, une serpentine verte très dure. Le n° 553 de Froehner (Overbeck, n° 17) ne se retrouve pas au Louvre. M. Reinach se demande s'il n'aurait pas émigré vers quelque musée de province, comme tant d'œuvres médiocres ou restaurées de la collection Campana. Nous nous bornerons à citer ici le n° 552 de Froehner[5], dont le masque seul est antique.

9. M. Salomon Reinach a publié[6] le dessin d'une tête presque identique à notre n° 9, aujourd'hui disparue et qui se trouvait autrefois à Smyrne.

12. On trouve à Paris dans la collection Léop. Goldschmidt un fragment d'une statue colossale de Sarapis dont M. Salomon Reinach a également publié des gravures[7]. La tête et la draperie, ou du moins ce qui reste de cette dernière, correspondent assez exactement avec celles du n° 1. Le travail est bon à en juger par la photographie, que M. Reinach a eu l'amabilité de m'envoyer. Le traitement des yeux, de la barbe et des cheveux indique comme date l'époque des Antonins. Ce fragment a été acheté à Rome et provient, à ce que l'on croit, des dragages du Tibre.

13. Signalons ensuite un buste conservé dans la *Sala de' busti* au Vatican et provenant du *Palazzo Mattei*[8]. C'est, à la vérité, un fragment d'une statue en basalte; nous y retrouvons les plis habituels de la draperie et les enroulements caractéristiques de la moustache.

14. Fragment de tête dans la *Galleria del Canopo* de la villa *Albani*[9]. La meilleure réplique connue. Le *modius* est orné de trois rameaux d'olivier. Citons, sans lui donner un numéro, une autre réplique en basalte noir au palais Giustiniani mentionné par Overbeck (n° 13) d'après Winckelmann qui doit avoir fait confusion. Une statue mutilée en marbre gris, un peu plus

1. Froehner, *Notice*, n° 556; Overbeck, *Kunstmythologie*, I, p. 307 sq., n° 15. Provient d'Égypte.
2. Acquisition récente; vient des environs du Caire.
3. Froehner, n. 557; Overbeck, n. 16; vient de la collection Durand.
4. Froehner, n. 553; Overbeck, n. 17.
5. Clarac, 1088, 2722 A; Bouillon, I, 70; Müller-Wieseler, II, 3; Overbeck, n° 12; Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, p. 273, n. 26.
6. *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 217.
7. *Gazette des Beaux-arts*, 1893, t. I, p. 259; *Recueil de têtes antiques*, pl. 238, p. 193.
8. Helbig, *Führer*, n. 247; Overbeck, n. 11; Lafaye, p. 272, n. 25.
9. Helbig n. 897; Overbeck, n. 10; Lafaye, p. 272, n. 24.

grande que nature et conservée dans le petit jardin derrière le casino de la *villa Albani*, mérite à peine une mention, tant le travail en est médiocre. On en a fait une Athéna en lui ajoutant une tête, des bras et des pieds en marbre blanc.

15. On voit encore à la villa Albani une petite réplique de la tête rapportée sur une statue de Zeus[1].

16. Musée du Capitole. Tête[2].

17. Palais des Conservateurs. Tête du double de la grandeur naturelle[3].

18. Casino de la villa Doria-Pamfili. Fragment de tête[4].

19. 20. Deux têtes au Palazzo Colonna. La première[5] est petite; la seconde[6], un peu plus grande que nature, est certainement antique; le nez est restauré, le *modius* manque. Dans les deux la moustache offre les enroulements caractéristiques. Je n'ai pas vu la tête de Matz-Duhn n° 35.

21. Tête dans le jardin du Palazzo Barberini[7]; moustache caractéristique; sur le *modius*, un arbre et deux épis.

22. Petit buste en marbre rouge dans le musée Kircher; la draperie présente les plis habituels.

23, 24. Musée Torlonia[8]. La seconde tête paraît fortement restaurée. Moustache caractéristique.

25. Tête à Parme[9]. Moustache caractéristique.

26. Florence. Petit buste sur un pied nu[10]. Draperie habituelle. Sur le *modius*, trois rameaux.

27. Petite tête à Torcello. Bon travail. Le *modius* est brisé.

28. Tête à Stockholm[11].

29-30. Musée de Berlin, nos 252 et 254 (les nos 251 et 255 n'ont pas de *modius* et le n° 253 n'est pas gravé dans la *Beschreibung der Skulpturen*).

31. Petit buste bien conservé dans la maison de Goethe à Weimar.

32. Musée Thorwaldsen à Copenhague. Petite tête très mutilée, en os[12].

33. Tête colossale trouvée à Gigthi en Tunisie[13].

1. Overbeck, p. 312.
2. Overbeck, p. 312; *Nuova descrizione* (1888), p. 126, n. 37.
3. *Bullettino comunale*, 1885, p. 32, n. 3 et p. 177, n. 1.
4. Overbeck, n. 4; Matz-Duhn, *Zerstreute Bildwerke*, n. 33; Lafaye, p. 272, n. 23.
5. Overbeck, p. 312; Matz-Duhn, n. 37.
6. Matz-Duhn, n. 34.
7. Matz-Duhn, n. 36.
8. *I monumenti del Museo Torlonia riprodotti in fototipia*, pl. 45, n. 177 et 67, n. 265.
9. Lafaye, p. 272, n. 22; Arndt-Amelung, *Einzelaufnahmen*, n. 77-78.
10. Lafaye, p. 273, n. 27; S. Reinach, *Répertoire*, II, p. 20, n. 6; Zannoni, *Galleria reale di Firenze*, Ser. IV, t, I, pl. 38.
11. Photographie Lagrelius, 217.
12. Arndt-Amelung, n. 1488.
13. Gauckler, *Revue arch.*, 1902, t. II, p. 401, pl. XVIII, 1.

Il faudrait peut-être citer ici une tête du *Museum Disneyanum*; mais peut-on se fier à la gravure publiée[1]? L'hermès double du Latran[2] reproduit encore notre type, avec l'addition d'une épaisse couronne de chêne; mais ce petit monument est d'un vilain travail et très mal conservé. On peut ajouter sans hésitation à notre liste deux petits bronzes, une statuette et un buste, conservés au Cabinet des Médailles[3]; une tête assez singulière en calcaire, appartenant au musée d'Alexandrie et dont je dois une photographie à M. Botti, est d'une attribution moins certaine. J'éprouve les mêmes scrupules en présence d'une tête du British Museum[4].

Mieux vaut, en pareil cas, être prudent : il est impossible de décider si les différences avec le type traditionnel sont le fait d'un copiste romain inexact et maladroit ou d'un sculpteur grec désireux de renouveler par quelque modification le type de cette statue célèbre. Tel est indubitablement le cas pour le buste bien connu de la rotonde du Vatican[5]. Au premier coup d'œil, on constate dans la chevelure une innovation essentielle : tandis que, dans le type traditionnel, un bourrelet circulaire au sommet de la tête étreint la base du *modius*, ici le bourrelet forme un cercle plus large derrière le premier rang des boucles qui, au lieu de tomber droit, s'étalent vers le bas, de façon à élargir considérablement la tête. Les cheveux qui d'ordinaire tombent par devant en cinq boucles, laissant voir au travers le front puissant, forment ici une masse épaisse. Le modelé du front et des joues est beaucoup moins accentué, ce qui change toute l'expression du visage. Seules la barbe et la moustache (surtout cette dernière) ont conservé leur disposition caractéristique.

Il ne reste plus à décrire que quelques Sarapis isolés. Au premier rang, nous citerons la belle tête du British Museum[6], original alexandrin ou excellente copie d'un tel original. Nous devons certainement considérer comme des œuvres originales de l'école alexandrine une petite tête du musée d'Alexandrie dont M. Botti m'a envoyé la photographie[7] et une tête achetée en Égypte par le prince Ruprecht de Bavière[8]. Ces trois œuvres portent clairement les marques du style alexandrin tel que je l'ai défini d'après toute une série de monuments dans un article du *Bullettino comunale*[9]. La tête du British Museum rappelle de très près une tête de jeune homme trouvée en Égypte et où l'on a reconnu à tort un Alexandre[10].

1. Overbeck, p. 312; Conze, *Archäol Zeitung*, 1864, p. 170*.
2. Benndorf-Schöne, n. 405 = Overbeck, n. 7.
3. Babelon-Blanchet, n. 29-30.
4. Overbeck, n. 2; *Ancient marbles*, X, 2; Lafaye, p. 271, n. 20.
5. Helbig, n. 311; Lafaye, p. 271, n. 19.
6. Collignon, *Hist. de la sculpture grecque*, t. II, fig. 158.
7. Le type rappelle celui de l'Asklépios de Mélos.
8. Arndt-Amelung, n. 905.
9. *Bullettino comunale*, 1897, p. 110 sq.; Arndt-Amelung, n. 901-906.
10. Amelung, *l. c.*, p. 114.

Je laisse de côté toute une série d'œuvres insignifiantes ou sur lesquelles je suis mal documenté; je néglige de même toutes les statues et statuettes représentant Sarapis debout[1], par exemple une belle statue de Genève[2] et toutes les autres qu'a réunies M. S. Reinach[3]. Il est à peine nécessaire, en effet, de démontrer que la statue du Sarapéum était assise. Le texte qui nous apprend que les deux mains touchaient les murs de la *cella*, ne saurait s'appliquer à un Sarapis debout. D'ailleurs, aucun autre type de Sarapis ne nous est connu par une série aussi considérable de répliques. Je n'ai pas cru devoir énumérer toutes les statuettes en marbre, représentant le dieu assis; toutes reproduisent d'une façon générale le type de la statue d'Alexandrie, mais toutes s'en distinguent par de légères différences; elles servaient au culte domestique ou à l'ornementation des tombeaux et il ne faut pas y chercher des répliques fidèles. Ces statuettes étaient aussi répandues en Italie que l'étaient les bustes en Égypte; Ruffin (II, 29) écrit à propos de ces dernières : *Sed et illud apud Alexandriam gestum est, quod etiam thoraces Sarapis, qui per singulas quasque domos in parietibus, in ingressibus, in postibus, etiam ac in fenestris erant, ita abscissi sunt omnes et abrasi, ut ne vestigium quidem usque vel nominis appellatio aut ipsius aut cuiuslibet alterius daemonis remaneret; sed pro his crucis Dominicae signum unuscuiusque in postibus, in ingressibus, in fenestris, in parietibus columnisque depingeret.* Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au hasard d'avoir sauvé de la fureur des iconoclastes tant d'échos précieux de cette admirable création!

Essayons maintenant de reconstituer par la pensée la statue dont nous venons de décrire une longue suite de répliques[4]. Le dieu était assis, droit et fier, sur un trône; ses pieds reposaient sur un escabeau bas de forme rectangulaire dont les angles an-

1. Cf. Michaelis, *Journal of hellenic studies*, VI (1885), p. 295 sq.
2. *Archäol. Anzeiger*, 1895, n. 54.
3. *Répertoire de la statuaire*, t. II, p. 18-20 et la tête, p. 12, n. 1.
4. Rappelons, à cette occasion, la description, citée plus haut, du Pseudo-Callisthènes.

térieurs étaient ornés de pattes de lion. Cet escabeau était posé obliquement, en sorte que le pied droit du dieu était en avant du pied gauche. Il avait les pieds chaussés de lourdes sandales qui ne laissaient voir que les orteils. Il était revêtu d'un chiton fin et transparent, à travers lequel on distinguait le modèle du torse. Le bras droit était nu presque jusqu'à l'épaule, tandis que sur le bras gauche venaient tomber les plis lourds de l'*himation* qui, passant obliquement derrière le dos, de l'épaule gauche à la hanche droite, se drapait sur les genoux et tombait presque jusqu'aux chevilles. L'artiste avait opposé fort heureusement les plis délicats du chiton en étoffe fine, aux plis lourds et massifs de l'*himation* d'une étoffe plus épaisse. Le bras gauche levé tenait un sceptre; le bras droit était baissé, étendu en avant et un peu vers le côté; la paume de la main caressait la tête du serpent qui enlaçait le corps de Cerbère assis au pied du dieu. Cette tête de serpent était visible au dessus de la tête du milieu, qui était une tête de lion; la tête de gauche, une tête de chien, venait s'appuyer caressante contre le genou du dieu, tandis que celle de gauche, une tête de loup tournée de côté, montrait des dents menaçantes[1]. Le Cerbère était rapporté dans la statue d'Alexandrie et dans le bronze du Cabinet des Médailles. Il est conservé, par exemple, dans le soi-disant Hadès de la villa Borghèse[2]; on a dit à tort que dans ce dernier exemplaire deux têtes seules, celle du lion et celle du loup, étaient conservées : le museau du chien est encore visible sur la cuisse du dieu; la tête du loup est levée et celle du serpent est appliquée à l'extérieur contre le flanc de l'animal. La tête du dieu, malgré les restaurations du nez et de la lèvre supérieure, est non seulement rapportée, mais encore moderne[3].

Revenons à la statue du Sarapéum. La tête du dieu était légè-

1. Cf. *Mélanges de l'École française de Rome*, 1898, p. 291 sq.
2. Helbig, n° 985; Michaelis, *Drei alte Kroniden*, p. 5.
3. Cf. aussi Michaelis, *Journal of hellenic studies*, t. VI, p. 292 (statuette dans une collection anglaise) et *Revue arch.* 1850, pl. 152 = S. Reinach, *Répertoire*, II, p. 20, n° 7 (statuette surmontant un pied votif d'Alexandrie).

rement inclinée sur l'épaule droite; la chevelure puissante formait une véritable crinière; au dessus du front jaillissaient cinq boucles épaisses de cheveux, qui retombaient ensuite droit en avant presque jusqu'aux sourcils. Au dessus de ces boucles, on en distinguait six autres, retombant trois en avant et trois en arrière; ces dernières recouvraient en partie un bourrelet circulaire, apparemment un bandeau entourant le pied du *modius*[1]. Sur le *modius* étaient figurés en relief trois oliviers[2], l'un à droite, un autre par devant, le troisième à gauche; du bord supérieur pendaient peut-être quelques épis : on en distingue deux sur l'exemplaire des jardins Barberini. La barbe était épaisse et bouclée et n'était pas partagée en deux moitiés symétriques; nous avons déjà signalé dans les enroulements de la moustache une asymétrie analogue; les boucles de la barbe retombaient sur la gorge qu'elles recouvraient.

La couleur de l'ensemble était un bleu-noirâtre; pour rendre visibles au moins certains détails, dans la semi-obscurité de la *cella*, il fallait évidemment les rehausser par une coloration plus claire : les yeux étaient certainement blancs, avec pupilles rapportées en pierres précieuses; le *modius* était de couleur claire, ce qui faisait se détacher, sur le fond sombre, le relief des trois oliviers; les épis étaient d'or mat, le sceptre d'or brillant et les draperies, ainsi que les sandales, sans doute rehaussées d'un fin décor d'or ou d'argent. On a pu encore employer ces métaux pour orner le trône et l'escabeau, les yeux et les gueules du Cerbère. Dans une *cella* richement décorée[3], à la lumière incertaine des candélabres, cet ensemble devait, dans les fêtes de nuit, produire une impression sinistre de majesté surnaturelle. On

1. C'est de ces boucles que sort l'objet, demeuré énigmatique pour Arndt, dans la tête de Parme (cf. le texte des *Einzelaufnahmen*). Elles sont particulièrement bien conservées dans le fragment de tête de la villa Albani.

2. Les rameaux qui les remplacent parfois ne sont qu'une abréviation.

3. Dionys. Perieg., 255 sq. :

Ἔνθα Σινωπίταο Διὸς μεγάλοιο μέλαθρον
Χρυσῷ τιμήεντι κεκασμένον, οὐκ ἂν ἐκείνου
νηὸν ἐν ἀνθρώποισι θεώτερον ἄλλον ἴδηαι.

voulait, par cette splendeur mystérieuse, non seulement imposer le nouveau dieu aux Grecs, mais surtout frapper l'imagination des Égyptiens, plus habitués dans leur culte national à des apparitions fantastiques et à une symbolique mystérieuse, qui parlait directement aux sens.

Cette statue que nous venons de reconstituer, ce Sarapis du Sarapéum d'Alexandrie, était elle l'œuvre de Bryaxis? Le nombre des répliques qui ne reproduisent que ce type — il y en a trop pour que des découvertes ultérieures puissent modifier nos résultats — nous autorise à le penser. Citons une dernière preuve de la grande réputation de cette statue. M. Heuzey a publié[1] la tête d'une divinité carthaginoise qui ne diffère de notre type que par la substitution d'une peau de coq au modius; l'éditeur a démontré que c'était une représentation hellénisante du dieu phénicien *Eschmoun,* qui correspondait à l'Asklépios des Grecs. Dans son récit du voyage de Vespasien à Alexandrie, qui rappelle d'une manière si frappante certains récits de guérison des Évangiles, Tacite nous apprend que Sarapis avait le pouvoir de guérir; ne nous étonnons donc pas que, voulant à Carthage habiller à la grecque l'Asklépios phénicien, l'on ait copié une statue de Sarapis et qu'on ait choisi, à cet effet, la statue la plus célèbre.

Nous arrivons au problème décisif : peut-on attribuer ce type à un sculpteur du IVe siècle? — On a déjà plus d'une fois signalé de l'analogie entre certaines répliques de notre Sarapis et le Zeus d'Otricoli[2]; cette analogie est, en effet, si grande qu'on n'en peut tirer qu'une seule conclusion : le sculpteur qui a créé le type du Sarapis d'Alexandrie, est aussi l'auteur de la statue dont la tête d'Otricoli est une réplique. Les légères différences entre les deux têtes ne tiennent qu'au sujet représenté. Les traits plus accentués du Zeus dénotent une énergie concentrée, tandis que les formes plus douces du Sarapis lui donnent une expression triste et sérieuse, marquée encore par les boucles qui recouvrent chez ce

1. Heuzey, *Revue d'Assyriologie*, t. II, p. 155, pl. IV.
2. S. Reinach, *Recueil de têtes antiques*, p. 155, pl. 194.

dernier le front, tandis que celui de Zeus s'élève majestueux et dégagé.

On admet généralement aujourd'hui que le Zeus d'Otricoli est une création d'un artiste de la fin du IVe siècle[1]; on l'attribue d'ordinaire à la deuxième école attique ou même à l'école de Lysippe[2] et il est incontestable que le style des yeux offre de grandes analogies avec celui de têtes purement lysippéennes comme l'Apoxyomenos et l'Arès Ludovisi. Une importante remarque de Gräf, sur l'indication des muscles frontaux, nous ramène encore aux écoles attiques : tandis que les Attiques laissent indivise jusqu'au sillon transversal la partie du front qui surmonte la racine du nez, Lysippe la partage en deux moitiés égales par une ligne verticale. Le Zeus et le Sarapis ont cette partie indivise ; nous devons donc en chercher l'auteur parmi les Attiques, sans oublier que cet artiste a pu se rendre assez indépendant pour étudier Lysippe et l'imiter ouvertement. L'une et l'autre condition conviennent à Bryaxis qui, originaire de Carie, s'était établi à Athènes : d'un seul coup, nous pouvons lui rendre ces deux œuvres importantes.

La statue dont faisait partie la tête d'Otricoli devait être aussi assise sur un trône. M. Furtwängler, s'appuyant sur un bronze de Constantinople, croit que c'est la tête d'un Zeus debout, peut-être un des *Zanes* d'Olympie[3]; mais, si l'on compare la tête du bronze avec celle du Zeus, on ne peut méconnaître le contraste profond de ces deux conceptions de la divinité : d'une part l'énergie active et, de l'autre, la puissance paisible. Nous arriverons au même résultat en comparant la tête du Zeus d'Otricoli avec celle d'une statue de Madrid représentant Zeus debout[4] (fig. 6); la comparaison est d'autant plus instructive,

1. Furtwängler, *Meisterwerke*, p. 577 sq.
2. Petersen, *Vom alten Rom*, p. 123.
3. Cf. aussi Amelung, *Florentiner Führer*, n. 100 avec une reproduction du bronze.
4. Hübner, *Die antiken Bildwerke in Madrid* (Berlin, 1862, in-8), n. 4. Notre figure est exécutée d'après une photographie qui sera publiée dans la prochaine série des *Einzelaufnahmen*, (n. 1501).

que je trouve beaucoup de ressemblances entre les traits des deux visages, tant de ressemblances que je verrais volontiers dans la statue la copie d'une œuvre de jeunesse de Bryaxis; les formes sont plus simples, la barbe moins bouclée, plus stylisée; l'attribution à Zeus est justifiée par le manteau, dont la disposition ne se retrouve pas dans les statues de Poseidon, le seul autre dieu

Fig. 6. — Statue de Zeus à Madrid.

auquel on pourrait songer. L'hésitation est plus permise pour un Zeus debout de Ince Blundell Hall publié par M. Furtwängler[1]. Ici, pourtant, nous retrouvons encore l'énergie juvénile et non la profondeur de la pensée. Ce n'est pas un simple hasard si le Zeus d'Otricoli se présente sous la forme d'un simple masque avec

1. Furtwängler, *Statuencopieen*, I, pl. I et III, p. 27 sq.

des parties de la chevelure. On trouve au musée de Naples (n. 6260) une réplique d'exécution moindre, provenant de l'ancienne collection Farnèse et qui est dans le même état de conservation (fig. 7). Il est beaucoup moins vraisemblable qu'à l'époque romaine on se soit permis de pareils rapiècements sur une statue debout que sur une statue assise. Il y avait il y a quelques années

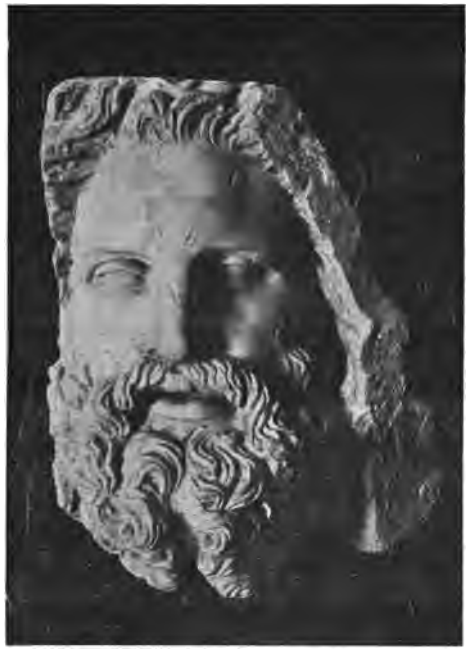


Fig. 7. — Tête de Zeus à Naples.

à Rome, dans le commerce, le torse et la tête d'un Zeus assis; tout le reste avait été sculpté à part et rapporté; nous le publions d'après une photographie en raison de la rareté de représentations de cette nature aussi grandes, et parce que ce type nous paraît à peu près contemporain du Zeus d'Otricoli (fig. 8).

Nous avons vu que le buste du Vatican a été influencé par l'œuvre de Bryaxis; il donne au dieu non seulement les attributs de sa puissance infernale, mais encore l'auréole de rayons d'un

dieu solaire. Nous savons que l'on dérivait le nom Sarapis, d'Osiris-Apis (*Osar-Hape*)[1] : Osiris était un dieu solaire et ses rayons brillaient à la fois pour les vivants et les morts; voilà pourquoi on a donné les rayons à Sarapis. Il faut remarquer toutefois que Bryaxis ne les lui avait pas attribués, se bornant à considérer le dieu comme le souverain des enfers; sa couleur sombre correspondait à son rôle; sa face était douce et sérieuse, bien différente des traits énergiques du Zeus d'Otricoli; son visage ne souriait pas et sa physionomie semblait comme voilée. On a remarqué très justement que dans le buste du Vatican l'artiste a exagéré ce caractère de douceur et de réflexion : l'œuvre de Bryaxis devait avoir plus de majesté souveraine. Si l'on a cru voir dans certains bustes, surtout ceux en pierre dure noire, quelque chose de sombre et de douloureux, cela ne doit tenir qu'à la couleur et à l'exécution dure dans ces roches difficiles à travailler; parfois aussi, cela peut-être dû à des retouches modernes.

Telle que nous l'avons décrite, cette statue aurait parfaitement pu figurer avec le nom d'Hadès dans un sanctuaire grec; elle n'avait rien d'exotique. Mais auprès du dieu était assis un Cerbère inconnu à l'imagination des Grecs[2]. D'où est venue à l'artiste l'idée de ce monstre effrayant, à la fois chien, lion et loup et dont le corps est enlacé des replis d'un serpent? Deux éléments nous sont familiers, le chien et le serpent, puisque le Cerbère des Grecs est un chien à plusieurs têtes, souvent accompagné d'un serpent ou pourvu d'une queue à tête de serpent, animal dont on connaît le rôle chthonien. Osiris est aussi représenté sous la forme d'un serpent; mais Bryaxis ne paraît pas avoir copié l'*uraeus* égyptien. Remarquons en passant que la place de la tête du serpent au dessus de la tête du lion, position certifiée par

1. Lafaye, p. 16 sq.; Brugsch, *Aegyptologie*, p. 5, note.

2. Ainsi tombe l'hypothèse de M. Bouché-Leclercq (*l. cit.*, p. 24), qui veut maintenir le fait de l'importation et croit que la statue a pu être empruntée à un temple d'Asclépios ou de Hadès; la première supposition — M. Bouché-Leclercq a songé à Cos — est complètement inadmissible, car l'Asklepios grec n'a jamais été représenté ainsi; mais le Hadès grec ou carien ne peut pas non plus entrer en ligne, car ce Cerbère ne convient qu'à Sarapis.

Macrobe, rappelle les représentations de Kronos dans les monuments mithriaques[1]. D'où viennent le lion et le loup? S'est-on borné à réunir deux bêtes féroces? Pourquoi alors cette gradation? Pourquoi ne pas se contenter du chien à trois têtes, monstre bien assez terrible? Il y avait un Cerbère égyptien appelé le

Fig. 8. — Torse et tête de Zeus jadis à Rome.

Dévorant et qui gardait la porte du palais d'Osiris infernal; il avait le corps d'un chien et la tête d'un hippopotame ou d'un crocodile[2]. Pourquoi ne pas avoir copié ce monstre? Peut-être s'est-on inspiré des motifs égyptiens. Le loup était consacré au

1. Cumont, *Textes et monuments relatifs au culte de Mithra*, t. II, p. 213, 215, 224, pl. L.
2. Wilkinson, *The ancient Egyptians*, III, p. 224, pl. L.

dieu psychopompe Anubis; Osiris, sous la forme d'un loup, avait combattu Typhon avec Isis et Horus[1]. En tout cas, une certaine obscurité plane sur l'origine de cette conception monstrueuse, ainsi que sur l'étymologie du nom de Sarapis. Est-il certain que ce dieu ne soit qu'un mélange de formes grecques et égyptiennes? Son origine babylonienne ne peut-elle se soutenir[2]? C'est ce que nous dira M. Dieterich quand il aura publié son mémoire. Cette question est en dehors de notre sujet, aussi bien que celle du rôle joué dans l'histoire du syncrétisme par l'introduction du culte de Sarapis.

L'artiste qui avait à créer l'image du dieu n'approfondissait pas toutes ces considérations religieuses, surtout quand il ne s'agissait que d'un simple attribut comme le Cerbère. Sans cela, il eût été tenté de faire de Sarapis un monstre hideux comme certaines divinités de l'Inde. Il ne pouvait que représenter, sous des traits humains, un être humain, avec les attributs de la puissance humaine. Nous nous sommes efforcés dans cet article de reconstituer le type qu'il a créé et de reconnaître les procédés qu'il a mis en œuvre.

Rome, 1903. W. Amelung[3].

1. Wilkinson, *l. c.* p. 258, 278, 290 sq.

2. Lafaye, p. 18, note 3; Michaelis *l. c.*, p. 289, n. 2. M. C. F. Lehmann, dans son ouvrage populaire *Babyloniens Culturmission einst und jetzt* (p. 32 et suiv.), tire *Sarapis* du babylonien *S'arapsî*; Alexandre aurait voulu mettre son empire en relations avec l'idée de la domination universelle, vivante en Babylonie et dépendant du culte de Marduk; ses successeurs, Séleucus et Ptolémée, ne tardèrent pas à être en désaccord et Ptolémée aurait alors voulu confirmer ses prétentions à l'empire par l'introduction du culte de Sarapis (*S'arapsî* était le père de Marduk). Mais pourquoi alors Ptolémée n'aurait-il pas plutôt introduit le culte de Marduk, dont le père, suivant M. Lehmann, était bien le dieu de l'Océan, de la Sagesse et de la Médecine, mais n'a jamais élevé de prétention à la domination universelle? M. Bouché-Leclercq écrit très justement (p. 20) : « L'origine chaldéenne de Sérapis, ou, plutôt, l'importation d'une divinité sémitique en Égypte par un Ptolémée, est de celles que l'on ne peut accepter qu'à défaut de toute autre explication. La tâche de Ptolémée était de trouver un culte égyptien, déjà accepté par les Égyptiens, et susceptible de prendre une forme grecque. »

3. [Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par Seymour de Ricci.]

ATHLÈTE VAINQUEUR

EN PRIÈRE

BAS-RELIEF GREC

(Pl. XV.)

La petite image que voici, photographie d'un monument que je n'ai jamais vu et dont je ne sais ni où il a été découvert, ni où il est aujourd'hui, ni s'il existe encore, intéressera, je pense, tous les historiens de la sculpture grecque, et spécialement M. Furtwængler. Quand elle me fut remise, en 1890 [1], je reconnus sans peine qu'elle représentait un homme priant : car cette interprétation est la seule, ou c'est en tout cas la première qui puisse venir à l'esprit. Mais, occupé alors par d'autres besognes, je renvoyai à plus tard l'étude de ce monument nouveau ; je mis l'image de côté, soigneusement, et... je l'oubliai. Il y a peu de temps, je venais de placer dans mon Musée de moulages [2], près du moulage du *Betende Knabe* de Berlin, un dessin agrandi de la pierre gravée que M. Furtwængler a proposée pour base d'une restauration plus exacte de ce bronze [3]. Juste à ce mo-

1. La photographie n'est certainement pas postérieure à 1890 : c'est tout ce que je peux affirmer. Je terminais, cette année-là, mon temps à Athènes comme membre de l'École française. Mon directeur, M. Foucart, me donna un jour deux petites photographies, en souhaitant qu'elles pussent me servir à quelque chose. L'une représentait un couvercle de miroir en bronze, décoré d'un beau relief : *Europé sur le taureau* ; la seconde est celle que je publie aujourd'hui. M. Foucart me dit qu'il les avait trouvées en vidant un tiroir et qu'il ne savait d'ailleurs pas d'où elles venaient. — Je m'abstiens de toute supposition quant à la manière dont l'une et l'autre image sont arrivées à l'École française, puisque je n'ai aucun indice à ce sujet.

2. Cf. mon *Catalogue sommaire du Musée de moulages* de l'Université de Lyon, p. VIII-IX de la Préface, et p. 112, n° 623.

3. Cf. *Arch. Jahrbuch*, I, 1886, p. 217 ; Furtwængler, *Antike Gemmen*, pl. XLIV, 32.

ment, l'hypothèse de M. Furtwængler devint l'objet d'une vive critique[1], qui m'obligea à examiner si je devais maintenir décidément ou supprimer ce dessin de la fameuse pierre gravée. C'est au cours de cet examen que je revis tout à coup, comme dans un éclair de mémoire, la photographie d'autrefois, oubliée et peut-être perdue. Je la cherchai longtemps, et j'eus la chance — imméritée — de la retrouver.

Elle est ici reproduite en phototypie, aussi fidèlement que possible, dans ses dimensions mêmes pour la partie essentielle. Elle mesure au total, en longueur, un peu plus de $0^m,14$; en largeur, un peu plus de $0^m,07$; l'objet qui se détache sur le fond noir a exactement $0^m,12$ dans sa plus grande hauteur, et $0^m,05$ dans sa plus grande largeur, en bas.

Cet objet est une stèle, qui devait être en marbre, plutôt qu'en simple calcaire. Elle était certainement petite[2] : la forme et la rustique simplicité de son couronnement le prouvent, et aussi la minceur de la plaque, qu'on peut apprécier par la vue de la tranche d'un côté (à la droite du spectateur). Toute la partie inférieure, environ le quart en hauteur, a disparu : la partie qui subsiste a été elle-même brisée en deux morceaux, qui ont été raccordés avec du plâtre. On suit aisément le tracé de la cassure : elle fait une courbe presque régulière, qui part du bord de la stèle, près du coude gauche du personnage, descend le long du bras jusqu'à l'aisselle, entame fortement le flanc gauche et le ventre, puis passe entre les deux cuisses, suit à peu près le contour intérieur de la cuisse gauche et aboutit entre les deux genoux, où elle rejoint la grande cassure transversale qui a causé la perte de toute la partie inférieure.

Le personnage représenté est un jeune homme imberbe, nu, debout, vu de face, le corps portant sur la jambe droite, la

1. M. S. Reinach (*Rev. arch.*, 1903, I, p. 277-278) a donné un résumé de cette controverse, sur laquelle je n'insiste pas. Car il n'y a plus maintenant qu'à l'oublier.

2. J'entends par là qu'elle ne devait pas dépasser 1 mètre en hauteur.

jambe gauche légèrement ployée, les deux bras relevés symétriquement de chaque côté de la tête de façon que les mains ouvertes, paumes en avant, rejoignent presque le bout de leurs pouces un peu au dessus du milieu du crâne. Sur la tête est posée une longue guirlande, qui devrait normalement descendre contre les oreilles, les joues et le cou, puis se perdre derrière les épaules et le dos ; mais, afin de la rendre plus visible, l'artiste l'a progressivement écartée de la tête d'abord, puis du corps ; et ainsi on l'aperçoit quasi tout entière, pareille à une sorte d'arceau raide, étroit et long, qui encadre le personnage depuis ses cheveux jusqu'à hauteur de ses genoux. Il me semble, de plus, qu'il devait y avoir une seconde guirlande plus petite, posée au dessus du front et encadrant immédiatement le visage [1].

Le geste que font les deux bras est celui de la prière, ὑπτίαις χερσί [2]. La grande guirlande posée sur le haut de la tête est l'équivalent de l'*infula* des Romains, dont j'emprunterai à M. Fougères, quasi textuellement, une description qui s'applique très bien ici : elle est constituée par des fils de laine assemblés, serrés de place en place ; la laine, se renflant dans les intervalles, prend l'apparence de gros grains, plus ou moins ronds ou allongés, et aux deux bouts les brins s'ébouriffent en touffe ou sont ramassés en forme de gland [3]. Une telle guirlande était « un insigne sacré, l'indice de la consécration à la divinité et de l'inviolabilité religieuse ; elle était réservée aux

1. Il est difficile de croire que ce puisse être la chevelure, à cause de son épaisseur et de sa longueur, improbables chez un athlète.

2. Cf. E. Voullième, *Quomodo veteres adoraverint* (Halle, 1887). L'auteur a dressé une longue liste de tous les textes grecs et latins et des monuments figurés anciens, qui sont relatifs aux différents gestes de la prière. Pour le geste des deux mains levées, cf. p. 26 sq., et spécialement pour le geste ὑπτίαις χερσί = *supinis manibus*, cf. p. 33 sq. — Je remercie M. Conze de m'avoir obligeamment communiqué la *dissertatio* de M. Voullième.

3. Cf. *Dictionnaire des Antiq.*, art. *Infula*, p. 515 (G. Fougères). La fig. 4059, dans l'article de M. Fougères, montre un prêtre de Bellone, portant l'*infula* : celle-ci a la même forme, en plus court, que la guirlande de notre relief.

personnes, aux animaux, aux monuments servant au culte[1] ». Il y a donc accord complet entre le geste que fait le personnage et l'attribut qu'il porte; et le sujet peut déjà se définir en quelques mots avec certitude : un jeune homme nu, debout, portant la guirlande sacrée, adresse au ciel une prière.

Quelle était la destination de ce petit monument? Stèle de sanctuaire ou de nécropole? En raison du sujet même, on pencherait d'abord pour la première hypothèse. Mais la nudité du personnage empêche qu'on voie ici la reproduction d'un acte religieux ordinaire, accompli par un prêtre ou par un citoyen quelconque : on ne se mettait pas tout nu pour prier. La nudité indique un athlète, et la guirlande sacrée indique un athlète vainqueur. Car les guirlandes ou bandelettes que recevaient pour première récompense les athlètes vainqueurs aux Jeux n'étaient en rien différentes de celles dont on ornait les temples, les autels, les animaux à sacrifier, et que portaient les prêtres dans l'exercice de leur sacerdoce : c'était toujours le même symbole de la consécration, le signe du caractère sacré que la victoire donnait momentanément aux vainqueurs[2]. D'autre part, la forme oblongue du monument est la forme par excellence des stèles funéraires, mais non des reliefs votifs, qui sont presque toujours des tableaux carrés, plus larges que hauts. Puis, le couronnement en demi-cercle ou en arc légèrement brisé est celui qu'on retrouve sur une quantité de stèles authentiquement funéraires[3]. Enfin, si la représentation de l'acte de prier et du geste de la prière est chose plutôt rare dans les sculptures des nécropoles, encore faut-il noter qu'elle peut s'y rencontrer et s'y rencontre en effet[4]. Il n'y a donc pas lieu de

1. G. Fougères, *l. l.*
2. Cf. *Dictionnaire des Antiq.*, art. *Certamina*, p. 1083 (E. Saglio).
3. Rien que parmi les stèles attiques, on en relève de nombreux exemples : cf. Conze, *Att. Grabreliefs*, pl. XXII, 1 et 3; LIII, 166 et 168; LIV, 169; LX; CX; CLXXX, 909; CLXXXIV; CXCIX; CCIII, 1042 et 1050; CCXVII, 1082; CCLII.
4. Cf. Conze, *Att. Grabreliefs*, n° 805, pl. CLII; n° 1032, pl. CCIV (Brunn-Bruckmann's *Denkmæler*, pl. 513). Le premier de ces deux exemples n'est pas

conserver un doute sur la destination, non plus que sur le sujet précis du monument : c'est une stèle funéraire, où est figuré un jeune athlète vainqueur, qui adresse au ciel une prière à l'occasion de sa victoire.

Sur la valeur artistique et le style du relief, je serai bref et prudent. J'estime que l'image ne permet pas là dessus un jugement assuré. Le découpage inégal et grossier des renflements de la grande guirlande, l'aspect côtelé (mal discernable, d'ailleurs) de ce que j'ai supposé être une seconde guirlande, le dessin des yeux et de la bouche[1], les mains enfin paraissent indiquer un travail de qualité médiocre. La silhouette du corps donne une impression meilleure, et le creusement du flanc droit est d'une ligne assez jolie. Il serait vain de vouloir fixer une date ; mais l'œuvre ne saurait être antérieure au IVe siècle avant J.-C. — Malgré la réserve qu'imposent la petitesse et l'insuffisance de l'image, par laquelle seule le monument original nous est connu aujourd'hui, je ne crois pas que celui-ci ait, en soi, une sérieuse valeur d'art. Cependant il offre, à plusieurs points de vue, un intérêt exceptionnel.

D'abord, il nous révèle un type nouveau de relief funéraire ; cette représentation de la prière avec les deux mains levées est jusqu'à présent unique[2]. Puis, surtout, il confirme l'explication donnée par M. Furtwængler de la pierre gravée de Berlin, explication dont la justesse n'était pas évidente et était contestée avec force par des savants des plus considérables. Ainsi, cette pierre gravée reprend toute sa signification précieuse par rapport au *Betende Knabe* du musée de Berlin ; et notre relief, à son tour, bien qu'il ne puisse pas, non plus que la pierre gravée, être re-

contestable. Il n'en va point de même pour le deuxième ; je le cite, sous toutes réserves, parce qu'on a interprété quelquefois le geste du personnage comme un geste de prière, et qu'on n'a pas le droit de rejeter absolument cette interprétation, le sens général du monument restant encore obscur et indéterminé.

1. Ces parties-là semblent, il est vrai, n'être pas intactes.

2. Dans les deux exemples cités tout à l'heure (*Att. Grabreliefs*, 805 et 1032), le geste représenté est le geste, plus fréquent, d'une seule main levée, et encore levée seulement à mi-hauteur, non pas au dessus de la tête.

gardé comme un dérivé du même type exactement que la statue de bronze[1], apporte pour une restauration de celle-ci le document le plus sûr et le plus décisif.

Souhaitons qu'on redécouvre ce modeste marbre, d'une importance si grande. Le meilleur moyen, afin d'y réussir, est sans doute d'en répandre l'image le plus possible. A cela servira la présente publication. Je m'excuse de ne l'avoir pas faite beaucoup plus tôt. Si j'ai détenu longtemps cette parcelle de vérité, sans lui donner le vol, c'est à mon insu, et je le regrette tout le premier.

Henri LECHAT.

1. Noter la différence dans la pose des jambes et dans le port de la tête.

D'UNE CERTAINE ESPÈCE DE RELIEFS ARCHAISANTS

(Pl. XIII.)

La planche XIII, exécutée d'après une photographie que je dois à la libéralité de son Exc. Hamdy bey, reproduit un relief conservé au Musée Impérial Ottoman, dans la salle du « sarcophage d'Alexandre ». Ce relief faisait déjà partie de l'ancien fonds du musée ; c'est dire qu'on en ignore l'origine. Dans son catalogue, M. Joubin indique comme provenance probable Salonique[1]. Plusieurs antiques de l'ancien fonds du musée Ottoman sont ainsi attribués à Salonique, on se demande pourquoi ; pour quelques-uns, cette indication de provenance est sûrement erronée[2].

Goold, dans son *Catalogue d'un certain nombre d'objets contenus dans le musée impérial de Constantinople* (page 20, n° 127), paru en français en 1871, a donné une lithographie de notre relief. Cette lithographie est affreuse ; mais jusqu'ici, c'était la seule reproduction que l'on en eût, et M. Arndt avait dû l'insérer, vaille que vaille, dans son texte de la *Glyptothèque de Ny-Carlsberg*, p. 64.

Un homme barbu et une femme sont assis côte à côte sur un banc sans dossier. L'homme porte une couronne faite, semble-

1. « Bas-relief votif, [entré au musée en] 1871. Provenance : *probablement Salonique*. Marbre blanc. Larg. 0m,47. H. 0m,60. *Esculape et Hygie* nourrissant le serpent sacré... Hygie est vêtue d'un chiton *à manches*. Elle tient *de la main gauche* une écuelle qu'elle présente à un serpent enroulé autour d'un *trépied*. Le travail, très intéressant et *très soigné*, appartient à l'*art archaïque du* v*e siècle*. » (Joubin, *Monuments funéraires*, éd. de 1893, p. 35). Je souligne les points sur lesquels je diffère d'avis avec M. Joubin. Cf. encore S. Reinach, *Cat. de Constantinople*, p. 22, n° 142.

2. Par ex. le relief funéraire, *Cat. des sculpt.*, n° 124, qui provient de la Phrygie Épictète (*B. C. H.*, 1896, p. 64). Les nos 121 et 122 du même catalogue ne doivent pas non plus provenir de Salonique (cf. *Annual of the Brit. School*, III, p. 159), non plus que le n° 27 des *Monuments funéraires*.

t-il, d'olivier sauvage; il est vêtu d'un manteau qui drape les jambes et laisse le torse nu; les jambes sont croisées; la main gauche tient un long bâton dont le haut n'est pas ébranché; la main droite repose sur les genoux. La femme, en cécryphale et vêtement dorien, a les pieds ramenés sous le siège (le sculpteur n'en a figuré qu'un); elle tient à deux mains[1] une patère où vient boire un serpent; la queue du serpent s'enroule à un grand θυμιατήριον à haute tige et à éteignoir imbriqué, qui rappelle celui qu'on voit représenté sur les monnaies de Datame[2]. Le relief est intact, sauf quelques éraflures sur les bords.

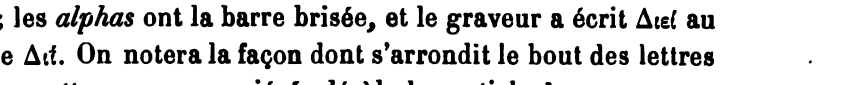
La lithographie de Goold ne faisait pas tort à cet étrange monument autant qu'on pouvait le croire; car il ne lui ressemble que trop: il est affreux. Chose plus grave, il n'inspire pas confiance. Évidemment, c'est l'œuvre d'un faussaire qui a voulu faire de l'archaïque, et qui a produit quelque chose d'inexprimablement gauche et déplaisant. On dirait d'une imitation barbare.

Ce relief si laid est un faux, en effet, mais un faux qui date de l'antiquité. Il n'est pas seul de son espèce; il appartient à une série de reliefs qui, parmi les reliefs archaïsants, forment un ensemble à part. J'en vais faire la revue, en m'aidant de la notice excellente que M. Arndt a consacrée à l'un d'eux. Pour abréger, je les désignerai par des lettres (A pour celui de Constantinople).

B. Deux fragments[3] trouvés sur l'Esquilin, entre 1870 et 1880. Ils proviennent d'un relief qui devait mesurer à peu près 0m,70 de haut et qui représentait une femme debout devant un homme assis. La femme est coiffée du même cécryphale et a l'oreille presque aussi mal faite que la femme de A; l'homme a les pieds ramenés sous le siège et posés sur les demi-pointes, comme la femme de A; la main gauche s'appuie au siège, d'un geste qu'on retrouve sur d'assez nombreux monuments d'époques diverses[4].

1. Le pouce de la main droite est visible; il a échappé à Goold et à Joubin.
2. Babelon, *Perses achéménides*, pl. IV; *Coll. Waddington*, pl. XII.
3. *Glyptothèque de Ny-Carlsberg*, pl. 37.
4. Athéna d'une des métopes d'Olympie (Collignon, *Sculpt. gr.*, I, fig. 223); pierres gravées de style sévère (*Arch. Anz.*, 1889, p. 173); Léda sur une patère de Boscoreale (*Mon. Piot*, V, pl. XX).

C. Un fragment du musée des Thermes de Dioclétien. M. Arndt en a donné la photographie d'après un moulage [1]. On y voit Zeus assis à g., un sceptre dans la main (noter la façon singulière dont il le tient) ; à côté de Zeus, sur le siège, est perché l'aigle. Ce fragment, brisé en haut et à g., représente tout au plus le quart du relief total. Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est qu'il portait sur la plinthe une inscription dédicatoire. J'en donne une copie, qu'un de mes étudiants, M. Jean Ebersolt, a faite d'après le plâtre au musée des moulages de Munich [2] et queM. Krumbacher a bien voulu réviser. Au début de cette inscription mutilée,



la fin d'un génitif patronymique -νους. Le reste se lit aisément καθ' ὕπνον ἀνέθηκα Διεὶ Ξενίωι. Malgré l'iota adscrit, l'inscription doit être d'époque déjà tardive, tout au plus du ier siècle avant J.-C. ; les *alphas* ont la barre brisée, et le graveur a écrit Διεί au lieu de Διί. On notera la façon dont s'arrondit le bout des lettres droites ; cette gravure maniérée décèle le pastiche [3].

D. Le fameux relief de Wilton-house, dit de Manthéos [4], qui représente Zeus assis, et devant lui un athlète imberbe, debout, se lavant les mains à un chaudron posé sur un trépied. Entre les deux figures, un brûle-parfum sans couvercle; le socle en est pareil au socle du brûle-parfum de A. Le siège de Zeus, sans dossier [5], est pareil à celui de A et de C. Zeus appuie la main au

1. *Glypt. de Ny-Carlsberg*, p. 64.
2. N° 266 du Cat. des moulages de Munich, éd. de 1895.
3. Kaibel a publié cette inscription sans avoir vu ni la pierre ni le moulage, d'après une copie d'Amati (*I. G. S. I.*, 990), de la façon suivante :

ΤΙΡΛΙΝΟΥΣΚΑΘΥΠΝΟΝΑΝΕΘΗΚΑΔΙΕΙΞΕΝΙΩΙ

4. *Annali*, 1874, pl. P, p. 184, où Matz a donné toute la bibliographie antérieure; Michaelis, *Ancient marbles in Great Britain*, p. 681, avec un dessin reproduit dans Arndt, *op. cit.*, p. 63 ; Friederichs-Wolters, n° 239.
5. « Whether the seat originally had a back or not is uncertain, as the l. border of the relief is broken off » (Michaelis). La comparaison avec A et C montre que le siège de D était sans dossier.

bord du siège comme sur B; il a les pieds ramenés sous le siège et posés sur les demi-pointes, comme sur B et C, et comme la femme de A. Comme dans les trois reliefs précédents, les draperies sont traitées d'une façon bizarre, comme si elles avaient été tordues et froissées. Sur le fond, au-dessus du brûle-parfum, est gravée une dédicace *boustrophédon* (Μάνθεος Αἴθου εὐχαριστεῖ Διὶ ἐπὶ νίκει πεντάθλου παιδός), qui pour beaucoup de raisons paraît une supercherie moderne (du début du XVIIIe siècle).

Le relief de Wilton-house est en quelque sorte le maillon central de la chaîne. Car si le motif du Zeus assis se retrouve, avec des variantes légères, sur les reliefs précédents, l'autre motif du relief de Wilton-house, l'athlète imberbe qui se lave les mains, se retrouve sur le relief suivant.

E. Relief intact, trouvé à Rome, vicolo Gesù e Maria, en 1883, exposé au palais des Conservateurs [1]. Le chaudron est à godrons, au lieu d'être lisse, comme sur D. L'athlète, nu-tête sur D, est ici coiffé de ce serre-tête à mentonnière, en cuir, que portaient les athlètes [2] et qui empêchait, pense-t-on, les lutteurs de se prendre aux cheveux. Dans le champ, en haut à gauche, une couronne de myrte dans un cadre.

F. M. Wolters [3] a le mérite d'avoir rapproché du relief de Wilton-house un monument qui a longtemps passé, aux yeux des uns, pour archaïque [4], aux yeux des autres pour un faux du XIXe siècle [5] : c'est le relief Carapanos, qui représente Héraclès imberbe, nu, marchant à droite en tirant de l'arc [6]. Il

1. *Bull. comunale*, 1884, p. 245, pl. XXII; Helbig, *Guide*, I, p. 441.

2. Cf. *Arch. Zeit.*, 1878, p. 68-9, pl. XI, coupe du style d'Euphronios, souvent reproduite, au Musée de Munich (Baumeister, fig. 672; Girard, *Educ. ath.*, fig. 19; Jüthner, *Ant. Turngeräthe*, fig. 29). Pour d'autres exemples, cf. Amelung, *Führer durch die Antiken in Florenz*, p. 269, n° 263.

3. *Gipsabgüsse*, n° 239.

4. Rayet, *Mon. de l'art antique*, I, not. de la pl. XXIII; Wolters, *loc. cit.*; Furtwängler, *Coll. Sabouroff*, not. de la pl. LXXIV; Collignon, *Manuel d'arch. gr.*, p. 122, fig. 36.

5. Emerson, *Amer. journ. of archæol.*, I, p. 153. M. Emerson n'est pas le seul archéologue qui ait refusé de croire à l'authenticité du relief Carapanos; mais, autant que je sache, il est le seul à avoir publié son opinion.

6. La provenance en est inconnue. D'après des renseignements dont Rayet

est remarquable qu'un critique d'un goût aussi sûr que Rayet ait cru ce relief archaïque. Supposons qu'il le soit : il daterait, d'après la façon dont sont dessinées les cuisses, d'une époque assez haute de l'archaïsme : or, au VIe siècle, un Héraclès imberbe serait surprenant (quoique le fait ne soit pas sans exemple dans la céramique ionienne). Du reste, le visage de l'Héraclès Carapanos n'a rien d'archaïque, et n'a vraiment aucune ressemblance avec l'Harmodios de Naples, auquel le comparait Rayet. De plus, les accessoires posés en tas devant le héros sont traités d'une façon sèche, qui dénonce l'imitation; le couvercle du carquois est à cet égard très significatif. Enfin, puisqu'Héraclès est représenté tirant de l'arc, c'est un contre-sens qu'un artiste archaïque n'aurait point fait, que ne pas lui mettre le carquois au dos, mais de l'empiler devant lui avec la massue et la peau néméenne.

G. M. Furtwängler[1] a noté qu'un relief d'origine italienne et probablement romaine, maintenant à l'Albertinum de Dresde, et qui représente Héraclès forçant la biche Cérynète, était du même style que le relief Carapanos. Mais c'est M. Treu qui a dit le premier que le relief de Dresde, comme le relief Carapanos, devaient être des œuvres archaïsantes[2].

Il est croyable que MM. Michaelis, Conze et Wolters ne soutiendraient plus aujourd'hui que le relief de Wilton-house date du Ve siècle, et qu'il provient d'une partie de la Grèce où auraient subsisté plus longtemps que partout ailleurs les traditions de l'art archaïque. Rayet en pensait autant du relief Carapanos, et M. Helbig du relief du palais des Conservateurs. Maintenant que l'on connaît le relief du musée des Thermes, qui date, d'après sa

s'est fait l'écho, ce relief aurait été trouvé à Corinthe. « Parmi de nombreux fragments de valeur, M. Carapanos possède un bas-relief du Ve siècle, intact et qui peut être classé parmi les plus beaux ouvrages de cette époque : c'est un Hercule tirant de l'arc. Ce marbre a son histoire. Enlevé dans le Péloponnèse par Ibrahim-Pacha pendant la guerre de l'Indépendance, il a été en Égypte, puis à Constantinople, d'où M. Carapanos l'a ramené sur la terre natale ». J'emprunte ces lignes aux *Lettres athéniennes* de M. de Moüy, p. 277 (cf. Cabrol, *Voyage en Grèce*, p. 106).

1. *Coll. Sabouroff*, notice de la pl. LXXIV.
2. *Arch. Anzeiger*, 1883, p. 17, avec un dessin et la bibliographie.

dédicace, d'une époque tardive, le débat paraît tranché au profit de ceux[1] qui avaient reconnu dans le relief de Wilton-house une œuvre archaïsante.

On peut, ce semble, distinguer désormais deux sortes de reliefs archaïsants, ceux que nous venons de passer en revue, et les autres. Les deux catégories présentent en effet des différences assez sensibles.

Une des raisons pour lesquelles on appelle parfois « reliefs de style *hiératique* » les reliefs archaïsants, c'est qu'ils représentent généralement des processions de dieux, Bacchus et sa pompe, Apollon lyricine reçu par Niké, la dispute du trépied, etc. Sans doute, les reliefs que nous étudions ont tous rapport à la mythologie ou au culte : mais l'éphèbe vainqueur de D et de E, qui se nettoie avant le sacrifice, n'est pas un personnage mythologique, et l'action qu'il accomplit est prise de la réalité. Rien de tel sur les reliefs de style hiératique.

Sur ceux-ci, les personnages sont toujours figurés debout, marchant. Sur nos reliefs, les personnages assis sont en majorité.

Un des signes caractéristiques des reliefs hiératiques, c'est que les parties flottantes des vêtements s'y terminent en « queue d'hirondelle ». Aucun de nos reliefs ne présente cette particularité.

Je crois donc que nos reliefs ne sortent pas des ateliers qui fabriquaient les reliefs de style hiératique. Ceux-ci ont été adjugés à l'Attique, avec toute raison. Ceux-là sont peut-être d'origine péloponnésienne. Ils représentent pour la plupart des dieux péloponnésiens, Héraclès ou Zeus; plusieurs doivent avoir été des ex-voto d'athlètes, et n'auraient pas mal fait à Némée ou à Olympie. Sans doute, l'assertion de Kennedy[2], d'après qui le relief de Wilton-house proviendrait de Morée, et les renseignements qu'on possède sur la provenance du relief Carapanos ne sont pas articles de foi; mais peut-être ne convient-il pas de les

1. O. Müller, Waagen, Newton, Matz.
2. *A description of the antiquities and curiosities in Wilton-house*, 1769, 4°, p. XXVI.

écarter de parti-pris. La tête du soi-disant Manthéos ressemble fort à celle d'un Lapithe d'Olympie ; la pose de Zeus, dans le relief de Wilton-house, rappelle, comme M. Michaelis en a fait la remarque, l'Athéna assise d'une métope d'Olympie. Le cécryphale qu'on voit aux figures féminines (A, B) était une coiffure très portée dans le Péloponnèse. Sur A, la femme est vêtue à la dorienne et l'homme est couronné de la couronne olympique, en feuilles de κότινος.

Certains de nos reliefs ont été trouvés dans le Levant (A, F), les autres à Rome. Faut-il supposer qu'ils sont sortis d'un atelier unique établi en Grèce, qui aurait exporté ses produits en Italie? La coiffure et la couronne de myrte de l'athlète du relief E sont des détails précis qui témoignent d'une familiarité assez grande avec les ex-voto archaïques. Il semble, à première vue, que cette familiarité n'ait pu s'acquérir qu'en Grèce, dans les grands sanctuaires qui montraient encore, au temps des Romains, des séries immenses d'offrandes anciennes. Mais la manie de certains collectionneurs romains pour l'archaïsme grec avait dû accumuler en Italie assez de vieilleries pour approvisionner de modèles les faussaires de Rome et de la Campanie.

Le souci qu'a eu le sculpteur du relief Carapanos d'indiquer dans le champ la massue, le carquois et la peau néméenne se retrouve sur les métopes du trésor d'Athènes, à Delphes. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que le relief Carapanos ou le relief de Dresde aient été inspirés par une métope archaïque. Pour le relief de Wilton-house, y avait-il, à Olympie, des reliefs archaïques représentant Zeus assis et devant lui un athlète? J'ai peine à croire que l'athlète y aurait été figuré, comme sur le relief de Wilton-house, la tête à la même hauteur que le dieu et que le sculpteur lui aurait donné une autre attitude que celle de la prière ; je croirais donc volontiers que le relief archaïsant de Wilton-house est une sorte de *contamination* : le sculpteur y a juxtaposé deux motifs, qui s'étonnent, si l'on peut ainsi dire, de voisiner sur la même plaque.

Pour le relief de Constantinople, il est difficile de croire qu'il

représente Asclépios et Hygie, car il n'y a pas de représentations archaïques de ces divinités. Elles ne paraissent pas dans l'art avant le commencement du IVe siècle. Les personnages représentés sur le relief de Constantinople sont soit des divinités chthoniennes, soit des morts héroïsés : auquel cas, le relief de Constantinople serait comme une réplique lointaine des reliefs funéraires archaïques de Laconie.

Maintenant que le relief de Constantinople a été rapproché des monuments avec lesquels il offre le plus de ressemblances, il faut montrer par où il en diffère. Les autres reliefs de la série ne sont pas sans mérite ; celui de Constantinople est au-dessous du médiocre ; les défauts des autres sont ceux mêmes de l'art archaïque qu'ils imitent ; le relief de Constantinople y ajoute des fautes que l'archaïsme n'aurait pas commises : dans quel relief archaïque trouverait-on des fautes de proportion comme l'allongement du torse de l'homme, ou de la jambe de la femme (du genou au pied), ou des fautes d'exécution comme les cheveux, la barbe, la main droite de l'homme, l'oreille de la femme? Pourquoi le brûle-parfum s'en va-t-il de guingois? Pourquoi tant d'espace vide entre la tête des personnages et le bord supérieur du relief? Mais ce sont peut-être les draperies qui choquent le plus. Dans les autres reliefs de la série, elles sont traitées d'une façon assurément très conventionnelle, et tout à fait particulière ; elles sont comme mouillées (*wavelike*, dit M. Michaelis). C'est un parti qu'on peut critiquer ; mais l'exécution est soignée, précieuse même. Sur le relief de Constantinople, les draperies sont exécutées d'une manière on ne peut plus grossière. Visiblement, le sculpteur a voulu représenter les mêmes plis mouillés et froissés que ceux qui caractérisent les autres reliefs de la série ; mais il n'y a pas réussi. Somme toute, malgré ses défauts, ou plutôt en raison même de ses défauts, le relief de Constantinople, de prime abord si déconcertant, est un monument curieux qu'il valait la peine de publier.

Paul Perdrizet.

LA MÉDUSE BIADELLI

(Pl. XII)

A l'exposition rétrospective d'art grec organisée par le Burlington Club de Londres pendant l'été de 1903, on a beaucoup remarqué un masque de Méduse en marbre prêté par un amateur de Paris, M. le comte de Biadelli. Ce masque avait été signalé à M. S. Reinach par M. Ch. Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*; M. Reinach fut frappé de l'intérêt qu'il présentait et obtint du possesseur qu'il en fût exécuté un moulage, dont un exemplaire a été fourni au Musée de Munich par celui de Saint-Germain. Un peu plus tard, l'original fut envoyé à Londres et put y être étudié à loisir par les nombreux visiteurs de l'Exposition[1].

La tête de Méduse existait depuis plus d'un siècle dans la famille du comte Biadelli à Mariana en Corse; suivant l'opinion du possesseur actuel, elle aurait été découverte dans cette région de l'île. Toutefois, vu la pauvreté de la Corse en œuvres d'art antiques et ses relations continuelles avec les ports italiens, il est plus vraisemblable que l'objet qui nous occupe provient d'Italie et a été transporté en Corse au XVIIIe siècle.

La conservation du masque est bonne; seule, l'extrémité du nez a été fortement entamée. Il manque quelques parties des serpents qui encadrent la partie inférieure du visage, ainsi que l'aile et la tête du serpent au-dessus de l'œil droit. Le morceau de marbre sous le menton, avec les restes des corps des serpents, a été brisé et, lors de la restauration, le visage n'a pas été ajusté tout a fait à sa place sur ce morceau. La forme de cette espèce de sup-

1. *Burlington Fine Arts Club. Exhibition of Ancient greek art.* Londres, 1903, p. 5 et 30, n° 47.

port se distingue nettement sur la vue de profil (fig. 1). Au milieu de la partie la plus saillante on remarque un trou foré verticalement, auquel répond un trou horizontal au milieu du bord supérieur du masque; ces deux trous, qu'ils soient anciens ou modernes, permettent d'introduire un support métallique dans l'objet. Il est plus difficile de rendre compte d'un trou creusé de part et d'autre, à hauteur inégale, dans la dépression entre les cheveux et la joue; peut-être ces cavités s'expliquent-elles, comme nous le verrons plus loin, par l'éclairage intérieur du masque.

La Méduse Biadelli est une réplique du type connu surtout par le bel exemplaire de Munich, la Méduse Rondanini; c'est ce que montre, sans qu'il soit besoin d'y insister, notre planche XII, où les masques de Munich et de Paris ont été juxtaposés. Les dimensions sont les mêmes et les analogies se poursuivent jusque dans le dessin des boucles. A Londres, l'aspect un peu glabre de la Méduse Biadelli a fait croire à plusieurs archéologues qu'elle n'était pas antique; je suis convaincu que cette opinion est erronée. La Méduse Biadelli est bien ancienne comme celle de Munich, mais je ne la trouve pas aussi belle que cette dernière; il semble que l'expression en soit un peu terne et vide quand on la compare à l'aspect fascinant de la Méduse Rondanini. L'une est une véritable œuvre d'art, l'autre est plutôt un travail décoratif. Ce caractère décoratif s'affirme d'ailleurs par l'exécution très sommaire du revers et de la région supérieure de la tête, qui n'est qu'en partie couverte de cheveux. Les yeux manquent de symétrie, à tel point que l'œil droit paraît presque tomber du visage. La bouche n'est guère expressive et les cheveux sont d'une exécution un peu mesquine.

Malgré ces défauts, la Méduse Biadelli présente un grand intérêt qui en justifie amplement la publication. Elle vient occuper la cinquième place, à la suite de la Méduse Rondanini, comme réplique d'un type qui a dû être célèbre : deux autres exemplaires sont au Musée Torlonia à Rome (n°s 294, 296); un troisième ne m'est connu que par un ancien moulage que j'ai ré-

cemment découvert à Munich et que je compte prochainemen publier. En revanche, une réplique de la Méduse Rondanini au Musée national de Naples est moderne; une autre copie moderne,

Fig. 1. — Profil de la Méduse Biadelli.

que je n'ai pas vue, figurait à l'exposition de Burlington Club en 1903 (n° 48). L'origine récente de l'exemplaire de Naples peut être démontrée par la comparaison de cette pièce avec le moulage de celle de Munich avant la restauration qu'elle a subie; les parties *non restaurées* des différentes boucles sont exactement

pareilles et les différences portent seulement sur les parties restaurées, qui sont exécutées, dans la copie de Naples, d'une main plus légère et plus habile.

La chevelure de la Méduse Biadelli, comparée à celle de la Méduse Rondanini, a quelque chose de sévère et de simple. Les divers éléments qui la composent sont clairement séparés et les boucles présentent des extrémités enroulées, caractère que M. Furtwaengler a déjà signalé dans la meilleure des répliques Torlonia (n° 294) et qu'il a fait valoir pour attribuer l'original au ve siècle[1]. Par la concordance de ce détail dans deux répliques, l'opinion de M. Furtwaengler gagne une autorité nouvelle et il me semble qu'il faut admettre que la Méduse Rondanini est une réplique très « personnelle » de l'original commun. Les derniers doutes à ce sujet peuvent être levés par la comparaison de la réplique déjà mentionnée, qui m'est connue seulement par un moulage et qui, à mon avis, offre une image très fidèle de l'original, permettant de le placer avec assurance au ve siècle. Cette même réplique confirme, par les analogies qu'elle présente avec les têtes de Diomède et de Périclès, l'hypothèse de M. Furtwaengler qui, comme on le sait, a fait honneur de l'original de la Méduse Rondanini à Crésilas, malgré la présence d'éléments étrangers dans la réplique de Munich. A cet égard, la Méduse Biadelli, dont le travail est trop faible pour donner prétexte à des comparaisons de style, ne semble pas nous rien apprendre de nouveau.

Mais ce qui, dans l'exemplaire parisien, est vraiment instructif, c'est le petit support, malgré la forme peu heureuse qu'il a reçue du copiste; d'ailleurs, dans la vue de face, si l'on complète par la pensée les replis des serpents qui manquent, cette forme n'offrirait rien de gênant pour la vue. L'existence du support démontre que les répliques de ce type de Méduse n'étaient pas destinées à être suspendues, mais placées debout, ce que pouvait déjà faire soupçonner l'exemplaire Torlonia 294, où un reste du support antique paraît dans les replis des serpents. De là résulte aussi

1. Furtwaengler, *Meisterwerke*, p. 325; *Beschreibung der Glyptothek*, n° 252.

cette conséquence importante que le visage était non pas incliné, mais placé verticalement et que la déesse regardait droit devant elle. La disposition actuelle de la Méduse Rondanini, qui regarde vers le sol, donne une idée tout à fait fausse de cette œuvre d'art. Je regrette que notre planche XII ait été exécutée à un moment où je n'avais pas encore reconnu l'importance du support et que la tête Biadelli y ait été inclinée comme la tête Rondanini, alors qu'elles auraient dû être relevées l'une et l'autre; la véritable attitude est indiquée par notre vignette (fig. 1). C'est parce que la Méduse Rondanini a reçu une attitude qui n'est pas la sienne que beaucoup d'archéologues ont cru y voir une mourante ou même une morte. L'effet de ce beau masque est notablement accru lorsqu'on le redresse, lorsqu'il regarde en face le spectateur, avec cette puissance de fascination pétrifiante qu'a si justement louée M. Furtwaengler[1]. Le moulage de la Méduse Rondanini, exécuté avant la restauration, confirme notre manière de voir. Il est vrai que le support manque, comme déjà dans l'ancienne publication de Guattani[2], où pourtant la tête est placée sur un socle dans l'attitude qui lui convient; mais la cavité postérieure du masque, du menton jusqu'à la hauteur du bout du nez, est *pleine*, ce qui s'explique seulement dans l'hypothèse où le support aurait été enlevé, peut-être parce que le restaurateur en a trouvé la forme peu à son goût.

M. Furtwaengler a sans doute eu raison d'admettre que l'original commun des répliques en marbre était un masque de bronze fixé à une paroi. Il n'était guère possible de placer ainsi les copies de marbre, ne fût-ce qu'à cause du peu d'épaisseur et de résistance de la matière; on leur donna donc des socles, que décorèrent en partie, à la façon de reliefs, les replis des serpents. Ces masques étant placés de la sorte, il devenait possible de les éclairer intérieurement; on a essayé cet éclairage à Londres avec le masque Biadelli et l'effet obtenu a été très beau. Peut-

1. Furtwaengler, *Beschreibung der Glyptothek*, p. 249.
2. Guattani, *Antichi monum.*, 2 avril 1788.

être les trous que nous avons signalés dans cet objet et qui semblent bien antiques s'expliquent-il, sans qu'on puisse dire comment, par le mode d'éclairage qu'on lui appliquait.

Les nombreuses répliques en marbre d'un original célèbre, conservé vraisemblablement dans quelque temple, doivent avoir été placées dans de luxueuses maisons romaines sur des colonnettes au milieu de niches, comme autant d'ἀποτροπαῖα analogues aux autres masques de Méduse que l'on sculptait en relief os que l'on peignait sur les portes des habitations.

Munich.

J. SIEVEKING[1].

1. [Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.]

UNE NOUVELLE DÉDICACE

DU SANCTUAIRE DE BAAL MARCOD

Le P. Ronzevalle vient de publier[1] une importante inscription bilingue, grecque et romaine, découverte par lui dans le sanctuaire de Baal Marcod, à Deir el-Qal'a près de Beyrouth. Elle soulève des questions également intéressantes à des points de vue divers. Le P. Ronzevalle les a traitées avec beaucoup d'ingéniosité, sinon toutes résolues. Voici, en attendant que j'y revienne plus longuement à une autre occasion, quelques observations que m'a suggérées une première lecture de son mémoire.

Le texte est gravé sur un cippe quadrangulaire, malheureusement mutilé à sa partie inférieure, surmonté d'un entablement. Voici la transcription et la lecture qu'en donne le P. Ronzevalle.

I · O · M · B · E · I · R · E · I · S · E · C · S · Q · A · E
V · L · A · S ·
ΘΕΩΑΓΙΩΒΑΛ
ΚΑΙΘΕΑΗΡΑΚΑΙΘΕ
CIMA·ΚΑΙΝΕΩΤΕΡΑ
ΗΡΑΚ · ΑΝΧΑΡΗ
NOC ΕΥΤΥΧΗCΧΑΝ
ΚΟΥΡΙΟC ΚΑΙΟΜ[redacted]
Ι[redacted]ΗC ΠΑΥ[redacted]

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) B(almarcodi) e(t) I(unoni) R(eginæ) e(t) I(unoni) S(imæ) e(t) C(ælesti) S(ohemiæ), Q(uintus) A(ncharenos) E(utyches) v. l. a. s.

Θεῷ ἁγίῳ Βὰλ καὶ θεᾷ Ἥρᾳ καὶ θε[ᾷ] Σίμᾳ καὶ νεωτέρᾳ Ἥρᾳ Κ(όϊντος) Ἀνχαρηνὸς Εὐτυχὴς Χανκούριος καὶ Ομ.....ης Παυ.....

1. *Rev. arch.*, 1903, II, 29 et suiv.

La partie latine, exclusivement composée de sigles initiales, a été déchiffrée par le P. Ronzevalle avec une réelle sagacité. L'accord avec la *scriptio plena* de la contre-partie grecque est en général satisfaisant. Seules, les sigles 11, 12, 13 (E · C · S ·), qui n'ont pas leur équivalent grec, du moins littéral, prêtent encore au doute. *Cæ(lesti) S(yrorum)*, appuyé sur la *Caelestis Afrorum*, est une jolie conjecture, bien faite pour tenter, surtout si l'on tient compte, avec le P. Ronzevalle, de la prétention qu'avait eue l'empereur syrien Elagabale de marier avec son dieu la Juno Cælestis de Carthage. Cependant l'explication par *C(ælestis) S(ohemiæ)*, si hardie qu'elle paraisse à première vue, a pour elle d'assez sérieux arguments. Les sigles en question répondent matériellement au grec νεωτέρᾳ Ἥρᾳ. Or, cette expression « la nouvelle Junon » implique *a priori* quelque impératrice romaine divinisée, et nulle, étant donnée la date approximative du monument, ne conviendrait mieux que la mère d'Elagabale, représentée sur les monnaies sous les espèces de la *Mater Deum*. Cet argument prend une grande force si l'on reconnaît, comme je l'avais déjà proposé, l'impératrice Soemias dans la belle statue décapitée, qui provient du sanctuaire de Baalbek[1], et dont les attributs conviennent aussi bien à une Junon orientalisante qu'à une Isis. Mais c'est là une grosse question qui doit encore rester en suspens jusqu'à plus ample informé.

J'ai quelque peine à croire qu'à la l. 1 du grec, il y ait θεῳ ἁγίῳ Βάλ, tout court. Si nous rencontrons souvent *Bèl*, Βῆλος, comme nom spécifique de divinité, il n'en est pas de même de *Baal*; nous n'avons pas d'exemple, jusqu'ici, de l'emploi de ce dernier vocable divin sans l'adjonction de quelque déterminant. A supposer même que ce fût le cas ici, il serait, en outre, très singulier que ce nom spécifique fût transcrit à nu, sans désinence hellénique. Ces deux considérations m'inclinent à croire qu'il faut compléter Βαλ[μάρκοδι], soit le nom même du dieu qu'on attend, puisque nous sommes dans le sanctuaire de ce Baal Marcod, mentionné

1. Publiée par S. Reinach, *Rev. arch.*, 1902, II, p. 19.

par nombre d'autres dédicaces[1], tant grecques que romaines, provenant du même lieu. Je suppose que le complément nécessaire était gravé dans le prolongement de la ligne 1, sur la face latérale droite, en retour. C'est une disposition matérielle qui n'est pas sans précédents dans l'épigraphie syrienne.

Le P. Ronzevalle admet que l'auteur de la dédicace s'appelait Κ(όϊντος) Ἀνχαρηνὸς Εὐτυχὴς Χανκούριος... Ce dernier mot serait, selon lui, un ethnique, et Ἀνχαρηνός un nom d'origine arabe. Il tire même de là certaines conclusions sur l'origine du dédicant et sur les raisons qui ont pu lui dicter les termes d'une dédicace sortant quelque peu de l'ordinaire.

J'ai le regret de ne pouvoir suivre le P. Ronzevalle dans cette voie. Je considère Ἀνχαρηνός comme un nom purement romain, étroitement apparenté aux formes bien connues *Ancharius*, Ἀγχάριος[2], gentilice *Ancharianus*. Inutile même de recourir à la correction Ἀνχαρ(ια)νός à laquelle on pourrait songer, car nous avons aussi, en latin même, la forme *Ancharenus*[3].

Quant à ce qui est du prétendu ethnique Χανκούριος, je crois qu'il faut y renoncer. Il n'est guère douteux, à mon avis, que la leçon ΧΑΝΚΟΥΡΙΟC doit être rétablie paléographiquement en ΧΑΛΚΟΥΡΓΟS, χαλκουργός, *aerarius*. Notre personnage ne serait autre chose qu'un ouvrier en bronze, et il aurait fait acte de dévotion dans le sanctuaire local, tout comme son confrère ès-métaux le plombier, *plumbarius*, C. Tittius? ralaeus dont nous avons une dédicace récemment découverte à Baalbek[4]. Qui sait même si ce ne serait pas notre *ærarius*, qui a exécuté les « capita columnarum dua (*sic*) aerea auro inluminata » offerts aux grands

1. J'en ai fait connaître autrefois plusieurs nouvelles; cf. *Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 94-96, 101-114.

2. Cf. le sénateur Ἀγχάριος de Plutarque et Appien qui porte justement ce même prénom de Κόϊντος, lequel était peut-être traditionnel dans la famille et la clientèle. Le tribun Ancharius, correspondant de Cicéron, était aussi un *Quintus*.

3. *T. Ancharenus*, *C. I. L.*, III, n° 2709; peut-être même (*ibid.*, n° 6789) la forme féminine [*A*]*ncharena*.

4. *C. I. L.*, III, *Suppl.*, n° 14386 *d*.

dieux héliopolitains par un officier de la légion I Antoniniana[1] ? Il ne serait pas impossible que nous ayons également affaire à un artisan d'un autre genre, dans une des dédicaces à Baal Marcod publiées autrefois par moi[2], et dans laquelle *purpurarius* ne serait pas un nom propre, comme je l'avais admis, mais bien un nom de métier.

Je n'ai rien de certain à proposer pour les mots mutilés qui suivent celui de χαλκουργός. Plusieurs idées se présentent. La plus simple serait peut-être καὶ ο(ἱ υἱ)[ο]ἱ [ἀνέστ]ησαν .....? Il faudrait avoir un estampage pour se prononcer.

A propos de cette mystérieuse déesse Sima qui figure ici, entre Junon et la nouvelle Junon, et réclame à bon droit sa place dans le panthéon syrien, le P. Ronzevalle passe en revue les divers témoignages épigraphiques et autres qui la concernent. Il y a dans cette partie de son étude de judicieuses observations ; d'autres appellent de sérieuses réserves sur lesquelles j'aurai à revenir. Je me bornerai pour aujourd'hui à toucher deux points, l'un accessoire, l'autre plus important, dont j'ai eu déjà à m'occuper. Le P. Ronzevalle avait cru reconnaître dans une inscription grecque de la Syrie du nord[3], dont nous n'avons qu'une mauvaise copie, faite par un illettré, la mention d'une déesse Sémiramis qui a avec Sima des affinités probables. Ayant étudié cette inscription au Collège de France, j'ai été amené à contester cette lecture qui reposait, pour ce passage[4], sur la graphie :

.....ΒΑΤΝΕ· | ΤΟΟΝΙΟΥ | ΘΕΟΥΜΗΣΘΗΜΙΡΩΜΟΣΛΙ | ΘΟΤΟΜΟΣ

Le P. Ronzevalle en tirait :

Βατνείου υἱοῦ θεοῦ μ(εγάλ)ης Θημιρώμους (= Σημιρώμους) λιθοτόμος

J'ai proposé de rétablir tout simplement :

1. Inscription de Baalbek, Wadd., n° 1880.
2. *Rec. A. O.*, t. I, pp. 112, 113, n°s 11-15. L'inscription serait, dès lors, incomplète au commencement, et le nom propre aurait disparu.
3. Zebed ? *Journ. Asiat.*, 1901, II, p. 441, C. Cf. *Rev. Bibl.*, 1902, p. 272.
4. Je reviendrai plus tard sur l'ensemble de ce texte.

...[1] ἐ[κ] τ(ῶ)ν (τ)οῦ θεοῦ. Μ(ν)ησθῆ .....[2] (ο)ς λιθοτόμος.

Si cette lecture, qui se recommande par sa simplicité, est admise, le nom de Sémiramis s'évanouit forcément. C'est tout ce que j'ai voulu dire — cela pour répondre à une question que m'adresse le P. Ronzevalle[3]. Je n'ai jamais entendu nier l'existence de la fabuleuse Sémiramis, bien connue par ailleurs, non plus que ses rapports possibles avec la déesse Sima ou Simea.

A propos de cette dernière déesse, j'ajouterai encore un mot. Elle semblait être mentionnée dans une autre inscription provenant également de Deir el-Qal'a et dont j'ai eu à parler à plusieurs reprises[4]. Le P. Ronzevalle admet la dernière restitution que j'en ai proposée, de préférence à celle proposée par M. Perdrizet. Soit donc :

Tabella obligatorum I. O. M. B. et Junonis fil(iæ) Jovis Sim[ae].

Aujourd'hui que nous connaissons la si curieuse inscription découverte à Kfar Nebo par M. Chapot[5] et où apparaît un Zeus *Seimios* en compagnie de deux autres dieux, *Symbetoulos* et *Leôn*, qui rappellent d'une façon frappante le groupe des divinités héliopolitaines, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux, dans l'inscription de Deir el-Qal'a, restituer : *Jovis Sim[ii]*. Cela changerait quelque peu les données mythologiques du problème et les combinaisons auxquelles elles prêtent. Il semble bien, en tout cas, qu'il y avait dans le panthéon syrien un couple consubstantiel, mâle et femelle, répondant aux noms de Simios et Sima (ou Simia, Simea, etc.)

CLERMONT-GANNEAU.

1. Je néglige pour l'instant les caractères BATN et ce qui précède.
2. Ici, le nom du tailleur de pierre. On peut le rétablir de diverses manières que je discuterai à une autre occasion. J'y insisterai d'autant moins aujourd'hui qu'on peut en distraire les deux premières lettres MI pour restituer la la forme μ(ν)ήσθη(τ)ι au lieu de μνησθῆ, ce qui conduirait à de tout autres combinaisons.
3. *Rev. arch., l. c.*, p. 38, n° 1.
4. *Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 109; V, p. 84.
5. *Bull. Corr. hellén.*, 1902, p. 182.

INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES DU SINAÏ

(*Suite et fin*[1].)

II — LES BAS-RELIEFS THINITES DU OUADY-MAGHARAH

Les estampages renferment *un seul* bas-relief de Mersekha. Il correspond au premier des deux dessins de Palmer, celui précisément dont le cartouche est illisible, et cela résout, par la négative, la question des rapports du tableau de Zosiri avec ces dessins. Sur le second dessin, en effet, le nom de Mersekha est très net, d'où il ressort que si Palmer avait représenté deux monuments distincts, ce seraient deux tableaux presque identiques de Mersekha. La présence d'un bas-relief unique dans les estampages donne tout lieu de croire, au contraire, que Palmer a tenté deux fois de rendre le même tableau, et que ses dessins n'ont été insérés l'un et l'autre dans l'*Account* que par suite de renseignements insuffisants sur leur provenance[2].

Le tableau est de grandes dimensions (fig. 1). Les figures sont d'une exécution admirable, ainsi que les cartouches. Les trois signes du nom royal ne se présentent pas dans l'ordre *mer-s-kha*, qui est la forme normale des inscriptions des cylindres,

1. Voir *Revue archéol.*, 1903, II, p. 1 et suiv.

2. Les originaux existent encore dans ses carnets; selon la coutume déplorable de Palmer, ils ne sont accompagnés d'aucune indication précise. Un autre témoignage, d'ailleurs, vient encore confirmer que le tableau de Mersekha à Magharah est unique; c'est la description détaillée et remarquablement précise qui en est donnée dans Baedeker, *Lower Egypt* (1885), p. 492-493; la nature du monument, bien entendu, n'y est pas reconnue. En 1900, on en trouve une autre mention, très brève, dans Baedeker, *Palästina und Syrien*, p. 219. Ces descriptions sont précieuses, car elles montrent qu'en 1885, tout au moins, le bas-relief n'avait pas cessé d'être intact, et permettent d'espérer qu'il en est encore de même à l'heure actuelle.

mais donnent la variante orthographique *s-mer-kha*, déjà connue d'ailleurs par un certain nombre des poteries inscrites trouvées dans les tombeaux d'Abydos. On s'explique facilement comment Birch a été conduit à la transcription *Sekhemkhut*, — nous dirions aujourd'hui *Sekhemkha*. Il a lu les trois signes *s-sekhem-kha*, ce qui ne diffère du mode actuel de lecture que par l'interprétation du second signe, considéré aujourd'hui comme identique au ciseau ou poinçon, *mer*, tandis que Birch y voyait le casse-tête, *sekhem*. Cette divergence importe peu ; nous

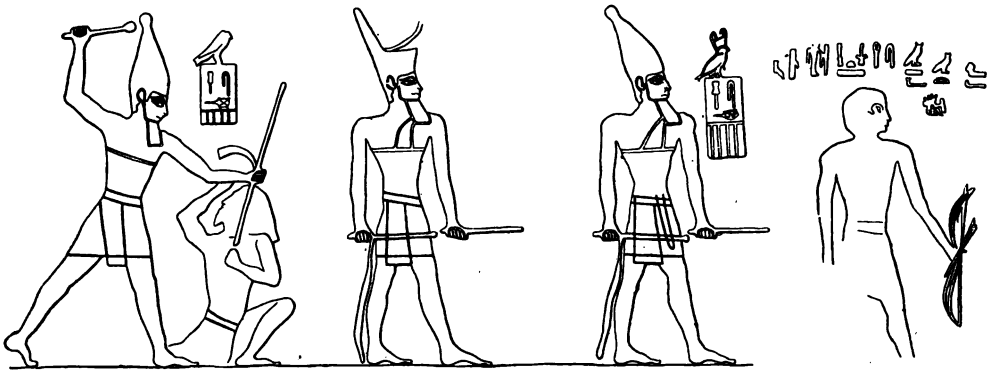


Fig. 1 (échelle de 1/13).

sommes encore loin, en effet, d'être fixés sur le mode de lecture des signes et des groupes de la période thinite. En dehors même de toute lecture, les permutations de signes que nous constatons dans le nom de Mersekha soulèvent des difficultés toutes spéciales et nous préviennent que nous sommes dans l'inconnu, devant un système graphique peut-être très différent de l'hiéroglyphisme syllabique auquel nous sommes habitués. D'une manière générale, il faut considérer que nos transcriptions de noms archaïques sont essentiellement provisoires, et n'ont d'autre valeur que celle d'appellations commodes et purement conventionnelles.

Il y a beaucoup de points de ressemblance entre le tableau de

Mersekha et les bas-reliefs memphites bien connus qui décorent les rochers du voisinage. On constate surtout, chez Mersekha, une grande analogie de composition avec le tableau de Sahourî[1], où l'on retrouve, en outre du groupe obligatoire du roi frappant un prisonnier, cette figuration singulière du roi dédoublé pour coiffer séparément la couronne blanche et la couronne rouge. Mais ces représentations sont encadrées, chez Sahourî, par la titulature complète du roi et les formules relativement développées qui se lisent d'ordinaire sur les tableaux memphites, tandis qu'il

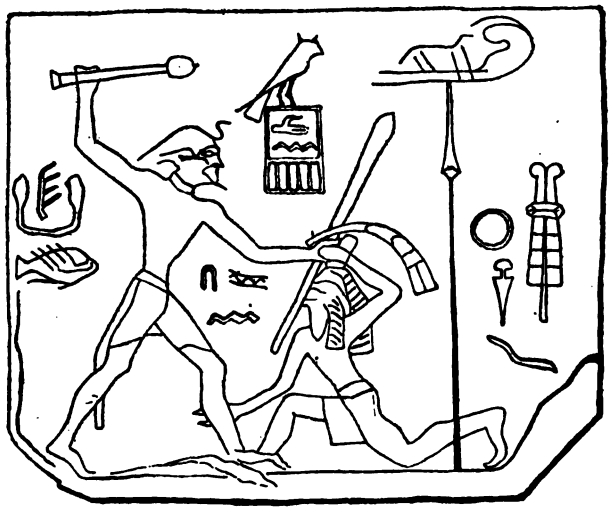


Fig. 2 (échelle de 13/9).

n'y a d'autre texte pour accompagner les figures de Mersekha que son cartouche d'Horus deux fois répété; par là, ce monument appartient bien à la plus ancienne période thinite. Il est surtout apparenté avec la célèbre plaquette de la collection MacGregor (fig. 2)[2], qu'on a souvent rapprochée des bas-reliefs memphites de Magharah, mais qui s'en éloigne par la rareté de l'écriture et le fait que le roi n'est désigné que par son nom d'Horus,

1. Ve dynastie. Voir Lepsius, *Denkmäler*, II, pl. 39 *f*.
2. Reproduite par Spiegelberg, *Ein neues Denkmal.*, etc , dans *Zeitschrift*, 1897, p. 8, et par Amélineau, *Nouvelles fouilles*, I, p. XXXIII.

Den. Au contraire, l'analogie est complète entre le bas-relief de Mersekha et la plaquette de Den, et l'on sait d'ailleurs, par la comparaison des monuments d'Abydos, que les Horus Den et Mersekha sont très voisins l'un de l'autre.

L'archaïsme scriptural du bas-relief est moins sensible, si l'on tient compte de la figure d'officier debout, surmontée d'une lé-

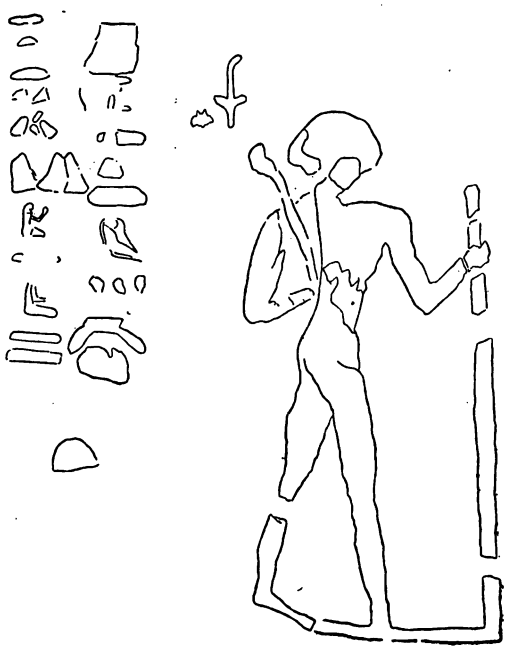


Fig. 3 (échelle de 1/5,5).

gende, qui occupe la droite du tableau, en avant des figures royales. Appartient-elle à l'ensemble précédent ? La beauté du dessin et la facture tout à fait semblable du bas-relief ne permettraient pas d'en douter, sans la présence de la légende inscrite au-dessus de la tête de l'officier et qui n'est peut-être pas aussi archaïque qu'il faudrait qu'elle fût, pour remonter certainement à cette époque. Alors que les hiéroglyphes de la première période thinite sont le plus souvent illisibles et incompréhensibles pour

nous, on trouve ici des titres connus [1], dont l'orthographe et la claire ordonnance rappellent bien plutôt les monuments menphites que ceux de l'âge de Mersekha. Si comme il semble, cependant, cette portion du bas-relief est aussi ancienne que le reste, un texte de ce genre au début de la période thinite doit être noté comme une particularité importante et nouvelle.

Les estampages nous ont fourni une autre figure d'officier debout, de facture grossière et beaucoup moins bien conservée que la précédente (fig. 3). Ce personnage paraît être un surveillant de travaux ; il porte d'une main la canne, et de l'autre, une sorte de glaive, de massue ou de bâton court qu'il tient appuyé à l'épaule. Derrière lui, les restes d'une légende écrite verticalement. Tout à fait sur la gauche de l'estampage, en dehors des limites de notre dessin, on devine, plutôt qu'on ne voit, quelques lambeaux du groupe, toujours le même, du roi frappant le prisonnier asiatique tombé ; la tête de l'Asiatique est assez nette.

*
* *

Nous arrivons au bas-relief de Noutirkha-Zosiri, découvert à nouveau par G. Bénédite, comme nous l'avons rappelé plus haut, et signalé pour la première fois par lui en 1894. Le tableau (fig. 4) est plus petit et plus sommaire que celui de Mersekha. Les figures sont dans un état de dégradation lamentable ; il n'en reste plus qu'un contour déchiqueté, où l'on sent passer cependant la justesse hardie et souple du dessin primitif. C'est toujours le roi frappant le prisonnier tombé devant lui. En avant du groupe, le cartouche d'Horus, dont les trois signes sont parfaitement intacts ; derrière le roi, en une colonne verticale, la formule dont les variantes accompagnent sa figure à toute époque de l'histoire : , « Donne richesse, fermeté, vie et joie, à jamais. »

Voici enfin un dernier bas-relief, anonyme (fig. 5). On serait

1. Légende illisible dans Palmer, mais très nette sur l'estampage : *Hâ, mir mâshaou, s'houz sontiou...* « Le prince, le capitaine, chef carrier (?)... »

tenté de le rapprocher de celui de Zosiri parce qu'il reproduit, à une échelle plus grande, le même groupe du roi frappant le prisonnier tombé, et que les sculptures des deux monuments ont souffert d'une manière qui les rend semblables; mais c'est une analogie toute superficielle. Devant le groupe, en caractères

Fig. 4 (échelle de 1/6).

énormes, la légende , « Donne la vie à jamais. » On remarque la forme particulière du signe ☥; elle se rencontre dans les inscriptions archaïques d'Abydos, et, bien qu'elle semble appartenir plutôt à la période thinite, on la voit encore reparaître au Ouady Magharah sur le bas-relief de Khéops[1].

*
* *

En résumé, nous connaissons maintenant au moins trois mo-

1. Voir la belle photographie du *Survey*, III, pl. 5.

numents de la période thinite à Magharah : un tableau de Mersekha-Samsou, un tableau de Noutirkha-Zosiri et un autre grand tableau anonyme. On peut donc considérer comme établi que, dès le début de la période d'Abydos, les gisements de Magharah étaient déjà fréquentés par les expéditions égyptiennes, et que les rois thinites de la Ire à la IIIe dynastie maintinrent leur domination sur ce pays avec un soin égal à celui de leurs successeurs memphites. Le fait est important au point de vue historique, car les rois d'Abydos, évidemment, n'auraient pu prendre pied au Sinaï s'ils n'avaient possédé la Basse-Égypte en même temps que l'Égypte du Sud, et leurs établissements de Magharah constituent la preuve qu'au temps de leur domination, l'unité de l'Égypte était déjà accomplie.

A vrai dire, cette preuve était acquise dépuis longtemps. Dès 1894, on connaissait l'existence du cartouche de Zosiri à Magharah, et en 1897, lors de la première publication de la plaquette Mac-Gregor, le tableau et la légende de ce petit monument suggéraient l'idée que les rois de la Ire dynastie envoyaient déjà des expéditions au delà de l'isthme. Un renseignement du même genre était fourni, quelques années plus tard, par l'inscription découverte à Hiérakonpolis, sur le flanc de grands vases en pierre gravés au nom de l'Horus *Khâsokhmou*, de la fin de la période thinite. Sur ces vases[1], la figuration symbolique du *sam tooui* ou « Réunion des Deux-Terres », l'une des cérémonies essentielles de l'intronisation royale, est accompagnée de l'indication d'une date, selon le procédé archaïque que les récentes études sur la pierre de Palerme ont mis en évidence[2]; elle est conçue de la manière suivante : « Année de combattre les Vain-

1. Quibell, *Hiérakonpolis*, I, pl. XXXVI, XXXVII, XXXVIII. Cf. à ce sujet *Revue archéologique*, 1902, II, p. 124.

2. Schäfer, *Ein Bruchstück altägyptischer Annalen*, 1902; Naville, *La pierre de Palerme*, dans *Rec. de travaux*, 1903, p. 62-81. — C'est à Schäfer que revient l'honneur d'avoir élucidé ce monument. C'est un fragment d'annales compilées à l'époque de la Ve dynastie et remontant aux dynasties thinites; chaque année y est mentionnée séparément et définie par l'énoncé d'un ou plusieurs événements importants qui s'y sont produits.

Fig. 5 (échelle de 1/6).

cus du Nord. » Une mention pareille, qui ne peut viser que les tribus de la marche orientale ou de la marche libyenne du nord-ouest, semble bien impliquer la possession de la Basse-Égypte.

D'autre part, l'unité de la royauté sous les Thinites était démontrée à l'évidence par l'examen de leurs titres. Depuis la première publication de textes archaïques d'Abydos, en 1897, on a eu mille occasions de se rendre compte, en effet, que ces souverains portaient déjà les titres inséparables de la dignité royale à toute époque, destinés à exprimer le fait de la réunion des deux Égyptes du Nord et du Sud. Ils sont, comme tous leurs successeurs, *Souton Baïti*, « Roi de la Haute-Égypte et de la Basse-Égypte », et « Seigneur du Vautour et Seigneur de l'Uræus », ce qui a le même sens; ils possèdent de plus un titre spécial, celui de *Niboui*, « Double-Seigneur », qui est visiblement une forme simple, et peut-être la forme primitive du titre développé du Vautour et de l'Uræus. A leur avènement, ils pratiquent le *sam tooui*, comme on l'a toujours fait après eux; et en outre de ce *sam tooui*, « Réunion des Deux-Terres », ils font parfois mention de *sam niboui*, qui est un acte ou un titre, « Réunion des Deux-Seigneuries » ou « Réunisseur des Deux-Seigneuries ». Ils sont indifféremment Horus, ou Sît, ou Horus-Sît[1] comme s'appellent quelquefois les rois de la IVe dynastie[2]; plus simplement, ils portent le titre de « Double-Horus » ou « Double-Dieu »

1. Les rois d'Abydos portent le plus souvent le titre simple *Horus*, comme à toute époque. Khâsokhmoui, vers la fin de la période thinite, est *Horus-Sit*, et Perabsen, un roi très voisin de Khâsokhmoui, n'est jamais *Horus*, mais *Sit* dans la plupart des inscriptions de ses cylindres et de ses stèles. On pourrait être tenté de croire que cette appellation de *Sit* correspond à une royauté différente de celle d'Abydos, si l'on ne savait que le même Perabsen possède d'autres cylindres sur lesquels il est qualifié d'*Horus-Sit* comme Khâsokhmoui. Les cylindres de ce dernier type ont échappé, par un singulier hasard, à M. Amélineau comme à M. Petrie; ils sont seulement connus par une courte note de M. Maspero, relatant une trouvaille fortuite de M. Daressy à Abydos (*Rev. arch.*, 1898, I, p. 307).

2. Non dans leur protocole proprement dit, mais lorsqu'il s'agit de la reine, qui est fréquemment appelée : « Celle qui voit son Horus et son Sit »; la forme simple : « Celle qui voit son Horus », alterne librement avec la première (de Rougé, *Six premières dynasties*, p. 45, 57, 58-59).

qui équivaut exactement à celui d'Horus-Sît. La collection de ces titres unitaires de Double-Royauté, aussi complets et plus variés qu'à tout autre moment de l'histoire, ne peut laisser subsister aucun doute relativement à l'organisation de la royauté et à l'achèvement dès longtemps réalisé de l'unité nationale.

Il restait à constater la présence effective et pour ainsi dire matérielle des rois d'Abydos dans l'Égypte du Nord. Ce dernier résultat fut obtenu au cours des fouilles exécutées par le service des Antiquités, en 1902, autour de la pyramide d'Ounas à Saqqarah. En cet endroit furent trouvées, en effet, un assez grand nombre d'empreintes de cylindres qui portent le cartouche de l'Horus *Râ-nib* ou celui de l'Horus *Hotpou-sokhmoui*[1], tous deux connus par les monuments archaïques d'Abydos et par une très ancienne statue du musée de Gizeh : ils prennent place vers le milieu de la période archaïque, à la fin de la IIe dynastie ou au début de la IIIe.

Les données que nous venons de résumer brièvement permettaient de conclure, dès hier, que les souverains des dynasties abydéniennes possédaient déjà, dans son intégrité, l'empire de leurs successeurs memphites. Aujourd'hui, nous ne faisons que savoir cela plus nettement, ayant pris connaissance des bas-reliefs thinites de Magharah, de leur valeur artistique et de leur nombre. Ainsi les faits s'ajoutent aux faits, et peu à peu se constitue l'histoire de cette Égypte des premières dynasties dont les conditions les plus générales nous sont encore si mal connues.

Raymond Weill.

1. Maspero, *Annales du Service des Antiquités*, t. III, 1902, second fasc., p. 185-190; *Bull. de l'Institut égyptien*, 1902, p. 103 et : *Sur quelques documents de l'époque thinite découverts à Sakkarah*, ibid., p. 107-116.

ENQUÊTE

SUR

L'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE D'AFRIQUE

I. — Inscriptions grecques chrétiennes.

(*Suite*[1])

— 75. Œa (Tripoli). — *C. I. G.*, 9137.

Εὐμο[ι]ρίτο Ἑ[λ]λάδιος. Ἔζησε ἔτι ν̄ |
πλέον ἔλατ[τ]ον, μῆνες γ̄, ἡμέρας |
δεκαπέντε. Ὦ Χριστὸς μετὰ τ[ο]ῦ πνεύ |
ματός σ[ο]υ. Ἐτελεύτισεν μινὶ Παυνὶ |
ἐδδόμι κα[τὰ] τοὺς Ἄφρ[ο]υς.

Épitaphe d'un certain Helladios, de l'époque byzantine; elle est connue seulement par une copie ancienne. Plusieurs des formules qu'elle contient sont la traduction littérale de formules latines qui étaient en usage dans l'Afrique romaine, vandale ou byzantine. Les deux acclamations du début et du milieu sont exceptionnelles dans le pays. On remarquera surtout (l. 4) la mention du mois égyptien de *Pauni*. Les éditeurs du *Corpus* grec rapportent à cette mention les derniers mots de l'inscription, κα[τὰ] τοὺς Ἄφρ[ο]υς; ce qui donne un sens bien bizarre, et entraîne à des hypothèses invraisemblables. Il est plus naturel de rapporter ces mots au verbe, et de lire : « Il est mort, le 7 du mois de Pauni, chez les Africains. » Quand un personnage mourait en pays étranger, on consignait souvent le fait dans son épitaphe, et nous en connaissons des exemples pour l'Afrique. Il s'agit ici, croyons-nous, d'un Égyptien qui vint mourir en Tripolitaine, vers la fin de la domination byzantine, au moment où la première invasion arabe dans la vallée du Nil détermina une forte

1. Voir la *Revue archéologique*, juillet-août 1903 (t. II, p. 59).

émigration des populations d'Égypte vers l'Afrique romaine (cf. *Bull. des Antiquaires de France*, séance du 18 mars 1903). Pour l'histoire de la prononciation du grec, notons encore, dans cette épitaphe, la substitution de ι à η ou οι, et de υ à ου.

L. 1-2. — εὐμο[ι]ρίτο = εὐμοιροῖτο (qu'il soit heureux!). — ἔτι = ἔτη. — ἔζησε, etc. = *vixit annos L plus minus, menses III, dies XV.*

L. 3. — Ὦ Χριστός = ὁ Χριστός. — L'acclamation grecque équivaut au latin : *Christus cum spiritu tuo!*

L. 4. — ἐτελεύτισεν μινί = ἐτελεύτησεν μηνί = *mortuus est mense.*

L. 5. — ἐδδόμι = ἐδδόμῃ. — Ἄφρ[ο]υς = *Afros.* C'est le terme propre pour désigner les habitants de l'ancienne Proconsulaire (Zeugitane, Byzacène, Tripolitaine).

— 76. Macomades (Koubba de Sidi Gherib, à l'ouest de Mahrès, en Byzacène). — *C. I. L.*, VIII, 10498.

+ Χριστὸς Ἰουστίνῳ Σο[φίῃ θ'ἁγνῇ βασιλίσσῃ] |
Τιϐερίῳ τ', ἐπὶ τοῖσιν ὁλ[ῇς χθονὸς ἔτραπε κῦδος], |
νεῦσεν ἀναστῆσαι τάδε[τείχεα, κάλλος ἄμετρον]. |
Obtulit imperio præfect[us Zosimianus ?].

Table de marbre, longue de 1m,15, haute de 0m,50. Dédicace métrique, composée de trois hexamètres grecs et d'un hexamètre latin. Elle est précédée d'une croix grecque. Elle a été gravée sous le règne de Justin II (565-578), et se rapporte à une construction faite par un préfet, sans doute à une reconstruction des murs de la ville. Il va sans dire que la restitution des fins de vers est plus ou moins arbitraire.

L. 1-2. — Après l'Empereur Justin sont mentionnés sa femme Sophie et son fils Tibère, alors César, qui régna de 578 à 582.

L. 4. — Il s'agit évidemment d'un préfet du prétoire d'Afrique. Le *Corpus* propose de rétablir le nom de *Zosimianus*; ce personnage ne figure pas dans la liste des préfets du prétoire d'Afrique qu'a dressée M. Diehl (*Afrique byzantine*, p. 597). M. Buecheler (*Anth. lat.*, II, n. 298) préfère restituer : *praefect[us opem Theodorus]*. Un Theodoros fut préfet du prétoire d'Afrique en 569-570; mais cette restitution est tout aussi hypothétique.

— 77. Thysdrus (El-Djem). — Gauckler, *Bull. du Comité*, 1900, p. 108, n. 49.

ЄΗΙΟ | ΗΙΟVΩ | ΗΙΟVΩΑЄ |
ΙΟVΩΑЄΗ | [ο]VΩΑЄΗΙ | OVAЄΗΙΟ....

Intaille gnostique, de forme ovale; brisée à la partie inférieure. Sur la face, un personnage debout, nu, diadémé, tourné à gauche; il baisse le bras gauche; de son bras droit, il soutient un lévrier, dressé sur ses pattes; à droite, un serpent. Au revers, l'inscription, en six lignes : la série des voyelles de l'alphabet grec y est plusieurs fois répétée, avec des combinaisons un peu différentes. C'est évidemment une formule cabalistique, où se combinent les voyelles représentatives du Soleil, de la Lune et des Planètes : Α = Mercure; Ε = Vénus; Η = le Soleil; Ι = Saturne; Ο = Mars; V = la Lune; Ω = Jupiter.

— 78. Mehedia. — *C. I. L.*, VIII, 10485, 5.

ΤΟ ΠΡΟCΚΥ | ΝΗΜΑCΩΤ | ΗΡΟΥΤΟC·
Τὸ προσκύνημα. Σωτὴρ οὗτος.

Pierre gravée, sardoine. Inscription en trois lignes; c'est sans doute une amulette. Les éditeurs du *Corpus* ont lu Σωτήρου τὸ ς; ce qui ne paraît donner aucun sens. Il faut lire évidemment : Σωτὴρ οὗτος (Voici le Sauveur).

— 79. Leptiminus (Lamta). — *C. I. L.*, VIII, 11132 = *Musée Alaoui*, p. 108; D, 584.

Ἔνθα κατάκιτε Ἀ | πολιναρίους | καὶ Ἡρωδότη.

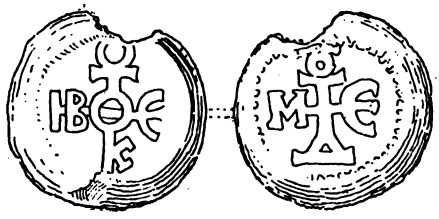
Plaque de marbre trouvée dans la nécropole chrétienne de Lamta; Musée Alaoui. Morceau d'une frise; au revers, l'épitaphe, en trois lignes.

— L. 1-2. — Ἀπολιναρίους = Ἀπολλινάριος.

— 80. Hadrumète (Sousse). — Gauckler, Gouvet et Hannezo, *Musées de Sousse*, p. 86, n. 2; pl. XVII, 3.

Θεοτόκε βοήθει (monogramme) | Μετ(ό)δου (monogramme).

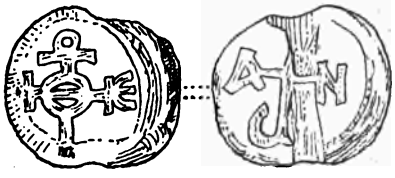
Plomb byzantin; diamètre, 0m,024; Musée de Sousse. D'un côté, un monogramme cruciforme, qui doit probablement s'interpréter par la formule Θεοτόκε, βοήθει. Sur l'autre face, un second monogramme, où nous lisons Μετ(ό)δου.



80

— 81. Hadrumète (Sousse). — Gauckler, Gouvet et Hannezo, *Musées de Sousse*, p. 86, n. 1; pl. XVII, 2.

Plomb byzantin, traversé par un canal longitudinal, ménagé pour le fil du sceau; diamètre, 0m,022. Sur chacune des faces, un monogramme cruciforme. Celui qui est représenté à gauche doit se lire probablement Θεοτόκε, βοήθει; les lettres effacées devaient être un H à gauche, un B en bas. Sur l'autre face, un monogramme mutilé, qui donnait sans doute Ἰωάννου (cf. n. 25).



81

— 82. Hadrumète (Sousse). — Gauckler, Gouvet et Hannezo, *Musées de Sousse*, p. 86, n. 9; pl. XVII, 9.

...φ...ους.

Moitié d'un plomb byzantin. Au droit, les débris de l'inscription; au revers, sans doute des dauphins.

82

— 83. Hadrumète (Sousse). — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 413-414, n. 4.

Γ†Γ

Poids de bronze; collection Gandolfe, à Sousse. Tablette de 0m,034 de côté, épaisse de 0m,008. Sur la face, dans une couronne, la croix latine, entre deux *gamma* incrustés d'argent. La tablette pèse 83 grammes, c'est-à-dire environ 3 onces. Nous croyons en conséquence qu'elle portait en réalité ΓΟΓ (cf. plus

haut, n. 35). ΓΟ = ὀγ(κία); le second Γ = 3. L'inscription indiquait encore ici le poids de la tablette : 3 onces.

— 84. Kairouan. — La Blanchère et Gauckler, *Musée Alaoui*, p. 109; D, 585.

....ЄІѠ·NѠ..... | ...ІКАРН..... | ΑΛΛΟγΦΜΗΝΗ...|
.....Η·Τ·Τ.... | ....ΟCΑΝΑΠΑγ.... | ΗΝ ✠

Fragment de marbre opistographe, 0m,20 sur 0m,18; au Musée Alaoui. Les deux inscriptions sont encore inédites; nous les avons déchiffrées sur des estampages, adressés par M. Gauckler à la Commission de l'Afrique du Nord, qui nous ont été obligeamment communiqués par M. Cagnat. L'inscription grecque, disposée en six lignes et suivie d'une croix grecque, est très fruste et gravée en caractères très négligés; les lettres qu'on distingue çà et là sur le fragment ne donnent aucun sens.

Au revers est une épitaphe latine, d'époque byzantine, sur laquelle a été gravé aussi un grand Ω. Elle est disposée sur quatre lignes, incomplètes à droite; elle est précédée d'une croix grecque; les lettres sont hautes, serrées, très ornées, avec d'énormes boucles. Nous lisons sur l'estampage :

✠ *In n(omi)ne D(omi)ni. In hoc [tumulo jacet....*
cus Pe[t]ri senioris.....
et qui(ev)it die sabba[torum..... natus annos?
XXXXVIII. Ind(ictione) se[cunda] ou *se[ptima]*.

L. 1. — La formule *In nomine Domini*, en tête d'une épitaphe, est très rare en Afrique; elle est assez fréquente dans les dédicaces.

L. 2. — Il faut lire sans doute *Pe[t]ri*. Le Τ est de forme bizarre, avec une sorte de boucle à gauche; mais on voit une boucle analogue au premier Τ de la ligne suivante.

L. 3. — La formule *quievit*, employée seule sans le *in pace*, se lit sur des épitaphes d'Ammaedara et d'Hippo Regius. — Noter la mention du jour de la semaine. On en connaît d'autres exemples en Afrique. A Theveste, dans une inscription datée du règne

d'un roi vandale, probablement de 508, on lit : *recessit... ora IIII sabbatorum.*

L. 4. — La lecture *Ind(ictione)* ne semble pas douteuse; suivant l'usage, les lettres I N D sont surmontées d'un trait. Après l'S, on distingue l'amorce de l'E et d'une autre lettre qui peut être C (= C) ou P; ce qui donne *se[cunda]* ou *se[ptima]*. La mention de l'indiction est assez fréquente dans les épitaphes byzantines de la région.

Ces débris d'inscriptions présentent un certain intérêt historique. Ils semblent prouver qu'une ville ou un bourg s'élevait au ve ou au vi^e siècle sur l'emplacement où les conquérants arabes fondèrent Kairouan. De là provient, d'ailleurs, une curieuse charte lapidaire, que nous reproduirons en temps et lieu; elle est relative à un couvent de Saint-Étienne, et date aussi du temps de la domination byzantine.

— 85. Sufes (H^r Sbiba). — *C. I. L.*, VIII, 11423 (= 259; *Additam.*, p. 926).

['Επὶ τῶν εὐσεβεστάτω]ν δεσπ(οτῶν) | ['Ιουστινιανοῦ καὶ Θεο]δώρας | [προνοίᾳ Σολόμωνος το]ῦ πανευ | [δόξου ὑπατικοῦ καὶ...] που μα | [γίστρου καὶ ἐπάρχου ὠκ]οδομήθη.

Fragment d'architrave. Dédicace, qui paraît se rapporter à la construction de la citadelle byzantine. L'inscription se composait de cinq lignes; la fin des lignes est seule conservée. Mais on peut restituer à peu près le document d'après des inscriptions analogues du même temps. Il s'agit de travaux exécutés sous le règne de Justinien, par ordre de Solomon, *magister militum* et préfet du prétoire d'Afrique : probablement lors du second gouvernement de Solomon, vers 539.

L. 4. — On pourrait peut-être restituer : [καὶ ἀρίστ]ου μα[γίστρου] Cf. une inscription de Gadiaufala : *providentia Solomonis excellentissimi magistri militum* (*C. I. L.*, VIII, 4799).

— 86. Hippo Diarrhytus (Bizerte). — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 414, n. 6.

ꝓ † B

Poids de forme octogonale, épais de $0^m,007$, correspondant à un cercle de $0^m,033$ de diamètre. Sur la face, dans une couronne, une croix latine pattée, accostée des lettres grecques, le tout incrusté d'argent. Ce poids est analogue à ceux de Carthage (n. 35) et de Sousse (n. 83), et nous interprétons de même l'inscription. Γο = ὀγ(κία) ; Β = 2. Soit 2 onces : la tablette pèse $52^{gr},5$, environ 2 onces.

— 87. Bordj Halâl (près Bulla Regia). — *C. I. L.*, VIII, 1259 et 14545.

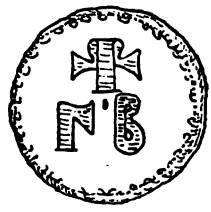
Dédicace bilingue, grecque et latine, encastrée dans les murs de la citadelle byzantine, et relative à la construction de cette citadelle par Solomon, sous Justinien, vers 539. Du texte grec, il reste seulement quelques lettres, dont la reproduction n'offrirait aucun intérêt. — On a trouvé plus récemment un autre exemplaire, presque aussi informe, de ce document (*C. I. L.*, VIII, 14547).

— 88. Sicca Veneria (Le Kef). — *C. I. L.*, VIII, 16257 = *Musée Alaoui*, p. 109; D, 587.

EN IRENE (= ἐν εἰρήνῃ).

Dalle de tombe en pierre calcaire, découverte à l'entrée de l'église Kasr-el-Ghoul; au Musée Alaoui. Cette dalle n'a jamais été employée; elle porte simplement la formule grecque d'épitaphe, écrite en lettres latines.

— 89. Theveste (Tebessa). — Delattre, *Revue tunisienne*, 1900, p. 414, n. 7 = *Musée Lavigerie*, III, pl. XIII, 3.



89

ΓΟ ✝ Β

Poids circulaire en bronze, trouvé dans la basilique de Tebessa; Musée Lavigerie. Diamètre, $0^m,029$; épaisseur, $0^m,009$. Sur la face, une croix latine, et les lettres grecques, tracées à double trait : Γο = ὀγ(κία) ; Β = 2 (cf. plus haut, n.

35; 83; 86). La tablette pèse 51 grammes, soit environ 2 onces, comme le poids de Bizerte, dont l'inscription est identique.

— 90. Thagura (Taoura). — *C. I. L.*, VIII, 16851 (= 4648; *Additam.*, p. 956).

[.... Ἐποίησεν ἡ πό]λις αὕτη Ταγούρα ἐπὶ τῶν [εὐσε]ββ. βασιλέων... |
[Ἰουστινιανο]ῦ καὶ Θεοδ[ῶ]ρας, [προν]οίᾳ τοῦ ἐν[δ]οξ[οτάτου |
[ὑπατικοῦ, στρατηγοῦ καὶ ἐπάρχου τῆς Ἀφρικῆς, Σολόμωνος].

Dédicace gravée en caractères de très basse époque (lettres de 0m,15) sur deux fragments d'une architrave de marbre. Elle se rapporte à la construction des murs de la ville par Solomon, sous Justinien, vers 539. Le sens général est clair; quelques-unes des restitutions sont naturellement un peu conjecturales.

L. 1. — [εὐσε]ββ. = εὐσεβεστάτων.

L. 3. — Nous avons restitué cette ligne d'après l'inscription analogue trouvée dans la ville voisine de Madaura.

— 91. Madaura (Mdaourouch). — *C. I. L.*, VIII, 4677 et 16869.

[. . . . . ὠκοδομήθ]η ἐπὶ τῶ[ν] |
εὐσε[ββ. βασιλέων Ἰουστι]νια[νοῦ καὶ] Θεοδώ[ρας], |
προ[νοίᾳ τοῦ ἐνδοξοτάτου ὑ]πα[τι]κ(οῦ), στρα[τηγοῦ] |
κα[ὶ ἐπάρχου τῆς Ἀφρι]κῆς, Σολόμ[ωνος].

⁂ *cum .....[a]edificata est tempo-* |
ribus [piissimorum dominorum no]strorum Justiniani |
et Theo[dorae, providentia S]olomonis glorio[sissimi], ex |
consu[le, magistri militu]m et praefecti Afri[ca]e ⁂.

Dédicace bilingue, gravée sur une table haute de 2 mètres, au-dessus de la porte de la citadelle byzantine. Les deux inscriptions se rapportent à la construction de cette citadelle par Solomon, sous Justinien, vers 539. — On a trouvé encore à Madaura les débris d'une autre inscription relative à Solomon (*C. R. de l'Acad. d'Hippone*, 1892, p. XXIV et suiv.).

— 92. Tipasa de Numidie (Tifech). — Cagnat, *Bull. du Comité*, 1896, p. 237, n. 51.

☧ | ΤΗΧΩ | ΠΟΡΒΙ | ΩΗΚΕΒ | ΕΗΜΛΟ |
ΟΠΛCΗ | ΟΡΓΗ | ΠΛΝΤ | ΡΛCΜC·

Inscription en huit lignes, précédée d'un monogramme constantinien; trouvée près du Coudiat-Chouf-Debbah, à quelques kilomètres au sud-est de Tifech. Elle est connue seulement par une mauvaise copie, dont on ne peut rien tirer.

— 93. Thabraca (Tabarka). — *C. I. L.*, VIII, 17384.

ΛΝΤΩΝΙΝΛ ΓΥ.. | ΕΥCΕΒΙΟΥ ΚΩ/.. | ΛΛΡΜΛΝΛ ΖΩ... | Ν... | ☧

Plaque de marbre. Épitaphe, en quatre lignes, suivie d'un monogramme constantinien accosté de l'α—ω.

L. 1-2. — Ἀντωνῖνα γυ[νὴ] Εὐσεβίου... Ce qui suit est inintelligible.

L. 3. — ζω[σα ἔτη...].

— 94. Constantine. — *C. I. L.*, VIII, p. 620, *e*.

+ Ἐνθάδε κα|τάκειτε τῆς | μακαρίας μνή|μης Οὐλπία ἡ καὶ |
Κωνσταντία, | Βυζαντία | γειναμένη, | θυγάτηρ Ὡρή |
ας τῆς ἀθλίας, | ζήσασα ἐν εἰ|ρήνε ἔτη ζ.

Mosaïque tombale, d'époque byzantine; aujourd'hui entièrement détruite. Inscription de onze lignes, précédée d'une croix grecque. Épitaphe d'Ulpia Constantia, une enfant de sept ans, qui était née à Byzance. C'était sans doute la fille d'un fonctionnaire byzantin; sa mère « la malheureuse » (l. 9), portait un nom grec, Oraia.

L. 1.-5. — C'est l'équivalent exact de formules latines qui étaient employées en Afrique : *Hic jacet beatae memoriae Ulpia quae et Constantia...*

L. 6.-7. — Noter la mention de l'ethnique, qui est très rare sur les épitaphes chrétiennes du pays. Il est vrai qu'il s'agit d'une étrangère.

L. 10-11. — = *Vixit in pace annis VII.* — Εἰρήνε = εἰρήνῃ.

— 95. Constantine. — *C. I. L.*, VIII, 10874.

CΕΡΒΟΥC | ΚΡΙC

Tablette d'ardoise; Musée de Constantine. Il faut lire évidemment : σέρβους Κρισ[τῦ]. C'est la formule latine *servus Christi*, écrite en caractères grecs. Cette formule s'appliquait peut-être à un moine.

— 96. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 78, n. 89.

Ὁ (ἅγιος) Γε|(ώ)ργι(ος).

Plomb de commerce, circulaire (0m,016 de diamètre), perforé. Sur la face, deux bustes; à l'exergue, traces d'une légende, où l'on peut reconnaître quelques lettres : VRΓ. Au revers, buste de saint Georges, imberbe, avec un manteau agrafé sur l'épaule droite, un bouclier sur le bras gauche, une lance dans la main droite; dans le champ, l'inscription, en deux lignes.

On ne connaît pas exactement la provenance de ce plomb, comme des suivants. Mais ils ont tous été trouvés dans le département de Constantine, ou dans les parties limitrophes de la Tunisie.

— 97. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 93.

Ὁ (ἅγιος) Ἰω(άννης) | . = | ...ν... | ...τιν | ...εποιε | ...σιν.

Plomb de commerce, circulaire (0m,017 de diamètre), perforé. Sur la face, buste de saint Jean, avec un manteau agrafé sur l'épaule droite, et un sceptre, ou une croix; dans le champ, le nom du saint. Au revers, l'inscription mutilée, en quatre lignes.

— 98. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 78, n. 88.

Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστὸς).
— Ὁ ἅ(γιος) Λ(εώ)|ντι(ός).

Plomb de commerce, circulaire (0m,013 de diamètre), perforé. Sur la face, buste du Christ, bénissant de la main droite, et portant la croix sur l'épaule gauche; dans le champ, la première inscription. Au revers, buste d'un saint, qui porte son bouclier

sur le bras gauche; à droite et à gauche, la seconde inscription, dont la lecture n'est pas certaine.

— 99. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 78, n. 86.

M(ήτηρ) Θ(εοῦ).
— (Ὁ) ἅ(γιος) Νι|κ(ό)λ(αος).

Plomb de commerce, circulaire (0^{m},012 de diamètre), perforé. Sur la face, buste de la Vierge, dans l'attitude des Orantes; à droite et à gauche, la première inscription. Au revers, buste de saint Nicolas, barbu, nimbé, en costume sacerdotal; à droite et à gauche, la seconde inscription.

— 100. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 78, n. 87.

[Μήτηρ] Θ(εοῦ).
— (Ὁ) ἅγι(ος) Νι(κόλαος).

Plomb analogue au précédent, dont il diffère cependant par les dimensions et plusieurs détails, comme par la disposition des inscriptions. Diamètre, 0^{m},016. Au droit, buste de la Vierge. Au revers, buste de saint Nicolas, tenant la main droite ouverte sur la poitrine.

— 101. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 78, n. 91.

[Ὁ ἅγιος Π]αντ(ελέμων) (?).
—..... | ...ντι | ...αδο | ... γιτ.

Plomb de commerce, circulaire (0^{m},016 de diamètre), perforé. Sur la face, buste d'un saint jeune, imberbe, avec un vêtement de clerc; à droite, dans le champ, quelques lettres d'une inscription, que l'on a proposé de rapporter au nom de saint Pantélémon; on pourrait songer aussi à saint Pantaléon, dont le culte a été assez populaire dans l'Afrique byzantine; d'ailleurs, les deux restitutions sont également conjecturales. Au revers, débris d'une inscription mutilée, en quatre lignes.

— 102. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 94.

Π...Λ (?)
— Κ(ύριε) | βοήθ(ει) | τῷ σῷ | δού(λῳ) V̄ (?).

Plomb de commerce, circulaire (0^{m},01 de diamètre), perforé. Sur la face, buste d'un saint, barbu, bénissant de la main droite, avec un vêtement sacerdotal, et un livre qu'il serre de la main gauche contre la poitrine; dans le champ, à droite, débris d'une inscription. Au revers, l'acclamation, en quatre lignes.

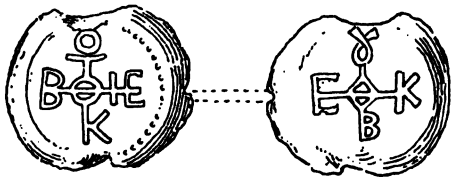
— 103. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 98; pl. XI, 20.

103

B..O..A...
— Θεοτόκε, βοήθει (en monogramme cruciforme).

Plomb de commerce, circulaire (0^{m},022 de diamètre), perforé. Sur la face, le phénix ouvrant ses ailes, sous un monogramme cruciforme, dont il reste seulement trois lettres. Au revers, un monogramme cruciforme, qui paraît contenir l'invocation à la Vierge : Θεοτόκε, βοήθει.

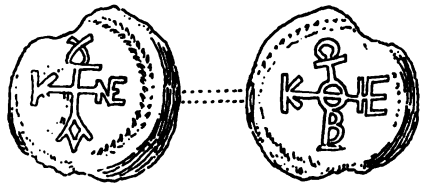
— 104. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 99; pl. XI, 14-15.


104

Θεοτόκε, βοήθει (en monogramme cruciforme).

Plomb de commerce, circulaire (0^{m},025 de diamètre), perforé. Sur la face, en monogramme cruciforme, l'invocation à la Vierge. Au revers, un monogramme cruciforme.

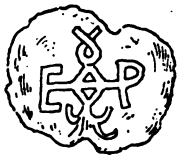
— 105. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 100; pl. XI, 6-7.



105

Θεοτόκε, βοήθει (en monogramme cruciforme).

Plomb de commerce, circulaire (0m,022 de diamètre), perforé. Sur la face, un monogramme cruciforme, dans une couronne. Au revers, dans une couronne, en monogramme cruciforme, l'invocation à la Vierge.



106

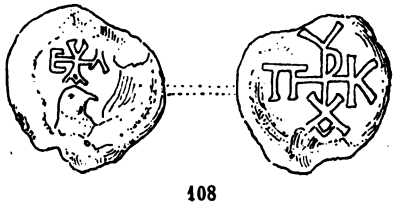
— 106. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 95; pl. XI, 16.

Plomb de commerce, circulaire (0m,021 de diamètre), perforé. Sur la face, Daniel debout entre les lions. Au revers, un monogramme cruciforme.

— 107. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 96; pl. XI, 30.

107

Plomb de commerce, circulaire (0m,02 de diamètre), perforé. Sur la face, un personnage debout, qui incline la tête vers la droite. Au revers, un monogramme cruciforme, incomplet.



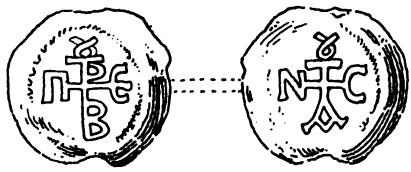
108

— 108. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet. — *Collection Farges*, p. 79, n. 97; pl. XI, 11-12.

Plomb de commerce, cir-

culaire (0^{m},022 de diamètre), perforé. Sur la face, le phénix ouvrant ses ailes, sous un monogramme cruciforme. Au revers, un monogramme cruciforme.

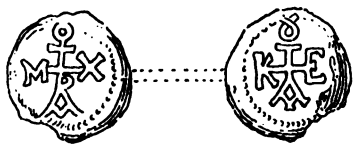
— 109. — Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 101 ; pl. XI, 21-22.



109

Plomb de commerce, circulaire (0^{m},022 de diamètre), perforé. Sur la face et le revers, deux monogrammes cruciformes.

— 110. Constantine, Collection Farges. — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 79, n. 102; pl. XI, 26-27.



110

Plomb de commerce, circulaire (0^{m}, 015 de diamètre), perforé. Sur la face et le revers, deux monogrammes cruciformes.

— 111. Rusicade (Philippeville). — *C. I. G.*, 8990.

.†. | Φωτ|εινο|ῦ | .†.Στρα|τηλά|του.

Plomb byzantin. Sur la face, en trois lignes, le nom au génitif, précédé d'une croix latine accostée de deux points. Au revers, en trois lignes, le titre, également précédé d'une croix latine accostée de deux points. Suivant les éditeurs du *Corpus* grec, ce sceau pourrait avoir appartenu à un certain Photeinos, qui fut préfet de Crète, puis de Sicile, au IXe siècle, sous le règne de Michel II (820-829). Il est plus naturel de supposer que le Photeinos dont on a retrouvé le sceau à Philippeville, eut un

commandement en Afrique au temps de la domination byzantine (VIe-VIIe siècle). Nous avons déjà rencontré à Carthage un personnage de ce nom, un ancien préfet (n. 10).

— 112. Sitifis (Sétif). — *C. I. L.*, VIII, 8653 *a*.

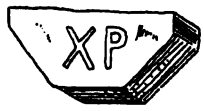
+ Ἐνθά|δε κατά|κ(ε)ιται Φρι|δερίχ, | αἰνιαυτῶν | ..ὀκτὼ ουε | .ενιναχρι.

Cippe, haut de 0m, 50, large de 0m,45. Épitaphe d'un Vandale, nommé Frédéric. Inscription en sept lignes, précédée d'une croix grecque ; caractères très négligés.

L. 5. — αἰνιαυτῶν = ἐνιαυτῶν.

L. 6-7. — L'âge est incertain ; il y a probablement une lacune avant ὀκτώ. La fin est inintelligible.

— 113. Kherbet bou Addoufen (entre Sétif et Batna). — Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, p. 181, fig. 30 = *Bull. du Comité*, 1902, p. 336.



113

Χρ(ιστός).

Inscription gravée sur une des faces verticales d'un coussinet qui surmontait un chapiteau d'église. C'est l'équivalent d'un chrisme ; sur un autre coussinet, trouvé au même endroit, est sculptée une croix monogrammatique, enfermée dans un cercle.

— 114. Tipasa (de Maurétanie). — Gsell, *Mélanges de l'École de Rome*, XIV, 1894, p. 321, n. 5.

...ασε.... | ....ολιτος...

Fragment d'une plaque de marbre. Débris d'une inscription d'époque byzantine. Lettres de 0m,025 à 0m,03.

— 115. Entre Tipasa et Cherchel. — Waille et Schlumberger, *Bull. du Comité*, 1893, p. 88-89.

a. — Ἀνδ|ρέου Ε|ὑϐ|ίου.

b. — Κοσμᾶ.

c. — Ἰω[άν|ν]ου Ε[ὑϐίου?].

d. — Ν(όμισμα) [Ἰουστι]νιανοῦ (?).

Contremarques byzantines sur une patère d'argent (aujourd'hui à Paris). La patère elle-même n'a rien de chrétien. Elle paraît dater du IIIe siècle de notre ère. Elle est en argent doré, pèse 1kg 670, et a la forme d'une casserole (diamètre, 0m,15; profondeur, 0m,075; longueur du manche, 0m,15). Elle est recouverte d'ornements au repoussé : sur le manche, un Neptune ; sur le récipient, deux branches en forme de croissant, qui partent du manche et qui sont décorées symétriquement d'une coquille, de deux dauphins, de deux têtes de griffons; au pourtour, des scènes de pêche, des pêcheurs assis, des paniers à poissons, des poissons, des oiseaux aquatiques, des coquillages, etc. Les quatre poinçons byzantins, trois sur le fond extérieur de la patère, le dernier sous le manche, ont été apposés sans doute par les propriétaires successifs de l'objet d'art.

a) — Poinçon circulaire (deux cercles concentriques). Croix formée d'un grènetis, qui est doublé intérieurement d'un simple trait. Dans les branches de la croix sont disposées les lettres : aux quatre extrémités, le monogramme Ἀνδρέου ; au centre, le monogramme Εὐδίου. C'est probablement la contremarque d'une église ou d'un couvent de Saint-André.

b) — Poinçon ovale, avec le buste de saint Cosmas, drapé et nimbé. En exergue, le nom du saint. Contremarque d'un sanctuaire de Saint-Cosmas.

c) — Poinçon quadrangulaire, avec le buste de saint Jean, drapé et nimbé. Au-dessus du buste, le nom de ce saint, écrit en deux lignes de sens inverse. Entre les deux moitiés du nom, traces d'un monogramme, sans doute E(ὐδίου). Contremarque d'une église de Saint-Jean.

d) — Sous le manche, contremarque hexagonale, assez fruste. Au centre, un grand N = N(όμισμα). En exergue, [Ἰουστι]νιανοῦ(?). Peut-être est-ce un poinçon impérial, d'ordre administratif.

— 116. Caesarea (Cherchel). — *C. I. L.*, VIII, 21442 *a* = Schmitter, *Bull. épigr. de la Gaule*, IV, p. 63, n. 136.

Βείκτωρ (= *Victor*).

Table de marbre, haute de 0m, 20, large de 0m,30. Caractères de très basse époque. L'inscription est probablement une épitaphe chrétienne, analogue aux épitaphes latines de Carthage qui portent seulement le nom du défunt, avec ou sans symbole. On a trouvé à Cherchel un certain nombre d'inscriptions grecques sur pierre ou marbre (*C. I. L.*, VIII, 21439 et suiv.), celle-ci est la seule qui paraisse chrétienne.

— 117. Caesarea (Cherchel). — Besnier et Blanchet, *Collection Farges*, p. 78, n.90.

Κ(ύρι)ε βοή|(θει) τῷ σ|ῷ δούλῳ | ...τσε | ...ο.

Tessère de cuivre, circulaire (0m,022 de diamètre). Sur la face, un personnage nimbé, debout, dans l'attitude des orants. Au revers, l'inscription, en cinq lignes, dont les deux dernières sont frustes et illisibles.

— 118. Djedar du Djebel Hadjar (au S.-O. de Tiaret). — Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie,* t. II, p. 420.

ΔΩΕ

Marque de chantier, sur une pierre d'un des grands mausolées de l'époque byzantine.

— 119. Djedar du Djebel Hadjar. — Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 425-426.

Inscription bilingue, grecque et latine, sans doute une dédicace, en six lignes ; gravée sur une grande pierre, à l'entrée d'un des Djedar. Il n'en reste plus que quelques lettres. D'après une tradition arabe, ce texte datait de la période byzantine et mentionnait le célèbre Solomon, général de Justinien.

(*A suivre.*) Paul Monceaux.

UN PAPYRUS LATIN D'ÉGYPTE

Un nouveau papyrus latin juridique a été publié récemment par MM. Grenfell et Hunt dans le second volume de leur beau catalogue des papyrus Amherst[1]. Voici la description qu'ils en donnent : « Partie inférieure d'une large colonne contenant quelques lignes entières d'un texte juridique latin peut-être littéraire. A la ligne 9 se trouve une date... *Const*[*antino*?] *C*(*aesaribus consul*(*ibus*) et à la ligne suivante on lit apparemment le nom de Caracalla. Le papyrus est en mauvais état et des huit premières lignes on ne lit plus que quelques lettres éparses; même dans la partie mieux conservée, l'encre, d'un brun pâle, est souvent très passée et à peine visible. L'écriture est une semi-onciale verticale, analogue à celle du Virgile d'Oxyrhynchus (*Pap. Oxyrh.*, I, 31) et nous l'attribuerons à peu près à la même période. » Nous croyons pouvoir compléter sur quelques points cette courte analyse, en ce qui concerne les lignes 9 et 10 du papyrus, dont voici la copie :

L. 9 : [.....] dẹbẹre... [.....] pạ̣ᵗ . q̄d .. ḥus fiet ạc...ᵗ.. const[.....] c̄c̄ 9sul : hd̄ top . ḥ[

L. 10 : ..... Ạụrelio Seuer [o].[.] .. ẹ .. e rescripto m.... .... se .... ationibus impetratum [

C'est avec raison, semble-t-il, que dans les mots CONST..... C̄C̄ 9SUL, MM. Grenfell et Hunt ont reconnu une date consulaire qu'ils ont proposé de lire *Const*[*antino?*] *C*(*aesaribus*) *consul*(*ibus*). L'abréviation 9 avec la valeur *con-* ou *contra-* est cou-

1. *The Amherst papyri... Part. II : Classical fragments and documents of the ptolemaic, roman and byzantine periods* (London, 1901, fol.), pp. 29-30, n. 27, pl. VI.

rante dans les mss. latins juridiques en onciale et en semi-onciale[1]. On la rencontre par exemple dans les parchemins juridiques de Berlin et de Paris, dans le fragment de la *Formula Fabiana*, dans les *Fragmenta Vaticana*, dans le palimpseste de Turin du code Théodosien[2]. Nous n'avons pas encore rencontré d'autre exemple d'une date consulaire indiquée à cette époque par l'abréviation CONSUL(*ibus*) : les manuscrits emploient d'une façon générale la forme CONSS (ou ϑSS). De Rossi a consacré un chapitre de son introduction au t. I des *Inscriptiones Christianis Urbis Romae* à l'étude de ces formules : *de legibus et formulis quibus consulum nomina Christianis sunt titulis adscripta*[3]. Il a relevé des variantes nombreuses : COS, COSS, CONS, CONSS, CS, CC·SS, mais jamais CONSUL. L'abréviation du papyrus Amherst n'est donc usitée d'une façon courante ni en diplomatique ni en épigraphie; on en pourrait peut-être conclure que ce papyrus n'est pas l'œuvre d'un scribe de profession.

Avant le groupe ϑSUL nous trouvons les lettres C̄C̄ que MM. Grenfell et Hunt interprètent avec raison *C(aesaribus)* : c'est une des abréviations les plus fréquentes dans les manuscrits juridiques : le sigle parallèle Ā Ā = *Augusti* est également des plus connus.

Les mots *Caesaribus consulibus* étaient sans doute précédés sur notre papyrus du nom des consuls : nous y trouvons en effet les cinq lettres CONST suivies d'une lacune de huit lettres. Le mot CONST..... doit certainement se lire *Const[antio]* ou *Const[antino]*, mais laquelle de ces deux formes faut-il restituer ici? Les Fastes consulaires nous fourniront peut-être la solution de ce problème; on y relève en effet :

1. Elle est citée par Magnon, *Notae iuris*, et dans le traité de Pierre le diacre, *De notis litterarum* (Gothofredus, *Auct. ling. lat.*, éd. 1622, col. 1482, l. 33 et col. 1502, l. 51). Selon Magnon, elle n'aurait la valeur *contra* que quand elle est traversée à sa partie inférieure d'un trait horizontal.

2. Cf. le fac-simile du texte d'une constitution (C. Th., VI, 9, 1) dans Peyron, *Mem. Accad. Torino*, t. XXVIII (1824), p. 330; la date y est ainsi donnée :
VNON̄SEPT̄ MODESTO ET ARINTHEO ϑSS.

3. Cf. surtout p. XXII.

An 294 : *Constantio et Maximiano Caesaribus.*
An 300 : *Constantio et Maximiano Caesaribus III.*
An 302 : *Constantio et Maximino Caesaribus IIII.*

De ces trois mentions on peut tirer trois restitutions possibles du texte de notre papyrus :

294 CONST[ANT · ET · MAX ·] C̄C̄ 9SUL :
300 CONST[· ET · MAXIM · III ·] C̄C̄ 9SUL :
302 CONST[· ET · MAX · IIII ·] C̄C̄ 9SUL :

Le nombre très considérable de constitutions de l'an 294 qui sont parvenues jusqu'à nous (plus de 250) nous donne le droit d'affirmer que, de ces trois restitutions, c'est presque certainement la première qui est la bonne[1].

Une difficulté assez grave pourrait pourtant nous arrêter : M. Mommsen a montré que la date des constitutions de l'an 294 est indiquée presque toujours par les mots CC CONS, *Caesaribus consulibus*, sans le nom des deux Césars, Constance Chlore et Galère Maximien et nous avons cru devoir restituer sur notre papyrus *Const*[*ant et Max.*] *CC consul.* N'y a-t-il pas là une contradiction? Tout d'abord, il convient de rappeler que la forme C̄C̄ CONS est des plus anciennes; qu'il n'est pas possible de la considérer comme une invention récente de scribes paresseux, puisqu'elle se rencontre plusieurs fois dans le manuscrit des *Fragmenta Vaticana* (Vat. 5766), manuscrit qui est presque certainement antérieur à l'an 438 de notre ère. D'autre part, nous avons réussi à découvrir une constitution de l'an 294 où la date *n'est pas* exprimée par le C̄C̄ CONSS habituel, mais par la formule plus pleine de *Constantio et Maximo conss.* (*Maximo* est bien entendu une faute pour *Maximiano*). Cette constitution ne nous a été conservée que par la célèbre *Consultatio veteris cuiusdam iurisconsulti* dont Antoine Loisel avait envoyé une

1. On en trouvera la liste dans Mommsen, *Ueber die Zeitfolge der in der Rechtsbüchern erhaltenen Verordnungen Diocletians und seiner Mitregenten*, in *Abhandl. Akad. Berl.* 1860, p. 435-443.

copie à Cujas vers le milieu du XVIe siècle. Nous ne connaissons aujourd'hui ce texte que par les différentes éditions qu'en a données Cujas, éditions dont la meilleure est peut-être celle qu'il a insérée en 1586 dans son excellent *Corpus* des textes de droit antéjustinien[1]. On n'a encore retrouvé ni le manuscrit original, ni la copie de Loisel, ni celle de Cujas[2], de sorte que nous n'avons aucune garantie pour la lecture *Maximo* (au lieu de *Maximiano*). Mais n'est-il pas évident que le copiste qui a commis cette erreur — que ce copiste soit Cujas, Loisel ou un scribe médiéval — ne l'a commise que parce que, dans le manuscrit qu'il avait sous les yeux, *Maximiano* était écrit en abrégé, soit MAX, soit MAXIM. La restitution que nous proposons pour la date du papyrus Amherst peut donc s'appuyer sur un exemple parallèle dont l'authenticité paraît des moins discutables.

A la ligne suivante MM. Grenfell et Hunt ont déchiffré un nom propre au datif ou à l'ablatif AURELIO SEVER[O], nom dans lequel ils ont proposé avec quelque hésitation de reconnaître celui de l'empereur Caracalla. Nous ne croyons pas très probable que dans un document daté de la fin du IIIe siècle l'on rencontre une semblable mention; même s'il était établi qu'il s'agissait ici d'un empereur, nous songerions plutôt à Sévère Alexandre qu'à Caracalla, qui ne porte qu'assez rarement le *cognomen* de Severus. Nous croyons plutôt qu'il faut reconnaître ici le nom du personnage à qui la constitution est adressée et nous ne pouvons faire mieux que de citer ici une constitution des empereurs Dioclétien et Constance Chlore, datée de l'an 286 et qui commence par ces mots (Fr. Vat. 281) :

I(i)dem Aurelio Seue[ro Alexan]dro... etc. Nous sommes con-

1. *Codicis Theodosiani libri XVI quam emendatissimi*, etc... (*Aurelianae Allobrogum*, 1586, 4° et Paris, m. a.), appendice, p. 164-173.

2. Sur la destinée des papiers de Loisel, on peut consulter un bon article de Charvet, *Mémoires de la Société Académique de l'Oise*, t. XI (1880), p. 258, note. On y trouvera cités deux mss. de la bibliothèque du chapitre de Notre-Dame, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale et contenant des mélanges sur la jurisprudence réunis par Loisel. C'est en vain que nous les avons feuilletés dans l'espoir d'y retrouver la *consultatio*.

vaincu que ce personnage est le même que celui dont il est question dans le papyrus Amherst[1]. Nous avons vainement cherché d'autres mentions de ce personnage : le nom de Severus, sans gentilice, revient assez souvent dans les constitutions du code, mais rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas de plusieurs personnes ayant porté le même *cognomen*.

Il convient d'exposer ici une autre restitution de la ligne 9, restitution que nous croyons peu probable, mais néanmoins possible. Nous avons vu que l'abréviation *consul(ibus)* était insolite dans une date consulaire : on ne niera pas d'autre part la fréquence dans les textes juridiques[2] des mots dérivés de la racine du verbe *consulere*; il ne serait alors pas question ici d'une date consulaire et les mots qui précèdent le groupe 9SUL auraient formé un en-tête de constitution; cette hypothèse admise, la restitution suivante s'imposerait :

CONST[ANTINVS ET] C̄C̄

Constantinus et Caesares.

On connaît des constitutions qui débutent par ces mots[3]; les Césars en question seraient sans doute Licinius le fils, Crispus et Constantin II.

SEYMOUR DE RICCI.

1. Dans un article important sur ce même papyrus, M. Gradenwitz se prononce en faveur de cette identification et admet la restitution *Const.* [*et Maxim. III*] *c̄c̄ qsul* pour la ligne 9 (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, XXIII, 1902, pp. 356-379).

2. Je relève dans le *Manuale latinitatis fontium iuris civilis romanorum* de Dirksen (Berlin, 1837, 4°), p. 207-208, les mots suivants : *consultare, consultatio, consultator, consulte, consulto, consultor, consultum, consultus.*

3. Fr. Vat., 287 et 249 (?).

LE MUSÉE CHRÉTIEN

DANS LA CHAPELLE DE SAINT-LOUIS

AU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

La chapelle du château de Saint-Germain, oratoire royal[1], a été construite sous le règne de saint Louis, entre 1230 et 1240, par un architecte inconnu, qui appartenait probablement à l'école champenoise[2]. Au XIIIe siècle, elle était isolée des bâtiments qui constituaient la résidence royale; elle prenait alors jour à l'ouest par une très grande rose en pierre, ornée de vitraux. Vers 1540, lorsque François Ier fit reconstruire le château, son architecte (Pierre de Chambiges?) y enclava la chapelle, de telle sorte qu'elle forma comme le petit côté sud d'un pentagone irrégulier; la rose fut noyée dans un mur où vint s'appuyer une grande salle, dite *Salle des Fêtes* ou *Salle des Gardes*, qui occupait la façade ouest du château depuis le donjon (construit par Charles V) jusqu'à la chapelle de saint Louis.

Sous le règne de Louis XIII et de Louis XIV, la chapelle fut l'objet d'« embellissements » et de remaniements qui en altérèrent gravement le caractère. A l'extérieur, on y accrocha un passage

1. Comme la Sainte Chapelle de Paris, qui est un peu postérieure (1242-1248). Cf. Corroyer, *L'architecture gothique*, p. 119.

2. Cf. Viollet-le-Duc, *Dictionn. d'archit.*, t. II, p. 430; Schnaase, *Gesch. der bild. Künste*, t. III (1872), p. 101. On a fait valoir, comme un caractère champenois, la forte saillie des piliers dans l'intérieur, qui permet de rendre les fenêtres indépendantes de la voûte. L'exécution rappelle les chapelles absidales de la cathédrale de Reims, construites à la même époque (Gonse, *L'art gothique*, p. 242-3).

couvert; sur le toit, on construisit un nouvel étage, qui prolongeait la façade est du château vers le pavillon du sud-ouest, ajouté par Mansard en 1682. Tant que le château servit de caserne ou de pénitencier, on entretint plus ou moins la chapelle ; mais le pénitencier fut évacué en juillet 1855 et l'on cessa même d'y célébrer les offices.

La description suivante de la chapelle est tirée du manuscrit d'Antoine, *Antiquités de Saint-Germain*, dont il existe une copie à la bibliothèque du Musée. Le texte a été rédigé entre 1711 et 1715. Je rajeunis l'orthographe et la ponctuation :

« Du côté du Midi se voit une belle chapelle qui compose toute la face du château. Elle est aussi ancienne que le château, bâtie très délicatement, voûtée en arcade et cintrée de pierre d'une très grande hauteur. Elle contient 70 pieds de long sur 30 pieds de largeur et a été dédiée en l'honneur de S. Jean-Baptiste; le jour de cette fête, le clergé de la paroisse de ce lieu y allait autrefois par dévotion tous les ans en procession. Cette chapelle demeura sans avoir été bien décorée jusqu'au règne de Louis XIII, qui la fit décorer en 1625 comme elle se voit à présent, bien dorée et peinte délicatement, accompagnée d'une belle sculpture et architecture, ce qui paraît particulièrement au retable du grand autel qui est d'ordre corinthien, soutenu de quatre grosses colonnes en marbre noir accompagnées de leurs bases et chapiteaux de marbre blanc bien façonnés. Dans le milieu on y voit, dans une bordure dorée, un tableau de la Cène de N. S. d'une beauté achevée, fait par l'excellent peintre Le Poussin, ouvrage d'un prix inestimable. Il y a au-dessus un autre tableau représentant une Sainte Trinité fait par Vouet, peintre de l'Académie, accompagné de deux anges au naturel de statue tenant les armes de France. Le chœur est séparé de la nef par une belle balustrade de fer dorée et ornée en divers endroits ; elle renferme deux petites chapelles aux deux côtés, dont les retables d'autel sont de menuiserie bien dorée. A main droite il y a un tableau de S. Louis donnant l'aumône et à gauche un tableau de la Sainte Vierge et de Sainte Anne faits par Vouet. Les murailles aussi bien que les voûtes sont peintes et dorées avec plusieurs tableaux de l'histoire sainte et une très belle menuiserie qui en fait tout le circuit. Cette chapelle est des plus commodes pour entendre le service divin, tant de plain pied que par une tribune au haut des galeries qui a communication à tous les appartements du château, dont on y peut venir à couvert. Le jubé est

spacieux et il a de très belles orgues. La sacristie est fort commode, les ornements en sont magnifiques, tous les vases sacrés sont d'or, d'argent et de vermeil doré, d'une orfèvrerie singulière, mais surtout la grande croix, les chandeliers, les vases et la lampe sont d'une rare beauté. On les a volés deux fois. La première, la veille de la Fête des Rois, en 1648, trois voleurs les prirent, dont l'un était du village de Neuilly, lequel y fut arrêté après y avoir porté une partie de ses

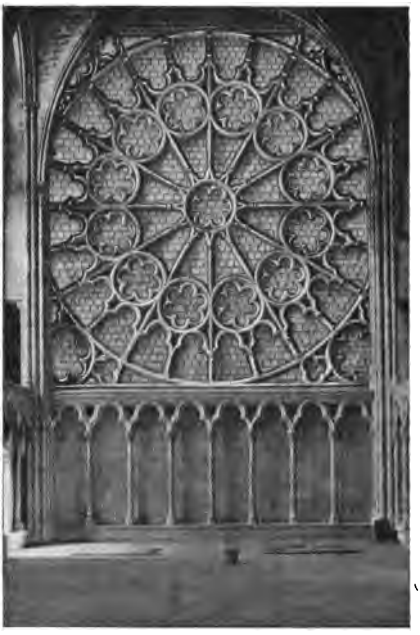


Fig. 1. — Rose de la chapelle de Saint-Germain.

vases sacrés; ensuite il fut pendu devant la porte du château. La seconde fois, 1674, le sieur de Courcelles emporta la grande croix et les chandeliers sur le chemin de Cambrai qui n'était pas à la France pour lors, mais il fut surpris à Liancourt et eut la tête tranchée à la Croix du Tiroir à Paris.

« Il est à remarquer que cette chapelle royale a été autrefois desservie par les religieux de Sainte-Geneviève du prieuré d'Hennemont, lorsque Charles V fit démolir la vieille chapelle du château de Poissy vers l'année 1367 et réparer celle du château de Saint-Germain ; les mêmes religieux ont continué de la desservir jusqu'à la fin du règne

d'Henri IV, mais cette communauté d'Hennemont étant diminuée jusqu'à n'y avoir qu'un seul religieux, à cause des misères que causèrent les guerres civiles, cette seule personne ne put pas continuer de faire son devoir de religieux et de desservir en même temps la chapelle; ce qui fut cause qu'elle était ordinairement fermée durant l'absence du roi, n'y ayant aucun service divin jusqu'en 1640, que Louis XIII ayant fait embellir ce saint temple voulut que les louanges du Seigneur y fussent chantées comme auparavant. Il fonda à ce sujet un revenu pour un chapelain et deux clercs. M. de Beaumont fut

Fig. 2. — Tête présumée de saint Louis, vue de face.

honoré de cette charge, dont l'obligation était de célébrer tous les jours à l'intention de S. M. une messe basse avec un petit salut le soir, ce qui s'est observé exactement.

« Louis XIV, pour seconder les intentions de son père et avoir part à ces prières, a augmenté la fondation d'une messe tous les jours, qui se dirait à son intention par l'un des deux prêtres qui tiennent la place des deux petits clercs ci-devant fondés, lesquels seront sous la direction de l'ancien titulaire pour l'aider à faire l'office avec plus de commodité et pour assister même aux cérémonies qui s'y font, comme baptême et mariage des rois, princes et autres personnes de la

première qualité, dont il y en a eu plusieurs qui ont été faits pendant quelques règnes, entr'autres le mariage de François Ier alors duc d'Orléans et comte d'Angoulême avec Mme Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, le 18 mai 1514. Louis XIV y fut baptisé le mardi 22 avril 1643 et tenu sur les fonts par le cardinal Jules Mazarin, au nom de notre Saint-Père le pape, avec Mme Charlotte Marguerite de Montmorency, veuve de M. le prince de Condé. Le baptême de Mgr Philippe de France y fut fait en 1640 et celui de

Fig. 3. — Tête présumée de saint Louis, vue de profil.

Mgr Louis Dauphin de France et [fut] tenu sur les fonts par M. le cardinal de Vendôme au nom de N. S. P. le pape avec Mme Anne de Martinori, femme de M. le prince de Conti. »

Voici comment Claude Sauvageot décrivait la chapelle un siècle et demi plus tard, avant que Millet en eût commencé la restauration [1] :

1. Claude Sauvageot, *Château de Saint-Germain-en-Laye*, Paris, 1866, p. 23.

« L'on est bien, en effet, dans une chapelle gothique par la construction, mais à laquelle une mauvaise décoration de l'époque de Louis XIV vient ôter tout caractère... Un remblai de près de deux mètres est venu exhausser le sol et le mettre de niveau avec la cour du château : de là un changement total dans les proportions de l'édifice religieux... Sur le nouveau sol repose une haute boiserie sculptée qui pourtourne la chapelle; au-dessus, une galerie de bois portée par des consoles de fer a été ajoutée, ainsi qu'une chaire à prêcher d'un

Fig. 4. — Tête d'une reine de France, vue de face.

goût plus que douteux. Du côté de la cour, les ouvertures anciennes sont à peu près restées intactes, mais on ne peut en dire autant de celles qui se voient au côté opposé, qui sont de construction moderne et beaucoup plus petites, à cause de l'existence des sacristies. Enfin les voûtes de la chapelle sont décorées de composition dues au pinceau d'Aubin Vouët [frère et élève de Simon Vouet] [1]. Ces peintures d'un artiste d'une certaine valeur, peintures bien dégradées aujourd'hui, ne sont pas cependant... dénuées de tout mérite; mais appli-

1. Voir Félibien, *Entretiens*, t. III, p. 399.

quées à des formes générales qui ne leur conviennent aucunement, elles nuisent... au bon effet décoratif de la chapelle plutôt que d'y concourir. »

Viollet le Duc a donné, sur la chapelle de Saint-Germain, une

Fig. 5. — Tête d'une reine de France, vue de profil.

notice intéressante, mais forcément incomplète [1]; il la qualifie de « très curieux monument, fort peu connu, engagé aujourd'hui au milieu des constructions de François Ier et de Louis XIV ». On ne trouve mentionnées, dans cette notice, ni les sculptures qui

1. Viollet le Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. II, p. 430 et suiv.

ornent les croisées d'ogives, ni la rose de l'ouest, qui fut découverte plus tard (fig. 1.)

*
* *

Abandonnée et presque ruinée vers 1860[1], la chapelle a été restaurée complètement, dans l'esprit de la construction primitive, par les architectes successifs du château, MM. Millet, Lafollye et Daumet. La rose, découverte en 1874 seulement, a

Fig. 6. — Tête d'un prince français, vue de face.

été rétablie en pierre, mais on a dû renoncer à lui faire prendre jour sur le dehors, car il aurait fallu réduire la longueur de la Salle des Gardes, devenue la *Salle de Comparaison* du Musée.

1. Millet écrivait en 1862, dans son *Rapport au Ministre d'État* (Desforges, *Notice historique sur le château de Saint-Germain-en-Laye*, p. 96) : « La charmante chapelle de Louis IX a été, pendant le XVIIe siècle, enveloppée dans des bâtiments vers la rue du Château-Neuf et cette élégante construction... est masquée aujourd'hui par des bâtisses qui ne nous paraissent présenter aucun intérêt. »

Millet a cru devoir construire une porte de style Renaissance pour faire communiquer le milieu du long côté nord de la chapelle avec la cour du château; il a aussi dégagé la porte du temps de saint Louis qui, à l'époque de François Ier, avait été bouchée par un escalier en spirale donnant accès dans la grande

Fig. 7. — Tête d'un prince français, vue de profil.

galerie[1]. Cette porte a été reconstituée par M. Daumet en 1899. Les visiteurs de la chapelle entrent aujourd'hui par l'une ou l'autre des portes.

M. Eug. Choret père, inspecteur des travaux du château sous la direction de Millet, a bien voulu me remettre une note détail-

1. E. Desforges, *Notice historique sur le château de Saint-Germain-en-Laye*, Versailles, 1883, p. 16.

lée sur la question des portes de la chapelle; j'en reproduis ici les passages essentiels, en le remerciant de son obligeance.

« Du temps de saint Louis, la porte de la chapelle se trouvait dans la première travée du mur nord, à partir de la rose. Pendant la guerre de Cent Ans, les Anglais détruisirent le château (1346) et ne laissèrent subsister que la chapelle. Tout l'emplacement fut alors

Fig. 8. — Tête d'une princesse française, vue de face.

encombré de débris provenant des démolitions et des incendies dont on a trouvé les traces au cours des travaux de restauration. Charles V, vers 1363, avait fait construire ou réédifier le donjon. François Ier ordonna la reconstruction du château en conservant le donjon de Charles V et la chapelle. Le sol du rez-de-chaussée des nouveaux bâtiments fut établi à 1m,20 environ au-dessus du sol de la chapelle de saint Louis qui, sans doute, fut alors remblayée, ainsi que la cour, à l'aide des débris provenant de l'ancien château royal incendié. Ce remblai rendit impraticable la porte de la chapelle; en

outre, elle se trouva condamnée par la construction de la tourelle contenant l'escalier qui conduit aux étages supérieurs, et qui fut élevée dans l'angle formé par le mur nord de la chapelle et le bâtiment de la Salle des Fêtes. Bouchée en moëllons enduits de plâtre sur les deux faces, elle disparut complètement et fut remplacée par une porte ouverte dans la travée contiguë. Le seuil de cette nouvelle

Fig. 9. — Tête d'une princesse française, vue de profil.

porte fut posé à la hauteur du sol surélevé de la chapelle, qui se trouvait alors sensiblement de niveau avec la cour et le rez-de-chaussée des bâtiments du nouveau château.

« Les choses restèrent en cet état depuis François Ier jusqu'en 1862, époque où M. Millet fut chargé de restaurer le château. M. Millet ne tarda pas à reconnaître que le sol de la chapelle de saint Louis avait été surélevé. Il fit les travaux nécessaires pour retrouver l'ancien sol ; le déblaiement de la partie basse de la chapelle amena la dé-

couverte de la partie basse de la porte de saint Louis. M. Millet la retrouva et la dégagea. Or, à cause de la tourelle et de son escalier, cette porte ne pouvait plus servir d'entrée principale à la chapelle de saint Louis; aussi M. Millet, après l'avoir rendue à la lumière, fit abaisser le seuil de la porte construite sous François Ier dans la deuxième travée du mur nord, au niveau du sol primitif de la chapelle, et remplaça la porte de François Ier par la porte actuelle dont le seuil est situé à 1m,20 au-dessous du sol de la cour. Le long du

Fig. 10. — Tête d'un prince français, vue de face.

mur nord, il creusa une sorte de courette au niveau du sol de la chapelle, qui communique avec la cour du château par un perron composé de sept marches.

« Sous la Restauration, l'aumônier de la compagnie des Gardes du corps disait la messe tous les dimanches dans la chapelle du château, où une tribune, adossée à la rose, était réservée au public, qui pouvait s'y rendre par l'escalier de la tourelle au moyen d'une porte percée dans le mur nord au-dessus de la porte de saint Louis. Tribune et porte ont été supprimées lorsque M. Millet découvrit, sous les plâtras, l'admirable rose du XIIIe siècle. »

Les peintures exécutées sur les voûtes par Aubin Vouet ont presque entièrement disparu; feu Lafollye en a exécuté des copies soignées à l'aquarelle, conservées aux archives du service des monuments historiques, mais on s'est sagement abstenu de les restaurer. Les murs et les colonnettes n'ont pas été couverts de dorures et de coloriages, comme à la Sainte-Chapelle de Paris.

Fig. 11. — Tête d'un prince français, vue de profil.

Les grandes fenêtres carrées ont été fermées avec des verrières très simples, d'un ton vert bouteille, qui, en vertu de la loi des couleurs complémentaires, fait paraître roses les parties de la cour que l'on entrevoit par la porte principale.

La chapelle est surmontée d'une flèche élancée en charpente qui est probablement appelée à disparaître. Pour en faire une construction élégante et solide comme celle qui couronne la Sainte-

Chapelle, il faudrait une somme considérable. Rien ne prouve d'ailleurs que la chapelle de saint Louis ait été pourvue d'une flèche; Millet n'en avait retrouvé aucune trace.

*
* *

Les angles des croisées d'ogives sont décorées de sept belles têtes en ronde bosse, où il est tentant de reconnaître des portraits de princes de la maison royale.

Fig. 12. — Tête d'un prince français, vue de face.

Ces têtes présentent un intérêt considérable pour l'histoire de l'art au XIIIe siècle et pour l'iconographie; elles ne paraissent pas avoir encore occupé les archéologues[1]. Nous avons cru devoir profiter de l'occasion qui s'offrait pour les publier, de face et de

1. « Têtes d'une remarquable beauté », écrit M. Enlart (*Manuel d'archéol. française*, t. I, p. 508). C'est la seule mention que j'aie encore rencontrée de ces sculptures. Je les ai publiées pour la première fois, avec un commentaire auquel je renvoie pour plus de détails, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er septembre 1903.

profil, d'après des photographies prises sur des moulages. Sur les originaux, on distingue encore des traces de dorure.

(49514) Fig. 2 et 3. Clef de la première croisée d'ogives à l'est, rosace de feuilles d'eau plus grande que celles des autres croisées et décorant, au chevet, le point de jonction de neuf nervures (il n'y a que quatre nervures aux autres croisements). C'est la seule croisée ornée d'*une seule tête*, qui est donc celle d'un personnage plus important que les autres. Cette circonstance autorise à y reconnaître saint Louis, caractérisé par un gros nez très saillant et de longs cheveux

Fig. 13. — Tête d'un prince français, vue de profil.

bouclés. Il pouvait avoir, à cette époque, vingt-cinq à trente ans. On ne possédait encore, sur saint Louis, que des documents iconographiques postérieurs à son règne et d'une très médiocre autorité [1]. — Haut. $0^{m},25$.

(49515) Fig. 4 et 5. Deuxième croisée d'ogives à l'est. Tête de femme portant la couronne royale et un ornement d'orfèvrerie au col. C'est probablement la régente, Blanche de Castille, ou peut-être la

1. Voir Longnon, *Documents parisiens sur l'iconographie de saint Louis*, Paris, 1882; G. de Lahondès, *Bulletin du Comité*, 1899, p. 483 (la statue de saint Louis à Carcassonne); Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier*, t. I, p. 218 (le buste en or autrefois à la Sainte-Chapelle); la grande édition de Joinville par Natalis de Wailly et l'édition illustrée du *Saint Louis* de M. Wallon.

reine Marguerite de Provence. La ressemblance de cette tête avec la suivante vient à l'appui de la première désignation. — Haut. $0^m,21$.

(49516) Fig. 6 et 7. A l'ouest de la même croisée, tête de prince couronné, avec cheveux bouclés et vêtement plissé sur le devant. Peut-être Robert, comte d'Artois, le frère cadet de saint Louis. — Haut. $0^m,23$.

(49517) Fig. 8 et 9. Troisième croisée. A l'est, tête de femme portant une coiffe ou calette attachée sous le menton, exactement comme dans une figure de Joigny, appartenant à la même époque, qui a été

Fig. 14. — Tête d'un prince français, vue de face.

publiée par Caumont et, d'après lui, par Quicherat (*Le costume*, p. 183). C'est peut-être Isabelle, sœur de saint Louis. — Haut. $0^m,21$.

(49518) Fig. 10 et 11. A l'ouest de la même croisée, tête de jeune homme avec bandeau dans les cheveux, d'un très beau style. Le nez est cassé. Peut-être Alphonse, comte de Poitiers. — Haut. $0^m,21$.

(49519) Fig. 12 et 13. Quatrième croisée. A l'est, tête de jeune homme, avec une grosse agrafe ronde ou fermail sur le devant de sa blouse. Peut-être Charles, comte d'Anjou. — Haut. $0^m,18$.

(49519 *bis*) Fig. 14 et 15. A l'ouest de la même croisée, tête de jeune homme ressemblant au précédent. Peut-être Jean ou Philippe, un des deux frères de saint Louis qui moururent jeunes. Haut. $0^m,20$.

(49521) Fig. 16 et 17. A l'angle sud-ouest de la chapelle s'élève une tourelle de flanquement; au-dessous de la saillie de cette tourelle,

vers le dehors, on voit une tête de jeune homme sculptée en relief, avec vêtement formant un gros pli au milieu de la poitrine. Peut-être un des deux frères morts jeunes de saint Louis. — Haut. $0^{m},25$.

On admet d'ordinaire que l'iconographie scientifique des rois de France commence seulement avec Philippe le Hardi, dont la dalle sculptée subsiste à la basilique de Saint-Denis. Mais les têtes que nous venons de faire connaître offrent des traits si individuels qu'il paraît difficile de n'y point voir des portraits, et, pour trois d'entre eux, la présence de la couronne indique que

Fig. 15. — Tête d'un prince français, vue de profil.

ce sont des portraits royaux. Les traits du personnage que nous appelons saint Louis ont, à la vérité, quelque analogie avec ceux de Charles V, tels qu'ils nous sont connus par des miniatures[1]; mais comment admettre que Charles V se soit fait représenter, lors de la restauration du château, sur une croisée d'ogives de la chapelle? Et quels noms donner, dans cette hypothèse, aux sept autres personnages? Nous pensons que la solution la plus simple est celle que nous avons proposée, sous les réserves que comportent toujours de pareilles attributions.

1. On sait que, par suite d'une erreur de Lenoir, une statue de Charles V a longtemps été considérée comme représentant saint Louis.

Louis IX, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, mariée en 1200, naquit le 25 avril 1214 et fut sacré à Reims en novembre 1229; il épousa en 1234 Marguerite de Provence, dont il eut six fils et cinq filles; l'aîné de ces enfants naquit en 1240. En 1235, le roi de France avait trois frères et une sœur en vie : Robert, comte d'Artois, né en 1216; Alphonse, comte de Poitiers, né en 1220; Charles, comte d'Anjou et de Provence, né la même année; Isabelle, née en 1224. Il avait perdu, en bas âge, une

Fig. 16. — Tête d'un prince français, vue de face.

sœur, née en 1205, et cinq frères, dont deux seulement, Philippe (1209-1218) et Jean (1219-1227) avaient atteint les âges respectifs de neuf et de huit ans. Or, les têtes conservées à Saint-Germain sont au nombre de huit; il y a six têtes d'homme et deux de femme, dont l'une porte la couronne royale. Il est donc possible et même probable que les deux femmes sont la mère ou l'épouse du roi et sa sœur Isabelle de France; les six hommes seraient Louis et ses cinq frères, y compris Jean et Philippe, morts l'un et l'autre avant leur dixième année. La date attribuée à la construction de la chapelle concorde avec cette explication; mais il ne serait pas possible de reconnaître dans ces portraits

ceux de saint Louis et de ses enfants sans faire descendre jusque vers 1265 la date de l'achèvement de la chapelle. D'ailleurs, la tête de saint Louis est celle d'un homme de vingt-cinq à trente ans, mais ne saurait représenter un quinquagénaire.

*
* *

Contre le mur du fond de la chapelle, au-dessous de la rose, doivent être disposés les fragments originaux des sculptures du

Fig. 17. — Tête d'un prince français, vue de profil.

XIIIe siècle qui ont été recueillis au cours des travaux. Tout le reste de la nef, avec la courette qui sépare la chapelle de la cour et le corridor d'accès dans la tourelle, a été livré en 1900 à la conservation du Musée pour y établir un Musée chrétien, comprenant des objets en pierre, originaux et moulages, relatifs à l'histoire du christianisme dans la Gaule romaine et mérovingienne. Les éléments de cette collection, à laquelle contribua la libéralité d'Edmond Le Blant, étaient dispersés autrefois dans le vestibule du château et dans un chemin de ronde attenant aux

salles de mythologie gallo-romaine. Elle a été notablement augmentée, à la fin de 1900, par l'atelier du Musée, qui se transporta pendant six semaines à Arles et, sous la direction de M. Champion, y exécuta de nombreux moulages. D'autres moulages ont été acquis par voie d'échange; le Musée est toujours prêt à étudier des propositions qui lui permettraient d'enrichir la section des antiquités chrétiennes, définitivement ouverte au public en 1902.

La chapelle étant isolée des autres parties du château, j'ai obtenu, en mars 1903, de la direction des Musées Nationaux, l'autorisation de laisser le public pénétrer dans la chapelle même aux jours fériés et après l'heure réglementaire de fermeture. Comme les visiteurs y viennent en grand nombre, la nécessité de notices explicatives s'est fait, tout de suite, vivement sentir. En attendant que puisse paraître le catalogue illustré et raisonné que réclame cette intéressante collection, je publie ici une courte description des objets exposés, avec les renvois indispensables aux ouvrages de Millin et Le Blant, aux grands recueils épigraphiques, etc. Le Musée de Saint-Germain peut fournir des photographies de tous les bas-reliefs décrits ci-dessous.

*
* *

(46419) Brignoles (Var). A la bibliothèque du petit Séminaire; autrefois (du temps de Peiresc) à la Gayolle. Les Musées de Marseille et de Saint-Germain ont fait mouler à frais communs ce monument, « le plus précieux de tous les tombeaux chrétiens sculptés que l'on ait trouvés jusqu'à ce jour ». (Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, p. 157.) Le mélange de motifs païens et chrétiens prouve l'ancienneté de la sculpture (fin du second siècle?). L'inscription est bien postérieure, de l'an 550 environ; elle a été gravée lors de l'usurpation de ce sarcophage par la famille d'une dame romaine nommée Syagria : « Ici repose en paix Syagria, de bonne mémoire, qui mourut le 12 des calendes de février, la 11e indiction ».

Au milieu, figure virile assise demi nue, avec un enfant à droite (philosophe enseignant?). A gauche, le buste du Soleil, un

pêcheur (symbolisant la pêche mystique des âmes), une ancre (symbole du salut), une femme en prière ou orante entre les arbres du Paradis; à droite, le Bon Pasteur et un homme assis tenant un sceptre (personnification du lieu de la scène?). — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. LIX, 1, p. 157.

Fig. 18. — Grand côté du sarcophage de la Gayolle (46419).

(46209) Arles. Tombe de marbre découverte en 1844 aux Aliscamps (*Elysii Campi*) d'Arles, moulée en novembre 1900 : 1° aux extrémités, Castor et Pollux, chacun tenant un cheval, l'un barbu, l'autre imberbe[1]; 2° sous la deuxième arcade, un jeune homme imberbe ; une femme voilée pose la main sur son épaule (mariage?); 3° personnage barbu, tenant un *volumen*, serrant la main d'une

Fig. 19. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46209).

femme voilée (scène d'adieux?); à terre, un faisceau de volumes; 4° sur un des petits côtés, J.-C. multipliant les pains et les poissons que tiennent deux apôtres; 5° sur un autre petit côté, un

1. Sur le rôle des Dioscures dans les légendes chrétiennes, voir J. Rendel Harris, *The Dioscuri in the christian legends* (1903) et l'*Athenaeum* de Londres, 1903, II, p. 98.

vieillard assis, peut-être un prophète, devant un juif debout (inexpliqué). — Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XXIII, XXIV, p. 38; *Revue archéol.*, 1844, p. 127.

(31893 *bis*) MAGUELONNE (Hérault). Moulé en mai 1890 sur un estampage communiqué par Le Blant. L'agneau symbolique, couché, est gravé au dessus de l'inscription *Vera in pace*; cette figure est analogue à certains marbres des Catacombes, attribués au IIIe siècle. Les chanoines de Maguelonne, au XVIe et au XVIIe siècle, ornèrent l'abside de leur chapelle de tous les débris de marbre qu'ils purent recueillir; il est donc possible que celui-ci leur ait été envoyé d'Italie. — Le Blant, *Nouveau Recueil*, n° 324.

(46205) ARLES. Moulé en novembre 1900. Sarcophage avec un couvercle qui ne lui appartenait pas à l'origine. Le couvercle porte une inscription de l'an 400 environ « à Hydria Tertulla, fille de Caïus, épouse très aimante, et à Axia Aeliana sa fille très douce, Terentius Muscus a dédié ce sépulcre. » De part et d'autre, deux bustes de personnages, dont chacun tient une colombe qui becquète des raisins.

Le sarcophage sur lequel ce couvercle est posé est à sept compartiments. Au milieu, J.-C. et un apôtre; de chaque côté, trois apôtres. — Millin, *Voyage*, t. III, p. 540, 552; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XIII, p. 25, 26.

Fig. 20. — Petit côté d'un sarcophage d'Arles (46206).

(46206) ARLES. Moulé en novembre 1900. Sarcophage autrefois dans les catacombes de Saint-Honorat : 1° croix surmontée d'une couronne sur laquelle on distingue les traces d'une colombe; au pied, deux gardiens du tombeau de J.-C.; 2° de chaque côté, six apôtres; au-dessus de chacun d'eux, la main de Dieu qui les couronne; entre leurs têtes, des étoiles, figurant le ciel; 3° au milieu du couvercle, deux génies ailés soutiennent un cadre qui devait

recevoir une inscription, mais est resté vide. A droite et à gauche, les bustes des deux époux, dans des cadres soutenus par des génies. Le couvercle est terminé par des masques imberbes; 4° sur un des petits côtés, Moïse frappant le rocher d'Horeb, en présence de deux Hébreux; 5° sur l'autre petit côté (fig. 20), saint Jean, *représenté comme un vieillard*, baptise J.-C. *enfant* (en contradiction formelle avec Luc, III, 22, 23); dans le ciel, la colombe céleste. Un évangéliste (?) assiste à la scène. — Millin, *Voyage*, III, p. 547; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XIV-XV, p. 26-28.

(46207) Arles. Moulé en novembre 1900. Fragment du couvercle de la tombe d'Optatina Reticia : « A Optatina Reticia, dite (au moment de son baptême?) Pascasia, épouse très aimante, Ennius Filterius dit Pompeius son mari a dédié ce sépulcre; il a vécu avec elle huit ans, neuf mois et deux jours. »

La tessère qui a reçu l'inscription est soutenue par deux génies ailés; on voit ensuite : 1° Adam et Ève chassés du Paradis; J.-C. (?) pose la main sur l'épaule d'Ève; 2° Daniel dans la fosse entre les lions; à sa droite, l'ange; à sa gauche, Habacuc portant un pain incisé en croix; 3° la barque de Jonas et le monstre marin engloutissant le prophète. — Millin, *Voyage*, III, p. 583; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XX, 2, p. 34 et *Inscr. de la Gaule*, n° 525.

(46208) Arles. Moulé en novembre 1900. Sarcophage décoré d'orne-

Fig. 21. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46208).

ments creux en S dits *strigiles* : 1° Moïse, en compagnie de Josué (?), recevant les Tables de la Loi; 2° Sacrifice d'Abraham; 3° Nativité de J.-C. : la Vierge assise, surmontée de l'étoile en forme de roue et figurant le monogramme chrétien; J.-C. étendu sur une espèce de lit; le bœuf, l'âne et un berger; trois Mages. — Millin, *Voyage*, III, p. 554; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XXI, p. 35.

(46210). Arles. Moulé en novembre 1900. Grand sarcophage com-

prenant deux registres et une vingtaine de sujets; il a servi de fonts baptismaux dans l'église de Saint-Trophime : 1° Multiplication des pains (que tient un disciple) et des poissons, dont l'un, posé sur un autel, semble figurer le poisson céleste ou J.-C.; 2° Apôtres; 3° un apôtre tenant un volume; 4° J.-C. annonce à Saint-Pierre sa renonciation imminente; à ses pieds, un coq; 5° Saint Pierre lève la main pour protester, en présence d'un apôtre; 6° J.-C. guérit un aveugle; 7° Daniel empoisonne le dragon des Babyloniens; 8° Moïse fait jaillir l'eau du rocher; 9° J.-C. et un apôtre (?);

Fig. 22. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46210).

10° J.-C. lève la main en regardant l'Orante qui occupe l'arcade suivante; devant lui, une cassette; 11° Orante; 12° l'Hémorroïsse aux pieds de J.-C.; 13° J.-C. et un apôtre; 14° le miracle de Cana. — Aux retombées de la voûte, colombes, fruits, couronnes. — Sur les petits côtés: 15° Adoration des Mages; derrière la Vierge, saint Joseph; 16° J.-C., sur une ânesse, faisant son entrée à Jérusalem; 17° Caïn et Abel offrant un sacrifice à Dieu, qui est assis sur un rocher; 18° J.-C., tenant une baguette, maudit le figuier stérile (Matth., XXI, 19-20); 19° trois jeunes Hébreux refusent d'adorer le buste royal de Nabuchodonosor. — Millin, *Voyage*, III, p. 556; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XXV, XXVI, p. 41.

(46212). ARLES. Moulé en 1901. Passage de la mer Rouge. Les Hébreux sont poursuivis par les Égyptiens; le Pharaon est sur son

char ; Moïse, imberbe, touche la mer de sa baguette. En bas, trois figures couchées, deux femmes appuyées sur des corbeilles et un homme tenant une rame, qui symbolisent les villes du voisinage (?) et la mer Rouge. A droite sont les Hébreux, reconnais-

Fig. 23. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46212).

sables à leurs bonnets carrés; l'un porte à son cou le manteau contenant de la farine fermentée; Marie, la sœur de Moïse, marche devant en frappant un tympanon. Un débris de colonne torse, auprès d'elle, figure la colonne lumineuse qui guidait Israël. — Millin, *Voyage*, pl. LXVII, 3; mentionné par Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, p. 54.

(46213) Arles. Moulé en novembre 1900. Fragment inédit, non

Fig. 24. — Fragment d'un sarcophage d'Arles (46213).

décrit dans le recueil de Le Blant, découvert vers 1895 à Arles (fig. 24). Six apôtres debout sous des arcades.

(46211) Arles. Moulé en 1901. Bas-relief ornant le devant d'un autel à Saint-Trophime, œuvre d'assez basse époque, comme le prouvent le style des chapiteaux et la forme du P. — J.-C. barbu est assis sur un trône, le pied posé sur un escabeau et tenant un volume déployé ; à droite et à gauche, deux apôtres auxquels il dicte la Loi (celui de gauche est peut-être saint Pierre, auquel cas

celui de droite serait saint Paul). — Millin, *Voyage*, III, p. 599; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XXVII, p. 44.

(31533) MANOSQUE (Basses-Alpes). Moulage. Petit côté d'un sarcophage qui sert d'autel dans l'église. Adam et Ève. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. L, fig. 1 et 2, p. 142.

(31532) MANOSQUE (Basses-Alpes). Moulage. Petit côté d'un sarcophage qui sert d'autel dans l'église. Les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. L, fig. 3, p. 142.

(31194). SAINT-PAUL DE NARBONNE. Moulage. Sarcophage à deux registres; il ne reste que trois épisodes de la bande inférieure: 1° Saint Pierre, la corde au cou, arrêté par deux Juifs, reconnaissables à leurs vêtements courts; 2° Multiplication des pains et des poissons; 3° Moïse frappant le rocher et un Juif buvant auprès de lui. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XLVI, 2, p. 136.

(31193) SAINT-PAUL DE NARBONNE. Moulage. Sarcophage divisé en sept compartiments par des colonnettes qui supportent alternativement des cintres et des frontons : 1° (grand côté) J.-C. guérissant un aveugle et ressuscitant avec sa baguette magique le fils de la veuve, déjà enveloppé de bandelettes. Suivent trois scènes martelées ; 2° (petit côté droit) le Christ et la Samaritaine auprès du puits. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XLVII, 1 et 2, p. 135.

(31192). SAINT-PAUL DE NARBONNE. Moulage. Face principale d'un petit sarcophage à sept arcades. J.-C. au milieu de six apôtres. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XLIII, 2, p. 135.

(46201) ARLES. Moulé en nov. 1900. Grand sarcophage : 1° J.-C. ressuscite Lazare debout sous un édicule; sur le côté de cet édicule,

Fig. 25. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46201).

Daniel empoisonnant le dragon des Babyloniens; auprès de J.-C., deux sœurs de Lazare et un disciple; 2° aveugle guéri; 3° Orante

entre les saints Pierre et Paul; 4° miracle de Cana, représenté comme toujours *en abrégé*; 5° renonciation prédite à saint Pierre, scène reconnaissable au coq; 6° Moïse frappant le rocher, en présence d'Hébreux coiffés de bonnets syriens. — Millin, *Voyage*, III, p. 583; Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. VII et p. 13.

(46200) Arles. Moulé en nov. 1900. Grand sarcophage avec deux rangées de bas-reliefs; au centre, les bustes des deux époux se détachent d'une coquille : 1° Sacrifice offert à Dieu, assis sur un rocher, par Caïn et Abel; derrière Dieu, J.-C. barbu; 2° Saint

Fig. 26. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46200).

Pierre arrêté par les Juifs; 3° J.-C. guérit un aveugle; 4° Moïse reçoit les Tables de la Loi; 5° Sacrifice d'Abraham; 6° Multiplication des pains; 7° Moïse ou Esdras (?) assis sous un arbre entre deux Juifs et lisant; 8° Orante ou Suzanne entre deux arbres et deux hommes; 9° Miracle de Cana; 10° Daniel empoisonnant le dragon des Babyloniens; 11° Jonas englouti par le monstre; au-dessus, un génie soufflant la tempête; 12° Jonas endormi à l'ombre de la courge; 13° Adam, Ève et le serpent; 14° Daniel entre les lions; deux personnages auprès de lui, dont l'un lui présente un pain avec croix incisée, l'autre un poisson à tête de dauphin (symboles eucharistiques?). — Millin, *Voyage*, III, p. 523; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. VI, p. 10.

(46198) Arles. Moulé en novembre 1900. Grand sarcophage surmonté d'une frise avec inscription qui est d'un travail postérieur, mais qui, d'après les traces de scellements, a dû être jointe anciennement à la cuve. Le Christ assis tient un volume où on lit : « Le Seigneur donne la Loi. » Autour de lui sont les douze apôtres tenant des volumes; à droite de J.-C., Matthieu et Marc tenant ouverts leurs Évangiles (*Matteus*, *Marcus*); à gauche, Luc (*Lucanus*) et

Jean (*Joannis*). Derrière ce groupe, dix têtes de personnages ayant pour but de remplir l'espace vide ; à chaque extrémité un homme et une femme (les époux défunts?) présentés à J.-C. par des saints.

Le couvercle porte une épitaphe en vers de l'évêque d'Arles Concordius, mort à 50 ans, qui siégea en 374 au 1er concile de Valence. Au-dessous de l'inscription est le monogramme chrétien flanqué de l'A et de l'ω ; à droite et à gauche, deux colombes portant des rameaux d'olivier. — Millin, *Voyage*, III, p. 549 (avec traduction de l'inscription) ; Le Blant, *Sarcophages d'Arles*, pl. IV, p. 7.

Fig. 27. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46198).

(46202) Arles. Moulé en novembre 1900. Grand sarcophage, tombe de deux époux dont les bustes, avec têtes inachevées, occupent le centre ; de part et d'autre de ce motif, Abraham s'apprêtant à sacrifier Isaac, et Moïse recevant du Seigneur les Tables de la Loi. Puis : 1° Suzanne entre deux arbres, lisant (et non au bain), épiée (?) par deux vieillards ; 2° les accusateurs de Suzanne sont amenés devant Daniel, auprès duquel est la jeune fille tenant un volume ; l'un d'eux est frappé avec une pierre ; 3° Jugement de Pilate ; 4° les jeunes Hébreux refusent d'adorer l'idole élevée par Nabuchodonosor, représentée par un buste analogue à ceux des empereurs romains ; 5° Daniel entre les lions ; derrière lui, Habacuc (?) ; 6° les Égyptiens engloutis dans la mer Rouge ; Moïse touche les flots de sa baguette ; la foule des Israélites — femmes, enfants, vieillards — vient de traverser la mer à pied sec. — Millin, *Voyage*, III, p. 540 ; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. VIII, p. 14.

(46203) Arles. Moulé en nov. 1900. Grand sarcophage à cinq tableaux séparés par des colonnes : 1° J.-C., debout sur la montagne d'où

sortent les quatre fleuves du Paradis, donne un volume déroulé à saint Pierre, qui porte la croix; aux pieds de J.-C., des brebis; à droite, un palmier entre deux apôtres portant des volumes; dans

Fig. 28. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46203).

les branches, l'oiseau phénix, symbole de la résurrection; 2° Pilate au prétoire, demandant à se laver les mains; 3° Saint Pierre, dont J.-C. va laver les pieds (Jean, XIII, 11); 4° Tritons, dauphins et coquilles ornant les angles supérieurs du marbre. — Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. IX, p. 16.

(46199) ARLES. Moulé en novembre 1900. Grand sarcophage à sept arcades, formées par des branches d'arbres qui s'entrelacent; dans

Fig. 29. — Grand côté d'un sarcophage d'Arles (46199).

le feuillage, on voit sept colombes; un des arbres est enlacé par un serpent qui monte vers un nid rempli d'œufs : 1° J.-C. ressuscite le fils de la veuve de Naïm; 2° J.-C. guérit l'Hémorroïsse; 3° J.-C. multiplie, avec sa baguette magique, les pains et les poissons; 4° Orante entre deux personnages, dont l'un tient un livre; 5° miracle de Cana; 6° guérison d'un aveugle; 7° guérison d'un paralytique. — Millin, *Voyage*, III, p. 550; Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. V, p. 9.

(46204) ARLES. Moulé en novembre 1900. Fragment de la cuve d'une tombe. Un aigle tient dans son bec une couronne sur laquelle on distingue le monogramme chrétien (constantinien). — Le Blant, *Sarcoph. d'Arles*, pl. XII, 2, 29.

(46396) AUTUN. Moulage de la célèbre inscription grecque chrétienne découverte à Autun le 24 juin 1839, d'après un estampage envoyé par M. Déchelette. Les initiales des cinq premiers vers forment le mot ΙΧΘΥΣ, poisson, symbole divin dérivant des vieilles religions populaires de la Syrie, mais que les chrétiens d'Alexandrie expliquaient comme un acrostiche de *Ièsous Christos Théou Uios Sôter* (cette formule est calquée sur celle des monnaies de Domitien frappées en Égypte). Ni la lecture, ni la restitution, ni la traduction de ce texte ne sont encore certaines; les cinq premiers vers semblent être antérieurs au reste, qui paraît dater de l'an 250 environ après J.-C. « Race divine du Poisson céleste, veille sur la pureté de ton cœur, car tu as reçu, parmi les mortels, la source immortelle des eaux divines (*le baptême?*). Réchauffe ton âme, cher ami, dans les ondes vives de la Sagesse qui porte la richesse aux hommes. Reçois l'aliment, doux comme le miel, du Sauveur des saints et mange-le avec avidité, en tenant le Poisson dans tes mains (*l'eucharistie?*)... Mon Maître et Sauveur, je veux me rassasier du Poisson (*sens très douteux*); que ma mère(?) dorme en paix, je t'en supplie, lumière des morts! Aschandios, mon père chéri, avec ma douce mère et mes frères, au nom du Poisson divin (?), souviens-toi de Pectorios! » — Kaibel, *Inscriptiones graecae Italiae*, n° 2525; O. Pohl, *L'inscription autunoise de l'Ichthys*, trad. par J. Déchelette dans les *Mém. de la Société éduenne*, t. XXIX (1901); on y trouvera les hypothèses antérieures.

(27108) LE MAS D'AIRE (Landes). Moulage donné par Edm. Le Blant en 1882. Ce sarcophage, dans la crypte de l'église du Mas d'Aire, passe pour celui de la martyre sainte Quiterie; on y amenait les fous enchaînés, dans la pensée que le voisinage du marbre les guérirait. Le couvercle est orné de deux masques de Méduse; au milieu est un cartouche sans inscription : 1° Sacrifice d'Abraham; 2° le Paralytique guéri, emportant son grabat; 3° Jonas vomi par le monstre; 4° Tobie prenant le fiel du poisson qui doit rendre la vue à son père.

Sur la cuve : 1° Résurrection de Lazare; 2° Daniel vêtu, priant entre les lions; 3° jeune fille présentée par son père(?) au Bon Pasteur; 4° femme debout; 5° Adam et Ève; 6° scène de baptême;

derrière l'adolescent, baptisé par le personnage tenant un *volumen* (saint Jean ?), on voit une colombe.

Faces latérales : Jonas jeté à la mer; Jonas endormi sous la courge. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XXVI, 1, 2, 3, p. 98.

(26246) TRÈVES. Sarcophage de type exceptionnel, peut-être asiatique, découvert à Keppelstadt. Le moulage a été acquis en 1880 à Mayence. Noé dans l'arche, entouré de sa famille, étend la main vers la colombe qui lui apporte un rameau; en bas, le corbeau; dans l'intérieur et sur les bords de l'arche, représentée comme un coffre carré, des animaux divers qui vivent en paix. Aux extrémités du relief, deux génies de type païen, tenant des guirlandes. — X. Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, t. I, p. 136; Pératé, *L'art chrétien*, p. 113.

(35331) CHATEAU DE SAINT-APOLLINAIRE, PRÈS DIJON; fragment de marbre acheté avec trois autres, comme provenant du tombeau de saint Jean, abbé de Réome. Bon Pasteur. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. I, n° 2.

(35332) CHATEAU DE SAINT-APOLLINAIRE, PRÈS DIJON; fragment de marbre acheté avec trois autres, comme provenant du tombeau de saint Jean, abbé de Réome. Portrait encadré (*imago clypeata*), entre deux rangées de strigiles. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. I, n° 3.

(35333) CHATEAU DE SAINT-APOLLINAIRE, PRÈS DIJON; fragment de marbre acheté avec trois autres comme provenant du tombeau de saint Jean, abbé de Réome. Berger tenant un bâton pastoral (*pedum*). — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. I, n° 4.

(35334) CHATEAU DE SAINT-APOLLINAIRE, PRÈS DIJON; fragment de marbre acheté avec trois autres comme provenant du tombeau de saint Jean, abbé de Réome. Homme barbu assis et fragment d'un autre personnage assis.

(27084) AUCH (Gers). Moulage donné par le Ministère en 1882. Fragment de sarcophage avec une Orante entre deux bienheureux (?). — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XXXV, 2, p. 97.

(27085) AUCH (Gers). Moulage donné par le Ministère en 1882. Fragment de sarcophage avec scène pastorale : un berger debout, appuyé sur son bâton; devant lui, deux chèvres luttant; plus bas, une brebis couchée. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XXXV, 4, p. 97.

(25905) SAINT-SEURIN (Gironde). Moulage donné en 1880 par Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique. Sarcophage orné de rinceaux, de pampres, de chrismes dans des couronnes, etc. Style du VIe siècle. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, p. 88 (cf. pl. XXXIII).

(27104) CHATEAU DE LA BASTIDE PRÈS GONDARGUES (Gard). Moulage donné en 1882 par Mme Guizot. Bas-relief chrétien du IVe siècle, avec le buste d'un personnage se détachant sur une draperie dont un génie ailé tient une extrémité; à gauche, un autre génie ailé soutient le cartouche où devait être gravée l'épitaphe. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XXIX, 4, p. 105.

(24439) MAYENCE. Moulage acquis à Mayence en 1878. L'original a été découvert en démolissant la cave de l'ancienne *Domprobstei* sur la place Gutenberg. Bas-relief chrétien très ancien, à rapprocher du sarcophage de la Gayolle (fig. 18). Le pêcheur est au moment de tirer un poisson de l'eau; c'est un pêcheur d'âmes. Le pasteur qui lui fait face est accompagné d'un chien, d'un bélier et d'un mouton; c'est le pasteur évangélique. — *Bonner Jahrbücher*, t. LXXIV, pl. II, 1, p. 30 (l'éditeur n'a pas vu que ce monument est chrétien).

(22928) LE PUY (Haute-Loire). Original découvert en 1872; le moulage a été donné en 1884 par M. Aymard. Deux bustes représentent les deux époux; le mari tient un volume; la femme est parée d'un double collier de perles. Ce monument n'est pas nécessairement chrétien. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XXXV, 5, p. 76.

(27929) LE PUY (Haute-Loire). Provient de l'hypogée d'Espaly. Le moulage a été donné en 1884 par M. Aymard. Fragment de figure drapée. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, p. 76.

(25843) AUTUN. En 1793, lors de la vente de l'abbaye de Saint-Symphorien, un amateur sauva ce sarcophage, attribué, par la tradition, à saint Francovée; il fut acheté plus tard par le Musée d'Autun. Le moulage à été acquis en 1880.

Ce sarcophage n'est pas sculpté en relief, mais gravé. Les gravures représentent des colombes, deux monogrammes du Christ, des palmes et des croix ornées de gemmes. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. I, 1, p. 3.

(25827) BOURGES, autrefois dans la cour d'une maison à Charenton (Cher), siège d'une abbayé fondée en 620. Moulage envoyé en 1880 par M. Buhot de Kersers.

La décoration est incisée. Aux deux extrémités, figures géomé-

triques formées de cercles qui se coupent; sur le devant, Daniel en prière entre les lions; au revers, deux griffons courant vers un vase à panse godronnée d'où s'échappe un jet d'eau qui se divise; au-dessus des griffons, colombes posées sur des arbres. Style barbare du VIIe siècle, analogue à celui de certaines agrafes métalliques avec gravures provenant de la Suisse et du Jura. — Le Blant, *Sarcoph. de la Gaule*, pl. XV, 1, p. 55 et *Mélanges de Rome*, 1883, p. 439; 1884, p. 378.

(25789) MUSÉE CARNAVALET A PARIS. Moulage exécuté en février 1880. Fragment d'un sarcophage d'enfant, orné d'un chrisme entre les lettres A et ω.

(23356) PÉRIGUEUX. Moulage donné en 1876 par E. Le Blant. Stèle ornée d'une roue ou d'une étoile; sur la stèle est gravée une inscription : « Au nom du Christ, Saffarius, évêque (de Périgueux en 590) a édifié la maison du Seigneur ». — Le Blant, *Nouveau Recueil*, p. 299, n° 281; *Bull. de la Soc. des Antiquaires*, 1875, p. 125.

(23193) AVIGNON. Base et chapiteau de la colonne médiane de l'autel tabulaire de N.-D. des Doms à Avignon; moulage fait aux frais du Musée et grâce à l'intervention de Scipion Doncieux, préfet de Vaucluse (1865). XIIe siècle.

(23192) AVIGNON. Moulage de la colonne latérale de l'autel tabulaire de Notre-Dame des Doms à Avignon, exécuté aux frais du Musée et grâce à l'intervention de Scipion Doncieux, préfet de Vaucluse (1865). XIIe siècle.

(20615) MILAN. Moulage, commandé par Alex. Bertrand, de la partie supérieure du monument, dit *Il pulpito di Sant' Ambrogio*, conservé au musée de la Bréra à Milan. — Cf. Dartein, *Études sur l'architecture lombarde*, Paris, 1882.

(20300, 19580, 20580) SAINT-MARCEL DE CRUSSOL (Ardèche). Autel tabulaire à quatre colonnettes, datant du VIIe siècle, dont les éléments ont été acquis par le Musée en 1872 et 1873; l'ensemble a été restitué par Abel Maître d'après une mosaïque de Ravenne (Ciampini, pl. XXXVII, 1). Le rebord de la table est orné de symboles en relief, un chrisme entre les lettres A et ω, un agneau, une colombe (fig. 30). — Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. I, p. 731, 732.

(9597) NARBONNE. Moulage donné par le musée de Narbonne en 1868. Croix pattée, ornée de pierreries (croix gemmée), aux bras de

laquelle sont suspendues comme des pendeloques les lettres symboliques A et ω; deux colombes boivent dans un vase que surmonte la croix. Au dessous sont deux personnages (Pierre et Paul?) dont l'un, accompagné d'un petit animal, semble désigner la croix à l'adoration. Œuvre barbare du VIIIe ou du IXe siècle (fig. 31). — *Bull. monumental*, 1868, p. 121; *Congrès archéol.*, 1867, p. 266; *Revue archéol. du Midi*, 1867, p. 81.

(45846) DÉPARTEMENT DE L'AISNE. Fragment d'un couvercle de sarco-

Fig. 30. — Autel tabulaire de Saint-Marcel de Crussol (20300).

phage en pierre, orné d'une roue et d'une rosace; legs de Fréd. Moreau.

(45846). DÉPARTEMENT DE L'AISNE. Fragment d'une face de sarcophage décorée de rouelles; legs de Fréd. Moreau.

(34093) TOURNEDOS-SUR-SEINE (EURE). Moulage, donné par M. L. Coutil en 1893, du petit côté d'un cercueil de plâtre mérovingien, portant une croix en relief et quelques caractères difficiles à expliquer (CEΦALVS?)

(33169) ROSNY PRÈS MANTES (1892). Grand sarcophage avec couvercle, qui contenait divers objets en fer, fragments d'armes, clous, anneaux, etc. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, *Rosny-sur-Seine*, pl. XI.

(33170) Rosny près Mantes (1892). Sarcophage avec fragment de couvercle et rouelle sur un petit côté. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, *Rosny-sur-Seine*, pl. XI.

(33170 *bis*) Rosny près Mantes (1892). Sarcophage avec fragment de couvercle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, *Rosny-sur-Seine*, pl. XI.

Fig. 31. — Bas-relief de Narbonne (9597).

(33172) Rosny près Mantes (1892). Fragment de grand sarcophage avec imbrications sur un des petits côtés. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy.

(33174) Rosny près Mantes (1892). Petit côté d'un sarcophage, décoré d'une croix entre A et ω. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, *Rosny-sur-Seine*, pl. II.

(33175) Rosny près Mantes (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré d'une croix que surmonte un demi-cercle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, pl. II.

(33176). Rosny près Mantes (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas ; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, pl. II.

(38177). Rosny près Mantes (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré

d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, pl. II.

(33178). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, pl. II.

(33179). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, pl. II.

(33180). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, pl. II.

(33181). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Fragment d'une pierre tombale décorée d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Le-Lebaudy.

(33249). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Petit côté d'un sarcophage décoré d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy.

(33252). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Petit côté d'un sarcophage avec ornement indistinct. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy.

(33253). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Petit côté d'un sarcophage avec croix en relief. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy.

(33254). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Fragment de sarcophage décoré d'une rouelle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy.

(33255). ROSNY PRÈS MANTES (1893). Fragment de sarcophage; lettres incisées PRIM(*ulus*?). Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy.

(33184). ROSNY PRÈS MANTES (1892). Stèle tombale, portant l'image en creux d'un enfant emmailloté dans un édicule et une inscription du XIIIe siècle. Fouilles de l'abbé Thomas; don de Mme Lebaudy. — H. Thomas, *Rosny-sur-Seine*, pl. XIII.

(17302). ROUEN, jardin de Saint-Ouen (1871). Cercueil en pierre avec place pour la tête, d'époque carolingienne. Don de Lizot, préfet de la Seine-Inférieure. — Cochet, *Répertoire du département de la Seine-Inférieure*, p. 580.

(20312). PARIS, cimetière de Saint-Marcel, sarcophage trouvé au coin de l'avenue des Gobelins et du boulevard de Port-Royal. Don du Musée Carnavalet (1873). — Sur cette nécropole, cf. *Revue archéol.*,

1870-71, p. 324; 1873, II, p. 190; 1882, I, p. 313; 1884, I, p. 258; 1885, I, p. 399.

(20753). PARIS, cimetière Saint-Marcel. Grande auge avec couvercle. Don du Musée Carnavalet (1873).

(20754). PARIS, cimetière Saint-Marcel. Auge sans couvercle, tombe d'enfant. Don du Musée Carnavalet (1873).

(20313). NANTERRE. Sarcophage en plâtre trouvé près de l'église (mai 1873) et donné par le maire de Nanterre.

(22238). NANTERRE. Grand sarcophage avec couvercle, donné par J. F. Duval (1875).

(31918) RUEIL. Cercueil en plomb, probablement carlovingien, découvert dans la propriété de M. Igier et acheté en avril 1890.

(31659) SAINTE-HERMINE (Vendée). Récipient en argile, affectant l'aspect d'une jardinière, ayant peut-être servi de bénitier. La surface est décorée d'une glaçure verte et de pastillages formant des dessins compliqués. La date (VIe siècle?) et la destination sont également incertaines; on connaît trois objets analogues de la même région. Acquis à Paris en 1889. — Desaivre, *Note sur trois vases de forme singulière trouvés dans le département de la Vendée*, extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1892.

(31753) HAUTE-ROCHE (Côte-d'Or). Autel évidé, ayant longtemps servi de cuve baptismale dans la commune la plus ancienne du canton de Flavigny, appelée Haute-Roche. Il est orné de sculptures, hommes et animaux, d'une extrême grossièreté (XIe-XIIe siècle?). Acquis en 1889 de M. de Champy, avec d'autres antiquités conservées au château de Saint-Apollinaire près de Dijon.

(21603) POITIERS. Moulage, donné par M. de Longuemar (1874), d'un pupitre en bois dit de Sainte-Radegonde, conservé au couvent des dames de Sainte-Croix à Poitiers. Le caractère des sculptures (croix, cercles, oiseaux, agneau) est mérovingien. — *Bulletin de la Société des Antiquaires*, 1874, p. 93.

(14238) CHELLES (Oise). Plaque carrée en calcaire sur laquelle sont gravées deux haches (*asciæ*?). Fouilles de Roucy (1863). Pas nécessairement chrétien.

(14242) CHELLES (Oise). Inscription IVIIRVS (*Severus*?), inscrite sur un fragment de couvercle de sarcophage. Fouilles de Roucy (1863). Pas nécessairement chrétienne.

(28732) CHELLES (Oise). Fragment de sarcophage décoré d'une croix équilatérale. Fouilles de Roucy (1863).

(28723) CHELLES (Oise). Grand sarcophage avec couvercle percé d'une ouverture étroite. Fouilles de Roucy (1863.)

(28727) CHELLES (Oise). Dalle mérovingienne ornée de cercles et de rosaces. Fouilles de Roucy (1863).

(28727) CHELLES (Oise). Dalle mérovingienne ornée de cercles et de lignes croisées. Fouilles de Roucy (1863).

(31892) MARSEILLE. Moulage d'un fragment d'inscription funéraire de la plus belle époque (vers 120 après J.-C.), qui prête à des restitutions divergentes; alors qu'E. Le Blant inclinait à y voir l'épitaphe de martyrs chrétiens brûlés vifs (*qui vim ign*]*is passi sunt*), un autre archéologue pense qu'il s'agit de deux bateliers païens du Rhône qui s'étaient noyés dans le fleuve (*qui vim flumin*]*is passi sunt*). — Le Blant, *Inscriptions chrétiennes*, t. II, p. 548; Froehner, *Catal. du Musée de Marseille*, p. VI.

(32159) CLERMONT-FERRAND. Inscription funéraire d'un personnage mort sous le règne de Childebert ou de Théodebert. — Le Blant, *Nouveau Recueil*, p. 247, n° 243 *a*; *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 1486.

(32938) CLERMONT-FERRAND. Inscription funéraire (VIIe siècle) d'un personnage ayant vécu à Lyon. — *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 1493.

(26881) VALCABRÈRE (Haute-Garonne). Moulage acquis en 1882. Double épitaphe de Valeria Severa, morte à 30 ans en 347, et du prêtre Patroclus. Le chrisme est le plus ancien exemple connu de ce symbole. — *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 299.

(25963) EAUZE (Hautes-Pyrénées). Inscription trouvée par M. E. Piette dans les ruines d'Elusa et donnée par lui (1880). Elle est gravée en lettres onciales et remonte à 550 environ. Quietus, curateur de la cité des Elusates, avait fait un vœu au martyr Lupercus, vœu qui fut accompli par une femme étrangère, Nonnita, en vertu du testament de Quietus. Saint Lupercus passe pour avoir subi le martyre à Elusa sous Dioclétien. — Le Blant, *Nouveau Recueil*, n° 294.

(21784). PYRÉNÉES. Moulage, acquis en 1874, d'une petite inscription en relief du moyen âge, débutant par une croix. L'original est au Musée de Toulouse.

(18734). VOLVIC (Puy-de-Dôme). Moulage de l'épitaphe d'un personnage mort le 24 avril 636, l'an 15 du règne de Dagobert. — Le Blant, *Nouveau Recueil*, n° 230.

(18732). LAUSANNE (Suisse). Moulage d'une inscription de l'an 527, provenant du cimetière du couvent de Saint-Offange en Savoie. C'est l'épitaphe d'Ebrovac, mort à 13 ans et 4 mois, qui passa de vie à trépas sous le consulat de Mavortius; il avait été pris par les Brandobrices (peuple germanique inconnu) et racheté par le roi burgonde Gondomar. — Le Blant, *Inscr. chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 683; *Corpus inscriptionum lat.*, t. XII, 2584.

(9600). NARBONNE. Moulage de l'épitaphe de Dometius, qui vécut 37 ans et mourut en 527 ; il était originaire du bourg (κώμη) des Taousiens (en Syrie?). — Le Blant, *Inscr. chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 613 A.

(9598). NARBONNE. Moulage d'une stèle du VIIe siècle, découverte à Mandourel (Aude), portant trois croix, deux colombes et une inscription : « Au nom du Christ, priez tous pour l'âme de Trasemir (*visigoth*). Il a trouvé le repos en quittant ce monde. Son corps gît dans ce tombeau. Qu'il vive éternellement avec le Christ. » — Le Blant, *Inscr. chrétiennes de la Gaule*, t. II, n° 621 B.

(24882-24885). GARIN (Haute-Garonne). Moulages faits à l'Exposition universelle de 1878. Quatre fragments de sarcophages, appartenant à Mme Sacaze; ils ont été découverts dans la chapelle de Saint-Pé. Les sujets sont inexpliqués et le style tout à fait barbare. — J. Sacaze, *Inscriptions des Pyrénées*, p. 442-444, avec des croquis d'A. Allmer.

(46218) ARLES. Moulé en nov. 1900. Agrafe en plomb ayant servi à sceller une tombe et portant une croix accostée de deux A. — Le Blant, *Sarcophages d'Arles*, p. 23, avec figure.

(31196) REGGIO (Émilie). Moulage envoyé à Alex. Bertrand par le chanoine Chierici. Épitaphe, découverte à San Ilario d'Enza, d'une chrétienne nommée Mavarta (nom barbare), morte à 26 ans sous le consulat de Boétius, en 522 après J.-C. En tête figurent les lettres M + B (à la bonne mémoire). — *Notizie degli Scavi*, 1881, p. 102.

(20320) AUCH (Gers). Original découvert au prieuré de Saint-Ouen et donné en 1870 par l'abbé Canéto. C'est l'épitaphe, datant de 700 environ, d'un juif nommé *Gerson*, vocable dont la traduction latine est *Peleger* (pour *Pereger*) : « Au saint nom de Dieu; Peleger qui est ici (dit?) Ben Nid, que Dieu soit avec lui ! Que les yeux en-

vieux crèvent ! Jonas a fait (cette tombe) avec les moyens que Dieu lui a donnés. Paix (en caractères hébraïques) ». A droite en bas, la palme, le chandelier et la trompette sacrée. La restitution et la traduction du texte sont encore incertaines. — Le Blant, *Nouveau Recueil*, p. 319, no 292.

(9599) NARBONNE. Moulage envoyé en 1868 par le musée de Narbonne. Épitaphe juive ; au début, l'image du chandelier à cinq (et non à sept) branches. « Ici reposent en paix les trois enfants de bonne mémoire du seigneur Paragorus, fils du défunt seigneur Sapaudus, à savoir Juste, Matrona et Dulciorella, qui vécurent, Juste trente ans, Matrona vingt ans, Dulciorella neuf ans. Paix sur Israël (en caractères hébraïques). Ils sont décédés la seconde année du seigneur Egican, roi. » Le roi visigoth Egica ou Egiza monta sur le trône en 687. *Paregorus* (consolateur) est la traduction grecque latinisée du nom hébreu *Menahem* ; *Justus* est la traduction latine de l'hébreu *Çaddik*. — Le Blant, *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 476, n° 621 ; Th. Reinach, *Revue des Études juives*, t. XIX, p. 75, avec facsimilé.

(30300). Grande amphore du 1er siècle ap. J.-C., découverte à Corent près de Gergovie. Don de M. Colin (1864) ; dépôt du musée de Cluny.

(30301). Grande amphore du moyen âge (?) en terre blanche, trouvée à Paris en 1861, à l'angle de la rue des Grès et du boulevard. Don de M. Nicolle ; dépôt du Musée de Cluny.

Salomon REINACH.

VARIÉTÉS

Les études coptes en Russie et les travaux de M. von Lemm.

Désireux de faire connaître aux lecteurs de la *Revue archéologique* les intéressants travaux de M. O. von Lemm, conservateur du Musée Asiatique de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, je me suis adressé à ce savant qui a répondu à ma demande avec un empressement dont je suis heureux de le remercier. Je dois à son obligeance, non seulement une liste de ses travaux égyptologiques, mais encore la série presque complète de ses articles, tirés à part de périodiques russes peu consultés à Paris et d'ailleurs peu accessibles; je lui suis encore redevable de précieux renseignements sur les collections de manuscrits coptes existant actuellement en Russie.

Voici d'abord la liste des travaux de M. von Lemm, avec une analyse de leur contenu :

I. *Das Ritualbuch des Ammondienstes. Ein Beitrag zur Geschichte der Kultusformen im alten Aegypten* (Leipzig, Hinrichs, 1882, in-8°), XIV-77 pp.

II. *Aegyptische Lesestücke zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Privatstudium mit Schrifttafeln und Glossar.* Fasc. I (Leipzig, Hinrichs 1883, in-4°) lithographié. 128 pp. (34 textes hiéroglyphiques ou hiératiques).

Comptes-rendus par G. E(bers), *Literarisches Centralblatt*, 26 janv. 1884, p. 154; A. Erman, *Deutsche Literaturzeitung*, 22 mars 1883, p. 421; C. R. Gillett, *Presbyterian review*, avril 1883, v, 357; K. Piehl, *Nordisk Revy*, 15 sept. 1884; Ibrahim-Hilmy, *The literature of Egypt and the Soudan*, t. I London (1886, in-4°), p. 367 (liste détaillée des textes).

III. *Einige Bemerkungen zur Ceremonie des Lichtanzündens* dans *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, t. XXV (1887), p. 113-116.

Je me borne à citer ces trois travaux, qui sont uniquement relatifs à l'Égypte pharaonique.

IV. *Bruchstücke der Sahidischen Bibelübersetzung nach Handschriften der Kaiserlichen oeffentlichen Bibliothek zu St.-Petersburg* (Leipzig, 1885, in-4°), XXIII-32 p. en autographie. Cette brochure contient d'abord un catalogue des six mss. coptes rapportés par Tischendorf de son troisième voyage en Orient.

α. 5 ff. et plusieurs fragments de parchemin. Sahidique. Évangile de S. Matthieu, XXVI, 65-66; XXVII, 3-6, 11-17, 23-24, 37-40, 46-47, 49-51, 57-58; XXVIII, 1-5, 10-11, 13; Ev. de S. Luc, XXIV, 1-7, 11-17, 19-25, 29-35, 39-44, 49-53; Ev. de S. Jean, I, 4-10, 13-17, 20-25, 29-33, 37-42, 45-50, 52; II, 1-8, 11-15, 19-24; III, 2-6, 9-15, 18-23, 27-31, 34-36; IV, 1-5, 9-13, 18-22, 25-29, 35-38.

Publié *in extenso* par M. von Lemm, avec un fac-similé d'une dizaine de lignes et les variantes des autres éditions des mêmes versets.

β. 33 ff. et nombreux fragments de parchemin. Sahidique. Fragments d'une apocalypse apocryphe; martyre de Victor fils de Romanos; martyre de S. Étienne.

γ. 4 ff. de parchemin. Sahidique. Vies de Saints (Eustathius, Theognoste, Apa Cosma). Ce ms. est daté de l'an 953 de notre ère : ⲕⲁⲧⲁ ϫⲣⲟⲛⲟⲩ ⲧⲱⲛ ⲁⲅⲓⲟ[ⲥ] ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲁⲓⲱⲕⲗ[ⲏ]ⲁⲓⲁⲛⲟⲩ ϫⲥϩⲑ; cf. *infrà*, n. VIII.

δ. 8 ff. de parchemin. Sahidique. Fragments d'une histoire des patriarches d'Alexandrie. Des fragments du même texte sont contenus dans le Codex Borgianus 163. Partiellement publié par M. von Lemm.

ε. 1 f. Fayoumique. Év. de S. Marc, XIV (mutilé); cf. *infrà*, n. VI.

ζ. 10 ff. de parchemin et nombreux fragments. Fayoumique. Actes apocryphes de S. Philippe. Partiellement publiés par M. von Lemm; cf. *infra*, n. XII.

La brochure de M. von Lemm contient encore deux autres textes bibliques (publiés *in extenso*) :

a) Cinq fragments d'un *katameros* ou lectionnaire contenant : Év. de S. Matthieu, IV, 6-7; V, 34-36; VI, 6; XXIII, 10-12; Év. de S. Marc, XIII, 35-36; Év. de S. Luc, XII, 39-40; Épître aux Romains, XIII, 7-8; Épître aux Éphésiens, V, 1-2 et 16-19.

b) Un ms. sur papier de 12 ff. (Catal. de Dorn, n. 623), de basse époque, contenant Josué, XV, 7-XVII, 1 en sahidique.

V. *Sieben sahidische Bibelfragmente* dans *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, t. XXIII (1885), p. 19-22.

Dans le *Katameros* mentionné quelques lignes plus haut, M. von Lemm a déchiffré quelques nouveaux fragments de la version sahidique des textes sacrés : Év. de S. Matthieu, XV, 12-14; Év. de S. Luc, XII, 33-36; Épître aux Romains, I, 10-12; Épître aux Éphésiens, V, 19-21; Épître aux Philippiens, III, 18-19.

VI. *Mittelägyptische Bibelfragmente* dans les *Études archéologiques linguistiques et historiques dédiées à Mr. le Dr. C. Leemans* (Leide, Brill, 1885, in-4°), p. 95-102.

M. von Lemm publie dans cet article un texte fayoumique intéressant contenu dans le feuillet cité *suprà*, n. IV ε et dans une série de neuf fragments de parchemin de la Bibliothèque Impériale de S. Pétersbourg. Les versets conservés sont :

Év. de S. Marc, XIV, 36-38, 40, 41, 43, 61, 62, 67, 68; XV, 1, 6, 7, 13-26, 29-40, 41, 42, 44-47; XVI, 2, 3, 6-8, 11, 12, 20. M. von Lemm me prévient que n'ayant pu corriger les épreuves de son article, cette édition n'est guère correcte.

VII. *Die Geschichte von der Prinzessin Bentreš und die Geschichte von Kaiser Zeno und seinen zwei Töchtern* dans le *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XXXII (1888), pp. 473-476 = *Mélanges asiatiques*, t. IX, pp. 599-603.

Article publié à propos d'un travail de M. Amélineau, *Histoire des deux filles de l'empereur Zénon*, paru dans les *Proceedings of the Society of Biblical*

Archaeology, t. X (1888), p. 181-206. M. Amélineau y avait donné la traduction d'un long passage du synaxaire copte-arabe (21 touba) et avait reproduit, avec une traduction, le texte copte de deux fragments de la même légende, le premier dans 4 ff. de la collection Crawford-Balcarres, le deuxième sur un feuillet du Musée de Leyde (republié depuis par Pleyte et Boeser, *Mss. coptes*, p. 290-292, n. 56).

VIII. *Koptische Fragmente zur Patriarchengeschichte Alexandriens* dans les *Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences*, VIIe série, t. XXXVI (1888), n° 11 (4° p. 46) et IX. *Nachtrag zu den « Koptischen Fragmenten zur Patriarchengeschichte Alexandriens »* dans le *Bull. de l'Acad. Imp. des Sciences*, t. IV (1896), p. 237-243.

L'auteur y étudie un texte sahidique extrêmement curieux qui nous a été conservé par trois manuscrits :

1° S. Pétersbourg, Bibliothèque Impériale, codex Tischendorf IV (cf. *suprà*, n. IV δ). Parchemin : 8 ff. mutilés sur deux colonnes de 32-33 lignes. Aussi deux tout petits fragments ;

2° Musée de Turin ; une douzaine de fragments d'un codex sur papyrus publiés par F. Rossi ;

3° Vatican, codex Borgianus 162. 1 f. de parchemin publié par Zoega, pp. 271-272.

M. von Lemm a été le premier à reconnaître un même texte dans ces trois manuscrits. Ce n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'alors, une histoire des patriarches d'Alexandrie : c'est tout simplement un éloge (ἐγκώμιον) de S. Athanase, comme le dit en toutes lettres un des fragments de Turin.

M. von Lemm publie, traduit et commente ces fragments. Dans le même article se trouve une très intéressante étude sur le *codex Borgianus* 160, publié par Zoega ; cette fois-ci, c'est bien un fragment d'une histoire des Patriarches d'Alexandrie que nous avons sous les yeux ; M. von Lemm a même eu la bonne fortune de parvenir à en identifier le texte, car il y a reconnu un fragment de Sévère d'Ashmouneïn.

Severos ibn-Mouqaffa', évêque d'Ashmouneïn (Hermopolis), écrivit vers la fin du xe siècle une histoire des patriarches d'Alexandrie, qui ne nous est connue que par trois mss. arabes. Cette histoire est encore inédite, mais Renaudot en a publié en latin des extraits assez considérables dans son *Historia Patriarcharum Alexandrinorum Jacobitarum* (Paris, 1713, in-4). Renaudot ne connaissait qu'un ms. de Paris du xive siècle (Fonds arabe, n. 301-302).

M. Alfred Butler, d'Oxford, a retrouvé le même texte dans un ms. du xve siècle à Londres (Brit Mus., mss. Or. 25100), qu'il a cité dans ses *Ancient Coptic Churches of Egypt* (Oxford, 1884, 8°, 2 voll.) et dans l'édition d'Abou-Ṣâliḥ qu'il a publiée avec M. Evetts (*Churches and Monasteries of Egypt*, Oxford, 1895, 4°) ; dans un récent voyage en Égypte, M. Butler a soigneusement collationné un excellent ms. de Sévère, beaucoup plus ancien que les deux autres (xiie siècle) et appartenant à Marcus Simaikah-bey du Caire[1]. M. Evetts pu-

1. Il le cite dans son *Arab conquest of Egypt* (Oxford, 1902, in-8).

bliera sous peu le texte de cette histoire des patriarches dans la *Patrologia Orientalis* de Mgr. Graffin.

M. von Lemm paraît croire que le codex Borgianus 160 contient un fragment du texte original de Sévère, écrit en copte et dont les mss. arabes ne seraient qu'une traduction. Mais il oublie que dans sa préface Sévère raconte qu'il a eu recours à des Coptes *pour se faire traduire en arabe des documents grecs et coptes, ces deux langues étant alors inconnues à la plupart des chrétiens*[1]. Quelque invraisemblable que puisse paraître la deuxième partie de cette assertion, il est difficile de ne pas conclure de la première que Sévère a écrit en arabe et qu'il connaissait mal le grec et le copte.

Qu'est-ce alors que le texte contenu dans le *Codex Borgianus* 160? Serait-ce une traduction copte de l'ouvrage de Sévère d'Ashmouneïn? M. von Lemm rejette avec raison une pareille hypothèse : d'une part, nous n'avons qu'*un seul* exemple d'un texte copte traduit en arabe et, d'autre part, le texte arabe de Sévère (traduction Renaudot) contient des inexactitudes historiques[2] qui ne sont pas dans le *Codex Borgianus*.

M. Crum a montré que notre fragment copte est l'un de ces « textes coptes et grecs » que Sévère fit traduire à son usage[3]; il a découvert à Paris et à Londres de nouveaux fragments du *codex* dont provient le *Borgianus* 160. Il énumère 27 feuillets dont il traduit des portions considérables.

X. *Koptskaja legenda o nachoždeniji groba Gospodnja* (légende copte sur la trouvaille du tombeau du Seigneur), dans les « *Zapiski* » *de la Section Orientale de la Société Impériale d'Archéologie*, t. IV (1889), p. 1-19. Je n'entends pas le russe et je n'ai pu comprendre cet article, mais j'ai été étonné de ne pas le trouver cité dans un récent article de M. Spiegelberg (*Koptische Kreuzlegenden, ein neues Bruchstück der Koptischen Volkslitteratur* dans *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXIII, 1901, p. 206-211), où est publiée une *inventio crucis* en copte, d'après un *papier* du XIe siècle à la bibliothèque de Strasbourg.

XI. *Sahidische Bibelfragmente* I et II dans *Bull. de l'Acad. Imp. des Sciences*, t. XXIII (1889), pp. 257-268 et 373-381 = *Mélanges asiatiques*, t. X (1889), pp. 5-16 et 79-97.

Les fragments sahidiques des Écritures, publiés dans ces deux articles, sont tous sur parchemin et au nombre de huit; les trois premiers ont été donnés par feu W. de Bock à la *Société des amis des lettres anciennes* de S. Pétersbourg; les cinq autres se trouvent dans la collection de M. W. Golenischeff. Voici la liste de ces fragments.

A. 2 ff., paginés de 39 à 42 sur 2 colonnes de 30-31 lignes. Proverbes XI, 16-XII, 13. Ce passage de la version sahidique n'avait pas encore été publié.

1. De Slane, *Catal. des mss. arabes de la Bibl. Nat.*, p. 83; Butler, *Arab. conquest*, p. XIV.

2. Ces inexactitudes se retrouvent-elles dans les mss. de Londres et du Caire? M. Butler pourrait seul nous l'apprendre ; peut-être même sont-elles dues à une inadvertance de Renaudot et ne figurent-elles pas dans le ms. de Paris.

3. *Eusebius and Coptic church histories* dans les *Proceedings of the Society of biblical archaeology*, t. XXIV (1902), p. 68-84.

B. 1 f. paginé 149-150, sur 2 colonnes de 34 lignes. Évangile de S. Jean, x, 8-29. Déjà connu, mais variantes utiles.

C. 1 f. paginé 99-100, sur *une* colonne de 21-22 lignes. Évangile de S. Jean, XII, 48-XIII, 9. Déjà connu, mais variantes utiles.

D. 1 f. paginé 73-74, sur une colonne de 32 lignes. Psaumes XLIX, 14-L, 13. Passage entièrement inédit.

E. 1 f. paginé 211-212, sur *une* colonne de 30 lignes. Psaumes CXVIII, 152-CXIX, 1. En grande partie inédit.

F. 4 ff. paginés 105-112, sur 2 colonnes de 36 lignes. Évangile de S. Marc, VI, 46-IX, 2. Passage inédit.

G. 1 f. paginé 167-168, sur 2 colonnes de 35 lignes. Épître aux Colossiens, IV, 2-18 et Ire épître aux Thessaloniens, I, 1-6. Passages inédits sauf un verset.

H. 2 ff. paginés 87 à 90, sur 2 colonnes de 20-21 lignes. Épître de S. Jacques II, 23-III, 14. En grande partie inédit.

Ces treize feuillets proviennent tous du Monastère Blanc (*Deir-el-Abiad*) situé près d'Akhmîm et connu aussi sous le nom de *Deir Anba Shenoudah*. On sait que des mss. coptes provenant de cette bibliothèque sont conservés dans presque toutes les collections européennes. Il n'en a pas encore été publié de catalogue général, mais nous croyons que M. Crum en a réuni depuis longtemps les matériaux.

Les feuillets publiés par M. von Lemm sont d'un intérêt particulier, puisqu'ils contiennent des fragments inédits de la version sahidique de la Bible. M. Hyvernat a publié dans la *Revue Biblique* un important travail sur les versions coptes des Écritures ; il y énumère les manuscrits et les éditions. Une liste des mss. coptes du Nouveau Testament a été publiée l'année dernière par M. C. R. Gregory (*Textkritik des Neuen Testamentes*, t. II, Leipzig, 1902, 8°, p. 538-553); elle est loin d'être irréprochable, mais elle rendra de réels services. Aucune partie du Nouveau Testament sahidique n'a encore été l'objet d'un travail critique; on annonce pour l'année prochaine une édition du texte de S. Luc par MM. Forbes-Robinson et Cronin de Cambridge.

En appendice au premier de ses deux articles, M. von Lemm publie les inscriptions coptes de deux étoffes de l'Ermitage. L'une d'elles est écrite dans une cryptographie particulière dont je puis signaler un autre exemple découvert par M. Capart sur une broderie du Musée de Bruxelles.

XII. *Koptische apokryphe Apostelacten* I et II dans le *Bull. de l'Acad. Imp. des Sciences*, t. XXXIII (1890), p. 509-581 et t. XXXV (1892), p. 233-326 avec deux planches en phototypie.

On sait que de très nombreux actes apocryphes ont été traduits en langue copte; la liste de tous ceux dont nous possédons des fragments a été dressée par M. Carl Schmidt et publiée avec une bonne bibliographie dans la *Geschichte der altchristlichen Litteratur* de Harnack (t. I, p. 919-922). Les fragments publiés par M. von Lemm d'après deux manuscrits de Saint-Pétersbourg ne sont pas les moins intéressants de la série.

Le premier[1] de ces deux manuscrits (cf. *supra*, n. IV ζ) est constitué par une

1. *Koptische apokryphe Apostelacten*, I.

série de neuf feuillets de parchemin, plus ou moins mutilés, appartenant à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg (*Codex Tischendorfianus*, VI). Ces feuillets sont écrits sur deux colonnes de 27 à 34 lignes; ils contiennent des restes des trois textes suivants en dialecte sous-sahidique (*untersahidisch*) :

a (ff. 1 recto-1 verso). Fin des *Actes de S. Barthélemy dans les Oasis*. Nous n'avons de ces actes ni texte grec, ni traduction latine; nous ne les connaissons que par des versions orientales dont la plus importante est celle que contient le célèbre ouvrage éthiopien le *Gadla Hawâryât*, le *Conflit des Apôtres*[1]; elle est presque identique à la version copte dont M. von Lemm a publié des fragments :

b (ff. 1 verso-6 verso). *Actes de S. Philippe* dans une rédaction qui, jusqu'en 1888, n'était connue que par le *Gadla Hawâryât*[2]; à cette date M. Guidi publia le *Codex Borgianus* 126, contenant le texte sahidique de cet apocryphe. M. von Lemm a réuni sur cinq colonnes les deux textes coptes, leur traduction en allemand et la traduction anglaise du *Gadla Hawâryât*. On peut ainsi se rendre compte sans peine des analogies et des différences qui existent entre ces versions.

Le texte copte contient quelques très bonnes variantes[3]. Par contre, on y relève une interpolation très curieuse (p. 535) : *Philippe leur dit : « Qui servez-vous? » Ils dirent : « Nous servons un épervier ». Mais il leur dit : « Hâtez-vous et apportez-le moi ici ». Et en hâte la foule alla et lui apporta l'épervier d'or.*

Le *Gadla Hawâryât* dit seulement : *And Philipp said to them : Which among the gods do ye serve? Then they answered : We serve a statue of gold. And Philipp said : Go and bring it me. Then they did as Philipp commanded them.*

L'Épervier d'or est un animal divin que nous ne trouvons que dans la religion égyptienne. C'est donc une interpolation *faite en Égypte*.

c. (ff. 6 verso-9 verso). *Actes de S. André et de S. Matthieu dans la ville des anthropophages*. M. von Lemm a pu rapprocher cette fois du texte copte, non seulement la version éthiopienne du *Gadla Hawâryât*, mais encore un texte grec publié dans les *Acta Apostolorum Apocrypha* de Tischendorf; chose plus curieuse, il a retrouvé, utilisé dans la vie copte de *Shenouti* par Bêsa, un assez long passage de ces actes; ce n'est pas la première fois que l'on prend la main dans le sac un auteur hagiographique : le plagiat est le moindre de leurs défauts[4].

Le deuxième manuscrit que publie M. von Lemm est un *codex* sur papyrus acheté à Louqsor par M. W. Golénischeff en 1890-91. Quand il était complet

1. Traduit en anglais par Malan (1871) et Budge (1899).
2. Les Actes grecs de Philippe sont tout à fait différents.
3. P. 527 : « il y avait une grande colonne sur (*ou* dans) la porte de la ville » est plus compréhensible que ce que dit Malan de la *ville* : « it was on the top of a very high pillar ! »
4. On sait que l'auteur de Barlaam et de Joasaph dans son ouvrage a inséré intégralement l'Apologie d'Aristide.

il devait compter une quarantaine de feuillets, probablement 41 ; il n'en reste que 19 en assez mauvais état. Ils n'ont jamais du reste été bien beaux : le papyrus est de mauvaise qualité et le scribe n'a pu le rendre propre à recevoir l'écriture, qu'en le rapiéçant avec des bouts et des morceaux de papyrus dont quelques-uns étaient déjà écrits. Le célèbre *Codex Vaticanus* de la Bible (écrit sur parchemin) a été également réparé avec des bandes de papyrus. Les ff. 12 et 13 ne sont pas écrits au recto, de sorte que le *codex* Golenischeff ne contient aujourd'hui que 36 pages d'une grande onciale copte. Les 11 premiers ff. comptent 16 lignes à la page, les 8 derniers de 16 à 19. L'éditeur place la date de ce papyrus aux environs de l'an 400 de notre ère ; il le rapproche avec raison du papyrus Anastasi de Leide (I, 385) et du *codex* sur papyrus des Petits Prophètes (Septante) récemment acheté par la bibliothèque d'Heidelberg [1] ; la forme de l'M est un nouvel indice de très haute antiquité qu'on peut ajouter aux arguments invoqués par M. von Lemm. Je ne puis cependant me résoudre à croire ces trois *codices* antérieurs au VIe siècle. M. Kenyon et M. Omont songeraient même au *septième siècle* pour le codex de la Septante. Nous avons, il est vrai, peu ou point de mss. en onciale dont la date soit à peu près certaine. Néanmoins on est presque d'accord sur la date des trois grands mss. en onciale de la Septante : le *Vaticanus* et le *Sinaiticus* ont été écrits entre 350 et 400, l'*Alexandrinus* vers 450. La paléographie de nos *codices* sur papyrus étant nettement moins ancienne que celle de ces trois mss., on est en droit de les croire postérieurs à l'an 500.

Les onze premiers feuillets du papyrus Golenischeff contiennent le *Martyre de S. Pierre*, les huit autres le *Martyre de S. Paul*. Du *Martyre de S. Pierre* nous connaissions déjà deux rédactions coptes, la première, plus longue, représentée par les mss. Borgia 128 et 130, la deuxième, plus courte, conservée en partie dans le ms. Borgia 129. Le texte de ces mss. avait été publié et traduit par M. Guidi. Notre papyrus suit la rédaction la plus longue ; nous n'avons guère que la deuxième moitié du texte et le papyrus Golénischeff n'ajoute à notre connaissance de cette rédaction qu'un nombre assez considérable de variantes, quelques-unes importantes.

M. von Lemm publie en colonnes parallèles le texte copte de S. Pétersbourg (avec les variantes des mss. Borgia), le texte grec du *codex Patmensis* d'après Lipsius et Bonnet, la traduction allemande du texte copte, le texte latin des *Acta Petri cum Simone* (*Vercellensis*) d'après Lipsius et Bonnet, et enfin la traduction anglaise par Malan du texte éthiopien du *Gadla Hawâryât*.

Les ff. 12-18 du papyrus contiennent, ai-je dit, le *Martyre de S. Paul*. Le *Codex Borgianus*, 130, publié et traduit par M. Guidi, contient des portions importantes du même texte ; en combinant les deux mss. M. von Lemm a pu rétablir presque en entier la version sahidique de ces actes dont il réédite en même temps plusieurs autres versions : le texte grec du *codex Patmensis*, le texte latin du *Monacencis* (*Passio Pauli*) et la version éthiopienne du *Gadla Ha-*

1. On peut classer dans la même catégorie l'*Ascension d'Isaïe* de la Collection Amherst et les *Acta Pauli* d'Heidelberg.

wârydt (traduction Malan); il y a joint enfin un extrait de synaxaire éthiopien pour le 5 du mois de Hamlê.

XIII. *Sahidische Bruchstücke der Legende von Cyprian von Antiochien* dans les *Mém. de l'Acad. Imp. des Sciences*, VIIIe série, t. IV, n. 6 (xii-90 pp.)

Une des légendes les plus curieuses que l'on rencontre dans les textes hagiographiques est celle de Cyprien d'Antioche que Zahn a appelé « le Faust de l'antiquité chrétienne ». M. von Lemm en trouve la trace dans les textes grecs, latins, syriens, arabes, éthiopiens et vieux-russe; aux versions déjà connues il a ajouté une version copte sahidique[1] dont il a trouvé des fragments importants à la Bibliothèque Nationale (ms. copte 129[48]). Ce sont seize feuillets détachés de deux mss. différents.

A. ff. 1-10, sur deux colonnes de 30 à 34 lignes.

B. ff. 11-16, sur deux colonnes de 36 lignes.

Voici ce que contiennent les trois livres des actes grecs de S. Cyprien : le premier livre raconte comment un jeune homme Aglaïdas, désirant à tout prix épouser la sainte vierge Justine, eut recours au magicien Cyprien; ce dernier échoua dans ses tentatives et se convertit au christianisme; le deuxième livre contient la confession de Cyprien : il raconte longuement toutes les abominations qu'il a accomplies ; le troisième livre contient le récit du martyre de Cyprien et de Justine.

Les mss. coptes de Paris contiennent l'un (A) des parties considérables du second et du troisième livre, l'autre (B) une partie du livre II. Le premier livre figurait-il dans la version sahidique? Il est permis d'en douter, car la pagination du ms. A permet d'affirmer qu'il ne contenait que les livres II et III.

Zahn a montré que les livres I et III sont du même auteur mais que le livre II fait suite à une rédaction plus ancienne (perdue) du livre I. La version syrienne ne connaît que les livres I et III et aucun ms. grec connu ne contient les trois livres à la fois.

Le ms. copte A est de basse époque et fourmille de fautes; le ms. B paraît au contraire très ancien et fournit de très bonnes variantes que M. von Lemm discute soigneusement.

L'éditeur a joint au texte copte le texte grec des Bollandistes, une traduction allemande du texte copte, un long commentaire et de copieux index.

XIV. *Eine dem Dionysius Areopagita zugeschriebene Schrift in koptischer Sprache* dans le *Bull. de l'Acad. Imp. des Sciences*, t. XIII (1900) pp. 267-306.

Tout le monde n'a pas la bonne fortune d'ajouter une page aux écrits des Pères apostoliques : M. von Lemm a découvert dans les mss. sahidiques de la Bibliothèque Nationale dix feuillets de *papier* (paginés de 25 à 46) couverts d'une écriture copte du xve siècle et contenant un texte très curieux, moitié récit, moitié sermon, dans lequel le personnage qui parle n'est autre que saint Denis l'Aréopagite. Ce texte, bien entendu apocryphe, est si remarquable que je ne puis résister au plaisir d'en donner ici une traduction presque intégrale :

1. Le ms. Borgia n. 294 paraît aussi relatif à S. Cyprien

... sur sa tête, sur lequel était écrit : « Voici le dieu incomparable, le Sauveur du Monde qui est descendu sur terre. Il s'est manifesté dans la chair et on l'a cloué au pilori comme homme. Voici le Seigneur des Cheroubim et des Seraphim. Devant lui les cieux tremblent et les dieux ont peur ». En lisant cet écrit je fus si rempli d'inquiétude que j'en déchirai presque ma chlamyde. Quand les prêtres virent ce que j'avais fait, ils eurent très peur. Je leur dis : « Sachez-le, serviteurs des dieux, la Divinité est cachée, elle ne se manifeste plus à l'humanité seule, mais à toute la création. Personne n'a pu suivre ses traces. Le jour que les juifs l'ont saisi, il a agi comme il l'a voulu. Ils l'ont sacrifié sur Golgotha à Jérusalem. Voyez comme ils l'ont insulté et comme ils lui ont mis une couronne sur la tête. Mais tout ce tremblement de terre, tout ce bouleversement des luminaires est arrivé à cause du Dieu qui a été crucifié. Et moi je notai le jour et la lune et le mois et les heures. Alors du reste je quittai Pelpah (ⲡⲉⲗⲡⲁϩ = *Baalbek*) *et je vins à Athènes; mais j'apportai avec moi le livre que j'avais écrit; je le scellai avec mon anneau et je le déposai à la bibliothèque des Athéniens, le gardant pour les générations à venir. Mais dans la quatorzième année vint à Athènes l'apôtre Paul. Et il arriva que comme il annonçait le Christ, les Athéniens l'insultaient et disaient : « Que raconte ce bavard? » Et les habitants d'Athènes vinrent me trouver et me dirent : « Un étranger d'une beauté accomplie et beau de visage est venu dans la ville d'Athènes ». Et ils revinrent et me dirent : « Sais-tu que tous les Athéniens sont accomplis en sagesse? Or, il a annoncé des paroles en désaccord avec la Sagesse. Et voici qu'il prêche dans toute la ville. Et à cause de nos intérêts, on a tout d'abord envoyé auprès de toi, pour t'interroger sur ce qu'il annonce. Il annonce que l'on ne doit offrir de sacrifice à aucun dieu sur terre ». Quand j'entendis cela, je fis proclamer par le héraut que les grands de la ville se rassemblassent et vinssent vers moi avant le lever du soleil et que quiconque ne se trouverait pas sur le prétoire de l'Aréopage en serait sévèrement châtié, et qu'on le fît savoir à tout le monde*[1].

Et quand le matin vint, le prétoire se remplit d'hommes innombrables. Je fis dresser le tribunal sur la plateforme surélevée, je m'assis et je fis asseoir devant moi les grands et les lettrés (φιλόπονοι). *Je fis chercher Paul et je l'amenai sur le Prétoire. Et il se fit un si grand silence que l'on n'entendait même pas le souffle de son voisin. Et j'ordonnai à Paul de dire ce qu'il avait prêché dans la ville.*

Suite d'un discours de Paul à la fin duquel il raconte la Passion :

Mais moi, Dionysios entendant Paul, plein de Dieu, prodigieux, je me souvins de ce qui m'était arrivé à Pelpah et je lui dis : « En quel temps arriva ceci et quels sont le jour et l'heure dans lesquels le Christ fut crucifié? » Et quand il me dit le jour et l'heure et le jour de la lune, je crus de tout mon cœur à ce qu'il prêchait, que Jésus était en vérité mon Seigneur et le Fils de Dieu et que c'était lui qui avait été crucifié et qu'il s'était levé d'entre les morts le troisième jour. Et aussitôt j'envoyai Asklépios mon élève qui m'accompa-

1. J'ai légèrement modifié ici le texte afin de le rendre intelligible.

gnait. Il alla et me rapporta de la bibliothèque des Athéniens le livre scellé; je l'ouvris devant tout le monde et je lus ce qui s'y trouvait sur le jour où il avait été crucifié. Et tout le monde se rassembla, vieillards et jeunes gens et ils le trouvèrent d'accord avec ce que préchait le vase élu (σκεῦος) *Paul. Mais quand les habitants de la ville eurent connaissance de ce mémoire que j'avais écrit quatorze ans auparavant, sur la crucifixion du Christ, et sur le tremblement de terre qui arriva sur la terre et sur l'obscurcissement des lumières du ciel, au jour de sa Passion et sur les autres prodiges qu'il avait accomplis dans les trésors* (ⲧⲁⲙⲓⲟⲛ) *du monde, la plus grande partie du peuple crut et ils criaient de par la ville : « Nous croyons au Christ et à sa sainte croix ! » J'ordonnai à Paul d'élever un baptistère; il y dressa l'autel* (θυσιαστήριον) *et nous reçûmes de Paul le baptême, moi et le peuple dans toute la ville et Tamaris qui est mentionnée dans mes écrits. Ensuite, malgré mon indignité, Paul me donna des ordres et me fit évêque...*

La suite n'est plus qu'une sorte d'homélie sur la Passion; la fin manque.

Voilà un texte important, quoique apocryphe, qui ne nous est connu que par un ms. de date tardive et d'apparence insignifiante : les coptologues sont avertis, ils ne dédaigneront pas les chiffons de papier du xve siècle, si communs sur le marché du Caire : ils les recueilleront avec autant de soin que les feuillets de parchemin; ils seront sans doute récompensés de leurs peines par de brillantes découvertes.

XV. *Kleine Koptische Studien*, i-ix, x-xx, xx-xxv dans le *Bull. de l'Acad. Imp. des Sciences*, t. X (1899), p. 403-434; t. XIII (1900), p. 1-163; t. XIV (1901), p. 289-311.

Dans cette excellente série d'articles de toute longueur, M. von Lemm a montré combien lui sont familiers les textes coptes publiés et inédits. Il y traite de grammaire et de lexicographie, presque autant que de critique textuelle; il n'y a guère cependant de branche de la science copte qu'il n'ait étudiée dans ces *Kleine Koptische Studien*.

i. *Ist « Paulus der Architect » der Verfasser des « Triadon »?* C'est à tort que M. Révillout, ayant mal compris un vers du *Triadon* 470 (216), a cru pouvoir attribuer à un certain « Paul l'Architecte », d'ailleurs parfaitement inconnu, la composition de ce curieux poème[1] : dans le texte il s'agit de l'apôtre S. Paul! M. von Lemm cite, fort à propos, un passage analogue du martyre de S. Victor.

ii. *Indien und Indier in der koptischen Litteratur*. Liste de tous les exemples de Ἰνδιά et de Ἰνδοί que fournissent les textes coptes, sous les formes plus ou moins bizarres de ⲧ-ⲉⲛⲇⲓⲁ, ⲧ-ⲉⲛⲧⲓⲁ, ⲧ-ⲓⲛⲇⲓⲁ, ⲧ-ⲁⲛⲇⲓⲁ; ⲧ-ⲉⲛⲇⲓⲕⲏ; ϩⲛ̄ⲧⲟⲩ, ϩⲉⲛⲧⲟⲩ, ϩⲏⲛⲧⲟⲩ.

iii, iv, v. Études sur les noms géographiques ⲕⲁⲗⲁϩⲏ, ⲡⲉⲗⲥⲟⲉⲓ et ⲡⲥⲛ̀ⲗⲁⲉ (var. ⲡⲥⲓ̈ⲛ̀ⲗⲁⲉ, ⲡⲥⲩⲙ̀ⲉⲗⲁ). Cette dernière localité était située près de Panopolis.

vi. *Hiérakion*. Plusieurs textes coptes nous apprennent que S. Victor fut

1. M. von Lemm m'écrit qu'il en publiera sous peu une édition critique.

condamné à périr dans une tour ou un ⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ du nome Antinoïte, tour dont le nom n'est pas donné. M. von Lemm retrouve dans deux textes coptes le nom de cette tour, ϩⲓⲉⲣⲁⲙⲓⲟⲛ ou ϩⲓⲉⲣⲁⲕⲓⲟⲛ, ce qui lui permet de corriger un texte arabe où on lit *Barqon* et un texte éthiopien qui donne *Ndrqôn*.

VII. *Ein eigenthümlicher Gebrauch von* ϩⲟⲓⲛⲉ.

Ce mot n'a pas seulement le sens de *quelque*, il a encore celui de *tel*.

VIII, ⲉⲧϩⲓⲟⲥ = Εὔιος.

Le nom propre copte ⲉⲧϩⲓⲟⲥ, quoique assez fréquent, n'avait pas encore été expliqué d'une façon satisfaisante.

IX. *Zur Geschichte der Bekehrung der Iberer zum Christenthume.*

Sainte Nino, la patronne nationale de la Géorgie, serait identique avec une sainte Theognosta dont le *Codex Borgianus* 168 nous a conservé la vie en sahidique; M. von Lemm réédite d'après Guidi le texte de ce ms. et y joint un curieux fragment des actes coptes de S. Philippe (cf. *suprà*, XII, *b*) récemment découvert par lui à la Bibliothèque Nationale (Ms. copte 129[18], f. 103).

X. *Bemerkungen zu einigen Stellen der koptischen Apokalypsen.*

Il s'agit de l'Apocalypse d'Élie et celle de Sophonias, dont M. Steindorff a publié récemment une édition critique dans les *Texte und Untersuchungen* d'après des mss. de Paris et de Berlin. M. von Lemm discute plusieurs points de la traduction de M. Steindorff et profite de l'occasion pour étudier à fond un certain nombre de détails lexicographiques.

XI. Étude sur les mots ⲁⲣϫ et ⲁⲣⲕⲟⲥ.

Pour désigner un ours le sahidique n'emploie pas le mot grec ἄρκτος; il se sert peu de la forme secondaire ἄρκος; par contre, il emploie fréquemment la forme ἄρξ, qui ne se rencontre en grec que dans l'inscription du roi Silko à Kalabsheh (Nubie); Lepsius avait, dès 1875, reconnu dans cet exemple unique d'ἄρξ un *copticisme* évident. M. von Lemm confirme cette opinion et cite de nombreux exemples de l'emploi du mot ⲁⲣϫ dans les textes coptes. Mais quelle peut être l'origine de cette forme inconnue en grec? M. von Lemm propose avec vraisemblance d'y voir une forme née de l'analogie : il n'y a pas de mot plus commun que ⲥⲁⲣϫ; on aura pris ἄρκος pour un génitif comme σαρκός.

XII. *Sunammitin oder Adullamitin?*

Dans le Cantique des cantiques VI, 12 et VII, 1 la version copte de la Bible donne la forme *Odollamitès* ou *Odolamitès* au lieu de *Soulamitis* ou *Sounamitis* de la Septante et des autres versions. On considère d'ordinaire la Sulamite comme une femme de la ville de *Sunem*. M. von Lemm se demande s'il ne s'agit pas plutôt d'une *Adullamite* de la ville d'*Adullam*; il montre que les versions arméniennes et géorgiennes, toutes les deux fort anciennes, contiennent la même variante que la version copte.

XIII. ⲕⲱ ⲕⲁϩⲏⲧ *oder* ⲕⲱⲕ ⲁϩⲏⲧ.

L'auteur discute longuement pour savoir laquelle de ces deux formes est la bonne; il se prononce en faveur de la seconde.

XIV. *Zum Namen « Pachomios ».*

Note sur la désinence -ⲟ (-ⲱ, -ⲁ) = *grand*, dans l'onomastique copte, à propos du nom ⲡⲁϫⲟⲙⲟ. L'auteur signale notamment d'après Wilcken le nom

divin Χνουβωνεβίηβ d'une inscription grecque d'Assouan : ce nom est la transcription exacte de l'égyptien *Khnoum le grand, seigneur d'Éléphantine.*

XV. *Griechische und lateinische Wörter in Koptischen.*

Étude sur un certain nombre de mots grecs ou latins qui se trouvent dans les textes coptes et dont l'identification et l'interprétation n'avaient pas encore été faites d'une façon satisfaisante.

Signalons dans le même ordre d'idées un article très important que vient de publier M. Wessely dans les *Wiener Studien* (t. XXIV, 1902 et XXV, 1903) : *Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrusurkunden.* On y trouvera la liste très complète de tous les mots latins que contiennent les papyrus grecs d'Égypte publiés jusqu'à ce jour; l'auteur y a ajouté tous ceux que contiennent les papyrus inédits de la collection Rainer. Ce travail rendra de grands services à tous les papyrologues.

XVI. Étude sur le nom géographique ⲡⲉⲗⲡⲁϩ.

Dans son édition du pseudo-Denys l'Aréopagite de Paris (cf. *suprà*, XIV), M. von Lemm avait laissé inexpliqué le nom de la ville de ⲡⲉⲗⲡⲁϩ où se trouvait Denys au moment de la Passion. Comme Denys, dans sa lettre VII, à Polycarpe, dit très clairement qu'il était alors à Héliopolis, M. von Lemm avait cru que ⲡⲉⲗⲡⲁϩ était une localité voisine d'Héliopolis d'Égypte. Il a découvert depuis qu'il s'agissait en réalité d'Héliopolis de Syrie et que ⲡⲉⲗⲡⲁϩ était la forme copte du nom très familier de *Ba'albek*. De cette jolie trouvaille M. von Lemm a tiré une conséquence bien plus intéressante. [Dans ses *Contes et romans de l'Église chrétienne*, M. Amélineau a traduit un texte (arabe?) intitulé : *Copie du discours prononcé par notre père anba Donatios, le premier évêque de la ville d'Athènes, consacré comme tel de la main de l'apôtre Paul*, etc. Le discours débute par le récit d'un songe qu'eut Donatios à *Balbek*, songe dans lequel il vit la crucifixion du Christ. La conclusion s'imposait. *Donatios* n'était autre que *Dionysios* et M. Amélineau avait publié *sans s'en apercevoir* une homélie inconnue de S. Denis l'Aréopagite.

Dans sa *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*[1], M. Amélineau paraît croire que la ville d'Héliopolis (d'Égypte) a pu porter parfois en copte le nom de ⲡⲉⲧϕⲣⲏ; il cite même l'Exode XLI, 45. M. von Lemm remarque avec raison qu'il faut lire Genèse XLI, 45 et que ⲡⲉⲧϕⲣⲏ, dans ce verset, ne désigne pas Héliopolis, mais tout simplement Putiphar.

XVII. *Zu den Lesestücken in Steindorff's Koptischer Grammatik.*

Dans la chrestomathie qu'il a jointe à son excellente grammaire copte, M. Steindorff a réédité quelques passages des homélies sahidiques sur S. Victor, publiées par Bouriant d'après un ms. de la Bibliothèque Nationale[2]; il a introduit dans le texte de nombreuses corrections dont un grand nombre avaient été proposées presque en même temps par M. Atkinson. M. von Lemm a pu collationner le ms. original et établir ainsi un texte définitif qu'il espère

1. M. von Lemm en fait *La géographie d'Égypte en époque copte* : il est dangereux de citer de mémoire les titres des ouvrages en langues étrangères.

2. Ms. copte 129[18] ff. 39-127; un feuillet (pp. 125-126) dans la collection Golenischeff; 2 ff. à retrouver (pp. 109-112; sont-ils à Paris?).

publier sous peu ; en attendant, il a donné un *erratum* utile pour les parties contenues dans la grammaire de M. Steindorff : deux fois ce dernier avait corrigé à tort le texte de M. Bouriant qui, dans ces deux cas, était parfaitement conforme à la lecture du ms.

XVIII, *Bemerkungen zum Koptischen Kambyses-Roman.*

On appelle *Roman de Cambyse* un texte très mutilé d'une douzaine de pages publié en 1899 par H. Schäfer[1]. M. von Lemm reprend *ab ovo* l'étude de ce document remarquable, soumettant la restitution et la traduction de M. Schäfer à un examen minutieux, étudiant au passage de nombreux points de lexicographie et de grammaire.

On y lira avec un intérêt particulier une longue note sur la ville de ⲧⲁϕⲛⲁⲥ (*Tahpanhes*) dans le Delta. M. von Lemm, à ce propos, signale une erreur commise par Zotenberg, qui, dans sa traduction de la Chronique de Jean de Nikiou, rend deux fois par « Thèbes » le nom de *Tenfâs* (p. 169 et 186-7), alors qu'il s'agit évidemment de ⲧⲁϕⲛⲁⲥ.

XIX. *Zu einer Stelle des Jeremias-Briefes.*

Au milieu d'un discours sur la vanité des idoles (Épître de Jérémie vv. 21-22), on lit dans la Septante cette phrase singulière : « Sur leur corps et sur leur tête volent (ἐφίπτανται) les chauves-souris, les hirondelles et les oiseaux, ainsi que les chats (ὡσαύτως καὶ οἱ αἴλουροι) ; vous saurez par là que ce ne sont pas des dieux : ne les craignez donc pas ». Le texte est corrompu, puisque les chats ne volent pas. La version fayoumique de ce passage emploie à la place de ἐφίπτανται le mot ϣⲁⲧⲉⲗⲙⲏ qui, comme le montre M. von Lemm, ne peut se traduire que par *mingunt*, οὐροῦσιν. Quelque copiste de la Septante aura voulu atténuer la crudité de l'expression : le non-sens qui résulte de sa correction a suffi pour trahir la fraude.

XX. *Bemerkungen zu Erman's Bruchstücken koptischer Volkslitteratur.*

Notes critiques et philologiques sur un récent travail de M. Erman (1897). Un poème relatif à Salomon est un acrostiche alphabétique, détail qui avait échappé au premier éditeur : aux exemples de ce genre poétique énumérés par M. von Lemm, il faut ajouter le poème grec du papyrus Amherst n. II et un curieux cantique grec, dont j'ai copié des fragments sur un parchemin du Musée égyptien du Louvre.

L'auteur réclame, en passant, une édition définitive du ms. akhmîmique des Petits Prophètes, publié successivement par M. Maspero et par M. Bouriant. Il faudrait pour cela que le ms. fût accessible.

XXI. *Anlautendes zum Stamme gehöriges* ⲛ (ⲙ) *als Relationspartikel.*

La particule préfixe ⲛ (ou ⲙ) est la plus fréquente de toutes celles que possède la langue copte. Aussi les Coptes ont-il souvent considéré comme une particule le ⲛ ou le ⲙ initial de noms ou de mots qui leur étaient peu familiers. Le résultat singulier de ces erreurs est que beaucoup de noms ont *perdu* leur ⲛ initial : c'est ainsi que ⲛⲁϩⲟⲩⲭⲟⲁⲟⲛⲟⲥⲱⲣ est devenu ⲁϩⲟⲩⲭⲟⲁⲟⲛⲟⲥⲁⲣ

1. *Bruchstück eines koptischen Romans über die Eroberungs Aegyptens durch Kambyses* dans les *Sitzungsberichte Berl. Akad.*, 1899, p. 727-744.

et que ⲉⲙⲙⲁⲡⲟⲧⲏⲗ ou ⲙ̅ⲙⲁⲡⲟⲧⲏⲗ est devenu ⲙⲁⲡⲟⲧⲏⲗ ; de même ἐγγαστρίμυθος a donné en copte ⲕⲁⲥⲧⲣⲓⲙⲓⲑⲟⲥ.

XXII. — ⲁⲅⲉⲗⲏ *und* ⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲕⲏ.

L'auteur met en garde les coptologues contre la confusion fréquente et facile de ⲧ-ⲁⲅⲉⲗⲏ « le troupeau » avec ⲧ-ⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲕⲏ (ⲥⲧⲣⲁⲧⲓⲁ) « la (troupe) des anges ».

XXIII. ϫⲓ-ϭⲟⲗ, ϫⲓ-ⲟⲧⲁ, ϫⲉ-ⲙⲉ.

La voyelle ⲓ dans ϫⲓ-ϭⲟⲗ et dans ϫⲓ-ⲟⲧⲁ serait due à une fausse étymologie rapprochant ces mots du verbe ϫⲓ « prendre ». M. von Lemm montre qu'on a quelques exemples en sahidique des formes originales ϫⲉ-ϭⲟⲗ et ϫⲉ-ⲟⲧⲁ.

XXIV. *Ein bisher nicht erkanntes Fragment aus Epiphanius' Schrift* Περὶ τῶν ιϐ' λίθων.

Zoëga avait, dès le début du siècle dernier, reconnu dans deux feuillets de la collection Borgia (n. 255) deux passages du traité de S. Epiphane sur les douze pierres précieuses. M. von Lemm a découvert que les quatre feuillets qui forment le *Codex Borgianus* 131 font partie du même ms. que les deux feuillets du *codex* 255 et qu'ils contiennent, par conséquent, un long fragment du traité de S. Epiphane. Le texte du ms. Borgia 131 a été publié par M. Guidi qui croyait, comme Zoëga, être en présence d'un *Encomium S. Pauli Apostoli.*

M. von Lemm a reconnu que la version copte de ce traité est beaucoup plus développée que la version grecque (qu'on savait très écourtée) ; elle ne ressemble pas plus à la version latine. Quant à la version géorgienne, éditée par M. Dzanaswili, la première partie seule avait paru quand M. von Lemm a écrit son article.

XXV. *Bemerkungen zu einigen Stellen des Codex Brucianus.*

Le texte du célèbre papyrus gnostique d'Oxford a déjà été publié deux fois, par M. Amélineau et par M. Carl Schmidt. M. von Lemm a cependant trouvé plusieurs passages dont le texte et la traduction prêtaient encore à la discussion. Il les a étudiés avec une pénétration et une érudition qui ne laissent rien à désirer.

XVI. *Miscellanea Coptica* dans *Aegyptiaca, Festschrift für Georg Ebers* (Leipzig, 1897, 8), pp. 37-41.

Trois courtes notes, la première sur une forme rare de l'impératif en sahidique, la deuxième sur un fragment d'une vie de S. Athanase, copié par lui dans un papyrus de Turin, la troisième sur le mot ⲟⲩⲗⲱⲙ dans un fragment inédit des Apophthegmata Patrum appartenant à W. Golenischeff.

XVII. *Zwei koptische Fragmente aus den Festbriefen des heiligen Athanasius* dans le *Recueil des travaux rédigés en mémoire du Jubilé scientifique de M. Daniel Chwolson, professeur émérite à l'Université de St. Pétersbourg,* 1846-1896 (Berlin, 1899, 8°), p. 189-197.

Des célèbres *Épîtres Festales* que saint Athanase adressait chaque année aux fidèles pour fixer la date de Pâques, il ne reste en grec que de trop courts et trop rares fragments. En 1848 Cureton publia la traduction syriaque des vingt

premières lettres, avec un résumé également en syriaque des vingt-cinq autres[1] ; il avait eu la rare bonne fortune de découvrir ces textes précieux dans un ms. mutilé du *cinquième* siècle rapporté par Tattam et Pacho du couvent de Sainte-Marie Deipara dans le désert de Scétè. En 1852 Larsow en donna une traduction allemande[2] et un bon commentaire[3] et en 1853 Angelo Mai les republia avec une traduction latine[4]. Depuis lors, ces lettres étaient tombées à peu près dans l'oubli. En 1898, M. Carl Schmidt ajouta une nouvelle lettre aux vingt dont nous avions le texte[5] : il avait trouvé, dans le ms. copte 151 de Paris, 8 ff. paginés de 171-178 écrits sur deux colonnes de 28-30 lignes et contenant la traduction sahidique de l'Épître Festale de l'année 367, la trente-neuvième par conséquent.

Ce sont deux nouveaux fragments de la version sahidique que vient de publier M. von Lemm. Il les a trouvés, décrits depuis longtemps par Zoega, mais encore inédits, dans les *codices Borgiani* de Naples, où ils portent les nos 249 et 250.

Ce sont deux feuillets, paginés 1-2 et 41-42, écrits sur une colonne de 27-31 lignes ; le premier contient le début de la première lettre, le deuxième le début de la vingt-cinquième. Cette dernière lettre (an 353) ne figure pas parmi celles publiées par Cureton ; elle ne contient du reste aucun renseignement historique ; remercions néanmoins M. von Lemm de nous avoir rendu cette page des œuvres du célèbre patriarche et espérons qu'un explorateur heureux nous rendra bientôt les vingt et quelques lettres qui nous manquent encore.

XVIII-XIX. M. von Lemm est encore l'auteur de remarques sur une inscription publiée par Mordtmann dans le tome VII de la *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* (*ibid.*, t. VIII, 1885, p. 67-68) et d'un court article intitulé *Zur byzantinischen Erzählungslitteratur* dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX (1900), p. 382-387[6]. Il prépare en ce moment une édition du *Triadon* et de tous les fragments coptes du roman d'Alexandre.

1. W. Cureton, *The festal letters of Athanasius discovered in an ancient syriac version* (London, 1848, in-8°), LXII-(56) [54], pp.

2. Il en existe aussi une traduction anglaise que je n'ai pas vue, *The Festal Epistles of Saint Athanasius... translated from the Syriac with notes and indices* par [H. Burgess], mais publiée par H. G. W(illiams), dans le recueil de Pusey, *A Library of Fathers of the Holy Catholic Church.*

3. F. Larsow, *Die Fest-Briefe des Heiligen Athanasius Bischofs von Alexandria, aus dem Syrischen übersetzt und durch Anmerkungen erläutert* (Leipzig et Göttingue 1852, in-8°, VIII 156 p.).

4. *Nova patrum bibliotheca*, t. VI, première partie (*Romæ*, 1853, in-4°), XII-168 p.

5. C. Schmidt, *Die Osterfestbrief des Athanasius vom Jahre* 367 dans les *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische Klasse*, 1898, p. 167-203. M. Crum (*Egypt Exploration Fund, arch. report*, 1897-98, p. 60-61 signale d'autres fragments inédits du même ms. à Oxford, à Paris et au *British Museum*, notamment la fin de la lettre 39 à Oxford (M. Crum en a traduit quelques lignes *l. c.*). Cf. encore Crum, *ibid.*, 1898-99, p. 56 ; Pietschmann, *Nachr. Gött.*, 1899, p. 87 et Zahn, *Erlanger Festschrift für Prinz Luitpold von Bayern* (1901).

6. Cf. aussi O. von Lemm, *Actes du 6e Congrès des orientalistes* (Leyde, 1883), *Comptes-rendus*, t. I, p. 143.

Je voudrais pouvoir analyser ici les travaux de deux autres coptologues russes, Wladimir de Bock et B. Touraieff. Ne sachant pas le russe, je dois me borner à signaler les titres de leurs principaux travaux :

B. Touraieff. *Koptskia Ostraca kollekcii V. S. Golenisheva*, Les ostraka coptes de la collection V. S. Golénischeff dans *Bull. Acad. Imp. Sciences*, t. X, n. 5, mai 1899, p. 435-449, gravures. P. 436 ostrakon avec Actes des Apôtres, I, 9-11 et autre avec la lettre du Christ à Abgar].

— Une épitaphe copte de l'an 786 au musée de Gizeh, *ibid.*, 1896 (cf. Crum *Catal. mus. Caire*, n. 8906).

— *K istorii gretcheskago perioda v verchneegypetskom bogoslugenii*, De l'histoire pendant la période grecque de la liturgie de la Haute-Égypte. Deux fragments liturgiques grecs, l'un de la collection Golénischeff, l'autre de la collection de Bock dans les *Annales Byzantines* t. VII, n. 3, 1900 (article de 6 p.).

— *Paschalnaia slugba koptskoi cerkvi.* Le livre de pâques de l'église copte, dans les *Commentationes Philologicae* en honneur de M. Pomjalowski (S.-Pétersbourg, 1897). D'après le ms. n. 5 de l'*Institut des langues orientales du Ministère des Affaires étrangères* et le ms. copte n. 36 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

W. de Bock. *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne. Édition posthume* [par Smirnoff et Golénischeff] (S.-Pétersbourg, 1901, oblong), II-94 p. et atlas de 23 très belles planches en phototypie. Texte en français et en russe. Nombreuses et excellentes illustrations. Ouvrage archéologique de premier ordre qui fait autant honneur à ses éditeurs qu'à l'auteur.

— *O koptskom iskusstvie. Bronzovwii koptskii sosud*, De l'art copte : plats de bronze copte, dans les *Zapiski de la Soc. Imp. d'Arch.*, t. VII, p. 130-246. *O koptskom iskusstvie : koptskia uzortchatwia tkani*, De l'art copte : les broderies, dans *Trudi VIII Archeologitcheskago Siezda v Moskvie*, Procès-verbaux du VIIIe Congrès archéologique de Moscou, t. III, p. 218-245, pl. XVI-22.

— *Notice sur les monuments coptes de la vallée du Nil* dans *Comité de conservation des monuments de l'art arabe. Fascicule* XVe. *Exercice* 1898 (Le Caire, 1900, in-8), p. 69-72 : *annexe au rapport, n.* 237.

Voici enfin, d'après les notes que m'a fournies M. von Lemm, quelques indications sur l'état actuel des collections de mss. coptes à Saint-Pétersbourg :

I. Bibliothèque Impériale publique.

Cf. [B. Dorn]. *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la Bibl. Imp. Publ. de St.-Pétersbourg* (S.-Pét. 1852, in-4°), p. 565-567 : VII, *Mss. coptes* nn. DCXXIII-DCXXX. En voici la liste sommaire :

P. 565, n. 623. Cf. supra, n. IV *b*.

n. 624 (29 ff.) Évangile de S. Jean.

n. 625 (91 ff.) Apocalypse de S. Jean (copte-arabe).

P. 566, n. 626 (16 ff.) Liturgie (copte-arabe) contenant Corinthiens, I, 1-10; Psaume LXXXV, 11; Ev. de S. Jean, I, etc.

n. 627 (62 ff) Copte-arabe. Consécration du Patriarche d'Alexandrie.

n. 628 (10 ff.) Daté de 1028; liturgie (copte-arabe) contenant Ephésiens, v, 22-33; Psaume XIX, 6, etc.

Pp. 566-567, n. 629 (76 ff.) Liturgie copte-arabe.

P. 567, n. 630 (78 ff.) Liturgie copte-arabe.

Les nn. 624 à 630 viennent de la collection du conseiller de collège Doubrovsky; les nn. 625, 627 et 630 avaient appartenu au XVIIIe siècle à Fourmont.

Les mss. décrits par Tischendorf, dans sa *Notitia editionis codicis bibliorum Sinaitici* (Lipsiae, 1860 in-4°), p. 65-67, ont été publiés par M. von Lemm (*suprà*, nn. IV, V, VI, VIII, XII). D'autres fragments sahidiques en mauvais état n'ont pas encore été étudiés.

II. Musée asiatique de l'Académie Impériale des Sciences.

Cf. B. Dorn, *Das Asiatische Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* (S.-Pét. 1846), p. 114. Il y a quelques années le Musée a acheté à M. Papadopoulos Kerameus quelques manuscrits liturgiques sans grande importance.

III. Institut des Langues Orientales du ministère des Affaires étrangères. Cf. Collections scientifiques de l'Institut des Langues Or., t. VI (1891), p. 113-127. Copte-arabe, nn. 238 et 239. Ce catalogue est rédigé par le baron David Gunzbourg avec la collaboration de O. von Lemm. Cf. encore Touraieff, *Le livre de pâques*.

IV. Société des amateurs des lettres anciennes.

4 ff. publiés par O. von Lemm (*suprà*, n. XI).

V. Collection particulière de M. Wladimir Golénischeff.

Série intéressante de papyrus et de parchemins sahidiques, ces derniers provenant du Monastère Blanc (*Deir Anba Schenoudah*). Plusieurs textes ont été publiés par O. von Lemm (*suprà*, nn. XI, XII, XVI), qui se propose de numéroter tous les feuillets et de dresser un catalogue de la collection.

SEYMOUR DE RICCI.

M. Strzygowski et la « question byzantine ».

Le troisième fascicule des *Byzantinische Denkmäler*, publiés sous la direction de M. Josef Strzygowski (1903), s'ouvre par un intéressant mémoire de ce savant, qui a presque les allures d'un manifeste. Il aurait fait la joie de Courajod, que M. Strzygowski ne cite pas, non plus que M. Choisy, dont Courajod se réclamait volontiers. Mais l'avenir fera l'histoire de la science et mettra en lumière l'apport de chacun à l'œuvre commune de vérité[1]. Pour le moment, je vais me contenter de résumer de près l'important travail de M. Strzygowski.

Les deux mémoires publiés dans le fascicule que nous annonçons sont l'œuvre de MM. E. Diez et J. Quitt. Le premier, relatif aux miniatures du *Dioscoride* de Vienne, montre comment le pays originaire du byzantinisme, l'Anatolie, a

1. Il ne faut pas oublier que M. Strzygowski a indiqué les points essentiels de sa doctrine dès 1892 (*Die byzantinische Kunst*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 61-73).

établi son influence sur Constantinople — comment l'hellénisme, déjà orientalisé par le christianisme, inondé par une nouvelle vague venue d'Orient, devint le byzantinisme. Le second mémoire, sur les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne, montre l'apogée de Byzance à l'époque de Justinien ; la volonté impériale dicte à la capitale de l'Empire d'Occident le contenu de la décoration d'une de ses églises. En effet, M. Quitt a essayé de prouver que cette décoration s'inspire de la thèse *dyophysite*, soutenue par Justinien, et qu'elle a, sur le sol de l'Italie, toute la valeur d'une prise de possession de la péninsule par la théologie du Césaropape oriental.

1. *Constantinople et la zone du nord.*

On se figure volontiers la nouvelle ville sur le Bosphore, Νέα Ῥώμη, comme une imitation de la *Roma aeterna*, une colonie latine sur le sol grec. L'établissement, à Byzance, de familles patriciennes romaines, la division de la ville d'après le modèle de Rome, etc. ont favorisé la diffusion de l'erreur qui prend pour *bas-romain* ce qui est, en réalité, *proto-byzantin*. Constantin n'a pas choisi l'emplacement de la nouvelle capitale parce qu'il éprouvait le besoin de transférer Rome en Orient; il voulait, au contraire, s'affranchir de Rome. D'ailleurs, le monde oriental commençait à prendre tellement le dessus sur l'Occident que Rome n'était plus le centre du monde civilisé. Déjà Dioclétien s'était établi à Nicomédie; Constantin songea d'abord à relever Troie et passa ensuite de Chalcédoine à Byzance. On sentait que la mer de Marmara et ses détroits étaient désignés pour baigner les murs d'une capitale. A cela se joignait un motif d'ordre tout matériel, l'existence des énormes carrières du marbre de Proconnèse, dont le port d'embarquement était Cyzique. Constantin n'avait nullement besoin de compter sur les marbriers romains ; l'Asie Mineure, depuis longtemps, exportait des marbres et des sculptures en Italie. Le Christ en relief récemment publié par M. Strzygowski (*Orient und Rom*, p. 40) et les sarcophages qu'il a groupés autour de cette œuvre sont sortis d'une même école cyzicène, à laquelle paraît appartenir également le grand sarcophage récemment transporté de Konieh à Constantinople (*Monum. Piot*, t. IX, pl. 17). La décoration de ce sarcophage présente des éléments incontestables de ce que sera la décoration byzantine.

Ce qui est vrai de ce groupe de monuments est vrai d'une manière générale. L'Anatolie est le corps de l'art byzantin ; à Constantinople, ce corps reçoit un vêtement qui est l'art byzantin, auquel contribuent des apports de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse. Rome n'est plus rien ; elle reçoit, mais ne donne pas. Constantinople, au point de vue de l'art, devient un centre gréco-oriental, absolument étranger au romanisme. Si la même politique avait prévalu dans d'autres domaines, si les empereurs, et tout d'abord Justinien lui-même, s'étaient détournés de Rome pour se tourner résolument vers l'Orient, comme le voulait Théodora, l'Empire, au lieu de déchoir après Justinien, se serait enrichi et fortifié de telle sorte qu'il eût pu résister plus tard à toutes les tempêtes. La grande faute fut de négliger l'Anatolie, la Syrie et l'Égypte pour la conquête de l'Italie, faute que les empereurs allemands renouvelèrent. Parce

que l'art byzantin fut et resta bien oriental, il a survécu à toutes les catastrophes et subsiste encore dans toute la sphère de l'orthodoxie grecque.

M. Strzygowski a récemment parcouru l'Asie Mineure, dressant le plan d'une foule d'églises en ruines qui avaient été négligées des archéologues; il publiera prochainement à ce sujet un livre intitulé : « L'Asie Mineure, un pays nouveau de l'histoire de l'art; les églises antérieures à Justinien [1] ». Ce voyage a été pour lui fécond en révélations inattendues. Que n'a-t-on écrit sur l'origine romaine de la basilique, sur le développement romain de la coupole, sur les origines romaines de Sainte-Sophie! Autant d'illusions! La basilique, la construction centrale, la basilique à coupole, l'église cruciforme à coupole, tout cela est indigène en Asie Mineure. L'art du *Hinterland* anatolien et syrien fournit le type d'une basilique en pierres équarries qui n'a rien de commun avec les modèles romains. On y compte près d'une douzaine de constructions rondes ou octogonales avec supports intérieurs. C'est d'Anatolie que ces types ont passé à Rome. L'église cruciforme à coupole, modèle anatolien, ne s'est introduite en Italie que par l'imitation de l'église des Apôtres à Constantinople (S. Nazaro à Milan et S. Marco à Venise). On ne se doute pas encore de ce qu'a fait pour l'art l'Orient hellénisé, à une époque où Rome, centre politique du monde, attire seule les regards des historiens!

Dans le domaine de la peinture, les renseignements que fournit Asterios d'Amasie (mort vers 410) suffiraient à attester le développement de cet art dans l'Anatolie chrétienne. La découverte des fragments de l'Évangile de Matthieu à Sinope (*Mon. Piot*, t. VII, pl. 16-19) et la concordance de ces images tant avec celles du *codex* de Rossano qu'avec celles que décrit l'évêque d'Amasie, atteste l'existence d'une école de peinture anatolienne. Les miniatures du *Dioscoride* de Vienne dérivent de la même source, qui n'est ni syrienne, ni égyptienne, mais qu'on peut appeler la *zone du nord* dans la préhistoire de l'art byzantin.

2. *Constantinople de la zone du sud.*

A l'Asie Mineure et à la Grèce d'Europe (y compris Salonique) s'oppose la sphère syro-égyptienne, qui exercera une influence considérable sur la transformation de l'art hellénistique en art byzantin. Dans le second fascicule des *Byzantinische Denkmäler*, consacré aux réservoirs de Constantinople, M. Strzygowski en a fourni la preuve. Ces grands travaux ne sont pas inspirés du système romain, mais des types syriens et alexandrins.

Un modèle d'église inconnu à l'Asie Mineure, d'origine syro-égyptienne, se rencontre à Constantinople dans la mosquée Khodja-Mustafa et, transformé par des architectes anatoliens, dans Sainte-Sophie. Le trait caractéristique de cette construction est une coupole centrale flanquée de deux absides de largeur égale à la coupole; si l'abside principale est demi-circulaire, on obtient ainsi le type tréflé à coupole centrale. Ce type est fréquent en Égypte; il se trouve dès la première moitié du ve siècle dans le grand couvent de Schenute à Sohag. Au-

1. Depuis que cet article est écrit, le livre de M. Strzygowski a paru. La *Revue archéologique* en rendra compte.

jourd'hui, il domine encore à l'Athos, ce qui s'explique par l'émigration, vers la montagne sainte, de moines égyptiens et syriens.

Dans le domaine de la sculpture, il n'est pas douteux que l'art copte-alexandrin ait exercé son influence à Byzance. Le relief d'ivoire de Trèves, datant de 552 et représentant Justinien qui dédie l'église de Sainte-Irène, offre un encadrement de type égyptien (*Orient oder Rom*, p. 85). L'archéologue qui passe de l'art byzantin primitif à l'art copte est tout surpris de trouver, le long du Nil, des formes de chapiteaux absolument byzantines; en Égypte, un de ces types de chapiteaux à feuillage se rencontre sur des monuments remontant au IIIe ou au IVe siècle. On se rappelle, à ce propos, l'édit de 334 (*Cod. Theod.*, XIII, 4, 1), dans lequel Constantin demande que des jeunes gens soient formés au métier de constructeurs en Afrique. Il est probable que des Égyptiens, appelés aux carrières de Proconnèse et à Constantinople, y transportèrent les modèles coptes.

En peinture et dans les arts décoratifs, le grand centre sud-oriental était Antioche. Il faut aussi tenir compte de l'influence du commerce avec la Perse, qui ouvrit à Byzance les marchés de l'Inde et ceux mêmes de l'Asie orientale. Dans un mémoire spécial (*Jahrb. der preuss. Kunstsammlungen*, 1903, II). M. Strzygowski a émis l'hypothèse hardie que certaines étoffes de soie syriennes, découvertes en Égypte, révéleraient, à côté d'influences persanes, celles de modèles chinois. Il est évident qu'il ne connaît pas ce que je crois avoir démontré dans la *Revue archéologique* (1901, I, p. 227 sq.), touchant les origines sibériennes et sassanides de l'art chinois; sans quoi les cavaliers du *Tissu Ito* (reproduit à la page 23 de son mémoire) lui auraient inspiré d'autres réflexions.

3. *La victoire dans la zone méditerranéenne.*

Dès le Ve siècle, tout en attirant à elle les énergies du dehors, Byzance commence à rayonner vers le monde occidental. La métropole, héritière des carrières de Proconnèse, constitue et développe l'exportation des marbres ; dans tout le domaine méditerranéen, on trouve des colonnes de marbre asiatique qui étaient exportées, toutes sculptées, de Constantinople (à Salonique, à Parenzo, à Ravenne, à Kairouan, à Kertch, à Tirnovo en Bulgarie, à Jérusalem, à Ahnas en Égypte). A Ahnas, les colonnes seules sont byzantines, le reste est en calcaire du pays. A Rome, on se servait plus volontiers des colonnes de marbre empruntées aux anciens monuments. L'exportation du marbre de Byzance est déjà attestée au IVe siècle par l'histoire du prêtre de Thasos, racontée par Grégoire de Naziance, qui fut chargé d'acheter à Constantinople des plaques de marbre de Proconnèse pour son église. Grégoire de Nysse destine des colonnes de marbre de Proconnèse à la construction d'un octogone. Lorsque l'impératrice Eudoxie fait élever une église sur la place du Marnion de Gaza, détruit en 400, elle envoie de Constantinople non seulement le plan, mais trente colonnes, dont deux de marbre de Carystos (*Vit. Porphyr.*, Acta SS., 26 fév., p. 658).

L'époque de Justinien marque l'apogée de ce rayonnement de Byzance. Jus-

tinien ne fut pas seulement un grand bâtisseur; il s'occupa personnellement de ses bâtisses, comme le prouve, par exemple, le récit de Procope (*de Aed.*, V, 6) sur la construction de l'église de la Vierge à Jérusalem. Procope est bien informé de ce qui touche l'Orient, beaucoup moins de ce qui concerne l'Italie. Il ne dit pas un mot de Saint-Vital de Ravenne, orné cependant de mosaïques qui représentent Justinien et Théodora. Si nous possédions une seule ligne de Procope à ce sujet, Xavier Kraus n'aurait pu, tout récemment encore (*Gesch. der christl. Kunst*, I, p. 440), soutenir que Saint-Vital n'est nullement une création byzantine, mais romaine ou ravennate. Et cependant Saint-Vital est le seul édifice en Italie qui témoigne encore de la merveilleuse floraison de l'art oriental pendant la période qui va de Constantin à Justinien.

Au point de vue de l'architecture, cette église serait plutôt du IVe siècle que du VIe. On trouvera des analogies frappantes en lisant dans Eusèbe la description de l'octogone construit par Constantin à Antioche ou, dans Grégoire de Naziance et Grégoire de Nysse, celles de leurs propres constructions octogonales. Dans la région limitrophe entre l'Asie Mineure et la Syrie du nord, cette forme resta longtemps en faveur. Wiransher en Mésopotamie, Soasa, Binbir-Kilissé, Isaura et Derbé dans le centre de l'Asie Mineure, forment une chaîne de ruines hier encore inconnues qui mène à Constantinople (église de Saint-Jean à l'Hebdomon et de Saint-Michel à l'Anaplous). On n'a nullement besoin, comme on l'a fait jusqu'à présent, de relier Saint-Vital à l'église des Saints-Serge et Bacchos à Constantinople ou aux édifices de Bosra et d'Ezra.

Certains indices donnent à penser que Saint-Vital n'est pas un produit direct du VIe siècle, qu'il y avait, en cet endroit, un édifice antérieur. Agnellus, qui écrivit au IXe siècle une histoire des évêques de Ravenne, reproduit deux inscriptions d'après lesquelles Ecclesius (après 526) remit la construction à Julianus Argentarius, qui l'acheva; la dédicace eut lieu en 547 par Maximianus. Or, à l'intérieur de l'église, on trouve des monogrammes au nom de Julianus en grec et en latin ; mais il y a un autre monogramme sur tous les chapiteaux de l'étage inférieur qui a résisté jusqu'à présent au déchiffrement. M. Strzygowski lit : *Neon episcopus*; or, Neon fut évêque de 449 à 458. Donc, l'histoire de la construction de Saint-Vital remonte plus haut que le témoignage d'Agnellus ne le ferait croire, ce qui s'accorde avec le type tout à fait théodosien d'un des chapiteaux.

Le mémoire de M. Quitt démontre sans réplique, au jugement de M. Strzygowski, que la thèse de l'origine romaine de Saint-Vital doit être abandonnée. Tout au moins en ce qui concerne les mosaïques, on devra reconnaître qu'elles marquent une victoire de la conception artistique de Byzance sur le sol de l'Italie. De là à convenir que le tout est oriental, il n'y aura sans doute pas loin. Pour les colonnes, cela est établi depuis très longtemps; pour le type de la construction, M. Strzygowski promet des preuves irréfutables dans son prochain livre sur les églises chrétiennes de l'Asie Mineure.

Le nord de l'Italie est, au point de vue de l'art, dans la dépendance de l'Orient et non de Rome. S. Nazaro l'atteste assez nettement et S. Lorenzo devient plus intelligible si l'on compare à cette église les grandes constructions

centrales de la Syrie et de l'Asie Mineure comprises entre les règnes de Constantin et de Justinien.

On croirait vraiment entendre Courajod lorsque M. Strzygowski écrit (p. XXVI) : « Je suis curieux de savoir pendant combien de temps encore le vieux préjugé en faveur de Rome et de l'antique s'opposera à la constatation pleine et entière de la vérité : à savoir que l'Orient a créé le nouveau style et que l'art chrétien, où qu'il apparaisse, en particulier aussi à Rome et en Italie, est bientôt devenu le porteur de ce mouvement nouveau, vraiment contraire à l'esprit antique (*geradezu unantik*), mais qui n'en fut pas moins imposant, majestueux et surtout fécond ».

Je rappelle à ce propos ce que l'archéologue autrichien, alors presque un débutant, écrivait en 1892 : « L'art proto-byzantin a pris naissance le jour de la fondation de Constantinople. Sans lui l'art chrétien, peut-être un peu ranimé par l'affranchissement de l'Église, eût subsisté seul jusqu'au jour où les Mahométans, les Germains et les Slaves l'auraient détruit, ce qui est d'ailleurs arrivé. Constantinople devient la pierre angulaire du nouveau monde chrétien et joue un rôle bien plus considérable qu'Alexandrie à l'époque hellénistique. Que l'on accorde encore quelque importance, au IVe siècle, aux vieux centres, notamment à Rome et à Alexandrie, j'y consens ; mais, depuis Théodose, la nouvelle Rome sur le Bosphore prit la tête (du monument intellectuel) et resta bientôt sans concurrente ». On voit que l'intransigeance byzantine de M. Strzygowski ne date pas d'hier.

Salomon REINACH.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 24 AVRIL 1903.

M. le Dr Hamy donne lecture d'une lettre de M. Auguste Chevalier, sur les résultats de sa mission dans la région du Chari.

M. Héron de Villefosse présente une aquarelle représentant la prêtresse carthaginoise découverte en décembre dernier par le R. P. Delattre. Cette statue couchée sur un couvercle de sarcophage est rehaussée de peintures très vives et très délicatement exécutées. E. Renan, dans sa *Mission de Phénicie*, disait, en rappelant les sarcophages anthropoïdes de Palerme et de Solunte dont les peintures ont disparu : « Il serait capital de trouver un sarcophage du genre de ceux dont nous parlons *avec toutes ses peintures*. » Ce vœu est aujourd'hui réalisé.

M. Perrot, président, annonce que M. le duc de Loubat lui a remis, pour les fouilles de Délos, une nouvelle somme de 20.000 francs, qui, ajoutée aux trois dons de 10.000 francs déjà faits par le correspondant de l'Académie, porte cette subvention à 50.000 francs. — M. Perrot remercie M. le duc de Loubat au nom de l'Académie et au nom de l'École française d'Athènes, qui vient d'être doté, ainsi que l'École de Rome, de la personnalité civile.

M. Charles Joret lit une note du Dr Bonnet, attaché au Muséum d'histoire naturelle, sur les peintures d'un manuscrit de Dioscoride conservé à la Bibliothèque nationale (grec 2179).

M. Louis Havet signale, dans les comédies de Plaute, plusieurs passages qui constituent des interpolations dues à un Grec.

SÉANCE DU 1er MAI 1903.

M. Philippe Berger, empêché d'assister à la séance, écrit qu'il a reçu du R. P. Delattre une coupe en plomb, couverte d'ornementations, qui porte une inscription bilingue, phénicienne et grecque. La partie phénicienne doit se lire *le Elim* « aux dieux » ou « au dieu ». La partie grecque est plus mutilée; on y distingue pourtant les lettres φηαμ ou φηαμι, qui paraissent désigner soit celui qui a fait l'offrande, soit le dieu auquel elle était faite.

M. Paul Meyer rend compte du Congrès international des sciences historiques qui a récemment tenu des séances à Rome.

M. Louis Havet insiste sur l'importance qu'il y aurait à appuyer un des vœux émis par le Congrès, pour l'unification de la prononciation latine dans les différents pays. — M. Bouché-Leclercq indique dans quelles conditions ce vœu a été présenté. — MM. Boissier, Babelon, Heuzey et Joret présentent diverses observations.

M. Louis Havet étudie divers passages du discours de Cicéron *pro lege Maniliae*, de l'*Aulularia* de Plaute (v. 437).

M. Emile Picot présente la *Bibliographie des travaux de Léopold Delisle*, par Paul Lacombe. — M. Perrot, président, félicite M. Delisle au nom de l'Académie.

SÉANCE DU 8 MAI 1903.

M. Philippe Berger présente la photographie du disque de plomb avec inscription bilingue dont il a annoncé la découverte. Les palmettes qui le décorent sont très élégantes. L'inscription est de bonne époque, presque archaïque; elle paraît devoir se lire : « Au dieu Phéamios. » Le reste de ce petit texte est presque entièrement effacé. — M. Berger présente ensuite une nouvelle épitaphe de prêtresse trouvée par le R. P. Delattre. Elle porte : « Tombeau d'Ummastoret, fille d'Esmounamas, la prêtresse. » Elle a été trouvée en place, encastrée dans la pierre fermant l'entrée du sépulcre.

M. Salomon Reinach communique, au nom de M. Clerc, directeur du Musée de Marseille, un bas-relief découvert à Montsalier et appartenant à M. l'abbé Arnaud d'Agnel. Il représente un groupe de trois personnages et une tête humaine de grande dimension, posée sur une espèce de socle. Sur le socle sont gravées des lettres grecques qui ne donnent pas de sens; M. Clerc suppose qu'on est en présence d'une sculpture et d'une inscription ligures.

M. le Dr Hamy annonce que la commission de la fondation Garnier a alloué : 6.000 francs à M. Dufour, pour terminer les recherches archéologiques commencées en 1901 dans le monument kmer de Bayôn, à Angkor; — 15.000 francs à M. le capitaine Lenfant, attaché à la section technique des troupes coloniales au Ministère de la guerre, pour l'aider à accomplir une mission scientifique de la Binoué au Tchad par le Mayo-Kebbi, les lacs Toubouri et le Logone; — enfin, 1.500 francs à M. le lieutenant Desplagnes, pour reprendre et continuer ses fouilles dans les tumulus de la région de Tombouctou.

M. Babelon communique un grand médaillon d'or de Constantin qui fait partie des collections de M. Carlos de Beistegui. Ce médaillon, qui donne à Constantin le titre *d'Invictus Constantinus Maximus Augustus*, et porte au revers la légende : *Felix adventus Augustorum nostrorum*, a été frappé pour commémorer la célèbre entrevue de Constantin et de Licinius, à Milan, en février 313. On sait que c'est dans cette conférence que fut proclamée pour la première fois la liberté des cultes.

M. Léopold Delisle propose, au nom de la Commission du concours des Antiquités nationales, d'augmenter le nombre des mentions à décerner. — Cette proposition est adoptée.

M. Salomon Reinach commente une inscription récemment découverte à Rome, qui fait connaître les exploits d'un cocher de cirque du temps de Domitien, Avilius Teres. L'inscription indique les noms et le pays d'origine des chevaux qui ont valu ses nombreuses victoires à Avilius. Presque tous ces chevaux sont africains; quelques-uns sont grecs, gaulois ou espagnols. Dans d'autres documents du même genre, qui sont des « éloges » de cochers, ce sont toujours les

chevaux africains qui sont les plus nombreux. Pas une seule fois il n'est question d'un cheval arabe. C'est que les Arabes, à l'époque de l'Empire romain, avaient des chameaux et non pas des chevaux, tandis que les habitants de l'Afrique du nord avaient les plus beaux chevaux du monde et ne possédaient pas de chameaux. Il faut descendre jusque vers l'an 1100 p. C. pour trouver dans un texte grec l'éloge d'un cheval arabe. Dans l'intervalle s'était produite l'invasion arabe dans l'Afrique du nord, qui reçut sans doute, à cette occasion, un grand nombre de chameaux, mais à laquelle les Arabes enlevèrent ses meilleurs chevaux ; désormais le cheval barbe, introduit en Syrie et en Arabie, y fera souche de la race arabe. C'est d'Afrique, et non d'Arabie, que les Égyptiens, les Grecs et peut-être les Assyriens ont tiré leurs meilleurs chevaux ; si le cheval grec du Parthénon ressemble à la fois au cheval arabe et au cheval anglais, c'est qu'ils ont pour ancêtre commun le cheval barbe. Ce dernier est probablement un dérivé d'une des variétés de zèbres indigènes en Afrique et n'a rien à voir avec le cheval quaternaire européen, qui a donné les races communes de l'Europe et de l'Asie. L'hypothèse de la provenance asiatique des chevaux de race noble est aussi dénuée de fondement que celle de l'origine asiatique des Aryens. — MM. Babelon, Pottier et Heuzey présentent quelques observations.

SÉANCE DU 15 MAI 1903.

M. Babelon communique, au nom de M. Clermont-Ganneau, une lettre de M. Weber (Tripoli de Barbarie, 5 mai 1903) contenant le dessin et les estampages d'une colonnette de pierre calcaire, trouvée à *Leptis Magna*, et dont le fût est surmonté d'un chapiteau sculpté dans le même bloc. Sur la face antérieure de l'abaque est gravée une ligne de caractères romains; l'inscription se poursuit en deux autres lignes dans un cartouche formant la partie inférieure du chapiteau. M. Clermont-Ganneau croit lire : *Merc(urio) et Minervae* | *Animos* (?) | *summa fide*.

M. Salomon Reinach donne lecture du rapport de la commission du concours des Antiquités nationales, qui a décerné les médailles et les mentions de la manière suivante : 1re médaille, M. l'abbé Angot, *Dictionnaire historique de la Mayenne*; 2e médaille, M. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*; 3e médaille, M. Espinas, *Les finances de la commune de Douai, des origines au* XVe *siècle*; 4e médaille, MM. Maître et Berthon, *Itinéraire de Bretagne*. — 1re mention, M. l'abbé Dijon, *L'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné*; 2e mention, M. Labande, *Études d'histoire et d'archéologie romane*; 3e mention, M. Romanet, *Géographie du Perche*; 4e mention, M. Alliot, *Visites archidiaconales de Josas*; 5e mention, M. de Rochemonteix, *Les églises romanes de la haute Auvergne*; 6e mention, M. Pagart d'Hermansart, *L'administration municipale de Saint-Omer*; 7e mention, MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, *Les antiquités de la Vallée-de-l'Arc*; 8e mention, M. Portal, *Histoire de la ville de Cordes*; 9e mention, M. Porée, *Le consulat et l'administration municipale de Mende*.

SÉANCE DU 22 MAI 1903.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de

M. Gaston Paris. Les candidats sont MM. Élie Berger, Maurice Croiset et Antoine Thomas.

M. Maurice Croiset, ayant obtenu la majorité des voix, est proclamé élu.

M. Louis Havet annonce que la commission du prix Chavée a partagé ce prix également entre les ouvrages de MM. Constantin et Désormeaux, *Dictionnaire savoyard*; de MM. Dottin et Langouët, *Glossaire du parler de Pléchâtel* (Ille-et-Vilaine) ; et de M. Guerlin de Guer, sur les parlers normands.

M. Charles Joret fait une communication sur la bataille de Formigny, gagnée le 15 avril 1450 sur les Anglais par le comte de Clermont et le connétable de Richemont. — MM. Dieulafoy et Lair présentent quelques observations.

M. Daniel Serruys communique un fragment important des actes du concile iconoclaste de l'an 815. Les circonstances dans lesquelles Léon l'Arménien réunit cette assemblée sont connues ; mais les décisions qui y furent prises restaient ignorées. M. Serruys les a retrouvées dans un traité également inédit du patriarche Nicéphore, qui fut détrôné par le même concile. Ce traité, qui est l'œuvre principale du patriarche, est une histoire et une réfutation de l'iconoclastie byzantine.

SÉANCE DU 29 MAI 1903.

M. Cagnat fait connaître de la part de M. le Dr Carton, que les fouilles de Sousse, subventionnées par l'Académie, ont été commencées et ont déjà amené la découverte de lampes, de petits autels et de stèles puniques, ainsi que de l'orchestre d'un théâtre.

M. Leger entretient l'Académie des travaux entrepris pour la conservation de la croix dite de Bohême, située sur le champ de bataille de Crécy (commune d'Estrées).

M. Héron de Villefosse communique, au nom de MM. de Gérin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel, une note sur la découverte d'un trésor monétaire très considérable, fait à Tournes en 1366. Les détails relatifs à cette découverte sont consignés dans un acte qui figure aux registres de la Chambre des comptes de Provence. Toutes ces monnaies, au troisième type d'Apollon avec revers à la roue accompagnée des lettres MA entre les rayons, avaient été frappées à Marseille. On recueillit une telle quantité de numéraire que, selon le rédacteur de l'acte, on l'évalua à la charge de vingt mules.

M. Charles Bayet entretient l'Académie des récentes découvertes faites par la mission J. de Morgan, puis de la cérémonie de la remise officielle du Musée de Delphes par l'École française d'Athènes au gouvernement grec.

M. Philippe Berger communique, de la part de M. Perdrizet, un petit monument acheté par lui à Saïda. C'est une petite plaque en bronze qui porte, en grec, les mots suivants : « De la synagogue d'Ornithocomé » ; c'est la première mention de cette synagogue de Juifs parlant grec ou de Syriens hellénisés. M. Perdrizet propose d'identifier Ornithocomé « le bourg des Oiseaux » avec Ornithopolis, ville située entre Tyr et Sidon et mentionnée dans plusieurs textes littéraires de l'antiquité.

M. Edmond Pottier montre un fragment de vase grec qui représentait un cheval modelé en ronde bosse et récemment acquis par le Musée du Louvre. C'est un vase identique à celui dont les fragments ont été retrouvés par M. de Morgan à Suse. Grâce au nouveau fragment qui porte une signature d'artiste, on peut maintenant nommer l'auteur de ces œuvres céramiques, dont la technique est remarquable. Il s'appelait Sotadès, et il est connu par une série importante, en particulier par de très jolies coupes à fond blanc. Il travaillait donc déjà entre les deux guerres médiques, entre 490 et 480, et fabriquait non seulement des coupes, mais aussi de beaux vases plastiques.

MM. Capitan, Breuil et Peyrony signalent de nouvelles gravures préhistoriques découvertes par eux sur les parois d'une grotte d'un accès fort difficile, la grotte de Bernifal située aux environs des Eyzies (Dordogne). C'est la huitième grotte connue à parois gravées, et la quatrième signalée aux environs des Eyzies. Elle est formée de trois grandes salles d'une longueur totale de 72 mètres, à parois couvertes de stalagmite épaisse. Les figures, qui ne sont visibles que dans la salle du millieu, sont au nombre de 26, réparties en 12 groupes. Ce qui est spécial à cette grotte, c'est le nombre élevé (12) des signes triangulaires où l'on peut voir la figuration de la maison ou de la hutte. L'un d'eux, jusqu'ici unique, semble représenter une hutte couverte de terre ou de peaux jetées sur la charpente. Plusieurs de ces figures sont gravées sur le corps des mammouths et ont peut-être une valeur magique.

SÉANCE DU 5 JUIN 1903.

M. C. Moyaux, président de la Société centrale des architectes français, écrit que la grande médaille d'argent pour travaux archéologiques sera décernée cette année à M. Durrbach, professeur à l'Université de Toulouse.

M. Philippe Berger communique une inscription juive trouvée par Émile Gautier dans le Sahara central, à El-Rormali, dans la région du Touat. Cette inscription provient de la communauté juive qui fut détruite, à la fin du xve siècle, par la persécution musulmane. C'est l'épitaphe d'une femme morte jeune en 4089, c'est-à-dire en l'an 1329 p. C.

M. Omont annonce, au nom de la Commission du prix Brunet, que ce prix de 3.000 francs a été partagé par moitié entre MM. A. Claudin, pour les deux premiers volumes de son *Histoire de l'imprimerie en France*, et Auguste Molinier, pour les trois premiers volumes de son *Manuel des Sources de l'Histoire de France*.

M. G. Schlumberger lit un rapport sur les découvertes faites dans l'église d'Abougosh près Jérusalem, l'ancien tombeau de la Vierge, l'ancienne abbaye de N.-D. de Josaphat des Croisades, par les Bénédictins français établis en ce lieu, qui y ont retrouvé surtout un ensemble de peintures décoratives fort intéressantes pour l'histoire artistique du royaume latin de Jérusalem.

M. Foucart fait une communication sur le culte de Dionysos en Attique.

M. de Mély communique la photographie d'un dessin contenu daus un manuscrit de la collection Gaignières et représentant une aiguière de porcelaine blanche avec monture de vermeil ornée de magnifiques émaux, et qui a ap-

partenu à la reine Jeanne Ire de Naples. Cette aiguière, qui appartenait en 1711 au Dauphin, en 1713 à M. de Caumartin, prouve que, bien avant le XVIe siècle, les trésors royaux renfermaient des objets de véritable porcelaine chinoise. L'exactitude du dessin permet d'y reconnaître un échantillon de la porcelaine très rare de Ting-Yao, célèbre sous les Song (960-1279). — M. de Mély montre ensuite une coupe de porcelaine chinoise de la même fabrique, en même temps qu'un petit vase de sa collection, d'une antiquité plus grande que la porcelaine de Ting-Yao. — M. Chavannes présente quelques observations.

SÉANCE DU 12 JUIN 1903.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, écrit pour donner à l'Académie quelques détails sur le Congrès archéologique qui aura lieu à Athènes en 1905.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un fragment d'inscription récemment découvert à Djebba, l'antique *Thigiba*, par le R. P. Heurtebise. Il ajoute qu'il résulte de cette découverte que trois points antiques, situés sur le versant N. du Djebel Gorra, à une faible distance les uns des autres et placés sur une même ligne, de l'E. à l'O., s'appelaient *Thubursicum Bure*, *Thimida Bure* et *Thigiba Bure*. Il faut sans doute chercher l'explication du mot *Bure* dans le langage punique. Enfin, le fragment découvert appartient à une inscription en l'honneur de Constantin le Grand, qui paraît avoir été gravée entre les années 323 et 326. — M. Cagnat fait observer que, dans une épitaphe autrefois copiée par lui, on lit : *Gimma te genuit, tenet Thigibba sepultum*. On en avait conclu que la ruine où l'épitaphe a été découverte était *Thigibba*. Il serait possible, étant donnée la trouvaille du R. P. Heurtebise, que cette ruine fût, au contraire, *Gimma*, et que le personnage eût été enterré à Djebba. Le tombeau où se lisait l'épitaphe aurait été, dans ce cas, un cénotaphe, ou un tombeau de famille où l'on aurait tenu à relater son nom.

M. Senart, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, annonce que ce prix a été décerné à M. Maurice Courant, pour le premier volume de son *Catalogue des livres chinois, coréens, etc. de la Bibliothèque nationale*.

M. Senart, au nom de la commission du prix ordinaire, annonce que ce prix est décerné à M. L. Cadière, pour son mémoire intitulé : *Le mur de Dông Hoi, étude sur l'établissement des Nguyên en Cochinchine*.

M. Philippe Berger, au nom des commissions des prix Bordin et Saintour, annonce que le montant de ces prix a été réparti de la manière suivante :

Prix Bordin : 1.200 fr. à M. Guidi, *Dictionnaire amharique*; 1.000 fr. à M. Dussaud, *Histoire et religion des Nosaïris*, et *Voyage au Safa*, en collaboration avec M. Macler; 800 fr. aux Missions catholiques du Thibet, pour leur *Dictionnaire thibétain*.

Prix Saintour : 1.200 fr. à M. Fossey, *Magie assyrienne*; 800 fr. à M. Grosset, *Bhāratīya Nātya Sāstra*; 500 fr. à M. Moret, *Rituel du culte non journalier en Égypte*; 500 fr. à M. Toscanne, *Cylindres de Gudéa*.

M. Eugène Révillout lit une lettre adressée à M. Wallon sur de nouveaux évangiles apocryphes.

M. Paul Foucart donne une seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Bouché-Leclercq annonce, au nom de la commission du prix Bordin (sujet proposé : *Sentiments des Romains à l'égard des Grecs pendant la période républicaine*), que le prix est décerné à M. Colin, ancien membre de l'École française d'Athènes.

SÉANCE DU 19 JUIN 1903.

M. Perrot, président, annonce la mort de M. Charles de Grandmaison, correspondant de l'Académie, décédé à Tours le 16 juin.

M. Clermont-Ganneau présente trois inscriptions grecques, gravées sur plaques de marbre, qui, découvertes par lui en 1870 à Gaza, avaient été depuis transportées subrepticement à Tyr. Avec l'autorisation de l'Académie, il a réussi à les acquérir par l'obligeante entremise du P. Paul de Saint-Aignan et à les faire venir à Paris. Il exprime le vœu qu'elles soient mises à la disposition du Louvre moyennant le remboursement des frais supportés par l'Académie. Ce sont trois épitaphes datées, dont l'une présente un intérêt considérable pour la chronologie antique; elle permet, en effet, de déterminer avec la plus entière précision le point de départ de l'ère de Gaza qui, comme l'a établi M. Clermont-Ganneau, doit être fixé au 28 octobre de l'an 61 avant Jésus-Christ. Ces documents font, en outre, connaître dans tous ses détails le calendrier de Gaza, qui était modelé sur le calendrier égyptien, avec l'intercalation des cinq jours épagomènes, ou complémentaires, entre le 23 et le 29 août (x^e^ et xie mois, Lôos et Gorpiaeos).

M. Perrot, président, annonce que l'Académie a accordé : 1° sur les revenus de la Fondation Piot : une somme de 1.000 francs à M. Degrand pour subventionner ses fouilles dans le tumulus de Costievo, près de Philippopolis; une somme de 200 francs a M. Berteaux pour faire exécuter les photographies d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Naples, attribué à Charles VIII; 2° sur les revenus de la fondation Benoît Garnier : une somme de 2.000 francs à M. Émile Gautier pour sa mission dans le Touat, le Gourara et le Sahara central, afin de relever dans ces régions les monuments épigraphiques qui y ont été signalés dans ces derniers temps.

Le Président annonce enfin que la Commission du prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne) a décerné cette année le prix à M. Jules Maurice, pour l'ensemble de ses travaux sur les émissions monétaires de l'Empire romain pendant la période constantinienne.

L'Académie procède au vote sur les conclusions du rapport de la commission du prix Gobert. Pour le premier prix, M. Dupont-Ferrier obtient 35 suffrages; M. Godefroy, 1. En conséquence, le premier prix Gobert est décerné à M. Dupont-Ferrier, pour son ouvrage intitulé : *Les officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la*

fin du moyen âge. — Pour le second prix, M. Déprez obtient 23 suffrages; M. Kleinclausz, 9; il y a 4 bulletins blancs. En conséquence, le second prix Gobert est décerné à M. Eugène Déprez, pour ses *Préliminaires de la guerre de Cent ans.*

M. Ph. Berger communique les résultats de la mission de M. Perdrizet à Saïda. M. Perdrizet s'est livré à une étude approfondie des ruines du temple d'Esmoun et il a réussi à négocier l'acquisition de trois nouvelles inscriptions de fondation de ce temple. M. Berger présente une de ces inscriptions à l'Académie et il montre sur la pierre elle-même les signes qui permettent d'en affirmer l'authenticité. Il présente, comme objet de comparaison, une inscription fausse qui vient du même endroit, et il fait ressortir les profondes différences des deux monuments.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

SÉANCE DU 26 JUIN 1903.

Au nom de la commission de la fondation Benoît Garnier, M. Hamy annonce que le capitaine Lenfant va partir dans une quinzaine de jours pour sa mission. Il a donné à son canot en fer, qu'il a fait construire à cet effet, le nom de « Benoît Garnier ». C'est avec une partie des fonds du legs Garnier qu'il a été construit. Le canot, partant de Bezons, va descendre la Seine pour remonter ensuite le Niger.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Perdrizet rend compte de la mission que lui avait confiée l'Académie et qui avait pour objet l'étude du sanctuaire d'Echmoun, près Sidon. Ce sanctuaire consistait en une grande enceinte, en blocs énormes, qui est toujours restée apparente; elle a été signalée pour la première fois par Gaillardot. Les inscriptions phéniciennes au nom du roi Bodachtoret qu'on a trouvées dans les fondations sont au nombre de sept; quatre sont au Louvre, deux au Musée ottoman, une à l'Université presbytérienne de Beyrouth. Le sanctuaire d'Echmoun, dédié dans la première moitié du IVe siècle, fut probablement détruit par Artaxercès en 348. Accessoirement, M. Perdrizet a eu l'occasion d'étudier les débris d'un palais de style perse, découvert récemment dans Sidon même, et qui dut être détruit, avant d'être complètement achevé, en 351, lors de la révolte de Sidon.

M. Clermont-Ganneau fait observer qu'il avait déjà signalé à l'Académie, il y a trois ans environ déjà, la découverte de ce palais, en lui attribuant la même origine. Cette communication avait été faite en comité secret.

L'Académie procède à la nomination d'une commission qui sera chargée de vérifier les comptes des recettes et dépenses de l'Académie pendant l'année 1902. Sont désignés : MM. Schlumberger et Longnon.

M. Victor Bérard communique à l'Académie, au nom de M. Fed. Halbherr, l'empreinte d'un sceau égyptien trouvé dans les fouilles d'Hagia-Triada, près

de Phaistos (Crète). Ce sceau provient des ruines d'un tombeau à coupole. Il semble avoir fait partie d'un collier d'or dont les pendeloques (lions accroupis et têtes de taureaux) sont tout semblables ou même identiques à celles d'un collier trouvé à Mycènes (VIe tombeau). Ce sceau porte le nom de la femme royale Tii, femme d'Aménophis III. On sait que les fouilles de Mycènes avaient déjà livré un scarabée de la même reine Tii et des cartouches du même Aménophis III. Il y a donc là une date de concordance entre les civilisations de la Crète et de Mycènes. Cette date reporte au XVe siècle avant J.-C. : c'est exactement la date que donne la *Chronique de Paros* pour l'arrivée en Grèce des Kekrops, Danaos, Kadmos et autres colons phéniciens.

M. E. Cartailhac, correspondant de l'Institut, fait en son nom et au nom de M. l'abbé Breuil une communication sur les peintures de la grotte d'Altamira près Santander (Espagne). Ces peintures couvrent les parois et le plafond de la grotte; ce sont des figures noires d'animaux et de signes inintelligibles, les premières tracées; puis des figures triangulaires, scaliformes et des animaux peints en rouge plat; par-dessus cette double couche, de nombreux graffites figurant des cerfs, biches, huttes et bonshommes ont été légèrements gravés; enfin une dernière couche de peinture a été pratiquée, très supérieure aux précédentes par la valeur et les dimensions des animaux représentés (sangliers, biche, cheval, bison); ils atteignent $2^{m},20$, et sont en rouge et noir. Les attitudes sont si bien saisies, ainsi que le modelé, que cela suppose des artistes à culture approfondie, et dont la technique s'était peu à peu améliorée. L'identité de ces œuvres d'art avec celles des grottes françaises est absolue; c'est l'œuvre d'une même école, obéissant aux mêmes préoccupations, suivant des coutumes identiques. Une semblable unité et de telles coutumes sont si frappantes qu'il faut en chercher l'explication dans des pratiques religieuses, qui donnent aussi l'explication de ce fait que seuls certains animaux, tous comestibles, ont été figurés à l'exclusion de tous les autres.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1903.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations au sujet de la communication faite, à la séance précédente, par M. Perdrizet sur diverses antiquités provenant de Sidon. La belle statue, dont une photographie a été soumise par celui-ci à l'Académie, offre une particularité du plus haut intérêt qui avait échappé à l'attention : elle porte, en effet, gravée sur le bras droit, une inscription phénicienne de deux lignes dont M. Clermont-Ganneau a reconnu les traces sur la photographie même. Il serait vivement à désirer que M. Perdrizet fît le nécessaire pour obtenir un estampage qui en permettrait le déchiffrement.

M. le marquis de Vogüé communique l'estampage, envoyé par M. Maspero d'une inscription araméenne gravée sur une stèle de grès provenant d'Assouan (Syène, Eléphantine) et conservée au Musée du Caire. Le monument est mutilé en haut et en bas : l'inscription ne comprend plus que cinq lignes dont trois seulement intactes. Elle se traduit ainsi : ..... *fils de Marsa..... chef de la garnison de Syène, a fait au mois de Siwan qui est mekhir l'année sept*

d'Artaxerxès Roi à..... dieu..... Le nom du dieu est assez mutilé et M. de Vogüé se réserve de l'étudier plus à loisir. La question de date est assez délicate et M. de Vogüé la discute sous ses divers aspects.

M. de Vogüé analyse ensuite un mémoire du R. P. Ronzevalle sur un bas-relief trouvé à Emèse et plusieurs monuments palmyréniens.

M. Cagnat lit une lettre de M. le Dr Carton sur l'état des fouilles qu'il exécute à el-Kenissia, près de Sousse, pour le compte de l'Académie, avec le concours de M. le capitaine Ordioni. Le dégagement de théâtre est poursuivi méthodiquement. On y a découvert presque entièrement les *parascenia*, le mur du fond et la scène et une partie de l'orchestre. Les découvertes les plus intéressantes sont faites dans un sanctuaire orienté à l'est, et qui renferme des autels en maçonnerie, entourés de stèles votives à emblèmes puniques. Au pied de ces dernières, plus de deux cents lampes puniques, des ossuaires renfermant les restes de petits animaux sacrifiés ont été découverts à côté de brûle-parfums, de statuettes en terre cuite, etc. Au fond de l'aire sacrée, on découvre en ce moment un grand escalier dont les marches, en partie seulement mises à jour, peuvent être suivies déjà sur 20 mètres de longueur.

M. S. Reinach annonce que dans un lot de papyrus découverts par eux à Oxyrhynchus, MM. Grenfell et Hunt ont déchiffré des fragments considérables d'une *épitome* de Tite-Live, livres 37-39 et 49-55. Les livres 49-55 ne nous sont pas parvenus et la nouvelle épitome est fort différente de celle que nous possédons. On sait que les papyrus latins sont relativement rares. Le fait que Tite-Live est représenté parmi les auteurs que l'on lisait et que l'on résumait en Égypte à l'époque romaine est bien propre à éveiller la curiosité. — MM. Grenfell et Hunt annoncent, en outre, la découverte d'une nouvelle série de sentences attribuées à Jésus-Christ et celle d'une ode qu'ils attribuent à la poétesse Corinne.

M. Bréal rappelle que, il y a deux ans, il disait que l'Égypte serait une mine féconde à exploiter en fait de découvertes antiques. Il ne croyait pas que la découverte signalée par M. S. Reinach viendrait lui donner si vite raison. Il se demande pourquoi la France ne prend pas une part plus grande à ces découvertes, et il exprime le vœu qu'une somme soit prélevée, tous les ans, sur les revenus de la Fondation Piot, pour achat de papyrus, — La proposition de M. Bréal est renvoyée à l'examen de la Commission Piot.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission du prix Prost. — M. Longnon est réélu.

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1903.

M. Emile Picot, au nom de la commission du prix de La Grange, annonce que cette Commission a décerné ce prix à M. A. Guesnon pour l'ensemble de ses travaux sur les trouvères artésiens.

M. de Barthélemy annonce que la commission du prix Prost a décidé de don-

ner, sur les arrérages de la fondation, deux récompenses : 1° Une récompense de 900 francs à M. Pfister pour le tome Ier de son *Histoire de Nancy* : 2° Une récompense de 300 francs à M. Paul Marichal, pour un opuscule intitulé : *Remarques chronologiques et topographiques sur le Cartulaire de Gorze.*

M. Salomon Reinach, au nom de la commission des Antiquités de la France, donne lecture du rapport sur le concours de cette année. — Le rapport est approuvé.

M. Foucart achève la seconde lecture de son mémoire sur le culte de Dionysos en Attique.

M. Maurice Croiset lit une note sur le sens du mot δίκη et l'idée de justice dans Homère. Il montre que la langue homérique ne contient aucun mot qui exprime l'idée abstraite de justice, dans toute son étendue. Le terme δίκη signifie proprement « déclaration » et s'applique spécialement à une sentence arbitrale. La sentence de l'arbitre a été comme le noyau autour duquel se sont cristallisées des notions éparses, et le terme qui la désignait est devenu peu à peu le nom de la vertu sociale par excellence. Mais cette élaboration ne s'est accomplie que dans la période postérieure à la composition des poèmes homériques.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 6 MAI 1903

MM. Gauchery, Mayeux et Fromageot sont élus associés correspondants nationaux à Vierzon (Cher) et à Paris.

M. le baron de Baye, au nom de M. Delort de Villefranche-sur-Saône, communique une boucle de ceinturon trouvée à Messiny (Ain).

M. Maurice expose que l'autel représenté sur les monnaies du Bas Empire se rencontre toujours sur les pièces frappées dans des villes qui étaient le siège d'une assemblée provinciale.

SÉANCE DU 13 MAI 1903

M. Henry Martin présente un livre d'heures écrit en lettres blanches sur vélin noir qui semble provenir de Jean, duc de Berry.

M. de Mély parle de reliques de la couronne d'épines qui auraient été conservées en 804 à Aix-la-Chapelle.

M. Blanchet fait une communication au sujet d'une représentation du dieu Sucellus conservée au musée de la Porte de Croux à Nevers.

M. l'abbé Beurlier communique une amulette en serpentine portant une double inscription grecque.

M. E. Lefèvre-Pontalis fait une communication au sujet d'un devant d'autel du XIIe siècle conservé au Musée de Vich en Espagne.

M. Monceaux parle de poids en bronze à symboles chrétiens trouvés en Afrique.

SÉANCE DU 20 MAI 1903

M. Lauer entretient la Société d'une image du Christ conservée à Saint-Praxède de Rome et il présente la photographie d'une autre image semblable conservée à Saint-Jean-de-Latran.

M. Demaison écrit au sujet d'une découverte de vaisselle romaine en argent qui a eu lieu à Reims en 1900.

M. Hauvette discute la restitution d'une inscription grecque en vers trouvée à Paros.

SÉANCE DU 27 MAI 1903

M. Chenon présente une statuette gallo-romaine sans tête trouvée à Chateaumeillan (Cher).

M. Schlumberger présente des miniatures qui ont été découpées dans un manuscrit du moyen âge contenant le roman de Lancelot du Lac.

SÉANCE DU 3 JUIN 1903

M. Poinsot fait un rapport sur les fouilles qu'il vient de faire à Thugga (Tunisie).

M. Durrieu présente des photographies de miniatures conservées à Bourges qui ont été exécutées sur l'ordre du duc de Berry, frère de Charles V.

M. Monceaux interprète les inscriptions de deux pierres gnostiques.

SÉANCE DU 10 JUIN 1903

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note de M. Clerc, associé correspondant, sur les arrosoirs antiques.

M. Moreau de Néris signale une trouvaille de monnaies du XVIIIe siècle qui a eu lieu près de Néris.

M. Omont dépose sur le bureau au nom de M. Delisle un recueil de fac-similé de livres copiés et enluminés pour le roi Charles V.

SÉANCE DU 17 JUIN 1903

M. Mowat signale une inscription grecque autrefois conservée à Paris dans l'église de Saint-Étienne des Grès aujourd'hui démolie.

M. l'abbé Beurlier présente un bas-relief provenant de Saint-Paul-Trois-Châteaux qui représente Hercule couvert de la peau de lion.

M. Cagnat explique une inscription de Khamissa (Algérie), où est mentionné Claudius Hermogenianus, proconsul d'Afrique en 361.

M. Monceaux communique une inscription chrétienne trouvée près de Tunis et étudie l'origine de la hiérarchie épiscopale en Afrique.

SÉANCE DU 24 JUIN 1903

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Grenier, annonce qu'un amphithéâtre romain vient d'être retrouvé à Metz.

M. Michon présente le frottis d'une plaque de bronze du moyen âge trouvée à Rhodes.

M. Lafaye, au nom de M. Franki Moulin de Toulon, présente des objets romains trouvés à Vinzian (Drôme).

M. Marquet de Vasselot présente une châsse limousine de la fin du XIIe siècle récemment acquise par le Musée du Louvre.

M. Arnauldet fait une communication sur la bibliothèque de Saint-Mesmin-de-Missy (Loiret).

M. Pallu de Lessert lit une note sur Claudius Telemachus, proconsul d'Afrique.

M. Ruelle rappelle un texte de Lucien sur l'Hercule gaulois.

SÉANCE DU 1er JUILLET 1903

Sont nommés associés correspondants nationaux : MM. le baron de Boughon et Barbot; M. de Mandach, associé correspondant étranger.

M. Thiollier présente la photographie d'une croix en or du XVe siècle ornée d'émaux de couleur trouvée au Puy.

M. Durrieu fait une communication sur les miniatures du livre d'heures du duc de Berry conservé à Chantilly.

SÉANCE DU 8 JUILLET 1903

M. Pasquier fait des communications sur des travaux d'art exécutés en 1527 pour décorer l'autel de Rieux (Haute-Garonne).

M. Monceaux expose ce qu'il faut entendre dans les textes latins de l'Afrique par le titre de *seniores* appliqué au IVe siècle à des laïques.

SÉANCE DU 29 JUILLET 1903

M. Henri de la Tour lit un mémoire sur les médailles et pierres gravées de la fin du XIVe siècle, spécialement d'après les inventaires et les collections du duc de Berry. Il détermine la date, l'origine et la signification des célèbres médailles de Constantin et d'Héraclès, œuvres italiennes du XIVe siècle achetées par le duc de Berry en 1401.

La Société s'ajourne au premier mercredi de novembre.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Un manche de patère.

M. Hartwig Derenbourg, de l'Institut, a bien voulu me communiquer une lettre que lui adressait M. Pierre Bardey, demeurant à Aden, auquel l'épigraphie yéménite a déjà beaucoup d'obligations. M. Bardey a reçu d'un Arabe le

Fig. 1. — Manche de patère découvert en Arabie.

manche de patère que reproduit notre fig. 1. « Mon Arabe l'a découvert parmi des débris d'anciennes sépultures, ce qui me fait supposer que l'objet avait été placé près du corps de quelque grande dame, dans un tombeau. Il y avait près de là des débris d'ossements tombant en poussière ; on n'a pu m'en rapporter.

Tout cela est perdu au milieu du sable... La poignée, longue de 0m,17, est en bronze, d'un brun rouge dans les parties qui ne sont pas recouvertes de vert-de-gris. Les yeux sont incrustés d'un autre métal resté brillant. »

Il est assurément intéressant de voir exhumer en Arabie un manche de patère ou de miroir du meilleur style. Autant que j'en puis juger, ce doit être une importation alexandrine, dans un pays dont l'archéologie peut beaucoup attendre; les découvertes ultérieures prouveront sans doute qu'il n'a pas échappé, du moins dans la zone littorale, au rayonnement de l'hellénisme.

S. R.

Masques-visières de Russie.

Sméla, le 28 juillet, 10 août 1903.

La Direction de la *Revue archéologique* me permettra-t-elle de joindre à la description de la sépulture de Chassenard (*Revue*, mars-avril 1903) quelques mots relatifs à des masques-visières découverts en Russie et analogues à celui qui a été décrit par M. J. Déchelette?

Voici la liste des masques connus en Russie :

1° *Kourgane du gouvernement de Kiew.* Fouilles Znosko-Barovsky, 1897-1900. Description : Bobrinskoy, *Kourganes et trouvailles près Sméla*, t. III, en russe. — Sous un tumulus de 2m,50 de hauteur, une tombe contenait un cadavre placé dans un cerceuil en bois. Le mort était recouvert d'une cotte de mailles; sur la tête un casque conique; sur le visage un masque; à gauche un sabre recourbé et quatre grosses pointes de flèches, le tout en fer. A l'oreille gauche était un anneau en or, non soudé (voir fig. 1).

Dans la tombe, près du cerceuil, un cheval, sellé et harnaché: mors et étriers en fer, courroie de cuir, ornée de plaquettes en bronze et de clous d'argent.

Au-dessus de la tombe, un autre cheval, également sellé, à plaquettes de bronze et étriers de fer. A côté, un chaudron de bronze, une hache de guerre en fer et une pointe de lance en fer.

Le masque a 0m,23 de long et 0m,20 de large. Les oreilles, de petite dimension, sont en bronze; l'oreille gauche porte un anneau, en bronze également. Nez très grand et bombé, sans trous de narines. Longueur des yeux : 0m,04: largeur : 0m,018. L'ouverture de la bouche est très petite. Le masque est fondu (coulé et non forgé). Au centre du front, en haut, traces d'une attache qui joignait le masque au casque.

2° *Kourgane du gouvernement de Kiew.* Fouilles Brandenbourg, 1898-1899. Description : *Compte-rendu du Xe Congrès archéologique russe*, 1899-1900. — Deux morts, portant casques et masques semblables au précédent.

3° *Kourgane du gouvernement de Kiew.* Fouilles Samokwasoff, 1885 (?). Description : *Mémoires de la Société d'histoire naturelle d'Anthropologie et d'Ethnographie de Moscou*, vol. XXVII. — Armure semblable.

4° *Gouvernement de Kiew.* Trouvaille fortuite (kourgane?). Collection Bobrinskoy. Description : *Kourganes près Sméla etc.*, t. I.

Masque isolé. Traces de dorure (?). Voir fig. 1, en haut à droite.

Fig. 1. — Trouvailles faites dans un kourgane voisin de Sméla.

5° Collection du Musée d'armures de Moscou. Description : *Antiquités de l'Empire de Russie*, vol. III.

Trois masques-visières mongols. Sur un des casques est gravée une inscription coufique.

***

Quelle est la date de ces masques ?

A part les casques mongols (XIII°-XV° siècles) de Moscou, les autres sont attribués par le général Brandenbourg aux VIII°-XI° siècles de l'ère chrétienne. Le profeseur Antonowitch les croit slaves, d'autres les attribuent aux tribus Jasses, Kossogues ou Tcherkesses (VIII°-XI° siècles). La question, chaudement débattue au Congrès archéologique de Moscou en 1900, est restée indécise.

Les masques décrits ci-dessus se trouvent actuellement, le n° 1 au musée de Kiew, le n° 2 au musée d'artillerie de Saint-Pétersbourg, le n° 4 à Sméla, gouvernement de Kiew, et le n° 5 à Moscou. Je ne sais où est conservé le n° 3.

Veuillez agréer, etc.

A. Bobrinskoy.

Hammourabi et Moïse.

Il a été beaucoup question de ces deux législateurs au dernier Congrès de la Société américaine orientale à Baltimore. Le prof. Johnston a insisté sur la rédaction similaire de la loi du talion dans les deux codes et sur d'autres passages parallèles; comme Israël a passé de l'état nomade à l'état sédentaire dans un pays où dominait l'influence d'Hammourabi, il devient évident que les codes juifs ont la même origine babylonienne que les mythes juifs. Le prof. Jastrow place Hammourabi vers 2250 av. J.-C. et rejette les dates plus anciennes. Il croit que l'influence exercée sur le code du Pentateuque a été moins celle d'Hammourabi que celle de la civilisation babylonienne en général. Les Babyloniens devaient avoir, avant Hammourabi, des tribunaux et un système légal reconnu. Le code de ce dernier, par sa cruauté et d'autres caractères, est plus archaïque que celui de Moïse. Au cours de la discussion subséquente, le Dr Ward exprima l'idée qu'Hammourabi avait unifié la loi civile, non la loi religieuse. Le prof. Jastrow toucha de nouveau aux mêmes questions dans un mémoire sur Ashur, le dieu national assyrien. *Ashur*, signifiant « bienfaisant » ou « sauveur », était à l'origine une épithète du dieu qui fut prêté au panthéon babylonien par l'Assyrie, où, en contraste avec la triade babylonienne, Ahu, Bel, Ea, ce grand dieu représentait la tendance au monothéisme. Il est possible qu'en Babylonie il y ait eu une confusion entre la forme de ce nom et celui d'*Asari*, Marduk. Enfin, M. Haupt, représentant l'orthodoxie, déclara que la question de priorité, soulevée par la découverte du code d'Hammourabi, était sans importance aucune pour le chrétien; que les chérubins aient été, à l'origine, des vents et des orages, comme les séraphins sont des éclairs serpentiformes, il n'y a pas là de quoi émouvoir une âme religieuse. Cela peut fort bien se soutenir[1].

S. R.

1. *The Nation*, 1903, I, p. 351. — M. J. Jeremias, dans son livre *Moses und*

Histoire des explorations en pays bibliques.

M. Hilprecht, un des directeurs de l'exploration de Nippur, a publié un ouvrage considérable : *Explorations in Bible Lands during the nineteenth Century* [1]. L'auteur s'est chargé de tout ce qui concerne la Babylonie, attribuant à ses propres travaux une place considérable. M. Steindorff a traité de l'exploration de l'Assyrie, M. Hommel de l'Arabie et M. Jensen des Hittites. Un livre de ce genre, écrit en français et bien écrit, serait sûr de trouver beaucoup de lecteurs.

S. R.

Égypte et Babylonie.

M. Sayce a publié, en 1902, un nouvel ouvrage sur les religions de l'Égypte et de la Babylonie (cf. *The Nation*, 1903, II, p. 13). Il pense que la civilisation de l'Égypte historique est le produit d'une invasion de la vallée du Nil par une population sémitique venue d'Asie, qui soumit les Africains indigènes après une longue lutte dont les mythes d'Horus ont conservé le souvenir. Toutefois, le fonds africain conserva son influence; les contrastes de cet élément avec l'élément immigré expliquent les incohérences de la religion égyptienne. La tendance au fétichisme et au culte des animaux est africaine; l'anthropomorphisme est asiatique. Ces deux tendances se concilient dans les images anthropomorphiques à têtes d'animaux de la mythologie figurée égyptienne. La divinisation des rois et la momification seraient également d'origine asiatique; mais on peut objecter qu'aucune pratique analogue à la momification n'a été constatée dans l'Orient sémitique. M. Sayce classe les Égyptiens parmi le petit nombre des races humaines qui ont eu le don de l'invention. C'est à eux que l'on doit les principaux moules dans lesquels a été façonnée la pensée religieuse, la doctrine de la Trinité, celle de l'incarnation de la Divinité par une naissance virginale, l'idée gnostique de l'émanation.

La seconde partie de l'ouvrage est destinée à remplacer le volume publié il y a quatorze ans par M. Sayce sur la religion babylonienne. « J'ai construit l'échafaudage, écrit l'auteur, grâce auquel d'autres ont pu bâtir. » Mais le sujet reste encore très obscur. En Babylonie comme en Égypte, M. Sayce distingue deux courants contraires : un chamanisme sumérien, qui est essentiellement animiste, et une religion sémitique développée, avec un riche Panthéon. Toutefois, les déesses babyloniennes ne sont autres que les démons femelles des Sumériens. Le dieu principal de la période sumérienne est En-lil de Nippur, le seigneur des esprits. A ce dieu de Nippur s'oppose le dieu Ea d'Eridu. Eridu est

Hammourabi, considère ce dernier comme un chef arabe qui a conquis la Babylonie et conclut que la tradition commune à Hammourabi et à Moïse, est d'origine arabe. D'autres ont songé aux Chananéens qui, ayant vécu pendant des siècles sous la domination ou sous l'influence de Babylone, ont pu transmettre aux Juifs les éléments du droit babylonien.

1. Philadelphie, Holman, 1903; cf. *The Nation* 1903, I, p. 137. L'histoire du déchiffrement des cunéiformes a été faite par Rogers (*History of Babylonia and Assyria*) et, plus complètement, par A. J. Booth, *The discovery and decipherment of the trilingual cuneiform inscriptions*, Londres, Longmans, 1902.

aussi un centre sumérien, mais M. Sayce admet qu'il fut soumis de bonne heure à une influence non sumérienne. L'analogie des croyances et des cultes atteste que la civilisation pharaonique est due à une invasion babylonienne; on peut objecter que de pareilles analogies s'expliquent par les développements parallèles des mêmes conceptions primitives, que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres pays. Ainsi les trinités babyloniennes et égyptiennes ont leurs analogues dans l'Inde et ailleurs. De même, lorsque M. Sayce attribue à l'influence sumérienne le grand rôle joué en Babylonie par les pratiques magiques, il semble oublier que ces pratiques sont à la base de toutes les religions et dérivent naturellement de la conception animiste.

M. Sayce n'a pu encore connaître le code d'Hammourabi, duquel il résulte qu'en Babylonie, comme chez les Hébreux, la morale pratique, incorporée dans la législation, formait, à une certaine époque, partie essentielle de la religion.

S. R.

La stèle de Mésa et le trésor de Boscoreale.

Un orientaliste autrichien ayant publié une brochure où il met de nouveau en question l'authenticité de la stèle de Mésa, le *Figaro* du 27 août s'est livré à des réflexions pessimistes : « Le Louvre est décidément en une mauvaise passe. Après la tiare, c'est maintenant la célèbre stèle de Mésa qui était fausse, etc. ». Les réponses à ce paradoxe, qui n'a pas même le mérite de la nouveauté, ne se sont pas fait attendre. Je me rappelle qu'un Oriental, un peu orientaliste, était venu me dire, il y a quinze ans, qu'ayant vu la stèle de Mésa au Louvre, il avait acquis la preuve qu'elle était fausse. Vivement pressé, il finit par me confier sa *preuve*. Profitant de la distraction d'un gardien, il avait raclé le bord de la stèle avec son canif et s'était aperçu qu'elle était en bois ! Le malheureux avait raclé la partie restaurée du cadre. Je racontai la chose à Renan, qui la trouva plaisante. J'imagine que les autres arguments contre l'authenticité de la stèle ne valent pas mieux que celui-là.

Ensuite ç'a été le tour du trésor de Boscoreale, que l'artiste montmartrois Élina a dénoncé comme moderne. Cette bourde a valu au journal le *Temps* (26 septembre) une très intéressante lettre de M. Alfred André, le restaurateur bien connu d'œuvres d'art auquel on doit, entre autres, la restitution de l'Apollon de Coligny à Lyon et celle de l'Hermès de Cerigotto à Athènes. Nous reproduisons ici sa lettre, qui mérite d'être lue et conservée.

Monsieur le directeur,

Mon nom a été plusieurs fois prononcé à propos du trésor de Boscoreale offert en 1895 à notre musée du Louvre, par le baron Edmond de Rothschild. J'ai eu en effet, entre les mains, un grand nombre des pièces qui le composent. Je n'ai pas l'intention d'entrer en lice dans un débat qui ne saurait, à mon avis, avoir sérieusement lieu sur l'authenticité de ce trésor, qui est absolument incontestable, malgré tout ce qu'en peut dire M. Elina. Mais il m'a semblé bon de donner quelques renseignements sur l'état du trésor à son arrivée en France,

où nous avons été les premiers à le voir, et sur les différentes phases de sa reconstitution.

Rien n'était intéressant comme de voir ces nombreuses pièces, arrachées au sol volcanique, recouvertes pour la plupart de la cendre calcinée et des scories du Vésuve. Certaines étaient déformées par l'affaisement du sol ; les anses, les pieds, les figures (*emblemata*) étaient détachés de leurs vases, de leurs coupes, de leurs buires, ce qui s'explique en raison de la décomposition des soudures d'un titre très inférieur au métal des pièces, ou faites souvent à l'étain ; d'autres avaient des couches croûteuses tellement épaisses qu'elles en masquaient par parties les principaux sujets.

Les deux coupes dites « des squelettes » en étaient particulièrement imprégnées, au point de décomposer le métal en chlorure d'argent ; à côté de cela, il y avait certaines pièces d'une conservation telle qu'on les aurait pu croire sorties récemment des mains de l'orfèvre.

Un pareil trésor devait prendre place au Louvre ; mais les exigences des possesseurs et l'insuffisance des crédits n'en permettaient pas l'acquisition. C'est alors que des amis des beautés de l'art antique ont fait appel à M. de Rothschild qui y a si généreusement répondu.

Le trésor ne pouvait, sans crainte de détériorations plus complètes, être exposé ainsi au musée du Louvre. M. de Rothschild, d'accord avec M. le directeur des musées nationaux et MM. les conservateurs, a bien voulu nous confier ce travail de mise en état, sachant par expérience avec quel soin respectueux nous traitons les œuvres d'art.

Ce n'est pas, d'ailleurs, sans une certaine émotion que j'ai accepté cette délicate mission, prévoyant un peu par avance les difficultés que je rencontrerais dans le cours du travail. La décomposition du métal était telle sur certaines pièces que le chlorure d'argent en était arrivé à l'état de corne (en termes chimiques : *lune cornée*). Ne voulant pas employer les acides, ce qui eût été dangereux pour les objets, ce n'est qu'avec des pointes et instruments les plus délicats que nous sommes arrivés, par des efforts de soin et de patience, à dégager toutes les finesses des sujets, et, ce qui est particulièrement intéressant, les caractères grecs indiquant le poids du métal employé pour chaque pièce.

Deux petites coupes portaient la signature du maître qui les a composées et exécutées.

Si nous avons été amenés à dégager autant certaines pièces, entre autres les coupes dites « des squelettes », c'est que chaque partie dégagée nous faisait découvrir une inscription du plus haut intérêt, donnant en vers satiriques des légendes sur les personnages allégoriquement représentés.

Je puis assurer que l'émotion était grande chez les savants, quand, à force de patience et de temps, on arrivait a retrouver un vers nouveau, une inscription nouvelle dans ces petits caractères pointillés si délicats et si fins.

Nous nous sommes cependant bien gardés d'enlever les témoins de leur intéressante provenance, car toutes ces coupes et autres pièces portent encore les traces du contact de la cendre qui les recouvrait ; sur l'une des grandes coupes à rinceaux on peut voir encore les traces adhérentes du tissu qui les enveloppait et dont on a retrouvé les vestiges avec le trésor.

Chercher à le contester aujourd'hui serait folie ; il saurait d'ailleurs de lui-même se défendre, car il suffit de l'examiner honnêtement et consciencieusement pour être convaincu de sa réelle authenticité.

Recevez, etc. ALFRED ANDRÉ.

Bains romains d'Izernore.

On lit dans le *Nouvelliste de Lyon* du 29 février 1903 :

MM. Michaillard continuent avec activité les fouilles entreprises sur l'emplacement des bains romains.

Du côté nord de la salle ils ont découvert une dizaine de petites cheminées ou bouches de vapeur servant à chauffer la salle ; ces cheminées se trouvent séparées de la salle de bains par un mur de cinquante centimètres d'épaisseur.

Les travaux exécutés ces jours-ci du côté du Midi ont permis de délimiter la largeur de la salle qui mesure cinq mètres dans cette dimension. Le dallage en marbre blanc, sur la face latérale de ce côté, s'élève à une hauteur de 80 centimètres. Toutes les galeries placées sous la salle suivent la direction du Midi et portent à croire qu'il y a d'autres salles semblables à la première et qui lui sont adjacentes.

Des fouilles ont déjà été pratiquées à Izernore en 1863, sous la direction du préfet de l'Ain (*Rev. archéol.*, 1864, I, p. 303). Maissiat avait proposé autrefois de retrouver à cet endroit l'Alésia des *Commentaires* (*Ibid.*, 1861, I, p. 415) ; je crois que cette identification fantaisiste conserve encore quelques partisans.

S. R.

L'Institut archéologique de Vienne.

Le 4 juin dernier, l'Institut archéologique d'Autriche a tenu à Vienne sa séance annuelle sous la présidence du ministre de l'Instruction publique; par une heureuse innovation, le directeur, M. Benndorf, vient de publier lui-même le rapport qu'il a lu à cette occasion[1], au lieu de laisser, comme précédemment, à la presse quotidienne le soin de faire connaître par des extraits ou des comptes-rendus sommaires le résultat des travaux de l'année. De ce tableau sobre et fidèle nous détachons quelques renseignements, qui, malgré l'aridité de la forme sous laquelle nous les présentons, donneront une idée suffisante de l'activité des archéologues autrichiens.

Personnel. — Le regretté Dr Hula a été remplacé dans les fonctions de secrétaire par M. le Dr Joseph Zingerle, d'Innsbruck.

Missions. — M. Riegl a réuni les matériaux d'une étude sur l'art industriel du Bas-Empire dans l'Autriche-Hongrie. M. Heberdey, bien connu déjà par ses explorations heureuses en Asie Mineure, continue ses fouilles à Éphèse; il a de nouveau parcouru la Pisidie et la Pamphylie et rapporté de ses voyages plus de quatre cents inscriptions inédites, parmi lesquelles un fragment de traité de la république romaine avec Cibyra. M. Wilhelm a accompli une mission épigraphique en Grèce; M. Benndorf a été se rendre compte par lui-même des découvertes les plus importantes que ses collaborateurs et les savants des autres nations ont faites récemment à Athènes, à Éphèse et en Crète.

1. O. Benndorf, *Vom Oesterreichischen archäologischen Institute*, broch. in-12, Rohrer, Brünn, 1903, 31 pages.

Enquêtes. — L'attention de l'Institut se porte de plus en plus du côté de la Dalmatie, où il y a à découvrir ou à préserver de la ruine tant de vestiges précieux de l'époque romaine. Le rapport contient de curieux détails notamment sur le Palais de Dioclétien, à Spalato, vaste ensemble d'édifices, auquel conviendrait mieux le nom de place forte; il est enfermé dans une enceinte rectangulaire, longue de 215 mètres, large de 175; les murs, hauts de 24 mètres, sont flanqués de 16 grosses tours; le plan est celui d'un camp romain; aux extrémités des deux axes s'ouvrent quatre portes, dont l'une, à l'Est, la « porta Aurea », donne accès sur la voie qui conduit à Salone. Au centre, occupant la place du praetorium, s'étend une cour ornée d'une colonnade; de là on aboutit du côté du sud au mausolée de Dioclétien, qui est aujourd'hui la cathédrale de Spalato; du côté du nord à un temple, transformé en baptistère, qui a dû servir au culte domestique de la famille impériale; à l'ouest s'élève un grand édifice voûté, qu'on suppose avoir été l'atrium des appartements du souverain. Au VIIe siècle les habitants de Salone, fuyant devant les barbares, sont venus chercher un asile dans cette enceinte; de là est née la ville de Spalato. Comment arrêter la dégradation des parties antiques? C'est une question embarrassante. Il n'y a pas, en Autriche, de loi sur les monuments historiques. En 1883, à l'occasion de l'établissement du cadastre, les constructions de Dioclétien avaient été attribuées à l'État; en 1886 il a refusé d'en assumer la charge; c'était les condamner à une destruction plus ou moins lente. L'Institut s'efforce de ramener les pouvoirs publics à la mesure reconnue nécessaire en 1883, tout en limitant autant que possible les frais de restauration et d'entretien; d'autant plus qu'on ne peut songer ici à une restauration proprement dite, les restes antiques étant étroitement mêlés aux édifices modernes. On a nommé, pour étudier les moyens de conservation à prendre d'urgence, une commission qui comprend, outre les autorités locales, MM. Benndorf, Kubitschek et Niemann. Le mausolée de Dioclétien, dégagé de la demeure de l'évêque, qu'on a déjà logé ailleurs, sera complètement isolé. On fera le même travail au baptistère, dont le fronton élégamment sculpté est actuellement noir de suie et disparaît derrière les saucisses et les jambons d'une cuisine adjacente. Quand on aura exécuté quelques fouilles aux abords de ces monuments, l'essentiel sera fait. M. Niemann publiera alors un grand ouvrage historique et descriptif, où seront rassemblés tous les documents dont l'enquête aura révélé l'existence.

Fouilles. — A Salone on a mis au jour les restes de la cathédrale primitive, la *basilica urbana*, entre autres une mosaïque du IVe ou du Ve siècle; on y lit les noms des personnages qui l'ont fait édifier, les évêques Esychius et Symphorius; sous le sol du presbytère est apparue une mosaïque romaine, que décore la figure de Sapho entourée des Muses. A Aquilée on a trouvé des inscriptions de l'époque de Flaviens; à Klagenfurt un fragment d'une statue qui représentait l'amazone Penthésilée mourante; à Salzbourg enfin un disque en bronze, de 1^m,20 de diamètre, où sont gravés les signes du zodiaque, des constellations désignées par leurs noms latins et les mois de l'année romaine. On suppose, d'après un texte de Vitruve, que c'était là une sorte de calendrier perpétuel, qui surmontait une des portes de Juvavum.

Publications. — Sont actuellement sous presse ou en préparation les ouvrages suivants :

Imhoof-Blumer, *Les Monnaies antiques d'Asie Mineure*;

Kubitschek, *Recueil des inscriptions grecques de l'Autriche-Hongrie.*

Wilhelm, *Inscriptions attiques*;

H. Egger, Michaelis et Hülsen, *Manuscrit de l'Escurial* du XVe siècle, contenant des dessins d'un artiste florentin d'après l'antique;

R. von Schneider, *Édifices antiques de l'Istrie et de la Dalmatie*, I (Pola, Zara, Trieste, Fiume, Asseria);

Kalinka, *Antiquités de la Bulgarie*;

Corpus des inscriptions d'Asie Mineure. Le tome II (inscriptions grecques de la Lycie) est presque en état de paraître. Viendront ensuite dans le tome III la Pamphylie et la Pisidie ;

Niemann, *Recherches à Éphèse* ;

Heberdey, *Le théâtre d'Éphèse.*

Tous ces travaux continueront la série des ouvrages détachés (*Sonderschriften*) publiés par l'Institut à côté de son bulletin annuel (*Jahreshefte*); celui de M. Imhoof-Blumer sera le troisième de la série.

Musées. — Plusieurs pages du rapport sont consacrées aux musées d'antiques, qui ont été, sous la direction de l'Institut, créés ou réorganisés dans différentes villes de l'empire, telles qu'Aquilée, Zara, Pola, Spalato, Carnuntum... etc. Un catalogue du musée d'Aquilée, œuvre de M. le professeur Majonica, sera bientôt mis en vente.

M. Benndorf termine sur un vœu qu'il a hâte de voir exaucé : il y a trois ans le gouvernement grec a offert à l'Autriche, pour y établir une école archéologique, un terrain dans la ville d'Athènes à proximité du Musée national. La première pierre n'a pas encore été posée. Les savants autrichiens souhaitent que cette satisfaction ne leur soit pas refusée plus longtemps ; ils l'auront certes bien méritée par leurs courageux efforts et par les constants progrès de l'œuvre entreprise à Vienne sous l'habile direction de M. Benndorf.

Georges LAFAYE.

Tombeaux archaïques à Rome.

M. Lanciani annonce que plusieurs tombes préhistoriques ont été découvertes tout près du temple d'Antonin et Faustine. Le type est le même que celui des sépultures très anciennes explorées sur le Viminal et l'Esquilin. Il paraît prouvé, dit M. Lanciani, que ces tombes n'appartiennent pas à une tribu ni à un groupe de tribus qui pratiquaient simultanément l'inhumation et l'incinération; ces populations pratiquaient l'incinération à l'époque où elles s'établirent sur le sol de Rome et ce fut plus tard, sous l'influence de leurs voisins étrusques au delà du Tibre, qu'elles adoptèrent, du moins en général, l'inhumation[1].

S. R.

1. Lanciani, *The Athenaeum*, 11 juillet 1903, p. 67-68.

Copie du « Boudeur ».

Mlle J. Kjoer, auteur d'une copie très exacte de la belle *Orante* de l'Acropole (*Bull. de corr. hell.*, t. XIV, 1890, pl. VI), dont le Musée du Louvre a acquis un moulage peint, vient de terminer la copie de la non moins célèbre tête du « Boudeur », aussi nommé « le frère de la Boudeuse » (Ἐφημ. ἀρχ., 1888, pl. II). On peut s'en procurer des exemplaires, avec les couleurs et la dorure, au prix de 500 francs, prix réduit à 400 pour les établissements publics. S'adresser *Strandgade*, 36, à Copenhague.

S. R.

Les Thraces en Égypte.

La découverte, dans une tombe égyptienne pré-dynastique, d'un cadavre à cheveux blonds tirant sur le rouge, vieux de 7 à 8000 ans au moins, a mis en joie M. Karl Blind. Dans la *New Liberal Review*, le vieil ami de Schliemann triomphe de la confirmation apportée à son hypothèse favorite, qu'il a bien souvent exposée depuis trente ans. « L'Égypte a été peuplée autrefois, avant la race qui construisit les Pyramides, par un peuple thrace, apparenté aux Troyens. Ce grand peuple thrace était répandu sur l'est de l'Europe, l'ouest de l'Asie Mineure et l'Afrique du nord. Par le sang et la langue, il était proche parent des Teutons, des Scandinaves et, par suite, des Anglo-Saxons. » Voilà le *mirage oriental* malade; mais c'est tirer bien des combinaisons d'une perruque rouge. Il faut dire que les prêtres égyptiens racontaient à Hérodote une histoire des conquêtes de Sésostris, où il est question de relations très anciennes entre l'Égypte et la Thrace. Hérodote finit souvent par avoir raison, sinon dans la forme, du moins quant au fond, en dépit du joli quatrain d'Oxford que rappelle, à ce propos, l'*Academy* (1903, II, p. 122) :

The priests of Egypt humbugged you,
A thing not very hard to do;
But damn'd if you shall humbug us,
Herodotus! Herodotus!

S. R.

Le Congrès de Bruges.

J'ai sous les yeux le compte rendu, rédigé par M. Léon de Foere, des séances du *Congrès archéologique et historique* tenu à Bruges du 10 au 14 août 1902 (Bruges, Plancke, 1903). C'est un gros volume de 516 p., qui fait regretter une fois de plus l'existence du genre de publications dont il relève. Il y a là de tout, listes d'adresses, discours, conversations à bâtons rompus, encensement mutuel; il y a même quelques travaux sérieux, par exemple Rutot, *Silex paléolithiques de la Flandre orientale*; Arendt, *Les origines de la fabrication des dentelles*; Villenoisy, *Des transformations du blason*. Les secrétaires auraient dû éliminer les trois quarts au moins de cette prose, en particulier des phrases comme celle-ci (p. 486) : « La fleur de lys, qui était l'apanage de l'ancienne maison de France et qu'on retrouve sur les monuments égyptiens et chez les anciens Gaulois, permet de rattacher Hugues Capet, fils de Hugues « le blanc »,

à l'ancienne race des Gaulois, descendants de Galathée (*sic*) « la blanche! » — Tout Congrès devrait avoir un programme nettement délimité: il n'y faudrait admettre que des communications dont le texte aurait été soumis par avance à une commission; il ne faudrait publier que ce qui serait accepté par une Revue savante, et non des improvisations ou des fantaisies. On objectera qu'un Congrès ainsi réglé n'aurait qu'une clientèle très restreinte et qu'il ne ferait pas les frais de ses publications; à quoi je répondrai *meno malo*. Les communications qui valent la peine d'être imprimées trouvent toujours place quelque part.

S. R.

Nouvelles Eponas.

Depuis le dernier supplément que j'ai publié à mon catalogue des « Epona », (*Revue*, 1902, I, p. 231), les monuments suivants sont venus à ma connaissance :

1° Bas-relief de Chavillot (Vosges), au musée d'Epinal; le moulage, légué par Fr. Moreau, est au Musée de Saint-Germain, n° 46730. J'avais signalé cet objet, sans le figurer, dans la *Revue*, 1895, I, p. 180, n° 34 *bis*;

2° A Kastell Capersburg (Taunus), on a découvert les fragments d'un grand monument d'Epona, composé d'un bas-relief au-dessous duquel est gravée une inscription de six lignes : *In h(onorem) d(omus) d(ivinae), De(ae) Epon(ae) Bilicus*, etc. Je ne connais pas de publication de ce bas-relief (*Limesblatt*, 1902, p. 931; *Rev. archéol.*, 1902, II, p. 442, n° 174) ;

3° Patère d'argent du Musée de Belgrade, avec l'inscription EPONE (gravure dans la *Revue*, 1903, I, p. 20, mentionnée dans mon travail de 1895, sous le n° 119) ;

4° Patère d'argent du même musée, dont l'anse est ornée d'un buste de femme assise sur un trône, tenant un petit cheval de la main gauche, un rameau de la main droite. Type nouveau d'Epona (*Revue*, 1903, I, p. 20) ;

5° Petite statue de pierre découverte par M. Colson au Chatelet (Haute-Marne); je la ferai connaître prochainement (moulage à Saint-Germain).

6° M. Perdrizet veut bien me communiquer la note suivante, qui offre un réel l'intérêt :

« Dom Calmet, *Des divinités païennes adorées autrefois dans la Lorraine et dans d'autres pays voisins.*

« Ce mémoire, que D. Calmet destinait à sa *Notice de Lorraine*, n'a été publié qu'en 1876, dans les *Bulletins de la Société philomathique des Vosges*, à Saint-Dié, d'après des copies conservées à la Bibliothèque de cette ville. Il y est parlé d'Epona à l'article III. D. Calmet cite les textes de Prudence, Apulée, Juvénal, Tertullien relatifs à cette déesse, et, d'après Gruter, trois inscriptions votives (les n°s 89, 102, et 107 de Reinach). Je me borne à extraire les renseignements qui ne se trouvent pas ailleurs : « L'ancienne ville d'*Epone* ou *Epaone*, près Saint-Maurice en Valais, où l'on tint un concile en 528, tiroit apparemment son nom de la Déesse Epone... Dans l'abbaye de Muri[1] en Suisse, nous avons

1. Muri est dans le canton d'Argovie. C'est là localité où l'on a découvert en 1832 une très importante collection de statuettes de bronze, aujourd'hui au Musée de Berne, comprenant un Jupiter, une Junon, une Minerve et la déesse *Artio* avec

vu une figure de bronze d'assez bon goût, vêtue de long à la Romaine, assise sur une chaise à dossier, portée sur deux chevaux couchés sur le ventre et acculez l'un contre l'autre, comme pour servir d'appuy au siège de la Déesse qui y est assise : sa tête est couverte d'une coëffure simple, et avec ses cheveux fort courts, tenant sur ses genoux une corbeille pleine de grains ou de fleurs. On l'a d'abord prise pour Cérès; mais elle n'a ny gerbes, ny épis, ny flambeaux, ny rien de ce qui caractérise Cérès... Je ne connois aucune figure de la déesse Epone, si celle-cy ne la représente pas. Dans deux titres de l'abbaye de St-Mihiel, l'un de 709, l'autre de 1106 [*Hist. de Lorraine*, I, p. 269 et 522], il est parlé de la cour d'Epone, *Eponae curtis*[1] ».

Le type d'Epona décrit par Dom Calmet est sans doute celui de la déesse assise, entre deux chevaux adossés; je n'en connais pas d'exemplaire en bronze. Le savant bénédictin n'hésitait pas à admettre l'existence d'une ville tirant son nom d'Epona, *Eponae curtis*; mais les deux textes qu'il cite portent l'un et l'autre *Eppone curte*, alors que jamais, dans les inscriptions, le nom d'Epona n'est écrit par deux *p*. Les noms de lieux *Appoigny* (Yonne) et *Eppenich* (près d'Aix-la-Chapelle) dérivent aussi d'*Epponiacum*, non d'*Eponiacum*. On peut se demander si *Eppona* ne serait pas une simple variante de la forme *Epona*; c'est aux romanistes à examiner cette question. La femme de Sabinus s'appelle *Eponina*, nom qui pourrait dériver d'*Epona* comme *Jovinus* de *Jovis*; mais les meilleurs textes donnent *Epponina*[2]. Faut-il admettre, à côté du nom de déesse *Epona*, un nom gaulois *Epponus* (d'où *Epponina*, *Epponiacum*), n'ayant avec celui d'*Epona* qu'une relation apparente? *Videant peritiores*.

On enseigne d'ordinaire que, dans *Epona*, *ŏna* est un simple suffixe et que le nom signifie *dea equina* ou *equestris*. Mais Ausone dit formellement que *-ŏna*, en celtique, signifie *fons*[3], et il existe, en effet, un grand nombre de noms de rivière en *-ŏna*.

Si, par aventure, Ausone avait raison, je ferais observer que *Ep-ona* = *Caballinus fons* (Perse, *Satires*, I, 1) serait l'équivalent absolu du grec Ἵππου κρήνη = Hippocrène. De là résulterait un petit roman, que je soumets sous toutes réserves à qui de droit. En Gaule, comme en beaucoup d'autres pays, la source jaillissante a été assimilée à un animal impétueux et rapide, en particulier au cheval. *Ep-ona* a été d'abord, non pas la source du cheval, mais la *source-*

une ourse (S. Reinach, *Revue celtique*, 1900, t. XXI, p. 288 et pl. I : *Bronzes figurés de la Gaule*, p. 30, 41-101). Il faut donc ajouter le culte d'Epona à ceux qui existaient dans cette localité.

1. M. Perdrizet a recherché ces textes. Ils se trouvent dans les *Preuves de l'histoire de Lorraine*, paginées à part après le t. I de l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet :

P. 265 (Charte du comte Volfoalde, pour la fondation de l'abbaye de Saint-Mihiel, A. D. 709). ... *Similiter donamus in Eppone curte portionem unam...*

P. 522 (Le pape Pascal II confirme les privilèges de ladite abbaye, A. D. 1106). ..*In Eppone curte portionem unam.*

2. Je dois plusieurs des renseignements qui précèdent à l'obligeance de M. Longnon.

3. Le glossaire d'Endlicher dit la même chose.

cheval, représentée par une cavale. Avec les progrès de l'anthropomorphisme, on mit une femme sur le cheval ou près du cheval et la source-cheval devint la déesse équestre, protectrice des chevaux et de leur multiplication.

7° Dans mon article de la *Revue* (1902, I, p. 234-235), les *deux* Epona du Musée d'Arlon que j'ai publiées n'en font, à la vérité, qu'une seule; j'ai été trompé par l'envoi de deux photographies assez différentes.

Je ne suis toujours pas fixé sur les figures d'Epona au Musée du Luxembourg, le conservateur de ce Musée ayant laissé sans réponse une lettre que je lui avais adressée à ce sujet. J'en connais deux, provenant de Dalheim, par des croquis de M. S. de Ricci; quant à la troisième (*Rev. arch.*, 1902, I, p. 235), il semble que le « petit animal « du dessin que j'ai publié soit, en réalité, un panier de fruits.

S. Reinach.

La statue de Cerigotto.

Sous ce titre : *Determining a Sculptor*, M. Ch. Waldstein a réimprimé un article de l'*Illustrated London News* (6 juin 1903) et l'a distribué avec une grande planche contenant un choix de têtes et de statues. Le but de cet article est de démontrer que l'éphèbe en bronze découvert dans la mer près de Cerigotto, restauré par M. André et aujourd'hui très bien publié dans l'Ἐφημερίς (1902, pl. 7), n'est pas, comme M. Waldstein l'avait dit d'abord, une œuvre de Praxitèle, mais une œuvre de Scopas (*of scopasian art.*). Je suis tout à fait d'accord avec M. Waldstein pour considérer sa première opinion comme erronée et je crois aussi qu'il a raison de voir dans le grand bronze en question un Hermès, — ce qui est, d'ailleurs, l'opinion la plus répandue. (M. Svoronos veut y reconnaître Persée; d'autres Grecs l'ont qualifié de sphériste ou d'apoxyomène.) Mais je n'arrive pas à m'expliquer ce qu'il trouve de *scopasien* dans la tête; les têtes vraiment *scopasiennes* qu'il a juxtaposées à celle-là prouvent précisément que sa « détermination » n'est pas fondée. On oublie souvent que la Grèce du IVe siècle a compté d'autres sculpteurs que Praxitèle et Scopas! L'Hermès de Cerigotto ne dérive ni de l'un ni de l'autre; je ne crois pas, d'ailleurs, que ce soit un original grec et l'hypothèse gratuite que le vaisseau naufragé était une des galères de Sylla n'aurait pas dû être qualifiée « d'évidente » par M. Waldstein.

S. R.

Nouvelles et extraordinaires découvertes de papyrus.

L'Égypte est en train de nous livrer par morceaux une nouvelle bibliothèque grecque et latine! Pour se rendre compte de l'immense production annuelle dans ce domaine de la papyrologie, il suffit de lire les rapports d'ensemble publiés par M. Seymour de Ricci dans la *Revue des Études grecques*, t. XIV (1901), p. 163-205; t. XV (1902), p. 408-460; t. XV (1903), p. 105-125. Les découvertes antérieures, y compris celles de l'Ἀθηναίων πολιτεία, d'Hérondas, de Bacchylide et d'Hypéride, sont consignées dans le rapport de Haeberlin (*Centralblatt für Bibliothekswesen* t. XIV, 1897, six articles) et dans deux rapports de

Viereck (*Jahresbericht*, t. XCVIII (1898), p. 135-186 et t. CII (1899), p. 244-311).

Au mois de juin 1903, MM. Grenfell et Hunt, qui recueillent des papyrus à Oxyrhynchus, à 120 kilomètres au sud du Caire, ont annoncé au *Times* la découverte des trésors suivants, encore inédits :

1° Une nouvelle série de *Logia* attribués à J.-C. (pour la première série, voir Preusschen, *Antilegomena*, Giessen, 1901, p. 43-44)[1];

2° Un papyrus *latin* contenant une *Epitome* de Tite-Live, très différente de celle que nous possédons (livres XXXVII-XXXIX et XLIX-LV, ces derniers perdus);

3° Une ode en l'honneur d'une victoire aux jeux, peut-être de Corinne;

4° Une série d'épigrammes inédites de Léonidas, d'Antipater et d'Amyntas;

5° Un dialogue philosophique entre le tyran Pisistrate et un interlocuteur; il y est question de Périandre, de Solon, etc.;

6° Un papyrus du IIe siècle contenant une longue invocation à une divinité polyonyme (Isis ?);

7° Un long récit d'une guérison miraculeuse due à Imhotep (au verso du précédent).

Quelle part la France a-t-elle prise jusqu'à présent à ce travail si fécond? Elle est représentée en Égypte par MM. Jouguet et Lefèvre, membres de l'École d'Athènes, qui ont obtenu d'heureux résultats dans le sud du Fayoum (*Bull. de corresp. hellénique*, t. XXVI, 1902, p. 95-128). C'est bien, mais on voudrait plus encore.

S. R.

Une mission française en Tripolitaine.

Depuis que les explorateurs Barth, Nachtigal, Monteil ont traversé la Tripolitaine, rapidement, au retour de leurs voyages au Soudan, l'accès de ce pays était resté défendu à tout Européen. Il y a deux ans, des Allemands furent arrêtés à huit kilomètres de Tripoli et ramenés dans la ville. L'an dernier, un sénateur italien ne put même se rendre dans un port tripolitain, tout proche de la capitale.

Les Turcs ont consenti une seule exception, et c'est en faveur d'un de nos compatriotes, M. Méhier de Mathuisieulx. Grâce à l'intervention de notre actif consul à Tripoli, cet explorateur, chargé d'une mission scientifique par le ministre de l'Instruction publique, a pu entreprendre l'étude systématique de ce pays méditerranéen, encore presque entièrement inconnu. Déjà, en 1901, il avait parcouru le djebel Iffren, le plateau de Tarounha et le district de Lebda; il en avait rapporté des documents inédits sur l'archéologie romaine en Tripolitaine et sur l'ethnographie. Le récit de ce premier voyage a été publié chez Hachette, sous le titre : *A travers la Tripolitaine*.

1. Un des nouveaux *logia* a été cité par Clément comme emprunté à l'Évangile des Hébreux. M. Harnack a supposé, mais n'a pas démontré encore, que la première série provenait de l'Évangile des Égyptiens.

On se souvient que quelques lignes de ce livre, où l'auteur affirmait que l'Angleterre avait des vues sur la rade de Totruk, dans le vilayet de Benghazi, et que ses navires visitaient souvent cette excellente position, ont provoqué une véritable émotion en Italie et motivé une interpellation à Montecitorio. M. de Mathuisieulx nous confirme l'exactitude de ses renseignements.

Dans un deuxième voyage, en mars, avril et mai de cette année, M. de Mathuisieulx vient de parcourir toute la Tripolitaine proprement dite, jusqu'aux abords de Ghadamès, à l'ouest, et jusqu'aux confins administratifs du Fezzan, à l'est. On juge, et par la longueur de cet itinéraire, et par la nature des régions parcourues, de l'importance de cette exploration française.

Se dirigeant d'abord sur Sabratha, ancien port phénicien et romain, à 100 kilomètres ouest de Tripoli, M. de Mathuisieulx a étudié les ruines considérables de cet *emporium*, aujourd'hui perdu dans les solitudes du littoral : un vaste amphithéâtre, des aqueducs souterrains, divers monuments publics. Plus au sud, il a découvert l'emplacement de la Sabratha intérieure, au pied des falaises du Nefousa; c'est aujourd'hui « Sabria-Djebel ».

La mission a recherché ensuite les traces de la célèbre route romaine qui, de Tacapé (Gabès), conduisait à Leptis Magna (Lebda). Il y a longtemps que les savants se disputent au sujet de cette route; les uns la font passer trop loin dans l'intérieur, à Cydamus (Ghadamès) et par le Soffedjen; les autres trop près de la mer, au pied des falaises du grand plateau du Nefousa. M. de Mathuisieulx a retrouvé les vestiges des lieux d'étapes, indiqués par l'itinéraire d'Antonin. La route n'est plus qu'une simple piste, courant sur la bordure septentrionale des hautes terres (parallèlement et à 100 kilomètres de la mer), au sud de la région montagneuse, échancrée, de cette bordure. On y trouve quelques mausolées, des *castella*, des temples et les vestiges de bourgades, dont quelques-unes portent encore le nom ancien, un peu déformé. Ces ruines sont en fort mauvais état, les indigènes les détruisant pour bâtir.

Après une pointe avancée vers la frontière tunisienne, dans la région de Ghadamès, M. de Mathuisieulx poussa plus au sud encore, dans la région orientale du vilayet, par Midza et Ghirza, vers Sokna. Ce pays est affreux, désert, couvert de pierres, entièrement stérile, sauf dans les *ouaddi*, le long desquels on rencontre de nombreux vestiges de fermes et de châteaux-forts.

Le *Ouaddi Soffedjen* (la vallée des diables), le *Ouaddi Ghirza* et le *Ouaddi Orfella*, où foisonnent d'énormes scorpions, ont été admirablement cultivés dans l'antiquité; mais l'emplacement des ruines prouve que le niveau des cultures n'a, depuis, nullement changé, et que les mamelons étaient aussi improductifs autrefois qu'aujourd'hui. M. de Mathuisieulx en conclut que les Romains n'ont jamais été, dans la Tripolitaine proprement dite, que des *jardiniers de corridor*. Toutefois, les zones basses qu'ils cultivaient s'étalent parfois sur une une largeur de vingt kilomètres et remontent jusqu'au cœur du pays : ainsi, au total, les terres cultivables devaient avoir une importante superficie.

Les conditions climatériques ont aggravé la situation du pays, même dans ces dernières années. Ainsi, le district de Mizda, si fertile lorsque Barth le tra-

versa en 1850, n'est plus actuellement qu'un désert, parce que les pluies ont complètement cessé d'y faire leur apparition.

A Ghirza, région absolument déserte, dont les caravanes du Fezzan se détournent à cause de sa mauvaise réputation, la mission a relevé de très importantes ruines, ornées d'inscriptions et de bas-reliefs qui relatent toute la vie matérielle de l'époque byzantine.

L'ouaddi Nefed et l'ouaddi Orfella, situés au nord du ouaddi Ghirza, se hérissent de très curieux mausolées en forme d'aiguille, spéciaux à cette région de l'Afrique. Les monuments y sont dans un état de conservation meilleure que dans le Nefousa, parce que les indigènes orientaux de la Tripolitaine, presque tous nomades, n'éprouvent pas le besoin de détruire ces précieux vestiges pour en extraire les matériaux de leurs modernes demeures.

En revenant à la côte par l'est, M. de Mathuisieulx a relevé les traces du port de Cynips (le *Kiniphos* des anciens), que les Grecs de Cyrénaïque avaient fondé, comme poste avancé vers la Libye.

La mission a ainsi parcouru 1.600 kilomètres en pays absolument nouveau, victorieuse des difficultés matérielles et politiques à force de patience et d'endurance. Elle a été assaillie par une tempête de sable qui a compromis la vie des animaux et a été inquiétée par des pillards nomades. Le personnel est rentré épuisé à Tripoli, mais sans compter aucune perte.

En dehors des découvertes archéologiques, M. de Mathuisieulx a recueilli des documents inédits sur la géographie, la zoologie, la météorologie, l'ethnographie, le commerce et l'état politique de la Tripolitaine proprement dite. Ces documents feront l'objet d'un prochain rapport au ministre de l'Instruction publique. — G. R.

(*Le Temps*, 10 *juin* 1903.)

Encore le buste d'Acerenza.

M. J. Reinhard Dieterich a longuement répondu, dans la *Zeitschrift für bildende Kunst* (juillet 1903, p. 246-255), à l'article où M. R. Delbrück proposait de reconnaître Frédéric II de Hohenstaufen dans le buste qui surmonte l'église d'Acerenza (cf. *Rev. arch.*, 1903, I, p. 279). Il pense, avec Lenormant et moi, que ce buste est antique, mais ne se prononce pas sur l'identification du personnage. L'article est surtout une contribution à l'iconographie de Frédéric II, éclairée par divers monuments bien reproduits. Mais voici plus d'une demi-douzaine de mémoires ou de notes sur un monument que personne n'a vu, que Lenormant lui-même n'a examiné qu'avec une jumelle. Si l'on finissait par aller le regarder? De trois choses l'une : ou ce buste représente Julien, ou c'est un empereur inconnu, ou c'est un empereur allemand. Dans l'une ou l'autre de ces trois hypothèses, il mérite au premier chef d'être moulé. Un musée s'honorerait en prenant l'initiative et en supportant les frais de ce travail.

S. R.

L'Institut archéologique américain.

M. Rufus Richardson quitte, après cinq ans de bons services, la direction de l'École américaine d'Athènes; il est remplacé par M. Theodore Woolsey Hermance de Yale. M. Richard Norton est réélu pour cinq ans directeur de l'École de Rome. M. L. B. Paton, du séminaire théologique de Hartford, remplace M. Barton comme directeur annuel de l'École de Palestine.

S. R.

A propos d'un compte rendu.

Dans la *Revue* de mars-avril 1903 (p. 297), M. R. Weill a reproché à M. Capart d'avoir parlé en termes injustes et peu mesurés des fouilles conduites par M. Amélineau à Abydos. M. Capart répond par une longue lettre que nous ne pouvons insérer : 1° parce qu'elle est très longue; 2° parce qu'elle constitue un réquisitoire contre les fouilles d'Abydos et qu'elle serait le point de départ d'une nouvelle polémique dont on ne saurait prévoir la fin. — Nous avons, avec l'agrément de M. Capart, communiqué sa lettre à M. R. Weill, qui en a écrit une autre en réponse. Cette dernière peut se résumer ainsi : 1° les textes cité par M. Capart prouvent bien que les fouilles d'Abydos n'ont pas été bien conduites; 2° mais il faut rendre hautement à M. Amélineau la justice qui lui est due pour avoir découvert les premiers monuments thinites; 3° et il ne faut pas l'accuser d'avoir brisé des vases pour des motifs inavouables, quand il déclare spontanément l'avoir fait « afin que les fellahs ne fussent pas tentés de venir les chercher pour les vendre aux touristes ».

L'incident peut donc être considéré comme clos.

Lettres de savants.

En dépouillant un carton aux Archives Nationales, j'ai copié récemment deux lettres d'Ansse de Villoison et une de Silvestre de Sacy qui me semblent mériter qu'on les signale.

Villoison, chargé du cours de grec moderne à l'École des langues orientales, avait vu son collègue Jaubert nommé professeur de turc; il s'adresse au ministre de l'intérieur, le 16 ventôse an IX, pour demander que la chaire provisoire de grec moderne, installée à la Bibliothèque Nationale, soit transformée en chaire de grec au Collège de France. Il fait valoir ses longs services, ses voyages, sa pauvreté. Dans la seconde lettre, datée du 18 ventôse, il ajoute : « Ce serait la seule chaire de grec moderne qui existât en France, où on enseigne toutes les autres langues et elle servirait en même temps à éclairer la littérature grecque ancienne ». Le jour où le Collège de France possédera une chaire de grec moderne, le vœu d'Ansse de Villoison sera exaucé.

La lettre de Sacy (F^{17} 1144) est datée de Paris le 5 octobre 1814 et adressée à M. Grille. Je la reproduis, sauf une phrase insignifiante :

« Monsieur, j'ai été chargé hier par M. Dacier de vous témoigner combien il regrettait de n'avoir point le plaisir de vous posséder. Ce regret a été partagé par tous les convives, qui tous avaient quelques remerciements à vous faire. M. Dacier m'a chargé en outre de vous témoigner en son nom et au mien son

vif désir que la décision relative à l'établissement des chaires de chinois et de sanscrit fût prise le plutôt (*sic*) possible. La chose commence à s'ébruiter et il vaudrait mieux qu'on n'en parlât que quand cela serait fait, et le bien sans remède; il y aurait encore cet avantage que les nouveaux cours seraient annoncés avec les anciens dans le programme qui va bientôt être imprimé. Je suis moins scrupuleux de me rendre un peu importun, M. l'abbé de Montequion m'ayant dit lui-même qu'il fallait finir cela promptement; et puis *charta non erubescit.* Ce qui concerne M. Sédillot, c'est-à-dire l'adjonction d'un orientaliste au bureau des Longitudes, cela demande peut-être un peu plus de temps, pour demander et avoir l'avis du bureau. Mais il ne me semble pas nécessaire que les trois choses marchent concurremment. Si vous partagiez, Monsieur, notre opinion, vous pourriez proposer au Ministre de terminer toujours l'institution des deux chaires nouvelles à l'École spéciale des Langues orientales vivantes. Les cours commencent ordinairement à la fin de novembre et dans les premiers jours de décembre. Nous soumettons ces observations à votre prudence, bien sûrs que vous n'êtes pas moins empressés que nous de voir couronner par le succès un projet utile et honorable pour le gouvernement, et pour le maintien de notre gloire littéraire... Recevez, je vous prie, Monsieur, les assurances de mon respecteux dévouement.

« Silvestre DE SACY. »

Sédillot, orientaliste et astronome, fut nommé au Bureau des Longitudes en 1816. Il avait été longtemps secrétaire de l'École des langues orientales. J'ai rencontré aux Archives un rapport de Langlès, « président de l'École spéciale des langues orientales vivantes », où il est dit, en date de nivôse an IX, que Sédillot, secrétaire de l'École, « remplit avec peu d'exactitude les fonctions de sa place ».

Salomon REINACH.

Charles Fichot.

Le 9 juillet ont eu lieu à Paris les funérailles du savant archéologue et dessinateur Charles Fichot, originaire du département de l'Aube. En face du cercueil et de la fosse entr'ouverte au cimetière Montparnasse, M. Albert Babeau, membre de l'Institut, membre et plusieurs fois président de la Société académique de l'Aube, a prononcé le discours suivant :

En l'absence des représentants attitrés de la ville de Troyes et de la Société académique de l'Aube, qu'il me soit permis d'être l'interprète des compatriotes et des confrères de M. Charles Fichot, en adressant un dernier adieu et un suprême hommage à l'artiste excellent, au savant archéologue, qui a consacré la majeure partie de sa longue carrière à reproduire et à faire connaître les monuments de sa ville natale et de la région qui l'entoure.

Voilà près de 70 ans que M. Fichot publiait sa première lithographie et que son crayon infatigable illustrait le *Voyage archéologique* d'Arnaud de planches remarquables. Si, dans une vie entièrement consacrée au travail et à l'art, il a fait d'innombrables dessins, notamment à Paris, pour l'*Itinéraire* de Guilhermy et d'autres ouvrages, c'est toujours à Troyes et dans la Champagne qu'il revenait, poursuivant avec ardeur la tâche à laquelle il s'était voué avec prédilection, dans l'*Album pittoresque et manumental de l'Aube* par exemple, et surtout dans son excellent *Répertoire archéologique du département de l'Aube*, pour lequel il avait recueilli tant de documents et dont il a publié plus de quatre superbes

volumes dont les illustrations font si bien valoir le texte. L'âge même n'avait pas ralenti son zèle, et quand il tenait le crayon, sa main ne tremblait pas et restait toujours jeune. Que de fois nous l'avons rencontré à Troyes, avec sa belle barbe blanche, son œil toujours vif, sa physionomie ouverte et sympathique, dessinant dans les églises quelques traits de leurs aspects pittoresques et de leurs merveilleuses œuvres d'art! Il espérait encore dans ces derniers temps, où la maladie semblait l'accabler, pouvoir achever le troisième volume de sa Description de la ville de Troyes; mais son œuvre n'en reste pas moins un monument considérable, digne d'estime, de reconnaissance et d'éloges, et son nom, qu'honorait le Congrès de la Société française d'archéologie en lui attribuant l'an dernier une première médaille, sera toujours invariablement attaché à l'histoire de l'art dans la ville où il est né, où il aimait à revenir chaque année et qui joint aujourd'hui ses plus sincères regrets à la douleur de sa famille et de tous ceux qui ont pu le connaître et l'apprécier.

— *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, t. LVII, fasc. II: Jensen, *L'inscription hittite de Babylone* (l'explique par l'arménien). — Prætorius, *Sabéen et éthiopien.* — Aufrecht, *Le Bhavisyapurana.* — Francke, *Phonétique et grammaire thibétaines.* — Meinhof, *La loi de Dahl* (phonétique des langues de l'Afrique orientale). — Speyer, *Le Bodhisattva sous la forme d'un éléphant à six défenses.* — Jacobi, *Le Dhvanyâloka.* — Rothstein, *Le cantique de Deborah et sa forme rythmique primitive.* — Baethgen, *L'acrostiche de* Simon *dans le Psaume* 110 (il propose de reconnaître également dans le Ps. 2 l'acrostiche: « d'Alexandre Janée et sa femme » ; cas analogues dans d'autres psaumes). — Bacher, *Ibn Ganâh et la langue primitive.* — Vollers, *Sur Isaïe*, 32, 11. — Bibliographie.

— *Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palaestina-Vereins*, 1902, n° 3 : Sellin, *Rapport sommaire sur ses fouilles à Ta'annek.* — Palmer, *La mosaïque géographique de Madeba* (note sur le relevé grandeur naturelle qui en a été fait sous sa direction). — Thiersch et Peters, *Les sépultures de Beit Djibrin* (fresques et inscriptions). — Nestle, *La terre où coulent le lait et le miel.* — Nouvelles diverses.

— *Zeitschrift des deutschen Palæstina-Vereins*, t. XXVI, livr. 1-3 : Mühlau, *Le voyage en Terre Sainte de Martinus Seusenius* (relation de pèlerinage de 1602, en frison oriental mélangé de haut allemand. — Thomsen, *La Palestine d'après l'Onomasticon d'Eusèbe.* — Bibliographie.

Zeitschrift des deutschen Palæstina-Vereins, t. XXVI, fasc. 4 : Thomsen, *La Palestine d'après l'Onomasticon d'Eusèbe* (*fin.* — Carte) [1].

1. La carte embrasse un champ trop petit; il y aurait eu, quitte à diminuer l'échelle, intérêt à l'étendre dans la région sud jusqu'à Ailath; tout au moins eût-il été bon d'y ajouter un carton de raccord. Telle quelle, elle est encore loin d'être complète. Sans parler de nombre de localités qui n'y figurent pas et auraient pu y être inscrites (par exemple, la Mephaath biblique dont j'ai naguère déterminé l'emplacement avec certitude), on est surpris de ne pas y lire les noms des montagnes du Liban, Antiliban, Hermon, Mont des Oliviers; des fleuves du Cison, du Cédron, etc. Je ne parle pas des identifications contestables, données comme assurées (par exemple, Gerar à Oumm el-Djarâr, au sud de Gaza). Un index

— *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XXIIIe année fascicule I-III, janvier-juin 1903 : S. Gsell, *Chapelle chrétienne d'Henchir Akhrib* (Algérie, pl. I-II). — E. Maynial, *La base Casali* (pl. III et IV). — Mgr Duchesne, *Les évêchés d'Italie et l'invasion lombarde.* — A. Merlin, *Inscriptions inédites de Khamissa* (*Thubursicum Numidarum*). — G. Pérénelle, *Louis XI bienfaiteur des églises de Rome.* — G. Constant, *Les Maîtres de cérémonie du* XVIe *siècle; leurs Diaires.* — Enlart, *Eugène Müntz, notice biographique.* — G. de Manteyer, *E. Müntz, Bibliographie.*

— *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXV, 1901, cahiers VII-XII : G. Mendel, *Fouilles de Tégée. Rapport sommaire sur la campagne* 1900-1901 (pl. III-VIII, 11 figures dans le texte. Article très intéressant pour l'histoire de l'architecture et pour celle de la sculpture. Description de la partie déblayée du temple; étude du plan et de la modénature. Appréciation du style. Description des fragments des frontons; les plus importants sont une tête d'Héraclès, dont le marbre est par malheur assez rongé, et un torse de femme, mieux conservé, qui doit être celui de l'Atalante du fronton oriental; on a là les éléments d'une étude sur le style de Scopas. Enfin il a été trouvé une tête de jeune femme, d'une parfaite conservation et d'une grande beauté, qui ne paraît pas avoir appartenu aux frontons; elle est en marbre de Paros et a $0^m,29$ de haut). Vient ensuite le catalogue des autres fragments de sculpture, des bas-reliefs votifs et funéraires et des inscriptions). — J. Demargne, *Les ruines de Goulas et l'ancienne ville de Lato en Crète*, 1er article (pl. XX-XXI, plan des ruines et carte des environs de Goulas. Dans le texte, plusieurs vues photographiques des restes de murs. Ces ruines sont les plus importantes de l'île par l'étendue qu'elles couvrent et par leur état de conservation. C'est la ville ancienne de Lato. L'appareil ordinaire des murs est le polygonal. Les constructions paraissent dater plutôt de l'âge archaïque grec que de l'âge mycénien). — G. Seure, *Voyage en Thrace : inscriptions funéraires.* — A. Besset, *Inscriptions d'Asie-Mineure.* — M. Laurent, *Inscriptions de Delphes* : I. *Arbitrages*; II. *Décret amphictyonique pour Callis-*

général des toponymes, avec les identifications proposées, aurait ajouté singulièrement à l'utilité de ce travail, très consciencieux sur nombre de points, insuffisant sur d'autres. L'auteur aurait dû, entre autres, traiter une question fort importante, sur laquelle j'ai plus d'une fois appelé l'attention et dont on ne se préoccupe pas assez : celle des orientations dans les descriptions d'Eusèbe. L'auteur de l'*Onomasticon* emploie toute une série d'expressions très variées, points cardinaux tantôt au pluriel, tantôt au singulier, combinés avec un jeu de prépositions différentes, qui lui permet de préciser les rhumbs principaux de la rose des vents. Il y avait là à faire une observation fondamentale pour l'application du texte d'Eusèbe au terrain, ce qui doit être le but final et essentiel d'une étude de l'*Onomasticon*; c'est en en tenant compte que j'ai réussi à résoudre certains problèmes géographiques de premier ordre, telle la découverte de Gezer qu'on avait vainement cherchée au nord de Nicopolis, tandis qu'il fallait la chercher au *nord-ouest* (ἐν βορείοις), où je l'ai effectivement trouvée. Bien entendu, suivant une habitude qui tend à s'établir de plus en plus chez beaucoup de ses compatriotes, l'auteur ne cite pour ainsi dire pas un seul ouvrage français parmi les nombreux travaux utilisés par lui, bien que plus d'un ait sa vraie source de ce côté-ci des Vosges. — Cl.-G.

tos de Cnide. — W. Vollgraff, *Inscriptions de Béotie : Thespies, Thèbes, Livadie.* — P. Jouguet, *Fouilles du Fayoum. Rapport sur les fouilles de Médinet-Mâ'di et Médinet Ghôran* (pl. XVII ; figures dans le texte : plans et vues de maisons de l'époque grecque, d'instruments, de poteries, de cercueils peints). — Th. Homolle, *Inscriptions d'Amorgos. Lames de plomb portant des imprécations.* — Th. Homolle, *Monuments figurés de Delphes : les frontons du temple d'Apollon*, 1er article (mémoire d'une importance capitale pour l'histoire des édifices de Delphes, pl. IX-XVI, XVIII-XIX. Figures dans le texte. H. aborde et résout, ce semble, un des problèmes les plus intéressants et les plus difficiles qui se soient posés par les fouilles de Delphes. Il démontre que, s'il n'a rien été retrouvé des frontons qui décoraient le temple reconstruit au IVe siècle, des groupes qu'y vit Pausanias, nous possédons des fragments importants des deux frontons du temple bâti par les Alcméonides, du fronton de marbre et du fronton de tuf. Il décrit avec précision et il figure chacun de ces fragments et il essaye de déterminer ce qu'était la composition dans chacun de ces ensembles. Les conjectures qu'il présente sont très vraisemblables ; mais ce ne sont et ne peuvent être que des conjectures).

— *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXVI, 1902, cahiers I-VI : Si la première livraison de 1901 a dû vivement intéresser les archéologues, la première de 1902 s'adresse surtout aux épigraphistes ; elle leur apporte nombre de textes inédits. — E. Bourguet, *Inscriptions de Delphes.* I. *Les Comptes de l'archontat d'Aristonymos* ; II. *Comptes particuliers des naopes* (pl. I, figures dans le texte). — P. Jouguet et G. Lefebvre, *Papyrus de Magdôla* (ce sont tous, sauf un fragment de lettre administrative, des pétitions ou placets qui datent du IIIe siècle avant J.-C. — P. Jamot, *Fouilles de Thespies. Le monument des Muses dans le bois de l'Hélicon et le poète Honestus.* — V. Chapot, *Antiquités de la Syrie du Nord.* — G. Mendel, *Le Musée de Konia* (I. Inscriptions ; 2. Monuments figurés, bronzes, bas-reliefs, fragments de sarcophages. Tout cela est d'ailleurs de l'époque romaine. 11 vignettes dans le texte). — Jardé, *Inscriptions de Delphes. Actes amphictyoniques de la domination étolienne.* — G. Mendel, *Inscription de Kytoros.* — V. Chapot, *Appendice aux antiquités de la Syrie du Nord.*

— *Revue des études grecques*, t. XV, novembre-décembre 1902. Partie administrative. Partie littéraire : Ph. E. Legrand, *Pour l'histoire de la comédie nouvelle.* I, *Le* Δύσκολος *et les* Ἐπιτρέποντες *de Ménandre.* — A. de Ridder, *Bulletin archéologique* (M. de Ridder succède à M. Lechat dans la tâche difficile de tenir les lecteurs de la Revue au courant du mouvement des fouilles et des recherches archéologiques, sans se perdre dans le détail et sans prétendre à être complet. Pour y réussir, il n'aura qu'à s'inspirer des exemples de son prédécesseur). — S. de Ricci, *Bulletin papyrologique.* — *Actes de l'Association. Ouvrages offerts.* — Bibliographie : *Comptes-rendus bibliographiques. Table des matière du tome XV.*

— *Revue des études grecques*, t. XVI, janvier-avril 1903 : Partie littéraire. — J. W. Goethe, *L'Agamemnon d'Eschyle* (curieuse lettre inédite. Goethe, après

avoir lu une traduction de ce drame, a très vivement senti la grandeur et l'originalité de la poésie d'Eschyle). — J. Oppert, *L'année de Méton*. — Th. Reinach, *Les trépieds de Gélon et de ses frères* (conciliation d'un texte de Diodore et d'une épigramme de l'Anthologie). — Franz Cumont, *La Galatie maritime de Ptolémée* (explication d'une erreur de Ptolémée). — Ch. Diehl, *Explication de quelques passages du Livre des Cérémonies* (prouve que ce livre renferme des documents dont un certain nombre se rapportent à une époque très antérieure à sa rédaction). — P. Perdrizet, Σφραγὶς Σολομῶνος (détails curieux sur le rôle que les superstitions du moyen-âge attribuaient à Salomon). — Th. Reinach, *Les Perses de Timothée* (analyse très intéressante de l'édition qui a été donnée par Wilamowitz-Möllendorff du *Nome* de Timothée retrouvé sur un papyrus et essai de traduction partielle). — Chronique. E. Bourguet, *Bulletin épigraphique*. — S. De Ricci, *Bulletin papyrologique*. — J. Guillebert, *Courrier de Grèce*. — Bibliographie. *Comptes-rendus bibliographiques* (Altmann, Annual of the british school, Dieterich, Gercke, Hannig, George Hatzidakis, H. Lechat H. Omont, Chabault).

— *The journal of Hellenic studies*, t. XXIII, Partie I, 1903 : T. Hudson Williams, *Théognis et ses poèmes*. — G. M. Hirst, *Les cultes d'Olbia* (2e partie, figures dans le texte). — E. Norman Gardiner, *La méthode d'après laquelle était donné le prix du pentathle*. — Ed. J. Dent, *La théorie des mètres lyriques grecs d'après M. Headlam*. — F. W. Hasluck, *Inscriptions de Cyzique*. — G. Macdonald, *Portraits des premiers Séleucides* (pl. I et II, bonnes reproductions de monnaies). — F. W. Hasluck, *Deux têtes d'Apollon* (pl. III ; il subsiste si peu de l'antique dans la tête Oldfield, d'ailleurs assez maladroitement restaurée, qu'elle ne méritait peut-être pas une étude aussi détaillée). — H. L. Lorimer, *La voiture de campagne de la Grèce ancienne* (étude curieuse qui est illustrée par de nombreuses figures dans le texte, très bien choisies). — E. A. Gardner, *La Statue de bronze de Cerigotto* (pl. VIII-IX ; il s'agit de celle qui a été repêchée, il y a deux ans, par les plongeurs et restaurée par M. André pour le Musée d'Athènes. Tout en appréciant fort le mérite de cet ouvrage, M. G. le croit plutôt de l'époque hellénistique que de l'âge classique et paraît donner de bonnes raisons à l'appui de son sentiment). — Duncan Mackenzie, *La poterie de Cnossos* (avec ses quatre planches, dont trois en couleur, et ses quinze figures dans le texte, l'article est très important pour l'histoire de la poterie dite mycéenienne. L'auteur cherche à établir que les ateliers crétois ont été le point de départ et le centre d'où cette céramique a rayonné dans tout le bassin oriental de la mer Egée).

— *Proceedings of the Society of biblical archæology*, t. XXV, 33e session, 2e séance, 11 février 1903 : E. Naville, *Le livre des morts* (suite). Le chapitre CXLIX et le chapitre CL (planche). — T. G. Pinches, *Cylindres appartenant à M. Rigg* (le principal intérêt de ces cylindres, c'est qu'ils ont été trouvés à Salamine, dans l'île de Chypre. Planche). — A. Boissier, *Matériaux pour l'étude de la religion assyro-babylonienne* (suite). — Johns, *La chronologie du règne d'Assourbanipal II*. — Moritz, *Une formule magique bilingue*. — Howorth,

Quelques vues indépendantes sur le texte de la Bible (IV). — W. E. Crum, *Le Décalogue et le Deutéronome en copte.* — W. L. Nash, *Une relique d'Amenhotep III.*

— 3e séance, 11 mars 1903: E. Naville, *Le livre des morts* (suite). Chapitres LI, LI A *bis*, LII (planche). — Percy E. Newberry, *Découverte de la tombe de Thoutmès IV à Biban-el-Moluk* (lettre écrite d'Égypte au lendemain de la trouvaille). — W. L. Nash, *Ha-Mhyt, déesse du nome mendésien* (figure dans le texte). — T. G. Pinches, *Gilgamès et le héros du déluge* (à continuer. Deux planches). — E. J. Pilcher, *L'inscription du temple de Bod-'Astart, roi des Sidoniens* (planche). — Percy E. Newberry, *Extraits de mes carnets.* VI (planche). — Torrey, *Les versions grecques des Chroniques, d'Esdras et de Néhémie.* — A. H. Sayce, *Le déchiffrement des inscriptions hittites.* — E. Naville, *Le titre égyptien donné à Joseph.* — Lieblein, *La transcription des caractères égyptiens* (lettre du professeur à la direction de la Revue).

— *Proceedings of the Society of biblical archæology*, t. XXV, 33e session, 4e séance, 13 mai : Prof. E. Naville, *Le livre des morts*, chapitre CLIIIA (planche). — Prof. A. H. Sayce, *Le déchiffrement des inscriptions hittites* (suite). — T. C. Pinches, *Gilgamès et le héros du déluge* (suite). — A. Cowley, *Quelques documents araméens trouvés en Égypte* (planche). *La translittération de l'égyptien*, lettres des professeurs Jacob Krall et A. Wiedemann. — F. W. Green, *Notes sur une inscription d'El-Kab* (deux planches). — Percy E. Newberry, *Les statues de Sekhemet dans le temple de Mut, à Karnak.* — Dr S. Krauss, *Postumus, préfet d'Égypte.* — E. J. Pilcher, *Les Juifs de la dispersion dans la Galatie romaine* (planche, les monnaies d'Apamée avec l'image de l'Arche et le nom de Noé).

— *Proceedings of the Society of biblical archæology*, t. XXV, 33e session, 5e séance, 10 juin 1903 : E. Naville, *Le livre des morts. Chapitres* CLIIIB et CLIV (planche). — E. Revillout, *Le procès du vautour et de la chatte devant le soleil.* — A. H. Sayce, *Note sur les inscriptions d'El-Kab.* — E. J. Pilcher, *Les Juifs de la dispersion dans la Galatie romaine.* — A. Cowley, *Quelques documents araméens trouvées en Égypte* (suite). — A. H. Sayce, *Gilgamès.* — W. E. Crum, *Textes coptes relatifs à Dioscorus d'Alexandrie.* — A. H. Sayce, *Le déchiffrement des inscriptions hittites* (suite, planche). — E. Revillout, *La translittération de l'égyptien.* — Percy E. Newberry, *Note sur la parenté d'Amenhotep III.*

— *Mitteilungen des K. d. archæol. Instituts. Athenische Abteilung*, t. XXVII, 4e cahier : Ce cahier est presque tout entier rempli par des documents épigraphiques, dont plusieurs ont une réelle importance. — O. Rubenssohn, *Un traité entre Paros et Thasos* (paraît dater de la fin du ve siècle; on n'a, par malheur, qu'une partie du texte). — Holwerda, *L'abaton d'Epidaure* (donne de bonnes raisons pour admettre que l'*abaton*, ou les malades passaient la nuit pour avoir les visions curatives, doit être cherché ailleurs que là où a cru pouvoir le placer Kavvadias). — H. von Prott, *Contribution à l'iconographie grecque.*

1. *Sur la statue d'Eschyle* (base retrouvée dans le théâtre de Bacchus); 2. *Un buste de Chrysippe* (au musée national d'Athènes. La tête manque). — A. Baunier, *Sur des documents attiques du cinquième siècle.* — A. Struck, *Inscriptions de Macédoine.* — Th. Wiegand, *La position du tombeau d'Hannibal* (pl. XII). — Erich Preuner, *Une fausse Néméonique.* — Erich Preuner, *Inscriptions d'Acarnanie.* — Id. *Inscriptions de Leucade.* — W. Kolbe, *Nouvelles inscriptions funéraires de Leucade.* — E. Preuner, *Inscriptions d'Ithaque.* — H. von Prott, *Nouvelles inscriptions d'Ithaque.* — W. Doerpfeld, *La date du premier Parthénon* (pl. XIII et XIV. Il s'agit du temple sur les fondations duquel a été bâti le Parthénon de Périclès. La construction de ce vaste édifice aurait été commencée par Clisthène et continuée par Aristide. Elle n'aurait pas été poursuivie après la fin de la seconde guerre médique. — R. Herzog, *Un ouvrage turc sur la mer Egée, de l'an* 1520. — H. Gelzer, *Inscriptions byzantines de la Macédoine orientale.* — E. Ziebarth, *Cyriaque d'Ancône à Pergame.* Procès-verbaux des séances.

— *Jahreshefte des œster. arch. Institutes in Wien*, t. VI, 1er cahier : O. Benndorf, *Stèle du Musée de Candie* (pl. I, 8 fig. dans le texte. La tête et le haut du torse seuls conservés. Carquois derrière l'épaule. Le bas-relief devait représenter un jeune homme assis, une main appuyée sur l'arc. Exécution savante et très soignée. Ce doit être un ouvrage du milieu du ve siècle ; on croit y sentir quelque influence de l'art ionien). — A. Wilhelm, *Inscription d'Athènes* (fragment du décret *C. I. A.* IV, 1, p. 59, 26 *b*). — Hartwig, *Une frise en terre cuite d'Octavius avec statues d'athlètes* (pl. II et III, 6 fig. dans le texte. Plaques de revêtement du genre de celles que possédait en abondance le Musée Campana, intéressantes parce que le *coroplaste* y a donné des reproductions sommaires de types créés par la statuaire). — O. Benndorf, E. Weiss et A. Rehm, *Sur le disque en bronze, avec figures d'étoiles, trouvé à Salzbourg* (t. V, pl. V, figures dans le texte). — Kubitschek, *L'ère d'Eleutheropolis en Judée* (trois figures). — Engelmann, *Le ceste de métal* (figure). — A. von Domaszewski, *La famille d'Auguste sur l'Ara Pacis* (deux figures). — O. Egger, *Vases de Corneto avec imitation du visage de l'homme* (figures). — R. Muensterberg, *Bas-reliefs en bronze du Limes* (pl. IV. Un umbo de bouclier qui provient de Carnuntum). — E. Hauser, *Disjecta membra de bas-reliefs néo-attiques* (pl. V-VI, 12 figures dans le texte. Beaucoup de fragments curieux, très bien décrits et expliqués). — K. Hadaczek, *La fibule d'Ulysse. Helikes et Kalykes* (figures dans le texte). — J. Zingerlé, Οἰνοποσιάρχης. — *Beiblatt* (en caractères plus fins). Notes diverses dont la plupart sont consacrées à des antiquités de la Serbie, de la Macédoine, de la Thrace et de la Dalmatie.

— *Bullettino della commissione archeologica communale di Roma*, 30e année, 4e cahier : R. Lanciani, *La rue du Corso redressée et embellie en* 1538 *par Paul III* (pl. X). — D. Vaglieri, *Inscription en honneur de la mère de Théodose le Grand.* — G. Cozza-Luzi, *Petronia Musa* (pl. XI-XII). — G. Gatti, *Inscription en honneur d'Héléna-Augusta.* — G. Gatti, *Notes sur les découvertes récentes d'antiquités à Rome et dans sa banlieue.* — F. Cerasoli, *Documents nouveaux sur l'histoire du Colisée entre le* XIIIe *et le* XVIIIe *siècle.* — F. Grossi-Gondi,

Découvertes récentes d'antiquités dans le territoire de Tusculum et de Labica. — L. Cantarelli, *Découvertes archéologiques en Italie et dans les provinces romaines.* — L. Cantarelli, *Notes bibliographiques.* Actes de la commission. Liste des objets d'art antique qui ont été recueillis du 1er janvier au 30 décembre 1902.

— Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 3e série, 1902, 3e et 4e cahier (particulièrement bien composé) : Papabasileios, *Inscriptions d'Erétrie* (une cinquantaine de textes, parmi lesquels il y en a un très important, celui d'une *loi sacrée*, qui doit dater des premières années du IVe siècle. Elle contient les prescriptions relatives à la célébration d'une fête en l'honneur d'Artémis). — Skias, *Tombe préhistorique sous l'Acropole d'Athènes* (4 fig. dans le texte. Le tombeau est sur le versant sud, au dessus de l'Asklépiéion). — Staïs, *Pyxis provenant d'Erétrie* (pl. V-VI. Ce vase peint, d'une exécution assez négligée, est intéressant surtout par le thème de la composition principale, l'accouchement de Latone à Délos, sujet dont il n'y a pas d'autre exemple connus dans le répertoire des peintres céramistes. Reproduction en couleur d'après une aquarelle de Gilliéron). — A. Wilhelm, *Inscription attique provenant de Chalais* (il s'agit du texte publié à la p. 29 de ce volume). — *Découvertes faites dans le navire naufragé près d'Antikythéra* (pl. VII-XVII. Deux planches complémentaires A-Z et H-Θ, 15 figures dans le texte. Ce rapport sommaire, dû sans doute à M. Kavvadias, définit les conditions dans lesquelles s'est faite cette trouvaille d'antiquités d'un caractère tout exceptionnel et décrit avec précision tous les monuments de quelque importance. Les statues qui sont à peu près complètes sont figurées dans les planches en phototypie; les fragments de moindre valeur sont représentés par des simili-gravures. Cinq planches sont consacrées à la belle statue de jeune homme nu qui est le plus précieux des bronzes ainsi arrachés à la mer. Elle est montrée telle que l'a rétablie, en rapprochant nombre de morceaux détachés et en bouchant quelques trous, M. André, l'habile restaurateur d'objets d'art qui a été tout exprès mandé de Paris à Athènes).

BIBLIOGRAPHIE

F. Mazerolle. — **Les Médailleurs Français, du XVe siècle au milieu du XVIIe.** — Paris, Imprimerie Nationale, 1902, 2 vol. in-4o. Tome I, *Introduction et Documents*, CLXXVIII et 630 pages; tome II, *Catalogue des médailles et des jetons*, 268 pages (Collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*).

L'histoire de l'art moderne, et particulièrement celle de l'art français, a toujours été et est encore beaucoup moins bien partagée que l'histoire de l'art antique, en ce qui concerne les grands recueils scientifiques à l'usage des travailleurs. Non seulement les bibliographies méthodiques font encore presque totalement défaut, mais l'on manque de *Corpus* de monuments, de répertoires commodes et sûrs. Aussi ne saurait-on être trop reconnaissant aux érudits qui veulent bien prendre la peine de mettre pour ainsi dire à la portée de tous

les résultats actuellement acquis; car non seulement ils font connaître l'état exact de la science, mais ils servent eux-mêmes de guides, en faisant toucher du doigt les lacunes.

L'ouvrage considérable que M. Mazerolle vient de publier rentre dans cette catégorie et mérite la plus sérieuse attention. Grâce à de longues et patientes recherches, l'auteur a réuni, dans ces deux volumes in-4°, ce que l'on sait aujourd'hui sur les médailleurs français depuis le milieu du xve siècle jusqu'au milieu du xviie; à feuilleter son livre, on constate que ces deux cents années ont été, pour la numismatique française, une période aussi glorieuse que féconde.

Les limites chronologiques adoptées par M. Mazerolle correspondent d'une part aux débuts de l'art de la médaille en France, d'autre part au moment où, notamment sous l'influence de Warin, cet art a subi une modification profonde, à la fois dans le style et dans la technique même. En d'autres termes, il s'agit ici d'une histoire des médailleurs français de la Renaissance, depuis les origines premières jusqu'aux conséquences extrêmes de ce grand mouvement; cela justifie pleinement un titre qui pourrait, au premier abord, sembler arbitraire au lecteur peu averti.

Dans le premier volume, qui compte plus de huit cents pages, M. Mazerolle a groupé tous les documents relatifs aux médailleurs. Une longue *Introduction* (de 170 pages) résume les résultats fournis par les nombreux textes publiés ensuite. Pour chaque règne ou chaque période, l'auteur passe en revue successivement les artistes les plus importants, puis les médailleurs secondaires; chacun d'eux fait l'objet d'une notice plus ou moins longue, généralement assez condensée. La seconde partie du volume, consacrée aux *Documents*, témoigne de longues recherches d'archives et contient un grand nombre de renseignements inédits. Toutes les pièces dont elle se compose ne présentent pas toutefois une égale valeur, et il n'eût peut-être pas été nécessaire de les donner toutes in-extenso. A plus forte raison n'était-il pas indispensable de reproduire également in-extenso les textes déjà imprimés. Toutefois il faut reconnaître que si ce système a beaucoup allongé certains chapitres (celui de Nicolas Briot a 187 pages), il offrira du moins l'avantage d'éviter aux chercheurs des vérifications souvent compliquées.

Le second volume donne le *Catalogue* des médailles et des jetons, au nombre de 1021. Il est divisé, comme le premier, en plusieurs périodes, avec le même classement en médailleurs principaux et secondaires, plus une catégorie spéciale pour les pièces dont les auteurs demeurent inconnus.

Nous ne saurions examiner en détail, comme il le mériterait cependant, un ouvrage de cette importance et nous devons nous borner à quelques observations d'un caractère assez général.

Bien que la méthode de l'auteur paraisse bonne, on sera peut-être surpris de certains partis-pris de classification. Ainsi, pourquoi avoir laissé de côté, et avec raison, divers médailleurs italiens ayant travaillé pour la France, comme Anteo ou Giovanni Melon, et avoir placé au contraire Giovanni Candida et Giovanni Paolo parmi les artistes français?

La seule critique un peu grave que l'on serait tenté de formuler, tient à la façon même dont l'auteur a conçu son livre. Pour un peu, l'on reprocherait à M. Mazerolle d'avoir donné à son *Introduction* l'allure impersonnelle et presque la disposition d'un dictionnaire. Sans doute, d'après le titre même, il s'agit des médailleurs français et non de l'histoire de la médaille en France. Néanmoins nous regrettons un peu qu'il n'ait pas été accordé plus de place aux idées générales dans cette *Introduction* longue de 170 pages. L'ouvrage y aurait beaucoup gagné en intérêt et en homogénéité, et les lecteurs auraient été mis à même de comprendre bien des points qui risquent de demeurer un peu obscurs à certains d'entre eux. Nous aurions voulu que M. Mazerolle, mettant à profit sa connaissance approfondie des documents et des objets, eût résumé en quelques pages l'histoire de l'art de la médaille durant ces deux siècles, eût montré quelle part revient aux influences italiennes (tout à fait nécessaires ici, car l'art de la médaille nous a été apporté d'outre-monts), comment elles se sont peu à peu modifiées et ont fini par disparaître. Il aurait fallu également faire sentir que l'art de la médaille ne s'est pas développé isolément et le rattacher aux autres arts plastiques, ce qui eût été d'autant plus facile que plusieurs médailleurs ont été orfèvres ou sculpteurs. Il aurait été utile, enfin, d'expliquer l'organisation de la fabrication des médailles, de résumer l'histoire assez compliquée de la Monnaie des Étuves ou du Moulin, de définir dès le début les attributions et la condition du tailleur-général, du contrôleur-général et de leurs subordonnés.

Pour le détail, nous ne nous arrêterons qu'à deux points seulement. M. Mazerolle a cru devoir retirer à Giovanni Candida (t. I, p. XI) plusieurs des médailles qui lui avaient été attribuées par M. Heiss et par M. de la Tour. Il nous permettra de ne pas partager son opinion, car il paraît impossible de ne pas reconnaître la main de G. Candida dans les jolies médailles du comte d'Angoulême (François Ier jeune) et de Thomas Bohier, par exemple. — M. M. a omis, évidemment parce qu'il les croit italiennes, les médailles de Henri II jeune et de Charles d'Angoulême, datées de 1535 et qui sont de la même main, comme l'a prouvé M. de la Tour. Or ce sont là, à notre avis, des œuvres de l'art français italianisant, et des œuvres très intéressantes, en ce qu'elles montrent de quelle manière et jusqu'à quel point les médailleurs français de la première moitié du XVIe siècle s'étaient assimilé les modèles d'outre-monts. A ce sujet, on nous permettra de faire remarquer qu'il faut rapprocher de ces deux médailles celle du cardinal de Tournon, datée également de 1535, et qui est certainement l'œuvre du même artiste.

En examinant le livre de M. Mazerolle, on constatera qu'il ne rendra pas service uniquement aux numismates. Tous ceux qui s'intéressent à l'art français trouveront, dans les nombreux documents qui y sont réunis, des indications curieuses pour l'histoire de la sculpture, de l'orfèvrerie, de la peinture même. Si bien (et c'est là un grand éloge), que cet ouvrage important mérite de n'être point lu seulement par les spécialistes pour lesquels il a été composé.

J.-J. Marquet de Vasselot.

Dr Abdel Aziz Nazmi. **La médecine au temps des Pharaons.** Montpellier, 1903, in-8, 98 p.

L'auteur avoue (p. 81) ne pas savoir le latin et il est évident (p. 80) qu'il ignore complètement l'allemand. Dans ces conditions, il n'aurait pas dû traiter un sujet relatif à l'histoire des sciences. Rien qu'un coup d'œil jeté sur le *Manuel de l'histoire de la médecine*, entrepris sous la direction de feu Puschmann, le convaincra qu'il n'est pas au courant. Son premier chapitre est intitulé : *Utilité de l'histoire de la médecine*. J'en suis convaincu comme lui; mais c'est une des études les plus difficiles qu'il y ait et elle exige tout au moins, pour être abordée, une éducation de philologue.

X.

J. de la Morandière. **Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie**, précédée de *Notes descriptives*, par O. Lannelongue. Paris, Delagrave, 1903. In-4, lxxx, 664 p. et 11 pl.

Ce luxueux ouvrage comprend deux parties. Dans la première, un savant bien connu, M. le prof. Lannelongue, possesseur actuel du domaine de Valmont, décrit avec beaucoup de simplicité et de charme la partie du pays de Caux qu'il habite et le château de Valmont, restauré en 1824. La seconde partie est une histoire détaillée, fondée sur des recherches personnelles, de la maison d'Estouteville, qui posséda le domaine de Valmont jusqu'au xviiie siècle. Cette maison, qui paraît dans l'histoire au xie siècle, en la personne de Robert I Grondebœuf d'Estouteville, fut la souche de la famille anglaise des Stutevill. Deux membres de la branche aînée française jouèrent un rôle honorable dans l'histoire : Louis, qui défendit le mont Saint-Michel contre les Anglais, et son frère, le cardinal Guillaume, archevêque de Rouen, qui contribua à la réhabilitation de Jeanne d'Arc. A ce propos, M. de la Morandière écrit : « Aussitôt (en arrivant à Rouen le 1er mai 1452), le cardinal, pour la frime des réserves diplomatiques, fait introduire l'affaire comme privée par la famille de Jeanne d'Arc; mais oubliant de suite cette précaution oratoire et laissant parler son cœur anti-anglais, il déclare agir d'office, « *ex officio mero* », et prononce en préambule, etc. ». Je ne comprends pas ce que cela signifie. C'était bien une affaire soulevée par la famille de Jeanne; j'ignore quel sens précis on doit attribuer à cette expression singulière : « la frime des réserves diplomatiques ». Il faudrait des textes pour affirmer que le cardinal, avant de s'acquitter de sa tâche, était « allé s'inspirer au mont Saint-Michel... si mystiquement uni à Jeanne. » Je crains qu'il n'y ait là quelque fantaisie.

S. R.

J. Martin. **Nouvelles découvertes de sépultures barbares aux environs de Tournus.** Extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3e sér., t. VII. Mâcon, 1903, in-8, 15 p. et 8 pl.

La nécropole de Dulphey, commune de Mancey (Saône-et-Loire), appartient au groupe des cimetières burgondes, si richement représentés en Suisse. Les signes et symboles chrétiens y font défaut, la poterie également; les armes sont le scramasax et le couteau. Les plus beaux objets de luxe sont des

agrafes de ceinturon plaquées d'argent, plus rarement damasquinées. Une des plaques est en bronze, ajourée et au type du griffon, type qu'il n'y a pas la moindre raison d'attribuer à l'industrie lombarde (p. 8). Les phototypies publiées par M. Martin sont bien venues, mais les ornements des agrafes devraient toujours être reproduits par le dessin; il est bien difficile d'en distinguer tous les détails sur les photographies.

S. R.

E. Petersen. **Trajan's Dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt. II. Der Zweite Krieg.** Leipzig, Teubner, 1903. In-8, IV-152 p.

Il y a sept ans, malgré les travaux de Chacon, de Fabretti et de M. Froehner, M. Benndorf pouvait encore écrire que les reliefs de la Colonne Trajane formaient un livre sous sextuple sceau; M. Mommsen déclarait qu'on ne pouvait pas plus en tirer l'histoire des guerres daciques qu'on ne pourrait reconstituer, d'après les tableaux de Menzel, celles de Frédéric le Grand. M. Petersen pense que ces appréciations sont trop pessimistes et il a essayé de le démontrer. Son récit, fondé sur une étude diligente et plein d'interprétations ingénieuses, serait plus intéressant encore et surtout plus facile à suivre s'il l'avait accompagné de vignettes analogues à celles qu'on trouve (en trop petit nombre) dans la publication in-8 de M. Froehner. Si j'ai jamais l'occasion de rééditer mon opuscule sur la Colonne Trajane, je ne manquerai pas d'y insérer la série entière des bas-reliefs, sobrement dessinés; on n'a pas toujours sous la main, et pour cause, les mastodontes de M. Froehner et l'éléphant déjà respectable de M. Cichorius.

S. R.

Le R. P. Camille de la Croix. **Étude sommaire du Baptistère de Saint-Jean de Poitiers.** Poitiers, 1903. In-8, 86 p. et 3 pl.

Le savant auteur a procédé à des études minutieuses qui lui ont permis de reconstituer l'histoire de cette ancienne construction. A l'origine, ce fut, non un temple païen, mais un baptistère à immersion, élevé au IVe siècle; à l'époque mérovingienne, on le transforma en baptistère à infusion et en chapelle. Nouvelle modification vers l'an 1050, à la suite d'un incendie. Au XIIe siècle, érection d'un petit clocher, avec des décorations sculpturales et picturales; au XIIIe siècle, construction de la voûte de l'abside est et du contrefort, reconstruction des absides nord et sud. Des démolitions et des réparations eurent lieu au XVe siècle et divers travaux furent encore effectués aux siècles suivants. Enfin, de 1852 à 1859, la Commission des Monuments Historiques a fait remettre le monument en état; à partir de 1885, il a été transformé en Musée et a reçu le dépôt des antiquités lapidaires de la région, datant du VIe au VIIIe siècle. La monographie du P. Camille de la Croix n'est pas seulement érudite; elle se lit avec plaisir, comme tout ce qu'écrit ce savant infatigable, débordant d'activité et de vie et sachant en communiquer quelque chose aux sujets qu'il traite.

S. R.

A. Boxler. **Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome.** Paris, Lecoffre, in-8, 423 p.

Ce précis, qui paraît généralement exact, a été rédigé d'après les travaux allemands du même genre. Comme il ne renvoie pas aux sources et, par suite, ne s'adresse pas aux érudits, je le trouve beaucoup trop détaillé pour les élèves ; à quoi leur servira, par exemple (p. 135-137), la liste des fêtes athéniennes, énumérées en suivant l'ordre des mois? C'est dans un lexique du genre de celui de Seyffert que de pareils renseignements doivent trouver place. Mais je suppose qu'un élève ait vraiment besoin d'être renseigné sur les fêtes d'Athènes; ce n'est que le hasard qui pourra lui faire découvrir la p. 135, car s'il y a un index des mots grecs et un index des mots latins, il n'y a pas d'index proprement dit, d'index des matières, ce qui serait l'essentiel.

Les gravures sont assez bonnes, mais insuffisamment expliquées. A la p. 289 est reproduit le Cortège triomphal de l'arc de Titus, avec le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition. Légende : *Cortège triomphal*, et c'est tout. D'où un élève conclura que, dans les triomphes romains, on portait des objets bien bizarres, ou plutôt il ne conclura rien et ne comprendra rien. A la page précédente, on voit le centurion de Varus avec un bout d'inscription difficile qui n'est pas expliqué. La bibliographie placée en tête du volume pèche contre l'uniformité dans la transcription des titres et présente de graves inexactitudes. L'ouvrage n'en est pas moins recommandable comme livre de références portatif, mais pour ceux seulement qui savent déjà.

S. R.

Joseph Déchelette. **L'oppidum de Bibracte. Guide du touriste.** Paris et Autun, 1903. In-12, 78 p., avec cartes et gravures.

Ce petit guide est très bien fait; on en voudrait autant pour chaque centre archéologique de la Gaule. Comme le succès dont il est assuré obligera bientôt à en publier une édition nouvelle, voici quelques observations que je soumets à l'auteur. P. 17, il faut dire que Divitiac était Druide. P. 20, le passage cité de M. Jullian n'est pas entièrement fondé sur les textes; le fait que le *concilium totius Galliae* s'est réuni à Bibracte n'en a point fait « la tête et la citadelle de la Gaule entière ». P. 23, quels sont donc aujourd'hui les « certains manuels classiques » qui représentent les pierres druidiques comme « les témoins les plus authentiques de l'occupation gauloise sur le sol français? » P. 29, en 1865 Napoléon III ne « préparait » pas sa *Vie de César* (lire *Histoire de César*), puisque le t. Ier de cet ouvrage parut cette année même. P. 31, est-il vrai que *Biffractus* soit un « dérivé normal » de Bibracte? P. 37, je crois pouvoir revendiquer l'hypothèse qui met la construction des *oppida* gaulois en relations avec l'invasion des Cimbres. P. 39, la pénétration de la civilisation italique en Gaule est antérieure à César; un des motifs de la conquête fut précisément, à mon avis, d'assurer plus de facilités aux négociants romains, qui étaient mal reçus ou ne l'étaient pas du tout parmi les peuples du nord-est de la Gaule. P. 43, si M. D. pense qu'Esus, Teutatès et le dieu au maillet étaient *panceltiques*, il ne devrait pas se contenter de l'affirmer, mais le prouver.

P. 54, le corail provenait surtout des îles d'Hyères, non « des côtes de l'Italie méridionale ». P. 57, je crois que l'on ne peut guère parler, malgré l'exemple de Mortillet qui a prodigué cet italianisme, de « récoltes céramiques ». P. 64, sur la monnaie éduenne figurée par M. D., je ne vois pas du tout un « personnage ailé debout sur un quadrupède ». P. 71, la description des cérémonies encore en usage sur le Beuvray, empruntée par M. D. à Bulliot, contient des détails bien suspects : il semble qu'un demi-savant ait passé par là (plantes cueillies avant l'aurore, baguette jetée derrière l'épaule gauche). Il faudrait un garant plus ancien que Bulliot. P. 77, M. D. dit que « une fois par an, au printemps, l'âme de cette cité morte, comme certaines divinités de la Fable, s'échappe de la tombe ». Quelles divinités ? Il fallait écrire, je crois, « certains héros des fables celtiques et germaniques ».

Au mois de septembre 1903, on a inauguré, sur le Beuvray, un modeste monument érigé en l'honneur de Bulliot (1817-1902). Il est de toute justice que le souvenir et l'image de cet archéologue diligent restent attachés aux lieux qu'il a explorés avec tant de zèle. M. Déchelette, son neveu, a bien mérité, à son tour, de la vieille cité éduenne ; voilà deux noms que les amis de l'archéologie celtique n'oublieront pas.

S. R.

A. Vaissier. **Porte Noire, l'arc antique de Besançon.** Besançon, 1903 (extrait des *Mém. de la Société d'Émulation du Doubs*, t. VII). In-8, 28 p., avec gravures.

Après Castan (1866), M. Vaissier a cherché à expliquer la série des bas-reliefs qui décorent l'arc romain de Besançon dit *Porte Noire*. Ses explications sont en partie nouvelles et ingénieuses. Mais pour permettre aux archéologues de prendre parti dans ces difficiles questions d'exégèse — d'autant plus difficiles qu'il s'agit de bas-reliefs très dégradés — il serait essentiel que toute la décoration sculpturale de la Porte Noire fût reproduite en héliogravures *in-4°* ; la ville de Besançon se ferait honneur en subventionnant une pareille publication. Les photographies devraient être exécutées, à mon avis, d'après les moulages que possède la Société d'Émulation. Les dessins qui accompagnent la brochure de M. V. paraissent soignés, mais sont déjà, nécessairement, des interprétations.

S. R.

P. Batiffol. **La légende de Sainte Thaïs** (extrait du *Bulletin de Littérature ecclésiastique*. Toulouse, juill.-oct. 1903).

L'histoire de la courtisane Thaïs convertie par le moine Paphnuce a fourni à M. Anatole France la matière d'un charmant livre et à M. Gayet celle d'écrits divers et de conférences un peu bruyantes sur la pécheresse égyptienne, dont on a prétendu qu'il avait découvert la momie à Antinoë[1]. Mgr Batiffol rappelle que la légende est une simple « moralité », sans le moindre fondement historique, et que la découverte archéologique n'est pas plus sérieuse que la légende.

1. Voir, en particulier, A. Gayet, *Antinoë et les sépultures de Thaïs et de Sérapion*, Paris, 1902.

M. Gayet a lu, sur le plâtre d'une niche voisine du prétendu tombeau de Thaïs l'inscription suivante :

+ ΕΚΟΙΜΗΘΗ ΜΑ
ΚΑΡΙΑ ΘΑΙΑΣ
ΘΕΣΣΑ...

Il traduit : « Ici repose la bienheureuse Thaïs...; puis un mot qu'il est difficile de préciser ». Mais l'adjectif μακάριος ou μακαρία est toujours précédé de l'article et Thaïs ne s'appelle pas, en grec, Θαίας, mais Ταϊσία. M. Batiffol a songé à lire : Ἐκοιμήθη Μακαρία Θαίας, c'est-à-dire : « Ici repose Makaria, fille de Thaia ». En tous les cas, l'épitaphe (sans doute mal copiée) n'a rien à voir avec la légendaire Thaïs. L'étiquette qui contribue à propager cette erreur devrait disparaître du musée Guimet.

X.

Museum of Fine Arts, Boston. Twenty-seventh annual Report. Cambridge, 1903. In-8, 158 p.

L'acquisition capitale de l'année écoulée a été celle d'une très importante collection d'objets en or et en ambre, formée et donnée par M. Buffum; ces objets, découverts à Palestrina, ont appartenu pendant longtemps à Castellani. Dans le nombre il y a une statuette archaïque d'éphèbe agenouillé, travail étrusque du ve siècle. Mention est encore faite, à mots couverts, d'une acquisition de premier ordre conclue en Europe; mais ce trésor n'était pas encore arrivé à Boston lors de la rédaction du rapport. Si je suis bien informé, il s'agit d'une collection de sculptures antiques, une des plus riches de l'Angleterre, qui serait partagée entre Ny-Carlsberg et Boston.

Le Musée contient aujourd'hui 1.359 vases (dont 28 avec signatures d'artistes), 998 terres cuites (dont 173 de Tanagre, 117 de Myrina), 9 statues de marbre, 86 bustes ou têtes, 366 bronzes (dont deux têtes de grandeur naturelle), 171 pierres gravées (dont 38 camées), etc. La section japonaise est une des plus riches qui existe et les galeries consacrées à la peinture, aux dessins de maîtres, à la céramique de la Renaissance, aux industries textiles, etc., reçoivent de continuels accroissements. Il serait temps de penser à faire connaître toutes ces richesses à l'Europe par la publication de catalogues illustrés ou d'albums.

S. R.

G. Hulin. **L'atelier de Hubrecht van Eyck et les Heures de Turin** (extrait de l'*Annuaire de la Soc. pour le progrès des études phil. et hist.*, séance du 16 novembre 1902). — **Le portrait d'Isabelle de Portugal au Louvre** (extr. du *Bull. de la Société d'histoire de Gand*, 9 juin 1903). — **Quelques peintres brugeois de la première moitié du XVIe siècle** (extr. de *Kunst on Leven*, juin 1902, Gand).

Trois brochures aussi introuvables qu'instructives. Pourquoi M. Hulin refuse-t-il à ses enfants l'air et la lumière? Ils y ont plus de droit pourtant que beaucoup d'autres.

I. La publication, par M. Durrieu, des *Heures de Turin* « constitue pour

l'histoire de l'art flamand le fait nouveau le plus important qui se soit produit depuis de longues années ». Ces miniatures appartiennent à trois groupes : 1° époque de Jean, duc de Berry; 2° groupe de Bavière-Hainaut ; 3° atelier brugeois vers 1440-1450. M. Durrieu a prouvé que le groupe de Bavière-Hainaut doit être peu postérieur à 1416; en effet, une des minatures représente le débarquement en Zélande de Guillaume IV, comte de Hainaut et de Hollande, de la maison de Bavière, miraculeusement sauvé d'une tempête; or, ce fait est rapporté par un chroniqueur à la date du 22 juin 1416 et le comte de Hainaut est mort en mars 1417. Une autre miniature représente un roi de France dans son camp; parmi les bannières qui y figurent est celle de Brabant. Ce duché n'étant pas vassal de la France, la chose serait inexplicable à moins que la miniature n'ait éte exécutée pour Jacqueline de Bavière, fille de Guillaume IV, après son mariage avec Jean IV, duc de Brabant (10 mars 1418).

Tout le monde reconnaît, avec M. Durrieu, que les plus belles miniatures du groupe Bavière-Hainaut sont sorties de l'atelier des Van Eyck, qui était, par suite, déjà connu et estimé vers 1417. M. Hulin distingue trois mains : celle de Jean van Eyck, dessinateur admirable, celle de son frère aîné Hubert, peignant « par valeurs lumineuses » et doué d'une entente merveilleuse du paysage, enfin une main plus faible, peut-être celle de leur sœur Marguerite.

Ainsi l'atelier familial des frères Van Eyck était *contemporain* de celui des rères de Limbourg, auteurs du magnifique livre d'Heures de Chantilly ; il n'y a plus lieu de considérer les Van Eyck comme les élèves des enlumineurs du duc de Berry. M. Weale a produit un acte qui montre que Hubrecht van Eyck était déjà célèbre en Flandre en 1413; né vers 1365-1370, il est probable qu'il visita l'Italie (peut-être y connut-il Pisanello, 1380-1451).

M. Hulin voit, dans les *Heures de Turin*, un nouveau motif de ne pas admettre que l'art des frères van Eyck sorte de la sculpture; il est, en effet, essentiellement pictural et triomphe dans le paysage. L'école de Claus Sluter n'a pas exercé d'influence directe, « mais il y a entre eux une parenté morale ».

II. Le Louvre possède un portrait dit d'Isabeau de Bavière, qui, datant de 1430-1440, ne peut représenter cette princesse, alors sexagénaire. M. Hulin a prouvé, par le rapprochement avec un portrait du musée de Gand, que la personne en question est Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon. Ce n'est pas le portrait perdu que J. van Eyck avait fait d'Isabelle au Portugal, mais l'œuvre d'un peintre flamand de la cour de Philippe le Bon. A ce propos, M. Hulin met en garde contre l'abus de l'étiquette « école française ». Au Louvre, on a réuni dans la salle de l'école française primitive les œuvres de maîtres des Pays-Bas ayant travaillé en France, mais qui sont arrivés tout formés dans ce pays; ainsi Beauneveu était un Hennuyer, Malouel un Gueldrois, Bellechose un Brabançon. « Il en est tout autrement de Jehan Fouquet, de Jehan Perréal, de Jehan Bourdichon; ceux-ci sont des Français pur sang ».

III. Jean Provost, mort en 1529, est un peintre brugeois de l'entourage de Gérard David, mais offrant une physionomie très personnelle; on a de lui une œuvre certaine, le *Jugement dernier* de Bruges, grâce à laquelle M. Hulin a pu reconstituer le catalogue de son œuvre. Il faut lui rendre la *Deipara Virgo* de

l'Ermitage, attribuée jusqu'à présent à Quentin Metsys et datant de 1524 environ. Si M. Hulin a raison de donner à Provost le tableau de la collection Sutton-Nelthorpe représentant saint François d'Assise renonçant au monde (il le fait d'ailleurs avec hésitation), le Louvre posséderait depuis peu un tableau de la même main, l'*Invention de la croix par sainte Hélène*. Mais je crois qu'il faudra chercher d'un autre côté l'origine de ces deux peintures énigmatiques.

A la fin de son mémoire sur Provost, M. Hulin aborde une question très intéressante, celle de l'influence de la Renaissance sur l'art flamand. Il faut distinguer la *Renaissance* du *romanisme*. Metsys est le coryphée de la Renaissance dans les Pays-Bas, mais ce n'est pas un *romaniste*, un *italianiste*, comme Floris ou Mabuse. « Surtout il faut distinguer l'action intellectuelle du renouvellement des idées de cette chose technique, matérielle et servile : l'imitation des formes italiennes. Les *romanistes* étaient des peintres flamands qui allaient terminer leurs études à Rome et s'efforçaient ensuite d'imiter les Michel-Ange ou les Raphaël. L'influence italienne est antérieure au romanisme. Mabuse et Orley furent ceux qui montrèrent la voie ».

Le peintre du xve siècle est avant tout un ouvrier, un *peintre*. « Celui de la Renaissance devient un *intellectuel*, un *artiste* mêlé aux gens de lettres, aux humanistes, aux musiciens, aux poètes... Les peintres de la Renaissance, Metsys en tête, étaient en rapports étroits avec les littérateurs des Chambres de Rhétorique. A Anvers, la confrérie de Saint-Luc s'était même unie à la Chambre des *Violieren*. Aux concours des rhétoriciens, nous voyons des peintres remporter les prix ». L'art porte alors, inévitablement, l'empreinte de la littérature ingénieuse et un peu pédantesque de son temps.

J'ai multiplié les extraits, car il serait fâcheux que des idées aussi justes restassent enfouies dans les in-4° d'une Revue flamande, assurément digne de toute estime, mais que beaucoup d'historiens de l'art peuvent ne point avoir sous la main.

S. R.

L. de Pauw et Émile Hublard. **Notice sur des antiquités préhistoriques, belgo-romaines et franques découvertes dans la région d'Angre-Roisin, accompagnées d'une carte préhistorique et protohistorique.** Mons, Dequesne, 1903. In-8, 38 p.

On trouvera dans cette brochure de nouveaux renseignements sur la station du *Caillou-qui-Bique*; il semble bien que des fragments de poterie très grossière ont été recueillis là dans un milieu où toute trace d'industrie néolithique fait défaut (cf. *Rev. arch.*, 1902, I, p. 133). M. Ladrière, l'excellent géologue de Lille, a vu le gisement et a exprimé, d'accord avec M. Rutot, l'opinion qu'il appartenait à l'assise supérieure du quaternaire. Le fait que la poterie manque dans les assises supérieures du quaternaire *au sud de la Loire* ne saurait autoriser la doctrine qui refuse à l'homme paléolithique toute connaissance de la poterie.

A l'époque belgo-romaine appartient un nouvel exemplaire d'une poignée de coffre en bronze, avec le buste de Cybèle, modèle qui paraît avoir été très goûté

dans le nord-est de la Gaule (cf. *Bronzes fig.*, p. 334). Une des répliques déjà connues, que les auteurs citent d'après la collection Gréau, est aujourd'hui dans le Musée Pitt-Rivers (*Cranborne Chase*, t. I, p. 66). Au lieu dit : *La Fontaine-qui-Bout*, MM. de P. et H. signalent une sépulture *à incinération* contenant une monnaie de Justinien et cinq vases en poterie rose jaunâtre ornés à la roulette. J'avoue que je ne puis admettre, sans preuves formelles, l'existence d'une tombe à incinération au VIe siècle; les peuples germaniques ne pratiquaient pas ce rite et les Romains au milieu desquels ils s'établirent y avaient renoncé. D'ailleurs, les auteurs ne disent pas qu'ils aient fouillé la tombe eux-mêmes; l'expression dont ils se servent (p. 24) : « une sépulture... fut mise à jour » autorise à croire qu'ils ont été mal renseignés.

S. R.

A. Naef. **Le cimetière gallo-helvète de Vevey.** S. l. n. d. (1903). In-8, 64 p. et 45 gravures.

Découvert par hasard en 1898, le cimetière gallo-helvète de Vevey a été exploré avec un soin digne de tous éloges; la monographie richement illustrée où M. Naef a réuni ses observations faites sur le terrain sera désormais une des sources à consulter pour la connaissance de l'époque de La Tène. Les tombes appartiennent aux deux premières phases de cette époque, s'étendant sur une durée d'au moins trois siècles (450 — 100 av. J.-C.?). Le rite est toujours celui de l'inhumation, mais les cadavres étaient tantôt déposés dans des cercueils, tantôt ensevelis en terre libre. Il y a des exemples d'inhumation partielle, comme on en constate déjà au premier âge du fer (à Hallstatt, par exemple). Parmi les objets recueillis il y a des perles de verre et d'ambre. Ce que M. Naef appelle de l'émail blanc, en décrivant la belle fibule fig. 21, ne serait-ce pas du corail décoloré?

S. R.

Hermann Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, t. II (1re partie). Berlin, Weidmann, 1902, in-8, IV-736 pp.

Les épigraphistes se plaignent non sans raison du prix très élevé des volumes du *Corpus Inscriptionum Latinarum* : ils seront heureux de trouver dans le recueil de M. Dessau tous les textes intéressants du *C. I. L.*, soigneusement classés par ordre de matières, reproduits intégralement, mais en minuscules et accompagnés d'annotations concises, mais suffisantes. Un premier volume publié il y a plusieurs années et donnant le texte de près de trois mille inscriptions, a déjà fait connaître aux travailleurs l'œuvre si utile de M. Dessau; le nouveau fascicule, par la variété de son contenu et la perfection de l'exécution, ne désappointera aucun des lecteurs du premier volume.

Plus de quatre mille inscriptions y sont groupées sous les rubriques suivantes : inscriptions religieuses, inscriptions relatives aux jeux; inscriptions relatives aux travaux publics; inscriptions relatives aux institutions municipales.

L'impression du volume est extrêmement correcte et d'une belle apparence : c'est un beau volume en même temps qu'un bon volume.

Quelques observations de détail peuvent ici trouver leur place : p. 19, dernière ligne, lire *Gatti* pour *Gatli*; n. 3361, note 3, lire 3269 pour 3270; p. 64, l. 4 lire *loci* pour *loco*; n. 3515, note, lire deux fois 3269 pour 3270; n. 4239 lire *Hermapion* (?) pour *Hermadion*; n. 4295 peut-être *prop(ugnatori)*?; n. 4357 lire XIII pour XII; n. 4395 le nom *Isopharia* est expliqué autrement par Froehner, *Mélanges d'épigr. et d'arch.* (1875), p. 72; n. 4417 lire, avec Krebs, κωμ[ά]ζ[ων]; aux exemples de ce verbe cités par Krebs, *Aeg. Zeitschr.*, t. XXXII (1894), p. 64-65, ajouter κωμάζεσθαι dans un papyrus de Berlin publié par Parthey, *Memorie dell'Istituto*, t. II (1865), p. 440; n. 4424, note à la fin, le renvoi 3338 doit être inexact; n. 4525 lire *Erditse d(eo)*; le n. 4528 est à Beauvais, non à Paris; n. 4533 *a*, je crois qu'il ne manque rien; n. 4535 lire *Toliandosso* pour *Toleandosso*; n. 4601 renvoyer à Mowat, *Bull. des Antiquaires*, 1896, p. 93; n. 4684, note 3, lire *Seriomaglius* pour *Seriomaglus*; n. 4688 *io* = *vo(tum)*?; n. 4698 renvoyer à S. Reinach, *Revue celtique*, XXI (1901), p. 288-289, pl. I; n. 4700 lire *Bibracti* pour *Bibraci* : *Bibraci* dans le t. XIII du *CIL.* est une simple erreur typographique qui ne figurait *pas* dans les épreuves; n. 4702 ne faut-il pas lire *Medius Acer Medi Anni[f.]*?; n. 4704 *Icauni* est un datif celtique (S. de Ricci, *Revue des études anciennes*, t. IV, 1902, p. 214); n. 4712, note, lire *descripta* pour *desripta*; n. 5013, note, lire *Volsiniis* pour *Volsimis*; n. 5161 lire avec M. Froehner *spectat(um) num(en)* : M. Dessau ne connaît pas encore la brillante hypothèse de M. Froehner sur les tessères gladiatoriales (Froehner, *Catal. Dutuit*, t. II, p. 163). Ce seraient des jetons certifiant que tel esclave est venu dormir dans le temple d'Esculape et y a vu (*spectavit*) le Dieu en songe.

N. 5415. L'inscription existe toujours à la Valette. L'égyptologue anglais Flinders Petrie l'y a dessinée il y a quelques années : sa copie, qu'il a eu la bonté de me communiquer, est identique à celle donnée par le *CIL.*; n. 5741, lire *Similem* et non *Simium* comme l'a montré M. Wilcken (*Hermes*, t. XXXVII, 1902, p. 84); n. 5839 lire, d'après ma copie de l'original, [*Bonn*]*a* et non [*Bonna*]; [*Conf*]*luentes* et non [*Confl*]*uentes*; [*B*]*ingium* et non [*Bi*]*ngium*; *Sefulae* et non *Seeviae* (cf. Cumont, *Catal. mus. Bruxelles*, p. 31); *Samarabriva l...* et non *Samarabriva* [*l*]...; *Atrebatiu*[*m*] et non *Atrebatum*; *Ba*[*gaco*] et non *B*[*agaco*]; n. 5847 il n'est pas besoin de descendre jusqu'à l'époque de Septime Sévère pour trouver des mesures en *leugae* sur les milliaires de la Gaule : on en rencontre dès l'époque d'Hadrien (milliaire de Biozat, près Gannat, Allier).

SEYMOUR DE RICCI.

Pausaniae Graeciae descriptio, *recognovit* FRID. SPIRO. *Vol. I, libros I-IV continens.* Leipzig, Teubner, 1903, in-8, XXI-420 p.

Depuis Schubart et Walz (1839), le texte de Pausanias n'avait pas été l'objet d'une recension critique. Nous possédons, de cet auteur, plus de vingt manuscrits, mais dont aucun n'est antérieur au XVe siècle. Un premier groupe dérive

de la vulgate byzantine Y, connue surtout par deux manuscrits de Vienne et de Moscou, copiés sur des textes byzantins perdus. Le second groupe, P, est représenté par le *Parisinus* 1410, de beaucoup le meilleur des manuscrits de Pausanias, comme l'avait déjà reconnu Bekker. Écrit en 1491, il dérive de l'exemplaire que possédait et qu'annota l'excellent évêque de Cappadoce, Aréthas, un homme dont le grand rôle, dans la conservation des textes classiques, commence seulement à être apprécié de notre temps (cf. l'art. *Arethas* de Jülicher dans Pauly-Wissowa et Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 233). A la même source se rattache le troisième groupe, L, connu par trois manuscrits de Leyde, de Paris et de Vienne; enfin, une quatrième classe est constituée par les mauvais manuscrits et les grammairiens anonymes des XVIe et XVIIe siècles.

M. Spiro s'est gardé de donner un *apparatus criticus* complet; il a procédé avec discernement et n'a indiqué que des variantes utiles, ne s'écartant de cette règle que pour celles du *Parisinus* 1410, à cause de la grande valeur de ce manuscrit. Il s'est également montré sobre de conjectures. Les graves défectuosités du texte de Pausanias sont antérieures à Aréthas (IXe siècle); il y a donc lieu de les considérer comme incurables.

S. R.

Fr. Studniczka. *Der Farnesische Stier und die Dirkegruppe des Apollonios und Tauriskos.* Leipzig, Seemann, 1903. In-4° avec pl. (extrait de la *Zeitschrift für bildende Kunst*, t. XIV, fasc. 7).

L'auteur établit que le groupe du Musée de Naples, découvert dans les Thermes de Caracalla, est la copie romaine d'un original grec de l'école de Rhodes et que le copiste s'est permis d'ajouter la figure d'Antiope. Cette figure fut déjà considérée comme moderne par Heyne, parce qu'il sentait qu'elle était déplacée dans la composition. Heyne ne connaissait le Taureau Farnèse que par des gravures; O. Müller étudia l'original, se convainquit que l'Antiope n'était pas due à un restaurateur, mais déclara qu'elle était étrangère au châtiment de Dircé et que peut-être, à l'origine, elle n'appartenait pas à l'ensemble. C'est cette opinion, combattue par Welcker, qui a été reprise par M. Studniczka. Le savant professeur de Leipzig a publié une grande photographie d'après le groupe affranchi de cette figure parasite et présenté de telle sorte que Dircé en occupe le milieu; il est certain qu'il y gagne beaucoup. Cette restitution est d'ailleurs d'accord avec deux copies antiques du groupe original, un camée de Naples et le revers d'un grand bronze de Thyatire. Le copiste romain n'a pas inventé l'Antiope, car on possède quatre répliques de cette figure isolée, dont l'une, légèrement modifiée, paraît associée avec l'éphèbe de Stéphanos dans le groupe dit *Oreste et Electre* à Naples.

Heyne a fait observer le premier que le texte de Pline ne mentionne pas Antiope : *Zethus et Amphion ac Dirce et taurus vinculumque ex eodem lapide.* Cet argument suffirait, je crois, à justifier la thèse entrevue par Otfried Müller et heureusement développée par M. Studniczka.

S. R.

Frank Jesup Scott. **Portraitures of Julius Caesar.** Longmans, Green and C°, New-York, Londres et Bombay, 1903. In-8, XII-184 p., avec 37 planches et nombreuses gravures dans le texte.

L'auteur de ce livre est un artiste américain qui a parcouru presque tous les musées de l'Europe, photographiant et dessinant les portraits de Jules César ou soi-disant tels. Il s'est fait du type physique de son héros une idée assez nette pour la fixer dans deux bustes qu'il a modelés lui-même. Le premier, reproduit en frontispice, représente César à 26 ans; le second, qui occupe la dernière page du volume, est César trente ans après, au moment où il fut assassiné. L'illustration du volume est inégale; quelques planches sont très bonnes, d'autres médiocres; il y a, çà et là, des dessins fâcheux. L'auteur a naturellement pris pour point de départ le travail de M. Bernoulli; mais, en dehors de ce livre, il n'a presque rien connu de la « littérature » du sujet; même les catalogues les plus célèbres ne paraissent pas avoir été consultés par lui. Une fois (p. 102) il cite Clarac, avec cette note : « *A superb illustrated work paid for by the French government.* » Pauvre Clarac! Il s'est ruiné à publier le *Musée*, et l'on vient dire aujourd'hui que le Gouvernement français a supporté les frais de sont œuvre! Un peu plus loin, M. Scott cite : « *Helbig's Barracco Collection, a quarto volume in the British Museum.* » Il n'y a pas *un* volume, mais *deux*, lesquels ne sont pas des in-4°, mais des in-folio. On peut regretter que le laborieux auteur de ce livre n'ait pu s'éclairer des conseils d'un philologue ou d'un archéologue de profession. J'ai noté de nombreuses fautes typographiques et bien des noms propres cruellement estropiés [1].

S. R.

L. Chassaigne et G. Chauvet. — **Analyses de bronzes anciens du département de la Charente.** Ruffec, Picat, 1903. In 8, 67-LX p.

Les bronzes analysés par M. Chassaigne appartiennent à la collection de M. G. Chauvet, qui a accompagné de notes érudites l'exposé des résultats obtenus par son collaborateur. Les haches plates sans rebord sont en cuivre à peu près pur, quelquefois avec une faible proportion d'étain; les haches à bords droits relevés sont quelquefois en cuivre, mais contiennent généralement une assez forte proportion d'étain; cette proportion augmente (10 à 15 0/00) dans les haches à talon et, dans les haches à ailerons et à douille, le plomb est employé concurremment avec l'étain (jusqu'à 21 0/00 dans un spécimen). A l'époque gauloise, dans les tombes du second âge du fer, on voit apparaître le zinc (3,40 0/00 dans un clou de la sépulture marnienne du Gros-Quignon). Un bronze romain, le cerf d'Auge, contient 20,38 0/00 de plomb, mais pas de

(1) P. 164 : « In a modern work by Friederichs and Walters (*sic*), entitled *Moulages de Berlin...* » (!) — P. 169 : « M. Hawkins, *Musée Marbles...* » — Même page : « Mr. Townle ». — P. 174 (et souvent) : « Ludivisi ». — P. 176, 177 : « Montferrard, Délatre. » Rumohr est appelé *Rumoco* (p. 127) et M. Roujon « minister of public instruction in France » (p. 145). M. Scott décrit ainsi le beau musée de Carthage : « A little museum was there to show the finds, mostly of little interest. » *Nonsense, dear Sir!* — Il y a des observations intéressantes sur deux *Césars* peu connus à Parme et à Madrid.

zinc. L'analyse d'un culot de cuivre presque pur, faisant partie de la cachette de Vénat, prouve qu'à l'époque de cette cachette[1] le bronze ne se fabriquait pas en fondant ensemble les minerais des métaux composants, mais en les alliant à l'état isolé. Enfin, une même cachette contient des objets de forme semblable, mais de composition assez différente, parce que les fondeurs procédaient par à peu près et ne se conformaient pas à des règles fixes.

D'autres faits curieux ont été mis en lumière par M. Chassaigne. Les métallurgistes de la Charente devaient avoir une industrie spéciale, car le plomb entre pour une partie importante dans leurs bronzes, alors qu'on en trouve seulement des traces dans ceux de l'Europe centrale. En revanche, l'antimoine, qui manque aux bronzes de la Charente, se rencontre dans la proportion de 3 0/0 en Allemagne.

Le chapitre II de cet ouvrage : *Rappel des travaux déjà faits pour l'analyse des objets préhistoriques*, contient des renseignements très utiles, complétés par des *tableaux résumant quelques notes recueillies sur les analyses d'anciens bronzes* (p. II-LIII). Ces *collectanea* sont les bienvenus. On peut se demander, cependant, si des analyses faites par des chimistes ou des amateurs de savoir fort inégal méritent toutes la même confiance; les chimistes de profession ne le pensent pas.

A la page numérotée *f*, il est parlé des tablettes *de plomb* avec inscriptions cunéiformes recueillies à Tell-el-Amarna; c'est une erreur, car toutes ces tablettes sont en argile.

Salomon Reinach.

R. Koldewey. **Die Pflastersteine von Aiburschabu in Babylon.** Extrait des *Wissenchaftliche Mittheilungen der deutschen Orient-Gesellschaft*, Heft. 2 Leipzig, Hinrichs, 1901. Gr. in-4° de 10 p., avec une carte et 4 pl.

A l'est du kasr de Babylone, on trouve des pavés en calcaire blanc et en brèche rose. Chaque pavé porte une inscription de Nebukadnezar, dont voici un spécimen : « Nebukadnezar, roi de Babylone, fils de Nabupalassar, roi de Babylone, je suis. J'ai fait paver la route de Babel pour la procession du grand dieu Marduk avec des pierres de *Schadi*. Marduk, Seigneur, donne la vie éternelle! » Or, ces inscriptions ne sont que des abrégés d'une inscription beaucoup plus longue du même roi (*Keilinschr. Biblioth.*, III, 2, 21). Dans ce texte, la route de la procession de Marduk est nommé *Aiburschabu*; avec l'Euphrate, Libil-Ligalla et Imgur-Bel, elle forme la limite du palais de Nebukadnezar. Donc la voie explorée par la mission allemande se trouve bien dans le kasr Aiburschabu et l'on gagne ainsi la connaissance d'un point précis dans la topographie ancienne de Babylone.

S. R.

S. Frankfurter. **Register zu den archaeologisch-epigraphischen Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn.** *Jahrgang I-XX.* — Wien, 1902, in-8°.

Depuis 1898, les *Archaeologisch-epigraphischen Mittheilungen aus Oester-*

1. Les auteurs la placent vers le xe siècle avant J.-C. ; je la croirais volontiers plus ancienne.

reich-Ungarn ont cédé la place aux *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien.* M. Frankfurter vient de publier de cette première revue un excellent index analytique. C'est un volume de 188 pages, disposé avec clarté et méthode, et qui comprend quatre parties : d'abord une table par noms d'auteurs, puis par ordre de matières ; la troisième partie, la plus considérable, est réservée aux inscriptions (*Epigraphisches Register*) et comporte de nombreuses subdivisions : localités où ont été faites les découvertes ; textes inédits ; textes revus et commentés ; noms des dieux, empereurs, etc., qui y figurent ; en dernier lieu, l'index contient la liste des figures, cartes et plans.

Ce classement simple rend le livre de M. Frankfurter d'un maniement commode et en fait un instrument de travail de première utilité.

A. M.

Eine Mithrasliturgie erläutert von Albrecht Dieterich. Leipzig, Teubner, 1903. In-8, x-230 p.

M. A. Dieterich écrit avec raison (p. 172) : « Les rituels magiques sont toujours des restes de véritables liturgies cultuelles, alors même qu'ils sont très défigurés ». En appliquant ce principe, il a essayé de retrouver les éléments d'un rituel mithriaque dans un papyrus magique de la Bibliothèque Nationale publié par M. Wessely en 1888, mais dont il a, le premier, donné une recension critique et une traduction. Ce document, où il est question dès les premières lignes du grand dieu Hélios Mithra et de son archange, avait déjà été étudié par M. Cumont dans son ouvrage sur Mithra (t. II, p. 55); mais le savant belge ne lui a pas attribué la même importance que M. Dieterich : « Il semble, écrivait-il, que le nom de Mithra ait simplement été placé en tête de ce texte magique pour en rehausser la valeur ». M. Dieterich paraît avoir démontré que les formules et les conceptions du papyrus sont d'accord avec ce que nous savons des mystères mithriaques, de ce qu'ils enseignaient sur les divers degrés de l'initiation et sur l'ascension de l'âme vers le ciel; mais il est difficile de dégager ce qui est vraiment ancien du « galimatias triple » où l'auteur du papyrus de Paris a noyé les éléments liturgiques qu'il possédait.

L'intérêt du travail de M. Dieterich ne tient pas seulement à la publication correcte d'un texte difficile ; il l'a fait suivre de quantité d'observations sur les croyances mystiques relatives à l'union *matérielle* de Dieu avec l'homme, à la renaissance *physique* de l'initié, précédée d'une mort feinte, sur les analogies frappantes que présentent avec le mysticisme hellénique, comme avec celui des primitifs de nos jours, les théologies johannique et paulinienne. M. Dieterich a lu le *Golden Bough*, que les Allemands commencent à découvrir après l'avoir longtemps ignoré; il a lu aussi nombre d'ouvrages récents d'ethnographie, mais il est facile de s'assurer qu'il n'est pas encore tout à fait « chez lui » sur ce terrain. On lui souhaite de « découvrir » bientôt l'ouvrage de Spencer et Gillen sur les indigènes du centre de l'Australie ; il y trouvera de nouveaux motifs de croire au parallélisme des efforts de l'esprit humain dans son ascension lente du mysticisme vers la raison.

Je signale quelques passages particulièrement intéressants, auxquels les historiens de la pensée religieuse et des rituels auront profit à se reporter; mais je dois avertir que les développements où entre M. Dieterich sont loin de lui appartenir tous en propre et qu'il est assez difficile, parfois même impossible, vu le style particulier de l'auteur, de savoir où commence sa part personnelle d'observation et de combinaison. P. 42, sur le caractère religieux du silence, σιγή; p. 69, imitation des cris d'animaux dans les rituels; p. 77, explication d'un monument mithriaque de Carnuntum (Cumont, t. I, p. 335); l'objet que Mithra élève de la main droite n'est pas « une outre à moitié dégonflée », mais l'épaule d'un bœuf, ὦμος μόσχου, conformément à un passage du texte magique (p. 14, l. 16); p. 100, l'idée de la communion par la manducation du dieu ou de la nourriture divine: p. 104, explication de κερνοφορεῖν dans la formule citée par Clément, *Protr.* II, 15; M. D. nous apprend que dans l'Église grecque, à Pâques, l'eucharistie est dans un plat que le diacre porte sur sa tête (Goar, *Euchol.*, p. 120); p. 110, explication réaliste des expressions ἐν Χριστῷ, εἰς Χριστόν, ἐν ὀνόματι Χριστοῦ; p. 122, la *Confarreatio*; p. 123, ὁ διὰ κόλπου θεός, *anguem... per sinum ducunt* (Firmic., *De err.*, 10), Βακχεύς... ὑποκόλπιε (*Hymn. orph.*, LII, 11); il s'agit d'un simulacre d'union sexuelle; p. 125, dans la formule éleusinienne citée par Clément, *Protr.*, II, 21, Lobeck a eu tort de corriger ἐργασάμενος en ἐγγευσάμενος; le verbe ἐργάζεσθαι est employé par euphémisme dans un sens obscène (cf. *facere* en latin); p. 127, le ἱερὸς γάμος était entendu au sens littéral; M. D. cite (p. 132) un passage de la lettre de saint Jérôme à Eustochium où il dit à la mère de cette dernière *socrus dei esse cœpisti*, preuve que l'idée des fiançailles avec la divinité semblait encore alors autre chose qu'une métaphore (je n'en suis pas sûr, mais saint Jérôme a souvent bien mauvais goût); p. 135, la *renaissance* du myste, qui, en entrant dans le sanctuaire où il doit être initié, est qualifié par Firmicus d'*homo moriturus* (observation juste déjà faite par Maass et Frazer, peut être plus ancienne encore); p. 147, la *paternité* attribuée à l'initiateur, d'où les prohibitions édictées par l'Église à l'égard du mariage des parrains et des marraines avec celles ou ceux qu'ils ont tenus sur les fonts (p. 153); p. 156 la doctrine johannique ἐγὼ καὶ ὁ πατὴρ ἕν ἐσμεν est déjà dans Chrysippe, περὶ θεῶν · ἅπαντα τ' ἐστὶν αἰθήρ, ὁ αὐτὸς ὢν καὶ πατὴρ καὶ ὑιός; p. 171, discussion de la formule ἔριφος ἐς γάλα ἔπετον (je n'aperçois pas la conclusion de l'auteur, qui renonce *tacitement* à son ancienne explication, d'après laquelle γάλα était la Voie lactée); p. 203, l'idée du voyage céleste de l'âme vers Dieu est égyptienne et orphique; p. 213, réunion très utile des fragments qui nous sont parvenus des liturgies antiques.

Cet ouvrage trouvera des lecteurs et les instruira; mais il ne me semble pas très bien composé, ni toujours clairement écrit. M. Dieterich n'a pas encore donné le pendant qu'on est en droit d'attendre à son beau livre de jeunesse, *Nekyia*.

SALOMON REINACH.

G. WEICKER. **Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst.** Leipzig, Teubner, 1902. In-4°, VII-218 p., avec 103 gravures.

Une collection privée de Munich contient une barque funèbre en ivoire,

appartenant à l'époque de Nagadah, c'est-à-dire à l'Égypte préhistorique; dans cette barque, au lieu d'hommes assis, il y a des oiseaux[1]. Ainsi l'art égyptien primitif a représenté les âmes sous l'aspect d'oiseaux[2]. Cette conception, peu à peu anthropomorphisée, est à l'origine du type grec de la Sirène. « Les Sirènes sont des génies de la mort, des démons isolés de la grande masse des âmes errantes et pourvus de fonctions spéciales, tout à fait analogues aux autres créations de la mythologie grecque inférieure, aux Kères, aux Erinyes, aux Harpyes, aux oiseaux de Stymphale. » Tel est le point de départ de M. Weicker, que les travaux de MM. Crusius et Rohde lui ont suggéré. Ce qui lui appartient en propre, c'est la réunion des textes et des monuments qui concernent les Sirènes, travail non de compilation, mais de classification et de critique, dont il s'est acquitté avec une conscience et un zèle dignes de tous éloges. Si l'on songe que l'auteur est professeur dans un lointain gymnase, à Annaberg dans l'Erzgebirge, on trouvera quelque chose de touchant dans ce dévouement passionné à la science, qui lui a permis de traiter un pareil sujet avec tous les développements littéraires et archéologiques qu'il comporte. L'illustration, fort abondante, reproduit bon nombre de monuments inédits, en particulier des terres cuites et des peintures de vases. Le texte comprend deux grandes divisions : 1° *L'oiseau de l'âme dans les croyances populaires et dans la littérature*; la Sirène considérée *a*) comme l'âme d'un mort; *b*) comme un oiseau à tête humaine; la Sirène dans les littératures épique, lyrique, attique, dans l'Italie méridionale, à l'époque gréco-romaine; 2° *Le type figuré de la Sirène* en Orient, dans la Grèce orientale, dans la Grèce continentale, en Étrurie, en Italie et à Rome. Cette monographie peut être citée comme un modèle; il est à souhaiter que la critique, en lui faisant bon accueil, encourage la composition de travaux aussi laborieux et aussi utiles.

S. R.

Die Sammlungen des Kaukasischen Museum... herausgegeben von Dr Gustav Radde. Band V. *Archæologie*, bearbeitet von Græfin Uwarow. Tiflis, 1902. In-4°, 320 p., avec 3 portraits, 18 phototypies et 22 figures dans le texte.

Précieux catalogue illustré du Musée de Tiflis, publié avec texte russe et allemand, par la savante et laborieuse présidente de la Société archéologique de Moscou. Outre de riches séries des nécropoles du Caucase (Koban, Kasbek, Kamounta, Goliat, etc.) et de Transcaucasie (Redkin Lager, Mzchet, Schuscha, etc.) les planches font connaître des objets de Kertch (Panticapée), réunis autrefois

1. Renseignement fourni par M. Loeschcke à M. Weicker (p. 218).

2. Je me suis souvent demandé si sur les vases à barques, publiés par M. de Morgan, où M. Cecil Torr a voulu reconnaître des parcs à autruches, il ne s'agirait pas de barques funèbres où les grands oiseaux représenteraient les morts. Le rôle joué par l'œuf d'autruche dans les anciennes religions de l'Orient, serait en faveur de mon hypothèse ; j'ajoute que, sur les vases en question, les personnages humains peuvent être interprétés comme des pleureurs ou des pleureuses. Je dois dire, toutefois, que les autruches ne paraissent pas *dans* les bateaux, mais *au-dessus*, ce qui ne se comprend guère, d'ailleurs, quelque explication que l'on adopte de ces sujets.

par le prince et la princesse S. Woronzow, des antiquités du Daghestan, des objets préhistoriques, historiques et chrétiens de diverses provenances. La pl. XII reproduit en phototypie une inscription grecque découverte en 1867 près de Mzschet (75 apr. J.-C.), où il est question de Farasman, roi des Ibères, qu'a mentionné Tacite. Sur la pl. XIII est figuré un très beau vase sassanide en cuivre; sur la pl. XIV, un vase en cuivre avec inscriptions coufiques (XIe siècle). D'autres œuvres métalliques orientales sont représentées sur les planches suivantes. Le volume se termine par un catalogue sommaire des monnaies et des photographies exposées. Texte et planches répondent pleinement aux exigences scientifiques. S. R.

II. Lechat. **Catalogue sommaire du Musée de Moulages pour l'histoire de l'art antique.** Lyon, Rey, 1903. In-12, XIV-158 p.

Voici le premier catalogue scientifique d'une collection de moulages d'après l'antique qui ait été publié en France (celui de la collection de Bordeaux, par M. Paris, n'a pas été achevé et n'était qu'un essai). Il rendra les mêmes services que le catalogue du Musée de l'Université de Strasbourg par M. Michaelis, sur lequel il a l'avantage d'être plus développé. Il me semble que M. L., écrivant pour des savants (car le grand public n'a pas besoin de références), aurait pu économiser de la place, imprimer, par exemple, FW. pour *Friederichs-Wolters*, Bm. pour *Baumeister*, etc. Le choix des plâtres est excellent et la documentation est, en général, bien choisie. Voici quelques gloses : n° 632, je crois que la *Juno Regina* de Lyon remonte à un original du Ve siècle, à cause de la manière dont sont indiqués les plis du cou; n° 682, il fallait donner le millésime de la publication de M. Schreiber (1896); n° 688, puisque M. Lechat admet, dans la Vénus de Médicis, la restauration des deux jambes, du tronc d'arbre et du dauphin, il devait renvoyer aux *Mélanges Perrot* où il en a été question d'abord; M. Furtwaengler ne croit pas à la restauration des jambes (*Phil. Woch.*, 1903, p. 751); n° 707 (et ailleurs), il ne peut plus être question du « Musée Boncompagni-Ludovisi », puisque cette collection est venue enrichir le Musée National de Rome; n° 711, la seule publication utilisable de l'Apothéose d'Homère est dans la *Gazette archéologique*, que ne cite pas M. Lechat; n° 785, au lieu de mon *Recueil de pierres gravées*, il fallait renvoyer aux *Gemmen* de M. Furtwaengler; n° 790, pourquoi M. L. ne dit-il pas que le prétendu Germanicus est un César idéalisé? N° 805, je crois qu'on ne doit plus renvoyer au catalogue de Chabouillet, mais à Babelon, *Guide illustré du Cabinet des Médailles* (1900). Un index serait indispensable.

S. R.

Le Gérant : Ernest Leroux.

Angers, imprimerie Burdin et Cie, 4, rue Garnier.

Delay Schutzenberger

MASQUES DE MÉDUSE À MUNICH ET À PARIS

BAS-RELIEF DU MUSÉE DE CONSTANTINOPLE

TÊTE D'UNE STATUE DE SARAPIS

au Musée d'Alexandrie

ATHLÈTE VAINQUEUR EN PRIÈRE

Bas-relief grec

UNE STATUETTE DE BENDIS

(Pl. XVI)

Ce qu'on savait de Bendis, il y a quelque dix ans, se réduisait à fort peu de chose. De rares mentions, éparses dans la littérature, avaient appris que les tribus apparentées de Thrace et de Bithynie donnaient ce nom à une déesse nationale, que les Grecs identifiaient avec leur Artémis chasseresse. Au temps de Platon, son culte avait été introduit au Pirée, et l'on célébrait en son honneur des fêtes bruyantes le 19 et 20 Thargélion, au commencement de juin[1]. Des cavaliers y prenaient part à une course aux flambeaux, qui surtout provoquait la curiosité des badauds athéniens. Voilà à peu près tout ce que les auteurs grecs rapportaient de Bendis.

Des découvertes archéologiques et épigraphiques nous ont fourni récemment des renseignements beaucoup plus précis. M. Hartwig[2] a reconnu une image de la divinité thrace sur un bas-relief votif de la glyptothèque Ny-Carlsberg de Copenhague, daté de l'année 329/8 av. J.-C., et sur un second plus ancien, conservé au British Museum, qui paraît appartenir au commencement du IVe siècle. Il a rapproché de ces œuvres capitales quelques représentations analogues, marbres, terres cuites ou peintures de vases, où il a retrouvé avec plus ou moins de vraisemblance[3] la même déesse, dont il a le premier reconnu

1. Sur les Βενδίδεια, cf. Aug. Mommsen, *Feste der Stadt Athen*, 2e éd., 1898, p. 488.

2. Paul Hartwig, *Bendis, eine archäologische Untersuchung*, Leipzig, 1897.

3. Certains de ces rapprochements ont été contestés par Trendelenburg (cf. Knaack dans Pauly-Wissowa, *Suppl.* I, p. 247). Bendis peut, en effet, être facilement confondue non seulement avec des Amazones, mais avec Pâris. Voyez

et analysé le type. D'autre part, des inscriptions importantes, que M. Foucart vient de commenter avec sa maîtrise habituelle, ont jeté un jour nouveau sur l'organisation du culte étranger, officiellement introduit à Athènes sur l'ordre formel de l'oracle de Dodone[1].

Je voudrais ajouter au groupe très restreint de monuments antiques, où figure certainement l'Artémis thrace, une figure nouvelle, qui n'est plus, comme les marbres de Londres et de Copenhague, un bas-relief, mais une sculpture de ronde bosse (pl. XVI). Cette charmante statuette fait partie des collections réunies au château de Mariemont par M. Raoul Warocqué, qui m'a gracieusement autorisé à la publier ici. Elle mesure 0m,45 de hauteur et est travaillée dans un marbre d'un grain très fin, peu cristallin[2], qui a pris une belle patine dorée. Elle provient certainement d'Athènes et, d'après les renseignements qui ont été fournis par le vendeur, elle aurait été trouvée au Laurium. Cette indication paraît mériter créance. Le Musée d'Athènes possède une statuette de Bendis, d'ailleurs fort inférieure à la nôtre comme travail, laquelle a été découverte au même endroit[3]. L'exploitation des mines d'argent avait amené le transport dans cette région d'une foule d'esclaves[4]. La Thrace, grande pourvoyeuse des marchés attiques, fournissait certainement à cette population servile un fort contingent d'ouvriers[5], et elle donnait même à l'industrie athénienne de grands entrepreneurs de travaux[6]. Ces émigrés continuèrent dans leur pays d'adoption à

p. ex. une représentation de celui-ci sur un vase d'Apulie actuellement au Musée de Bruxelles, *Monum. dell'Instit.*, I, pl. LVII, 1 = S. Reinach, *Répert. des vases*, I, p. 87.

1. Paul Foucart, *Le culte de Bendis en Attique* (Mélanges Perrot, p. 95 ss.), Paris, 1903.

2. Ce n'est peut-être pas du pentélique; je soupçonne que c'est ce marbre d'Agrilesa dont parle Hartwig, p. 16, à propos d'une statuette du *Kentrikon Mouseion*.

3. Hartwig, *l. c.*, p. 17, fig. 3.

4. Ardaillon, *Les Mines du Laurium dans l'antiquité*, 1897, p. 93 ss.

5. Wallon, *Histoire de l'esclavage*, t. I, p. 169 s.; Ardaillon, *l. c.*, p. 101.

6. Sosias de Thrace occupait dans les mines mille esclaves. Cf. Xenoph., *De vectigal.*, IV, 14.

adorer leur déesse nationale, et introduisirent ainsi au Laurium le culte de Bendis, comme les Asiatiques y importèrent celui du Mên phrygien[1].

La statue du Laurium nous montre la déesse debout au repos. Le poids du corps repose sur la jambe droite, la gauche est fléchie et le pied s'appuie légèrement sur le sol. Les deux avant-bras qui avaient été travaillés à part et fixés à l'aide de goujons, ont malheureusement disparu, mais il n'est guère douteux que, comme sur les bas-reliefs de Londres et de Copenhague, la chasseresse divine ait tenu de la main gauche une lance et de la droite abaissée une patère. Elle est chaussée, comme les gens de son pays, d'endromides de cuir souple rabattues au-dessus du mollet, et vêtue d'une tunique à manches, retroussée et laissant les genoux à découvert pour faciliter la marche. Par-dessus, elle est enveloppée d'une peau de bête, serrée à la taille par une lanière de cuir et dont une patte retombe par

Fig. 1. — Bendis. Coll. Warocqué.

1. Foucart, *Associations religieuses*, p. 119; Perdrizet, *Mên* (*Bull.*[1] *Corr. hell.*, t. XX), p. 83.

devant sur la tunique plissée. Le grand manteau, qui couvre les épaules de la déesse sur le bas-relief du British Museum, ne s'aperçoit plus par devant, mais il retombe cependant en longs plis derrière le dos, formant en quelque sorte le champ sur lequel se détache le corps de la statue. La tête, complètement dé-

Fig. 2. — Statuette en terre cuite du Louvre.

gagée, est coiffée d'un capuchon sous lequel apparaissent quelques boucles de la chevelure. La forme de ce capuchon se distingue mieux ici que sur les bas-reliefs. Terminé en pointe comme les bonnets phrygiens, il se continue par deux brides qui descendent sur les côtés et un large fanon ovale qui retombe sur le dos, de

façon à protéger la nuque et les épaules contre les pluies froides des hivers thraces. Enfin, près du pied gauche, est accroupi un chien[1], dont la tête, autrefois sculptée dans un morceau rapporté, est aujourd'hui perdue. Cet animal minuscule est ici un simple attribut, destiné à rappeler le caractère de la protectrice des chasseurs.

Le chien ne se retrouve à ma connaissance auprès de Bendis que dans une seule représentation : une terre cuite du Louvre, sommairement décrite en 1892 dans le *Bulletin des musées*[1], et dont nous pouvons, grâce à la libérale obligeance de M. Edmond Pottier, donner ici une reproduction (fig. 2). Elle mesure 0m,185 de hauteur et provient de Grèce; d'un travail médiocre, elle porte encore des restes nombreux de l'engobe blanc et des couleurs dont elle était recouverte. Son analogie avec notre marbre frappera au premier coup d'œil : même attitude, même bonnet pointu, même tunique retroussée, même peau de bête enroulée autour du corps, mêmes bottes à revers. La main droite, qui s'avance, devait tenir une patère[3]; le coroplaste a supprimé la lance, trop difficile à mouler en terre, et a collé simplement le bras gauche contre le corps. Enfin, un grand chien de chasse, aux oreilles dressées, s'avance derrière la déesse.

Si cette terre cuite et d'autres analogues témoignent de la diffusion du culte étranger dans la Grèce hellénistique, les libertés que le potier a prises avec son modèle ne permettent guère de s'en servir pour étudier le style de l'original qu'elles imitent. Il en est autrement de la statue de Mariemont : il n'est

1. *Bull.*, 1892, p. 144, n° 10 [*C. A.* 159]. La notice du *Bulletin* a été transcrite par Hartwig, p. 22. La terre cuite de la *Collection Lecuyer* (pl. B), reproduite par Hartwig, fig. 5, offre la plus grande analogie avec celle du Louvre, et l'on peut se demander si c'est bien un faon et non un chien qui y est associé à la déesse.

2. L'indication de Tanagre, fournie par le marchand, est très douteuse. La terre cuite Lecuyer a été trouvée à Corinthe.

3. Le *Bulletin* dit « la main droite entr'ouverte pour tenir une arme », mais la terre cuite Lecuyer avait certainement une patère en main (cf. Hartwig, p. 21), de même que les Bendis de Londres et de Copenhague.

pas douteux qu'elle reproduit fidèlement le type de Bendis, telle qu'on la représentait dans les sanctuaires attiques. Sauf la facture négligée du manteau, elle ressemble surtout au bas-relief de Copenhague, mais avec une simplicité plus grande dans la disposition du vêtement, et elle se rapproche par là du bas-relief de Londres. Elle diffère cependant de l'un et de l'autre par la position de la tête, qui n'est pas inclinée vers la patère, mais regarde le spectateur. C'est certainement, comme les deux autres, une œuvre de la fin du IVe siècle. L'attitude du corps, l'ovale plein du visage, le regard noyé sous les paupières épaisses, et jusqu'à la petitesse de la tête et la stature élancée, qui révèlent l'influence de Lysippe, tout nous ramène à cette date. Cette statuette, destinée sans doute à orner l'oratoire domestique de quelque maître mineur ou la modeste chapelle d'un thiase d'ouvriers thraces, est évidemment l'œuvre d'un simple praticien; elle garde néanmoins un reflet de la grâce robuste que les artistes attiques avaient prêtée à la déesse barbare naturalisée athénienne.

Bruxelles.

Franz Cumont.

UN RELIEF CÉRAMIQUE DE LEZOUX

EMPRUNTÉ AU GROUPE DU LAOCOON

(Pl. XVII.)

Le fameux groupe des maîtres rhodiens, quelle que fût sa célébrité au temps de Pline, compte au nombre des chefs-d'œuvre de la sculpture antique dont nous ne possédons aucune copie, bonne ou mauvaise, quelques fragments exceptés[1]. Non seulement parmi les grands ouvrages de marbre et de pierre, mais encore dans l'innombrable série des petits bronzes, on en cherche vainement une réplique. Dans les autres monuments figurés, peintures, bas-reliefs, vases, monnaies, gemmes, etc., après élimination de certains objets faussement attribués à l'antiquité, on n'a pu réunir, malgré de minutieuses recherches, qu'un nombre très restreint de représentations apparentées, de près ou de loin, au groupe du Vatican. En 1891, M. Förster, qui s'est particulièrement attaché à cette étude, reconnaissait qu'en dehors de la sculpture rhodienne, d'une peinture découverte à Pompéi en 1875, de la miniature du Virgile du Vatican et de quelques médaillons contorniates, on ne possédait aucune autre figuration du mythe de Laocoon dont l'antiquité fût incontestable[2]. Trois ans plus tard, il signalait deux nouveaux *Laokoondenkmäler*, tous deux en Angleterre[3]. Le premier était une empreinte de sceau, provenant d'une gemme qui, à son avis, n'est

1. On a signalé plusieurs têtes de Laocoon comme provenant de répliques antiques du groupe rhodien, mais l'authenticité en est presque toujours contestable (cf. L. Fivel, *Tête d'un des fils de Laocoon*, *Gaz. archéol.*, 1876, p. 100).
2. Förster, *Laokoondenkmäler und Inschriften*, dans le *Jahrbuch des deuts. arch. Instituts*, t. VI, 1891, p. 177.
3. Du même, *Noch zwei Laokoondenkmäler*, *ibid.*, 1894, p. 43.

pas antérieure à la Renaissance; le second, un petit médaillon en terre sigillée, trouvé à Cirencester.

L'authenticité de ce fragment céramique n'était point discutable; mais, comme M. Héron de Villefosse le fit observer, le personnage qu'il représente n'avait rien à voir avec Laocoon.

Nous nous proposons de montrer ici que parmi les types de la poterie sigillée, il s'en trouve un emprunté à l'ouvrage des maîtres rhodiens, bien que ce ne soit nullement la figure signalée par M. Förster.

Cette dernière compte parmi les types nombreux entrant dans la décoration des moules de vases sigillés gallo-romains. Après que M. Förster eut publié le spécimen de Cirencester, M. Héron de Villefosse en indiqua un second provenant de Marcol (Allier)[1]. Le dessin ci-joint (fig. 1), en reproduit un troisième, plus complet que les précédents et trouvé aux Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme). Ce fragment fait partie de notre collection. Un personnage viril, complètement nu et dont les formes paraissent être celles d'un adulte, élève de chaque main un serpent qu'il tient par le milieu du corps. Sur ce fragment, comme sur les deux autres, un Amour ailé s'approche sans crainte de l'un des serpents, dont il saisit la queue. M. Förster regarde ce personnage comme un Laocoon dont l'attitude serait celle d'un homme assis, correspondant inversement au mouvement de la figure centrale du groupe du Vatican. M. Héron de Villefosse estime au contraire que nous nous trouvons en présence non pas d'un homme assis, mais d'un personnage dansant, c'est-à-dire d'un charmeur de serpents, agrémentant de ses gambades l'exhibition publique de deux reptiles : « C'est un hercule forain, un montreur de bêtes, un de ces hommes vigoureux dont le célèbre bronze d'Autun nous offre un magnifique spécimen ». Nous serons

Fig. 1 (2/3 gr. nat.).

1. Héron de Villefosse, *Bull. des antiq. de France*, 1899, p. 330.

d'accord avec M. Héron de Villefosse en substituant à la désignation d'*hercule forain* celle d'*Hercule thébain*. Comme lui, nous ne pouvons reconnaître ici un Laocoon. Rien dans le geste ou l'attitude du personnage, dont les bras écartés symétriquement du corps éloignent de lui les deux reptiles, ne révèle ni la terreur, ni la souffrance. Si l'on nous objecte qu'Hercule étouffant les serpents envoyés par Junon est un enfant nouveau-né, tandis que cette figure paraît représenter un homme adulte, nous répondrons que le poinçon a dû subir dans les ateliers arvernes plusieurs réfections successives; par suite, une déformation inintelligente du type original est très admissible, les potiers gaulois étant peu versés dans le détail de la mythologie grecque. Au reste, nous connaissons un autre exemplaire, trouvé à Iseure (Musée de Moulins), sur lequel les jambes du même personnage présentent les formes rondes et molles de l'enfance.

Pour expliquer ce relief, il faut le rapprocher de trois représentations certaines de l'Hercule aux serpents, la première (fig. 2) sur un sarcophage trouvé à Genzano, orné de reliefs figurant les travaux d'Hercule (*Annali*, 1868, p. 249, pl. F), la seconde sur une peinture d'Herculanum (*Mus. Borbonico*, IX, 54; Creuzer et Guignaut, *Religions de l'antiquité*, t. IV, fig. 554), la troisième (fig. 3) sur une fresque de la maison des Vettii à Pompéi (*Monum. antichi*, t. VIII, p. 315, fig. 31). L'analogie des types nous semble évidente. L'enfant n'est ni assis, ni debout, mais appuyé sur un genou, l'autre jambe étendue. Par suite de l'ignorance de l'ouvrier qui a confectionné les moules des vases arvernes, le poinçon n'a pas été appliqué avec l'inclinaison qu'il convenait de donner au personnage, de telle sorte que celui-ci paraît se tenir debout sur la jambe droite, tandis qu'il devait originairement reposer sur le genou gauche, le torse penché en avant, c'est-à-dire dans l'attitude de l'Hercule de Genzano. Le céramiste qui a modelé le poinçon-matrice a d'ailleurs modifié le mouvement des bras et simplifié assez maladroitement le dessin des reptiles.

On ne saurait attacher aucune importance à la présence d'un ou de deux Amours dans les médaillons encadrant ce sujet. Bien des exemples nous démontrent que sur les vases sigillés gallo-romains ces Amours ne sont que de simples motifs de remplissage. Il faut toutefois reconnaître que le dieu protecteur des

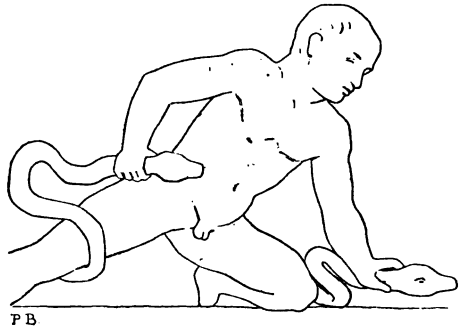


Fig. 2.

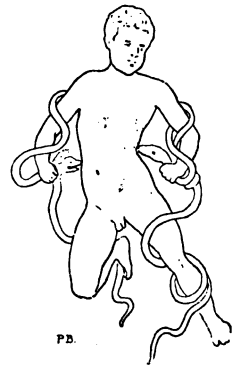


Fig. 3.

amants avait sa place marquée dans une composition représentant le premier exploit du jeune fils d'Alcmène.

Il n'est pas douteux que ce type céramique appartient aux officines de Lezoux. Des quatre exemplaires connus, trois ont été trouvés dans les départements de l'Allier ou du Puy-de-Dôme. Le fragment des Martres-de-Veyre est décoré en outre d'une figure de Diane, des ateliers de Lezoux. Sur les produits de la même fabrique se rencontre fréquemment l'Amour représenté à la droite d'Hercule.

Nous allons passer maintenant à un autre relief de vase en terre rouge provenant également de Lezoux et qui est, cette fois, sans aucun doute possible, la réplique d'une des trois figures du groupe du Vatican. Nous en connaissons cinq exemplaires, tous inédits. Ils ne diffèrent d'ailleurs les uns des autres que par l'état de leur conservation et par quelques menus détails. Ces légères variantes démontrent qu'ils ne sont pas sortis du même moule. Le poinçon-matrice a donc été l'objet de plusieurs réfections;

c'est l'indice que ce type était en faveur dans les ateliers des potiers de Lezoux et par conséquent auprès de leur clientèle.

Voici la description sommaire des cinq vases ou fragments sur lesquels nous l'avons rencontré :

a) Vase ovoïde à reliefs d'application, en terre rouge sigillée, trouvé dans les officines de Lezoux par le Dr Plicque (pl. XVII). Ce beau vase, qui compte parmi les plus intéressantes productions des ateliers céramiques de la Gaule romaine, est remarquable par la richesse de son décor et par ses dimensions (haut, 0m,28). Il fait partie des collections du Musée de Saint-Germain, qui s'est rendu acquéreur de la collection Plicque. Son ornementation se compose de deux registres horizontaux, encadrés de filets tracés en creux dans la pâte. Elle recouvre toute la panse du vase, à l'exception du bas. Ces deux registres ornés sont de hauteur inégale. Celui du haut, le plus étroit, contient six reliefs d'applique, séparés par des ceps de vigne, à feuillages en volute, exécutés à la barbotine. Au registre inférieur, on compte huit reliefs, également séparés par des ceps de vigne. Tandis que les souches, les tiges et les vrilles de ces ceps ont été coulés à la barbotine, les raisins et les feuilles, de même que les figures, proviennent chacun d'un petit moule séparé. Voici l'énumération des sujets :

Fig. 4 (grand. nat.).

Au registre supérieur : une panthère; un cerf au repos, un ours, un taureau, un Amour, un cerf courant.

Au registre inférieur : un couple de gladiateurs combattant; Hercule étouffant le lion de Némée; la figure tirée du Laocoon (fig. 4); un personnage assis indéterminé; un éphèbe tenant une haste; Bacchus assis; Ganymède enlevé par l'aigle.

Fig. 5 (gr. nat.).

b) Vase de même forme. Même pâte et même engobe rouges. Quatre figures d'applique, également séparées par des rinceaux à la barbotine : Hercule rapportant le sanglier d'Erymanthe; Laocoon (fig. 5); Vénus assise; gladiateur.

Fouilles de l'abbé Cochet à Cailly (Seine-Inférieure) en 1859. Musée de Rouen.

c) Vase de même forme. Même pâte et même engobe. Trois figures d'applique séparées par des rinceaux à la barbotine : Hercule; Abondance ou Fortune; Laocoon.

Trouvé à Cheseaux (Suisse). Musée de Saint-Germain, n° 35022.

d) Fragment du même Laocoon, sur un tesson de vase trouvé à Lezoux (fig. 6). Ce tesson, calciné par une cuisson trop violente, est un de ces nombreux déchets de fabrication qui s'accumulaient dans le voisinage des ateliers et qui procurent aujourd'hui aux fouilleurs d'abondantes moissons.

e) Autre fragment trouvé à Poitiers (partie inférieure du corps, amorces de feuillages barbotinés). Musée des Antiquaires de l'Ouest à Poitiers.

Nos trois figures reproduisent les exemplaires *a*, *b* et *d*. Les cinq spécimens, comme nous l'avons dit, ne présentent entre

eux que de très légères variantes. Suivant un procédé habituel aux potiers gallo-romains, l'aîné des fils de Laocoon a été détaché du groupe et figuré seul. Le céramiste se trouvait dès lors entraîné à modifier plusieurs détails du type original. Au lieu d'avoir à lutter contre les étreintes d'un seul reptile, la victime est enlacée ici par deux serpents, dont les têtes menaçantes se dressent l'une à la hauteur de son épaule droite, l'autre près de son cou. Mais de même que sur le modèle, les replis des reptiles enveloppent la cheville gauche, la cuisse et le bras droits. Par son mouvement général, la figure demeure conforme au prototype ; dans les détails, on remarque toutefois d'autres différences notables. Bien que la tête reste tournée de profil à gauche, comme le personnage est isolé, cette attitude perd son caractère. Le fils du prêtre d'Apollon ne dirige plus vers son père un regard angoissé. Il semble vouloir soustraire son visage aux morsures du monstre. Le bras gauche est encore rejeté en arrière de la cuisse, mais le torse ne s'inclinant pas en avant, le jeune Laocoon ne paraît plus tenter un dernier effort, comme sur le groupe rhodien, pour dégager son pied gauche.

Fig. 6 (gr. nat.).

D'ailleurs, la plante de ce pied est posée à plat sur le sol et le poids du corps porte ici sur les deux jambes.

Il ne faut pas chercher sur la réplique gallo-romaine le moindre reflet de l'expression pathétique et douloureuse qui caractérise l'ouvrage d'Agésandros et de ses deux collaborateurs.

Aucun muscle du visage ne se contracte et l'on admirerait l'impassibilité héroïque de la victime, si elle ne provenait uniquement de l'impuissance du modeleur à exprimer la souffrance.

Ce n'est peut-être pas la première fois, il est vrai, qu'une réplique partielle du groupe de Laocoon se rencontre sur un relief céramique. On n'avait pas encore signalé ce sujet sur un produit gallo-romain; mais deux menus débris de figurines en terre cuite, découverts à Tarse en Cilicie par Victor Langlois en 1852, paraissent devoir être ajoutés aux monuments énumérés plus haut. Ces menus débris publiés, par M. Heuzey et rappelés par M. Förster[1] — une jambe gauche et une jambe droite enlacées l'une et l'autre par un serpent — sont trop incomplets pour qu'il soit permis de déterminer la date de leur fabrication; celle des terres cuites de Tarse comprend d'ailleurs l'époque alexandrine et les deux premiers siècles de notre ère.

Il nous reste à rechercher l'âge exact des vases arvernes au Laocoon. Dans l'ouvrage d'ensemble que nous préparons sur les poteries ornées de la Gaule romaine, ouvrage actuellement sous presse, nous nous attachons à établir que ces vases ovoïdes à reliefs d'applique, représentés dans les Musées de France et d'Angleterre par divers spécimens plus ou moins fragmentés, sont tous sortis des ateliers de Lezoux à une même époque. La similitude de leur forme et de leur décoration suffit à démontrer qu'ils appartiennent à une même période de fabrication. Quant à leur provenance arverne, elle est mise en évidence par l'abondance des fragments recueillis dans les officines de Lezoux, où l'on a d'ailleurs rencontré plusieurs moules servant à façonner les reliefs appliqués sur ces vases. L'étude de ces sujets, dont nous avons préparé le recueil général, fournit déjà quelques indications chronologiques. Il est manifeste que leur style et leur exécution nous reportent à une époque voisine de la décadence de l'art gallo-romain. Considérés dans leur ensemble, les vases de cette série constituent des ouvrages décoratifs assuré-

1. Heuzey, *Gazette des Beaux-Arts*, 1876, p. 401. — Förster, *Jahrbuch* de 1891, p. 188.

ment recommandables par la richesse du décor; mais si l'on passe à l'examen des détails, on remarque aussitôt avec quelle négligence chaque figure est traitée. Le modelé est très sommairement indiqué. Si l'on compare ces reliefs à ceux de Libertus et de ses contemporains ou même des potiers du second siècle, leur infériorité au point de vue artistique se reconnaît au premier examen. Mais lorsqu'il s'agit d'assigner une date aux productions de l'art gallo-romain, il est toujours imprudent de s'en tenir à de simples considérations esthétiques. Les renseignements que nous fournissent les gisements datés constituent seuls une base solide d'appréciation. Il se trouve fort heureusement qu'une découverte récente est de nature à nous apporter sur ce point des indications précises.

Fig. 7.

Le catalogue illustré du Musée archéologique de Reims reproduit un vase de cette série (fig. 7), trouvé à Reims, au lieu dit la Maladrerie, en 1895 : « Poterie, terre à engobe rouge. Urne ossuaire, ovoïde, avec sujets et ornements en reliefs sur la panse. Un enfant portant un manteau sur l'épaule droite et tenant de la main gauche, tendue en avant, un bâton dont il paraît menacer un lièvre qui court devant lui; plus loin une biche, tournée à gauche, accroupie; plus loin encore, un chien aboyant et courant vers la droite. Entre chacun de ces sujets, existent des plantes aquatiques. Des moulures à la partie supérieure et à la partie inférieure de la panse encadrent ce tableau. Ce curieux vase a été fait au tour; les sujets ont été moulés séparément et appliqués avant l'engobe, les ornements en barbotine, appliqués sur place après coup. Hauteur : 208 mill.[1] »

Ce vase était placé dans un coffre en pierre avec couvercle. L'ouverture était fermée par une petite coupe en terre rouge, dans laquelle avait été déposé un moyen bronze de Commode, frappé entre l'an 192, date de la mort de cet empereur, et l'an 185,

1. *Catal. du Musée archéol., fondé par M. Théophile Habert*, Troyes, 1891, p. 130, nos 3840 à 3842.

époque où il prit le titre de Britannicus. La sépulture n'est donc pas antérieure aux dernières années du second siècle, mais elle peut être plus récente, d'autant que les monnaies des premiers successeurs de Commode se rencontrent rarement dans les tombes de la première moitié du IIIe siècle. Une des offrandes funéraires associées à notre vase, nous oblige précisément à attribuer la date de l'enfouissement au IIIe siècle. Il s'agit d'un flacon carré en verre blanc, présentant sur le fond, comme marque de fabrique, un relief de Mercure, cantonné des quatre lettres majuscules M C H R (voir la figure dans le *Catalogue* du Musée de Reims, n° 2549). Ce modèle de flacon est connu par de nombreux spécimens. Il est nettement caractérisé par les particularités de sa forme (panse carrée avec col allongé) et par des estampilles figurées, cantonnées de diverses lettres initiales de noms de verriers. C'est un type industriel du IIIe siècle. On en a trouvé notamment deux exemplaires dans une double sépulture jumelle découverte à Gelsdorf, près de Meckenheim, avec des monnaies de Julia Domna, de Julia Mæsa et de Septime Sévère[1]. Ces flacons, de la même forme que celui de Reims, portaient aussi sur le fond une marque avec personnage en relief, cantonné des lettres G F H I.

Nous sommes donc autorisé à placer au IIIe siècle notre tombe rémoise et par conséquent la fabrication de ce modèle de vase à reliefs d'application. Nous ajouterons qu'il ne s'est jamais rencontré dans les nécropoles du IVe siècle. Au lieu de vases d'argile à représentations figurées, celles-ci ne livrent plus que des vases en verre gravé. Enfin, il n'est pas inutile de faire observer que, parmi les nombreux sujets de nos reliefs céramiques, nous n'avons pas reconnu la moindre trace d'une influence chrétienne. C'est l'art du paganisme, touchant au terme de son développement, qui inspire seul les modeleurs de ces matrices. La clientèle des potiers arvernes n'a pas renié les dieux olympiens. Jupiter, Léda, Vulcain, Mars, Apollon, Diane, Vénus,

1. *Bonner Jahrbücher*, cahier XXXIII-XXXIV, 1863, p. 229.

l'Amour, Mercure, Bacchus, Paris, Hercule et les Satyres restent en honneur[1]. Parmi les représentations inédites les plus intéressantes, on remarque le *Supplice* de *Marsyas* (fig. 8). Comme

Fig. 8.

le Laocoon, il dérive d'un sujet populaire à l'époque romaine, dont les ouvrages de la statuaire nous ont conservé les deux principales figures, l'*Esclave scythe* et le *Marsyas pendu*, connus tous deux par diverses répliques. Mais, tandis que la figure du Laocoon a été isolée d'un groupe, la scène représentant le sup-

1. Il ne faut pas confondre ces vases arvernes à reliefs d'applique avec les vases de même technique, fabriqués dans la vallée du Rhône et étudiés par MM. Froehner, Héron de Villefosse, Roulez et quelques autres archéologues. Ces vases *à trois anses*, dont les débris sont assez communs à Vienne, Lyon et Orange, n'ont jamais été fabriqués dans les officines de Lezoux. Nous ne nous occupons ici que du vase ovoïde, non ansé, de fabrique arverne.

plice de Marsyas réunit au contraire quatre personnages. Au milieu, Marsyas nu est suspendu par les poignets aux branches du pin. A sa droite, un homme drapé, le corps rejeté en arrière et tirant à deux mains l'extrémité de la corde qui attache le condamné, achève de le hisser au-dessus du sol. Au premier plan, à gauche, l'esclave scythe, le genou droit à terre, aiguise sur une pierre quadragulaire le couteau qui va lui servir à égorger Marsyas. A droite, un personnage vu de dos se tient debout; la partie inférieure de ses jambes n'est pas représentée. Cette quatrième figure, trop fruste pour être déterminée exactement, est peut-être Apollon assistant au supplice qu'il a ordonné, ou encore Olympos, élève du Silène, qui se rencontre sur d'autres représentations de cette scène. Nous n'avons pas besoin de rappeler que la même composition se retrouve sur plusieurs sarcophages, notamment sur ceux de Sidon et de la villa Borghèse au Musée du Louvre (voir la liste dans Roscher, *Lexikon*, art: *Marsyas*, col. 2457). C'est à ces ouvrages de la sculpture que les potiers de Lezoux ont fait encore cet emprunt. De même que l'un de ceux que nous avons décrits plus haut, le vase qui porte cette représentation du supplice du Marsyas a été trouvé à Lisieux. Il est actuellement conservé au Musée de Rouen. Le système général du décor est exactement conforme à celui des exemplaires précédents.

Ainsi, au IIIe siècle de notre ère, plusieurs ouvrages importants de la sculpture antique demeuraient encore populaires chez les céramistes de Lezoux. Il y a tout lieu de croire que les deux autres figures du groupe de Laocoon entraient également dans la série de types — disons le mot, dans le recueil des poncifs où les industriels de la Gaule romaine, incapables d'invention, ne se lassaient pas de puiser leur modèles. On peut donc s'attendre à rencontrer d'un jour à l'autre à Lezoux, ou dans une des nombreuses provinces où cette importante fabrique exportait ses produits, soit la figure centrale du Laocoon, soit celle du plus jeune fils du prêtre d'Apollon.

Joseph DÉCHELETTE.

SYRIACA[1]

IV

§ 14. — SUR L'ORIGINE ÉGYPTIENNE DE JUPITER HÉLIOPOLITAIN

La statuette de bronze reproduite par notre figure 1 appartient depuis longtemps au Musée Britannique[2]; la provenance n'en est pas connue. La divinité barbare que représente cette petite idole est sûrement le Jupiter d'Héliopolis. M. Salomon Reinach, à qui j'en parlais il y a quelques semaines, en avait reconnu comme moi la vraie qualité. Il a bien voulu me prier de la publier. Je remercie aussi M. A. S. Murray, qui m'en a procuré des photographies, avec les renseignements suivants que je me fais un devoir de reproduire textuellement, par égard pour le savant archéologue, et puisque rien ne vaut une description faite avec l'objet sous les yeux.

Dear M. Perdrizet,

You will find enclosed herewith two photographs of the bronze from two different negatives. In the smaller of the two the Egyptian beard is very plainly shown. I cannot imagine how this had escaped Walters and the rest of us in reading his proofs, except that the bronze had been called « Diana of Ephesus » from time immemorial. Another Egyptian element is the large lotus on the front of the calathos. The manner of rendering the hair in what we call cock-screw curls is the same as in a marble *Ethiopian diver on the back of a crocodile*. You will hardly find it possible to identify the busts. But the lions head in the 4th row is clear enough. The right hand no doubt held a whip, but in the left the fingers are broken off. On the back of the shoulders is an eagle. Down each side in relief on the chiton is a large thunderbolt.

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1898, I, p. 34; 1899, II, p. 34; 1903, I, p. 392.
2. Walters, n° 1010, pl. 26, sous la rubrique « Diane d'Éphèse ».

From the bronze itself I think that we have on the front the following representations :

1st row two busts to front, female.
2nd — one bust to front wearing calathos.
3d — two heads of men *vis à vis*.
4th — lion.
The rest of the squares both in front and aback are occupied by rosettes.

A. S. MURRAY.

P. S. You are of course quite welcome to make any use you please of the two photographs herewith.

Fig. 1. — Zeus d'Héliopolis. Bronze du British Museum.

Le nombre des représentations du dieu d'Héliopolis se multiplie depuis quelques années; si les fouilles allemandes de Baalbeck n'en ont donné aucune, on vient d'en trouver en divers endroits de la Syrie centrale[1] et on en a signalé plusieurs dans les musées : il y a quelques mois, j'en notais une sur une pierre gravée entrée au musée Ottoman postérieurement à la publication du *Catalogue des bronzes et bijoux*; on en voit ici la reproduction (fig. 2) au double, d'après une empreinte gracieusement communiquée par la Direction du Musée. Il est croyable, maintenant que l'attention est attirée sur le dieu d'Héliopolis, qu'on en trouvera des images dans les collections de petits bronzes et d'intailles.

Ce qui assure, parmi toutes ces représentations, un vif intérêt à la statuette du Musée Britannique, c'est que le dieu y porte à la mode égyptienne une petite barbiche sous le menton. Déjà

1. A Dair el-Qa'la, à 'Ain-Djouch. M. Isidore Lévy m'en signale une autre à Rosch-Pinah (colonie juive de Galilée), qui provient de Bettima, au S. de l'Hermon.

M. Gurlitt, avec bien de la perspicacité, avait reconnu la trace d'un *Kinnbart* égyptien sur le bronze de Graz[1]. Si le *Kinnbart* ne se laisse pas discerner sur les autres représentations, cela tient, pour les pierres gravées, à l'exiguïté des dimensions de l'image et à la petitesse du *Kinnbart* même; pour la stèle du musée d'Avignon, au fait que le *Kinnbart* devait y être indiqué en peinture.

Fig. 2. — Zeus Heliopolitanus. Intaille à Constantinople.

M. Dussaud, à qui la statuette du Musée Britannique a échappé, nie, malgré les observations réitérées de M. Gurlitt, que le bronze de Graz ait porté jadis la barbiche égyptienne[2]. L'esprit de système n'est peut-être pas étranger à cette négation. Macrobe assure que Jupiter Héliopolitain était d'origine égyptienne; M. Dussaud s'est efforcé de réfuter cette assertion. Il semble que l'existence, maintenant dûment constatée, de la barbiche égyptienne sous le menton du *Balanion* témoigne en faveur de Macrobe; de même, le lotus sur le calathos de la statuette du Musée Britannique, et la perruque à nattes étagées. L'assertion de Macrobe n'a rien d'invraisemblable si l'on songe aux rapports étroits de l'Égypte avec la Syrie, depuis les Pharaons de la XIXe dynastie. Le dieu Bès, le disque ailé flanqué des *uræi*[3], le mausolée de plan quadrangulaire et à toit pyramidal[4], l'idée du sarcophage anthropoïde ont été empruntés à l'Égypte par la Phénicie. Le peu que nous connaissons de l'art phénicien prouve la dépendance étroite dans laquelle était la Phénicie vis-à-vis de l'Égypte. L'histoire d'Isis et d'Osiris se passe partie en Égypte, partie à Byblos[5]. M. Maspero signalait naguère[6] une influence égyptienne dans les contes et paraboles de la Palestine.

Paul Perdrizet.

1. *Arch.-ep. Mitth.*, XIV, p. 122.
2. *Notes de myth. syr.* (*Rev. arch.*, 1903, I, p. 357), p. 39-41 du tirage à part.
3. Dussaud, *op. laud.*, p. 1.
4. *B. C. H.*, 1897, p. 615.
5. Drexler dans *Roscher's Lexicon*, II, 373.
6. *Journal des Savants*, 1901, p. 493.

DATE

DE LA CONSTRUCTION DE LA CHAPELLE DE SAINT-LOUIS

AU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

La chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye, dite de *Saint-Louis*, était terminée au mois de juin 1238; elle occupe l'emplacement d'une chapelle antérieure, bâtie par le roi Philippe-Auguste, et dont l'existence est sûrement constatée dès le mois d'avril 1223.

Voici quelques détails sur cette question, avec preuves à l'appui.

I. — Chapelle de Philippe-Auguste.

(Avril 1223.)

Quelque temps avant son décès, Philippe-Auguste fit édifier dans le château de Saint-Germain en-Laye, *in domo nostra Sancti Germani in Laya*, une chapelle en l'honneur de la Vierge Marie, *in honore Beatae Mariae Virginis*. Un moine du prieuré de Saint-Germain-en-Laye fut chargé, moyennant un revenu annuel de 14 livres sur la Prévôté de Paris, d'y célébrer, chaque jour, messe et vêpres, pour l'âme dudit roi, Philippe-Auguste, pour celles de son père Louis VII et de la reine Alix, sa mère. La charte qui nous apprend ces choses est datée de Saint-Germain-en-Laye, avril 1223. En voici la teneur :

In nomine Sanctae et individuae Trinitatis. Philippus, Francorum rex, tam posteris quam praesentibus notum fieri volumus quod nos intuitu Dei et ob remedium animarum piissimi Ludovici patris nostri et Alae venerabilis matris nostrae, dedimus et concessimus

in perpetuam eleemosinam dilectis nostro Abbati et Conventui Columbensi, quatuordecim libratas redditus percipiendas, singulis annis, in praepositura nostra parisiensi, mediatem in Pascha, et mediatem in Festo omnium Sanctorum ; ita quod unus ex monachis eorumdem in suo prioratu S. Germani in Laya commorantibus[1]*, pro anima nostra et praefati genitoris nostri Ludovici et memoratae Alae, matris nostrae animabus, in Capella nostra quam in honore Beatae Mariae, in Domo nostra Sancti Germani fundavimus, singulis diebus, missam et vesperas tenebitur celebrare; ita siquidem quod praenuntiati Abbas et Conventus Columbensis dictum redditum percipient et habebunt, quamdiu, sicut praedictum est, in praefata capella nostra divina facient opera celebrare. Si vero id non facerent, sicut superius est expressum, memoratum redditum non haberent. Actum apud Sanctum Germanum in Laya, anno gratiae MCCXXIII, mense aprilis*[2].

L'abbé de Coulombs dont il est question dans ce document était Robert II. La charte, par laquelle ce dernier accède à la volonté de Philippe-Auguste, est conçue en ces termes :

Robertus Columbensis abbas totusque ejusdem loci Conventus notum faciunt se, ad voluntatem illustrissimi regis Francorum Philippi concessisse ut unus ex monachis dicti monasterii in prioratu suo S. Germani in Laya commorantibus, singulis diebus, missam et vesperas, pro anima dicti regis et pro anima piissimi regis Ludovici patris ejus et ejus matris venerabilis Alae, in Capella a dicto rege, sub invocatione Beatae Mariae apud Sanctum Germanum in Laya constructa, sit celebraturus; quod ut ratum permaneat et stabile, praesentes litteras sigillorum nostrorum roboratas muni-

1. Le prieuré de Saint-Germain-en-Laye dépendait de l'abbaye de Coulombs, située dans le diocèse de Chartres.

2. Cette charte a été publiée par dom Martène, *Amplissima Collectio*, tome I, col. 1175. — Voir aussi : *Cartulaire de Saint-Germain-en-Laye*, Archives nat., T 671, fol. 13; *Cartulaire de Philippe-Auguste*, Biblioth. nat., Ms. français 8408, fol. 165 ; Léopold Delisle, *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, p. 487 ; A. Teulet, *Layettes du trésor des Chartes*, tome I, p. 360; Ed. Lefèvre, *Documents historiques sur le Canton de Nogent-le-Roi*, 1864, p. 209.

mine fecimus annotari. Actum anno gratiae millesimo ducentessimo vicessimo tercio[1].

II. — Chapelle de Saint-Louis.

(Juin 1238.)

A la place de la chapelle qu'avait édifiée Philippe-Auguste, son petit-fils, Louis IX, plus connu sous le nom de saint Louis, en fit construire une autre plus élégante et par la matière et par l'art : *aliam capellam materia et artificio venustiorem*. Cette construction était achevée dès le mois de juin 1238[2]. La nouvelle chapelle ne sera pas desservie, comme la première, par un moine quelconque ; mais afin que les offices y soient célébrés avec plus d'éclat, elle aura un chapelain tout particulier. L'abbé de Coulombs, auquel saint Louis s'était adressé, consentit à sa demande, par une charte datée du mois de juin 1238, et dont l'original est conservé aux archives nationales[3]. En voici le texte d'après la lecture de M. A. Teulet[4] :

Columbensis abbas[5] *et ejusdem loci Conventus notum faciunt quod, cum excellentissimus dominus suus Ludovicus, rex Francorum, loco capellae quam Philippus rex ejus avus in Domo regia S. Germani sub invocatione B. Mariae, anno 1223, mense aprilis fundaverat, aliam extruxerit capellam materia et artificio venustiorem, et cultum divinum ibidem pariter ampliare volens, loco monachi Columbensis qui in dicta Capella missam et vesperas celebrabat, proprium instituerit Capellanum, ibi missam quotidie celebraturum, sub ad hoc assensum praebuisse ea conditione ut praefatus Columbensis Conventus quatuordecim libratas annui redditus sibi a Philippo rege, pro dicta capella assignatas, conservet; et praefatus monachus Columbensis officium quod in eadem Capella celebrabat, ad Capellam S. Egidii in ecclesia S. Ger-*

1. A. Teulet, *Layettes du trésor des chartes*, tome I, p. 566.
2. Saint Louis avait alors 23 ans.
3. J. 461 ; *Fondations*, II, n. 5.
4. *Layettes du trésor des Chartes*, t. II, p. 384, n. 2727.
5. Cet abbé était Simon, dix-septième abbé de Coulombs.

mani, singulis diebus, sit celebraturus[1]. *Quod ut perpetuae firmitatis robur obtineat, praesentes litteras, sigillorum nostrorum munimine fecimus communisse. Actum anno Domini millesimo CC trecessimo octavo, mense Junii.*

Saint Louis conserva-t-il à la nouvelle chapelle le vocable de la première? Je réponds affirmativement. Pourquoi l'aurait-il changé, puisqu'il ne s'agissait que d'une reconstruction? En outre, dans un auteur sérieux, dont les assertions reposent sur des chartes et d'anciens titres, je lis le passage suivant : « En 1238, saint Louis dota la chapelle Notre-Dame de Saint-Germain-en-Laye et chargea de nouveau l'abbé de Coulombs et les religieux de ce prieuré d'y remplir les intentions de son aïeul Philippe-Auguste[2]. » Enfin, à cette époque surtout, la rose était employée de préférence à la décoration des chapelles qui étaient dédiées à la Vierge. Or, dans la chapelle dite de Saint-Louis, cet ornement semble bien dominer. Les clefs des voûtes offrent toutes des roses et, dans la façade occidentale, il en est une des plus belles que l'on connaisse en ce genre.

Viollet-le-Duc dit que la corniche et la balustrade dont on a retrouvé des fragments dans cette chapelle, *peuvent même remonter à 1230*; mais cette date ne serait-elle pas quelque peu hasardée? Rien ne prouve que ces fragments ne proviennent point de la chapelle construite en 1223 par Philippe-Auguste. En outre, à défaut de documents historiques, et c'est bien ici le cas, il n'est guère possible à un archéologue, si éminent qu'il soit, d'assigner à ces restes, sur leur seule inspection, une date aussi précise.

J. Dulon.

1. Il s'agit ici de la chapelle Saint-Gilles, qui était alors dans l'église paroissiale de Saint-Germain-en-Laye.

2. Ed. Lefèvre, *Documents sur le Canton de Nogent-le-Roi*, 1864, p. 417; voir aussi plus haut, p. 209.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 17 JUILLET 1903.

M. Finot, directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, adresse au Secrétaire perpétuel une lettre où il annonce à l'Académie qu'une partie des collections de l'École française a été détruite par le cyclone qui a dévasté la ville de Hanoï dans la nuit du 7 juin.

Les remerciements de l'Académie seront adressés à M. Finot et à son personnel pour l'énergie qu'ils ont mise à préserver autant qu'il était possible les collections de l'École.

M. Cagnat écrit au Secrétaire perpétuel pour le prier d'annoncer à l'Académie qu'il a été avisé d'une découverte faite à Souk-Ahras par M. le Dr Rouquette, médecin-major. Il s'agit d'une fort belle lampe de bronze trouvée, avec une partie de son candélabre, dans les ruines d'un édifice de l'époque chrétienne.

M. Ph. Berger adresse au Secrétaire perpétuel une lettre où il annonce que R. P. Delattre a découvert deux nouvelles urnes à inscription.

M. Hamy, dans une lettre qu'il adresse au Secrétaire perpétuel, communique à l'Académie les dernières nouvelles qu'il a reçues de la mission Chevalier, subventionnée sur les fonds de la fondation Benoît Garnier. Les voyageurs espèrent arriver au Tchad à la fin de juillet, au moment de la crue.

M. Maxime Collignon donne lecture d'une étude sur une tête en marbre provenant d'Égypte, acquise par le Louvre, en 1901. C'est une tête plus grande que nature, réprésentant un athlète aux oreilles tuméfiées. Le style, l'expression du regard dirigé vers le haut, font songer à l'école de Scopas et dénotent un original grec. La provenance égyptienne ajoute à l'intérêt du monument. C'est un document important pour l'étude des rapports artistiques entre l'Égypte des Ptolémées et les écoles de la Grèce propre, dont l'influence s'est exercée à Alexandrie au début de la période gréco-égyptienne. La tête du Louvre offre en outre une particularité curieuse pour l'étude de la technique du marbre. Le nez et le menton présentent des sections nettes, à la surface soigneusement polie, indiquant l'emploi de morceaux rapportés. — MM. Salomon Reinach et Gauckler, correspondant de l'Institut, présentent quelques observations.

M. d'Arbois de Jubainville dit qu'il y a dans l'année bretonne une période initiale commençant soit le 25 décembre soit le 1er janvier. Elle dure douze jours et s'appelle *gourdeiziou*, c'est-à-dire littéralement « les surjours », « les jours supplémentaires ». Ce sont ceux qui, ajoutés aux 354 jours de l'année lunaire, en font une année solaire de 366 jours. Ces douze jours se retrouvent avec une

valeur mythique en Allemagne : pendant ces douze jours a lieu la chasse de Wotan ou Odin. On les trouve aussi dans l'Inde où, comme en Bretagne, ils présagent le temps qu'il fera pendant l'année dans chacun des douze mois correspondants. Il y a là, à l'origine, une distinction savante entre l'année solaire et l'année lunaire qui, probablement, a été empruntée aux Babyloniens par les Indo-Européens. C'est une découverte due à MM. J. Loth et Vallée.

SÉANCE DU 24 JUILLET 1903.

M. Pottier, président de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, transmet un vœu émis par cette Association relativement au projet exposé au récent Congrès de Rome et concernant la publication d'un *Corpus* des philosophes byzantins de la Renaissance. M. Pottier insiste sur l'intérêt que présenterait cette entreprise.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Cagnat annonce que la Commission du prix Bordin (étudier l'authenticité et le caractère des monographies qui composent l'*Histoire Auguste*, l'époque où elles ont été composées et quels en sont les auteurs) a décidé de partager également le prix (3.000 fr.) entre les auteurs des deux mémoires déposés. Le président ouvre les plis cachetés et y lit les noms de MM. Charles Lécrivain, professeur à l'Université de Toulouse, et Homo, ancien membre de l'Ecole française de Rome.

M. Clermont-Ganneau présente, au nom de M. Palma di Cesnola, les photographies du char archaïque de Norcia, récemment entré au Musée métropolitain de New-York ; puis il communique une inscription trouvée dans le pays de Tyr et qui lui a été envoyée par le R. P. Paul de Saint-Aignan.

M. Maurice Croiset est désigné comme lecteur pour la prochaine séance publique de l'Académie.

M. Salomon Reinach montre les photographies de huit têtes en pierre, de grandeur naturelle, qui n'ont pas encore été étudiées par les archéologues. Sept d'entre elles décorent les angles des croisées d'ogives dans la chapelle du château de Saint-Germain construite sous saint Louis, défigurée sous Louis XIV, restaurée de nos jours par MM. Millet et Daumet, et convertie, depuis 1900, en un Musée des monuments chrétiens de la Gaule. De ces huit têtes, six sont des têtes d'hommes; deux têtes d'hommes et une tête de femme portent la couronne royale. M. Reinach essaie d'établir que ce sont des portraits contemporains de saint Louis, de sa mère Blanche de Castille ou de sa femme Marguerite, de sa sœur Isabelle, de ses trois frères encore vivants en 1240, Robert, Alphonse et Charles, enfin de ses deux frères morts en bas-âge, Philippe et Jean. L'iconographie de saint Louis et de sa famille, jusqu'à présent très pauvre ou même nulle, se trouve ainsi constituée par des documents dont la valeur d'art est incontestable et qui présentent, suivant M. Reinach, toutes garanties d'authenticité.

M. A. Lefranc lit une notice sur l'origine d'un prétendu cinquième livre de Rabelais.

SÉANCE DU 31 JUILLET 1903.

M. Philippe Berger adresse une note de M. Frœlich sur les inscriptions de la Roche de Trupt (Vosges), dont les caractères se rapprochent des alphabets signalés par M. Jullian dans la *Revue des Études anciennes* (Bordeaux, t. II, 1900, p. 136-141).

M. le Dr Hamy adresse à M. le Secrétaire perpétuel une lettre où il donne quelques renseignements sur la mission Lenfant.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur Lepcis ou Leptis Magna.

M. Bouché-Leclercq lit, au nom de M. d'Arbois de Jubainville, un mémoire sur le *candetum* gaulois.

M. Ch. Joret lit la fin d'une note de M. le Dr Bonnet sur un manuscrit arabe orné de peintures et conservé à la Bibliothèque nationale. — MM. Omont, Clermont-Ganneau et Hartwig Derenbourg présentent quelques observations.

M. Émile Mâle, professeur au Lycée Louis-le-Grand, fait une communication relative à l'influence du théâtre sur l'art à la fin du moyen âge. Il montre que la représentation des mystères a fait entrer dans la peinture et dans la sculpture du xve siècle plusieurs thèmes nouveaux. Il explique de la sorte quelques œuvres d'art qui étaient demeurés énigmatiques. Deux des miniatures de Fouquet à Chantilly montrent une vieille femme guidant les soldats au jardin des Oliviers et forgeant les clous de la croix. Ce personnage figure dans les mystères; ce qui prouve que Fouquet, en peignant sa suite de la Passion, s'est inspiré du théâtre de son temps. Une foule d'œuvres d'art, le vitrail de l'Ascension à Saint-Taurin d'Évreux, le vitrail de Justice et de Miséricorde à Saint-Patrice de Rouen, le tableau des Saintes Femmes au tombeau attribué à Hubert van Eyck, etc., reproduisent des scènes de théâtre du xve siècle. Les mystères n'ont pas seulement introduit dans l'art des scènes nouvelles, ils ont, selon M. Mâle, profondément modifié la vieille iconographie du xiiie siècle et inspiré aux artistes des agencements tout nouveaux.

M. Léon Dorez signale cinq actes de vente, datés de 1315 à 1346, qui pourraient autoriser à penser que la famille paternelle de Jeanne d'Arc était d'origine lorraine.

SÉANCE DU 7 AOUT 1903.

M. Collignon lit, au nom de M. Naville, une note sur l'interprétation de la scène qui orne le fronton oriental du temple de Zeus à Olympie.

M. Pottier lit une note de M. Degrand, consul de France à Philippopoli, sur une sculpture rupestre des environs de Choŭmla. Elle représente un cavalier, accompagné d'un chien, combattant une bête fauve. Tout auprès est gravée une assez longue inscription que l'on n'a pas encore pu déchiffrer, car le relief se trouve à environ 30 mètres de hauteur sur une falaise à pic.

M. Salomon Reinach communique une note de M. Émile Bourguet, maître de conférences à l'Université de Montpellier, sur le système métrologique de Pheidon d'Argos. Il résulte d'une inscription de Delphes que, dans ce système, le

médimne contenait 45 l. 46. La table à mesures trouvée à Gytheion est conforme à ce système et prouve en outre que Pheidon avait adopté une seule échelle pour les mesures des solides et des liquides.

M. Homolle donne lecture de deux lettres de M. Durrbach, datées de Myconos, 26 juillet, et de Délos, 28 juillet, sur ses découvertes épigraphiques, parmi lesquelles un long fragment d'inventaire athénien, deux débuts de décrets, etc.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur les sépulcres à fresques de Guigariche et le culte de Mithra en Afrique.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

THÉODORE MOMMSEN

Le maître incontesté de la philologie allemande s'est éteint doucement à Charlottenburg, le 1er novembre 1903. Il allait accomplir sa 86e année. Ses obsèques ont été célébrées en grande pompe le 5 novembre; un collègue que Mommsen aimait et admirait, M. Harnack, a prononcé le discours d'adieu; M. G. Perrot, à la séance annuelle de l'Académie des Inscriptions, s'est fait l'interprète des regrets que laisse à tous la disparition d'une des plus hautes intelligences de notre temps.

Mommsen naquit à Garding (Schleswig) le 17 novembre 1817; son père, Jens Mommsen, était pasteur; son grand-père et tous ses ancêtres paternels avaient été des cultivateurs, sans fortune, mais vigoureux d'esprit et de corps. Sa grand'mère, fille et petite-fille de pasteurs, passe pour avoir introduit l'élément intellectuel dans cette forte lignée de paysans. Théodore reçut les premières leçons de son père; puis il étudia au gymnase d'Altona et entra en 1838, comme étudiant en droit, à l'Université de Kiel. Son premier maître fut le juriste Burchardi. Otto Jahn, plus âgé de quelques années, venait de s'*habiliter* et consacrait son premier cours à l'explication de Juvénal. Le jeune étudiant alla l'entendre et se prit de passion pour la philologie latine. Mais l'influence d'un professeur de droit, Ojenbrüggen, l'inclina de nouveau vers la jurisprudence. Un autre aurait fait son choix entre ces deux sciences qui l'attiraient : Mommsen les embrassa toutes les deux. Il devint jeune encore, ce qu'il est resté jusqu'à la fin, le meilleur philologue parmi les jurisconsultes et le meilleur jurisconsulte parmi les philologues.

A vingt-cinq ans, en 1843, il publiait avec son frère Tycho et son compatriote Théodore Storm un volume de poésies (*Liederbuch dreier Freunde*). La poésie a toujours attiré Mommsen; il rimait encore dans sa vieillesse. Comme la plupart des Allemands, il avait le culte de Goethe; il admirait aussi Shakespeare et Carducci, mais Racine et Victor Hugo étaient lettre close pour

lui. Ce n'est pas qu'il n'aimât à lire des vers français; mais ses favoris, dans notre littérature poétique, étaient Béranger et Coppée.

Un subside de l'Académie de Berlin lui permit de passer plusieurs années en Italie, préparant le recueil des inscriptions du royaume de Naples. A son retour, la tempête de 1848 l'entraîna et il rédigea pendant quelque temps un journal à Rendsburg, dans le Schleswig-Holstein. Appelé à Leipzig comme professeur *extraordinaire* de droit romain, il eut à souffrir de la réaction politique et fut destitué par le ministre Beust. On lui offrit et il accepta une chaire à Zurich; deux ans après, il devenait professeur ordinaire à Breslau et y publiait le premier volume de son *Histoire romaine*. Presque aussitôt, sa réputation devint européenne; elle ne devait cesser de grandir, pendant un demi-siècle, par une succession ininterrompue de magnifiques travaux. Est-il nécessaire de rappeler ici l'*Histoire de la monnaie romaine*, le *Droit public*, le *Droit criminel*, le *Corpus inscriptionum latinarum* et tant d'éditions critiques de textes historiques, juridiques et littéraires? Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut donner une idée de la prodigieuse et féconde activité de Mommsen; il vaut mieux n'en rien dire que d'en dire trop peu.

En 1858, Mommsen fut appelé à Berlin, non plus comme professeur de droit, mais comme professeur d'histoire ancienne. De 1863 à 1866, puis de 1873 à 1884 il fut député au *Landtag* et au *Reichstag*, d'abord dans le groupe libéral, puis dans le groupe progressiste. Il nourrissait une vieille inimitié contre Bismarck, auquel il reprochait surtout son mépris des hommes (je l'entends encore dire : *Diese Menschenverachtung!*). En 1881, dans un discours prononcé à Charlottenburg, il traita la politique économique du Chancelier de frauduleuse (*Schwindelpolitik*). Bismarck eut le mauvais goût de faire poursuivre le grand historien, qui se défendit lui-même (en atténuant, il est vrai, ce qu'il avait dit) et fut acquitté. Vers la fin de sa vie, Mommsen inclina vers le parti des démocrates socialistes; il n'était pas républicain, mais il avait la haine du *Junkerthum* et de toutes les formes inintelligentes de la réaction, en particulier de l'antisémitisme, contre lequel il s'est élevé plusieurs fois avec vigueur. Du reste, cet homme de génie, qui n'écrivait rien à l'aventure dans le domaine de ses multiples études, se laissait souvent entraîner par la passion quand il touchait aux choses de la politique. Sa lettre aux Italiens, en novembre 1870, fut un acte d'ingratitude, car il avait été reçu en France avec cordialité et y comptait de nombreux amis. Il y a quatre ans, il lui arriva encore de dire en public qu'on ne pouvait parler aux Tchèques qu'à coups de canne. Ses intempérances de langage et ses boutades ne sont pas moins célèbres que ses distractions; on ferait un curieux recueil de *Mommseniana*.

Depuis 1886, Mommsen est revenu trois fois à Paris; il y a retrouvé de vieux amis, qui lui pardonnaient son incartade de 1870, et y a formé des amitiés nouvelles, cimentées par une respectueuse admiration. On l'a vu aux séances de l'Académie, au Louvre, à la Bibliothèque Nationale, au Cabinet des Médailles, sur la tour Eiffel, à Chantilly et même dans l'île du lac du bois de Boulogne, que je lui fis connaître et où il voulut être ramené. Marcheur infatigable, les bras croisés derrière le dos, insouciant des embarras de voitures, il portait ses quatre-

vingts ans avec autant d'allégresse que le poids de tant de travaux herculéens. En quittant Paris pour l'avant-dernière fois, en 1899, il alla collationner un manuscrit du Code théodosien à Ivrée! Les Italiens, au milieu desquels il avait longtemps vécu et dont il avait tant contribué à éclairer le passé, l'appelaient *il gran Teodoro* et le considéraient presque comme un des leurs. Il fut pourtant sur le point de se fâcher avec eux lorsque certains savants s'en prirent à Niebuhr, à lui et à toute la science allemande à l'occasion de la découverte de l'inscription archaïque du Forum. Contre son habitude — car il n'aimait pas combattre masqué — il leur répondit par une brochure signée : *Justus Multanovi*[1]. Mais on reconnut le vieux lion à son coup de griffe.

S. R.

Athlète vainqueur en prière.

(*Addition et correction à l'article publié dans le précédent n°, p.* 205-210, *pl. XV*).

M. Dürrbach, professeur à l'Université de Toulouse, m'a envoyé par lettre les informations suivantes, qui révèlent l'origine et précisent la nature de ce bas-relief.

Il est en marbre. Il fut découvert au mois de mai 1884, dans les fouilles faites à Némée, sur les ruines et autour des ruines du temple de Zeus, par MM. Dürrbach et Cousin, alors membres de l'École française d'Athènes. Il a été trouvé sur les marches mêmes du temple. Il est de très petites dimensions, celles à peu près de la photographie que reproduit notre pl. XV, en sorte que sa hauteur totale, quand il était complet, ne devait guère dépasser $0^{m},20$. La partie qui subsiste n'a pas été brisée en deux morceaux qui auraient été raccordés avec du plâtre : la tache blanche qui, sur le flanc gauche du personnage et sur le bord gauche de la stèle, donne si bien l'illusion d'un raccord en plâtre, est une tache accidentelle. Le marbre a été recueilli tel quel, en un seul morceau; il a été déposé, ainsi que les inscriptions provenant des mêmes fouilles, dans le φυλάκειον de Némée, juste en face du temple. L'éphore envoyé par l'administration grecque pour assister à ces fouilles était M. Léonardos.

Voilà l'essentiel des informations que m'a transmises M. Dürrbach. Ces fouilles de Némée avaient été d'une stérilité décourageante : elles n'avaient fourni qu'une douzaine d'inscriptions mutilées, réduites souvent à quelques lettres (cf. *Bull. corr. hell.*, t. IX, 1885, p. 349-356), et, en fait de sculptures, ce seul relief, grand comme la main et d'une exécution fort médiocre. MM. Dürrbach et Cousin avaient pris un croquis du relief, croquis « très grossier », me dit M. Dürrbach; ils ne jugèrent pas utile de le publier. Leur attention ne pouvait guère se tourner vers le *Betende Knabe* de Berlin, qui n'était pas encore en discussion à ce moment-là (1884); et le mérite artistique de l'objet, en soi, leur avait paru avec raison à peu près nul. Ils firent la croix, si je puis dire, sur les souvenirs d'une campagne tellement infructueuse, et n'y pensèrent plus. Puis, comme ils quittèrent Athènes définitivement en

1. Justus Multanovi, *Wissenschaftlicher Chauvinismus in Italien*, extrait des *Preussische Jahrbücher*, t. CIII, Berlin, 1901.

1886, il ne se trouva plus personne à l'École française pour identifier la photographie du relief, lorsqu'elle y fut envoyée un jour par quelque correspondant obligeant[1]. C'est ainsi qu'elle me fut remise sans que j'aie su d'où elle venait.

Il va de soi que, si j'avais pu deviner les dimensions exactes du relief, je ne me serais pas ingénié à démontrer que ce devait être une stèle funéraire. Des dimensions si petites, jointes au fait que le marbre fut trouvé « sur les marches mêmes » du temple de Némée, obligent à le tenir pour un relief votif, qui fut consacré par un jeune athlète vainqueur aux Jeux Néméens ; vraisemblablement, ce vainqueur appartenait à la section des παῖδες. — Aussi bien, votif ou funéraire, petit ou grand, ce morceau de marbre garde toujours le même intérêt capital par rapport à la statue de Berlin. M. Cavvadias, Directeur général des Antiquités et des Musées en Grèce, voudra sans doute qu'il soit rapporté à Athènes et exposé dans le Musée national.

Il me reste, pour ma part, à exprimer à MM. Dürrbach et Cousin mon sincère regret d'avoir usurpé en cette affaire, sans le savoir, leur droit de première publication.

Henri LECHAT.

Les Musées nationaux en 1902.

Le *Journal officiel* du 13 août a publié le rapport adressé au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts par M. Bonnat, membre de l'Institut, président du Conseil des Musées nationaux, sur les opérations de ces Musées pendant l'année 1902.

Le budget des recettes s'élevait à 611.521 francs. Sur cette somme, il a été dépensé 514.024 fr. 11, dont 504.289 fr. 85 en acquisitions, savoir :

Département des peintures et dessins :

1 esquisse de Bonington	1.800	»
1 tableau de Charlet	3.000	»
2 portraits par L. David (*M. et Mme Seriziat*)	140.000	»
1 tableau de Gérard de Haarlem	100.000	»
1 tableau attribué à Mostaert (première vente Lelong)	22.220	»
1 tableau de van Orley (vente Otlet)	14.850	»

Département des objets du Moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes :

1 croix en argent, Italie, XVIe siècle	2.000	»
1 panneau laqué de Ritsuo (Japon)	7.000	»
1 lot d'objets japonais (vente Hayashi)	10.466	50
1 lampe et 1 aiguière arabes	25.000	»
1 vase monté en bronze, XVIIIe siècle	15.000	»
1 dessus de plateau arabe	5.000	»

1. M. Dürrbach m'écrit que ni lui ni son collègue n'avaient avec eux d'appareil photographique. La photographie n'a donc pas été prise par eux, et elle ne fut envoyée à l'Ecole française que longtemps après ; car M. Dürrbach en ignorait l'existence, qui lui fut révélée seulement par ma publication.

Département de la sculpture du Moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes :

1 tête de chérubin en marbre	1.500	»
1 statue de l'archange saint Michel	3.800	»
1 statue d'Ève, en bois, école allemande	20.000	»
1 portrait d'Arnauld d'Andilly, bronze	3.000	»
1 Madone en terre cuite, école alsacienne	6.000	»

Département des antiquités égyptiennes :

1 tête de statue en granit vert	6.000	»
1 lot d'objets céramiques	4.100	»
1 lot d'antiquités	750	»

Département des antiquités grecques et romaines :

3 modèles de casques en pierre	1.800	»
1 statuette d'Eros trouvée à Sidon	1.500	»
1 lot d'objets antiques	2.000	»
8 verres antiques	1.800	»
1 gobelet et 1 flacon en verre	3.700	»
5 boîtes à miroirs	4.000	»
1 statuette en bronze de discobole	1.200	»
1 capsella en argent	10.000	»

Département des antiquités orientales et de la céramique antique :

1 lot d'objets antiques	1.800	»
1 lot d'objets antiques	600	»
1 lot d'objets antiques	600	»
1 lot de poteries et de figurines de Chypre	1.700	«
5 objets d'Érétrie et de Thèbes	3.000	»
3 objets céramiques de Phénicie	350	»
Une série de tablettes chaldéennes	5.500	»
Objets trouvés à Rhodes et en Espagne	13.000	»
1 statuette en bronze	7.000	»
1 statuette en bronze (Phénicie)	4.000	»

Musée de Versailles :

1 tableau de Robert Fournières	2.000	»

Musée de Saint-Germain :

1 lot d'objets antiques	1.500	»
12 gravures préhistoriques	8.000	»
1 manchon de courroie en or	800	»

Ensemble des Musées :

Divers objets dont le prix d'acquisition a été inférieur à 1.500 fr.	30.953	35

Enfin, pour la *collection Grandidier* :

Un vase de Chine	6.000	»

Après quelques mots sur le classement des antiquités égyptiennes et sur l'accroissement du fonds de l'école française, à la suite du legs Thomy-Thierry, et après avoir souhaité que de nouvelles salles rendues libres (ne pourrait-on choisir celles de la collection Thiers?) permettent de faire sortir bientôt des

inépuisables réserves de dessins que possède le Musée « des centaines de chefs-d'œuvre », M. Bonnat exprime les vœux suivants, déjà souvent adressés en vain à une administration insouciante :

« Permettez-moi de ne pas terminer ce rapport sans exprimer un regret, ce-
« lui de voir que, malgré les votes réitérés des Chambres, malgré les vœux du
« Conseil desMusées nationaux exprimés avec tant d'insistance, le Ministère des
« Colonies est toujours installé comme une menace de tous les instants au flanc
« de notre admirable Musée. Nul symptôme favorable ne permet d'entrevoir la
« fin de cet état de choses. Nous ne nous lasserons pas de la réclamer. »

(*Chronique des Arts.*)

Une fibule espagnole.

Je dois à l'amitié de M. Sandars, ingénieur, d'avoir pu faire mouler à Saint-Germain et photographier à double grandeur de l'original une curieuse petite fibule en bronze provenant d'une caverne à Despeña Perros, dans la

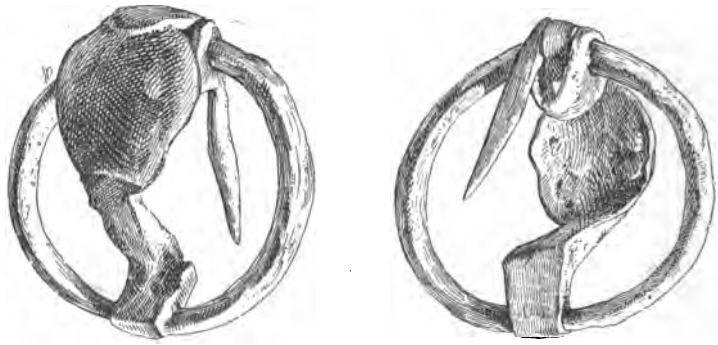


Fig. 1. — Fibule de bronze trouvée en Espagne.

Sierra Morena (fig. 1). Certains lecteurs compétents de la *Revue* nous obligeraient, M. Sandars et moi, en nous signalant des objets analogues, si possible avec des détails précis sur leur provenance et leur entourage.

S. R.

Notes de voyage.

Aux mois d'août et de septembre derniers, j'ai visité quelques musées d'Allemagne, d'Alsace et de Suisse ; je donne ici une partie des notes que j'y ai prises, parce qu'elles peuvent être utiles à d'autres que moi. Comme l'itinéraire que j'ai suivi importe peu, j'énumère les Musées dont je parle dans l'ordre alphabétique.

Berne (le catalogue de 1846 et les notices de Fellenberg ont peu de valeur). Très beau bronze de Laupen, Silène dansant. — Isis en bronze de Prilly, près Lausanne. — Chien courant et chèvre bondissant, de Moudon. — Admirable tête en bronze de grandeur naturelle découverte à Prilly en 1701, portrait de quelque seigneur helvète du Ier siècle. — Arès de Bussy, Aphrodite de Courta-

mens, barbare et captif d'Avenches, série des bronzes de Muri, etc. — Le groupe de Vidy, publié par Bonstetten, m'a paru *faux*.

— Il y a au musée quelques beaux vases à figures rouges, provenant de Naples, d'où ils ont été rapportés par des officiers suisses qui servaient Bomba. D'autres Suisses patriotes ont enrichi le Musée d'une *très belle* série de fragments de vases mycéniens et de plusieurs terres cuites grecques, dont une — provenant, je crois, de Thisbé — est une merveille, avec polychromie presque intacte. Il y a aussi des « groupes » faux ; mais les étiquettes en avertissent les visiteurs.

— L'amphore avec l'inscription Διονοχλῆς καλός, signalée par Wernicke et par Klein (*Lieblingsnamen*, p. 148), mériterait une publication ; le Silène dansant est tout à fait beau.

— Magnifiques tapisseries ayant appartenu à Charles le Téméraire, avec l'histoire de César et celle de Trajan[1] ; autel portatif *dit* de Charles le Téméraire, en réalité travail byzantin du XIIe-XIIIe siècle, avec d'admirables intailles en stéatite.

— Bonne vieille copie d'un portrait de Louis XI (profil), ayant appartenu à Élizabeth de France ; serait à demander pour l'exposition des Primitifs français.

— Le musée de peinture s'est enrichi récemment d'une petite étude de Botticelli pour la Vierge du Magnificat, qui m'a paru bien authentique. Le n° 261 est un beau portrait, de la même main que le double portrait du Louvre attribué à Gentile Bellini. N° 197, Baptême de Jésus, provenant du Münster de Berne, un vrai chef-d'œuvre ; n° 25, J.-C. couronné d'épines et raillé, par Jérôme Bosch (réplique ancienne du tableau de l'Escurial).

Bregenz (Tyrol). — Nombre de tableaux et de dessins d'Angelica Kaufmann, entre autres un très beau portrait au crayon de Reynolds (un portrait peint de Winckelmann, par la même Angelica, est au *Künstlergütli* à Zurich). L'Épona, qui décorait autrefois une porte de la ville, a été transférée au Musée. — Magnifique casque en bronze d'un légionnaire romain, avec inscription (N · PO· PONI... COH · III). — Beau groupe en terre cuite blanche représentant Hermès avec une déesse de l'Abondance (acéphales).

Carlsruhe. — Le *Lapidarium* et les collections du moyen âge ne sont pas encore classés d'une manière définitive.

— Au *Lapidarium* (C. 850), statue en pierre représentant Mercure qui nourrit un serpent (*Bonn. Jahrb.*, t. LXVIII, pl. I, 2). Un fragment d'une statue analogue, découvert à Walsheim, est au Musée de Stuttgart (*Korrespondenzblatt der westd. Zeitschrift*, 1897, p. 1 ; Haug-Sixt, *Wurtemb.*, p. 255, fig. 149 ; *Rép.*, II, 791, 4). Dans cette figure, il y a deux serpents et le vase est placé au milieu de la poitrine du dieu au lieu de l'être sur la droite. Les attributs de Mercure manquent, alors qu'ils sont très distincts sur la statue de Carlsruhe. Si le motif n'est pas celtique (on n'en connaît pas d'exemple en Gaule), il faut, je crois, y voir l'influence des reliefs mithriaques, comme ceux de Heidelberg et d'Osterburken, où figurent des serpents buvant dans des vases.

1. Quelques reproductions très insuffisantes *ap.* E. von Rodt, *Historische Alterthümer der Schweiz* (1re série, 1889).

— Statue en pierre d'Artémis, sans tête, accompagné d'un chien, avec la dédicace DEAE ABNOBAE LVCILIVS MODERATVS VS. *Abnoba* (la Forêt Noire) est appelée, dans une inscription, *Diana Abnoba* (*C. I. Rh.* 1683). M. Ihm (*ap.* Pauly-Wissowa) la rapproche de la déesse *Arduenna*, qui semble avoir été figurée sous le costume de Diane, montée sur un sanglier (bronze de la coll. Gréau, auj. à Saint-Germain, *Bronzes fig.*, p. 50, n° 29). J'ai vu un cippe avec une dédicace à Abnoba aux thermes romains de Badenweiler.

— J'ai eu raison de faire figurer, dans le *Répertoire*, parmi les Hermaphrodites, le beau bronze qualifié d'Apollon dans le Catalogue de M. Schumacher (p. 177). L'inscription étrusque qui donne le nom d'Apollon est probablement fausse, comme le soupçonnait Deecke. Le motif est très analogue à celui de l'Hermaphrodite de Polyclès; ce n'est pas un Diadumène.

— Trois vitraux d'une beauté incomparable, provenant de la collection Douglas, formée dans le pays de Bade. Le Saint Jean-Baptiste et la Vierge sont des figures de tout premier ordre.

— Fer *d'âne* avec cinq clous, trouvé à Badenweiler en 1786; je ne doute pas qu'il soit d'époque romaine (C. 600, 17).

— Dans la collection des ms. français de la bibliothèque (665-667), il y a de petits carnets que l'on envoyait au XVIIIe siècle à l'Électeur pour l'informer des ventes de tableaux. Parmi les noms des amateurs, j'ai relevé ceux d'Alberton, Baudouin, Le Blanc, De Bourdonne, Caulet d'Hauteville, De Chevigny, De Chevreuse, De Damery, Lempereur, De Marigny, H. de Presle, Renouard, De Vassé. Voici quelques extraits propres à donner une idée de ce qu'on peut trouver dans ces carnets : *Catal. des tableaux de M. le duc de Chevreuse, gouverneur de Paris.* Léonard de Vinci. Un tableau représentant une Sainte Famille sur un fond de paysage, la Vierge à pied avec Joseph tenant l'Enfant Jésus par la main; on découvre quelques animaux parmi les arbres; plus loin, un ruisseau qui coupe une prairie. — *Catal. des tableaux du cabinet du Mis de Chevigny.* Raphaël. Un tableau en couleur représentant Thémis qui tient un glaive d'une main et des balances de l'autre. Un autre du même maître représentant l'Assomption de la Ste Vierge; des groupes d'anges la soutiennent; on voit en bas plusieurs figures qui paraissent être dans l'admiration. — *Cabinet de M. le Chevalier de Damery.* Le Georgion. Un tableau représentant une Descente de Croix, des femmes sont au pied qui paraissent affligées; d'autres préparent des linceuls; plus loin l'on découvre un tombeau dans le roc. — *Cabinet O. de Bourdonne.* Le Corrège. Un tableau représentant une femme vue à mi-corps et de profil; elle se coiffe en cheveux et est vêtue d'une étoffe jaunâtre; haut. 1 (pied) 1/2. — Léonard de Vinci. Un tableau représentant S. Jérôme dans le désert presque nu, assis sur une éminence près d'un arbre, où il contemple une tête de mort. Ce tableau précieux et d'un grand fini est plein d'expression. Il sort du cabinet du Prince de Carignan [sans doute une imitation flamande].

— Le catalogue de Lamey, *Romanische Handschriften in Carlsruhe* (1894), signale et décrit (p. 30 et suiv.) un charmant manuscrit français de cette bibliothèque, que l'amabilité de M. Holder m'a permis d'étudier à loisir : *Poésies et correspondance de François Ier, de Louise de Savoie et de Marguerite de Valois*

(écrit vers 1525) M. Lamey a imprimé (p. 11-18) les parties inédites de ce manuscrit et a reproduit quelques-unes des miniatures ; elles devraient l'être toutes et à grande échelle. Les portraits de François Ier qu'on y voit sont excellents.

— Grâce aux procédés plus que courtois des conservateurs du Musée, j'ai pu m'installer dans la salle d'études et feuilleter une énorme collection d'in-4° illustrés qui semblent presque inconnus chez nous. C'est la statistique monumentale de l'Allemagne, entreprise dans les divers pays et les diverses provinces, malheureusement sans uniformité de plan ni de format. Mais les 80 volumes environ qui ont paru depuis vingt-cinq ans représentent une masse colossale de travail et contiennent des milliers de documents graphiques excellents. Il n'y a pas un seul volume de cette collection à l'Institut ; il en manque à la Bibliothèque Nationale, où d'ailleurs ils sont dispersés et (*experto crede*) bien lents à venir. Voici quelques notes prises à Carlsruhe; je ne garantis pas l'exactitude de tous les titres, que j'ai transcrits à la hâte et en abrégé.

Clemen, *Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, Kreis Enskirchen* (t. IV), Dusseldorf, 1900 (p. 189, mosaïque romaine de Weingarten).

Clemen, *Kunstdenkmäler des Kreises Moers*, Düsseldorf, 1892 (pl. 6, admirable tableau de Dünwegge à Xanten, légende de saint Antoine; autre du même, représentant une scène de jugement, à Wesel, dans l'ouvrage du même auteur sur le cercle de Rees, pl. 6).

Adamy, *Kunstdenkmäler im Grossherzogthum Hessen, Prov. Oberhessen*, Darmstadt, 1895 (pl. à la p. 14, belle Madone de Della Robbia à Büdesheim; p. 213, sièges du chœur de Münzenberg, en bois sculpté, avec ornements qui rappellent le style de La Tène).

G. Schaefer, *Kunstdenkmäler im Grossherzogthum Hessen, Prov. Starkenburg, Kreis Erbach*, Darmstadt, 1891 (on y trouvera les antiquités de la collection d'Erbach, entre autres [p. 78] le Mercure enfant et l'Hadrien colossal, plus des reproductions de tableaux, notamment une Vierge de l'école de Van Eyck).

E. Wörner, *Kunstdenkmäler im Grossherzogthum Hessen, Kreis Worms*, Darmstadt, 1887 (p. 263, synagogue de Worms).

E. Paulus, *Kunst und Alterthums-Denkmäler in Würtemberg*, Stuttgart, 1889 (p. 91, le Neptune en bronze de Böblingen; p. 433, l'Hercule de Jagdthausen).

F. Luthner, *Bau- und Kunstdenkmäler des Rheingaues*, Francfort, 1902 (pl. à la p. 78, beau triptyque de B. van Orley dans l'église de Geisenheim).

X. Kraus, *Kunst und Alterthum im Oberelsass*, Strasbourg, 1884 (p. 56, fragment d'une statue romaine de cavalier à Dornach; pl. V, Mercure tenant des pommes (?), bronze de Colmar).

F. X. Kraus, *Die Kunstdenkmäler des Kreises Konstanz*, Freiburg, 1887 (importantes peintures murales).

Du même, *Die Kunstdenkmäler des Kreises Waldhut* (p. 20, mosaïque de Stühlingen; pl. III, étoffe de soie byzantine avec chevaux *à l'aubin*).

Lehfeldt, *Bau- und Kunstdenkmäler Thüringens*, Iéna, 1892 (pl. à la p. 52, important tableau de l'église de Grossmölsen, vers 1500, représentant la Fuite en Égypte; p. 86, bonhomme en pierre du Musée de Gotha; l'éditeur se demande s'il faut le considérer comme *préhistorique* ou comme *roman*).

X. Kraus, *Kunst und Alterthum in Lothringen*, 1889 (p. 319-320, photographies de la colonne de Merten; p. 322, restauration; p. 392, Niké de Metz; p. 986-989, mosaïques romaines de Tettingen).

A. Ludorff, *Bau- und Kunstdenkmäler des Kreises Paderborn*, Münster, 1899 (p. 110, *svastikas* sur un parement d'autel roman; p. 114, beau tableau allemand chez le Freiherr von Brenken à Wewer; p. 116, autre beau tableau d'un imitateur allemand du Maître de Flémalle, attribué à Aldegrever; p. 118, Vierge et enfant de Lochner, tout récemment acquis par Berlin).

A. Ludorff, *Die Bau- und Kunstdenkmäler des Kreises Minden*, Münster, 1902)pl. 30, aquamanile romane, représentant un lion qui avale un homme).

Oechelhäuser, *Die Kunstdenkmäler der Amtsbezirke Buchen und Adelsheim*, Tubingen, 1901 (pl. IV, le monument de Schlossau, avec les grandes figures de Salus, de Victoria et d'un empereur, auj. à Carlsruhe, C. 4868/71; p. 189, deux torses d'Osterburken).

R. Bergau, *Bau- und Kunstdenkmäler der Provinz Brandenburg*, 1885 (p. 210 et suiv., magnifiques soieries décorées d'animaux héraldiques appartenant au dôme de Brandebourg).

Schlie, *Kunst und Geschichtsdenkmäler von Mecklenburg-Schwerin*, Schwerin, 1902 (5 vol.). Remarquer t. II, p. 219, une étoffe sicilienne conservée à Wismar; t. II, p. 480, une autre de Gadebusch; t. II, p. 337, une Isis en bronze, avec patère et corne d'abondance, trouvée à Manderow (cf. Lisch, *Mecklenb. Jahrb.*, t. XXI, p. 256); t. III, p. 385, dolmen à Neu-Ruthenbeck dit *Teufels-Backofen* (Four du Diable); t. IV, pl. à la p. 234, très belle *Annonciation* d'Orley à l'église de Gustrow; t. IV, p. 592, pupitre orné d'une figure tricéphale, symbole de la Trinité.

Grössler und **Brinkmann**, *Bau- und Kunstdenkmäler der Provinz Sachsen*, t. XIX, *Mansfelder Kreis*, Halle, 1895 (p. 297, à Müllerdorf, idole païenne (?) en pierre, haut. 1m,70, homme nu debout sur un petit animal, les deux mains ramenées sur le milieu du corps; *ibid.*, p. 298, deux figures de style analogue, un homme avec les bras en anse de panier et un autre conduisant un petit cheval par un licol, très curieux).

Le répertoire archéologique de la Saxe forme un ensemble colossal; le tome XXII (par Gurlitt, contenant une description très détaillée du *Zwinger* de Dresde, p. 422-455) a paru en 1901.

Colmar. — J'ai été surpris de trouver au musée d'antiquités une partie des objets découverts à Rhodes par Salzmann; ils ont été donnés en 1874 par un membre de sa famille et doivent être prochainement publiés par un jeune archéologue d'Heidelberg. Dans le nombre il y a des pièces depuis longtemps célèbres dont on ignorait le possesseur.

— Trois têtes de marbre de la collection Campana; l'une, de caractère polyclétéen, est intéressante. Série assez riche de vases et de reliefs en terre cuite provenant de la même collection (1863).

— Parmi les stèles gallo-romaines, j'en ai noté une de Horburg, représentant deux femmes debout, chaussées de longs souliers pointus. Ces souliers se voient sur divers bas-reliefs des environs de Dijon, qui sont à Saint-Germain. Il semble que ce type, devenu presque européen au XIIIe siècle, a été de mode, mille ans plus tôt, dans la Gaule orientale.

— Outre les chefs-d'œuvre de Schongauer (pas *Schöngauer*) et de Grünewald que tout le monde connaît, le musée de Colmar possède deux excellents tableaux italiens provenant de la collection Campana, un Lorenzo da San Severino (ou Signorelli) et un Vénitien attribué à Rizzo di Santa Croce (*Sposalizio*). Ceux qui

ont exilé de pareils tableaux en province, où leur isolement les rend sans valeur, ont fait preuve d'une bien coupable ineptie; Ingres et Delacroix ont eu raison jadis de les maltraiter.

Donaueschingen. — Le château des Furstenberg est bien connu par sa galerie de tableaux allemands du xve siècle, cataloguée par Woltmann, où pourtant les œuvres médiocres sont en grande majorité. A l'entrée, près de l'escalier, j'ai remarqué deux bons reliefs grecs avec inscriptions et une statue d'homme drapé, acéphale, tenant un rouleau, qui vient aussi de Grèce. Je crois que ces monuments sont inédits.

Fribourg-en-Brisgau. — Au Musée archéologique, plaque de foyer en fer avec, en relief, le motif connu de Campaspe montée sur Aristote. — Fibule romaine en bronze, en forme de croix gammée.

Le musée de peinture n'est pas encore classé et les étiquettes sont de fantaisie; mais il y a de bons morceaux, par ex. : Vierge en prière, avec une colombe volant vers elle, analogue au tableau de Van Eyck à l'Ermitage; Vierge à l'enfant avec une sainte et trois saints, importante œuvre véronaise du xvie siècle; *tondo* ombrien, Vierge à l'enfant avec deux anges; ancienne copie flamande du tableau perdu de Raphaël dont une autre copie à été léguée au Louvre par Gatteaux.

Heidelberg. — J'ai trouvé à la bibliothèque un très beau missel français, ayant probablement appartenu à Mme de Pompadour, avec deux miniatures qui sont, à mon avis, de Jean Malouel (cf. *Comptes rendus de l'Acad.*, 2 oct. 1903 et *Gazette des Beaux-Arts*, 1er janvier 1904).

Le musée archéologique est très riche en céramiques grecques archaïques; il y a la matière à un beau catalogue illustré.

Wiesbaden. — Le musée d'antiquités est considérable, mais dépourvu de catalogue. N°s 373, 374, deux statues romaines *togatae*, inédites; n° d'inv. 10875, tête en marbre de l'anc. coll. Gerning, analogue au prétendu Eubouleus; n° d'inv. 14193, la colonne de Schierstein, avec le dieu et l'anguipède; n° 338, statuette en marbre de déesse drapée, de l'anc. coll. Gerning, inédite (tête moderne); n° d'inv. 10876, statuette en marbre d'Apollon, type lycien, de l'anc. coll. Gerning, inédite (haut du corps moderne; mentionnée par Zimmermann, *Wiesbaden*, p. 149); n° 334, Mercure et Rosmerta assis ensemble, de Bierstadt, avec la dédicace *Deo Mercurio Nundinatori*; n° 293, Jupiter assis d'Igstadt, sur un chapiteau corinthien; modèle réduit de la villa romaine de Marienfels près de Nastätten; n° d'inv. 18482, très singulier couteau trouvé à Branbach, avec grosse lame de fer et poignée en bronze pourvue d'anneaux, en forme de bracelet (La Tène? est-ce authentique?); panthère femelle de bronze trouvée à Wadern (*Mittheil.* de Nassau, 1863, p. 18). Il y a une grande collection très peu connue d'objets préhistoriques et protohistoriques recueillis en Hesse vers 1880 par un infirme, qui a aussi réuni des matériaux très considérables sur le *folk-lore* de ce pays.

— Le musée de tableaux est encore peu étudié, mais il contient des objets de prix; le conservateur, M. Cissner, croit y avoir reconnu un portrait d'homme de profil par Dürer (autrefois attribué à G. Bellini). Il y a une curieuse *Pietà*

anversoise, intermédiaire entre Quentin Messys et les œuvres de la jeunesse de Rubens.

— A la bibliothèque de Wiesbaden j'ai feuilleté un gros ms. français de 1644, intitulé *Borboniana*, contenant les notes prises par Guy Patin d'après les conversations du philologue oratorien Nicolas Bourbon. Ces notes sont précieuses pour l'histoire de l'humanisme et mériteraient de trouver un éditeur. J'y ai rencontré un passage curieux sur le « mystère de Gowrie », un des nombreux drames des annales d'Écosse. Jacques Ier, en massacrant les Gowrie, vengeait son honneur de mari; c'est pourquoi il inventa, pour expliquer la catastrophe, une histoire qui ne tient pas debout. Guy Patin indique que l'informateur de Bourbon, à ce sujet, était Tilenus, savant théologien qui fut appelé à la cour d'Angleterre en 1620. M. Andrew Lang n'admet pas la version de Tilenus (cf. *The Athenaeum*, 1903, II, p. 719 et suiv.); mais il est certain qu'elle était l'écho des bruits du temps.

Salomon Reinach.

Une exposition de miniatures à Breslau.

Aux mois d'octobre et de novembre 1903, une exposition de miniatures silésiennes, ou conservées en Silésie, a été organisée dans le Musée silésien d'art industriel et d'antiquités. Au prix de beaucoup de peines et de soins, on a réussi à réunir une collection importante de livres illustrés, de portraits, de scènes de genre, de livres de famille (*Stammbücher*), etc., depuis le moyen âge jusqu'au XIXe siècle. « Nous ne prétendons pas, écrivait le directeur du Musée, le professeur K. Masner, retracer ici le développement entier de l'art de la miniature; les œuvres que nous avons exposées appartiennent à la Silésie, soit qu'elles y aient été exécutées, soit qu'elles se trouvent en la possession de collectivités ou de personnalités silésiennes; le but que nous poursuivons est de faire connaître, sous un de ses aspects les plus intéressants, les richesses artistiques de cette province. » Le catalogue imprimé comprend 554 numéros, parmi lesquels des œuvres très importantes que nous allons brièvement signaler.

Les plus anciens spécimens de la miniature silésienne datent de la première moitié du XIIIe siècle. C'est d'abord un *Psalterium nocturnum*, avec 20 grandes miniatures sur fond d'or et beaucoup de belles initiales, qui appartenait autrefois au monastère cistercien de Trebnitz (aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Breslau). Le caractère silésien de l'œuvre résulte de l'analogie qu'elle présente avec un *Graduale* cistercien de la même époque peint par un moine de Leubus (*Liber sanctae Mariae virginis*). Quelques autres manuscrits à miniatures peuvent être attribués au XIIIe siècle. Le plus ancien missel daté, à la bibliothèque de la ville de Breslau, a été commencé en 1325; malheureusement, l'image la plus importante a beaucoup souffert. On y constate déjà le passage de la raideur du XIIIe siècle à un traitement plus libre des corps et des draperies. Alors que, dans les plus anciennes miniatures, la couleur rouge domine (*minium*, d'où le nom de *miniature*), la polychromie succède peu à peu à la monochromie. L'évolution est accomplie dans un missel de la fin du XVe siècle, où l'on trouve un fond de paysage, avec la vue d'une ville, à la place des

anciens ornements gothiques du fond. Parmi les manuscrits liturgiques silésiens, nous remarquons une traduction allemande de la *Vie de Sainte Hedvige*, avec 60 jolis dessins à la plume, qui fut exécutée en 1451 pour Anton Hornig, citoyen de Breslau, par un calligraphe de Brieg en Silésie; l'original, composé un siècle plus tôt, en 1353, pour le duc Louis de Liegnitz, appartient au couvent de Schlackenwerth en Bohême et compte parmi les plus anciennes miniatures datées de la Silésie. Non moins intéressante est une miniature dans les statuts du chapitre du Dôme de Breslau (1468), qui représente les peines de l'Enfer infligées aux prêtres indociles; la composition est pittoresque et réaliste à la fois.

Les chefs-d'œuvre de l'exposition étaient deux manuscrits bourguignons, ayant appartenu l'un et l'autre au grand bâtard de Bourgogne, fils de Philippe le Bon (1421-1504). Le premier est une traduction française de Valère Maxime, *De dictis et factis Romanorum*, exécutée par Simon de Hesdin. Elle comprend deux volumes, avec de belles miniatures, très précieuses pour l'histoire de la civilisation au xve siècle. Les couleurs en sont éclatantes et les bordures composées avec infiniment de goût. On admirait encore davantage le manuscrit de l'Histoire de Froissart, exécuté en 1468-1469 par David Aubert de Hesdin pour Antoine de Bourgogne, une des merveilles de l'art du miniaturiste, comparable au manuscrit Grimani à Venise, au *Gérard de Roussillon* de Vienne, au *Bréviaire* du duc de Bedford à Paris. Il comprend 4 vol. in-folio, légués en 1576 par l'humaniste Thomas de Rhediger à la bibliothèque publique fondée par lui, aujourd'hui bibliothèque de la ville de Breslau. Rappelons, à ce propos, ce que dit Marchal dans le tome Ier de son Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne (Bruxelles, 1842, p. LXXXIII de l'*Introduction*) : « La finesse et la beauté du vélin, qui n'ont pas été surpassées par nos papiers modernes, l'élégance et la clarté de l'écriture, la richesse et la variété des lettrines, des cadrats, des miniatures et des iconismes, l'éclat de leur peinture, soit de toutes couleurs, soit en grisailles ou camaïeux, l'azur de l'outremer aussi précieux que l'or, employé avec délicatesse, malgré son opacité, l'or apposé avec sévérité pour rehausser toutes les beautés sans les offusquer par son éclat métallique, l'argent placé heureusement pour représenter les vitraux des édifices et l'émail de ce nom dans les armoiries, mais employé avec les plus grandes précautions, à cause de sa propension de pousser au noir — sont les caractères qui distinguent les manuscrits exécutés par le commandement du duc Philippe le Bon ». Les miniatures du 1er volume et les miniatures 3-5 du quatrième ne sont pas à la hauteur des autres; celles-ci doivent d'ailleurs être étudiées de très près, car David Aubert a certainement employé plusieurs artistes (Alwin Schultz en 1869, dans sa brochure sur le Froissart de Breslau, en distinguait 14). Ces artistes se rattachent, à différents degrés, aux écoles de peinture des Flandres, à Rogier, à Memling et à Thierry Bouts.

Joh. Ephraim Scheibel, recteur de l'Elizabeth-Gymnasium, neveu et successeur du célèbre Joh. Caspar Arletius (1707-1784), gardien de la bibliothèque publique *Rhedigeriana*, nous renseigne sur l'état dans lequel se trouvait le manuscrit de Froissart en 1794 (*Nachrichten von den Merkwürdigkeiten der Rhedig. Bibliothek zu Breslau*, p. 16) : « Ce volume (le second) a passé par les

mains d'un descendant de Flacius, qui en a dérobé 7 feuillets (comme la famille Flacius existe encore, tout bibliothécaire doit se méfier d'elle). Le vol fut découvert en 1762 et a été relaté sur un feuillet séparé par feu mon oncle et prédécesseur le recteur Arletius ». Rudolf Fickert, dans un discours tenu en 1862 (*Der Rector zu St-Elizabeth J. C. Arletius und seine Stiftungen*), en vue duquel il a compulsé tous les documents disponibles des bibliothèques de Breslau, des archives universitaires et juridiques, regrette de n'avoir pu connaître l'autobiographie manuscrite d'Arletius. « Scheibel, qui l'avait sous les yeux et l'a quelquefois citée, l'aura gardée pour lui, avec les autres papiers de son oncle ».

Scheibel donne (p. 18) une collation du texte mutilé avec l'édition de Denis Sauvage (Lyon, 1559), « afin que des critiques experts dans l'histoire de France et d'Angleterre à cette époque puissent juger si le contenu des feuillets volés était assez important pour légitimer la suspicion qu'ils l'ont été par des motifs politiques, d'autant qu'il a été prouvé, dans l'examen du 1er volume, qu'il y a différentes recensions du texte de Froissart; peut-être croira-t-on plus volontiers que le motif du vol a été le désir de posséder de si belles peintures comme objets de collection. Le 1er volume, qui avait été prêté avec le second, est resté intact; or, il contient le plus grand nombre de peintures, mais aussi et de beaucoup les moins bonnes. » Scheibel dédia cet écrit au roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. Il écrit dans la préface : « Cette *Chronique* de Froissart a acquis une valeur plus grande encore par le fait que Votre Majesté Royale a bien voulu prendre plaisir à lire le premier volume. » Ceci est relatif à un incident qui, combiné avec ce qu'on sait des relations de Frédéric le Grand avec Arletius, a donné naissance à des erreurs dont Schultz s'est encore fait l'écho (*op. laud.*, p. 5) : « Le recteur Arletius ne se serait résigné qu'avec peine à communiquer ce manuscrit à Frédéric le Grand ». En réalité, voici ce qui se passa. Le 27 avril 1762, le prince royal de Prusse, plus tard Frédéric-Guillaume II, vint visiter la bibliothèque Rhédigérienne à Breslau en compagnie du général de Möllendorf, du général de Bork et de deux autres officiers supérieurs. Il y fut reçu par Arletius et le pasteur Burg. Scheibel écrit, dans son discours en l'honneur du feu recteur Arletius (Breslau, 1789, p. 18) : « J'étais alors à la Bibliothèque comme auxiliaire. Mon oncle raconta brièvement l'histoire de la Bibliothèque et fit voir les manuscrits les plus précieux, en particulier le Froissart, ainsi que la collection d'anciennes monnaies... Comme il s'absorbait, avec le général de Bork, dans l'étude des monnaies, j'eus le bonheur singulier de pouvoir montrer les curiosités au prince et à ses autres compagnons, sous la surveillance de Burg, pendant plus d'une heure et de donner réponse, autant que je le pouvais, à nombre de questions qu'ils daignèrent me poser. » Il est impossible de traduire les expressions platement serviles dont se sert ici Scheibel; or, le prince de Prusse avait alors dix-huit ans!

Lorsque Frédéric le Grand et le prince héritier séjournèrent à Breslau, de 1778 à mai 1779, à cause de la guerre de la succession bavaroise, ce dernier se rappela le manuscrit de Froissart et le fit demander, le 1er décembre 1778, à Arletius. Le recteur lui apporta lui-même le premier volume dès le lendemain (Scheibel, *op. laud.*, p. 20); il le pria de le garder chez lui sous clef et de le lui

renvoyer cacheté. Bien plus, il demanda et obtint la signature du prince. Le 5 février 1779 il rentra en possession du manuscrit, dans un paquet scellé au cachet du prince, qui l'avait gardé dans sa chambre à coucher. Fickert (*op. l.*, p. 16) a donc eu raison de traiter de fable l'anecdote d'après laquelle le prince aurait dû signer un papier, s'engageant à rendre le manuscrit *sine maculis et rasuris*.

Arletius eut deux conversations avec Frédéric le Grand; la première fois, le roi le fit chercher en voiture, le 27 avril 1779, et le garda pendant une demi-heure auprès de lui au château de Breslau. Le second entretien eut lieu le 28 août 1781. Les sujets de ces entretiens furent l'histoire de la Silésie et l'état de l'enseignement dans cette province; tous les détails en ont été rapportés par Arletius et Scheibel, mais il n'y fut pas question du manuscrit de Froissart.

La section des livres à miniatures contenait encore d'intéressants spécimens hébraïques, arabes, turcs et persans, datant du XVIe au XVIIIe siècle, c'est-à-dire d'une époque où le livre imprimé, en Occident, avait supplanté presque entièrement la miniature. Deux incunables, un livre d'Heures de la fin du XVe siècle et une édition vénitienne de Martial (1492) montrent l'union de l'art du typographe avec celui des peintres d'initiales et d'ornements.

A cette section fait suite chronologiquement celle des albums de famille ou des feuilles isolées de pareils albums, fort intéressants pour l'histoire intellectuelle de la Silésie. L'exposition comprenait environ 55 numéros de cette série, du milieu du XVIe siècle au commencement du XIXe. Un des plus importants est l'album de la confrérie des tireurs de Breslau, commencé en 1566, enrichi de nombreux portraits et clos en 1896 par les images du couple impérial allemand. Il est curieux de constater, dans ces vieux albums, la place occupée par certains motifs moraux ou satiriques qui reviennent souvent avec de légères variantes. Trois des pièces exposées, ainsi qu'une gravure sur cuivre, contiennent une satire grossière contre le célibat des moines, et le même motif se retrouve sur un « vase de bienvenue » du Musée, daté de 1625. Dans un beau paysage, avec un cloître au fond, sur le bord d'une rivière, on voit des moines conversant avec un pêcheur qui vient de ramener dans son filet une femme nue. Les vers inscrits au-dessous ne seraient guère tolérés aujourd'hui par des gens de goût.

De la bibliothèque des comtes de Hochberg à Fürstenstein (majorat), proviennent trois feuillets attribués à Albert Dürer, avec son monogramme et la date 1521. A la suite d'une étude approfondie (*Jahrbuch des Schlesischen Museums*, t. II, p. 87-99), M. Richard Foerster a prouvé que ces feuillets ont appartenu à l'album généalogique de Lazarus Spengler, patricien de Nuremberg, apôtre de la Réforme et ami de Martin Luther. Le reste du livre est aux archives municipales de Nuremberg. Les feuillets conservés en Silésie contiennent la lettre connue de Luther à Lazarus Spengler, de l'an 1530; au-dessus de ses armoiries, une Crucifixion et une Ascension de J.-C.; ils n'ont rien à voir avec Dürer, qui mourut en 1528, et appartiennent à la fin du XVIe siècle. Le monogramme est une ancienne falsification.

Il y a peu de temps, le Musée de Breslau acquit, à une vente faite en Hollande, une pièce capitale qui venait d'une collection anglaise. C'est l'album d'un

marchand de Breslau nommé David Jänisch, datant des environs de 1740, enrichi par des amis du possesseur de 39 petites miniatures. Presque toutes sont dues à l'artiste de Breslau Johann Georg Wagner et concernent Breslau, son commerce et ses plaisirs. Rarement on y trouve des images allégoriques dans le goût du temps ou des motifs satiriques, tels que les obsèques du grand patron « Monsieur Crédit ». L'ensemble forme une galerie très intéressante et comme un journal illustré de la vie de Breslau à cette époque.

La section numériquement la plus riche était la troisième, comprenant environ 400 portraits en miniature. On y voit représentés les peintres silésiens du début du XIXe siècle, Gottfried August Thilo, Karl Gottlob Schmeidler, Amand Zausig, Josef Schall, Joh. Heinrich Chr. König et beaucoup d'autres. Le classement des miniatures de cette série par artistes, et le fait qu'elle n'offrait guère de lacunes, attestent le soin avec lequel le Musée de Breslau a poursuivi, depuis longtemps, l'étude de l'art du portrait-miniature en Silésie. Le bibliothécaire-adjoint, Dr Hintze, possède une compétence toute particulière en cette matière. Dans le nombre il y a des œuvres de valeur, mais l'intérêt de la plupart est surtout local. Parmi les noms de miniaturistes français, je relève ceux de Jean-Baptiste Isabey, de Joseph Sauvage, de Jean-Honoré Fragonard et de Yalou, signataire obscur d'une charmante miniature de genre. Bien que la section des portraits ait vivement intéressé le public, il n'est pas vraisemblable que ce genre de miniatures soit appelé à refleurir; la photographie lui a porté un coup mortel.

Breslau, fin octobre 1903. Julius Brann.

Sommaire de la Gazette des Beaux-Arts du 1er août 1903 : *Le Premier livre xylographique italien, imprimé à Venise vers 1450* (1er article), par le prince d'Essling. — *Suvée et ses amis à l'École de Rome* (1772-1778, par M. Henry Lemonnier. — *La Collection Dutuit : les Antiquités*, par M. Max Collignon. — *Les Faïences de Marseille au* XVIIIe *siècle*, par M. Ferdinand Servian. — *Victor Hugo artiste* (2e et dernier article), par M. Émile Bertaux. — Bibliographie : *Hippolyte Flandrin, sa vie et son œuvre* (L. Flandrin), par M. Auguste Marguillier. — Huit gravures hors texte : *La Cène*, gravure sur bois coloriée (« Passio D. N. Jesu Christi », Venise vers 1450) : phototypie. — *Jésus amené devant Pilate*, gravure sur bois coloriée (« Passio D. N. Jesu Christi », Venise, vers 1450) : phototypie. — *La Meuse à Dordrecht*, eau-forte originale de M. G.-C. Aid (Salon de la Société des Artistes français). — *La Promenade au jardin*, lithographie originale de M. Henry Lebasque d'après son tableau (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts). — *Les Demoiselles Hunters*, par M. John Sargent (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts): photogravure. — *Histoire de Chilpéric et de ses femmes*, grande miniature du manuscrit des « Grandes Chroniques de Saint-Denys (Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg). — *Roland à Roncevaux*, grande miniature du même manuscrit (*ibid.*). — *Le Burg à la croix*, dessin exécuté par Victor Hugo vers 1850, cadre gravé et peint par Victor Hugo en 1870-1871 (Maison de Victor Hugo) : photogravure. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *Sommaire de la Gazette des Beaux-Arts du 1er octobre 1903 : Les récentes acquisitions du département de la peinture au Louvre* (1900-1903) (1er article), par M. Henry de Chennevières. — *Ary Renan*, par M. André Michel. — *Portraits funéraires d'Égypte*, par M. Maurice Pernot. — *Un nouveau Portrait de Dante*, par Mlle Johanna de Jongh. — *Un portraitiste petit-russien au temps de Catherine II : Dmitri-Grégorévitch Lévitski* (2e et dernier article), par M. Denis Roche. — *La Sculpture belge et les influences françaises aux* XIIIe *et* XIVe *siècles* (2e article), par M. Raymond Kœchlin. — Bibliographie : *L'Enseigne* (John Grand-Carteret), par M. Georges Riat. — Cinq gravures hors texte : *Nymphe et Amours*, par Prudhon (Musée du Louvre), gravure au burin par M. Mayeur. — *La Douleur d'Orphée*, eau-forte originale Ary Renan. — *Portraits de Mme F. B.*, par E. Laurent (Salon de la Société des Artistes français) : héliogravure. — *Portraits des grandes-duchesses Marie et Catherine Pavlovna*, par D.-G. Levitski (Palais de Gatchina) : photogravure. — *Portraits de Mlle Rjevski et de la princesse Davydov*, par D.-G. Levitski (Palais de Peterhof) : photogravure. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne.* — Sommaire du numéro du 10 septembre 1903. — Texte : *Le musée de l'hôtel Pincé, à Angers*, par M. Louis Gonse. — *Artistes contemporains : Carolus Duran*, par M. Arsène Alexandre. — *Petits maîtres du* XVIIIe *siècle : J.-B. Hilair*, par M. H. Marcel. — *Delphine Bernard*, par Mme Mary Duclaux. — *Les graveurs du* XXe *siècle : Jacques Beurdeley*, par M. Henri Beraldi. — *L'art des Jardins*, par M. François Benoît. — *Les Quais de Paris*, par M. Raymond Bouyer. — *Correspondance de Hollande : L'exposition Van Goyen, à Amsterdam*, par M. Paul Alfassa. « *Il Fiore di battaglia* », par M. Maurice Maindron : Bibliographie. — Gravures hors texte : *L'Impératrice Joséphine*, héliogravure, d'après une aquarelle d'Isabey (musée de l'hôtel Pincé, à Angers). — *J.-J. Henner*, héliogravure, d'après le tableau de M. Carolus-Duran. — *La lecture*, gravure au burin de M. A. Bessé, d'après le tableau de J.-B. Hilair (musée du Louvre). — *La Cour de Saint-Julien-le-Pauvre*, eau-forte originale de M. Jacques Beurdeley. — *Notre-Dame de Paris* (effet de matin), dessin original de M. Paul Jouve. — *Notre-Dame de Paris* (effet de nuit), dessin original de Paul Jouve. — Nombreuses figures dans le texte.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne.* — Sommaire du numéro du 10 octobre 1903. — Texte : *L'Exposition de l'Habitation*, par M. Henry Havard. — *Adolphe Ardail*, par M. Henri Bouchot. — *Carolus-Duran* (fin), par M. Arsène Alexandre. — *L'Art des Jardins* (fin), par M. François Benoît. — *L'Illustration de la correspondance révolutionnaire* (I), par M. R. Bonnet. — *Le passage des Chénizelles à Laon*, eau-forte de M. Kriéger, par M. E. D. — *Les quais de Paris* (fin), par M. Raymond Bouyer. — *Correspondance de Bruxelles : A propos du Salon de* 1903, par M. Louis Dumond-Wilden. — Bibliographie. — Gravures hors texte : *Adolphe Ardail*, gravure de M. Albert Ardail. — *Les Rieuses*, lithographie de Mlle M. Vernaut, d'après le tableau de M. Carolus-Duran. — *Le Passage des Chénizelles à Laon* (*Aisne*), eau-forte originale de M. B. Kriéger.

— *Le Palais de Justice (tour de l'Horloge)*, dessin original de M. Paul Jouve. — *Le Pont Royal, un soir d'illumination*, dessin original de M. Paul Jouve. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 3e série, 1903, cahiers 1 et 2 : Philios, *Bas-relief funéraire archaïque d'Athènes* (pl. I. Il s'agit d'une curieuse stèle, en marbre des îles; elle représente un hoplitodrome qui semble s'affaisser, dans une crise de suffocation, au terme de sa course. Cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'art*, t. VIII, p. 649, fig. 333). — Couroniotis, *Vases d'Érétrie* (il s'agit de vases de style géométrique, qui ont tous été trouvés dans un même cimetière et dont la plupart renfermaient des squelettes d'enfants non incinérés. On serait tenté d'attribuer à ces vases une origine béotienne. Figures dans le texte). — Mylonas, *Deux décret attiques*. — Sotiriadis, *Fouilles de Thermos* (Pl. II-VI). Description et reproduction en couleur, d'après des aquarelles de Gilliéron, de cinq plaques en terre cuite décorées de peintures dont le style et les tons rappellent les vases de la fabrique corinthienne). — Stryd, *Inscriptions attiques gravées sur plombs et contenant des imprécations* (facsimilés). — Castriotis, *Bas-relief votif* (a trait au culte de Pan et des nymphes).

— *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, XXIe année, fascicules 1-2 : D. Vaglieri, *Les fouilles récentes du forum* (ce cahier, de 239 pages, est tout entier rempli par une relation très méthodique et très complète des résultats obtenus dans les fouilles qui ont été commencées en 1899 sous la direction de l'architecte Boni et continuées jusqu'en 1903. Il présente, à ce titre, un intérêt tout particulier. Le texte est illustré de 126 figures dont la plupart sont des *similis*, d'après des photographies prises au cours des travaux. Ces reports sont beaucoup mieux venus que ceux, si confus et si noirs, que l'on est accoutumé de rencontrer dans les pages des *Notizie degli scavi* et beaucoup d'entre eux sont des documents utiles. Il y en a pourtant encore un certain nombre, comme ceux qui sont censés reproduire les fresques de Santa Maria Antiqua, où l'on ne distingue presque rien. Il y aurait eu avantage, dans l'illustration de ce rapport, à faire une plus large place au dessin, à donner, pour les édifices décrits, outre les plans, des coupes et des détails. Les vues du chantier de fouilles, qui ont été ici prodiguées, n'apprennent pas grand'chose). — G. P.

— *Revue des études grecques*, publiée par l'Association pour l'encouragement des études grecques, t. XVI, mai-juin 1903 : Partie administrative. Statuts de l'Association. La médaille de l'Association. Souscription permanente pour l'illustration de la Revue. Assemblée générale du 7 mai 1903. *Discours* de M. Salomon Reinach, président. *Rapport* de M. Am. Hauvette, secrétaire. *Rapport* de la commission administrative. — Partie littéraire. G. Glotz, *Sur la date d'une inscription trouvée à Olympie*. — J. Delamarre, *Décrets religieux d'Arkèsiné* (Amorgos). — P. Tannery, *Y a-t-il un nombre géométrique de Platon?* — Th. Reinach, *Inscriptions grecques*. — W. Crœnert, *Remarques sur les papyrus de Magdola*. — Et. Michon, *Trois statues antiques au Louvre*. — Deux plaidoyers sur la question de la langue littéraire en Grèce : G. Hatzidakis, *La*

question de la langue en Grèce; Karl Krumbacher, *Le problème de la langue littéraire néo-grecque.* (Ces deux articles, écrits par des philologues très compétents, offrent un très vif intérêt. Les deux thèses opposées y sont soutenues par les meilleurs arguments que l'on puisse alléguer en faveur de chacune d'elles, sans exagération de mots ou d'idées. J'incline fort à croire que c'est M. Krumbacher qui est dans le vrai. — G. P.). — Chronique. J. Guillebert, *Courrier de Grèce.* — Bibliographie. *Comptes-rendus bibliographiques.*

— *American journal of archæology*, 2e série, t. VII, 2e cahier : École américaine d'Athènes.— S. O. Dickermann, *Inscriptions archaïques de Cleonæ et de Corinthe* (avec facsimilés; ce ne sont que des fragments qui intéressent surtout le paléographe). — École américaine de Rome : F. W. Shipley, *Certaines sources d'altération dans les manuscrits latins, étude fondée sur deux manuscrits de Tive-Live, le codex Puteanus* (ve *siècle*) *et sa copie le codex Reginensis* 762 (IXe siècle). V-X (voir le cahier précédent). —Institut archéologique d'Amérique : Georges F. Moore, *Bætylia.* — H. N. Fowler, *Analyse des publications archéologiques et nouvelles des fouilles et découvertes.*

— *American journal of archæology*, 2e série, t. VII, 3e cahier, juillet-septembre 1903 : École américaine d'Athènes. *La grotte de Vari.* — Ch. Head Welles, *Descriptions, compte-rendu des fouilles et histoire* (pl. I, II). — M. E. Dunham, *Les inscriptions.* — Ida Carleton Thallen, *Les bas-reliefs de marbre* (pl. III-IX). — Lida Shaw King, *Les vases, les statuettes en terre cuite, les bronzes et objets divers* (pl. X). — Agnès Baldwin, *Les monnaies.* — S. Eliot Bassett, *Les lampes de terre cuite* (pl. XII-XIV). (Ces fouilles dans une grotte de l'Attique consacrée à Pan et aux Nymphes ont été exécutées avec soin et la relation a son intérêt; mais elle aurait peut-être pu être plus brièvement rédigée. Il n'y a là aucun monument d'une grande importance). — T. W. H. *Les fouilles à Corinthe.* (L'École a repris au printemps de 1903, ses fouilles de Corinthe qui ont déjà donné des résultats très intéressants. Une relation développée est en préparation.) — Institut archéologique d'Amérique. Ch. Eliot Norton. *Notice sur la fondation de l'École américaine d'Athènes.* — James M. Paton. *Nouvelles archéologiques* (janvier-juin 1903).

— *Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palästina-Vereins*, 1902, nos 4, 5 et 6 (arriérés) : Nehring, *La distribution géographique des mammifères de Palestine.* — Schumacher, *Un écureuil d'Outre-Jourdain*[1]. — Blanckenhorn,

1. Dans les petites nouvelles j'en relève une du plus haut intérêt, si elle est confirmée, car elle trancherait définitivement une question très controversée : l'existence du crocodile en Palestine. On en aurait tué tout récemment dans le Nahr ez-Zerqâ — l'ancien Fleuve des Crocodiles — non loin de Césarée, un spécimen mesurant 3m,20 de longueur. Je n'avais jamais pu y réussir. Malheureusement on n'aurait conservé que la peau de l'animal. C'est regrettable, car il serait d'une très grande importance de procéder à une étude anatomique minutieuse. En effet, le crocodile a été importé d'Égypte il y a plus de deux mille ans sur ce point de Palestine pour des raisons religieuses. Il y aurait lieu de vérifier si, pendant ce laps de temps appréciable, l'espèce transportée dans un milieu si diffé-

Les richesses minérales de la Palestine (à signaler entre autres des nappes de pétrole et surtout de très riches gisements de phosphates de chaux susceptibles d'une exploitation des plus fructueuses). — Sobernheim, *Inscriptions samaritaines de Damas* (passages bibliques sans intérêt, textes de très basse époque[1]).

Id. — 1903, nos 1, 2, Sellin, *IVe rapport sommaire sur les fouilles de Ta'annek* (parmi les objets découverts deux cachets israélites, des statuettes en terre cuite représentant un type d'Astarté jusqu'ici tout à fait inconnu; les débris d'un autel à parfums orné de bas-reliefs symboliques, deux tablettes l'une de calcaire, l'autre de terre cuite, avec inscriptions cunéiformes[2] dans le genre de celles du dépôt de Tell el-'Amarna, et de Tell el-Hesy (Lakich). — Schumacher, *La grande route égyptienne de la plaine de Saron à la plaine de Yezréel.* — Dalman, *Épigraphie et pseudo-épigraphie* (quelques inscriptions recueillies dans le petit musée récemment fondé à l'Institut évangélique archéologique allemand de Jérusalem : quelques estampilles de la Xe légion Fretensis; anses d'amphores à timbres rhodiens[3]; lampes chrétiennes avec légendes connues; un cachet hébreu archaïque au nom de Hanan fils de Yeda'yadou; un ossuaire au nom de Orkanos (Hyrkanos) fils de Nikolaos; plusieurs inscriptions fausses données à titre de curiosité etc. [4]).

rent a subi quelques modifications; si légères qu'elles fussent, elles auraient une valeur considérable pour la théorie du transformisme. — Cl.-G.

1. Dans le genre de ceux que M. Berger a communiqués à l'Académie dans le courant de cette année. — Cl.-G.

2. Cf. *Orientalistische Litteratur-Zeitung*, 15 juin 1903, qui parle de trois tablettes; deux ont été l'objet d'un essai de déchiffrement par M. Hrozny (cf. *Rev. Bibl.*, 1903, p. 616). — Cl.-G.

3. L'estampille fig. 11 (p. 20) lue ἐπ' ιερεως.... ατου, avec les prétendues lettres ερε « sehr eng zusammengestempelt », semble devoir être lue, en réalité, tout simplement : ἐπὶ Σωστράτου. Je soupçonne que c'est le même nom qu'il faut reconnaître encore dans l'estampille rhodienne no 49, lue Σωσπάτου, par M. Macalister (Bliss, *Excavations in Pal.*, p. 133). — Cl.-G.

4. Les doutes de M. Dalman sur la très curieuse inscription grecque fragmentaire (no 7, fig. 23 et 24, AB et A'B'), provenant d'Ascalon, ne me paraissent pas justifiés. Bien entendu, il n'y a pas à s'arrêter à l'hypothèse, à laquelle l'auteur s'attarde trop, que l'impératrice Julia Domna et l'empereur Commode pourraient y être mentionnés. La date 709 semble bien être à calculer selon l'ère d'Ascalon, soit 605 J.-C.; la paléographie convient tout à fait à cette base époque. Je serais tenté de lire tout autrement que M. Dalman :

L. 1. ΘΒ. Κῦρα Δόμνα Ἰου[λιανοῦ? κ(αὶ) κῦ]ρ(ος) Μαρὶ Νόννου εὐχαρ[ιστοῦντες.....] προσφέρωμεν. Κῦρ(ος) [*n. pr.*, *patronym.*? ἐγ]γόνι(ο)ν Ἑλικίου.

L. 2. τῷ θ(ε)ῷ κ(αὶ) τῷ ἁγ(ίω) [οἴκω? προσήνεγκ]α ὑπέρ σωτ(η)ρ(ίας). Κῦρ(ος) Κομ[....ς, *patronym.*, προσήν]εγκα ὑπὲρ σωτ(η)ρ(ίας). [.....] ζ(ώ)ην. Ἔτους θψ'.

Pour le nom juif Μαρί, cf. Αββομαρί, dans une inscription judéo-grecque de Jaffa (mes *Archæolog. Researches in Pal.*, t. II, p. 141). — Cl.-G.

BIBLIOGRAPHIE

Der Römische Limes in Oesterreich, IV, 1903.

La belle publication entreprise par l'Académie des sciences de Vienne en est à sa quatrième livraison. Celle-ci donne le résultat des fouilles en 1901. Elle comprend trois parties : 1° Recherches sur la voie de Carnuntum à Vindobona et sur deux autres voies ; constructions découvertes le long des voies (tours appartenant à la défense du *limes*, tombeaux) ; 2° Fouilles dans le camp de Carnuntum (rues secondaires) ; découvertes de monnaies, de débris d'armes ou d'instruments, de quelques poteries sigillées ; briques avec l'estampille des légions II, X, XIV ; 3° fouilles dans le jardin zoologique de Petronell. Aucune des trouvailles signalées dans ce fascicule n'a grande importance. Le morceau le plus curieux est un médaillon en bronze, appartenant à une cuirasse, et représentant un Ganymède.

R. C.

Das Kunstgewerbe in Elsass-Lotringen. 1re année, 3e livraison, avril-mai.

Ce numéro contient un article intéressant sur le Musée de Metz par M. Keune, conservateur du Musée. Cette étude, qui fait connaître, dans une vue d'ensemble, les collections et leur importance est accompagnée d'un certain nombre d'excellents *similis*, représentant des objets et des monuments figurés antiques et modernes. Il y a là des documents archéologiques dont on n'avait point encore de bonnes reproductions.

R. C.

Dom. H. Leclerq. **Les Martyrs.** II. *Le troisième siècle. Dioclétien.*

Dans le numéro de mars-avril dernier j'ai rendu compte du premier volume de cette publication et j'ai insisté surtout sur les qualités de critique dont l'auteur a fait preuve. Il a suivi la même méthode dans le second volume, divisant les passions en deux catégories : celles qui sont authentiques et celles qui contiennent des éléments apocryphes plus ou moins abondants ; mais non pas avec autant de rigueur. Je n'en veux pour preuve que l'aveu qui lui échappe (p. 493) : « Nous avons jugé devoir faire une exception en faveur des actes de saint Saturnin, des deux martyrs de la persécution de Dèce, etc., à la règle que nous nous sommes imposée de distinguer les ouvrages authentiques des écrits non historiques. Les pièces qui viennent d'être mentionnées nous ont paru dignes d'être placées parmi les témoins d'une littérature sincère et exempte de falsifications. » Pourquoi cette place faite à la fantaisie dans une question scientifique ?

La préface contient une étude sur les chrétiens condamnés aux mines et une dissertation sur la façon dont le christianisme fut envisagé dans l'empire romain. Celle-ci explique très clairement et très doctement l'opposition qui existait entre le christianisme et la société païenne et dont devaient forcément sor-

tir les persécutions. La première constitue une utile contribution à l'histoire de l'exploitation des mines dans le monde romain. Mais quelle singulière exagération que celle-ci (p. XLIX) « : Il existe encore de nos jours des *reliques de ces martyrs* : ce sont les matériaux extraits *par eux* des gisements de la Grèce, de la Sardaigne, etc. et qu'on expédiait dans les *emporia* de Rome » ! Reliques, en tous cas, singulièrement anonymes !

R. C.

Theodor SCHREIBER. **Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen** (extrait des *Abhandlungen* de l'Académie de Saxe). Leipzig, Teubner, 1903. Gr. in-8, x-312 p., avec 13 planches et de nombreuses gravures dans le texte. Prix : 12 mark.

M. Th. Schreiber commence par établir, à l'encontre des doutes exprimés par M. Bernoulli, l'authenticité de l'inscription sur l'hermès d'Alexandre le Grand au Louvre. La ressemblance de ce portrait idéalisé avec l'Apoxyomène autorise à en attribuer formellement l'original à Lysippe. En outre, une statuette de bronze du Louvre prouve que cet original faisait partie de la grande et célèbre statue qui représentait Alexandre armé de la lance. Mais Lysippe avait sculpté d'autres images du roi de Macédoine; M. Schreiber croit reconnaître la copie d'un portrait d'Alexandre plus jeune, par le même artiste, dans une petite tête en marbre trouvée à Alexandrie. Le type attique d'Alexandre, influencé par celui des éphèbes de Praxitèle, est représenté surtout par une tête du British Museum et une autre (inédite) de la collection Sieglin. A Léocharès M. Schreiber rapporte la tête de Chatsworth (*Journal of hellenic Studies*, 1901, pl. 9) ; quant aux têtes d'Alexandre-Hélios (Barracco, Capitole, Boston), il admet, avec M. Helbig, que l'original en remonte à Charès de Lindos. Les têtes dites d'Alexandre, découvertes à Magnésie et à Priène, n'ont, suivant lui, aucune valeur iconographique, non plus que l'Alexandre du sarcophage de Sidon, qui serait copié sur les monnaies d'Alexandre à l'effigie d'Hercule jeune. Cette dernière hypothèse, déja proposée deux ou trois fois, me semble tout à fait inadmissible, car si les modernes ont pu croire à tort que les monnaies d'Alexandre offraient son image, l'auteur du sarcophage de Sidon pouvait d'autant moins tomber dans cette erreur que l'usage des monnaies iconiques est postérieur à son temps. M. Schreiber a publié, dans son intéressant mémoire, nombre de documents inédits, entre autres deux statuettes de la collection Dimitriou à Athènes représentant Alexandre et Héphestion, un Alexandre en Hermès découvert en Égypte, etc. Bien que je ne sois pas d'accord avec toutes les conclusions de son travail, je suis heureux de rendre hommage à sa vaste et solide érudition; toute recherche ultérieure sur l'iconographie d'Alexandre le Grand, dont les matériaux sont loin d'avoir encore été tous publiés, devra prendre pour point de départ et pour base l'étude du professeur de Leipzig.

S. R.

Portugalia. Materiaes para o estudo do povo portuguez. Tome Ier, 4e fascicule, p. 665-886. Gr. in-8, Porto, 1903.

Ce quatrième fascicule d'un recueil consacré à l'archéologie portugaise com-

plète le tome Ier, qui forme un ensemble de près de 900 pages gr. in-8, illustrées de très nombreuses gravures. Faudra-t-il désormais compter la langue de Camoëns parmi celles qu'un archéologue doit pouvoir lire? Ce qui est sûr, c'est qu'on ne *devine* pas le portugais à l'aide du latin; il y faut un dictionnaire. Pourquoi les auteurs ne publient-ils pas, à l'exemple des savants scandinaves, des résumés en français de leurs travaux?

Dans le fascicule que nous annonçons, il est beaucoup question des dolmens et, à propos d'un groupe de ces monuments dans la province de Traz-os-Montes, d'une série bien extraordinaire de pierres sculptées et gravées, toutes reproduites d'après des dessins. A la suite de pierres à cupules, on trouve des silex en forme d'hommes et d'animaux, des pierres sur lesquelles sont gravées, à la pointe, des figures d'animaux (entres autres l'éléphant?) et des inscriptions à *facies* mi-celtibérien, mi-égéen. Jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à preuve formelle du contraire, je considère ces pierres sculptées et gravées comme le produit d'une mystification. J'aimerais connaître, à ce sujet, l'opinion des autres savants du Portugal.

Sous la rubrique *Varia*, on trouvera, à la fin de ce volume, quantité de renseignements du plus grand intérêt sur l'archéologie ancienne et moderne, sur le folklore, les superstitions populaires, etc.

S. R.

R. Delbrück. **Die drei Tempel am Forum holitorium in Rom.** Publié par l'Institut allemand, Rome, 1903. In-4°. 80 p. et 6 planches.

Le *Forum holitorium* était limité au sud par le mur de Servius, à l'ouest par le théâtre de Marcellus, à l'est par deux grands portiques dits *Porticus Minuciae*. A l'époque impériale, il y avait là quatre temples, ceux de Janus, de Spes, de Juno Sospita et de Pietas. M. Delbrück s'est proposé d'en déterminer l'emplacement et d'en étudier les restes. Pour le temple de Janus, voisin de la Porta Carmentalis (Festus, 285, 5), il ne peut guère y avoir de doute; quant aux trois autres, M. Delbrück les range dans l'ordre suivant (du sud au nord): *T. Spei, Pietatis, Junonis*, mais en reconnaissant que la preuve des identifications n'est pas faite. Non seulement M. Delbrück a transcrit *in extenso* et commenté les textes classiques relatifs à ces édifices, mais il a réuni les témoignages des archéologues modernes à leur sujet et, avec l'aide d'un architecte italien, De Franceschi, relevé tous les vestiges encore apparents dans les constructions voisines. Enfin — et c'est là la partie la plus considérable de son mémoire — il a essayé de préciser la place des trois petits temples du *Forum holitorium*[1] dans l'évolution de l'architecture romaine, laquelle comprend trois périodes: 1° Période du tuf ou étrusque; 2° Période des influences hellénistiques d'Asie Mineure, qui s'exercent à Rome depuis 200 environ av. J.-C., sans éliminer complètement les éléments étrusques; 3° Période du triomphe des influences hellénistiques à Rome et dans le reste de l'Italie. Vers 200 av. J.-C., comme

1. Il ne reste rien de celui de Janus. Le temple de Spes peut avoir été construit vers 250 par un architecte non hellénisé; les deux autres sont plus récents et présentent une fusion des traditions italiennes avec le style grec.

l'attestent deux des temples en question, qui sont d'ordre ionique, on construisait à Rome suivant des plans italiens, mais déjà avec une décoration hellénique. Ce résultat est à rapprocher de celui que suggère, en France même, l'étude de l'architecture de la Renaissance, où les influences italiennes s'accusèrent dans la décoration longtemps avant d'avoir éliminé, dans les élévations et les tracés, la tradition gothique[1]. L'architecture romaine, dit M. Delbrück, ne fut entièrement hellénisée que sous Auguste; ne pourrait-on pas dire que la romanisation de la nôtre s'est accomplie seulement sous Louis XIV?

S. R.

Bulletin de la Société archéologique de Sousse, paraissant deux fois par an. 1er semestre, n° 1. Sousse, Imprimerie Française, 1903.

Ce n'est pas avec une satisfaction sans mélange qu'on peut annoncer la publication d'un périodique nouveau relatif à l'archéologie de l'Afrique du Nord. Toutefois, il faut reconnaître que Sousse (Hadrumète) est un centre important de découvertes et de recherches, que l'existence d'une Revue locale éveille beaucoup d'activités et d'émulation, enfin que le Dr Carton, secrétaire général de la nouvelle Société et rédacteur en chef de son organe, a toutes les qualités nécessaires pour en assurer le succès.

Parmi les articles publiés dans le premier numéro, je signalerai les suivants : P. Chery, *Henchir Zembra* (*Ulizippira*?) ; Dr Carton, *H. Sidi Khalifat* (*Aphrodisium*?); H. de Villefosse, *Lettre sur une inscription de Thysdrus conservée au Louvre* (*C. I. L.*, VIII, 10500); R. Cagnat, *Note sur le prix des funérailles chez les Romains* (prix moyen à Sousse : 100 deniers); R. P. Delattre, *A l'amphithéâtre de Carthage*; De Bray, *Trouvailles de monnaies du* IIIe *siècle à l'Enfida*; Dr Deyrolles, *Les Haouanet du Djebel Behelil* (intéressantes gravures, entre autres celle d'un personnage à tête de cerf peint à l'intérieur d'une crypte); Dr Carton, *Inscriptions de Thiburnica*; Ordioni, *Statuettes et lampes du Musée du IVe tirailleurs à Sousse* (p. 75, Aphrodite du type dit *Monocnème*); Hannezo, *Notes historiques sur Sousse* (bon résumé chronologique jusqu'en 439 ap. J.-C.; sera continué).

S. R.

Al. Gayet. **Notice relative aux objets recueillis à Antinoë en 1902-1903.** Paris 1903, chez E. Leroux.

Cette petite brochure (44 pages) contient, exposés rapidement, les principaux résultats des fouilles de M. Gayet dans les nécropoles d'Antinoë, au cours de sa dernière campagne. Comme les années précédentes, cet heureux chercheur a exhumé un grand nombre de cadavres, recouverts de leurs vêtements ; ceux-ci paraissent plus riches que ceux qu'on nous avait montrés antérieurement ; ils constituent, en tout cas, de nouveaux documents très intéressants pour l'histoire du costume et de la décoration des étoffes. La découverte la plus cu-

1. En Italie même, la Chartreuse de Pavie prouve que l'on pouvait employer le décor antique dans l'esprit de l'art du XIIIe siècle.

rieuse à un autre égard est celle que M. G. a faite dans la région ou était ensevelie la soi-disant Thaïs dont les journaux ont tant parlé, mais à un niveau inférieur. Il a trouvé là 18 corps de femmes juxtaposés, vêtus des mêmes robes et des mêmes mantelets; toutes portaient sous leur linceul une palme non tressée; et les suaires de grosse toile rousse étaient fixés par des bandelettes où se lit l'inscription Εὐψύχι 'Αντίνοε. Il semble que ce soient des membres de quelque confrérie constituée sous le vocable d'Antinoüs.

R. C.

Harvard studies in classical philology. Greenough memorial volume. Cambridge (Mass.), 1903. In-8, 176 p. et 96 planches.

En tête de ce volume figure une dédicace en distiques à B. Greenough, *sodali nuper amisso*, accompagnée d'un portrait de ce savant. M. W. Fowler présente ensuite des observations sur la IVe Églogue de Virgile; il revient à la vieille théorie, suivant laquelle le poète aurait voulu célébrer la naissance d'un fils d'Auguste et aurait été trompé par l'événement, l'enfant attendu ayant été une fille. Il y a de bonnes remarques sur les quatre derniers vers, fondées sur le passage de Servius : *Proinde nobilibus pueris editis in atrio domus Junoni lectus, Herculi mensa ponebatur*. Junon et Hercule sont les *dii conjugales*; le sens du mystérieux passage serait donc : « L'enfant qui ne sourira pas à sa mère ne méritera pas la faveur des divinités qui ont présidé à l'union de ses parents ». Il est aussi intéressant de rapprocher du *qui non risere parentes* ce passage de la *Vie de Virgile* par Suétone : « *Ferunt infantem.... neque vagisse* et adeo miti vultu fuisse *ut haud dubiam spem prosperioris geniturae jam tunc daret.* » Du reste, je n'ai pas été du tout convaincu par les objections que M. Fowler fait à ma théorie sur le caractère éminemment orphique de l'églogue (*Rev. de l'hist. des relig.*, vol. XLII, p. 365).

Suit un excellent mémoire de MM. K. E. Weston et J. C. Watson, accompagné de nombreuses planches, sur les manuscrits illustrés de Térence. L'un des auteurs allègue de bonnes raisons pour faire admettre que les miniatures ayant servi de modèles à celles que nous possédons ne sont pas postérieures au IIe siècle ap. J.-C.

Ce volume des *Harvard studies* est le 14e de la série; il est fâcheux que ce recueil, d'une réelle valeur, soit peu répandu dans les bibliothèques de l'Europe.

S. R.

Science et religion. Études pour le temps présent. — I. V. Ermoni, *La Bible et l'archéologie syrienne*. In-16, 64 p. Paris, Bloud, 1904. — II. L. Bréhier, *Les origines du crucifix dans l'art religieux*. In-16, 64 p. Paris, Bloud, 1904. — III. G. Dottin, *La religion des Celtes*. In-16, 64 p. Paris, Bloud, 1904 (chaque volume se vend 0 fr. 60).

Les trois excellents petits volumes à douze sous que nous annonçons font partie d'une collection apologétique; mais ils sont rédigés dans un esprit strictement scientifique et, n'était le titre commun, on ne se douterait pas qu'ils soient destinés à la défense d'idées préconçues. Peut-être, d'ailleurs, a-t-on

laissé aux auteurs toute liberté; le fait est qu'ils ne paraissent point avoir abdiqué en quoi que ce soit leurs droits d'historiens et de savants.

I. M. Ermoni est bien connu des lecteurs de la *Revue Biblique*; il a réuni, avec citations à l'appui, une foule de renseignements relatifs à la religion, à l'anthropologie, à l'ethnographie et à la géographie de la Syrie. C'est l'équivalent, avec l'appareil érudit en plus, d'une partie du volume anglais intitulé *Bible Helps*, qui a rendu et rend encore de si grands services. L'absence d'un index est fort à regretter; celui qui cherchera des renseignements sur les *Kelabim* du *Deutéronome*, par exemple, aura difficilement l'idée de recourir au chapitre sur les sacrifices (p. 25). A ce propos, je m'étonne que M. Ermoni continue à considérer les *Kelabim* comme des prostitués sacrés; je croyais avoir établi que c'étaient des chiens guérisseurs.

II. M. Bréhier a relevé, dans Grégoire de Tours, un texte fort important pour l'histoire du crucifix, qui paraît en démontrer l'origine syrienne. Ce sont les artistes orientaux, peut-être les moines syriens, qui ont introduit le Crucifix dans l'art religieux du christianisme. Ce changement a été favorisé par une controverse théologique : il s'agissait de réagir contre la tendance symboliste à outrance qui éliminait l'élément humain de l'histoire de la Passion. M. Bréhier devrait rééditer son opuscule en l'accompagnant de quelques gravures; c'est un travail d'une réelle valeur.

III. J'en dirai autant de celui de M. G. Dottin, qui, le premier, a donné un précis bien informé et bien documenté de ce que l'on sait actuellement des religions celtiques. Sa brochure est, à cet égard, fort supérieure au résumé, d'ailleurs si clair et si élégant, publié par M. Bloch dans son *Histoire de la Gaule romaine*. Bien entendu, il ne faut pas y chercher beaucoup de détails; ainsi, sur la déesse Epona, M. Dottin se contente de moins de six lignes. Mais comme il renvoie partout non seulement aux livres spéciaux, mais aux articles de périodiques, ceux qui le prendront pour guide n'auront point de peine à apprendre désormais en quinze jours ce que j'ai mis, pour ma part, plusieurs années à connaître. Le succès de ce petit livre est assuré; je serais heureux d'y contribuer en l'annonçant.

S. R.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES
RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Juillet-Décembre

1° PÉRIODIQUES

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, 1903.

P. 26 et suiv. B. Powell. Inscriptions grecques de Corinthe.

P. 47, n. 23.

213) ЄIC ТУПОN ЄIMЄРОЄNТА IΘУNОРОС АNΘУПАТОIО
НРПАСЄ ТIС МОРФНN ТηΔ ЄNЄГАУΨЄ ΛIΘΩ
МОРФНN ΛΑΟТОМОС МЄNЄН МЄIМНСАТО ТЄХNН
ЄΛΛΑΔI КОСМОN ОΛОN МНТРI ХАРIΖОМЄNОС
σТНСЄ ΔАГАССАМЄNОС МIN АМУМΩN ЄУТУХIАNОς
АNТI КАСIГNНТОУ ЄУ ΔIЄПΩN ЄФУРНN
Ψ B

l. 7 : ψ(ηφίσματι) β(ουλῆς).

Ithynor et Eutychianus furent successivement proconsuls d'Achaïe. Date inconnne.

P. 50, n. 24 (voir à la page suivante le n° **214**).

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE (nouvelle série), t. IV, 1902-1903.

P. 138-145. W. Wavre. Inscriptions d'Avenches.

P. 139.

215) Q · OTACIL*io* QVIR · POLLIN*o* Q · OTACIL*i* *q*.
f · CERIALIS *f*ILIO · OMNIBVS HONORIBVS
*apu*D · SVO*s* · INV.....OT.....IMMVNITA*t*EM
. . O . . . . . ON . . . . . .

P. 141.

ARCHAEOLOGIAI ERTESITŐ, 1902.

P. 289. Th. Mommsen. Sur l'inscription relative à Valerius Dalmatius (*Ann. épigr.*, 1902, n° 245); fac-simile hors texte.

216) Q · O*tacilio*
SAC.....
HEL*vetii*

ID., 1903.

P. 61. J. Ornstein. A Szamos-Ujvár.

217) IOVI M MARTI

P. 63. Kuzsinsky. A O-Szöny.

218)
Vexillatio leg(ionis) XIIII g(eminae) Martiae.

ARCHIV FÜR LATEINISCHEN LEXIKOGRAPHIE UND GRAMMATIK, t. XII, 1901-1902.

P. 255-280. W. Heraeus. La langue parlée par les soldats romains (grand usage des inscriptions).

ID., t. XIII, 1902-1903.

P. 119 et p. 181. E. Lattes. Mots étrusco-latins dans les inscriptions latines.

P. 193. Ed. Wölfflin. Suétone et le monument d'Ancyre.

ARCHIV FÜR PAPYRUSFORSCHUNG UND VERWANDTE GEBIETE, t. I, 1901.

P. 445-449. A. Stein. Les *juridici Alexandreae*, d'après les papyrus et les inscriptions.

P. 450-467. P. Vjereck. Observations sur les ostraka du musée de Berlin publiés par Wilcken.

ID., t. II, 1902-1903.

P. 70-78. F. G. Kenyon. Phylae et dèmes dans l'Égypte gréco-romaine, d'après les papyrus et les inscriptions.

214)
ΓΝ ΚΟΡΝΗΛΙΟΥ ΤΙΒ ΚΟΡΝΗΛΙΟΥ ΠΟΥΛΧΡΟΥ ΥΙΟΝ ΦΑΒΙΑ ΠΟΥΛΧΡΟΝ ΣΤΡΑΤΗΓΟΝ
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΚΟΡΙΝΘΙΩΝ ΠΕΝΤΑΕΤΗΡΙΚΟΝ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ ΚΑΙσαΡΕΙΩΝ ΙΣΘΜΙΩΝ ΑΡΧΙΕΡεα
ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ ΚΑΙ ΕΛΛΑΔΑΡΧΗΝ ΑΠΟ ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΤΩΝ ΑΧΑΙΩΝ ΣΥνεδΡΙΟΥ ΔΙΑ ΒΙΟΥ ΗΠΕΙΡΟΥ
ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΑΙΓΥΠΤΟΥ ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣ ΔΙΚΑΙΟΔΟΤΗΝ ΑΡΧΟΝτα τοῦ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΟΥ ΚΑΙ ΙΕΡΕΑ
ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΟΥ ΑΛΛΑΣ ΤΕ ΜΕΓΑΛΑΣ ΔΩΡΕΑΣ ΕΠΙΔΟΝΤΑ ΚΑΙ ΤΗΝ ΑΤΕΛειαν ΤΗ ΠΟΛΕΙ ΠΑΡΑΣΧΟΝΤα
ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΑ ΦΡΟΝΤΕΙΝΑ Η ΑΔΕΛφη

P. 427-452 et p. 561-571. Seymour de Ricci. Bulletin épigraphique de l'Égypte romaine. Inscriptions grecques (1896-1902); tous les textes sont transcrits, avec bibliographies abondantes; lectures nouvelles; 151 numéros; quelques textes inédits.

P. 431. Provenance inconnue.

219)

Ὑπὲρ αὐτοκράτορος
Καίσαρος Θεοῦ υἱοῦ Διὸς
Ἐλευθελιον Σεβαστοῦ
ἐφ' ἡγεμόνι Ποπλίου Ὀκταείου
5 ἐποίησαν βαστοφόλου· Ἡλιω....
. . . . α . . αρριοτο
Τῦβι κη'

l. 3 : lire Ἐλευθερίου; l. 4 : lire Ὀκταουίου; l. 5 : lire παστοφόροι; date : 1-3 ap. J.-C.

P. 432. A Koptos.

220) Ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος Σεβα[στοῦ] L ι[illegible] Φαῶφι ια'
Παρθένιος Παμίνεως προ[στάτης Ἴσιδος].

Date : 23-33 octobre.

P. 433. Provenance inconnue.

221)

Ὑπὲρ [Τιβε]ρίου Κλαυ[δίου]
Καίσαρος Σεβαστοῦ Γερμα[νικοῦ]
αὐτοκράτορος Πιτυ . . . .
Παήσιος ἱερεὺς Κ[υνὸς]
κεφαλήου [θ]εοῦ μεγίσ[του]
οἰκοδόμησεν τὸ περίβ[ολον]
τοῦτο εὐσεβείας χά[ριν]
L θ' Μεχεὶρ ε' ἐπ' ἀγ[αθῶι].

Date : 30 janvier 49.

P. 443. A Herakleopolis Magna. Sceau circulaire en argile :

222) Ἀρωματικῆς Ἀντωνίνου Καίσαρος τοῦ κυρίου.

P. 447. A Redesieh.

223)

. . . ι⟨ο⟩ς Κρισπῖνος στρα
[τιώ-]ης χώρτης α' Λυ⟨σι⟩τα
[νῶν] ⁂ Σερήνου ἐν ὀνίροιο
. . . . ν τὸ συνπόσι⟨ο⟩ν ποιῆσαι
5 [τοῦ κ]υρίου Σεράπιδος
[καὶ ε]ὐχαριστήσας ἐποίησα
ἐπ' ἀγαθῷ.

l. 3 : ⁂ = ἑκατονταρχίας; ὀνίροιο pour ὀνείροις.

Au verso, à la pointe :

Μάρκου Αὐρηλίο[υ]
Κομμόδου Καίσα[ρος]
ἐπὶ Οὐαλερίωι Φή[στωι?]
ἐπάρχῳ κά[στρων?]

Date : 180-192.

P. 450. A Kom-el-Hisn.

224)

Αὐτοκράτορα Κ[αίσαρα]
Μᾶρκον Αὐρή[λιον]
Ἀντωνεῖ[νον]
Εὐσεβὴν Εὐτυχὴ[ν Σεβαστὸν]
ἡ πό[λις]
διὰ Μάρκου Αὐρη[λίου
. . . . . .

Date : 218-222. Il s'agit de la ville de Naucratis.

P. 451. A Antinoe (Cheikh-Abadeh).

225)

Ὑπὲρ νίκης [αἰωνίου]
τῶν κυρίων ἡμ[ῶν Κάρου Πε]
ρσικοῦ καὶ Καρίν[ου καὶ Νουμερ]
ιανο[ῦ . . . .

Les noms propres martelés. Date : 282-283.

P. 562. Provenance inconnue.

226)

ΟΟΟΙΚΙΠΟ

[Μ(άρκος? Αυρή]λιος Σωκρατικὸς ἐπίτροπος . . . .
ἑκάστου τὴν συνοικίαν σὺν τῇ ἀκτῇ . . .
ἐν τῷ οἴκῳ ἀπὸ θεμελίου κατεσκεύασεν . . . .
ΙΙΑ . . . ΑΙΛΙΟΥ Εὐτυχ[οῦς Εὐσ]ηβοῦ[ς].

P. 564. A Ptolémaïs ou Alexandrie.

227)

Ἡρακλεῖ Καλλινίκῳ
ἡ πόλις διὰ Αἰλίου Δη
μητρίου υἱοῦ Αἰαίου
Σεραπίωνος [ῥ]ήτορος
λογείων προγ⟨ό⟩νων

l. 3 : Αἰλίου.

Ibid. Provenance inconnue.

228)

Θεὸν μέγαν Ἑρμῆν
Τρισμέγιστο[ν]
Γάιος Ἰούλιος Σεουῆρο[ς]
λεγ(εῶνος) β' Τρ(αιανῆς) Ἰσχυρᾶς
Γορδιανῆς εὐχ[αρ(ιστήσας)]
ἀνέθηκα.

P. 565. A Kom-el-Gizeh.

229)

. . . Λε]υκίωι Ἀντωνίωι Πέδωνι
[. . . . . Καίσ]αρος ἀπελευθέρου Κοαρτίωνος
[στρατηγῶι νόμο]υ Μενελαίτου πλησίον τοῦ
[Σαίτου χαίρειν· ἱ]ερὸν Ἀφροδίσιον καὶ ἐργαστήρια
. . . . . ἀπὸ τῶν ἔνπροσθεν χρόνων μέχρι
[ταύτης τῆς ἡμέ]ρας, βουλόμενος δὲ προσκτίσαι
[ἔνθαδε καὶ ζ]υτοπόλιον ἐπ' εὐεργεσίαι τοῦ
. . . . ρηθηναι καὶ τοῦτο εἶναι ἀτελές.

P. 570. Provenance inconnue.

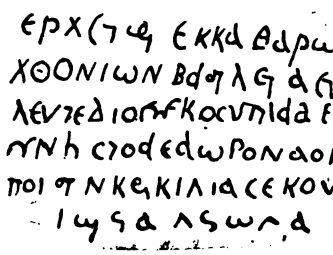
230)

Ἀνενεώθη ἡ πόρτα
ἐπὶ Παυλακίου τοῦ με
γαλοπρ(επεστάτου) κόμ[η]τος κ/ τοποτ/
φααρι: αστουσανο.φ
δουκὸς Φαῶφι . . . ἰνδ(ικτίονος).

ATENE E ROMA, 1903.

P. 162. D. Comparetti : tablette d'or portant une invocation orphique, trouvée aux environs de Rome.

231)



ἔρχεται ἐκ καθαρῶν καθαρὰ
χθονίων βασίλεια, Εὔκλεες, Εὐβουλεύ τε, Διὸς τέκος ἀπα(λ)ά. Ἔχω δὲ Μνημοσύνης τόδε δῶρον ἀοίδιμον ἀνθρώποισιν Καικιλία Σεκουνδεῖνα νόμῳ αἰεὶ διαγεγῶσα.

THE ATHENAEUM, 26 septembre 1903.

P. 420. Haverfield. Trouvé à Caerwent.

232)

LEG · LEG · I
NG · ROCONS
PROVINC · NAR
RBONENSIS
EG NG RRRoVI
LVGVDVNEN
EX DECRETO
ORDNIS · RES
PVBL CIVIT
SILVRVM

l. 2. *leg(ato) leg(ionis) I[I] Aug(ustae)*; l. 6 : *leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) provi(nciae)*.

BEITRAEGE ZUR ALTEN GESCHICHTE, II, 1902.

P. 440-465. A. Schulten. Suite de ses études sur les noms et tribus italiques (noms terminés par *-iedius*, *-edius*, *-idius*).

ID., III, 1903.

P. 74-84. E. Kornemann. Nouvelles observations sur le monument d'Ancyre.

P. 235-267. A. Schulten. Suite et fin de ses études sur les noms et tribus italiques.

P. 323-325. E. Kornemann. Les diocèses de l'*Hispania citerior* (grand usage des inscriptions).

BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, 1902.

P. 155. Fita. Inscriptions d'Espagne.

P. 256. Valverde y Perales. Inscription trouvée à 10 kilom. à l'ouest de Baena.

233) C · LIVIO · M · F · QVIR
SEVERINO
D · D · M · M · IPSCENSIS
M · LIVIVS · GRACCHVS
PATER
HONOREM · ACCEPIT
IMPENSAM · REMISIT

l. 3 : *d(ecreto) d(ecurionum) m(unicipes) m(unicipii).*

ID., 1903.

P. 131 et suiv. Fita. Inscriptions d'Espagne.

P. 207. Id. Inscription d'Astorga.

234) B A E B I V S
LATRO · NIG
RI · F · VXAMA
I B A R C E N S
IS · AN · XIII
H · S · E

l. 3 : *Uxama Ibarcensis*, natif d'Uxama Ibarca. Ptolémée cite Οὔξαμα Βάρκα.

P. 233 et suiv. Rosa de Luna. Inscriptions funéraires.

P. 281 et suiv. Fita. Inscriptions diverses.

P. 305. A Logrono.

235) MERCVRIO
COMPETALI
FLAVIVS
FLAVINVS
VETERNVS
V · S · L · M

Cf. *C. I. L.*, II, 5810.

P. 392 et suiv. Id. Inscriptions de la province d'Orense.

P. 397.

236) POPILIVS · HI
RSVTVS · FLAVI · NE
ANDIECI · F · LANCI
Ɔ · DOMO · VA
COECI · AN · XXXII
H · S · E

Popilius Hirsutus Flavi Neandieci f(ilius) Lancic(um) domo Vacoeci. Pour le nom indigène Lancicum cf. *C. I. L.*, II, 3088.

P. 446 et suiv. Id. Autres inscriptions de la même région.

P. 450. A Linarès.

237) DEAE · NEMe
SI
DEC · FONTEIVS
APOLAVSTVS
CVM · SVIS
V · L · A · S ø

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1903.

P. 181 et suiv. R. Cagnat. Inscriptions funéraires de Sousse.

P. 182, n. 3.

238) D · M · S ·
L · CALPVRNIVS
FVRNARIVS VIXIT
ANNIS · L^X ET BENE
VIXIT ET AD FVNVS
EIVS EROGATI X̄ C ·

P. 184 et suiv. Zeiller. Inscriptions d'Afrique.

P. 199. A Hencher-Rechig (au sud-ouest de la Tunisie, non loin de Feriana).

239) IMP CAIS (*sic*)
M · ANTO
NIO · GORDI
ANO · PIO · FELI
CI · AVG · ET
TRANQVIL
LINAE · AVG · VX
ORi eIVS
GENS · MVS
REG · FEC · ET
DECICAVER

l. 9 : *gens Mus(ulamiorun) Reg(iorum) fec(erunt) et dedicaver(unt).*

ID. PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Janvier, p. IV et suiv. Delattre. Inscriptions de Tunisie.

Mars, p. XIV. A Guelma.

240) AVGGG SEMPER(
)C · FL · EVCSINI · C · V · LEGATIONE · FL · CLODIANI · C · V · IVL · RVSTICIVS VESPER · CVR · R|

proc(onsulatu) Fl(avii) Eucsini c(larissimi) v(iri), legatione Fl(avii) Clodiani c(larissimi) v(iri); Julius Rusticius Vesper cur(ator) rei p(ublicae).

Juin, p. VIII et suiv. Ordioni. Inscriptions funéraires de Sousse.

P. XI. Gauckler. Dans une ruine à 8 kilom. au sud de *Bisica*.

241)
BAEATISSIMIS FLORENTISSI*misque temporibus*
DDD · NNN · VALENTINIANI · VALENTIS E*t gratiani invicti*
SSIMORVM · SEMPER · AVGGG · QVORVM · CLEM*entia ac remis*
SIONE ORBEM SVVM AVGERE POTE*st romana libertas?*
PROCONSVLATV · PAVLI · CONSTANTI *v. c. iud. sacr. cognitionum*
ET PAVLINI · V · C · IT · LEGATI · ALMAE · KARTHAG*inis resp.....*
CVM · LOCIS · OMNIBVS · AD · SE · PERTINENTIBV*s curante.....*
CVR · R · P · CASTELLI BIRACSACCARENSIVM · SVM*ptu proprio..*
EX *consensu* CIVIVM · A · FVNDAMENTIS · COEPTVM EX*truxit..*
[illegible]M SVO ORDINE *posuit et dedicavit*

P. XIV. A Mechta-Deradji (Algérie). Copie de l'abbé Gauthier.

242)
SOLIS · I O M LVNÆ
IVNONI REG MINERVÆ
VICTORIA[illegible] MERCVRIO
GENIOS LOCI
5 FORTIFOREI[illegible] ROGAIA ACI[illegible]
RI[illegible]CIOMA PRO [illegible]
IMPI[illegible]R[illegible]
M AVRELI SEVERI
ANTONINI PII
10 CAESARIS AVGVS

Solis. Lunae. — J(ovi) O(ptimo)

M(aximo), Junoni reg(inae), Minervae, Victoria[e], Mercurio, Genio⟨s⟩ loci..... Roga[t]a..... pro [salute] Imp[e]r[atoris].

P. xx. A Aïn-Kerma. Copie de M. Gsell.

243)

E X · R E S C R I P
T O D E I · P R O B I
P O S T V L A N
T E · M W · F L N I A
N O N V ND I N A S
E M A D A V C A P
E N S · I M M V N
e S V K A L · E T
I I I · I D W · C E L E
B R A N D A S · V · P
P · N · NR · DIOGENES · BENEFI
CIVM DATW SVPIERE DIGNATVS Est

Ex rescripto dei Probi, postulante Mun(atio) Flaviano nundinas Emadaucapens(es) immun[e]s V Kal(endarum) et III iduum celebrandas v(ir) p(erfectissimus) p(raeses) N(umidiae) Aur(elius) Diogenes beneficium datum sup[l]ere dignatus e[st].

Ethnique incertain.

P. xvi. Gauckler. A Béchateur (*Thisita*).

244) *s*PLENDIDISSIMAM HONOI*atissimamque*
C · TISITIAM AENEIS PVBL*icis ponderibus*?

La pierre portait TISITHAM.

Juillet, p. ix et suiv. Inscriptions de Thibaris (funéraires).

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, 1901.

P. 308 et suiv. G. Seure. Inscriptions de Thrace.

P. 313, n. 7. A Philippopoli.

245)

D	*m*
C O E L I A	*e*
V E R V S	
A COMMEN	*tariis*
PROVINC ∅	*thraciae?*
CONIVG ∅ KA	*rissimae*

P. 318, n. 19. A Stara-Zagora.

246) DOMO ΠERNA FECIT
DONEFL · MOCO DOME
STICOS DE PATRIA AR
TACIA DE VICO CALSO

Domo(m) [et]erna(m) fecit Done Fl. Moco domesticos de patria Artacia, de vico Calso.

P. 323, n. 25. A Katountza.

247) BITVS RAEBVC*ent*
I HIC SITVS EST

Ibid., n. 26. A Damianovo.

248)

D M
ANNIA D*en*
TVSTAINA VIX
ANN ∅ LVIII
IVSTVS RESCV
PORI BVL CON
IVGI ∅ B ∅ M
POSVIT

l. 6 : *bul(euta)*.

Ibid., n. 27. A Samovit.

249) D M
AVREL DRIGI
SA AVR F VIXIT
AN
VALERIA CONIV*x*
VIXIT AN XL
AEL VALENTIN*us*
FILIVS VIXIT AN
ET AEL SISSA VIX AN
AVR VITALIS
PAT BENE ME
RENTIB POSVIT

Tombe d'un *Aurel(ius) Drigisa, Aur(elii) f(ilius)*.

P. 333, n. 26. Besset. Inscription de Dorylée.

250) POS*t* OBITVM EI
VS MERITI MEMORIA
POSVIT DE PROVINCI
A TRACIA CIVITATEM
ANCIALIS ET MORI
T*u*R DOROLEVM DE
DOMNIEO MONTA
NIS VALE V*ia*TOR TVN
C LEGES ET REPAVSAS

Personnage né à Anchialos et mort à Dorylée; l. 7 : sens obscur.

IBID., 1902.

P. 161 et suiv. Chapot. Inscriptions de Syrie.

P. 161, n. 2. Antioche.

251) XVIR STIL IVDIC
Q GERMANICI
CAESARIS
LEG TI CAESARIS AVG
C IVLIVS CHRISTVS
DIOCH EQ DVPLIC

...decemviro stil(itibus) judic(andis), q(uaestori) Germanici Caesaris, leg(ato) Ti. Caesaris Aug(usti), C. Julius Christus Dio.... eq(ues) duplic(arius).

Questeur de Germanicus, sans doute en 18-19.

P. 165, n. 5. Séleucie de Piérie.

252) IMP T AELIO *ha*D*ri*
ANO ANTONINO
AVG PIO P P VEXIL LEG
IIII SCY*t et leg* XVI F F
SV*b* SVL*picio?* IVLIA
NO

l. 3 : *p(atri) p(atriae) vexil(lationes) leg(ionis) IIII Scy[t(hicae) et leg(ionis) XVI] F(laviae) F(irmae).*

P. 185, n. 29. A Cyrrhus.

253) M ΛΙΚΙΝΙΟΝ
πρΟΚΛΟΝ Π̄ ΛΕΓ
ΓΑΛΛ ΙΟΥΛΙΑ
ΓΑΙΟΥ ΘΥΓΑΤΡ
ΣΕΟΥΗΡΑ ΤΟν
ΙΔΙΟΝ ΑΝΔΡΑ

l. 2 : ἑκατόνταρχον λεγ(εῶνος) Γαλλ(ικῆς).

P. 203. A Samosate. Brique.

254) LEG · XVI FL ·

P. 205, n. 60. Près d'Aïni, sur l'Euphrate, sous un bas-relief représentant l'Euphrate.

255) LEG *iii* GAL

P. 206, n. 61. A côté de la précédente.

256) *imp. caesar* VESPASIANVS *AVG*
pont MAX TRIB POTEST IIII *imp* · X
cos III *cos* DESIGNAT ∅ V *p. p. et*
t. CAESAR VESPASIANV*s* *imp* ∅
III TRIB POTEST · II · CO*s* II DESIGN III
CENSORES DESIGNATI SV*b*
p? MARIO CELSO ∅ LEG AVG · PRO PR
p E*r* *leg* ET LEG OPVS COCHLI
*ae d*E COMMVNI *impensa* FECERVNT

Rappelle la construction d'une machine élévatoire (cf. Vitruve X, 6).

Date : mars 73.

P. 209 et suiv. Mendel. Inscriptions de Konia.

P. 214.

257) L ∅ AELIO CAESARI
IMP TRAIANI HADR*i*
ANI AVG PONTIFI
CIS MAXIMI TRIB
POT XXI IMP II COS
III P P FIL DIVI TRAIA
NI PARTHICI NEPO
TI DIVI NERVAE PRO
NEPOTI TRIB POTES
COS II COL ∅ AELIA HA
DRIANA ∅ AVG ∅

Date : 137

P. 287. De Catelin. A Kidros (sur la mer Noire, entre Amasra et Djiddé).

258) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΘΕΩ αἰΩΝΙΩ ΕΥΧΗν
CΕΞCΤΟΥ ΟΥΕΙΒΕΙ
ΟΥ ΓΑΛΛΟΥ ΠΡΕΙΜΟ
ΠΕΙΛΑΡΙΟΥ · ΕΥΕΛΠι
CΤΟC ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΤΗC
ΕΤΟΥC ΘΟΡ ΜΗΝΟC ΔΕΙΟυ
ΝΕΟΜΗΝΙΑ

Date : 21 février 115.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SOUSSE, 1903.

P. 35. Note de M. Héron de Villefosse sur l'inscription 10500 du *Corpus* (t. VIII). Corrections de détail.

P. 42. R. Cagnat. Inscription de Sousse (plus haut n° 238).

P. 45. Delattre. Inscription de l'amphithéâtre de Carthage.

P. 69. Carton. Funéraires de Sidi-Ali-bel-Kassem (*Thuburnica*).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1903.

P. 159. P. Monceaux. Commentaire de l'inscription des martyrs de Renault (*Bull. archéol. du Comité*, 1899, p. 458).

P. 190. R. Cagnat. A Beyrouth, sur un sarcophage :

Couvercle :

259)

OPP▨ THOLOMAEI ⌀ FIL ⌀ PYRBISTE ⌀ VIXIT

Lire : *Opp*[*a*] ou *Opp*[*ia*].

Bandeau de la cuve (sur une seule ligne) :

ANNIS ⌀ XXXIII ⌀ IN ⌀ XIV ⌀ KAL ⌀ OCTOB ⌀ M ⌀ ANTONIO ⌀ IIIBERO ⌀ ET ⌀ SISLI▨A ⌀ COS ⌀

Lire : *Hibero et Sisenna cos.*, 133 ap. J.-C.

P. 192. A Jditah (Coelesyrie) :

260)

PRO SALVTE
*i*MP CAES T AEL HAD ANToN
AVG PII PP LIBERORVMQVE EIVS
C AETRIVS P F FAB CRESCEMVNDVS CVM FILIS
5 PVBLIO ET SABINA ET ANTONIA FELICVLA
CONIVGE SVA · ET · L · AETRI ⌀ PHILIPPICI SABI
NIANI · PVBLI FRATRIS ET EIVS FELICVLAE
FILIO ⌀ VOTVM SOLVIT

l. 4 : peut-être faut-il lire *Cresce(n)s Mundus*.

P. 193. A Soungourlou (Bithynie).

261)

IMP
nerva CaESAR AVG *pont.*
MAX TRIB POTEST *ii*
CoS IIMP RESTITVIT PER
POMPONIVM BASSVM
LEG PRO PR
M

Lire à la ligne 4 : COS III P P, *co(n)s(ul) tertium p(ater) p(atriae)*. Date : 97-98.

P. 205. P. Monceaux. Sur un plomb de Carthage :

262)

+ CE
P Γ I
OY

Ibid. Même provenance.

Face :

263)

ΘΕΟΤ
ΟΚΕ β
ΟΗΘΗ

Revers :

ΚΩΝ
CTAN
TINΩ

BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DALMATA, 1902.

P. 168 et 169; p. 217. Estampilles sur briques acquises par le musée de Spalato.

ID., 1903.

P. 107 et suiv. Inscriptions inédites funéraires de Salona.

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, 1903.

P. 242. Delattre. Inscription trouvée à Djebba (Tunisie).

264) CONSTANTINO VICTORE AC TR | VOT
ET CONSTAN | XX
*no*BB CAES · S · FLORET · THIGIB · BVR DEVOTA

l. 3 : [*no*]*b*(*ilissimis*) *Caes*(*aribus*) *floret*?? *Thigib*(*ba*) *Bur*(*e*) *devota*.

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, 1902.

P. 89. A Baalbek, devant les propylées du temple de Jupiter :

265) *I. O.*] *M. pro sal*[*ute*] *d.* [*n.*] *imp. Antonin*[*i Pii Felicis. . . .*
....Sep]*timi*[*us*].... *bas Aug. lib. caput columnae aeneum auro inl*[*uminat*]*um votum sua pecunia l.* [*a. s.*

Ibid. Même provenance.

266) Θεῷ μεγίστῳ
Ἡλιουπολίτῃ
δεσπότῃ
[Κ]άσσιος Οὐῆρος
ἅμα Χαρείνῃ
[σ]υμβίῳ τῇ ἀξιο-
λογ]ωτάτῃ καὶ . . .
. . . . . .

Ibid. Même provenance.

267) . . . . . .
Διὶ Ἡλ[ι]οπο-
λίτῃ ὑπὲρ
τῆς σ[ωτ]ηρί-
ας Κα[ίσαρ]ος Ἁ
δριαν[οῦ, Κα]ίσα-
[ρος Τραιανοῦ]
[υἱοῦ . . . . . .

Ibid. Même provenance.

268) *I. O. M. H.*
pro salute imp.
Caes. T. Aelii Hadri-
ani Antonini Aug.
Pii p. p. Quintus Te-
dius Maximus
pro salute sua et fil(*iorum*)
et nepot(*um*) *v. l. a. s.*

Ibid. Même provenance.

269) [*imp. caes. l.*] *Septimi*[*o*] *Seve*[*ro pio pertinaci aug.*
arabico ad]*iabenico* [*p*]*arthi*[*co maximo britannico*
maximo trib. p]*ot. VII imp. XI. cos.* [*II.* . . . . .
. . . . . *ex r*]*esponso Iovis O*[*ptimi maximi heliopolitani.*

Date : 199 ap. J.-C.

P. 98. Même provenance; temple de Jupiter :

270) PRO SALVTE
IMpeRATORis
OCCVPATVM
LOCVM
SECVNDO
T · FL · SOLANI
LAMPONTIS

JAHRBUCH DER GESELLSCHAFT FÜR LOTHRINGISCHE GESCHICHTE UND ALTERTHUMSKUNDE, 1902.

P. 210 et suiv. E. Paulos. Lettres de Dom Théodore Brocq à Dom Calvet. Inscriptions de Metz connues depuis longtemps.

P. 319 et suiv. Em. Huber. Le Hérapel. Inscriptions déjà publiées; inscriptions funéraires inédites.

P. 376 et suiv. Keune. Inscriptions de l'amphithéâtre de Metz, avec fac-similés.

P. 381.

271)

[illegible]
[illegible]AGONAM
PORPHYRITEN
CVM BASI D·S·D

P. 477.

272)

D M
MACLONO
ET · CINTVS
ME · MATRI

JAHRBÜCHER DES VEREINS VON ALTERTUMSFREUNDEN IM RHEINLANDE (BONNER JAHRBÜCHER), t. CVIII-CIX, 1902.

P. 42. M. Ihm. Commentaire d'une inscription déjà connue, mais inexactement publiée, trouvée en 1818 près de Fycklinge en Suède; sceau de bronze :

273)

APOLLINI · GRANNO
DONVM · AMMILLVS
CONSTANS · PRAEF · TEMPL
IPSIVS
V S L L M

P. 80-184. J. Klinkenberg. Les monuments funéraires romains de Cologne (recueil d'inscriptions déjà connues pour la plupart).

P. 85, n. 15.

274) *C. Aiacius P. f.* | *Stel. Mango* | *hic situs est* | *vale Aiaci.*

P. 96, n. 36.

275) *Oluper. Cergaepuri* | *f. eq. alae Afrorum* | *tur. Preci Capitonis* | *ann.* $\overline{XXXX}$ *stip.* $\overline{XX}$ | *h. ex t. f. c.*

Ibid., n. 38.

276) *Romanus Atti f. Daf....* | *eq. al. Afr. tur. Firmani an.* $\overline{XXX}$ *st[ip....]* | *h. t. f. c.*

P. 134, n. 76.

277) *D. M.* | *T.i.tus* | *Gesatius* | *ticnarius* | *v(ivus) s(ibi) f(ecit).*

Lire : *tignarius.*

P. 143.

278)

LVPVLO
Ɔ · LEG · H
E C

l. 2-3 : *c(enturio) leg(ionis), h(eres) e(rigendum)* ou peut-être seulement *f(aciendum) c(uravit).*

P. 185-238. R. Weynand.

Forme et décoration des pierres funéraires romaines dans la région du Rhin au Ier siècle (les inscriptions, déjà connues, sont transcrites).

P. 246. Oxé. Inscription de Sechtem, entre Bonn et Cologne :

279) C · APRONVS ·
APER · VOTO
SVSCEPTO
MERCVRIO
PONEM · V · S ·
L Ø M

ID., t. CX, 1903.

280)

P. 70-109. P. Steiner. Sur une fabrique de briques romaines près de Xanten. Estampilles de la *legio VI Victrix pia fidelis*, de la *legio XV Primigenia*, de la *legio XXII Primigenia*, de la *legio XXX Ulpia*, de la *cohors II Britonum*. Liste d'autres estampilles trouvées antérieurement dans la même contrée.

P. 110-121. G. Mestwerdt. Marques de potiers dans la collection Kam à Nimègue.

P. 150. H. Lehner. Inscription de Remagen (cf. ci-dessus n° 139).

P. 176. Marques de potiers des environs de Bonn.

P. 188-202. H. Lehner. Observations sur les fabriques de terres cuites romaines à Cologne, d'après les inscriptions, déjà connues, que portent ces statuettes (cf. ci-dessus, n° 146).

P. 359-361. J. Klinkenberg. Sur plusieurs inscriptions funéraires de Cologne, déjà publiées.

JAHRESHEFTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, t. VI, 1903, 1re livraison.

BEIBLATT. P. 1 et suiv. Von Premerstein et N. Vulic. Inscriptions de Serbie et de Macédoine.

P. 14, n. 16. A Kostolac (Viminacium).

281) E G N A T I V S
M A R I N I A N V S
LEG · AVG · PR · PR

Le légat Egnatius Marinianus n'est pas connu ; il se rattache à l'empereur Gallien par le côté maternel.

Ibid., n. 17. Même provenance.

282) *c fulvi*
plautiani PR PR
c · V · NECESSARII
DOMINORVM NN
FLAVIVS · CITATVS
PROC · AVGGG

l. 2 : *pr(aefecti) pr(aetorio)* [*c(larissimi)*] *v(iri)*.

P. 18, n. 21. Même provenance.

283) D M
T I B · T *e t* T I V S
E V P H *e m* I A N V S
P · P · LEG · VI*i* *c*L · HIC ·
SITV*s* *e*ST
FVLVIA C*hr*YSIS · MRI
TO PIEN*tis*SIMO

l. 4 : *p(rimus) p(ilus) leg(ionis) VI*[*I C*]*l(audiae)*.

P. 26, n. 33. A Lipljan (*Municipium Ulpianum*).

284) M · PONTIO
M F PVP VARA
NO SABINO V C ŘB
LEG · III · AVG QVEST
TŘB · PLEBS O MV
NIC · VLP OB · AV (*sic*)
TA IN REMPVB
EIVS · MERITA
BASIM E STA
TVAM · VEXTA
ĀM · FV*ria caeci*
LiA · C · F *restituit*

Copie imparfaite : l. 2 : *M. f(ilio) Pup(inia tribu) Varano? Sabino c(larissimo) v(iro) trib(uno) leg(ionis) III Aug(ustae)*; l. 5 : *o(rdo) munic(ipii) Ulp(iani) ob mu[l]ta*; l. 10 : *vex[a]tam.*

P. 28, n. 34. Même provenance.

285) F*u*r I Æ TI
VI NIACI
S · O · MVNC · VLPOR
MVLTA · EIVS · BE
NE MERITA B*a*
SIM · ET · STATV
A M · V E X A M
F V R I A · C A E C I
L I A · C · F · RE*s*
T I T V I T

l. 3 : *s(anctissimus) o(rdo).*

Bases rétablies par leur nièce Furia Caecilia (mère de Furius Octavianus, consul en 220) en l'honneur d'un *M. Pontius Varanus? Sabinus* et de sa femme *Furia Ti.....*

Cf. une inscription du même endroit (*C. I. L.*, III, 8169) dédiée à la *Fortuna domus Furianae.*

P. 29, n. 36.

286) GENIO · ILLYŘC
PRO SALVTE IMP
CAES M AVR SEVE
RI ALEXANDRI AVG
EMAMEAE AVG
SVB · CVRA ANT
*si*LVANI V E PROC
IVLIANVS VILIC
STĀ VLP TABVL
SVMPT SVO FEC
ALBINO E MXIMO
CONSVL

Date : 227 ap. J.-C. — l. 7 : *v(iri) e(gregii) proc(uratoris)*; l. 9 : *stat(ionis) Ulp(ianensis) tabul(arius).*

P. 38, n. 45. A Kumanovo.

287) FANO MG
PRO SAL AVG · N ·
APOLLONIDES
EORVND · VECT · I*l*
LYR · SER · ƆSC STI
LAM LVD QW VOVE
RĀ · ƆSC · STĀ VIZI

l. 1 : *Fano magno* ou : [*Genio stationis*] *Fanomag(nensis)*; l. 2 : *Aug(ustorum) no(strorum)*; l. 4 sq. : *eorund(em) vect(igalis) I[l]lyr(ici) ser(vus) c(ontra)sc(riptor) st(ationis) .... quam voverat c(ontra)sc(riptor) stationis Vizi(anae).*

A droite, en monogramme :

VIZI
ANVS

Vizianus.

A gauche :

GENTIA
NO ET
BASSO
cos.

Date : 211 ap. J.-C.

P. 42, n. 48. A Ravna (*Timacum majus*).

288)

M A R T · E Q ·
P R O S A L V T E D o
M I N O R · N N N · S E
V E R I E T A N T O N I N I
IMPP · C · A T R I V S D E C O
R A T · T R I B · C O H · I I · AVREL
D A R D · A N T O N I N I
A N A E · ∞ · E Q · L · P

l. 1 : *Mart(i) eq(uestri)*; l. 6 : *trib(unus) coh(ortis) II Aurel(iae) Dard(anorum) Antoninianae miliariae eq(uitatae) l(ibens) p(osuit).*

P. 43, n. 49. Fragment d'une inscription semblable.

Ibid., n. 50. Même provenance.

289)

T I · C L · T I · F · Q V R
M E R C V R I A L I ·
P R · C o h I M O N
C L · A R I S T O N I C E M
R I T O S V O C V M
C L A V D I o A R I S T O N I
c o L E ·
L I
S

l. 3 : *c[oh](ortis) I Mont(anorum).*

P. 45, n. 51. Même provenance.

290)

D M
T · Æ l · M R
T I A L i M E D
C O H I I A R
D A R S T P
X X I I · M E R
E · A E L l A T N A

T. Aelius Martialis était *med(icus) coh(ortis) II Aur(eliae) Dar(danorum).*

P. 47, n. 54. Même provenance.

291)

D I M V A L E R I V S I O V I N V s e x
D V C E N A R i o e q u i t u m? P R O M O
T O R Q V I X a n n o s A G I N t a
D O S P A T R o n o i m p r o M I S C V A E
F I D E N E s t o r i? s u i T E M P M O R I B V S
B E N E C O G N I T O I V s t o O F I C I O S O P E R O
S O V I B I A S I C C A E T V A M A R C E L L A E T F L A
V I A I O V I N A [illegible] S T E M [illegible] E N O B O
F A C T A M E M O r i a M f e C

l. 1 : *D(iis) I(nferis) M(anibus)*; l. 4 : *dos* = *duos*; l. 7 : *Va(leria)*; l. 8 : *ob [ab]stem[i]e nob(iliter) q(ue)?*

P. 52, n. 63 et suiv. Kostolac.

Briques des légions IIII Fl., VII Cl., des cohortes III Campestris et I Flavia Hispanorum, des *equites Dalmatae* et des *Equites sagittarii*.

292) N. 65. LEG IIII FL S DINITIO P P = *sub Dinitio p(rae)p(osito)*.

293) N. 68.
LEG IIII FL S C TATE P
= *sub cura Tate p(raefecti)?*

294) N. 70 TEGVLEGVIICL = *Teg(ularii) leg. VII Cl(audiae)*.

295) N. 74 *leg u* II CL S C VICTORINI PP = *s(ub) c(ura) Victorini p(rae)p(ositi)*.

296) N. 77. L VII S C VRSAC P FARGVTIO *Ursac(i)p(rae)f(ecti)*.

297) N. 81.
EQ DALAR SCVERACPPFMVCIANV
= *eq(uites) Dal(matae) Ar... s(ub) c(ura) Verac(i) p(rae)p(ositi)*; *f(ecit) Mucianu(s)*.

298)
N. 82 EQSACTSCIIAMCIBBM
= *eq(uites) sag(i)t(tarii) s(ub) c(ura) Italici...*

299) N. 84 CAST PINC = *Cast(ra) Pinc(iana)*.

300) N. 85 TRIC VAL P P = *Tric(ornium). Val. p(rae)p(ositi)*.

N. 86.

301) CAS VIM SC SE
*n*ECIONIS DV

Castra Vim(inacensia) s(ub) c(ura) Se[n]ecionis) du(cis).

P. 57, n. 90. Brique; même provenance.

302) F VALER*ianus tri*
BVNVS *sagittario?*
RVM HEM*esenorum*
FABRICA*m*
ORDINA

P. 85 et suiv. H. Liebl. Inscripcriptions de Dalmatie.

P. 85, n. 1. A Kistanje (*Burnum*)

303) L BODLIVS L F
POL GENIALIS
POLLENT MIL
LEG XI C P F
7 IVLI SECVNDI
ANN XXX STIP X
H F C

l. 3 : *Pollent(ia), mil(es) leg(ionis) XI C(laudiae) P(iae) F(idelis)*.

P. 86, n. 2. Même provenance.

304) M · DOMITIVS
M · F FABIA SEV
ERVS BRIXSIA
MIL LEG XI
A N N X X X
STIP VIII H S E
HERES POSVIT

JOURNAL OF HELLENIC STUDIES, t. XXIII, 1903.

P. 75-88. F. W Hasluck. Inscriptions de Cyzique; la plupart funéraires.

P. 77.

305) ΑΓΑΘῇ ΤΥΧῇ
Τῇ δοχΙΜΗ ΒΟΥΛΗ . . . .
τροφΙΜΟΥ ΑΥΡ ΞΑΝΘος?
κυζιΚΗΝΟΣ ΠΑΝΗΓυρίαρ

5 χηΣ ΤΟΝΕΑΥΤΟΥ Εὐερ
γέτην τρόΦΙΜΟΝ νεικὴ
σαΝΤΑ ΠΥΓΜΗΝ ἀνδρῶν? τὰ
μΕΓΑΛΛ ΑΣκληπιεῖα
καὶ ἀγωΝΟΘετήσαντα?

l. 5 : τὸν ἑαυτοῦ.

KORRESPONDENZBLATT DER WESTDEUTSCHEN ZEITSCHRIFT, 1903.

P. 65. A Remagen.

306) D A S M E N V S
DASI · F · BREVCVS
MIL · EX · COH VII
BREVC · ANNO XXXV
sTIP · XII · H · S · EI ·

l. 3 et 4 : *ex coh(orte) VIII Breuc(orum)*; l. 5 : *h(ic) s(itus) e(st)*.

P. 67. Même provenance. Sur un fragment de bas-relief votif à la Fortune :

307) [redacted]E COH I *f*LAVIA

P. 68. A Bermel, près de Bonn.

308) DAE FORTVNAE
M · FIRMIVS SPERATVS

P. 80. Observations sur l'inscription du pays des Péligniens reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 189.

P. 113. A Wiesbaden.

309)
IN · H · D · D · TEMP · IOVI
DOLICENO VICANI
AQVENSES · VETVST*a*
DILABSVM · DE SVO · R*es*
TITVERVNT · SVB · CV*ra*
CAREI SATVRNINI *et*
PINARI · VERI · IMP · SE*ve*
RO II ALBINO · CO*s*

l. 1 : *in h(onorem) d(omus) d(ivinae)*; l. 3 : *vetusta(te)*. — Date : 184 ap. J.-C.

P. 138. A Bingen.

310) A II A DECCAV*i*
FILIA COSSIL*la*
FIL PVSINNA · FIL
SEXTIO · FILIVS
C COIEDIVS · TREVER
CONIVX · OB · PIETATE
POSIT

P. 143. Au camp romain de Saalburg, dans les ruines d'un Mithraeum.

311)
*matri de*VM · IN · H · D · D
PR*o in*C · IMP · CAES · T · AELI
H*adr. a*NTONINI · AVG · PII · P · P
. *an*TON · AEMILIANVS · 7 · LEG
xxii · PR · P · F · PRO · SE · ET · SVIS
aede M · SVBST · ET · V · S · L · A ·

l. 1 : *In h(onorem) d(omus) d(ivinae), pr[o in]c(olumitate)*; l. 4 : *c(enturio) leg(ionis) [XXII] Pr(imigeniae) P(iae) F(idelis)*; l. 6 : *subst(ravit)*.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 1903.

P. 12. St. Gsell. Inscription chrétienne d'Henchir-Akhrib près de N'gaous (cf. ci-dessus n° 96).

P. 14-15. Même provenance. Sur un reliquaire.

Fronton :

312) HI SACS
PAƧTo
RIS MERI

Hi(c) sa(n)c(tus) Pastoris me-(mo)ri(a).

Côté du couvercle :

HIC MERIA STI PA
STORIS dEPOSI
TE SVNT IN PACE

l. 1 : *me(mo)ria s(anc)ti* ; l. 2 et 3 : *deposit(a)e sunt.*

P. 17. Même provenance. Sur un tesson :

313) HIC MERI
A SANCTI LAV
RENTI IN NoMI
dI FLORIdVS PRB ·
VoTVM IN XPO
REDDIDI

l. 1 et 2 : *me(mo)ria*; l. 3 et 4 : *in nomi(ne) D(e)i Floridus pr(es)-b(yter).*

Ibid. Même provenance. Sur un autre tesson :

314) HIC MEMORIA STI
FELICIS

l. 1 : *s(anc)ti.*

P. 19. Même provenance. Sur un reliquaire :

Première face longue :

315) HIC MEMORI
A STI IVLIANI

Petite face :

DEPO
SITE SV
T III IDVS

Deposit(a)e su(n)t III idus.

Deuxième face longue :

SEPT PRAS
EMB KIPI
RES FLORIΔV
M T

septembres. Pra(e)sk(r)ip(s)i (?) *Floridu(s).....*

P. 20. Même provenance. Sur une plaquette de mica :

316) HIC MEMORIA S
ANCTI IVLIANI
dEPOSITE SVNT XI DIE
MENSIS ÇI ANNO XVII IVSTINIANI

l. 4 : *mensis* (*VII*). — Date : 543 ap. J.-C.

Ibid. Même provenance. Sur une autre plaquette de mica :

Première face :

317) FLoRIdVS PRbIT

Lire : *pr(es)bit(er).*

Deuxième face :

VOTVM REDIDI

P. 25. Même provenance.

318) PLVTO
AVG
A DATAS
VO SOL
REDEITI

l. 1 : *Pluto(ni)*; l. 4 : *vo(tum) solv(it)* ; l. 5 : lire *reditus?*

P. 71 et suiv. E. Maynial. Observations sur l'inscription de la base Casali (musée du Vatican).

P. 117-130. A. Merlin. Inscriptions funéraires de Khamissa (*Thu-*

bursicum Numidarum) concernant la famille des Vetidii, déjà connue par d'autres textes épigraphiques de cette ville.

P. 117.

319)
IVVENTI
D · M · S ·
Q · VETIDIVS
IVVENALS
Q · FIL · OMN
BVS · HONO
RIB · FVNC
TVS · PATER
III · EQVITVM
ROMANOR ·
IN FORO · IV
RIS · PERITVS
AGRICOLA ·
BONVS · P ·
V · A · LXXX
VII · M VIII
D · XXVII ·
H · S · E

Ibid. Même provenance.

320)
HERACLI
D · M · S
L · VETIDIVS ·
MATERNVS ·
VETIDIANVS ·
EQVES · ROM
Q · VETIDI · IVVEN
LIS · QVINQVEN
NALICI · FILIVS
VTRAQ · LINGVA
ERVDITVS · P · V · A · XVIII
M · IIII · D · XXVIII · PER
MISSV · PRAESIDIS · A ·
KARTHAGINE · DE · STV
DIO . RELATIS · RELIQVIIS ·
H · S · E

P. 119. Même provenance.

321)
IVVENalIS
D · M · S
(guirlande)
Q VETIDIVS
FELIX HONO
RATIANVS ·
EQVES ROM
NVS Q VETID
IVVENALIS
QVINQVEN
NALICI FILIVS
VTRAQ LNGVA
ERVDITVS · P V
A XXI M VII HES

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE SERBE, 1903 (XXXIX), 2e série, 35.

P. 43 et suiv. Vulic, Ladek et v. Premerstein. Inscriptions de Serbie. Réédition en serbe d'un article publié dans les *Jahreshefte* de Vienne, IV, Beiblatt, p. 273 et suiv. A la p. 86 reproduction de l'inscription rapportée plus haut (n. 287) avec variantes : l. 2 : AVG ▩ N ▩ ; l. 4 : VECT · L ; l. 5 et 6 : STAT|LAMVD.

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ATHENISCHE ABTHEILUNG, 1902.

P. 269. A Alabanda.

322) Ὁ δῆμο[ς
Γάιον Ἰούλιον Γαΐου υἱὸν . . . . . .
ἀρχιερέα Ἀγαθόν[εικόν]
καὶ πάτρωνα τῆς πόλεω[ς]

P. 312. A Aigai (Edessa), aujourd'hui Wodina (Macédoine).

323) D M
P CL VALERIVS SEC
*u*NDVS VALERII F
*mi*SSVS VETERAN*us*
l e G I O N E V I I
*claudi*A MACEDONI*ca*
*mi*LITAVIT ANNOS
XXIII VIXIT ANNOS L
DIES XXVIII
CL VAL FLAVIVS ET
CL VAL PVBLIVS ET
CL LAETVS AVR ET
CL LAETVS IVLIVS
EX TESTAMENTO
H S E

Ibid. Même provenance.

324) I O M
PR SAL IMP PROCV
HOST SEXTI ET MAX
RVF'AI

Pr(*o*) *sal*(*ute*) *Imp*(*eratoris*) *Procu*(*lus*) *Host*(*ii*) *Sexti et Max*(*imus*) *Rufi*[*n*]*i*.

Ibid. Nouvelle lecture de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1901, n° 121; à la l. 1 : *Aurelius Gaza.*

P. 353 et p. 372. E. Preuner. Observations sur des inscriptions grecques et latines de Leucas et d'Ithaka déjà connues.

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, RŒMISCHE ABTHEILUNG, 1902.

P. 317. Ch. Hülsen. Sur l'inscription ligorienne *C. I. L.*, VI, 5, 2134*.

P. 322. Ch. Hülsen. Sur le bas-relief de Curtius, provenant du Forum romain, et l'inscription qu'il porte (*C. I. L.*, VI, 1468).

P. 330. Domaszewski. Sur l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1902, n° 89; lectures nouvelles et nouveaux compléments.

ID., 1903.

P. 62. Littig et Hülsen. Provient de la côte occidentale de l'île d'Elbe :

325) P · ACILIVS
ATTIANVS
PRAEF PR
HERCVLI SAN
CTO
D · D

Attianus, préfet du prétoire sous le règne d'Hadrien.

MITTHEILUNGEN DES DEUTSCHEN PALAESTINA-VEREINS, 1901.

P. 17 et suiv. Ch. Rohrer. Inscriptions de l'Est du Jourdain; la plupart funéraires, latines et grecques.

P. 18. A Djérach (Gerasa).

326) ΥΠΕΡ CΩΤΗΡΙΑC ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ

Ibid. Même provenance.

327) ὑΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΣΩΤΗΡΙΑΣ
ΒΡΕΤΕΝΝΙΑ ΕΚΑΤΟΝΘΑΡΧΗΣ ΕΠΑΝΕΛΘὼν
ΕΠΕκτιΣΕΝ ΝΑΟΝ ΔΙΟΣ ΕΠΙΚΑΡΠΙΟΥ
ΡΑΓΕΝΗΣ ΜΟΛΠΩΝΟΣ Ο ΑΥΤΟΥ ΠΑΤΗΡ ΑΡχων

P. 19. A Medouar-Nol.

328) ΕΝΘΑ
ΔΕΚΕΤΙΕ
ΑΥ ΦΛ CΕ
ΟΥΗΡΟC
ΟΥΕΤΡΑΝΟ
C ΕΤΩΝ Γ

l. 2 : κεῖτε; l. 3 : Αὐ(ρήλιος?) Φλ(άβιος).

P. 33 et suiv. Inscriptions de Gerasa, d'après les papiers de H. Kiepert ; un grand nombre déjà connues.

P. 35.

329) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΣΩτΗρίΑΣ
ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΝΠΑΝΤΟΣ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΤΗΣ
ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΟΜΟΝοίας ἀΘΗΝΙΩΝ ΑΘΗ
5 ΝΙΩΝΟΣ ΤΟΥ ΛΟύΠΟΥ γυΜΝΑΣΙΑΡΧΗ
ΣΑΣ ΤΗΝ ΠΡΩΤΙΝΗΝΟΝ ΤΟΥ ΕΡ
μοῦ καΙ ΠΛΕΣ ΤΗ ΠΟΛΕΙ ΤΑ ΑΛΕΙΜΜα
Τα ἐΔΩκΕΝ εἰς οἰκΟΔΟΜΑ/ ΤΟ ΙΕ
ροῦΔιΟΣ Ο λυμπίου ἐκ τΩΝ ΙΙδίων
10 ἀργυΡΙΟΥ ΔΡαχμΑΣ ΠΕΝΤΑ
κοσΙΑς εὐσεβείαΣ ΕΝΕΚΕΝ

l. 7 : πα[ρασχὼν?] ; l. 8 : [οἰκ]οδομ.[ῆ]ν το(ῦ).

P. 38. Grande inscription des propylées de Gérasa, souvent publiée.

P. 49-82. H. Lucas. Répertoire des inscriptions grecques de Gérasa (la plupart déjà publiées ; nouvelles lectures, avec une table méthodique).

P. 50. A Gérasa.

330) ΕΤΟΥΣ ϟP ΑΡΤΕΜΙΣΙΟΥ ΑΚ
ΥΠΕΡ ΤΗΣ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ
ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΛΕΩ
ΝΙΔΟΥ ΑΡΤΕΜΙΔΙ ΚΥΡΙΑ ΤΟΝ
5 ΒΩΜΟΝ ΕΥΣΕΒΕΙΑΣ ΚΑΙ ΧΡΗ
ΣΜΟΥ ΕΝΕΚΕΝ Β ΔΙΟΓΕΝΗΣ
ΛΕΩΝΙΔΟΥ ΤΟΥ ΜΑΛΧΟΥ

Date : 160e année de l'ère, 97 ap. J.-C.

P. 59. Même provenance.

331)

ΕΠΙ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΠΡ ΚΑΙ ΕΝΔΟ[illegible]
ΗΜΩΝ ΔΟΥΚΟϹ ΚΑΙ ΑΡΧ^{S} ΠΑΥΛΛου
ἐΠΕΤΕΛΕϹΘΗ Ο ΧΑΡΙΕϹΤΑΤΟϹ
μΑΕΙΟΥΜΑϹ ΔΙΑ ΕΝΙΑΥΤΩΝ[illegible]
5 [illegible]C[illegible]COIOY ΛΑΜΠΡ ΚΟΜ^{S} ΑΥΤΟνο
μΟΥ ΕΠΙΤΕΛΕϹΑΝΤΟϹ
ΤΩ [illegible]ΗϹΦ ΕΤΕΙ νοΕΜΒΡΙ ΚΙ[illegible]

l. 1 : μεγαλοπρ(επεστάτου) καὶ ἐνδοξ(οτάτου)]; l. 2 : ἄρχ(οντος); l. 4 : M]αειουμᾶς. Cf. *Cod. Theod.* XV, 6, 2 : *Maiumam, foedum atque indecorum spectaculum*; l. 5 : λαμπρ(οτάτου) κόμ(ητος); l. 7 : τῷ ηϹφ ἔτει : 598 de l'ère, 535 ap. J.-C.

P. 68. Même provenance.

332)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΝΕΡΟΥΑ
ΤΡΑΙΑΝΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ Δα
ΚΙΚΟΝ ΑΝΙΚΗΤΟΝ ΘΕΟΥ ΥΙΟΝ Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗ
ΜΟΣ

Ibid. Même provenance.

333)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙϹΑΡΑ ΘΕΟΥ ΤΡΑΙΑΝΟΥ
ΠΑΡΘΙΚΟΥ ΥΙΟΝ ΘΕΟΥ ΝΕΡΟΥΑ ΥΙΩΝΟΝ ΤΡΑΙανΟΝ
ΑΔΡΙΑΝΟΝ σεβαστὸΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΜΕΓΙϹΤοΝ
ΔΗΜΑΡΧΙΚΗϹ ἐξουσίας ΤΟ $\overline{\text{ΔΙ}}$ ΥΠΑΤΟΝ ΤΟ $\overline{\text{Γ}}$ ΠΑΤΕΡΑ
5 ΠΑΤΡΙΔΟϹ ΤΟΝ ΑΓαθὸΝ ΚΥΡΙΟΝ Η ΠΟΛΙϹ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ
ΤΩΝ ΠΡΟϹ ΤΩ ΧΡΥϹοῤόΑ ΤΩΝ ΠΡΟΤΕΡΟΝ ΓΕΡΑϹΗΝΩν
. . . . ΛΠΑ . . . . . .

Date : 130 ap. J.-C.

P. 70. Même provenance.

334)

Λ ΑΤΤΙΛΙΟΝ ΚΟΡΝΗΛΙΑΝΟΝ
ΥΠΑΤΙΚΟΝ
ΦΛ Β ΚρίσποϹ
ΤΙΜΗϹ ἕνεκΕΝ

Même provenance.

335) ἀγΑΘΗ ΤΥΧΗ ΕΤΟΥϹ ϹΙΕ [redacted]ΟΥ Β/
ΥΠΕΡ ΤΗϹ ΤΩΝ ϹΕΒΑϹΤΩΝ Ϲ
ΩΤΗΡΙΑϹ ΕΓ ΔΙΑΘΗΚΗϹ ΑΘΗΝΙ
ΩΝΟϹ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΔΗΜΗΤΡ
5 ΙΟϹ ΚΑΙ ΜΑΛΧΑΙΟϹ ΧΑΙ ΜΑΡϹΟϹ
ΕΠΙΤΡΟΠΟΙ ΤΕΚΝΩΝ ΖΕΑΕΔ
ΟΥ ΑΔΕΛΦΟΥ ΑΥΤΩΝ ΚΛΗΡΟΝ
ΟΜΟΥ ΑΘΗΝΙΩΝΟϹ ΤΗ ΠΑΤΡΙΔΙ ΑΝΕΘΗΚΑΝ

Date : 153 ap. J.-C.

MONUMENTI ANTICHI DEI LINCEI, t. XIII, 1903.

P. 144. R. Lanciani. Inscription relevée en 1797 par Pietro Marquez sur le territoire de Laurentum, entre Castelporziano et Tor Paterna.

336)
. . . . SACRM . . . .
. . . ROMANO MO . . .
. . E IVRE QVIRITIVM . .

P. 171. A Lavinium.

337)
. . . *v*ALERIO CLAVD
. . . ACILIO PRISCILI*N*
. . . *a*VGVRI · LAVR · LABI
. . . NN · INTER XX · CoS
5 *cur.alvei ti*BERIS RIPARVM
*cloacarum*QVAE SACRAE
*urbis cons*VLARI ORDINAR
*praetori tul*ELAR QVAEST ·
*urbano p*RO QVAEST
10 . . . . . PONTIFICI
maior I · TRIVM
*viro m*ONETARVM
. . . . . E · SEVIRO
*equitum r*O M · TVR
15 *mae*..... OB EXIMIVM
*amor*EM · IN CIVES
*sa*CERDOTALES · ET
*popul*VS SVE PECVNIAE
*p*OSVERVNT

l. 2 : *Priscil(l)ian[o]* ; l. 3 et 4 : *Labi[natium]... inter XX co(n)-s(ulares)* (les vingt consulaires désignés par le Sénat en 237 ap. J.-C. pour défendre l'Italie contre Maximin).

P. 183. A Tor Paterna (Latium).

338) DIS · MANIB
FLAVIAE · SOZVSAE
FLAVIA · AVG · LIB
OEOGONOMIA
VERNAE · SVAE
CARISSIMAE · FECIT
VIXIT · ANNIS · XIII
MENSIBVS · X
DIEBVS · II ·

MUSÉE BELGE, 1902.

P. 432. Inscription connue avec des noms celtiques.

P. 445 et suiv. Waltzing. Inscriptions de la Belgique romaine.

P. 449. A Maestricht.

339) AMMACAE
SIVE
GAMALEDAE
VNDI

ID., 1903.

P. 88 et suiv. Inscriptions de Belgique (chrétiennes).

P. 101 et suiv. Van de Weerd. Date de l'arrivée de la légion II Italica en Norique.

P. 106 et suiv. A. Bloch. Étude sur le *praefectus fabrum*.

P. 199; cf. p. 301. Stafpers. Les milices locales dans l'Empire romain.

P. 335 et suiv. Waltzing. Inscriptions trouvées dans la citadelle de Namur.

NEUE JAHRBÜCHER FÜR DAS KLASSISCHE ALTERTUM, t. IX, 1902.

P. 214-226. E. Ziebarth. Cyriaque d'Ancône fondateur de l'épigraphie.

ID., t. XI, 1903.

P. 480-493. E. Ziebarth. Les successeurs de Cyriaque d'Ancône.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITA, 1903.

P. 44. A Monteu da Po (Ligurie).

340)
GRATTIA · T · F · RESTITVTA
SIBI ET
M · APONIO PRSCO
VI VIRO EPORE
5 DIAE VIRO ET
M · APONIO RESTITVTO
FILIO VI VIRO EPOR
AEDILI II VIRO INDVS
TRIAE
10 V ø F

P. 63. A Préneste.

341)
. . . D · MAG · COIR . . . .
*di*CTATORI SALT . . . .
. . . . . DICETR . . . . .

l. 1 : *mag(ister) coir(avit)*; l. 2 : *sal(u)t(em)* :

P. 92. A Rome, près de S. Étienne-le-Rond.

342) SILVANO
AVG · SACRVM
M · VALERIVS
LONGINVS
VETER · AVGG
D · D

Ibid. A Rome, près de Sainte-Croix de Jérusalem. Fragment d'inscription qui peut être complété à l'aide du *C. I. L.*, XIV, 3609.

343) *q. pompeio q. f. quir. senecioni roscio murenae coe*L · SEX · IVLIO · F*rontino silio deciano* · C · IVLIO · EVRYCLI · HE*rculaneo l. vibullio pio augus*TANIO · ALBINO · BELLIC*io sollerti l. apro ducenio* PROCVLO · RVTILIA*no rufino silio valenti valerio nigro cl. fusto saxae uryntiano sosio prisco* . . . . . .

Q. Pompeius Senecio Sosius Priscus fut consul en 169.

P. 106. A Falerone (Picenum).

344)

. . . . *pr*AEF · FABR . . . .
. . . ANORVM · PRAE*f* . . .
. . . Q · VIGILVM · P. . . . .
. . . . . ONI . . . . . .

P. 107. Même provenance.

345) *d.* N FLAVI*o* . . . .
CLAVDIO . . . . .
CONSTANT*ino*
PIO FEL[redacted]
[redacted] ORDO
FALERIO*nensium*

P. 111. Même provenance. Sur un poids de bronze :

346)

EX · POND · IN CAPITOLIO XI

Lire : *Ex*(*acto*) *pond*(*ere*).

P. 120-123. Inscriptions funéraires de Rome (environs de la *piazza Venetia*).

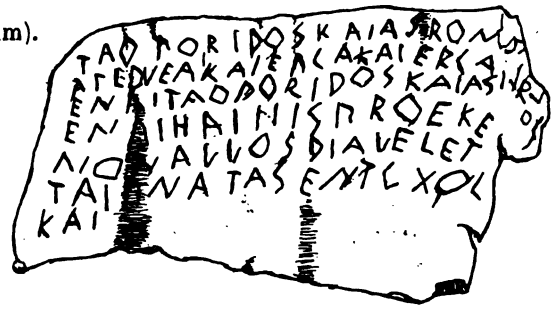
P. 122. Même provenance.

347)

D · M
SEX · MODI
SALVIANI
VETERANI
EX · COH
VI · VI*gilum*

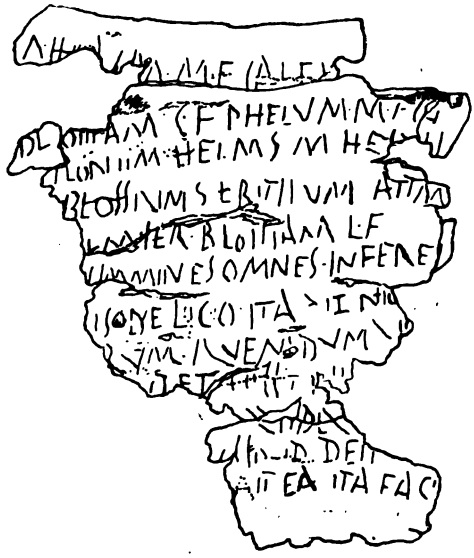
P. 171. A Cumes, sur une tablette de plomb (*tabella defixionis*).

348)



Ibid. Même provenance (?). Autre tablette de plomb.

349)



P. 198-199. A Rome, *piazza Venetia* : deux inscriptions funéraires déjà connues (*C. I. L.*, VI, 2549 et 26552), perdues depuis la Renaissance.

P. 217. A Novare :

350) C · TORVLLIO · C · L
F V S C O
VI · VIR
COLLEG · FAR
DECVRIAE · EIVS
MAGISTRO

l. 4 : *colleg(ii) fabr(um).*

Ibid. A Rome, *via Nomentana.*

351)
. . . . . II . . . . . .
. . . . . NIS · V . . . .
. . . . . AVGVST . . . .
proc · *t*H E N S A V R O *r u m*
. . . . A · PROCLA · Q · F PA*rentes*
. . . . K A R I S S I M A E · F . . . .
. . . . B · LIBERTAB · POS . . . .
. . . . H · M · H · N

Ibid. A Rome, *via Trionfale.*

352) SILVANO
SACRVM
M ⌀ ANNIVS
MARINVS
D ⌀ D

P. 255. A Norba, dans les fouilles du temple de Junon.

353) Γ· RVTILIVS · M · F
IVNONEI · VOVCINA
DEDIT · MERETOD
DIOVOS · CASTVD

l. 4 : *Diovis castus.*

P. 256. Même provenance.

354) IVNONII VOCINA
DONO · PRO
C · RVTIVIO · Γ · F

NOUVELLES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES, t. X (1903).

P. 268. Méhier de Mathuisieulx. Inscription de Leptis Magna.

P. 274. Id. A Sabratha. Ma copie d'après un estampage de M. de Mathuisieulx.

355)
*do*MINAE · CAELESTI
pro · SALVTE · IMPP ⌀
*a*VRELI · ANTONINI · ET
M AVRELI COMMODO
AVGG
L · AEMILIVS · CALPVRNI
ANVS · MVSE · ET · MVCIA
PVDENTILLA EIVS ⌀
OB HONOREM ⌀
L · AEMILI ⌀ MVCIANI · ET
Q · AEMILI ⌀ AVGVRINI ⌀
QVONDAM ⌀ FILIORVM
PIISSIMORVM ⌀ D ⌀ D ⌀

P. 640 et suiv. Dussaud. Inscriptions grecques et romaines de Syrie.

P. 649. Sur la route entre Alil et Sououaïda.

D'un côté de la pierre :

356) ὑπὲρ δεσποτῶν
Η[μῶν. . . . . .
ΔΙΟΚΛ[ητιανοῦ
ΚΑΙ ΜΑΞΙΜ[ιανοῦ
ΟΡΟΙ ΔΙΟΝ[υσιά
Δ[ος

De l'autre :

ὑπὲρ δεσπότων
ἡμῶν
διοκλητι]ΑΝΟΫ
καὶ μαξ]ΙΜΙΑΝΟΥ
ὁρ[ΟΙ ΑΘΕΛΕ
ΝΙΝ

Borne entre le territoire de la ville de Dionysias (Es-Sououaïda) et celui des Athelani.

P. 670, n. 84. Nouvelle copie du *C. I. L.*, III, 14382.

Id., n. 85. A Kalaat-Ezrak.

357)

I · I N V I C T O S
P R O S A L V T E E T V I C T
I M P P · E T C E S S
I O V I O R V M E T
H E R C V L I O R V M
ΑΝΤΟΛΙΗΝΕ Ο ΦΟΙΒΕΛΙΤΑΖΟΜΕ
ΙΕΡΩΕΠΙ ΒΩΜΩ ΤΟΝ ΕΥΝΟΝΑΙΖΩ
ΟΕ ΙΚΕΤΗΕ ΗΡΑΚΛΙΟΕ ΕΓΩ πρΩΤΕΚΤΩΡ
ΔΙ[illegible]ΕΦΟΙ[illegible]ΔΕ ΚΑΙΕΑΡΩΝ
ΙΦΘΙΜΕΓΕΝΞΤΟ[illegible]ΕΚΙΔΙΜΕ
[illegible]ΜΕΤΙΤΑΙ[illegible]

l. 1 : le I du début n'est pas certain; l. 2 : *vict(oriis) imp(eratorum) et C(a)es(arum)*.

P. 689 et 690. A El Fedaïn. Milliaires au nom de Caracalla et du légat déjà connu Furnius Julianus.

P. 691. Milliaire au nom de Commode et du légat M. Cornelius Fronto?

P. 692, n. 154. Pont de la route romaine de Bosrâ à Dera (Et-Taijybé).

358)

IMP · CAES · M · AVRE
ANTONINVS · AVG · PONTIFE
MAX · TRIB · POT · XVIII · COS · III · ET
IMP · CAES L · AVR · VERVS AVG ·
PONTIF · MAX · TRIB · POT · III · COS · II
DIVI ANTONINI AVG PII · FILI
DIVI · HADRIANI AVG NEPOT ·
DIVI · TRAIANI · PART · PRO · NEPOT
DIVI · NERVAE · AVG ABNEPOT
FECERVNT

Date : 163-164 ap. J.-C.

P. 700, n. 175. A Akraba.

359)

ΔΕΣΠΟΤΑΙ ΗΜΩΝ
ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟϹ
ΜΑΞΙΜΙΑΝΟϹ
ϹΕΒΑϹΤΟΙ ΚΑΙ
ΚΩΝϹΤΑΝΤΕΙΟϹ
ΚΑΙ ΜΑΞΙΜΙΑΝΟϹ
ΚΑΙϹΑΡΕϹ
ΛΙΘΟΝ ΔΙΟΡΙΖΟΝ
ΤΑ ΟΡΟΥϹ ΜΗΤΡ
ΟΚΩΜΙΑϹ ΑΚ
ΡΑΒΗϹ ΚΑΙ ΑϹΙ
ΧΩΝ ϹΤΗΡΙΧΘ
ΗΝΑΙ ΕΚΕΛΕΥϹΑ
Ν ΦΡΟΝΤΙΔΙ
ΛΟΥΚΙΟΥ ΚΑΙΑμου
ΚΗΝϹΙΤΟΡοϹ

Borne limite entre le territoire d'Acraba et celui d'une ville ou d'une peuplade voisines.

PALESTINE EXPLORATION FUND, 1903.

P. 271. Deux inscriptions funéraires latines trouvées dans les fondations du Collège Saint-Georges à Jérusalem.

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF ANTIQUARIES OF NEWCASTLE-UPON-TYNE, 1903.

P. 72.

360) IMP · ANTON̄
NO · AVG · PIO · P
PAT · VEXILATIO (*sic*)
LEG · II · AVG · ET E^G
VI · VIC · ET · LEG ·
XX · VV · CON̄R
BVTI · EX · GER · DV
OBVS · SVB · IVLIO · VE
RO · LEG · AVG · PR · P

Imp(eratori) Antonino Aug(usto) Pio p(atri) pat(riae), vexil(l)atio leg(ionis) II Aug(ustae) et leg(ionis) VI Vic(tricis) et leg(ionis) XX V(aleriae) V(ictricis) contr(i)buti) ex Ger(maniis) duobus sub Julio Vero, leg(ato) Aug(usti) pr(o) p(raetore)

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF BIBLICAL ARCHAEOLOGY, 1902.

P. 325. J. Offord. Inscriptions relatives à la guerre des Juifs (Vespasien et Titus) ; déjà connues.

ID., 1903.

P. 30. J. Offord. Inscriptions relatives à la guerre des Juifs (suite).

RECUEIL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE. SOUVENIR DU CINQUANTENAIRE (35e volume de la collection), 1903.

P. 1-20. R. Cagnat. Fastes municipaux de Timgad : liste de tous les dignitaires de la cité connus jusqu'à présent par les inscriptions ; les noms sont disposés par catégories et dans l'ordre alphabétique.

P. 21-46. S. Gsell. Observations sur la révolte de Firmus, d'après la géographie de la région qui en fut le théâtre ; remarques sur divers noms de lieux à propos d'inscriptions récentes.

P. 47-52. A. Héron de Villefosse. Remarques sur des inscriptions de Taourâ déjà connues.

P. 53-61. J. Toutain. La *colonia tertiadecimanorum Uthina* (Cf. *Ann. épigr.*, 1901, n°s 85 et 162).

P. 75-89. M. Besnier. Les Augustales de Timgad, à propos d'inscriptions récentes (*Ann. épigr.*, 1901, n° 113 ; 1902, n°s 144 et 145). — Aux seize inscriptions d'Afrique mentionnant des Augustales, qui sont énumérées p. 79 et suiv., il convient de joindre désormais un dix-septième texte : inscription d'Utique, reproduite ci-dessus, n° 106.

RENDICONTI DELLA R. ACCADEMIA DEI LINCEI, 1902.

P. 587-591. G. Gatti. Commentaire de l'inscription reproduite ci-dessus n° 121.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1903, II.

P. 30. Ronzevalle. Inscription bilingue de Deir-el-Kalaa, près de Beyrouth.

361) I · O · M · B · E · I · R · E · I · S · E · C · S · Q · A · E
V · L · A · S ·
ΘΕΩ ΑΓΙΩ ΒΑΛ
ΚΑΙ ΘΕΑ ΗΡΑ ΚΑΙ ΘΕᾷ
5 CIMA · ΚΑΙ ΝΕΩΤΕΡΑ
ΗΡΑ Κ · ΑΝΧΑΡΗ
ΝΟC ΕΥΤΥΧΗC ΧΑΝ
ΚΟΥΡΙΟC ΚΑΙ ΟΜ[illegible]
Ι[illegible]ΗC ΠΑΥ[illegible]

Lecture proposée : l. 1 et 2 : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) B(almarcodi) e(t) J(unoni) R(eginae) e(t) J(unoni) S(imae) e(t) C(aelesti) S(ohemiae), Q. A(ncharenus) E(utyches) v(otum) l(ibente) a(nimo) s(olvit)*; la déesse *Caelestis Sohemia* serait l'impératrice Sohémie, mère d'Elagabale; l. 7 et 8 : Χανχούριος serait un ethnique.

P. 58 et suiv., cf. p. 240 et suiv. P. Monceaux. Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique. Première partie d'un *Corpus* rassemblant tous les textes épigraphiques, latins ou grecs, recueillis dans l'Afrique romaine : inscriptions grecques chrétiennes.

P. 225. Observations de M. Clermont-Ganneau sur l'inscription reproduite ci-dessus n° 361 ; il propose de lire l. 7 : Χα[λ]κουρ[γ]ός. Le Γ n'est pas visible sur l'estampage.

REVUE BIBLIQUE, 1903.

P. 275. H. Vincent. Sur un fragment d'un rescrit impérial du ve siècle, trouvé à Bersabée, fixant les taxes dues par les provinces de Palestine aux autorités militaires (publié par Macalister, *Palestine Exploration Fund*, 1902, p. 234 et 236; étudié par Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. V, p. 130); fac-simile du texte déjà connu; p. 279, fac-simile d'un fragment nouveau du même document, transcrit à la p. 429; très incomplet.

P. 291 (fac-simile) et p. 433 (transcription). Savignac. Près de Beit-Nettif (Palestine).

362)

ΤΙ ΦΛ ΟΥΑΛΗϹ ΦΛ
ΑΠΟ ϹΠΕΙΡΗϹ ΕΠΟΗϹ
ΕΝ ΤΟΙϹ ΙΔΙΟΙϹ ΕΑΥΤΩ
ΚΑΙ ΙΟΥΛΙΑ ΟΥΑΛΕΝΕΙ
ΝΗ ΕΥϹΕΒΕϹΤΑΤΗ ΓΥΝΑΙΚΙ ΑΥΤΟΥ

l. 1 : Οὐάλη(ν)ς ; l. 2 : ἀπὸ δεκαδάρχων (ou ἀπὸ χιλιάρχων) ἐπο(ί)ησ(ε).

Revue des Études anciennes, 1903.

P. 196. Inscription funéraire de Vitrolles, sur la côte est de l'étang de Berre.

Revue des Études grecques, 1903.

P. 184. Th. Reinach. Inscription grecque de Rhodes.

Revue des Études juives, t. XLIV, 1902.

P. 1-28. P. Monceaux. Les colonies juives dans l'Afrique romaine (grand usage des inscriptions).

Id., t. XLVI, 1903.

P. 218-236. S. Krauss. Les divisions administratives de la Palestine à l'époque romaine, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

Revue épigraphique, 1902.

P. 277. A Serviers.

363) *m a* R T I
u? G I O
C BAEBIVS
F E L I X S
V · S · L · M

P. 279 et suiv. Marques de potiers provenant d'Auvergne.

Id., 1903.

P. 5. Suite des marques de poteries d'Auvergne.

P. 9. Héron de Villefosse. Graffittes du Puy-de-Dôme.

364)
1 G · MIIR
G(enio) Mer(curii).

365)
2, 5, 6 G · V · K · R · F
G(enio) V(asso)-K(aleti) r(egis)? F(elicis)?

Rheinisches Museum für Philologie, t. LVII, 1902.

P. 632-634. A. Schulten. Sur la *lex Manciana* (*Ann. épigr.*, 1897, n° 48).

P. 636-639. A. Zimmermann. Sur les noms de personnes romains ou italiques qui ont pour racine dans les inscriptions tantôt *Pop(b)*, tantôt *Pub(p)*.

Roemische Quartalschrift, 1903.

P. 89-91. Inscriptions chrétiennes récemment découvertes à Rome.

P. 90. Basilique de Sainte-Agnès.

366) CAEL · PLACIDO · EVOK
PLACIDA · FILIA · ET
PECVLIVS · LIB · PATRONO
DVLCISSIMO

P. 91. Inscription de Sainte-Praxède (ci-dessus, n° 82).

SITZUNGSBERICHTE DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN ZU BERLIN, 1903.

P. 82-91. Fränkel. Inscriptions grecques d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (*Suppl. grec*, n. 855), contenant les notes de Michel Fourmont.

P. 83. A Cyrène. Restitution.

1er fragment.

367) . . . . ΝΚΘΑΥΤ . . . . . .
τὰν ἐΠιμελΕΙΑΝ ΤΑύταν καὶ ἀ
ξίαΝ ΚΑὶ τΩΝ ΠΡΟγΟΝων τᾶς τε
παΤΡΙΔΟΣ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝος . . . . . .
5 . . . ΥΣΑΣ ΤΕ ΔΙΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΤΟ . . . .
. . . ΕΚΤΕΝΩΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΤΕΙΜΩΣ
καὶ ΠΡΕΣΒΕΥΣΑΣ ΕΝ ΤΩ ΜΑΡΜΑ
ΡΙΚΩΙ ΠΟΛΕΜΩ ΕΝ ΧΕΙΜΩΣΙ ΕΑΥ
ΤΟΝ ΕΣ ΤΟΣ ΚΙΝΔΥΝΟΣ ΕΠΙΔΟὺΣ
10 ΚΑΙ ΤΑΝ ΕΠΙΚΑΙΡΟΤΑΤΑΝ ΣΥΜΜΑ
χΙΑΝ ΚΑΙ ΠΡΟΣ ΣΩΤΗΡΙΑΝ Τᾶς Πο
λιΟΣ ΑΝΗΚΟΙΣΑΝ ΑΓΑΓΩΝ ΠΑΡλα
ΒΩΝ ΤΕ ΤΟΝ ΚΤΙΣΤΑ ΤΑΣ ΠΟ
ΛΙΟΣ ΑΜΩΝ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ Σ⟨Π⟩ΤΕ
15 φΑΝΟΝ ΚΑΙ ΤΑ ΠΡΟΣ ΘΕΟΣ ΕΚΤΕ
ΝΩΣ ΚΑΙ ΕΥΣΕΒΩΙΣ ΕΤΕΛεΣΕΝ Καὶ
ΤΑ ΠΟΤΙ ΤΟΣ ΑΝΘΡΩΠΟΣ ΜΕΓΑΛο
ΨΥχΩΣ ΚΑΙ ΠΛΟΥΣΙΩΣ ΥΠΕΡ Δύ
ΝΑΜΙΝ ΔΕΔΟΧΘΑΙ ΠΟΤΙ ΤΑῖς
20 ΠΡΟΓΕΓΟΝΟΙΣΑΙΣ ΑΥΤΩΙ ΤΕΙμΑῖς
ΕΠΑΙΝΕΣΑΙ ΤΕ ΑΥΤΟΝ ΤΑΝ ΠΟλιν
ΔΑΜΟΣΙΑΙ ΚΑΙ ΠΑΡΚΑΛΕσαι ἐς
τὰν κοινὰν ἑστίαν . . . . . .

2e fragment.

. . . . . τον δὲ πρῶτον ἄρ
ΧΟΝΤΑ ΑΝΘΕΜΕν τῷ ἄνδρος, ὅπ

ωC KA ΔΗΛῶΤΑΙ ΔΑΜοσίᾳ αὐτῷ ὁ τύ-
ΠΟC KAI EC TO Τῶ Απόλλωνος
5 ΙΑΡΟΝ ΑΓΑλΜΑ ΠΑΡαστᾶσαι δὲ ὅ-
ΠΛΟΝ ΕΠΙΧΡΥÇΟΝ Εχον τὰν ἐπι
ΓΡΑφὰΝ ΦΑΟΝ ΚΛΕΑ τᾶς φι-
ΛΟΠΑΤΡΙΔΟC ΑΡΕΤΑC καὶ τᾶς
ΠΟΤΙ ΤΑΝ ΠΟΛΙΝ ΕΥΝοίας ἕνε-
ΚΕν ΚΥΡΑΝΑΙΟΙ

l. 7 : La guerre marmarique se place sous Auguste (Florus, II, 31).

P. 817. Th. Mommsen. Inscription de Baalbek.

368) C · VELIO · SA*l*
VI · F · RVFO · P · P . LEG XII
FVLM · PRAEF · VEXILLARI
ORVM · LEG · VIIII · I · ADIVT · II · ADIVT
5 II · AVG · VIII · AVG · VIIII · HISP · XIIII GE
M · XX · VIC · XXI · RAPAC · TRIB · CO
H · XIII · VRB · DVCI · EXERCITVS · AFRICI · ET
MAVRETANICI · AD · NATIONES · QVAE ·
SVNT · IN · MAVRETANIA · COMPRIMENDAS · DO
10 NIS · DONATO · AB · IMP · VESPASIANO · ET · IMP ·
TITO · BELLO · IVDAICO · CORONA · VALLAR
TORQVIBVS · FA*l*ER*is* · ARMILLIS · ITEM
DONIS · DONATO · CORONA · MVRALI
HASTIS · DVABVS · VEXILLIS · DVOBVS · ET · BEL
15 LO MARCOMANNORVM · QVADORVM
SARMATARVM · ADVERSVS · QVOS . EXPEDI
TIONEM FECIT · PER · REGNVM · DECEBALI
REGIS · DACORVM · CORONA · MVRALI · HAS
TIS · DVABVS · VEXILLIS · DVOBVS · PROC · IMP · CAE
20 SARIS · AVG · GERMANICI · PROVINCIAE · PANNO
NIAE · ET · DELMATIAE · ITEM · PROC · PROVINCIAE
RAETIAE IVS GLA*d*I · HIC · MISSVS · IN · PARTHIAM · EPIPHA
NEN · ET · CALLINICVM · REGIS · ANTIOCHI FILIOS · AD
IMP · VESPASIANVM · CVM · AMPLA · MANV · TRIBV
25 TARIORVM · REDVXIT · M · ALFIVS · M · F · FAB · O[illegible]
L[illegible]I ACVS AQV*i*LEI · VET · LEG · XV · APOI[illegible]A[illegible]P

l. 4 : VIIII pour VIII ; l. 26 : *Aquilei(a)*, patrie du dédicant ? à la fin : *leg(ionis) XV Apol(linaris) a(mico?) p(iissimo)*. — La dédicace est postérieure à la chute de Domitien, 96 ap. J.-C. ; le nom principal *Domitianus* n'est pas prononcé aux lignes 19 et 20 ; l'inscription fut rédigée sous Nerva ou au début du règne de Trajan.

WESTDEUTSCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE UND KUNST, 1902.

P. 119-158. A. Weichert. La légion XXII Primigenia (grand usage des inscriptions).

P. 158-211. Domaszewski. Les postes de beneficiarii et le réseau des voies romaines.

P. 235-254. A. Riese. Sur un certain nombre de marques de potiers recueillies à Rome (compléments au *C. I. L.*, XV) ; certaines d'entre elles ne s'étaient encore rencontrées qu'en dehors de Rome ; quelques-unes sont nouvelles.

P. 406 (Homburg), 410 (Wiesbaden), 414, 415, 416 (Spire), 446 (Remagen), 452 (Xanten), 453 (Strasbourg) : marques de potiers, la plupart déjà connues.

P. 448. Près du castellum d'Alteburg, aux environs de Cologne :

369)	*t u t* E L A E	*loci?*
M I L I T E S	*l e g*	*ionis eius*
D E M A E D E M		
A E R E C O L L A T		*o*
commodo VI ET SEPT		*Imiano*
C O S		

Le nom de Commode martelé. Date : 190 ap. J.-C. L. 2 : *legionis* ou *cohortis*.

WIENER STUDIEN, 1902, 2e livraison (BORMANNHEFT).

P. 233-237. O. Hirschfeld. Sur la prétendue *laudatio Turiae* (*C. I. L.*, VI, 1527 et *Ann. épigr.*, 1899, n° 95).

P. 238-239. Th. Mommsen. Sur l'inscription du *C. I. L.*, XI, 1146.

P. 240-247. H. Dessau. Sur le droit municipal d'Espagne (lois de Salpensa et de Malaca, loi d'Urso, fragment de loi des environs de Séville reproduit dans l'*Ann. épigr.*, 1897, n° 45).

P. 248-251. O. Benndorf. Titus Aurelius Quietus, d'après une inscription grecque de Simena (Kekova) et une inscription de Telmessos (déjà connues ; nouvelles lectures).

P. 252-260. A. Puschi et P. Sticotti. L'inscription honorifique de Fabius Severus à Trieste (*C. I. L.*, V, 532).

P. 261-264. E. Groag. Cn. Claudius Severus et le sophiste Hadrien, d'après une inscription grecque d'Éphèse (Kaibel, *Epigr. graeca*, p. 536, n. 888 a).

P. 276-278. Seymour de Ricci. Inscription en trois colonnes sur la panse d'un vase provenant d'Égypte ; paraît être la copie très tardive d'une inscription authentique sur pierre. Restitution :

370)

LIΘ ΥΠΕΡ ΣΩτηρίΑΣ
ΑΥΤΟΚΡάτορΟΣ
ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΤΙΤΟυ
ΑΙΛΙΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΥ
5 ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ ΣΕΒασ
ΤΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥς
ΑΜΩΝΙ ΘΕΩ ΜΕΓΑΛΩ
ΓΑΙΟΣ ΟΥΑΛΕΤΡΕΟΣ ΚΟδρᾶ
ΤΟΣ ΟΥΑΤΡΑΝΟΣ ΛΕΓ
10 ΙΩΝΑΡΙΣ Γ̅ ΚΥΡΑΝΑΙ
ΚΑΙΣ ΑΝΟΙΚΟΔΟΜΗ
σΕΝ ΤΟ ΙΕΡΟΝ ΙΔΙΑΙC
δαπάναις ὑπὲρ αὐτοῦ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΓΥΝΑΙΚΟΣ ΑΥΤΟΥ
15 ΑΔΕΛΦΙΑς ΚΑΙ ΤΩΝ ΤΕΚΝΩΝ
ΕΠ ΑΓΑΘΩΙ LIΘ ΠΑΧ ΚΔ̅ ΝΙΚ
ΝΙΚΑΝΔΡΟΣ ΕΓΡΑΨΕ
ΚΟδΡΑΤΟΥ ΕΠΙ ΣΕΜ
ΠΡΑΩΝΙΩ ΔΙΒΕΑΡΙΩ
20 ΕΠΡΑΡΧΩ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

l. 1 : LIΘ = *anno XIX*; l. 8 : *C. Valerius Quadratus*; l. 16 : LIΘ ΠΑΧ ΚΔ̅ = ἔτους ιθ̅ Παχ(ῶν) κδ', 19 mai 156 ap. J.-C.; l. 18-19 : *Sempronius Liberalis*, préfet d'Égypte de 154 à 158 environ.

P. 283-284. R. Heberdey. A Ephèse :

371)

ὁ ΔΗΜΟΣ ΚΑΙ Η ΒΟΥλὴ
ἐΤΕΙΜΗΣΕ
γΝΑΙΟΝ ΔΟΜΕΤΙΟΝ
κΟΡΒΟΥΛΩΝΑ
τΟΝ ΤΑΜΙΑΝ
εΝΠΑΣΙΝΕΥΕΡΓΕΤΗν
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ

Cf. la *Prosop. imp. rom.*, II, p. 20, n. 123.

P. 285-291. J. Jüthner. Inscriptions d'Olbasa (Pisidie) relatives aux Augusteia.

P. 286.

372)

ΙΟΥΛ · CΕΠΤΙΜΙΟΝ CΥμ
ΜΑΧΟΝ ΝΕΙΚΗCΑΝΤΑ
ΑΝΔΡΩΝ ΠΑΝΚΡΑΤΙΟΝ Α
ΓΩΝΟC ΑΥΓΟΥCΤΕΙΟΥ ΚΑ
5 ΠΕΤΟΛΕΙΟΥ ΠΕΝΤΑΕΤΗ
ΡΙΚΟΥ ΠΟΛΕΙΤΙΚΟΥ ΕΠΙΤΕ
ΛΕCΘΕΝΤΟC ΥΠΟ ΔΥΑΝΔΩΝ
ΠΕΝΤΑΕΤΗΡΙΚΩΝ ΟΥΡ · Α
ΡΟΥΝΤΙΟΥ ΓΑ · Ι · ΑΝΟΥ ΚΑΙ ΠΟ
10 ΠΛΙΚΙΑΝΟΥ ΜΟΜΜΙΑΝΟΥ
ΑΓΩΝΟΘΕΤΟΥΝΤΟC CΕΠΤΙ
ΜΙΟΥ ΟΥΡ ΓΑΙΟΥ
ΕΥΤΥ ΗΡΑ
ΧΕΙ ΚΛΙ

l. 8 : Οὐρ(σίου).

P. 287. Même provenance :

373)

ΑΥΡ · ΛΟΥ ΚΑΙ ΑΥΡ ΔΙΟ
ΚΙΛΛΟΝ ΝΥΣΙΟΝ ΖΩ
ΣΙΜΟΥ
ΑΓΩΝΙΣΑΜΕΝΟΥΣ ΕΝ
5 ΔΟΞΩΣ ΚΑΙ ΣΥΣΣΤΕΦΑ
ΝΩΘΕΝΤΑΣ ΑΝΔΡΩΝ ΠΑ
ΛΗΝ ΑΓΩΝΟΣ ΑΥΓΟΥΣΤΕΙ
ΟΥ ΚΑΠΕΤΩΛΙΟΥ ΠΕΝ
ΤΑΕΤΗΡΙΚΟΥ ΠΟΛΕΙΤΙΚΟΥ
10 ΕΠΙΤΕΛΕΣΘΕΝΤΑ ΥΠΟ
ΔΥΑΝΔΡΩΝ · Ε · ΤΗΡΙΚΩΝ
ΟΥΡΣΙΟΥ ΑΡΟΥΝΤ · ΓΑΙΑΝΟΥ
ΚΑΙ ΙΠΠΙΚΙΑΝΟΥ · ΜΟΜΜΙΑΝΟΥ
ΑΓΩΝΟΘΕΤΟΥΝΤΟΣ ΣΕΠΤΙΜ
15 ΟΥΡΣ · ΑΡΟΥΝΤΙΟΥ ΓΑΙΟΥ Ϛ

l. 13 : Ποπλικιάνου. | P. 288.

374)

. . . . . ρ . . . . . ν
νεικήσαντα ἀνδρῶν
[π]άλην ἀγῶνος Σεουη
ρίου Αὐγουστείου Καπετω
5 λείου πενταετηρικοῦ πό
λειτικοῦ ἐπιτελεσθέντος
ὑπὸ δυάνδρων πενταετη
ρικῶν Μ. Αὐρ(ηλίου) Τερτυλλείνου καὶ
[Κα?]τρανίου Ναιουίου ἀγω
10 ν[ο]θετοῦντος Μ. Αὐρ(ηλίου) Τερ
τυλλείνου

P. 289.

375) Αὐρ(ήλιον) Λικιννια[νὸν]
νε[ι]κήσ[α]ντα ἀν
δρῶν π[ά]λην ἀγῶ
νος Σεο[υ]ηρ[ε]ίου
5 Α]ὐγοστείου [Κ]απε
τωλείου πενταε[ε]
τηρικοῦ πολειτικο[ῦ]
ἐπιτελεσθέντος [ὑ]
πὸ (δυ)ανδρικ[ῶ]ν πεν
10 ταετηρι[κ]ῶν . . . . .
αρ . . . ν . . . ο . . . . . σ
τρ[α?]νιο . . . . . νο[ς
ἀγωνο[θ]ετοῦτος
Μ. Λικ[ι]ν[νί]ου [Ἰο]υλι
ανοῦ.

P. 296-300. W. Weinberger.

Les abréviations dans les manuscrits et les inscriptions.

P. 325-335. G. Schön. De la part prise par Domitius Calvinus à la reconstruction de la Regia et à la rédaction des Fastes capitolins.

P. 347-351. A Bauer. Sur les *praefecti Augustales* d'Égypte.

P. 356-358. Domaszewski. Le tribunal des *signa*; compléments au *C. I. L.*, VI, 3559.

P. 359-372. E. Ritterling. Sur l'armée de Cappadoce au temps d'Hadrien (grand usage des inscriptions).

P. 373-380. A von Premerstein. Les soldats romains *conductores* (fermiers des domaines impériaux).

P. 381-385. H. Liebl. Inscription de Kistanje (*Burnum*), au-dessus d'un bas-relief représentant des instruments de chirurgie.

376) . . . . . SATR
ius. f · CAM RVFVS
RAVENNA MILES
LEG · XI · C · P · F
5 7 FABRICI VERI
ANN · XXXIII · STIP · XV
T · F · I
C · MVSCIVS · MATERNVS
ET
10 C · ASVVIVS · CRESCENS
HER · F · C

l. 7 : *t(estamento) f(ieri) i(ussit)*.

P. 412-417. Rostovzew. Tessères de plomb portant les noms et les emblèmes de petites gens.

P. 441. L. Pollak. Deux inscriptions funéraires latines de Cumes.

P. 485-488. A. Swoboda. Sur les *sortes* métriques de Forum Novum (*C. I. L.*, XI, 1129).

P. 548-551. J. Keil. Sur la loi Cornelia *de viginti quaestoribus* (*C. I. L.*, I, 202).

P. 552-562. H. Hackel. Les hypothèses relatives à la soi disant *lex Julia municipalis* (*C. I. L.*, I, 206).

P. 586. E. Maionica. Inscription métrique d'Aquileia.

377)
Accepit requiem post septuaginta non minus annos.
Nulli numquam nocuit. Sinceriter semper amavit amicos.
Thalamo suscepit Stratonicenem coniuge(m) iuncta(m).
O prava Genesis, primum qui tulisti maritum!
5 *Nihil pulchrius fuerat quam coniuge(m) in ante misisset,*
Iuncta quem possedit XXXV vel amplius annos,
Ut lacrimae minimae per genitoris vita(m) fuissent.
Si scire vis, lector, qui pausat, ca[pita] versorum require!
D(efunctus) in pace xvii Kal(endas) nov(embres) N[epot(iano)] et Fac(undo) cons(ulibu)s.

l. 4 : *qui* pour *quae*; l. 9 : 16 octobre 336 ap. J.-C. — Nom du défunt (acrostiche) : *Antonius*.

2° TRAVAUX RELATIFS A L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

DOM F. CABROL. DICTIONNAIRE D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE, Paris, 1903, in-8° (fasc. I à III).

Nouveau dictionnaire qui remplacera avantageusement le Martigny et qui rendra de grands services à l'étude de l'épigraphie chrétienne.

EPHEMERIS EPIGRAPHICA, IX, fasc. I.

Contient un commentaire de M. Mommsen sur la *lex municipii Tarentini* et des additions nouvelles aux inscriptions d'Espagne par Hübner.

P. FOUCART. LA FORMATION DE LA PROVINCE ROMAINE D'ASIE (Extrait des Mémoires de l'Acad. des Inscriptions).

P. 15 et suiv. Sénatusconsulte de Pergame (*Ann. épigr.*, 1899, n. 200). Restitutions nouvelles.

P. 30 et suiv. Inscription inédite de Bargylia. Fait connaître les difficultés qu'eut M. Aquilius dans l'organisation de la province d'Asie :

378)

l. 13 : Μανίου τε
'Ακυλλίου τοῦ Ρωμαίων στρατηγοῦ ἀναζεύξαντος ἐπ[ὶ] Μυσίας
15 τῆς καλουμένης 'Αδ[δ]αιτίδος εἰς τοὺς ἄνω τόπους, ἀπολιπόντος δὲ
ἐν τῇ [Καρί]ᾳ ἀντιστράτηγον Γναῖον Δομέτιον Γναίου καί τινας τῶν δυ
να[μέων ἀπ]οτάξαντος αὐτῶι καὶ τοὺς πλείστους τῶν συμμάχων, ἔ
[χοντος δὲ τοὺς ὑ]πὸ τοῦ δήμου ἀποσταλέντος κατὰ συμμαχίαν [μετ' αὐτοῦ]
[καὶ ἄλλα τε πο]λλὰ καὶ μεγάλα ποήσαντος εὐημερήματα καὶ τὰ ὀχυρώ
20 [ματα τῶν Μυσῶν] δοκοῦντα εἶναι δυσάλωτα κράτος λαβόντος, [ἐπὶ
τούτοις etc.

l. 23 : [.... μηκυνομένου
δὲ τ]οῦ πολέμου συνέ[δ]αινεν θ[λ]ίβεσθαι τὴν πόλιν [ἡμετέραν ὑπὸ ταύ-
25 της] τῆς Κοίντου Καιπίω[ν]ος ἐπιταγῆς κατὰ τὸ συνεχὲς [ἡμᾶς ἐκ πολλοῦ
ἐστ]ρατευκέναι, ἐξαπεστάλθαι δὲ ὑπὸ τοῦ δήμου καὶ ἀπὸ [τῆς ἀρχῆς στρατιώ
τ]ας εἰς τὸν πόλεμον καὶ πλείονας ἐπ[η]κολουθηκέναι. etc.

Q. Caepio paraît être le consul de 106; Cn. Domitius Cn. f., le consul de 120.

P. FR. GIRARD. TEXTES DE DROIT ROMAIN (3e édition), 1903, in-8°.

Nouvelle édition du recueil si estimé de textes relatifs au droit romain. L'auteur a ajouté certaines inscriptions importantes trouvées récemment : la loi municipale de Tarente, l'inscription d'Henchir-Mettich, certaines quittances de Pompéi, et des tessères d'hospitalité.

Fr. B. R. Hellems. Lex de imperio Vespasiani, Chicago, 1902. — Étude du document, qui n'offre rien de nouveau.

H. Jaubert. Rapport a Mgr Gazaniol sur les reliques trouvées dans la région de N'gaous.

Inscriptions citées plus haut d'après M. Gsell (nos 96, 312 e suiv).

Der Obergermanisch-Raetische Limes des Roemerreiches, **18e livraison.**

1° Castellum Oberflorstadt.

P. 14 et suiv. Marques de poterie.

379) P. 18 et suiv. Estampilles des légions VIII et XXII et de la cohorte XXXII *voluntariorum civium romanorum.*

P. 22. Casque de bronze d'une statuette de *Virtus* avec l'inscription en pointillé. Lecture douteuse par endroits.

380)

VIRTVT VIS D L LECCV FIL D D

Virtut(i) vis(u)? d(ei)? l(ibens)? Leccu(s) fil(ius)? d(ono) d(edit).

2° Castellum Obernburg.

P. 27 et pl. IV, 1.

381)

I · O · M
L · PETRONIVS
FLORENTINVS
DOMO SALDAS
PRAEF · COH · IIII
AQ · EQ · C · R
V · S · L · L · M

l. 1 : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo)*; l. 5 : *praef(ectus) coh(ortis) IIII Aq(uitanorum) eq(uitatae) c(ivium) r(omanorum) v(otum) s(olvit) l(ibens) l(aetus) m(erito).*

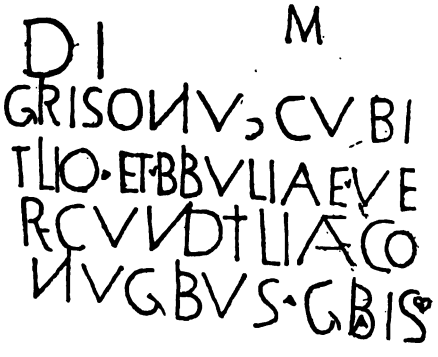
Ibid. et pl. IV, 8.

382)

I O M
APOLLINI ET AES
CVLAPIO SALVT
FORTVNAE SACR
PRO SALVTE L PE
TRONI FLORENTI
NI PRAEF COH IIII
AQ · EQ · C R M RV
BRIVS ZOSIMVS
MEDICVS COH SS
DOMV OSTIA II
ER V · S · L · L · M

l. 10, *coh(ortis) s(upra) s(criptae).* l. 11 et 12 : II | ER sont une addition moderne.

383) P. 30 et pl. V, fig. 1. Inscription funéraire. Face antérieure : un banquet funèbre; au-dessous l'inscription suivante (qui porte des traces de corrections postérieures) :



Sur la face gauche un Mars armé de la lance et du bouclier; à côté les lettres :

Sur la face droite une Victoire inscrivant sur un bouclier :

M. Zangemeister lit : *Di(s) M(anibus) Girisoni Cubi filio et Bibul[l]ae Verecund(i) filiae conjugibus Giriso Trihyadeia Caeda mem(oriam) pietat(e fecit?)*

L'auteur de l'article propose : *Giusoni Cubililio et Bibuliae Verecunditiliae conjugibus Gibais Otrihyadeia Caedia*, etc.

P. 37. Marques sur poteries.

384) P. 42. Briques estampillées de la légion XXII et des cohortes *IIII Aquitanorum*? et *IIII Vindelicorum*?

G. Rabeau. Le Culte des saints dans l'Afrique chrétienne, 1903, in-8°.

Dissertation qui sera utile à ceux qui s'occupent de l'épigraphie chrétienne (à noter par ex. la discussion sur les termes *mensa, memoria, reliquiae, nomina*, et l'énumération de tous les saints cités dans les inscriptions africaines).

Der Römische Limes in Oesterreich, IV, 1903.

P. 131 et suiv. Bormann. Inscriptions de Petronell (*Carnuntum*).

P. 133.

385)
SILVANO
*d*EO DOMES
*s*OLVIT SA
CRVM ·
LIBES · L · V
ETVRIVS
TITIANVS
F COS

. 2 : *domes(tico)*; l. 8 : *b(ene)f(iciarius) co(n)s(ularis)*.

Ibid.

386)
SIL · DO
SAC · VP
POTENS
B F COS ·
V · S

V. Waille. Fouilles de Cherchel, Alger, 1903.

P. 25 et suiv. Inscriptions (déjà publiées par l'auteur, dans la *Dépêche algérienne*).

R. Cagnat et M. Besnier.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités.

A. PÉRIODIQUES

American Journal of Archaeology, 1901 et 1902; 1903, p. 1 à 404.

Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, t. IV, 1902-1903.

Archaeologiai Ertesitö, 1902, depuis la p. 289; 1903, p. 1 à 192.

O Archeologo Português, 1902, depuis la p. 193.

Archiv für lateinischen Lexikographie und Grammatik, t. XII, 1902, depuis la p. 239; t. XIII, 1903, p. 1 à 300.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, t. I, 1901 et t. II, 1902-1903.

Atene e Roma, 1901 et 1902; 1903, p. 1 à 256.

The Athenaeum, 26 septembre 1903.

Beitraege zur alten Geschichte, t. II, 1902; t. III, 1903, p. 1 à 332.

Boletin de la Real Academia de la Historia, 1902; 1903, p. 1 à 454.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, 1902, depuis la p. 475; 1903, p. 1 à 208.

Id., *Comptes-rendus des séances* (*Extrait des procès-verbaux*), août à décembre 1902; janvier à juillet 1903.

Bulletin de Correspondance hellénique, 1900, depuis la p. 328; 1901; 1902, p. 1 à 290.

Bulletin de la Société archéologique de Sousse, 1903, p. 1 à 99.

Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1902, depuis la p. 129; 1903, p. 1 à 208.

Bullettino Comunale di Roma, 1901, depuis la p. 107; 1902; 1903, p. 1 à 240.

Bullettino di archeologia e storia dalmata, 1902, depuis la p. 161; 1903, p. 1 à 112.

Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1902, depuis la p. 413; 1903, p. 1 à 266.

Hermes, 1903, p. 1 à 320.

Jahrbuch des deutschen archaeologischen Instituts, 1902.

Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde, 1902.

Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande (*Bonner Jahrbücher*), t. CVIII-CIX, 1902; CX, 1903.

Jahreshefte des Œsterreichischen archäologischen Instituts in Wien, 1902, depuis la p. 201 et *Beiblatt*, depuis la p. 97; 1903, 1re et 2e livraisons et *Beiblatt*.

Journal des Savants, 1903.

The Journal of hellenic Studies, t. XXII, 1902, depuis la p. 209; t. XXIII, 1903, p. 1 à 216.

Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, 1902, depuis la p. 129; 1903, p. 1 à 160.

Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'École française de Rome, 1901, depuis la p. 181; 1902; 1903, p. 1 à 272.

Mémoires de l'Académie royale serbe, 1903.

Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, t. LXI (7e série, t. I), 1900.
Memorie della Regia Accademia di Modena, 1901.
Mittheilungen des archaeol. Instituts, Athenische Abtheilung, 1901, depuis la p. 241 ; 1902.
Mittheilungen des archaeol. Instituts, Römische Abtheilung, 1902, depuis la p. 101 ; 1903, p. 1 à 72.
Mittheilungen des deutschen Palaestina-Vereins, 1901.
Mittheilungen des Vereins für Nassauische Altertumskunde, 1902-1903.
Monumenti antichi della R. Accademia dei Lincei, t. XII, 1902 ; t. XIII, 1903, 1re livraison.
Musée belge, 1901, depuis la p. 81 ; 1902 ; 1903.
Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, t. IX-X, 1902 ; t. XI, 1903, p. 1 à 536.
Notizie degli Scavi di antichità, 1902, depuis la p. 293 ; 1903, p. 1 à 264.
Nouvelles archives des missions scientifiques, t. X, 1903.
Nuovo Bullettino di archeologia cristiana, 1902.
Palestine Exploration Fund, 1902, depuis la page 311 ; 1903, p. 1 à 276.
Philologus, 1903, p. 1 à 320.
Id., *Supplementband*, IX, 1903, p. 1 à 512.
Proceedings of the Society of Antiquaries of Newcastle-upon-Tyne, 1903.
Proceedings of the Society of Biblical archaeology, 1902, depuis la p. 193 ; 1903, p. 1 à 296.
Recueil de la Société archéologique de Constantine, Souvenir du Cinquantenaire, 1903.
Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, 1901 et 1902.
Revue Archéologique, 1902, t. II, depuis la p. 369 ; 1903, t. I ; t. II, p. 1 à 380.
Revue Biblique, 1903, p. 1 à 494.
Revue Celtique, 1902, depuis la p. 373 ; 1903, p. 1 à 236.
Revue des Études anciennes, 1902, depuis la p. 245 ; 1903, p. 1 à 316.
Revue des Études grecques, 1902, depuis la p. 261 ; 1903, p. 1 à 298.
Revue des Études Juives, 1902 ; t. XLVI, 1903.
Revue Épigraphique, 1902, depuis la p. 261 ; 1903, p. 1 à 17.
Rheinisches Museum für Philologie, 1902, depuis la p. 481.
Roemische Quartalschrift, 1903, p. 1 à 208.
Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1902, depuis la p. 1019 ; 1903, p. 1-918.
Studi e documenti di storia e diritto, t. XXIII, 1902.
Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, 1902.
Wiener Studien, 1901 et 1902.
Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Herzegovine, t. VII, 1900.
Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, 1902.

B. PUBLICATIONS DIVERSES

Dom F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*.
A. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*.
Corpus Inscriptionum Latinarum, vol. VI, pars. IV, fasc. II.
H. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, II, 1re partie.
Ephemeris Epigraphica, t. IX, fasc. 1.
Festschrift zu O. Hirschfelds sechzigstem Geburtstage.
P. Foucart, *La formation de la province romaine d'Asie* (extr. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*).
Gauckler, Gouvet et Hannezo, *Musées de Sousse*.
P. Fr. Girard, *Textes de droit romain*, 3e édition.

B. Haussoullier, *Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion.*
Fr. B. R. Hellems, *Lex de imperio Vespasiani.*
Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes, t. I, fasc. 2; t. III, fasc. 2.
H. Jaubert, *Rapport à Mgr Gazaniol sur les reliques trouvées dans la région de N'gaous.*
Mélanges Perrot, recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes.
Der Obergermanisch-raetische Limes des Roemerreiches, livre 11 à livre 18.
G. Rabeau, *Le culte des saints dans l'Afrique chrétienne.*
Der Römische Limes in Œsterreich, IV, 1903.
E. de Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, fasc. 66 à 72.
V. Waille, *Fouilles de Cherchel.*
J. Willems, *Le Sénat romain en l'an 65 après J.-C.* (extrait du *Musée belge*, 1902).

2° Table des provenances.

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent chaque inscription.

I. — Rome et environs.

Forum, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.
Château Saint-Ange (près du), 161.
Cloaca Maxima, 43.
Colisée, 131.
Corso d'Italia (*via Salaria*), 38, 49, 50, 51.
Esquilin, 46.
Palatin (au pied du), 121.
Piazza Colonna, 119, 155.
Piazza Montecitorio, 160.
Piazza Piscinula, 127.
Piazza Venezia, 123, 124, 347.
Polyclinique (sur la *via Nomentana*), 48.
Ponte Palatino (fondations du), 154.
Quirinal, 45, 125, 126.
Sainte-Agnès (basilique de), 366.
Sainte-Croix de Jérusalem (près de), 122, 343.
Saint-Étienne-le-Rond (près de), 159, 342.
Sainte-Praxède, 82.
Saint-Sébastien (couvent de), 129.
Tibre (fond du), 173.
Via della Consulta, 40, 41.
Via del Tritone, 83.
Via del Velabro, 44.
Via Nazionale, 33, 34, 35, 36.
Via Nomentana, 156, 351.
Via Torino, 42.
Via Trionfale, 352.
Via Veneto, 37.
Villa Tortonia, 128.
Aqua Virgo (près des sources de l'), 39.
Cimetière de l'Agro Verano, 47.
Cimetière de Domitille, 178.
Cimetière de Priscille, 176.
Cimetière de Sainte-Agnès, 174.
Environs de Rome, 231.
Provenance incertaine, 70, 132.

II. — Italie.

Albano, 171, 172.
Antium, 120.
Aquileia, 203, 377.
Bologne, 162, 163, 164.
Cesi (Ombrie), 165, 165 *bis*.
Cumes, 348, 349 (?)
Falerone (Picenum), 344, 345, 346.
Grottaferrata (environs de), 53.
Grotta Piatella, 130.

Ile d'Elbe, 325.
Laurentum (environs de), 336.
Lavinium, 337.
Monteu da Po (Ligurie), 340.
Norba, 353, 354.
Novare, 350.
Pentima (*Corfinium*), 157.
Pompei, 84, 85, 86, 87, 168, 169, 170.
Pouzzoles, 166, 167.
Préneste, 341.
Tor Paterna (Latium), 338.
Tusculum, 52.

III. — **Espagne.**

Astorga, 234.
Baena (environs de), 233.
Cabeza del Griego (*Segobriga*), 184, 185, 186.
Linares, 237.
Logrono, 235.
Province d'Orense, 236.

IV. — **Gaule.**

Beaume-les-Messieurs (Jura), 105.
Bordeaux, 143.
Châlons-sur-Marne, 30, 31.
Langres, 100, 101, 102, 103.
Puy-de-Dôme, 364, 365.
Reims, 28, 29.
Servières (Gard), 363.
Vénejean (Drôme), 27.
Ventabren (Bouches-du-Rhône), 182, 183.
Vienne, 78.

V. — **Bretagne.**

Caerwent, 232.
Newcastle-upon-Tyne, 360.

VI. — **Germanie.**

Alteburg, 369.
Arnsburg, 93.
Bermel, 308.
Bingen, 310.
Cologne, 145, 146, 274, 275, 276, 277, 278.
Holledoorn, 79, 80, 81.
Maestricht, 142, 339.
Mayence, 140, 141.
Metz, 271, 272.
Niederberg, 89, 90, 91, 144.
Oberflorstadt, 379, 380, 381, 382, 383, 384.
Okarben, 92.
Remagen, 139, 306, 307.
Saalburg, 311.
Schlossau, 88.
Sechtem, 279.
Thionville, 181.
Wiesbaden, 309.
Xanten (environs de), 280.

VII. — **Helvétie.**

Avenches (*Aventicum*), 215, 216.

VIII. — **Europe septentrionale.**

Environs de Fycklinge (Suède), 273.

IX. — **Provinces danubiennes.**

1) *Norique.*

Gonobitz, 71.

2) *Pannonie.*

Carnuntum, 206, 385, 386.
O-Szöny, 218.
Szamos-Ujvar, 217.

3) *Dalmatie.*

Kustanje (*Burnum*), 303, 304, 376.
Salona, 177.

4) *Mésie.*

Kostolac (*Viminacium*), 281, 282, 283, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302.
Kumanovo, 287.
Lipljan (*Ulpianum*), 284, 285, 286.
Nisch (*Naïssus*), 179, 180.
Ravna (*Timacum majus*), 288, 289, 290, 291.

5) *Dacie.*

Deva, 64, 65.
Karlsburg, 58, 59, 60, 61, 62, 63.
Potaissa, 57.
Varhély, 69.
Veczel, 66, 67, 68.

X. — **Grèce et environs.**

1) *Crimée.*

Chersonesus, 1.
Environs de Jalta, 2, 3, 4.

2) *Thrace.*
Damianovo, 248.
Katountza, 247.
Philippopoli, 245.
Samovit, 249.
Stara Zagora, 246.

3) *Macédoine.*
Boïran, 104.
Wodina (*Edessa*), 323, 324.

4) *Grèce.*
Corinthe, 213, 214.
Vallée de Tempe, 54, 55.

XI. — **Asie.**

1) *Pont.*
Tchêkérêkjé, 199.
Zéla, 198.
Zilleh, 200.

2) *Bithynie.*
Kidros, 258.
Soungourlou, 261.

3) *Phrygie mineure.*
Cyzique, 305.

4) *Phrygie.*
Dorylée, 250.

5) *Mysie.*
Pergame, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153.

6) *Lydie.*
Adigumé, 196.
Alsanar, 190, 191.
Belevi, 187.
Birghé (*Dioshiéron*), 194.
Elifli, 192.
Ephèse, 207, 371.
Falanga (*Thyaira*), 193.
Kélès (*Coloe*), 195.
Kutschuk-Katefkhé, 188.
Mashat, 189.
Thireh, 197.

7) *Carie.*
Alabanda, 322.
Bargylia, 378.
Mileb, 211, 212.

8) *Lycie.*
Idebessus, 56.

9) *Pisidie.*
Olbasa, 372, 373, 374, 375.

10) *Lycaonie.*
Konia (*Iconium*), 72, 73, 74, 76, 77, 257.
Zas-ed-Dîn, 75.

11) *Syrie.*
Aïni, sur l'Euphrate (environs d'), 255, 256.
Akraba, 359.
Antioche, 251.
Baalbek (*Heliopolis*), 265, 266, 267, 268, 269, 270, 368.
Beyrouth, 116, 117, 259.
Cyrrhus, 253.
Deir-el-Kalaa, 361.
Jditah, 260.
Kalaat-Ezrak, 357.
Samosate, 254.
Séleucie de Pierie, 252.
Semsidia, 205.
Tripoli, 32.
Route d'Alil à Sououaïda, 356.
Route de Bosra à Dera, 358.

12) *Palestine.*
Beit-Nettif (près de), 362.
Djerach (*Gerasa*), 326, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335.
Madaba, 175.
Medouar-Nol, 328.

XII. — **Afrique.**

1) *Égypte.*
Aboukir, 112, 113.
Alexandrie ou Ptolémaïs, 227.
Antinoe (Cheikh-el-Abadeh), 225.
Herakleopolis Magna, 222.
Kom-el-Gizeh, 229.
Kom-el-Hisn, 224.
Koptos, 220.
Ptolémaïs ou Alexandrie, 227.
Schedia, 204.
Divers et incertains, 219, 221, 226, 228, 230, 370.

2) *Cyrénaïque.*
Cyrène, 367.

3) *Tripolitaine.*
Sabratha, 355.

4) *Tunisie.*
Bechateur (*Thisita*), 244.
Bisica (environs de), 241.
Bou-Ghara (*Gigthis*), 201.
Carthage, 262, 263.
Djebba, 264.
Ferryville, 114.
Henchir-Choueggui, 99.
Henchir-Douamis, 108, 109, 138.
Henchir-Rechig, 239.
Henchir-Snobbeur, 202.
Medjez-el-Bab, 98.
Sousse (*Hadrumetum*), 118, 133, 134, 135, 136, 137, 208, 209, 210, 238.
Utique, 106, 107.

5) *Algérie.*
Aïn-Kerma, 243.
Chanzy, 95.
Guelma, 240.
Henchir-Akhrib (près de N'gaous), 96, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318.
Khamissa, 97, 319, 320, 321.
Kherbet-Ksar, 94.
Koudiat-el-Hadjela, 111.
Ksar-Melloul, 110, 115.
Mechta-Deradji, 242.

3° Table des matières.

I
NOMS ET SURNOMS

P. Acilius Attianus, 325.
L. Acilius Strabo, 166.
Acinius Faustus, 127.
Adabrandus, 82.
Aelius Brocus, 62.
Aelius Demetrius Aelii Serapionis f., 227.
T. Aelius Martialis, 290.
P. Aelius Trophimus, 189.
L. Aemilius Calpurnianus, 355.
Aemilius Juncus, 116.
C. Aetrius P. f. Fab. Crescemundus, (ou Crescens Mundus), 260.
L. Aetrius Philippicus Sabinianus, 260.
M. Agrippa Paullus, 7.
C. Aiacius P. f. Stel. Mango, 274.
Aiia Deccavi f., 310.
Albinus, 12.
L. Albucius, 170.
M. Alfius M. f. Fab. O....., 368.
Amanca, 185.
Amantius, 25.
Ammaca sive Gamaleda, 142, 339.
Ammillus Constans, 273.
Ammius Saturninus, 140.
Ancharena Sacerdotis f., 76.
Q. Ancharenus Eutyches, 361.
Aninia Elpis, 104.
Annia Dentustaina, 248.
M. Annius Marinus, 352.
C. Annius Proculus, 126.
C. Antius Aulus, 152.
Antonia Felicula, 260.
Antonius, 377.
Antonius Aemilianus, 311.
Antonius Pedo, 229.
Antonius Silvanus v. e., 286.
Apollonides, 287.
M. Aponius Priscus, 340.
M. Aponius Restitutus, 340.
Sex. Appuleius, 147.
Aproniana, 39.
C. Apronius Aper, 279.
M'. Aquilius, 378.
L. Aquilius Luga, 165.
Ardacus, 30.
M. Arruntius Agrippinus, 65.
C. Asuvius Crescens, 376.
Athenio Athenionis f., 329.
Athenio Demetrii f., 335.
L. Atilius L. l. Saturninus, 203.
C. Atrius Decoratus, 288.
L. Attilius Cornelianus, 334.
.....Augustanius Albinus Bellicius, 343.

Aurelianus Menogenis f., 149.
Aurelius, 60.
Aurelius D... Ingenuus, 64.
Aurelius Diogenes v. p., 243.
Aurelius Dionysius, 373.
Aurelius Drigisa Aurelii f., 249.
Aurelius Felix v. e., 94.
Aurelius Flavius Severus, 328.
M. Aurelius Aug. l. Fortunatianus, 129.
Aurelius Glykon, 192.
Aurelius Herodianus, 195.
Aurelius Lucillus, 373.
Aurelius Menecrates, 196.
Aurelius Moschion Attali f., 194.
Aurelius Onesiphorus, 191.
T. Aurelius T. f. Cam. Secundus, 1.
M. Aurelius Socraticus, 226.
Aurelius Sozon. Augg. lib. 176.
M. Aurelius Tertullinus, 374.
Aurelius Xanthus, 305.
Avidius, 72.
Avidius Antiochus, 205.
Avilius Teres, 161.
Avillius Pastor, 21.
C. Baebius Felix, 363.
Baebius Latro Nigri f., 234.
Q. Baebius Martialis, 189.
Barbara (serva), 186.
Baric, 115.
Benignus, 112.
Bibulla Verecundi f., 383.
Bitus Raebucenti f., 247.
L. Bodlius L. f. Pol. Genialis, 303.
Bona (Caes. n. serva), 57.
Bretennia, 327.
Caecilia Secundina, 231.
Caelius C. l. Philargius, 104.
Caelius Placidus, 366.
Q. Caepio, 378.
Calemera, 38.
T. Calpius T. l. Stabilio, 158.
Calpurnia Frontina, 214.
L. Calpurnius Furnarius, 238.
Cn. Calpurnius Verus, 89.
Calvisius Glykon, 148.
Cameius Anextlomari f., 102.
Careius Saturninus, 309.
Cassius Apronianus, 56.
Cassius Verus, 266.
L. Catellius Livianus, 95.
Catilla, 75.
Ceionius Rufius Albinius v. c., 121.
C. Ceionius Rufius Volusianus v. c., 14.
Charito, 53.
Cintusma, 272.
Claudia Aristonice, 289.
Claudia Pelagia, 156.
Ti. Claudius, 33.
Ti. Claudius Augustianus, 69.
Claudius Heraclides, 59.
Ti. Claudius, Ti. f. Quir. Mercurialis, 289.
Ti. Claudius Aug. l. Moschus, 156.
P. Claudius Valerius Secundus Valerii f., 323.
P. Cluvius Felix Tertullinus, 99.
L. Cluvius L. l. Ingenuus, 162.
Coelia, 245.
C. Coiedius, 310.
Coinnagus Titaluis f., 181.
Columbus (beatus), 96.
Cornelius Cethegus, 207.
Cn. Cornelius Tib. Cornelii Pulchri f. Fab. Pulcher. 214.
C. Cornelius Victor, 125.
Cossilla, 310.
Q. Crispinus, 33.
Crispinus, 51, 223.
Cusinia Evemeria Cusini Messalini l., 197.
L. Cuspius Postumenius Rufinus, 153.
Dasumenus Dasi f., 306.
Decia, 39.
Demetrius, 52.
Didius Julianus, 80.
Dinitius, 292.
Diogenes Leonidae f., 330.
Cn. Domitius Cn. f., 378.
Cn. Domitius Corbulo, 371.
M. Domitius M. f. Fabia Severus, 304.
Donatus, 96, 115.
Dubna Viredonis f., 181.
Egide (lib.) 200.
Egnatius Marinianus, 281.
Elvia Marcella, 185.
Eutychianus, 213.
Fabius, 53.
Fabricius Verus, 376.
Faltonius Restitutianus v. e., 94.
Felix (sanctus), 314.
Felix Novicii f., 115.

Firmanus, 276.
M. Firmius Speratus, 308.
Flavia Jovina, 291.
Flavia Aug. lib. Oeogonomia, 338.
Flavia Scarbantia, 203.
Flavia Sozusa, 338.
Flavius Citatus, 282.
Flavius Clodianus c. v., 240.
Flavius Crispus, 334.
T. Flavius Draccus, 78.
Flavius Eucsinus c. v., 240.
Flavius Flavinus, 235.
Flavius Marcellus, 48, 76.
Flavius Moco, 246.
Flavius Sergianus Sosibius, 1.
T. Flavius Solanus Lampon, 270.
T. Flavius Valens, 362.
Floridus, 313, 315, 317.
Foesena Ɔ. l. Lamyra, 49.
T. Foesenus Ɔ. l. Diocles, 49.
Dec. Fonteius Apolaustus, 237.
Fulvia Chrysis, 283.
C. Fulvius Plautianus v. c., 45.
Fulvius Plautianus c. v., 125, 126, 282.
Furia Caecilia, 284, 285.
Gabinius Successus, 36.
Gargilius Q. l. Agathemerus, 98.
Gavius Rufus, 168.
M. Gavius Squilla Gallicanus, 207.
Ti. Gesatius, 277.
Gippa Centusmi f., 103.
Giriso Cubi f., 383.
Q. Granius Apollonius, 34.
Grattia T. f. Restituta, 340.
Halicus, 298.
Hedalochus Aniceti f., 75.
Cn. Helvius Sabinus, 169.
Q. Heraclius, 75.
Hilarus Atani, 157.
Holconius Priscus, 168.
Iccius Cratio, 27.
Iohannis Aurus, 73.
Ithynor, 213.
Julia Chrysopolis, 24.
Julia c. f. Severa, 253.
Julia Valentina, 362.
Julianus, 286.
Julianus (sanctus), 96, 315, 316.
Julius, 198.
C. Julius C. f., 322.
T. Julius Bellicus, 71.
C. Julius Christus, 251.
C. Julius Eurycles Herculaneus, 343.
C. Julius Eutaetus, 153.
C. Julius Facundus, 24.
Sex. Julius Frontinus, 343.
T. Julius Fronto, 71.
Julius Nicres, 143.
Julius Rusticius Vesper, 240.
Julius Secundus, 304.
Julius Septimius, 372.
C. Julius Severus, 228.
Julius Verus, 360.
C. Julius Verus, 124.
Junius Julianus, 36.
Junius Maximus, 81.
L. Justinus Augurius, 6.
Justus Rescupori f., 248.
Juventius Saturninus, 83.
Laurentius v. c., 123.
Laurentius (sanctus), 96, 313.
Leccus, 380.
M. Licinius Proclus, 253.
M. Licinnius Julianus, 375.
M. Livius Gracchus, 233.
C. Livius M. f. Quir. Severinus, 233.
M. Lollius M. f., 74.
Lucretius Fronto, 85.
Lupulus, 278.
Maclonus, 272.
Magia L. f. Secunda, 104.
L. Magius L. f., 104.
Manilii, 165 *bis*.
Manlius Rusticianus v. c., 11.
Mantilla, 110.
P. Marius Celsus, 256.
Martialis, 128.
Massacatus Sedali f., 100.
Mazgadus, 65.
Melitus, 6.
Memmius Aemilius Probus v. inl., 131.
Memmius Aemilius Trygetus v. inl., 131.
Menander, 153.
P. Mestrius P. f. Maecianus, 74.
Sex. Modius Salvianus, 347.
Mucianus, 297.
Munatius Flavianus, 243.
C. Muscius Maternus, 376.
Myro M. Fulvii ser., 42.

Nemetorius, 75.
Nonius Marcellus... Herculius, 97.
P. Octavius, 219.
Oluper Cergaepuri f., 265.
Oppia Tholomaei fil. Pyrbiste, 259.
Optata, 111.
Q. Otacilius Quir. Pollinus Q. Otacili Q. f. Cerialis f., 215, 216.
Paesius, 221.
Paetus, 21, 43.
Papiria C. L. l. Seleuceis, 41.
Parhedrus, 52.
Parthenius, 220.
Pastor (sanctus), 312.
Paulacius (comes), 230.
Paulinus, 241.
Paulus, 111, 331.
Paulus Constantius v. c., 241.
Peculius (lib.), 366.
C. Perelius Restitutus, 40.
Perseus, 47.
Petronius Athenodorus, 139.
L. Petronius Florentinus, 381, 382.
Phoebianus, 155.
Phrasis, 117.
Pinarius Verus, 309.
Poblicia Cale, 128.
Pompeia Macrina Pompeii Marci f., 151.
Pompeius Cato v. p., 10.
Pomponius Bassus, 261.
T. Pomponius T. f. Protomachus, 206.
Ponticus, 119.
M. Pontius M. f. Pup. Varanus Sabinus c. v., 284.
Poplius Hirsutus Flavi Neandieci f. Lancicum, 236.
Poplicianus Mommianus, 372, 373.
Postumus, 84.
Precius Capito, 275.
Primitivus, 24.
Proculus Rutilianus, 343.
Prophorus Asklepiadis f., 190.
Pusinna, 310.
Quadrunia, 182.
Quintianus, 68.
Ragenes Molponis, 327.
C. Reginius, 124.
Rogata, 242.
Romanius Montan..., 150.
Romanus Atti f., 276.
M. Rubrius Zosimus, 382.
... Satrii f. Cam. Rufus, 376.
C. Rutilius P. f., 354.
P. Rutilius M. f., 353.
Sabineius Narcissus, 38.
Saeclaris Aug. l., 167.
C. Sallustius Faustus, 50.
Satta, 101.
Scribonius Castus, 67.
Secundus, 31.
Seia Isaurica, 83.
Sempronius Liberalis, 370.
Septimius, 265.
Septimius Ursius Aruntius Gaius, 372, 373.
Sergius, 175, 262.
L. Servaeus Sabinus, 77.
Ti. Servaeus Sabinus, 77.
Severianus, 46.
Sextio, 310.
Soterichus, 187.
Spendophorus, 130.
M. Staius Agatangelus, 32.
Sulpicius Julianus, 252.
Stratonice, 377.
Sucessa, 47.
Synferius Esychius, 177.
Tate, 293.
Q. Tedius Maximus, 268.
Terentius Cassander, 45, 125, 126.
Tertia, 56.
Tertius, 145.
Tetes, 48.
C. Tettius Africanus Cassianus Priscus, 204.
Ti. Tettius Euphemianus, 283.
Timocles, 57.
Titionius Primus, 144.
C. Torullius C. l. Fuscus, 350.
Trebemius, 56.
Tullius, 132.
Ulpius Caristus, 200.
Ulpius Paulus, 6.
Ulpius Potens, 386.
P. Umbrius Licinus, 163.
M. Ummidius Annianus Quadratianus, 201.
Ursaeus, 296.
Ursius Aruntius Gaianus, 372, 373.
Utnerika, 118.

Valeria Marcella, 291.
Valeria Sextia, 27.
P. Valerianus, 302.
M. Valerius Bassinus iunior, 61.
Valerius Claudius... Acilius Priscillianus, 337.
Valerius Festus, 223.
Valerius Jovinus, 291.
M. Valerius Longinus, 342.
M. Valerius Paeplus, 171.
C. Valerius Quadratus, 370.
C. Velius Salvi f. Rufus, 368.
L. Valerius Septimius Bassus, 19.
Vectit. Biraci, 183.
P. Vedius Pollio, 212.
Venustus, 106.
Veraeus, 297.
Verus, 245.
M. Vesonius M. f. Repentinus, 104.
Q. Vetidius Felix Honoratianus, 321.
Q. Vetidius Juvenalis Q. f., 319, 320, 321.
L. Vetidius Maternus Vetidianus, 320.
L. Veturius Titianus, 385.
Vibia Sicca, 291.
Sex. Vibius Gallus, 258.
Victor, 45.
Victorinus, 295.
Q. Voconius Saxa Fidus, 201.
Ypolita, 26.

Noms de cochers du cirque et de chevaux, 133, 134, 135, 136, 137, 161, 208, 209, 210.

II

DIEUX ET DÉESSES

Aequitas, 206.
Αἰώνιος θέος, 258.
Ammon, 370.
Ἄρειοι θεοί, 76.
Ares, 76.
Apollo, 48, 201, 367.
Apollo Didymeus, 211.
Apollo Grannus, 273.
Artemis, 330.
Baltis, 58.
Caelestis, 355.
Cereres, 106.
Cereres Augustae, 98.
Diana, 188.
Dii Inferi, 103, 291.
Domus Augusta, 22.
Domus divina, 309, 311.
Eubouleus, 231.
Fons, 157.
Fortuna, 89, 308.
Fortuna Augusta, 67.
Genius collegii, 64.
Genius Illyrici, 286.
Genius loci, 90.
Genius Mercurii, 364.
Genius Vasso-Kaleti regis Felicis, 365.
Heliopolitanus deus maximus, 266.
Herakles, 372.
Hercules, 158.
Hercules sanctus, 325.
Hercules Callinicus, 227.
Hermes, 329.
Hermes Trismegestus, 228.
Juno Lucina, 353, 354.
Juno regina, 138.
Jupiter, 65.
— (Diovis castus), 523.
Jupiter Dolicenus, 307.
Jupiter Heliopolitanus, 267.
Jupiter Maximus, 217.
Jupiter Optimus Maximus, 265, 324, 381.
J. O. M. et Juno Regina, 144.
J. O. M. Balmarcodes et Juno Regina et Juno Sima et Caelestis Sohemia, 361.
J. O. M. Dolichenus, 5.
J. O. M. Heliopolitanus, 268, 269.
J. O. M. Apollo Aesculapius Salus Fortuna, 382.
J. O. M. Sol, Luna, Juno regina, Minerva, Victoria, Mercurius, Genii loci, 242.
Lares Viales, 185.
Liber pater, 59.
Liber pater Augustus, 109.
Liber pater et Diana, 127.

Mars, 217, 363.
Mars equester, 288.
Mater deum, 311.
Matronae Lubicae, 145.
Mercurius, 279.
Mercurius Competalis, 235.
Minerva Augusta, 138.
Mithra, 6.
Nemesis, 237.
Pluto Augustus, 318.
Serapis, 223.
Silvanus, 68, 352.
Silvanus Augustus, 342.
Silvanus domesticus, 60, 61, 385, 386.
Tutela, 369.
Victoria, 107.
Virtus, 380.
Volkanus, 27.
Ζεὺς Ἐλευθέριος, 219.
Ζεὺς Ἐπικάρπιος, 327.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

Ἀφροδίσιον ἱερόν, 229.
Artemisia, 194.
Ἀρχιέρεια Σεβαστῶν, 76.
Ἀρχιερεὺς Ἑλλάδος, 214.
Ἀρχιερεὺς Σεβαστῶν, 76.
Asklépieia, 305.
Augur, 337.
Augustalis, 53, 106.
Flamen perpetuus, 99.
Ἱερεύς, 221.
Ἱερεὺς Ἀδριανοῦ Πανελληνίου, 214.
Ἱερεὺς θεῶν πατριῶν, 76.
Καισάρεια Ἴσθμια, 214.
Kalatores pontificum et flaminum, 22.
Ministri, 157.
Παστοφόροι, 219.
Pontifex major, 337.
Praefectus templi, 273.
Sacerdotales, 337.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Ἀγαθὸς δαίμων ποταμός, 204.
Asichi, 359.
Acraba, 359.
Aelia Hadriana Augusta Colonia, 257.
Altaia, 95.
Anchialos, 250.
Antiochia, 333.
Aquenses Vicani, 309.
Aquileia, 368.
Aresaces (vicani), 141.
Ariminum, 164
Artacia, 246.
Athelani, 356.
Bassianus (fundus), 114.
Biracsaccarensium castellum, 241.
Breucus, 306.
Brixsia, 304.
Cales, 38.
Calsum, 246.
Celeia, 124.
Claudia Celeia (*decurio*), 71.
Coloe, 195.
Corinthus, 214.
Cremona, 51.
Cyzicenus, 305.
Cyrenae, 370.
Daci (*rex*), 368.
Daciae tres (*concilium*), 66, 69.
Dionysios, 356.
Dioshieron, 196.
Doroleum, 250.
Emadancapenses nundinae, 243.
Eporedia (*sevir*), 340.
Falerionenses (*ordo*), 345.
Fanomagnensis (statio), 287.
Geraseni, 333.
Germaniae duae, 360.
Guruzae, 115.
Hellas, 213.
Helvetii, 216.
Illyricum, 286.
Industria, 340.
Ipscense municipium, 233.
Χανκούριος, 361.

Karthago, 241, 320.
Laurentes Labinates, 337.
Marcianopolis, 48.
Mauretania, 368.
Μενελαΐτης νομός, 229.
Metropolis, 190.
Milesii, 212.
Moesia Inferior, 3.
Μουβωνείτων κατοικία, 187.
Musulamiorum Regiorum gens, 239.
Mysia Albaitis, 378.
Mysii, 378.
Naissus, 180.
Nicisensis ecclesia, 96.
Ostia, 382.
Paphlagonia, 117.
Partia, 368.
Pergamon, 147, 149, 151, 152.
Phinousca, 191.
Pinciana castra, 299.
Pollentia, 303.
Pompeiani, 86.
Πρῶτη Κώμη, 75.
Ravenna, 1, 376.
Roma, 20.
— (*Capitolium*), 346.
— (*Graecostadium*), 173.
Roma (*regio* VII), 123.
Romani, 140.
Saienses majores, 108.
Saldae, 381.
Σαουατρεῖς, 76.
Sarmizegetusa colonia (*decurio*), 64.
Segobrigensium respublica, 186.
Sequanus, 78.
Silurum civitas (*respublica*, *ordo*), 232.
Thigibba Bure, 264.
Thisita, 244.
Thracia provincia, 250.
Thubba (*Colonia Julia Aelia*; *flamen perpetuus*; *splendidissimus ordo*), 99.
Thyaira, 193.
Terebia, 164.
Treverus, 310.
Tricornium, 300.
Ulpianensis (statio), 286.
Ulpianum municipium (*ordo*, *tribunus plebis*), 284, 285.
Uxama Ibarca, 234.
Vacoeci, 236.
Vanarzanense castellum, 94.
Via Aemilia, 164.
Viminacensia (castra), 301.
Viziana (statio), 287.

V

EMPEREURS, PRINCES, PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Caesar, 159.
Caesar Augustus, 211.
Imp. Caes. Augustus, 188, 219.
Imp. Caes Augustus pont. max. cos. III, trib. pot. XXII, 164.
Tiberius Caesar Aug., 220, 251.
Germanicus Caesar, 251.
C. Caesar Aug. Germanici f., 8, 120.
Imp. Caes. Aug. Germanicus, 368.
Ti. Claudius Caesar Aug. Germanicus imp., 221.
Divus Claudius, 161.
Nero, 161.
Nero Claudius Caesar Augustus Germanicus, 9.
Imp. Vespasinus, 368.
Imp. Vespasianus et imp. Titus, 368.
Imp. Titus Caes. Vespasianus Aug., 204.
Imp. Caesar Vespasianus Aug. pont. max. trib. pot. IIII imp. X cos. IIII cos. design. V p. p. et T. Caesar Vespasianus imp. III trib. pot. II cos. II design. III censores designati, 256.
Imp. Nerva Trajanus Caesar Augustus Germanicus Dacicus invictus, 332.
Imp. Nerva Caesar Aug. pont. max. trib. pot. II cos. III p. p. (97-98 p. C.), 261.
... Aelius Pius Felix, 226.
Caesar Hadrianus Caesaris Trajani f., 267.
Imp. Caes. divi Trajani Partichi f. divi Nervae nepos Trajanus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. VIII cos. III, 55.
Imp. Caes. divi Trajani Parthici f. divi Nervae n. Trajanus Hadrianus Aug.

pont. max. trib. pot. XI (?) cos. III p. p., 333.
L. Aelius Caesar Imp. Trajani Hadrian. Aug. pont. max. trib. pot. XXI imp. II cos. III p. p. fil. divi Trajani Parthici nep. divi Nervae pronep., trib. pot. cos. II, 257.
Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius, 370.
Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius p. p., 252, 268, 311.
Imp. Caes. T. Ael. Had. Anton. Aug. Pius p. p. liberique eius, 260.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Pius Felix Aug., 224.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. pont. max. trib. pot. XVI cos. III et imp. Caes. L. Aurelius Verus Aug. trib. pot. II cos. II, 201.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. pont. max. trib. pot. XVIII cos. III et imp. Caes. L. Aur. Verus Aug. pont. max. trib. pot. III cos. II divi Antonini Aug. Pii fili divi Hadriani Aug. nepot. divi Traiani Part. pronepot. divi Nervae Aug. abnepot., 358.
Impp. Aurelius Antoninus et M. Aurelius Commodus Augg., 355.
M. Aurelius Commodus Caesar, 223.
Imp. M. Aur. Ant. Commodus Aug., 1.
Imp. Cos. divi Commodi frat. divi Pii nep. divi Hadr. pron.. pont. max. trib. pot. IIII imp. VIII, 138.
Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arabicus Adiabenicus Parthicus max., Britannicus max., trib. pot. VII imp. XI cos. II, 269.
Divus Septimius Severus Pius Arab. Adiab. Part. max. Britt. max. pater Imp. Caes. M. Aurelii Antonini Pii Felicis Aug. Part. Britt. max. Germ. max. pont. max. trib. pot. XVI imp. II cos. III p. p. divi M. Antonini Pii Germ. Sarmat. nep. divi Antonini Pii pronep. divi Hadriani abnep. divi Traiani Part. et divi Nervae adnep. (213 p. C.), 108.
Antonius Caesar, 222.
Antoninus dominus, 326.
Imp. Antoninus Aug. Pius p. p., 360.
D. n. Imp. Antoninus Pius Felix, 265.
Imp..... M. Aurelius Severus Antoninus Pius Caesar Aug., 242.
Julia Aug. Mater Aug. et castrorum, 150.
D. D. n. n. Severus et Antoninus impp., 288.
Imp. Caes. M. Aur. Antoniuus Severus Alexander Pius Felix Aug., 66, 68.
Imp. Caes. M. Aur. Severus Alexander Aug. et Mamaea Aug., 286.
Imp. Caes. M. Antonius Gordianus Invictus Pius Felix Aug. restitutor orbis, 94.
Imp. Caes. M. Antonius Gordianus Pius Felix Aug. et Tranquillina Aug. uxor eius, 239.
Imp. Caes. M. Iulius Philippus Invictus Pius Felix Aug. p. m. trib. pot. p. p., 95.
Probus deus, 243.
D.d.d. n.n.n. Carus Persicus et Carinus et Numerianus, 225.
Dd. n.n. Diocletianus et Maximianus, 356.
Dominus victoriosissimus Maximianus Aug., 10.
Dd. n.n. Diocletianus Maximianus Augg. et Constantius et Maximianus Caesares, 359.
Impp. et Caess. Jovii et Herculii, 357.
Dominus noster clementissimus et piissimus Maxentius invictus et provi dentiss. semper Aug., 11.
Licinius Augustus, 179.
Constantinus, 13, 263.
Constantinus victor ac triumph., 264.
D. n. piissima Aug. Fl. Julia Helena, 122.
D.D. n.n. Constantinus et Constans, 122.
D. n. Constantinus Maximus victor semper Aug. et Constantinus et Constantius nobb. Caess., 97.
D. n. Flavius... Claudius... Constantinus Pius Felix, 345.
D. n. Jovianus victor ac triunfator semper Aug., 54.
D. n. Valen... Aug., 16.
Maximus princeps indulgentissimus dominus Valentinianus triumfator semper Augustus, 14.

D.d.d. n.n.n. Valentinianus Valens et Gratianus invictissimi semper Auggg., 241.
Domm. n.n. Fl. Valentinianus et Fl. Theodosius Pii Felices invicti semper Aug., 15.
D. n. Theodosius, 121.
Thermantia, 121.
Flavius Justinianus, 199.
D. n. Mauricius, 26.
Tiberius, 96.

2° *Rois étrangers.*

Callinicus et Epiphanes Antiochi regis filii, 368.
Decebalus rex, 368.
Pyrrhus, 18.

VII

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

M. Furio Camillo Sex. Nonio cos. (8 p. C.), 52.
M. Crasso Frugi cos. (27 p. C.), 21.
P. Silio Nerva cos. (28 p. C.), 21.
Domitiano XVII cos. (75 p. C.), 161.
Orfito et Priscino cos. (110 p. C.), 161.
Asiatico II cos. (125 p. C.), 83.
M. Antonio Hibero et Sisenna cos. (133 p. C.), 259.
Serviano III et Varo cos. (134 p. C.), 36.
Macrino et Celso cos. (164 p. C.), 146.
M. Petronio Sura Mamertino Q. Tineio Rufo cos. (182 p. C.), 154.
Materno et Bradua cos. (185 p. C.), 1.
Imp. Caes. M. Aur. Commodo Antonino Aug. V et M' Acilio Glabrione II cos. (186 p. C.), 202.
Imp. Severo II et Albino cos. (194 p. C.), 309.
Commodo VI et Septimiano cos. (190 p. C.), 369.
C. Fulvius Plautianus cos. II (203 p. C.), 45.
Gentiano et Basso cos. (211 p. C.), 287.
D. n. Macrino Aug. II cos. (218 p. C.), 139.
Albino et Maximo cos. (227 p. C.), 286.
Priscilliano c. v. cos. (230 p. C.), 34.
D. n. Gordiano II et Pompeiano cos. (242 p. C.), 12.
Divo Decio III et divo Herennio cos. (251 p. C.), 70.
Nepotiano et Facundo cos. (336 p. C.), 377.
Mamertino et Nevitta cos. (362 C. p.), 178.
Archadio cos. (385 ou 406 p. C.), 174.
D. n. Justino perpetuo Aug. cos. V, indictione quarta (572 p. C.), 25.

2° *Fonctions supérieures.*

Censitor, 359.
Consul, 153.
Consulares, 337.
Consularis, 80.
Consularis ordinarius, 337.
Consulatus, 17.
Curator alvei Tiberis riparum cloacarumque sacrae urbis, 337.
Decemvir stilitibus judicandis, 251.
Dictator, 341.
Δοῦξ καὶ ἄρχων, 331.
Eques publicus, 69.
Equites romani, 319, 320, 321.
Judex sacrarum cognitionum, 14, 121.
Juridicus Alexandriae, 214.
Legatus, 72, 240, 241, 251.
Legatus Asiae, 207.
Legatus Augusti propraetore, 139, 256, 281, 360.
— (*Lugudunensis provinciae*), 232.
Legatus Augustorum pro praetore, 206.
Legatus pro praetore, 261.
Magister, 341.
Praefectus Aegypti, 204, 370.
Praefectus praetorio, 11, 45, 125, 126, 282, 325.
Praefectus urbi, 131, 14.
Praeses, 94, 320.
— (*Numidiae*), 243.
Praetor, 378.
Praetor aerarii, 21.
Praetor tutelaris, 337.

Proconsul, 56, 147, 201, 207, 213, 240, 241, 334.
— (*Narbonensis provinciae*), 232.
Pro quaestore, 337.
Quaestor, 251, 371.
Questor urbanus, 337.
Sevir equitum romanorum, 337.
Sex primi curatores, 21.
Tribunus plebis, 284, 285.
Triumvir monetarum, 337.

3° *Fonctions inférieures.*

Ab instrumentis, 57.
A commentariis provinciae, 245.
Augusti liberta 338.
Augusti libertus, 117, 129, 130, 156, 160, 167, 192, 229, 265.
Augustorum libertus, 176.
Augustorum servus, 287.
Caesaris serva, 57.
Domesticus, 73, 246.
Procurator, 45, 95, 125, 126, 226, 286.
— (*Aegypti*), 214.
— Augusti, 94, 116.
— Augusti familiae gladiatoriae, 150.
— Augustorum, 282.
— (*Pannoniae et Delmatiae*), 368.
— (*Paphlagoniae*), 117.
— (*Raetiae*), 368.
— thensaurorum, 351.
— rationalis, 10.
Scriba cursorum, 129.
Tabularius stationis, 286.

4° *Finances.*

Fiscus Caesaris, 189.
Fiscus Romae, 20.
Vectigal Illyrici (*servus contrascriptor*), 287.

VII

CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Legio... (*centurio*), 278.
Legio... Gallica (*centurio*), 253.
Leg. I Adjutrix (*praefectus vexillariorum*), 368.
Leg. I Italica (*tribunus militum*), 1.
— (*centurio praepositus vexillationi*), 3.
Leg. II Adjutrix (*praefectus vexillariorum*), 368.
Leg. II Augusta (*legatus*), 232.
— (*praefectus vexillariorum*), 368.
— (*vexillatio*), 360.
Leg. II Traiana Fortis Gordiana (*miles*), 228.
Leg. III (*veteranus*), 370.
— (*tribunus*), 284.
— Gallica, 255.
Leg. IIII Flavia (briques, *praepositus*), 292.
— (briques, *praefectus*), 293.
Leg. IIII Scythica (*vexillatio*), 252.
Leg. VI Victrix (*centurio*), 77.
— (*vexillatio*), 360.
— (briques), 280.
Leg. VII (*veterani*), 74.
— Claudia (*praepositus*), 295, 296.
— (*primus pilus*), 285.
— (*tegularii*), 294.
— Macedonica (*missus veterunus*), 323.
Leg. VIII (briques), 92, 93, 379.
— Augusta (*praefectus vexillariorum*), 368.
Leg. VIIII Hispana (*praefectus vexillariorum*), 368.
Leg. XI (*miles*), 304.
— Claudia (brique), 4.
— Pia Fidelis (*miles*, *centuria*), 303, 376.
Leg. XII Fulminata (*primus pilus*), 368.
Leg. XIII (*veteranus*), 104.
— Gemina (briques), 62.
Leg. XIV (briques), 92, 93.
— Gemina (*praefectus vexillariorum*), 368.
— Martia (*vexillatio*), 218.
Leg. XV Apollinaris (*veteranus*), 368.
Leg. XV Primigenia (briques), 280.
Leg. XVI Flavia (briques), 254.
— Firma (briques), 252.
Leg. XX Valeria Victrix (*vexillatio*), 360.

Leg. XX Victrix (*praef. vexillariorum*), 368.
Leg. XXI (briques), 92.
— Rapax (*praefectus vexillariorum*), 368.
Leg. XXII (briques), 379, 384.
— Primigenia (briques), 88, 91, 92, 93, 280.
— Pia Fidelis (*centurio*), 311.
Leg. XXX (*centurio*), 200.
— Ulpia (briques), 280.

2° *Ailes.*

Ala (*decurio*), 68.
Ala Afrorum (*eques, turma*), 275, 276.
Ala Astorum II (*decurio*), 71.

3° *Cohortes.*

Coh. I Alpinorum (briques), 93.
Coh. II Aquitanorum (briques), 93.
Coh. III Aquitanorum (briques), 384.
— equitata civium romanorum (*praefectus, medicus*), 381, 382.
Coh. II Aurelia Dardanorum (*medicus*), 290.
— Antoniniana miliaria equitata (*tribunus*), 288.
Coh. VIII Breucorum (*miles*), 306.
Coh. II Britonum (briques), 280.
Coh. I Civium romanorum (briques), 93.
Coh. I Flavia, 307.
— (*praefectus*), 139.
Coh. II Flavia Commagenorum, 67.
— equitata sagittariorum (*turma*), 65.
— Severiana (*balnea*), 66.
Coh. I Flavia Damascenorum (briques), 93.
Ala I Flavia Domitiana Britannica miliaria civium romanorum, 78.
Coh. I Lusitanorum (*miles centuria*), 223.
Coh. I Montanorum (*praefectus*), 289.
Coh. VII Raetorum (briques), 91.
— equitata, 89.
— Antoniniana, 90.
Coh. VIII Raetorum equitata (*centurio*), 144.
Coh. IV Vindelicorum (briques), 91, 93, 384.
Coh. XXXII voluntariorum civium romanorum (estampilles), 379.

4° *Garnison de Rome.*

Cohors praetoria (*centuria*), 51.
Coh. VIII praetoria Pia Vindex (*miles, centuria*), 124.

Coh. XIII urbana (*tribunus*), 368.
Vigiles, 344.
Coh. I Vigilum (*tribunus*), 155.
— (*veteranus*), 347.

5° *Numeri, corps spéciaux.*

Equites Dalmatae (*praepositus*), 29, 7.
Equites sagittarii, 298.
Lanciarii, 73.
Sagittarii Hemeseni (*tribunus*), 302.
Scutarii (*scola secunda, primicerius*), 82.

6° *Grades.*

Beneficiarius consularis, 385, 386.
Centurio, 327.
Decurio (*cohortis*).
Ducenarius, 291.
Eques duplicarius, 251.
Evokatus, 366.
Milites, 369.
Pedites singulares consulares (briques), 63.
Praefectus castrorum, 223.
Praefectus fabrum, 344.
Praepositus, 300.
Primipilarius, 258.
Primipilus, 77.
Promotor (equitum ?) 291.
Veteranus, 235, 328, 342.

7° *Flotte.*

Classis Flavia Moesica (*trierarcha*), 1.
Classis Ravennas (*vexillatio*, briques), 2.

8° *Particularités.*

Bellum Judaicum, 368.
Bellum Marcomannorum Quadorum Sarmatorum, 368.
Bellum Marmaricum, 367.
Castra Pinciana, 299.
Castra Viminacensia, 301.
Commanipularis, 124.

Corona muralis, hastae, vexilla, 368.
Corona vallaris. torques, falerae, armillae, 368.
Donatus omnibus donis, 77.
Donis donatus, 368.
Estampilles de briques, 2, 4, 62, 63, 79, 80, 81, 88, 91, 92, 93, 254, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301.
Exercitus Africus et Mauretanicus (*dux*), 368.
Exercitus Germaniae inferioris, 79.
Fabrica, 302.

VIII

ADMINISTRATION MUNICIPALE ET PROVINCIALE

Αγορανομήσας, 198.
'Αγωνοθέτης, 214, 372, 373, 374, 375.
Aedilis, 85, 169, 340.
Ἄρχων τοῦ Πανελληνίου, 214.
Buleuta, 248.
Civitas, 55.
Concilium provinciae, 69.
Curator respublicae, 240, 241.
Decurio, 59, 64, 71.
Duumvir, 84, 340.
Duumvir quinquennalis, 138, 372, 373, 374, 375.
'Ελλαδάρχης ἀπὸ τοῦ κοινοῦ τῶν 'Αχαιῶν, 214.
Fiscus, 193.
Γυμνασιαρχήσας, 329.
Λειτουργίαι, 198.
Inscriptions électorales, 84, 85, 86, 87, 168, 169, 170.
Municipes, 233.
Nundinae, 243.
Omnibus honoribus functus, 319.
Ordo, 99, 184, 185, 232, 345.
Patronus civitatis, 322.
Quinquennalicius, 320, 321.
Respublica, 232.
Sevir, 162. 163, 340.
Στρατηγὸς νομοῦ, 229.
Sufetes, 202.
Vicani, 309.

IX

COLLÈGES

Collège de glutinatores et de topiarii (fastes; *magistri*), 52.
Collège des sex primi curatores (fastes), 21.
Collegium fabrum, 64.
Collegium fabrum (*sevir*, *magistèr decuriae*, 350.
Curator perpetuus, 50.
Promagistri d'un collège sacerdotal, 21.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Aerarium, 13.
'Αγὼν Αὐγούστειος Καπετώλειος πενταετηρικὸς πολιτικός, 372, 373.
'Αγὼν Σεουήριος Αὐγούστειος Καπετώλειος πενταετηρικὸς πολειτικός, 374.
Agitatores, 161.
Acclamation : Have feliciter, 86.
Alphabet mystique, 5.
Aroma, 222.
Artifex, 184.
Aurifex, 25.
Bornes frontières, 356, 359.
Bornes terminales. 188.
Cachet d'oculiste, 105.
Capitolium, 138.
Castus Diovis, 353.
Contremarques sur lingots d'or, 112, 113.
Cupula, 39.
Crocodes, 105.
Décret relatif à la banque publique de Pergame, 148.
Éloge d'un cocher, 161.

Episcopus, 96, 175.
Estampilles de briques, 35, 36, 46, 165, 165 *bis*, 171, 172.
Estampille de tuile, 42.
Estampille de vase, 40, 370.
Fastes du collège des sex primi curatores, 21.
Figlinae, 83.
Figlinae socianae maiores, 172.
Graffiti, 84, 85, 86, 87.
Gymnasium augustum, 195.
Horologium, 139.
Inscriptions chrétiennes, 25, 26, 47, 73, 82, 96, 110, 111, 115, 175, 199, 312, 313, 314, 315, 316, 317.
Inscriptions en vers, 23, 24, 87, 132, 377.
Inscription orphique, 231.
Inscriptions sur mosaïques, 175, 184.
Inscriptions sur vases à boire, 28, 29.
Inscriptions sur tuyaux de plomb, 33, 45, 120, 123, 125, 126, 130, 155, 166, 167.
Inscription sur un collier de bronze, 173.
Inscription sur une amphore, 37.
Inscription sur une base de statuette, 146.
Inscription sur une patère d'argent, 179.
Inscriptions sur plaquettes de mica, 316, 317.
Jus gladii, 368.
Jus Quiritium, 336.
Lanipendus, 156.
Latrones, 203.
Librarius, 119.
Maiuma, 331.
Marques de potiers, 30, 31.
Martyres, 115, 199.
Memoria, 96, 312, 314, 315, 316.
Mensa, 110, 111, 115.
Obstetrix, 107.
Officina, 30, 31, 36.
Officinator, 45, 125, 126.
Opus cochliae, 256.
Opus Salarense, 36.
Oro vos faciatis, 84.
Pancratium, 372.
Peculium, 140.
Plombs, 117, 262, 263.
Poids de bronze, 346.
Porphyrites, 271.
Praebitor, 127.
Praedia Augusti, 172.
Praedium, 36.
Presbyter, 96, 313, 317.
Reliquaire, 312, 315.
Rescriptum, 243.
Rescrit impérial *de pastu pecoris*, 202.
Rhetor, 227.
Rusticus, 140.
Sceau de bronze, 32.
Sceau en argile, 222.
Servus, 128.
Tabellae devotionis, 133, 134, 135, 136, 137, 208, 209, 210 348, 349.
Tessère en os, 44.
Tessons, 313, 314.
Tignarius, 277.
Tributarii, 368.
Triumphus, 17, 18.
Tutores, 335.
Verna, 338.

TABLES

DU TOME II DE LA QUATRIÈME SÉRIE

I. — TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Inscriptions égyptiennes du Sinaï (1er *article*), par M. Raymond WEILL 1
L'Aphrodite d'Arenberg (Pl. X, XI), par M. Jean DE MOT. 10
A Holy Family by Granacci in Dublin (Pl. IX), par Mrs Mary LOGAN. . 21
Note sur le système métrologique de Pheidon, par M. Emile BOURGUET. 25
Inscription bilingue de Deir el Qala'a, par M. Séb. RONZEVALLE S. J. . 29
Une inscription grecque d'Égypte communiquée par M. Dattari, par M. SEYMOUR DE RICCI. 29
Deux épées halstattiennes en Poitou, par M. l'abbé H. BREUIL 56
Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique, par M. Paul MONCEAUX. 59
Notes de mythologie syrienne (2e *article*), par M. René DUSSAUD. . . 91
Statues gallo-romaines découvertes à Sireuil (Charente), par M. A. FAVRAUD 96
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions. 100
Société nationale des Antiquaires de France 103
Nouvelles archéologiques et correspondance 105
Bibliographie : 1° M. FRIEDLÄNDER. Meisterwerke der niederländischen Malerei des XV und XVI Jahrh. auf der Aussttellung zü Brügge, 1902 (S. Reinach). — 2° C. JULLIAN. Sur le mode de formation des cités gauloises (S. R.). — 3° R. LEONHARD. Paphlagonische Denkmäler (S. R.). — 4° G. CARRIÈRE. Les cimetières du Bas-Empire de Pouzilhac, Arpaillargues et autres lieux du département du Gard (S. R.). — 5° M. ROSTOVSEW. Tesserarum urbis romanae et suburbi plumbearum Sylloge (S. R.). — 6° P. C. SENSE. A critical and historical enquiry into the origin of the Third Gospel (S. R.). — 7° A. SAUVAGET. Les monuments mégalithiques de la région de Graçay (Cher) (S. R.). . 137
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par MM. R. CAGNAT et M. BESNIER. 143
Le Sarapis de Bryaxis (Pl. XIV), par M. W. AMELUNG 177
Athlète vainqueur en prière, bas-relief grec (Pl. XV), par M. HENRI LECHAT. 205
D'une certaine espèce de reliefs archaïsants (Pl. XIII), par M. Paul PERDRIZET 211
La Méduse Biadelli (Pl. XII), par M. J. SIEVEKING. 219
Une nouvelle dédicace du sanctuaire de Baal Marcod, par M. CLERMONT-GANNEAU 225

Pages

Inscriptions égyptiennes du Sinaï (*suite et fin*), par M. Raymond WEILL 230
Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique (*suite*), par M. MONCEAUX 240
Un papyrus latin d'Égypte, par M. SEYMOUR DE RICCI 257
Syriaca (*suite*), par M. Paul PERDRIZET 262
Le Musée chrétien dans la chapelle de Saint-Louis au château de Saint-Germain-en-Laye, par M. Salomon REINACH. 265
Variétés : Les études coptes en Russie et les travaux de M. von Lemm (S. DE RICCI). — M. Strzygowski et la « question byzantine » (S. REINACH) 305
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions 327
Société nationale des antiquaires de France. 334
Nouvelles archéologiques et correspondance. 334
Bibliographie : 1° F. MAZEROLLE. Les Médailleurs français, du XVe siècle au milieu du XVIIe (J.-J. Marquet de Vasselot). — 2° Dr ABDEL AZZI NAZMI. La médecine au temps des Pharaons (X.). — 3° J. DE LA MORANDIÈRE. Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie (S. R.). — 4° J. MARTIN. Nouvelles découvertes de sépultures barbares aux environs de Tournus (S. R.). — 5° E. PETERSEN. Trajans Dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt. II. Der zweite Krieg (S. R.). — 6° Le R. P. Camille DE LA CROIX. Etude sommaire du Baptistère de Saint-Jean de Poitiers (S. R.). — 7° BOXLER. Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome (S. R.). — 8° Joseph DÉCHELETTE. L'oppidum de Bibracte. Guide du touriste (S. R.). — 9° A. VAISSIER. Porte Noire, l'arc antique de Besançon (S. R.). — 10° P. BATIFFOL. La légende de sainte Thaïs (X.). — 11° Museum of Fine Arts, Boston (S. R.). — 12° G. HULIN. L'atelier de Hubrecht van Eyck et les Heures de Turin. — Le portrait d'Isabelle de Portugal au Louvre. — Quelques peintres brugeois de la première moitié du XVIe siècle (S. R.). — 13° L. DE PAUW. Notice sur des antiquités préhistoriques, belgo-romaines et franques découvertes dans la région d'Angre-Roisin, accompagnées d'une carte préhistorique et protohistorique (S. R.). — 14° A NOEL. Le cimetière gallo-helvète de Vevey (S. R.). — 15° Hermann DESSAU. Inscriptiones latinae selectae (Seymour de Ricci). — 16° Pausaniae Graeciae descriptio (S. R.). — 17° Fr. STUDNICZKA, Der Farnesische Stier und die Dirkegruppe des Apollonios und Tauriskos (S. R.). — 18° Frank Jesup SCOTT. Portraitures of Julius Caesar (S. R.). — 19° L. CHASSAIGNE et G. CHAUVET. Analyses de bronzes anciens du département de la Charente (S. R.). — 20° K. KOLDEWEY. Die Pflastersteine von Aiburschabu in Babylon (S. R.). — 21° S. FRANKFURTER. Register zu den archaeologisch-epigraphischen Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn (A. M.). — 22° Eine Mithrasliturgie erläutert von Albrecht DIETERICH (S. R.). — 23° G. WEICKER. Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst (S. R.). — 24° Die Sammlungen des Kaukasischen Museum... herausgegeben von Dr GUSTAV RADDE (S. R.). — 25° H. LECHAT. Catalogue sommaire du Musée de moulages pour l'histoire de l'art antique (S. R.) 363
Une statuette de Bendis (Pl. XVI), par M. Franz CUMONT 381
Un relief céramique de Lezoux, emprunté au groupe du Laocoon (Pl. XVII), par M. Joseph DÉCHELETTE. 387

Pages.

Syriaca (*suite*), par M. Paul PERDRIZET 399
Date de la construction de la Chapelle de Saint-Louis au château de Saint-Germain-en-Laye, par M. J. DULON. 402
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions 406
Nouvelles archéologiques et correspondance. 409
Bibliographie : 1° Der Römische Limes in Oesterreich, IV, 1903 (R. C.). — 2° Das Kunstgewerbe in Elsass-Lothringen (R. C.). — 3° Dom H. LECLERQ. Les Martyrs. II. Le troisième siècle. Dioclétien (R. C.). — 4° Théodor SCHREIBER. Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen (S. R.). — 5° Portugalia. Materiaes para o estudo do povo portuguez (S. R.). — 6° R. DELBRÜCK. Die drei Tempel am Forum holitorium in Rom (S. R.). — 7° Bulletin de la Société archéologique de Sousse (S. R.). — 8° Al. GAYET. Notice relative aux objets recueillis à Antinoë en 1902-1903 (R. C.). — 9° Harvard studies in classical philology (S. R.). — 10° Science et religion. Études pour le temps présent (S. R.). 429
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par MM. R. CAGNAT et M. BESNIER 435

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

AMELUNG (W.). — Le Sarapis de Bryaxis. 177
BESNIER (M.) et CAGNAT (R.). — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. 143 433
BOURGUET (Emile). Note sur le système métrologique de Pheidon. . . 25
BREUIL (abbé H.). — Deux épées halstattiennes en Poitou 56
CAGNAT (R.) et BESNIER (M.). — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine 143 433
CLERMONT-GANNEAU. — Une nouvelle dédicace du sanctuaire de Baal Marcod. 225
CUMONT (Franz). — Une statuette de Bendis 381
DÉCHELETTE (Joseph). — Un relief céramique de Lezoux emprunté au groupe du Laocoon 387
DULON (J.) — Date de la construction de la Chapelle de Saint-Louis au château de Saint-Germain-en-Laye. 402
DUSSAUD (René). — Notes de mythologie syrienne 91
FAVRAUD (A.). — Statues gallo-romaines découvertes à Sireuil (Charente). 96
LECHAT (Henri). — Athlète vainqueur en prière, bas-relief grec . 205 411
LOGAN (Mary). — A Holy Family by Granacci in Dublin. 21
MONCEAUX (Paul). — Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique. 59 240
MOT (Jean de). — L'Aphrodite d'Arenberg 10
PERDRIZET (Paul). — D'une certaine espèce de reliefs archaïsants. . . 211
— Syriaca 262 399
REINACH (Salomon). — Le Musée chrétien dans la chapelle de Saint-Louis au château de Saint-Germain-en-Laye. 265
— M. Strzygowski et la « question byzantine » 305
SEYMOUR DE RICCI. — Une inscription d'Égypte communiquée par M. Dattari. 29
— Un papyrus latin d'Egypte 257
— Les études coptes en Russie et les travaux de M. von Lemm . . . 305
RONZEVALLE (Séb.). — Inscription bilingue de Deir el Qala'a 29
SIEVEKING (J.). — La Méduse Biadelli. 219
WEILL (R.). — Inscriptions égyptiennes du Sinaï. 1 230

TABLE DES PLANCHES

IX. — Sainte Famille par Granacci, à Dublin.
X. — Aphrodite, statue de la coll. d'Arenberg à Bruxelles.
XI. — Aphrodite, statuette de la coll. L. de Hirsch à Bruxelles.
XII. — Masques de Méduse à Munich et à Paris.
XIII. — Bas-relief du Musée de Constantinople.
XIV. — Tête d'une statue de Sérapis au Musée d'Alexandrie.
XV. — Athlète vainqueur en prières, bas-relief grec.
XVI. — Statuette de Bendis.
XVII. — Un relief céramique de Lezoux.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

Angers, imprimerie Burdin et Cie, 4, rue Garnier.

STATUE DE BENDIS

(Collection de M. Raoul Warocqué)

VASE A RELIEFS D'APPLIQUE

FABRIQUE DE LEZOUX

(Musée national de Saint-Germain-en-Laye)

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME II

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1903

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VIe)

1903
Tous droits réservés.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

TEXTE

Une statuette de Bendis (Pl. XVI), par M. Franz Cumont. 381
Un relief céramique de Lezoux, emprunté au groupe du Laocoon, par M. Joseph Déchelette 387
Syriaca (*suite*), par M. Paul Perdrizet. 399
Date de la construction de la Chapelle de Saint-Louis au château de Saint-Germain-en-Laye, par M. J. Dulon 402
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions. 406
Nouvelles archéologiques et correspondance 409
Bibliographie : 1° Der Römische Limes in Oesterreich, IV, 1903 (R. C.). — 2° Das Kunstgewerbe in Elsass-Lothringen (R. C.). — 3° Dom H. Leclercq. Les Martyrs. II. Le troisième siècle. Dioclétien (S. R.). — 4° Theodor Schreiber. Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen (S. R.). — 5° Portugalia. Materiaes para o estudo do povo portuguez (S. R.). — 6° R. Delbrück. Die drei Tempel am Forum holitorium in Rom (S. R.). — 7° Bulletin de la Société archéologique de Sousse (S. R.). — 8° Al. Gayet. Notice relative aux objets recueillis à Antinoë en 1902-1903 (R. C.). — 9° Harvard studies in classical philology (S. R.). — 10° I. V. Ermoni. La Bible et l'archéologie syrienne. II. H. L. Bréhier. Les origines du crucifix dans l'art religieux. III. G. Dottin. La religion des Celtes (S. R.) 433
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par MM. R. Cagnat et M. Besnier 433

PLANCHES

XVI. — Statue de Bendis (Collection de M. Raoul Warocqué).
XVII. — Vase à reliefs d'applique, fabrique de Lezoux (Musée national de Saint-Germain-en-Laye).

L'Administration et le Bureau de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE* sont à la Librairie Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

PRIX :

Pour Paris. Un an.....	30 fr.	Pour les départements. Un an..	32 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.	Pour l'Etranger. Un an.....	33 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Etranger.

N. B. — Tout ce qui est relatif à la rédaction doit être adressé à M. Salomon Reinach, de l'Institut, au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), ou à M. G. Perrot, de l'Institut, rue d'Ulm, 45, à Paris.

Les livres dont on désire qu'il soit rendu compte devront être déposés au bureau de la *Revue*, 28 rue Bonaparte, à Paris, ou au Musée de Saint-Germain-en-Laye.

A ce numéro sont joints : un **Catalogue d'Archéologie** de la librairie E. Loescher, de Rome, et un Prospectus du **Dictionnaire des figures héraldiques**, publié par la librairie O. Schepens, de Bruxelles.

OSCAR SCHEPENS & Cie, ÉDITEURS
RUE TREURENBERG, 16, BRUXELLES

Dictionnaire DES FIGURES HÉRALDIQUES

PAR LE COMTE THÉODORE DE RENESSE
Membre du Conseil Héraldique de Belgique

OUVRAGE ORNÉ DE 39 PLANCHES HORS TEXTE, COMPRENANT 468 BLASONS

Catalogue raisonné de toutes les figures contenues dans les 105,000 descriptions d'Armoiries

DE

L'Armorial Général de RIETSTAP

7 volumes gr. in-8° d'environ 700 pages chacun. — PRIX : 156 FRANCS

Le *Dictionnaire des Figures héraldiques*, de M. le Comte de Renesse, sera le très bien venu auprès de tous les pionniers de l'érudition qui ont à résoudre les énigmes historiques. Ils savent par expérience combien sont précieux pour eux ces instruments qu'on

a toujours à portée de la main, afin de suppléer aux défaillances de la mémoire, lorsque ces instruments sont assemblés avec le soin et la précision qui ont présidé à la confection de ce vaste répertoire.

Quel est le but du *Dictionnaire des Figures héraldiques?*

Dans son *Armorial Général,* comprenant deux gros volumes dans lesquels plus de 105,000 armoiries de familles nobles et patriciennes de tous pays ont été décrites, Rietstap a résolu cette question : ÉTANT DONNÉE UNE FAMILLE, TROUVER LES ARMOIRIES QU'ELLE PORTE.

Certes, par la publication de son *Armorial,* Rietstap a rendu un service signalé. En condensant ce qui se trouve épars dans cent armoriaux divers, spéciaux à un pays, à une seule région quelquefois; en complétant le catalogue des armoiries donné par différents auteurs dans des ouvrages qui, fort indûment souvent, émettent la prétention d'être complets, Rietstap a fait une œuvre dont on ne saurait taxer trop haut l'importance. Aussi tous les amis de l'*art héraldique* et de la *science généalogique* ont-ils salué avec reconnaissance l'apparition de son Armorial.

Mais il restait une autre question, très difficile et qui se pose à chaque instant, pour ainsi dire : ÉTANT DONNÉ UN BLASON, TROUVER LA FAMILLE A LAQUELLE IL APPARTIENT.

Assurément, aux yeux des initiés, le problème résolu par M. le comte de Renesse était d'une complexité fort grande : lorsqu'il s'agit, en effet, de trouver les armoiries d'une famille, on sait généralement quel est son pays d'origine et, presque toujours, on finit par découvrir, après des recherches plus ou moins longues, un ouvrage spécial à ce pays qui renseigne quelles sont ces armoiries. Mais lorsqu'on est en présence *d'un écusson sculpté* dans le bois, dans la pierre ou sur un cachet ancien, *peint* sur un vitrail, quand on se trouve devant un de ces vieux portraits égarés par le hasard des successions ou des alliances dans une famille dont il est souvent bien difficile de connaître toutes les ramifications, où faudra-t-il chercher? Quand le collectionneur, l'antiquaire rencontrent ces mille objets portant sans aucune inscription révélatrice une ou des armoiries, objets dont la provenance leur est généralement inconnue et qui ont fait souvent cent étapes diverses depuis le lieu de leur origine jusqu'au jour où ils échouent enfin dans une collection, un musée, un magasin d'antiquités, où trouvera-t-on le fil conducteur qui va permettre de donner un nom à ce portrait, une attribution à ce verre taillé, à cet antique bahut fouillé dans le vieux chêne, à cette vieille tapisserie?...

Le *Dictionnaire des Figures héraldiques* forme donc un répertoire raisonné de toutes les armoiries décrites par Rietstap; c'est, en

quelque sorte, le complément naturel, la seconde partie de l'*Armorial Général.*

Dressé dans un ordre spécial, figure par figure, ce nouveau *Dictionnaire* permettra dorénavant à tous ceux que la chose intéresse comme *héraldistes, généalogistes, collectionneurs, amateurs* de tous genres, *marchands d'objets anciens,* etc., de donner un nom, sinon à toutes les armoiries, ce qui est impossible à réaliser jusqu'à ce jour, au moins à toutes celles que Rietstap a décrites.

L'auteur prend successivement toutes les figures héraldiques contenues dans l'*Armorial Général.* Pour chacune d'elles, il forme un catalogue spécial, partagé en sections, divisions et subdivisions, et qui donnera, par ordre alphabétique, les noms de toutes les familles portant dans leur écusson la figure cataloguée.

Pour chaque figure, le catalogue se divise en trois grandes sections : les armes *complètes,* les armes *non complètes* et les armes *écartelées.* — La description pratique de ces trois sections se trouve dans la Préface de l'ouvrage.

Voulant rester pratique jusqu'au bout, M. le Comte de Renesse a élaboré une table générale des matières, que dominent deux principes :

L'un est le principe qui a présidé à l'organisation de tout son travail : ceux qui cherchent à définir des armoiries rencontrées sur un objet quelconque ne sont pas seulement des héraldistes, mais tout aussi souvent des personnes absolument étrangères à la science héraldique.

Le second principe est celui-ci : trop souvent, on se trouve devant un écusson mal dessiné ou mal sculpté ; même pour l'héraldiste le plus expérimenté, il est fort difficile de préciser les meubles que l'artiste a voulu représenter. — Si l'écusson porte un *perroquet,* quelque mal dessiné qu'il soit, on verra immédiatement que ce doit être un *perroquet* et non une *colombe* ou une *cigogne.* Il n'en est plus de même s'il s'agit d'une *alouette* ou d'un *pinson.* — De même pour les *monts* et les *montagnes,* qui pourront être une *colline,* un *tertre,* voire un *monceau de sable* ou une *taupinière.* — De même encore pour les *branches,* les *plantes,* les *feuilles,* les *fleurs,* etc. — Pour faciliter la recherche, l'auteur a réuni sous le terme générique *feuille, fleur,* etc., ou sous le terme le plus usuel, la nomenclature des meubles appartenant à cette catégorie ou qui s'en rapprochent le plus comme apparence, quoique chacun d'eux, spécialisé, se retrouve à sa place dans la table alphabétiquement ordonnée.

Nedermeyer.
Obertzheim.
Rechignevoisin.
Roy (de).
Sainte-Marie.
Schenck.
Sommerlatte.
Spruyt de Krickenbeek.
Uttum.
Vogelswyl (de) *(en bande)*.

Une fleur de lis d'argent sur sable.

Abele.
Bridel.
Broecher.
Gallard de la Touche.
Hässig.
Lilia.
Magdt (zur).
Noortbergh.
Schardinck.
Schardinel.
Storkem.

Une fleur de lis d'argent sur sinople.

Aylva de Bornwerd.
Fowke de Lowesby.
Voet.

Une fleur de lis d'azur sur argent.

Evers.
Lilien.
Mayer.
Meys.
Moucheron (de).
Schinckel.

Une fleur de lis d'azur sur or.

Emminghaus.
Gastons (de).
Geibel.
Lillje.
Malet.
Mielich.
Netum des Netumières.
Portman d'Orchard-Portman.
Saint-Quentin de Blet.
Swellengrebel.

Une fleur de lis de gueules sur argent.

Avogadro.
Beaumont-Vassy.
Bonninière (de la).
Brofs.
Cousturier (le).
Forest le Brun.
Luitfriedt.
Luydt.
Morden de Wricklesmarsh.
Obrahoven.
Pergens.
Pontplancoët de Pontplancoët.
Postolski.
Roo (de).
Watervliet (van).
Winckler.

Une fleur de lis de gueules sur hermine.

Boutillier.

Une fleur de lis de gueules sur or.

Baglioni.
Bigeleben.
Hoen.
Morèze.
Saint-Quentin.
Schaafhausen.
Tilly de Blaru.
Vessler d'Arnsperg.
Wachtendonck (van).
Weseck (van).
Wyntgens ou Wyntjes.

Une fleur de lis de gueules sur sinople.

Ziegler.

Une fleur de lis d'or sur argent.

Andor.
Hoffman.
Moderer.

Une fleur de lis d'or sur azur.

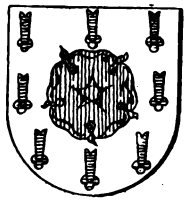
Alma.
Biesbrouck (van).
Bleiler.
Cussen.
Dettlingen.
Donga.
Eyll (van).
Gilles.
Glavati.
Goebel de Schweinbach.
Grossavilla.
Hanhart.
Horst (von).
Källi.

Page-spécimen.

1
Trazegnies

Ombre de lion : armes complètes.

2
Mauverney



Bouterolle : armes complètes.

3
Pollart

Flamme : armes complètes, accompagnant un meuble.

4
Cybérans de Boyers

Falot : armes complètes.

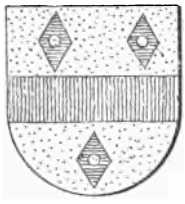
5
Kemper

Champagne : armes complètes.

6
Bourgogne d'Amerva

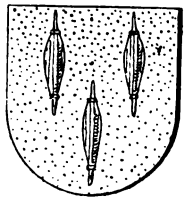
Plaine : armes écartelées.

7
Aavaille



Buste : armes complètes, accompagnant une fasce.

8
Tazelier (le) d'Anvers

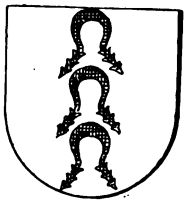


Fuseau : armes complètes.

9
Van Aertrycke

Pignate : armes complètes.

10
Aichan

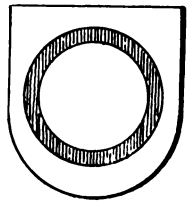


Cornière : armes complètes.

11
Abbott-Tenderden

Bouse : armes non complètes, accompagnant pile ondée.

12
Barbaro



Orle ou Cyclamor : armes complètes.

Planche-spécimen.

OPINION DE LA PRESSE

Le dernier fascicule de l'important ouvrage de M. le comte Théodore de Renesse vient de paraître. Ce fascicule contient deux tables : 1. Table des planches mentionnant tous les meubles ou figures héraldiques y représentés; 2. Table générale des matières.

Cette dernière est établie sur plan nouveau, fort ingénieux, qui permet aux personnes même étrangères à la science du blason de découvrir sans peine l'objet de leur recherche.

Ainsi se trouve terminé cet ouvrage, fruit d'un labeur ardu et obstiné, qui rendra de signalés services aux travailleurs comme aux simples curieux et fait le plus grand honneur au savant héraldiste qui en a eu l'idée et l'a mené à bonne fin, et aux éditeurs dévoués qui n'ont épargné ni leurs soins, ni leurs capitaux, pour nous doter d'un instrument de travail incomparable.

M. le Comte de Renesse, comme MM. Oscar Schepens & Cie peuvent l'un et les autres dire : *Exegi Monumentum !*

Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 10 août 1903.

Ainsi que nous l'avons dit, lors de l'apparition du premier fascicule, semblable ouvrage forme le complément indispensable de l'*Armorial général* de Rietstap... La publication, dont nous avons le premier volume sous les yeux, est d'ailleurs digne, à tous égards, de figurer, dans les bibliothèques héraldiques, à côté du remarquable ouvrage de Rietstap. Une exactitude scrupuleuse a présidé à son exécution, et nous sommes heureux d'en féliciter l'auteur. L'excellente méthode qu'il a suivie permet à tout chercheur, si peu expérimenté soit-il, de trouver immédiatement l'objet de ses recherches. Enfin, le soin typographique apporté à l'impresssion fait de ce premier volume une publication tout à fait attrayante...

Tous ceux que la chose intéresse chercheront à acquérir cet ouvrage et remercieront le savant héraldiste du service qu'il vient de rendre à cette branche parfois trop dédaignée des sciences historiques.

Bien Public de Gand, 5 mars 1894.

Un héraldiste belge, M. le comte Théodore de Renesse, qui a été probablement plus d'une fois lui-même dans le cas des bibliophiles et des collectionneurs dont je parle plus haut, a voulu combler la lacune existante en nous donnant ce que l'on peut appeler l'*envers* de Rietstap; autrement dit, il a résolu le problème suivant : *Etant donnée une armoirie, trouver la famille à qui elle appartient.*

La tâche n'était pas mince; mais, en l'entreprenant, M. de Renesse s'est acquis un juste droit à la reconnaissance des amateurs et antiquaires, auxquels il évitera désormais des recherches fort longues et qui souvent demeuraient infructueuses.

Avec Rietstap, vous savez que telle famille porte telles armoiries; avec M. de Renesse, vous savez que telles armoiries sont portées par telles et telles familles.

Le *Dictionnaire des Figures héraldiques*, dont le tome I et le premier fascicule du tome II sont déjà en vente, va donc permettre de déterminer la provenance de bien des livres et de bien des objets de curiosité qui n'avait pu l'être jusqu'à présent; ce travail de bénédictin occupera, lorsqu'il sera achevé, une place importante parmi les ouvrages héraldiques et sera, pour les bibliophiles comme pour les bibliothécaires, un instrument de travail indispensable.....

Le principal, c'est que l'ouvrage soit utile et consciencieusement traité : on ne saurait lui refuser ces deux qualités. G. V.

Bulletin du Bibliophile, mai-juin 1894.

M. de Renesse poursuit avec persévérance la publication de l'ouvrage qui est l'utile et presque indispensable complément de l'Armorial de Rietstap. Nous n'avons pas à insister sur le mérite d'un ouvrage qui est très justement apprécié dans de nombreuses revues aussi bien en France qu'à l'étranger. A. DE B.

Polybiblion, août 1898.

Cet important travail place M. le comte de Renesse parmi les premiers héraldistes du temps. Son ouvrage fait honneur à la science belge. A DE W.

Revue belge de Numismatique, 4e liv. de 1903.

Le *Dictionnaire des Figures héraldiques* sera le très bien venu auprès de tous les pionniers de l'érudition qui ont à déchiffrer des papiers de familles anciennes. Ils savent par expérience combien sont précieux pour eux ces instruments qu'on a toujours à portée de la main, afin de suppléer aux défaillances de la mémoire, lorsque ces instruments sont assemblés avec le soin et la précision qu'apporte M. le comte de Renesse à la confection de son vaste répertoire.

Extrait du *Rapport sur le Concours quinquennal des sciences historiques (1896-1900)*. MONITEUR BELGE, du 11 janvier 1902.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs

16, rue Treurenberg, BRUXELLES

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le soussigné (nom et prénoms) .....

demeurant à (département, ville, rue et numéro) .....

.....

souscrit à ..... *exemplaire du* **DICTIONNAIRE DES FIGURES HÉRALDIQUES** de M. le Comte Th. de Renesse, *au prix de* **156** *francs l'exemplaire, comprenant 7 volumes.*

L'expédition aura lieu sans frais et contre remboursement du prix de souscription.

..... *le* ..... *190* .

(SIGNATURE)

.....

N. B. — Pour l'Étranger, le souscripteur est prié de joindre le montant de la souscription à son Bulletin ou bien de nous en faire parvenir le montant en un mandat-poste international. — *Prière de renvoyer ce Bulletin, dûment rempli, à l'adresse ci-contre.*

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

BELGIQUE
1 centime
—
ÉTRANGER
5 centimes

Messieurs Oscar SCHEPENS & Cie

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

RUE TREURENBERG, 16

(BELGIQUE) BRUXELLES

LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE

(ANCIENNE MAISON J. ROUAM)

PARIS — 60, rue Taitbout, 60 — PARIS

VIENNENT DE PARAITRE

L'IMPRESSIONNISME

SON HISTOIRE
SON ESTHÉTIQUE
SES MAITRES

Par **Camille MAUCLAIR**

Aucun ouvrage ne donnait jusqu'à présent une étude d'ensemble sur l'impressionnisme, cette manifestation artistique si importante, aujourd'hui entrée dans l'histoire après tant de discussions passionnées.

Ecrire ce livre était une tâche difficile. M. Camille Mauclair était tout désigné pour le faire : écrivain délicat et renseigné, il a connu les maîtres de l'impressionnisme et il en aime les chefs-d'œuvre ; critique judicieux, il les loue sans partialité.

Après avoir exposé dans un chapitre de subtile analyse, la théorie impressionniste et les idées impressionnistes sur la peinture, la beauté, le style moderne, il étudie l'histoire du mouvement ; d'abord l'œuvre de Manet, Renoir, Claude Monet et Degas, qui en sont les personnalités les plus marquantes, puis son développement avec Pissarro, Sisley, Cézanne, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Lebourg et Boudin ; il montre comment, sous l'influence des idées nouvelles, se sont formés les grands illustrateurs modernes : Rafaëlli, Toulouse-Lautrec, Forain, Chéret, Lefèvre, etc , et à quelles recherches de chrométisme a abouti le néo-impressionnisme, avec MM. Seurat, Signac, Maurice Denis, Théo Van Rysseblerghe, etc.

Le volume qui comprend encore des notes et documents relatifs à l'impressionnisme, une bibliographie et un catalogue des principales œuvres, est illustré avec le plus grand soin : quarante-huit planches accompagnent le texte, formant ainsi un ensemble dont l'intérêt, tant au point de vüe documentaire qu'au point de vue artistique, n'échappera à personne.

1 vol. in-8, tiré sur papier de luxe, et illustré de 48 planches en similigravure, reproduisant les principales œuvres de Manet, Renoir, Claude Monet, Degas, etc.

FRANÇOIS RUDE, Sculpteur

SES ŒUVRES ET SON TEMPS

Par **Louis DE FOURCAUD**

Paofessour d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

Tandis qu'on écrit de gros ouvrages sur les artistes d'Allemagne ou d'Italie, on oublie trop souvent nos meilleurs artistes de France, et voici la première fois que François Rude, qui fut pourtant un de nos plus grands sculpteurs, fait l'objet d'une étude approfondie.

Venu dans un temps troublé, élève de maîtres dont l'art est faussé par une admiration convenue de l'antiquité, contemporain des romantiques, il sut s'affranchir à la fois de la convention des formes abstraites et des vanités d'un pittoresque superficiel, pour créer des œuvres sincères, puissantes et vraies. En même temps que de l'admiration pour ses chefs-d'œuvre, nous devons au statuaire de l'Arc-de-Triomphe une grande reconnaissance pour son action bienfaisante.

Nul mieux que M. de Fourcaud, l'éminent successeur de Taine à l'Ecole des Beaux-Arts, ne pouvait écrire l'histoire de Rude, de ses œuvres et de son temps. Le livre qu'il lui consacre est considérable : ce n'est pas seulement une biographie attachante, un examen détaillé de ses œuvres, c'est une histoire vivante du développement de son génie, dans ses rapports avec le milieu où il a vécu, avec cette époque tourmentée qui va de la Révolution au Second Empire. L'ouvrage se termine par un *Répertoire chronologique*, historique et raisonné, des œuvres sculptées ou dessinées par François Rude, conservées, égarées ou détruites, et des projets auxquels il a été mêlé.

1 vol. in-8, tiré sur papier de luxe, illustré de 16 planches en similigravure, reproduisant les principales œuvres du maître.

CHAQUE VOLUME : Broché, **12** *fr.; Cartonné,* **15** *fr.; Reliure amateur,* **17** *fr.*